

**FRIEDRICH ENGELS
PAUL ET LAURA LAFARGUE**

CORRESPONDANCE

**Tome III
1891 - 1895**

PARIS

ÉDITIONS SOCIALES

Zw 1

3	7	8	4	4	3	2	9			3	
---	---	---	---	---	---	---	---	--	--	---	--

CORRESPONDANCE
FRIEDRICH ENGELS
PAUL ET LAURA LAFARGUE

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

OUVRAGES DE FRIEDRICH ENGELS

LUDWIG FEUERBACH ET LA FIN DE LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE ALLEMANDE.

SOCIALISME UTOPIQUE ET SOCIALISME SCIENTIFIQUE.

LE RÔLE DE LA VIOLENCE DANS L'HISTOIRE.

ÉTUDES SUR « LE CAPITAL ».

ANTI-DUHRING.

LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE BOURGEOISE EN ALLEMAGNE (La Guerre des Paysans. Révolution et contre-révolution. La campagne pour la constitution du Reich).

DIALECTIQUE DE LA NATURE.

L'ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET DE L'ÉTAT.

OUVRAGES DE MARX ET ENGELS

MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

CRITIQUE DES PROGRAMMES DE GOTHA ET D'ERFURT.

L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE (première partie).

SUR LA LITTÉRATURE ET L'ART.

FRIEDRICH ENGELS
PAUL et LAURA LAFARGUE

9261

~~10-95/11~~
SIGNATUR A

CORRESPONDANCE

Textes recueillis, annotés et présentés par
ÉMILE BOTTIGELLI

Traductions de l'anglais par
PAUL MEIER

TOME TROISIÈME
(1891-1895)

1959

ÉDITIONS SOCIALES
95-97, boulevard de Sébastopol
PARIS



37-8-44329,3

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.

© Éditions sociales, Paris, 1959.

1891

411. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 11.1.91.

Mon cher Engels,

Les journaux annoncent l'arrestation de Padlewski ¹, d'autres disent que la personne arrêtée est folle. Il faut être fou, en effet, pour aller se faire pincer à la frontière d'Espagne. Mais P[adlewski] ne semble pas être tout à fait sain d'esprit : au lieu de rester avec les amis qui l'avaient sauvé et qui préparaient sa fuite en Angleterre, il s'est confié, malgré l'avis de Mme Duc, à Labryère : qui aujourd'hui, cela ne fait plus de doute, a agi d'après les ordres du ministère. — L'ambassade russe a été furieuse quand elle a appris que c'était Labryère, dont personne ne doute de ses attaches policières, qui avait fait le coup. On dit que Kotzebue, le chargé de pouvoir, qui remplaçait l'ambassadeur alors absent de Paris, était tellement furieux qu'il considérait cette fuite à l'aide de Labryère comme une insulte, et dans un premier mouvement parlait de demander ses passeports. C'est pour l'apaiser que publiquement on a été si sévère pour

1. Padlewski, qui avait, le 18 novembre 1890, assassiné le policier russe Seliverstov à Paris, avait réussi à échapper à la police française grâce à Mme Duc-Quercy. Le journaliste Labryère lui fit passer la frontière italienne, racontant ensuite son odyssee dans un article de *L'Éclair*, ce qui lui valut une condamnation. Le 11 janvier, des informations paraissaient dans la presse selon lesquelles la police espagnole aurait arrêté à proximité de la frontière française un individu qui avait avoué être Padlewski. Toutes les polices d'Europe s'imaginèrent arrêter le Polonais, notamment la police prussienne au mois de mars. (N. R.)

Labruyère; tandis qu'on le comble de faveurs en dessous main. Tous les jours, il sort de sa prison. — La Russie est si furieuse, qu'elle a fait renvoyer Mme Séverine du *Gaulois* et du *Gil Blas*, où elle écrivait; ces journaux sont ouvertement vendus à la Russie. Les imbéciles paroles de Popov en disent assez sur la furcur russe.

L'année dernière vous m'aviez écrit au sujet d'un congrès de marins d'Angleterre¹; ils vous demandaient de les mettre en communication avec les marins de France. A cette époque c'était impossible. Mais aujourd'hui c'est différent. Du 15 au 22 mars va se tenir à Marseille un congrès des marins; la chambre syndicale de Marseille a adhéré au parti ouvrier; nous faisons notre possible pour donner de l'importance à ce congrès. Ne pourriez-vous me mettre en communication avec la trade-union des sailors²?

Les Dockers de Marseille jusqu'à dernièrement formaient une puissante corporation qui remontait avant 1789: ils ont pu jusqu'ici tenir tête aux employeurs, limiter le nombre des dockers, déterminer les salaires, empêcher l'emploi des élévateurs, etc... Ils sentent cependant que leur pouvoir chancelle; aussi veulent-ils renouveler et étendre leur organisation. Ils organisent un congrès méditerranéen pour former une trade-union internationale. Labriola et Iglesias vont s'occuper de faire représenter à ce congrès les ports d'Espagne et d'Italie.

A qui faudrait-il que je m'adresse à Londres?

Le froid continue ici. — La Marne est complètement prise; on la traverse à pied: on a sablé des allées sur la glace pour éviter les chutes. Hier Mémé à sa grande joie a été glisser dessus.

Est-ce qu'il existe une théorie du froid expliquant ces hivers rigoureux, et les variations annuelles de la température?

Nous avons commencé la publication du *18 Brumaire*³, que nous éditerons en volume, après correction.

Le journal, malgré l'irrégularité de son apparition et ses *innombrables fautes d'impression*, marche très bien. Non seulement *Le Socialiste* commence à avoir un nombre respectable d'abonnés, mais il sert à confectionner un grand nombre de journaux de province qui reproduisent ses articles.

Nos amitiés à Mme Kautsky, Pumps et famille et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Mon cher Général,

Paul me dit d'ajouter un mot, mais je suis tellement abrutié faute d'eau à l'extérieur et de Pilsener à l'intérieur que je trouve prudent de me taire. En attendant des jours meilleurs je t'embrasse.

KAKADOU.

1. Voir lettre n° 396 du 3 octobre 1890 (t. II, p. 426). (N. R.)

2. Le syndicat des marins. (N. R.)

3. *Le 18 Brumaire*, traduit par Fortin, paraît en feuilleton dans *Le Socialiste* à partir du n° 15 (7 janvier 1891). (N. R.)

412. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 30.1.91.

Mon cher Engels,

Les journaux nous apportent une étrange nouvelle : ils disent que le Comité directeur du Parti allemand va s'adresser aux autres partis pour leur demander de changer la date du 1^{er} mai et de reporter la fête au premier dimanche de mai. Si les Allemands font cela, l'effet sera déplorable en France, où l'on commence à se remuer activement pour préparer cette manifestation. Le 1^{er} mai est une date fixe, que les ouvriers français, même les plus indifférents, commencent à attendre comme quelque chose d'extraordinaire. L'importance du 1^{er} mai, c'est son caractère international, c'est le côté qui frappe le plus notre population ouvrière : on serait étrangement désappointé si l'on apprenait que le parti le plus fort, celui que nous donnons en exemple, demande le changement de ce jour. L'année dernière nous avons pu cacher et excuser la conduite un peu molle des Allemands ; mais cette année-ci, on nous dirait : « Vos socialistes allemands sont les premiers à manquer aux conventions internationales, les premiers à montrer de l'hésitation. »

Renseignez-moi à ce sujet, je n'ai rien voulu demander à Liebknecht ou à Bebel ; j'aime mieux m'adresser à vous, pour que vous avisiez, si vous le croyez utile. — Si vous leur écrivez à ce sujet, vous pourrez leur dire que nous sommes absolument opposés à toute modification de date.

Les possibilistes anti-broussistes commencent à tourner autour de nous ; plusieurs sont venus me voir et, comme je les ai bien accueillis, ils m'ont fait des ouvertures et m'ont annoncé presque officiellement qu'ils avaient mis de côté Allemane, le chef des anti-broussistes, qui est aussi canaille que Brousse. Je leur ai répondu qu'il était trop tôt encore pour parler d'union, mais qu'il fallait chercher un terrain commun d'action où l'on pourrait se réunir temporairement et entrer en relations. Le 1^{er} mai était le terrain tout trouvé. Ils m'ont répondu qu'ils étaient partisans de la manifestation et qu'ils ne demandaient pas mieux que de coopérer avec nous. — Par la Bourse du Travail nous leur avons fait une invitation pour qu'ils aient à envoyer des délégués pour constituer le comité organisateur de la manifestation. Nous nous réunissons ce soir. — Nous aurons peut-être à combattre Vaillant et ses amis qui sont toujours anti-boulangistes enragés.

Laura un peu souffrante vous envoie ses amitiés et à Mme Louise, Pumps et famille.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Merci pour les adresses.

413. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 31^{er} janvier 1891.

Mon cher Lafargue,

Comme les 9/10 des nouvelles publiées à Paris sur l'Allemagne, celle qui vous a effrayés n'est qu'un canard.

Le Comité directeur du Parti allemand n'a pas bougé quant au 1^{er} mai. La *fraction* parlementaire (les membres soc[ialistes] du Reichstag) a résolu, à l'unanimité moins une voix, qu'*en Allemagne* (et pas ailleurs) il serait désirable de célébrer la fête de mai dimanche 3 mai et pas le 1^{er} mai. Voilà tout. Comme la constitution du parti ne donne aucune fonction officielle à la « fraction », ce n'est là que l'émission d'un simple vœu, lequel cependant sera probablement sanctionné généralement.

Quant à l'idée de proposer aux autres nationalités de changer la date de la démonstration dans le même sens, nos journaux n'en disent mot. Cependant il se pourrait qu'*individuellement* tel ou tel député y ait pensé; comme Bebel est à Zurich pour les noces de sa fille, j'écrirai à Fischer pour qu'on empêche cette bêtise si toutefois il y avait² quelqu'un qui y pense.

Vous et Bonnier dont j'ai dans ma poche une longue lettre à ce sujet, vous direz tout ce que vous voudrez; les Anglais probablement feront comme les Allemands et fêteront le dimanche. Pour les Allemands, il y a nécessité presque absolue. L'année dernière vous trouviez leur conduite « molle ». Eh bien, à Hambourg, la ville où nous sommes le mieux organisés et le plus en force relativement au reste de la population, et où nous avons

1. L'original porte la date du 30, ce qui est sans doute une erreur. (N. R.)

2. Dans l'original : ait. (N. R.)

des encaisses très fortes (parti aussi bien que syndicats), — à Hambourg on a généralement fêté le 1^{er} mai, à la barbe des patrons. Mais les affaires allant assez mal, ces derniers ont pris avantage du chômage d'un jour pour fermer leurs ateliers et pour déclarer qu'ils ne les rouvriraient que pour des ouvriers qui auraient quitté leurs syndicats et qui promettaient de ne plus se syndiquer. La lutte a duré tout l'été et jusqu'en automne; à la fin les patrons ont abandonné leur demande; mais notre organisation de syndicats à Hambourg a été fortement ébranlée, les caisses ont été vidées là, et ailleurs aussi par les fonds envoyés aux lock-outs, et on n'a nullement envie de recommencer au printemps, la situation industrielle ayant encore empiré.

Vous avez beau parler d'hésitation et de mollesse. Vous êtes en république, et les républicains bourgeois, pour vaincre les royalistes, ont été obligés de vous accorder des droits politiques que nous sommes loin de posséder en Allemagne. De plus, jusqu'à présent divisés comme vous l'êtes, avec les Broussistes à la remorque du gouvernement, vous n'êtes pas trop dangereux; au contraire, Constans aime à vous voir « démontrer » et effrayer un peu les radicaux. En Allemagne, nos gens sont une force réelle, 1 1/2 à 2 millions d'électeurs, le seul parti discipliné et croissant. Si le gouvernement désire que les socialistes fassent des démonstrations, c'est qu'il désire les attirer dans une émeute où on les écraserait et en finirait avec eux¹ pour une dizaine d'années. La meilleure démonstration des soc[ialistes] allemands, c'est leur existence et leur progrès lent, régulier, irrésistible. Nous sommes encore loin de pouvoir soutenir une lutte ouverte, et nous avons le devoir, vis-à-vis de toute l'Europe et l'Amérique, de ne pas subir une défaite, mais de vaincre, le moment venu, dans la première grande bataille. A cette considération je subordonne toute autre.

Naturellement ce serait très joli de voir chômer tous les ouvriers socialistes des deux mondes le même jour 1^{er} mai. Mais cela ne serait pas un chômage simultané et uniforme. Vous à Paris vous chômeriez, disons de 8 h. du matin à 8 h. du soir; quand les New Yorkiens commenceront à 8 h., il sera à Paris une heure d'après-midi, et les Californiens commenceront encore 3 heures plus tard. La démonstration n'a rien perdu l'année dernière pour être répartie sur deux jours, ce sera encore moins le cas cette année. Les Autrichiens sont dans une situation bien différente: l'agitation et l'organisation régulières leur sont rendues tellement difficiles que le chômage d'un jour est leur unique moyen de faire une démonstration, comme Adler l'a très bien développé.

Ainsi donc, consolez-vous. Le mouvement ne souffrira pas de ce manque d' « unité »; et cette unité purement formelle ne

1. Dans l'original : d'eux. (N. R.)

vaut pas les frais qu'elle nous coûterait en Allemagne et peut-être aussi en Angleterre.

Je trouve votre conduite vis-à-vis des anti-broussistes excellente. Conclure un traité de coopération pratique, laisser de côté toute tentative de fusion pour le moment, attendre tout du temps et en dernier lieu du Congrès international ¹, il n'y a pas moyen d'exploiter mieux la situation qui vous est faite. C'est ce que Marx proposait à Liebk[necht] du temps de la fusion avec les lassalliens, mais notre ami était trop pressé !

Guesde lui joue un joli tour dans ses correspondances pour le *Vorwärts*. L[ie]bk[necht] a toujours défendu la république bourgeoise pour vexer les Prussiens; les Constans, Rouvier, etc., étaient pour lui presque impeccables. Et voilà Guesde qui détruit cette illusion ! C'est charmant; et c'est très utile pour l'Allemagne.

Embrassez Laura pour moi. Mes compliments au Docteur Z. pour l'article sur l'affaire de Toulon ². Louise l'en remercie spécialement. Elle se rappelle à vos bons souvenirs et à celui de Laura.

Bien à vous,

F. E.

414. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

5/2/91.

My dear Laura,

Louise and I are going up to Highgate to take a copy of the inscription on the grave so as to be able to propose an additional one for Nimmy. In the meantime will you please sign the enclosed, as you and Tussy are the joint owners registered and will both have to sign. We shall then let you know what we propose doing.

The Socialists of Northampton have proposed to Edward to stand in place of Bradlaugh deceased. E[dward] and Tussy went over to reconnoitre on Wednesday but I have not heard

1. Le II^e Congrès international se tiendra en août à Bruxelles. (N. R.)
2. Il s'agit d'un scandale d'avortement dans lequel étaient impliqués le maire radical de Toulon, Fouroux, et sa maîtresse, Mme de Jonquières, et pour lequel il fut révoqué et condamné. *Le Socialiste* contenant cet article ne nous a pas été accessible. (N. R.)

since. I advised him to accept only in case all expenses were forthcoming. Today they say they want £ 100 to £ 150 before they can nominate him, and nomination is on Monday next already!

Love from Louise and yours

F. E.

TRADUCTION

5 février 91.

Ma chère Laura,

Louise et moi, nous allons à Highgate recopier l'inscription de la tombe, de manière à pouvoir proposer une addition pour Nimmy¹. En attendant, voudrais-tu signer le papier ci-joint, puisque Tussy et toi êtes officiellement et conjointement propriétaires et que vous devez signer toutes deux. Nous te communiquerons ensuite nos propositions.

Les socialistes de Northampton ont proposé à Edward de se présenter au siège laissé vacant par le décès de Bradlaugh. E[dward] et Tussy y sont partis en reconnaissance mercredi, mais je n'ai pas de nouvelles depuis. Je lui ai conseillé de n'accepter qu'à la condition que tous les frais soient couverts. Ils disent aujourd'hui qu'il leur faudrait de 100 à 150 livres avant de pouvoir le désigner, et cette désignation doit se faire dès lundi prochain!

Amitiés de Louise et de ton

F. E.

415. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 6 févr. 91.

Mon cher Lafargue,

Voici ce que Fischer m'écrit au sujet de la prétendue intervention des Allemands en faveur du 3 mai :

« Tu as parfaitement raison. Personne d'entre nous n'a été

1. Hélène Demuth est enterrée dans le caveau où reposent Karl Marx et sa femme. (N. R.)

assez fou pour vouloir imposer quoi que ce soit aux partis des autres pays. La résolution de la fraction parlementaire ne s'adresse qu'aux ouvriers allemands *exclusivement*. Elle est née de la simple reconnaissance du fait que, dans la situation actuelle et sous la forte tension politique et économique où nous nous trouvons, la célébration de vendredi 1^{er} mai serait une pure impossibilité. Malheureusement il n'y en aura que trop qui, le 1^{er} mai, chômeront malgré eux. Nos capitalistes sont furieux de la marche des événements politiques en Allemagne *; ils ne demandent pas mieux que de trouver une occasion pour une attaque générale contre nous; la crise qui vient de saisir les industries du fer, des matières textiles et du bâtiment leur donne cette occasion d'une charge générale qu'en ce moment nous ne saurions parer. Regarde l'affaire des cigariers de Hambourg, elle te fera voir qui tient des atouts aujourd'hui **. C'est eux qui font notre troupe d'élite; il n'y a pas de *blacklegs* ¹, et pourtant la bataille est perdue depuis des semaines. Au bout du compte ce seront les petits fabricants qui paieront l'écot. Mais cela coûte aux ouvriers une centaine de mille marks de leurs propres fonds, — sans compter les cotisations des autres villes qui envoient de l'argent pour soutenir la grève. Donc un 1^{er} mai est financièrement impossible. »

Voilà, je crois, qui vous suffira. Et vous ne vous étonnerez pas non plus, si, comme je vous l'ai déjà fait entrevoir, les Anglais suivront l'exemple des Allemands. Tussy le pense très probable. Vous autres Français vous adorez l'uniformité, et c'est une belle chose quand on ne la paie pas trop cher. Mais pour sauver l'uniformité, ruiner nos chances en Allemagne et rendre impossible un véritable succès en Angleterre, ce serait de la plaisanterie.

Bien à vous,

F. E.

* Chute de Bismarck, socialisme d'État, danger de perdre les droits d'entrée prohibitifs établis depuis 1878, etc., etc. (F. E.)

** Lockout de ces ouvriers pour les forcer d'abandonner leur syndicat. [F. E.]

1. De jaunes. (N. R.)

416. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 7.2.91.

Mon cher Engels,

Vos raisons et celles de Fischer sont excellentes; si excellentes qu'elles pourraient nous servir dans le cas où nous désirerions remettre au dimanche la fête du 1^{er} mai. Les patrons de France ne sont guère plus commodes que ceux d'Allemagne; ils saisissent avec empressement le moindre prétexte pour flanquer à la porte leurs ouvriers; et la misère est très grande en France. Vous me dites que la manifestation le dimanche enlève à la police tout prétexte d'intervention; M. Constans est moins agréable que la police allemande, il ne connaît ni dimanche, ni jours de fête, quand il faut s'opposer à toute agitation ouvrière.

Il est malheureux que Bebel n'ait pas réfléchi aux dangers de cette manifestation, quand, avant d'en faire la proposition au Congrès de Paris ¹, je lui demandais son opinion. Nous savions que les Allemands, ainsi que les Autrichiens, étaient alors sous un régime d'exception et nous ne voulions leur demander rien d'impossible ou de dangereux. Bebel donna sa pleine adhésion; c'est alors que la proposition du 1^{er} mai fut soumise au congrès et votée par les 82 délégués allemands. Ils étaient tout bouillants : aujourd'hui que le régime bismarckien n'existe plus, ils lâchent. Il faudra les engager à être un peu plus conséquents dans leurs relations internationales; ils ont besoin de vos conseils; c'est grâce à votre énergique intervention et à celle de Bernstein qu'ils ne se sont pas compromis avec M. Brousse & Cie et n'ont [pas] fait remettre le congrès de Paris au mois de septembre².

Le 1^{er} mai est un moyen d'agitation incomparable. En Angleterre le parti socialiste n'a pas assez d'influence pour contrebalancer celle des trades-unions et agir sur les masses; il est donc obligé de louvoyer. En Allemagne le parti socialiste est tellement puissant qu'il n'a pas besoin de ce mode d'agitation, qui présente des dangers de plusieurs sortes; il imite les Anglais. En France, en Autriche et dans d'autres pays les socialistes, bien qu'imparfaitement organisés, forment le seul parti ayant une action nationale; ils saisissent ce moyen comme un des plus puissants pour secouer les masses et les faire sortir de leur indifférence. En

1. Il s'agit du Congrès international de 1889. (N. R.)

2. Voir les lettres du début de 1889, t. II, p. 203 sq. (N. R.)

France, où la classe ouvrière est trop idéaliste, ce qui séduisait le plus dans le 1^{er} mai, c'était son caractère international; on sera très désillusionné quand on apprendra que les Allemands remettent la fête; les journaux bourgeois vont nous jeter la conduite des Allemands à la tête; déjà ils commencent à dire que « pour ne [pas] déplaire aux chefs d'industrie, le parti socialiste a décidé de remettre au dimanche la fête du 1^{er} mai ».

Notre situation s'améliore à Paris, maintenant que la crise boulangiste est passée. L'entrevue préparatoire pour organiser le 1^{er} mai s'est très bien passée. Les anti-broussistes étaient représentés par 5 délégués. Le succès du *Socialiste* continue, malgré les nombreux journaux socialistes de province, une douzaine, qui le reproduisent¹. Nous avons commencé sans un sou vaillant; tous les frais sont couverts, nous avons de l'argent en caisse et nous avons pu donner à Guesde 90 francs. — Le journal n'est pas mis en vente; il ne reçoit que des abonnements et tous les jours le nombre des abonnés augmente.

Vous avez dû apprendre la mort de la mère de Longuet. Il est venu nous voir une fois depuis cette mort; il est occupé à former un conseil de famille, car la mère a laissé le quart de sa fortune aux enfants de Jenny; Longuet et sa sœur mariée, Mme Francourt, auront la jouissance du capital.

L'article de Marx sur le programme de Gotha² est splendide; il a dû faire rire jaune bien des gens. — Vous trouverez dans la dernière *Neue Zeit* l'article sur l'alliance russe³, je l'ai signé X, pour ne pas me mettre mal avec Mme Adam, par qui j'apprends beaucoup de choses.

La Nouvelle Revue publie mon article sur la propriété féodale⁴; il ne me sera payé que le mois prochain; je vous prierai de m'envoyer un chèque pour pouvoir attendre le paiement.

Probablement la semaine prochaine je serai obligé d'aller dans l'Allier pour tâcher de mettre un peu de paix dans les trois tronçons du parti⁵: n'ayant rien à faire, les socialistes de l'Allier

1. Voici quelques titres de journaux de province, d'après la publication du *Socialiste* et nos propres recherches : *Le Cri du travailleur* (Lille), *Le Réveil social* (Commentry), *La Défense des travailleurs* (Saint-Quentin), *L'Action* (Lyon), *La Question sociale* (Bordeaux), *Le Peuple picard* (Amiens). (N. R.)

2. Engels avait publié dans le n^o 18 de la *Neue Zeit* (IX. Jg, p. 561-575) *La Critique du programme de Gotha* de Marx, ce qui va provoquer la protestation de la direction du parti. (N. R.)

3. Il s'agit de l'article : « Le coup de pistolet de Padlewski » (*Der Schuss Padlewskis*), paru dans la *Neue Zeit*, n^o 19 (IX. Jg, p. 593-599). (N. R.)

4. *La Nouvelle Revue* du 1^{er} février 1891 (p. 557-580) : « La propriété féodale », par FERGUS. (N. R.)

5. Il s'agit d'un différend entre J. Dormoy et Courtignon à Montluçon. (N. R.)

se disputent comme des chiffonniers. Pour trancher leurs différends ils [en] ont appelé au Conseil national, qui m'a délégué. C'est une corvée bien désagréable : mais il faut à tout prix établir la paix à cause du congrès des mineurs qui va se tenir à Commentry, une des villes minières de l'Allier.

Depuis huit jours nous sommes sans bonne; et c'est Laura qui fait tout le travail et il y a du travail.

Faites nos amitiés à Mme Louise, Pumps et famille.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Quel malheur que les dépenses électorales soient si énormes en Angleterre, Aveling pourrait essayer sa chance s'il ne fallait commencer par donner 100 ou 150 livres.

La date de publication de *Das Mutterrecht*¹ est 1861. *Stuttgart*.

417. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 10 février 91.

Mon cher Lafargue,

Ci-joint vous trouverez le chèque de £ 20. J'espère qu'il arrivera avant votre départ pour l'Allier; je n'y pensais pas en l'écrivant, autrement je l'aurais fait à l'ordre de Laura pour faciliter l'endossement, dans le cas de votre absence.

Quant à ce qui s'est passé au congrès au sujet du 1^{er} mai, je l'ignore; mais vous direz tout ce que vous voudrez, en ce moment les Allemands seraient simplement fous s'ils voulaient s'entêter à fêter le 1^{er} et non le 3, dimanche. Le différend est du reste naturel; c'est l'antagonisme du midi et du nord. Vous autres méridionaux sacrifiez tout à la forme, les septentrionaux la méprisent trop en se tenant au fond seulement. Vous aimez l'effet théâtral; eux, peut-être, le négligent trop. Mais pour eux le 1^{er} mai cela veut dire les lock-outs de Hambourg de l'année dernière répétés partout dans le pays, et dans des conditions encore beaucoup moins favorables; cela veut dire une dépense de 2 à 300.000 marks, l'épuisement de tous les fonds relevant directement ou indirectement du parti, la désorganisation de tous nos syndicats, et par conséquence, le découragement général.

1. Il s'agit du livre de Bachofen. (N. R.)

Avouez que ce serait acheter un peu cher l'effet théâtral de la démonstration simultanée.

Le succès du *Socialiste* me fait bien du plaisir. Cela prouve que vos ouvriers recommencent de lire et d'avoir du goût pour autre chose que les journaux à sensation et pornographiques. Vous pouvez être fier de ce succès; c'est de très bon augure. Depuis bien des années, voilà le premier journal hebdomadaire qui couvre ses frais. Du reste il est très bien fait. L'envoyez-vous à Sorge?

L'article de Marx ¹ a causé de grandes colères dans le Comité central du parti et beaucoup d'applaudissements dans le parti même. On a tâché de supprimer toute l'édition de la *Neue Zeit*, mais c'était trop tard, alors on a fait bonne mine et a hardiment reproduit l'article dans l'organe officiel. Quand on se sera calmé, on me remerciera de les avoir empêchés de faire fabriquer encore un programme aussi scandaleux par Liebk[necht], le père de celui-ci. En attendant je ne reçois pas de leurs nouvelles directement, on me boycotte un peu².

Votre article sur l'alliance russe ³ est très bon, cela rectifiera les éternelles assurances de Liebk[necht] qu'en France personne n'a jamais pensé à une alliance russe, que tout cela est une pure invention de Bismarck, etc. Le bonhomme croit de son devoir de combler de louanges tout ce qui se passe en France (ou bien de cacher les faits honteux) parce que *c'est en République!*

Je n'ai pas encore pu lire votre article sur la propriété féodale.

A Northampton, ç'a été la *section locale de la Soc[ial] dem[ocratique] Federation* qui a invité Aveling et qui en a prévenu Hyndman qui leur a voulu défendre cette candidature, mais ils ont *insisté*, de sorte que H[yndman] a dû réunir ses fidèles samedi dernier ici à Londres pour résoudre qu'ils n'avaient rien à faire avec la candidature Aveling. Comme personne ne les en rendait responsables, cela équivalait à une reconnaissance publique de ce fait d'insubordination au sein de la *Federation*. L'étoile de H[yndman] pâlit même aux yeux des siens. L'élan donné au mouvement depuis 18 mois a conduit bon nombre de recrues dans la *Federation*, plus forte maintenant que jamais. Mais ces recrues ignorent absolument le passé scabreux de la bande et sont bien loin de vouloir en porter la responsabilité. Ils abandonnent à H[yndman] et Cie la politique étrangère de la *Fed[eration]* parce qu'ils n'y comprennent rien. Mais si H[yndman] voulait recommencer les vieilles querelles personnelles, ou s'il était forcé de le faire, il n'aurait plus derrière lui le corps obéissant d'antan. Bon nombre

1. *La Critique du programme de Gotha* (voir note 2, p. 16). (N. R.)

2. Voir à ce sujet la lettre d'Engels à Kautsky du 3 février 1891 et la réponse de celui-ci en date du 6 février. (N. R.)

3. Voir lettre précédente. (N. R.)

des Gasworkers¹ sont aussi dans la fédération, et pour eux, toucher à Aveling et Tussy, c'est la guerre.

Du reste la candidature Aveling doit vexer H[yndman] encore plus, parce que A[veling] qui n'avait pas les £ 100 pour le *deposit*² à compte des frais du *poll*³, a refusé avec éclat l'offre de d'un Tory de les donner⁴. Sur ce, grandes éloges dans la presse libérale (voir *Daily News* que je vous envoie)⁵. Et vous savez que dans un cas pareil Hyndman et Champion ont *accepté* l'argent des Tories⁶.

Ce n'est que partie remise. Il est certain que les ouvriers de N[orthampton] auront, à l'élection générale, l'argent nécessaire. Ils l'auraient eu cette fois s'ils avaient eu une semaine pour le réunir. Et ils comptaient sur 900 à 1 000 voix.

Vous n'avez pas de bonne. Et nous, nous avons hier reçu notice d'Annie pour le 21 mars, elle va enfin épouser son *bloke*⁷.

Quels drôles de gens que les Rosher ! Le petit garçon de Percy a dû être circoncis à cause de je ne sais quelle maladie enfantine — maintenant le fils de son frère Howard est dans le même cas ! Le vieux Rosher ne sait plus où donner de la tête : est-ce une vengeance divine pour les 19 enfants (Including *carriages*)⁸ qu'il a fait mettre au monde ? Moi je soutiens que c'est de l'atavisme religieux. Ils sont si héréditairement chrétiens ! Maintenant le christianisme étant enfant naturel du judaïsme, c'est *reversion to the original ancestral type*⁹, un prépuce si exorbitant qu'il nécessite l'opération instituée comme signe du lien entre Jahveh et son peuple élu.

Kovalewski a publié ses Conférences d'Oxford. Partie préhistorique faible, historique, sur la Russie, intéressante.

Nous ferons un projet d'inscription sur la tombe d'Hélène pour le soumettre à Laura.

Embrassez-la pour moi. Bien à vous.

F. E.

1. Le syndicat des employés du gaz, de création récente, était entièrement dévoué à Elcanor Marx-Aveling. (N. R.)

2. Dépôt. (N. R.)

3. L'élection. (N. R.)

4. La loi anglaise obligeait tout candidat à déposer un cautionnement assez élevé. Vingt ouvriers de Northampton s'étaient engagés à garantir 5 livres chacun. Un particulier avançait les 100 livres ainsi garanties. Mais une enquête fit apparaître que l'homme était un agent tory. (Voir sur ce point la lettre d'Engels à Sorge du 11 février 1891.) (N. R.)

5. *Daily News* du 10 février 1891 (p. 5/II). (N. R.)

6. Aux élections de 1885. (Voir à ce sujet la lettre n° 175 du 21 décembre 1885, t. I, p. 320 sq.) (N. R.)

7. Type. (N. R.)

8. Y compris les grossesses (?). Engels fait sans doute ici un jeu de mots, le terme de *carriage* faisant penser au sens de *miscarriage* : fausse couche. (N. R.)

9. Retour au type ancestral originel. (N. R.)

418. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 12.II.91.

Mon cher Engels,

Vous avez joué un vilain tour aux chefs du parti allemand par la publication du manuscrit de Marx; mais vous avez rendu un fier service au parti socialiste. Les chefs sont un peu grisés par leur succès; ils sont fiers et contents et sont enclins à s'endormir dans une béate quiétude : le coup de fouet de Marx les réveillera un peu. Ils ont jusqu'ici manœuvré très adroitement, ils ont évité bien des écueils et ont fait preuve de beaucoup d'énergie : il y a une détente en ce moment et cela se comprend. Mais qu'ils prennent garde. Ils ont écrasé l'opposition des petits bourgeois qui avaient essayé de lever le drapeau de la révolte¹; mais il se pourrait qu'en dehors du corps dirigeant officiel, il se forme une opposition vraiment révolutionnaire; alors on tournera contre eux leur conduite à propos du premier mai. Ça c'est leur affaire.

Vous avez raison de dire que les Français sont mélodramatiques; la révolution de 1789 n'est qu'un gros mélodrame, masquant souvent le drame véritable qui se passait dans les coulisses : et c'est pour cela que nous tenons au 1^{er} mai, et non au premier dimanche de mai. Vous ne sauriez croire quelle action le 1^{er} mai exerce; déjà dans un grand nombre de villes, on se prépare à envoyer des délégués à Paris pour porter aux Chambres les vœux de la classe ouvrière. De tout côté, à Paris aussi bien qu'en province, on se remue et l'on parle du 1^{er} mai. L'imagination populaire est captivée. Le 1^{er} mai et la journée de 8 heures vont nous permettre d'arracher les ouvriers des griffes du radicalisme et des autres partis politiques. C'est pour cela que nous y tenons.

Quel éclatant insuccès a eu la lympe de Koch : les médecins français s'étaient emballés, ils commencent à revenir; à l'Académie de médecine² on a communiqué des expériences établissant que la lympe de Koch donne la tuberculose aux cobayes à qui on l'injecte; et ne guérit pas ceux qui sont tuberculisés déjà. — C'était, selon moi, de la folie de s'imaginer de guérir une

1. Au Congrès de Halle en octobre 1890. (N. R.)

2. Dans *Le Temps* du 12 février 1891, une communication à l'Académie de Médecine par plusieurs professeurs sur l'action de la lympe de Koch sur le cobaye sain conclut à la nocivité de la lympe. (N. R.)

maladie constitutionnelle, conséquence d'une misère physiologique générale, sans modifier l'état général de l'organisme. Le bacille aveugle les médecins : on le rend responsable de tout, tandis qu'il se pourrait bien qu'il ne fût qu'une conséquence. Le bacille est peut-être un petit être très doux et très agréable en lui-même, qui ne devient méchant et nuisible que dans des organismes spéciaux; et tant qu'on n'aura pas modifié l'organisme il y aura toujours danger à ce que les bacilles ne deviennent enragés et n'occasionnent de terribles dégâts.

Avcling s'est admirablement posé avec son refus des 100 livres torics; c'est une leçon pour les Hyndman, Keir Hardie et autres gens voulant arriver *per fas et nefas*¹. Quand il n'y aurait que ce résultat la mort de Bradlaugh aura été utile : il est bien regrettable qu'il n'ait pas pu poser sa candidature, car même battu cela aurait été une prise de possession de Northampton.

Les possibilistes broussistes et allemanistes se livrent dans les réunions électorales à de terribles batailles, coups de couteau et de canne plombée sont librement échangés tous les soirs; on en emporte deux ou trois à l'hôpital, et la police laisse faire.

Merci du chèque.

Amitiés à Mme Louise et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Je ne partirai pour l'Allier que samedi matin, si je reçois l'ordre de partir : car il faut que les parties disputantes forment un jury que je présiderai et s'entendent sur les points à discuter; et cela semble difficile.

419. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 5.III.91.

Mon cher Engels,

Maintenant que la colère du bouillant Guillaume est tombée, il faut remercier l'impératrice des imprudences qu'elle a commises et de ses maladroites politesses à l'égard des peintres². — Les

1. Envers et contre tout. (N. R.)

2. L'impératrice Frédéric, veuve de Frédéric III et mère de Guillaume II, avait fait un voyage à Paris du 20 au 26 février 1891. Elle

pétarades des patriotes ont dû guérir Guillaume de toute velléité de venir à Paris, et c'est très houreux, car rien n'aurait été plus facile que de le faire siffler, ce qui aurait pu amener des désagréments et même la guerre, avec un fou pareil. D'un autre côté les patriotes ont déplu grandement à la population qui subissait leur ascendant, en maugréant; ils commencent à être attaqués de tous côtés.

Le 1^{er} mai s'annonce bien; notre affiche a eu un succès énorme. Des quatre régions de la France nous recevons des demandes pour aller organiser l'agitation, qui partout marche très bien. Dans une semaine ou deux j'irai faire une tournée de conférences dans le Nord. A Paris le courant est si fort, que les broussistes eux-mêmes ont dû se laisser entraîner: hier au soir leurs groupes se sont fait représenter à la Commission d'organisation¹. Les allemanistes ont demandé leur exclusion; je m'y suis opposé, et on a eu de la peine à mettre fin à leurs récriminations qui auraient fini par un pugilat. — Nous bénéficions de ces querelles, les allemanistes reconnaissent que nous avons raison et regrettent de n'avoir pas suivi notre exemple plus tôt, et les broussistes recherchent notre protection.

Les succès électoraux que nos amis de province commencent à remporter sont encourageants pour nous et inquiétants pour les bourgeois. A Rouen², c'est notre candidat qui tenait l'élection, quoiqu'en minorité: des démarches ont été faites à Paris auprès de nous pour obtenir son désistement en faveur d'un candidat qui nous offrait en retour la protection de son parti pour les élections au Conseil général. Nous n'avons voulu entrer dans aucun compromis.

Les pères du programme de Gotha doivent commencer à se remettre de la volée que Marx leur a appliquée; c'est une bonne leçon. L'empereur se prépare à leur en donner une autre, les journaux d'ici annoncent qu'il va déposer son déguisement socialiste.

Est-ce qu'on n'a pas tracassé Kautsky pour la publication du manuscrit de Marx?

avait rendu visite à plusieurs peintres, dont Bonnat, Detaille, pour les décider à envoyer des toiles à l'exposition internationale de peinture de Berlin. La présence de l'impératrice à Paris, sa visite à Saint-Cloud, brûlé par les Prussiens en 1871, avaient provoqué une campagne de Déroulède et une polémique au sujet de la participation des peintres français à l'exposition de Berlin, qui avaient été jugées choquantes en Allemagne. Guillaume II, par mesure de rétorsion, fit appliquer dans toute sa rigueur la législation sur les passeports en Alsace-Lorraine. (N. R.)

1. Les possibilistes broussistes eurent des délégués à la réunion plénière de la commission d'organisation du 4 mars. (N. R.)

2. Dans la 2^e circonscription de Rouen, lors de l'élection complémentaire du 22 février, le socialiste Gahineau recueillait 3.010 voix derrière Julien Goujon avec 5.881 voix et Dautresme (4.576 voix). (N. R.)

J'ai vu chez Lawroff un numéro de *Justice*¹ qu'on lui avait envoyé exprès, contenant de sales attaques contre Aveling. — Hyndman considère qu'il l'a insulté personnellement en refusant l'or tory.

Amitiés à Pumps, à Madame Louise et à tout le monde. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

420. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 6 mars 91.

Mon cher Lafargue,

La mère Victoria² s'est conduite en parfaite imbécile. Elle devrait savoir qu'en France où l'on a combattu 100 ans pour la république, sa personnalité royale ne ferait aucun effet, et qu'on s'en fiche à Paris. Mais ces personnages ne peuvent se défaire de l'idée que leur seule apparition dans une localité quelconque est un hommage dont tout le monde doit leur rendre grâce.

Comme chez vous les broussistes, ici la S[ocial] D[emocratic] a dû plier devant la démonstration de mai. Elle a envoyé 3 délégués au comité des 8 heures dont Aveling est président. Ce soir il soumettra les articles de *Justice* aux délégués de ce comité et leur forcera la main. Il a écrit à *Justice* une lettre où il défie Hyndman de se rencontrer avec lui en réunion publique et celui-ci non seulement a refusé d'imprimer la lettre, mais a refusé de répondre au défi : on l'opposerait à A[veling] aussitôt qu'il demanderait des suffrages ouvriers.

En attendant c'est une grande victoire pour vous que d'avoir forcé les broussistes d'adhérer au 1^{er} mai; il faudrait traiter au mieux et au plus mielleux ces délégués, to put in the thin end of the wedge³. Vous verrez, la démonstration ne perdra pas grand-chose ou peut-être rien en conséquence du fait qu'elle sera distribuée sur deux jours au lieu d'un seul. Peut-être avez-vous raison de vous plaindre de ce que les Allemands à Paris étaient tout

1. Le numéro de *Justice* du 28 février 1891 contient (p. 2/IV) un entrefilet menaçant Aveling d'aller faire des révélations sur lui s'il continuait sa campagne à Northampton et un article : « The Marxist Clique » (p. 1/III) qui lance de violentes attaques contre Engels. (N. R.)

2. L'impératrice Frédéric, que les Parisiens avaient appelée « Mame Frédéric », était une princesse d'Angleterre et s'appelait Victoria. (N. R.)

3. Pour mettre le pied à l'étrier ; littéralement : pour enfoncer le tranchant du coin. (N. R.)

feu et flamme en faveur du 1^{er}, et que maintenant ils font semblant de reculer, mais à part cela (et Tussy dit qu'en effet personne n'aurait deviné leur action d'aujourd'hui en les voyant à Paris) — à part cela, vous ne persuaderez jamais les nations germaniques de sacrifier ou même de mettre en danger tout l'avenir de leur mouvement pour une démonstration.

Maintenant autre chose. Kautsky m'écrivait il y a quelques semaines¹ qu'il avait un article de vous sur Marx et les économistes bourgeois qu'il ne croyait pas exactement adapté au public allemand. Cependant il hésitait de vous le retourner. Que fallait-il faire? Je le priai de m'envoyer l'article, ce qu'il fit. Je l'ai lu, et en effet, je trouve aussi que K[autsky] ne pourrait publier l'article en allemand, et voici pourquoi.

D'abord personne parmi les économistes allemands [n']a jamais accusé Marx d'avoir posé des théories qui ne se rattachaient pas à celles de Smith et Ricardo. Au contraire. C'est ce qu'ils reprochent à Smith et R[icardo] que d'avoir produit Marx, qui n'aurait fait que tirer les conséquences de la théorie de la valeur, du profit et de la rente, du partage du produit du travail enfin, de ces prédécesseurs. C'est pourquoi ils sont devenus économistes *vulgaires*, qui se fichent des classiques. Vous nommez Brentano qui vous reprochait que tous vos coups donnent de côté.

Puis, tout ce que vous dites et citez de ces deux économistes, et au delà, a été dit et cité en Allemagne par nous :

1) Théorie de la valeur : dans *Zur Kritik der polit[ischen] Oekonomie*, 1859, Marx donne après chaque chapitre un aperçu de l'histoire de la théorie qui s'y trouve développée. Après la théorie de la valeur, vous trouverez page 29 un aperçu historique relatif à l'analyse de la marchandise, où après Petty et Boisguillebert, Franklin et Steuart, les physiocrates et Galiani et leurs notions sur la valeur, il discute A. Smith p. 37 et Ricardo p. 38-39. Donc, tout cela est connu en Allemagne. Je remarque encore que vous citez un passage de Smith qui n'est pas le meilleur; il y en a d'autres où il est bien plus près de la vérité; dans votre passage il fixe la valeur d'un produit, non par la quantité de travail *y contenu*, mais par celle qu'on peut *acheter* avec ce produit. Définition qui contient toute la contradiction de l'ancien système.

2) Plus-value. Tout ce qui se rapporte à cela a été dit dans ma préface au 2^e vol. *Capital*, dans des passages indiqués à Laura, qui vous les traduira si vous êtes bien aimable.

3) Le *Say* ne joue plus aucun rôle en Allemagne, et de plus, vous le réhabilitez en lui trouvant, sous sa vulgarité, un fonds de classicisme, ce qui est plus qu'il ne mérite.

Le courrier part. Je tiens l'article à votre disposition.

Bien à vous.

F. E.

1. Lettre de Kautsky à Engels du 6 février 1891. (N. R.)

421. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 30 March 1891.

My dear Laura

Very many thanks for your kind offer to revise *Ravé qui en sera ravi*—but I am afraid *you* will not be *ravie*. I have made him do me a sample—two passages from the last chapter p. 121 and 140—which I have looked over and now submit to you with my notes and suggested alterations. Please look it over and then decide for yourself, whether you will undertake the job. Like all professional translators he is the slave of his original and forgets that a phrase to be done from French into German and vice versa, has to be turned topsy turvy. Moreover he does not understand the synonymic *nuance* expressed by many German words; he knows what genus it belongs to, but not what species, much less what variety. But that, I am afraid, most translators will fail in.

I shall write to R[avé] that I have sent the Ms. to Monsieur Lafargue (whom he suggests as revisor) and that I cannot give him a definite answer until I hear from him. As he mentioned Paul, I thought it best not to mix *you* up with the matter at the present stage.

Jollymeier is coming to-night at last. At Christmas he had a cold and seems to have kept it until now. He intended coming last Thursday but his cold got worse, and as the weather was bad, delayed from day to day. Yesterday it was nice and warm but he did not turn up; to-day at last he writes announcing his arrival to-night "aber sicher". His deafness seems to bother him awfully.

Sam arrived at L'pool last Thursday week, and is with his parents at Damford, will be here about end of this or beginning of next week. Had himself thoroughly examined on arrival by Gumpert who reports him perfectly sound with only a small enlargement of the spleen, which is expected to be soon curable.

Pumps and Percy are now staying at the old Roshers', they have given up their house and stored the furniture until their removal to Ryde, I[sle] of W[ight], whither Percy will go this week with his brothers to make the commercial arrangements for the new agency for Rosher's cement, artificial stone and builders' and gardeners' materials generally. After that, he will take Pumps to select a house and then the transfer will take place. I do hope Percy will at last learn how to earn his own living; it's a pretty penny they have cost me and the worst of it is there is no return in the shape of benefit to the party. Of course I shall have

to go on subsidizing for a year or two until the new business can be expected to begin paying.

Annie has left us and is going to be married this week. We have taken two girls as I want Louise to help me in my work and not to waste her time in the kitchen. The devil's trouble it was to get girls but I believe we have been lucky; so far—that is the first week—we are satisfied. They are two girls who have been together and prefer to be again at one and the same place.

The May demonstration will be a severe letting down to the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] and Hyndman. Their overcleverness, in trying to play off the Trades Council against the Legal Eight Hours League has landed them between two stools; they quite forgot that this year the Trades Council has a quite different majority to that of last years. They wanted again two platforms for themselves, but will not get them, as they are represented neither on the Tr[ades] Council nor on the Legal 8 Hours Committee (they sent three delegates but these soon stayed away and their names were consequently struck off the roll). Moreover, Edward, in return for the slanderous attacks of Hyndman, now takes the offensive and will have the matter brought before the East End branch of the S.D.F. Indeed, H[yndman] seems already to show the white feather.

Bernstein says he saw in *La Justice* that on the 1 May Committee in Paris the Broussists applied for admission, that the Blanquists and Allemanists were against, but that on Guesde's motion they were admitted by a majority of 5. Can you give me any details? as contradiction or confirmation? I hear nothing at all about Brousse and Co. now; are they merely lying in wait, or are they so completely down that they dare not stir? I should like to be well *au courant* of these matters, as the Brussels congress will very likely bring about a change in the relations of the S.D.F. and the Possibilists with the Germans. If these two sets of intriguers go to Brussels and thereby publicly renounce their pretensions of being the only to be acknowledged parties in England and France, then the Germans will not be able to refuse entering into communication with them. And from L[ie]bk[necht]'s way of acting at present, I should not wonder if he were to try to play the Poss[ibilists] off against you, and the S.D.F. against us here, as a means of making you and us more pliant towards himself. I do not know if you read the *Vorwärts* but here we are all disgusted with it. Never had a large party such a miserable organ. Anyhow, to be able to guard against possibilities, I have a particular interest just now in the doings and sayings and position of Brousse and Co.

Kind regards from Louise.

Ever yours.

F. E.

TRADUCTION

Londres, 30 mars 1891.

Ma chère Laura,

Tous mes remerciements pour ton offre si aimable de reviser Ravé¹ qui en sera ravi, mais je crains que, *toi*, tu ne sois pas ravie. Je lui ai fait faire un échantillon (deux passages du dernier chapitre, pp. 121 et 140); je les ai parcourus et je te les soumetts maintenant avec mes notes et les corrections que je propose. Jettes-y un coup d'œil, s'il te plaît, et ensuite décide toi-même si tu veux entreprendre ce travail. Comme tous les traducteurs professionnels, il est l'esclave de l'original et oublie que telle expression à traduire du français en allemand et vice versa doit être complètement bouleversée. D'autre part, il ne comprend pas les *nuances* qui existent entre de nombreux synonymes en allemand; il sait à quel genre tel mot appartient, mais pas à quelle espèce et moins encore à quelle variété. Mais c'est là, je le crains, qu'achoppent la plupart des traducteurs.

J'écrirai à R[avé] que j'ai envoyé le manuscrit à Monsieur Lafargue (qu'il propose pour en faire la révision) et que je ne puis lui donner de réponse précise avant d'avoir son avis. Comme il parlait de Paul, j'ai jugé préférable de ne pas te mêler à cette affaire pour le moment.

Jollymeier arrive enfin ce soir. A Noël, il avait un rhume et il semble l'avoir conservé jusqu'à maintenant. Il se proposait de venir jeudi dernier, mais son rhume s'est aggravé, et comme le temps était mauvais, il a remis son voyage d'un jour à l'autre. Hier il faisait beau et chaud, mais il n'est pas venu; aujourd'hui enfin il écrit pour annoncer son arrivée ce soir « sans faute ». Sa surdité semble le tourmenter beaucoup.

Sam est arrivé à Liverpool jeudi il y a huit jours; il est chez ses parents à Damford et il sera ici vers la fin de cette semaine ou le début de la semaine prochaine. Il a consulté à son arrivée Gumpert qui lui a fait subir un examen complet et l'a trouvé en parfaite santé, à part une légère dilatation de la rate à laquelle il semble qu'on puisse remédier assez vite.

Pumps et Percy séjournent pour le moment chez les parents Rosher; ils ont abandonné leur maison et ont mis leur mobilier en dépôt jusqu'à leur déménagement à Ryde, Ile de Wight, où Percy ira cette semaine avec ses frères prendre toutes dispositions commerciales pour la nouvelle agence Rosher de ciment, pierres artificielles et matériaux de construction et de jardinage en général. Il y retournera ensuite avec Pumps pour choisir une maison et le

1. Il s'agit de la traduction française de *L'Origine de la famille*. (N. R.)

déménagement aura lieu alors. J'espère fermement que Percy apprendra enfin à gagner sa vie; ils m'ont coûté pas mal d'argent, et le pire, c'est que ces dépenses n'auront été d'aucun profit pour le parti. Il faudra naturellement que je continue à les aider pendant un an ou deux, jusqu'à ce que la nouvelle affaire commence à paraître rentable.

Annie nous a quittés et va se marier cette semaine. Nous avons pris deux bonnes, car je veux que Louise m'aide dans mon travail et ne perde pas son temps à la cuisine. Nous avons eu des difficultés infernales pour trouver des bonnes, mais je crois que nous avons eu de la chance : jusqu'à présent (c'est la première semaine) nous sommes satisfaits. Ce sont deux filles qui ont été ensemble et qui préfèrent se retrouver dans la même place.

La manifestation du 1^{er} mai sera un cruel mécompte pour la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] et pour Hyndman. A force de faire les malins et de vouloir opposer le Conseil des Trades-Unions à la Ligue pour la journée légale de huit heures, ils se retrouvent assis entie deux chaises; ils ont totalement oublié que cette année le Conseil des Trades-Unions a une majorité tout à fait différente de celle des années précédentes. Ils voulaient de nouveau qu'on leur donne deux estrades, mais ils ne les obtiendront pas, car ils ne sont représentés ni au Conseil des Tr[ades] Unions, ni au Comité pour la journée légale de huit heures (ils ont envoyé trois délégués, mais ceux-ci n'ont pas tardé à être régulièrement absents et leurs noms ont été, par suite, rayés de la liste). De plus, Edward, ripostant aux attaques calomnieuses de Hyndman, prend maintenant l'offensive et va porter l'affaire devant la section de l'East End de la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]. En fait, H[yndman] a déjà l'air moins hardi.

Bernstein dit qu'il a lu dans *La Justice* que les Broussistes ont sollicité leur admission au Comité du Premier Mai à Paris, que les blanquistes et les allemanistes s'y sont opposés, mais que, sur la proposition de Guesde, ils ont été admis à une majorité de cinq voix. Peux-tu me donner des détails? pour infirmer ou pour confirmer? Je n'entends plus rien de Brousse et Cie maintenant. Attendent-ils simplement leur heure, ou sont-ils si complètement défaits qu'ils n'osent pas remuer? J'aimerais bien être *au courant* de ces questions, car il est probable que le Congrès de Bruxelles amènera des changements dans les relations de la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] et des possibilistes avec les Allemands. Si ces deux groupes d'intrigants vont à Bruxelles et renoncent ainsi publiquement à leur prétention d'être les seuls partis officiels d'Angleterre et de France, les Allemands ne pourront pas alors refuser d'entrer en communication avec eux. Et à en juger par la conduite actuelle de Liebknecht, je ne serais pas surpris qu'il essaie de vous opposer les possibilistes et de nous opposer ici la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] dans le but de nous rendre les uns et les autres plus dociles à son égard. Je ne sais si tu lis le

Vorwärts, mais nous en sommes tous indignés ici. Jamais un grand parti n'a eu un organe aussi misérable. En tout cas, afin de parer à toute éventualité, je m'intéresse tout particulièrement pour l'instant aux faits et gestes et à la position de Brousse et Cie.

Bonnes amitiés de Louise.

Bien à toi,

F. E.

422. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 30.III.91.

Mon cher Engels,

Je réponds aux questions de votre lettre.

Dans aucun journal si ce n'est dans la *Neue Zeit*, je n'ai vu d'articles sur Mme Kowalewski¹; mais j'irai voir Lawroff, il saura mieux que moi si la presse française a parlé de cette femme de génie.

Je ne sais si Liebknecht entretient des relations avec les possibilistes; je ne le crois pas : nos rapports sont excellents. Dans l'adresse qu'il nous a envoyée pour notre banquet, il nous considère comme les seuls représentants du mouvement socialiste français.

Voici ce qui s'est passé à propos des broussistes. Les possibilistes allemanistes, les plus nombreux de la bande, ont immédiatement adhéré à la manifestation de mai : les broussistes, qui sont peu nombreux, n'y sont venus qu'à la troisième séance de la commission d'organisation; ils étaient au nombre de 12 délégués. Les allemanistes ont voulu les expulser séance tenante; je m'y suis opposé : ils ont demandé le renvoi de l'admission des broussistes à l'examen du comité exécutif, chargé de faire un rapport. C'était un tour qu'ils leur jouaient; l'assemblée, croyant que c'était la manière d'enterrer la question, y consentit.

L'organisation possibiliste portait à Paris le titre d'*Union fédérative* : les allemanistes en se séparant ont conservé le titre, c'était

1. *Neue Zeit* (Jg IX/1, n° 26, p. 841-845) : « Sonia Kowalewski » par G. Vollmar. Sonia Kowalewski, remarquable mathématicienne, russe, première femme d'Europe à occuper une chaire d'Université, venait de mourir à l'âge de trente-huit ans après une courte maladie. (N. R.)

justice puisqu'ils étaient la majorité; mais les broussistes se sont reconstitués sous le titre d'*Union fédérative* et c'est comme délégués de l'*Union fédérative* qu'ils se sont présentés à la commission du 1^{er} mai. Les Allemanistes devant le comité exécutif ont fait valoir qu'ils étaient, eux, les vrais représentants de l'*U. F.* et que les broussistes n'avaient pas droit à ce titre. Le comité n'a pas voulu entrer dans la question de droit au titre; mais il a décidé que comme les allemanistes avaient les premiers adhéré à la manifestation, cette priorité leur donnait un droit; il résolut en conséquence de demander aux broussistes de modifier leurs titres pour être admis.

Les allemanistes s'arrangèrent pour changer le jour de réunion de la commission afin qu'il y eût le moins de membres possible présents; ainsi, moi, retenu ailleurs je ne pus m'y rendre; d'autres, ignorant le changement de date, ne s'y rendirent pas. Les trucs que Brousse a employés contre les autres, on les retourne contre lui.

Les broussistes, quand ils virent la composition de l'assemblée, sachant ce qui s'était passé dans le comité exécutif, comprirent qu'ils allaient être battus, alors ils aimèrent mieux se retirer, en ayant recours à une manœuvre parlementaire. Ils demandèrent que l'assemblée se prononçât immédiatement sur leur admission avant d'entendre le rapport du comité chargé d'examiner la question de leur admission. L'assemblée n'ayant pas voulu accéder à leur demande, ils quittèrent la salle ¹, à la grande joie des allemanistes, qui voulaient les exclure. C'est alors que Guesde fit sa motion qui fut votée à une majorité de 5 voix seulement, demandant aux broussistes de revenir et [de] distinguer leur titre de celui des allemanistes en y ajoutant l'adresse de leur siège social, et de s'appeler *Union fédérative de la rue de Lancry*; tandis que les allemanistes seraient l'*U. F.* d'une autre rue. Je ne sais ce qu'ils vont faire.

Mais les allemanistes sont furieux contre Guesde et moi; ils comprennent que c'est nous qui bénéficions de leurs luttes, et ils nous accusent de protéger les broussistes pour leur créer des ennemis et des embarras; c'est un peu vrai; nous voulons que Brousse nous débarrasse d'Allemane et Cie et que Allemane nous débarrasse de Brousse et de sa petite bande; les uns valent les autres. Les allemanistes, en jetant Brousse par-dessus bord, ont cru avoir acquis des droits à la reconnaissance des socialistes et demandent pour cela la direction du parti aujourd'hui, et demain ils réclameront l'exclusion de Guesde, Vaillant, etc. Ils ont essayé de nous enlever des groupes de province : Dumay, Faillet, ont été conférencier en plusieurs villes; à Rouen ils ont voulu

1. A la réunion de la commission du 26 mars, salle Léger, rue du Temple. (N. R.)

accaparer à leur profit le succès électoral obtenu; cela n'a pas réussi, ils ont reçu de nos amis de Rouen une lettre très raide que nous avons publiée dans *Le Socialiste* et qu'ils ont dû publier dans leur *Parti ouvrier*¹. Ils sont furieux contre nous; ils font tous leurs efforts pour amoindrir notre part dans le 1^{er} mai, qu'ils voudraient accaparer, mais ils ne réussissent qu'à nous montrer leur petitesse et leurs basses intrigues. Ce sont nos propositions que la commission adopte et c'est nous qui y dominons, et c'est nous que tout le monde reconnaît comme les promoteurs du 1^{er} mai : en province il n'y a que nous qui existons.

Laura s'occupe de la traduction de Ravé.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

423. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 3 avril 91.

Mon cher Lafargue,

Merci de votre lettre, ça m'intéresse beaucoup. D'abord parce que nous devons être au courant de ces sortes de choses pour être armés vis-à-vis de Hyndman; puis parce que la tactique suivie par vous est précisément celle recommandée par Marx aux Allemands en 1875 vis-à-vis des lassalliens, et je pourrai m'en servir en cas de besoin pour prouver qu'en 1875 les Allemands auraient pu suivre une autre ligne de conduite que celle qu'ils ont alors tenue; et 3) pour la raison indiquée à Laura. Mais celle-là, vous la méprenez. Si vous voulez bien relire ma lettre vous y trouverez que je n'y parle que des chances d'un avenir possible *après* le Congrès de Bruxelles. N'importe les lettres que L[iebknecht] vous écrit maintenant, vous devez le connaître assez pour savoir comme il sait tourner et se retourner en un clin d'œil. Depuis 20 ans, sa politique a toujours été de maintenir, à l'étranger, des relations indépendantes de celles que Marx et moi avons pu lui procurer. Comme chez lui, il aime à se constituer un parti personnel à l'étranger, et des hommes que *lui*, il a obligés. Et il n'y regarde pas de près. Rappelez-vous l'affaire de Bassenoir [?].

1. Lettre des groupes socialistes marxistes de Caudebec et Sotteville, parue dans *Le Parti ouvrier* en date du 10/11 mars 1891 (p. 3/IV). (N. R.)

C'est ainsi qu'il agira dès que de nouvelles relations s'ouvrent à lui. Et comme à Bruxelles les derniers motifs qui l'ont éloigné des poss[ibilistes] et de Hyndman disparaîtront probablement, vous ne serez pas surpris s'il s'approche¹ de ces messieurs pour se servir des uns comme contrepois contre vous, et des autres pour nous « balancer » ici. Si cela arrive, il peut être de la plus haute importance que je puisse intervenir à un moment donné, et pour cela il faut que je sois préparé d'avance. Si cela n'arrive pas, tant mieux.

Les 50 livres des tullistes de Calais ont fait un grand effet, mais vous savez les Anglais sont des hommes *matter of fact*² et pour maintenir les cordialités internationales, il vaudra mieux de ne pas limiter à cela les largesses des ouvriers français. Ce qui ferait un très bon effet ici, ce serait qu'un syndicat ouvrier français, qui n'a pas encore reçu de subventions anglaises, envoie une somme. Ce serait une initiative française qu'on apprécierait ici beaucoup.

Sam Moore est arrivé en bonne santé, il s'est fait examiner par Gumpert qui le déclare *perfectly sound*³, excepté un léger gonflement de la rate qu'il espérait guérir en peu de temps. Malheureusement Sam est arrivé chez ses parents en Derbyshire, dans les montagnes, juste en temps pour des neiges, ce qui n'est pas trop utile pour un homme arrivant des tropiques. Il sera ici la semaine prochaine.

L'assassinat de Sofia⁴ est certainement un exploit russe, mais comme on a manqué Stambouloff qui était visé en réalité, cela n'aboutira probablement pas à grand'chose. Autrement nous aurions peut-être vu un peu d'*excitement*⁵ et je suis bien aise que cela ne soit pas arrivé. Car je me doute fort de la puissance de résistance du public parisien vis-à-vis des cris chauvinistes au moment d'une crise, comme je me doute de mes Berlinoïses en semblable circonstance. Ni Bismarck, ni Boulanger ne sont assez morts pour qu'une guerre devenue à peu près inévitable ne puisse amener leur résurrection.

Votre tactique vis-à-vis des deux tronçons possib[ilistes] est la meilleure à suivre en pareille circonstance. Comme vous êtes en minorité à Paris, vous devez balancer les uns par les autres et

1. Dans l'original : s'approchera. (N. R.)

2. Terre à terre. (N. R.)

3. Tout à fait bien portant. (N. R.)

4. Le 27 mars 1891, M. Beltchef, ministre des Finances, qui était accompagné de M. Stambouloff, était abattu à coups de revolver. Les journaux sont unanimes à penser que l'assassin visait en réalité M. Stambouloff. La presse allemande, notamment *La Gazette de Cologne*, établit un rapprochement entre l'attentat et la date du 6 avril qui doit marquer la fin du sultanat du prince Ferdinand sur la Roumélie orientale et accuse directement la Russie d'être l'instigatrice du meurtre. (N. R.)

5. Énervement. (N. R.)

graduellement vous attirer les masses. Du reste, il y a des divergences de principe qui vous donnent le droit de refuser une fusion pure et simple.

Mais où donc dans *Le Socialiste* est la lettre de Rouen dont vous parlez? J'ai cherché dans tous les n^{os} du 11 févr. au 1^{er} avril et je ne trouve rien.

Louise et Schorlemmer vous envoient leurs meilleurs saluts, à vous et Laura, et de même

vôtre,

F. E.

Schorl[emmer] est à peu près rétabli de son rhume, mais il paraît assez fatigué.

Nous vous attendons la semaine prochaine pour que Sam puisse vous raconter un tas de choses sur vos parents nègres.

424. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday afternoon [3 Ap. 1891].

My dear General,

Ravé, I think, will do *faute de mieux* if he will go on taking pains. The specimen pages forwarded are carefully done; only as they may be supposed to show Ravé at his best, one naturally feels some dread of coming across Ravé at his worst. It would not, of course, be amiss if he had some knowledge of the subject-matter of the book, of which evidently he has none whatever. The passage beginning "Aber Zufall", is unequivocally bad: philosophy is not in Ravé's line.

I have copied out the beginning so as to make it easier for you to go over it. Before R[avé] goes on, he must find a proper term for "*Stufe*": *échelon* will never do. Or how will he manage *Ober-stufe*, *Mittelstufe*?

In hot haste,

YOUR LAURA.

Your kind letter I will answer in a day or two.

We send you *Le Temps*: The English are being taught manners at the Congress.

TRADUCTION

Vendredi après-midi [3 avril 1891].

Mon cher Général,

Je pense que Ravé fera l'affaire, faute de mieux, s'il veut bien continuer à se donner du mal. Les pages envoyées à titre d'échantillon sont faites avec soin, mais comme on peut supposer qu'elles révèlent le meilleur Ravé, on éprouve naturellement la crainte de découvrir un jour le pire Ravé. Ce ne serait naturellement pas grave s'il était tant soit peu versé dans la matière dont traite l'ouvrage, et il est évident qu'il ne l'est pas le moins du monde. Le passage commençant à « Aber Zufall » est nettement mauvais : la philosophie n'est pas le fort de Ravé.

J'ai recopié le début pour vous en faciliter la lecture. Avant de continuer, il faut que R[avé] trouve un équivalent convenable pour « Stufe » : échelon ne peut pas aller. Et comment s'en tirerait-il pour « Ober-stufe », « Mittelstufe »¹ ?

En toute hâte,

Votre LAURA.

Je répondrai à votre bonne lettre dans un jour ou deux.
Nous vous envoyons *Le Temps*² : les Anglais reçoivent une leçon de politesse au Congrès.

425. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

9th April/91.

My dear General,

The organizing Commission of the Paris May Day demonstration is disorganizing as fast as it can. If Constans does not come to the rescue, the workers of Paris will distinguish themselves as

1. Stade supérieur, stade moyen. (N. R.)

2. Il s'agit du Congrès international des Mineurs qui se tient à Paris, à la Bourse du Travail, du 31 mars au 4 avril. De vives discussions s'y engagèrent sur le mode de votation proposé par les Anglais et qui leur aurait assuré la majorité dans la fédération internationale des mineurs en création. *Le Temps* fait chaque jour une large place au compte rendu des travaux du congrès. (N. R.)

total abstainers from the fête. The "Agglomération" had proposed that on May 1 the councillors and deputies of Paris be invited by their electors to repair to the several "mairies" and there receive deputations of workers. Furthermore, to invite representatives from the provinces, who, together with those of Paris, should march to the Chamber of Deputies and the townhalls and let the government know what it was the workmen wanted. By this means a considerable number of "manifestants" would have been got together: the 20 "mairies" of Paris would have become "centres" of the demonstration and "les badauds aidant" and what with Constans' interference,—one way or another—Mayday would have been a holiday. A make-believe holiday at best, but, at any rate, the only possible one for the moment. You know that the French require a bit of "mise en scène" and act all the better for it. They end by believing in for good what they began by playing at.

Now the majority of the organizing commission—Possibilists and Blanquists—have been dead against this: the former for occult but doubtless excellent reasons of their own, the latter because Vaillant, ever since that split in his party, is the victim of a fixed idea:—that is, to balk Granger and his followers. Now *Granger*, being a deputy, would be among the number of those whom the workmen's deputations must wait upon. Hence Vaillant's attitude. But in order to attain their ends, Blanquists and Possibilists have had recourse to a series of "perfidies" and "roueries" which says little—or much—for the end they have in view. Both Possibilists and Blanquists brag of union and pay delicate attention to the "Agglomération" whenever they are in a fix; but no sooner is the enemy dislodged whom they want to beat than Possib[ilists] and Blanq[uiests] make common cause and fall foul of the Collectivists who have ceased to serve their turn. The Blanquists bear the Collectivists a traditional grudge and the Allemanists, a lopped branch of the Possibilist tree, "crient à la monopolisation du mouvement par l'Agglomération" and complain of their "absorbing" it. Each and all want to use the "Agglomération" as a catspaw, and having used it, to get rid of it. That's what they call *l'Union*.

Our people meantime bring an indirect but decisive influence to bear on Paris through the Provinces and continue to form the one party in France that keeps time and is in tune with the international workmen's movement.

Paul is just sending a letter to Vaillant of which I subjoin a copy, so that you may jump at once into the middle of things.

Mon cher Vaillant,

La manifestation du 1^{er} mai est gravement compromise, sinon perdue.

Vous disiez à Guesde qu'il ne fallait pas compter sur les chô-

mages, qui, cette année, seraient moins nombreux que l'année dernière : vous aviez raison. Et la commission d'organisation n'a voté que le chômage, sans prendre aucune mesure pour le provoquer.

La manifestation des mairies aurait créé l'agitation dans les 20 arrondissements; elle aurait excité les ouvriers à s'enquérir de ce qui se passe et à sortir de l'atelier pour voir : une fois dehors on pouvait les entraîner à la manifestation centrale. En obligeant Constans à occuper les 20 mairies par la troupe et la police, il terrorisait tout Paris; la manifestation était faite, même sans manifestants. Mais la Commission a repoussé ces deux modes d'agitation : il ne reste donc que les réunions de la soirée; et vous savez comment la police s'y est prise l'année dernière pour nous enlever toutes les salles de réunions. — Que de titres à l'admiration des bourgeois Constans va conquérir; ils diront : l'année dernière il a contenu les manifestants par la force; cette année il s'est servi des socialistes pour supprimer la manifestation, quel malin !

Vos amis du Comité central et les possibilistes sont responsables devant les socialistes de France et de l'étranger de l'échec probable de la journée de Mai.

Le 1^{er} mai, qui aurait pu fournir le terrain pour l'union des forces socialistes, va au contraire accentuer leur désunion.

Au lieu de rester unis avec nous comme en 1890, afin de faire avorter les intrigues à la Brousse des possibilistes, vous vous unissez à eux pour « *escamoter* » la discussion, pour repousser toute démarche aux pouvoirs publics, vous, qui en toute occasion n'avez manqué de recommander aux ouvriers de les harceler ! — J'ai cru rêver en vous entendant parler...

Votre tactique a rendu les possibilistes maîtres de la commission : l'année dernière ils s'étaient opposés ouvertement à la manifestation; cette année ils la font échouer en ayant l'air d'y prendre part. Ils se sentent si bien les maîtres, qu'ils sont devenus insolents; ils nous ont insultés hier soir, et ne se gênent [pas] pour prétendre que nous ne représentons rien : c'est aujourd'hui notre tour; demain ce sera le vôtre.

Vos amis ont manifesté à notre égard une étrange méfiance, jalousie et animosité. Landrin et d'autres nous ont accusés d'avoir voulu monopoliser le 1^{er} mai par la venue des délégués de province. — Si nous ne nous étions remués, le 1^{er} mai aurait raté en province comme il va rater à Paris, mais nous avons préparé le terrain par des réunions et par les quatre journaux qu'imprime notre imprimerie de Lille et qui reproduisent les trois premières pages de notre *Socialiste*. Partout où nous avons des amis on fêtera le 1^{er} mai. Si Paris se déshonore le 1^{er} mai, les villes industrielles de province feront leur devoir et seront à la hauteur du mouvement international.

Demain je pars pour Fourmies, afin d'y préparer la manifesta-

tion; mercredi prochain je serai hors de Paris. Je tenais à vous mettre devant les yeux la situation telle que nous la voyons; car en ce moment vous nous semblez placer vos rancunes personnelles au-dessus de l'union des socialistes et des intérêts de la cause révolutionnaire.

Un mot dit à temps peut quelquefois éviter bien du mal; je désire que cette lettre réussisse à vous détourner de la voie où vous êtes engagé!

Mon cher Engels,

La lettre de Laura vous renseigne sur ce qui se passe à Paris. — Je pars demain pour Fourmies: je ne sais comment on va disposer de moi: mais, si je puis j'irai à Londres dans le courant de la semaine pour revenir le samedi à Calais. Je vous écrirai en route.

Amitiés à Mme Louise et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Paul has left me no room for a goodbye to you. Affectionate regards to Louise.

Your LAURA.

TRADUCTION

9 avril 91.

Mon cher Général,

La Commission d'organisation de la manifestation du 1^{er} mai à Paris multiplie les efforts de désorganisation. Si Constans ne vient pas à la rescousse, les travailleurs parisiens brilleront par leur absence totale à la fête. L'Agglomération¹ avait proposé que, le 1^{er} mai, les conscillers et les députés de Paris soient invités par leurs électeurs à se rendre dans les différentes mairies et à y recevoir des délégations de travailleurs. Elle proposait aussi d'inviter des représentants de la province qui, aux côtés de ceux de Paris, défileraient jusqu'à la Chambre des Députés et se rendraient dans les mairies pour faire part au gouvernement de la volonté des ouvriers. On aurait ainsi rassemblé un nombre considérable de manifestants: les vingt mairies de Paris seraient devenues des « centres » de la manifestation et, les badauds aidant ou Constans s'en mêlant (peu importe), le 1^{er} mai aurait été un jour férié. Tout au plus une apparence de jour férié, mais en tout cas la seule chose possible pour le moment. Vous savez que les Français ont besoin d'un peu de mise en scène et n'en agissent que mieux. Ils finissent par se prendre à leur propre jeu.

Or la majorité de la Commission d'organisation (possibilistes et blanquistes) s'y est catégoriquement opposée: les premiers

1. Ces propositions sont faites par Guesde à la réunion de la Commission d'organisation du 26 mars et reprises à celle du 2 avril. (N. R.)

pour des raisons occultes, mais sans doute excellentes, qui leur sont propres, les autres parce que Vaillant, depuis la scission qui s'est produite dans son parti, est en proie à une idée fixe : celle de contrecarrer Granger et ses partisans. Or *Granger*, étant député, serait au nombre de ceux à qui les délégations ouvrières devraient aller se présenter. D'où l'attitude de Vaillant. Mais, pour parvenir à leurs fins, blanquistes et possibilistes ont eu recours à toute une série de perfidies et de roueries qui en disent plus ou moins long sur le but auquel ils visent. Possibilistes et blanquistes se vantent également de leur esprit unitaire et sont pleins de sollicitude attentive pour l'Agglomération toutes les fois qu'ils sont dans l'embarras; mais sitôt délogé l'ennemi qu'ils veulent battre, possibil[istes] et blanqu[istes] font cause commune et cherchent noise aux collectivistes qui ont cessé de leur être utiles. Les blanquistes gardent aux collectivistes une traditionnelle rancune, et les allemanistes, rameau détaché de l'arbre possibiliste, crient à la *monopolisation du mouvement par l'Agglomération* et se plaignent qu'elle l'absorbe. Ils veulent tous se servir de l'Agglomération pour tirer les marrons du feu, et après s'en être servi, s'en débarasser. C'est cela qu'ils appellent *l'union*.

Nos amis cependant exercent une influence indirecte mais décisive sur Paris grâce à la province et continuent à former le seul parti en France qui suive harmonieusement le rythme du mouvement ouvrier international.

Paul est en train d'expédier à Vaillant une lettre dont je vous joins copie pour vous faire accéder d'un coup au cœur de l'affaire¹.

Paul ne m'a pas laissé de place pour vous dire au revoir. Affectueux souvenir à Louise.

Votre LAURA.

426. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment)

April 18th/91.

My dear General,

Le Temps which I send you will tell you that the Allemanists have had it all their own way. They began by turning out the Broussists; then clubbed together with the Blanquistes to oust

1. Cf. p. 35-36. (N. R.)

the Collectivists, and finally snubbed the Blanquists. And now the organization of the May-day fête for Paris is left to the Possibilists and while Allemane has his day, Constans may well have his *journalée*.

The one fear of both Possibilists and Blanquists is that the Collectivists "*n'absorbent, n'accaparent, ne s'approprient le mouvement*", and to that all-mastering fear all other considerations give way. The Blanquists and Possibilists will not hear of an appeal to the authorities because Brousse and Granger happen to be among the *élus*. It has been ugly work all along, this of the so-called organising commission.

Our group meantime is not inclined to give in: they are taking steps to know how many "chambres syndicales" are with them, and, if at all feasible, they mean to *demonstrate* on their own account.

Theoretically and morally our people are, as a rule, all right; but as the Parisians (and it's only "absence that lends enchantment"¹ to the view of them) are a lot of *je m'en fichistes*, any "chenaupan" that likes, be he Brousse or Boulanger, may lead them into a temporary fool's paradise, if he will only consent to fall in with their fit of the moment. And... and so our people, who are a power in the provinces, are powerless in Paris.

Talking of the provinces, Delcluze writes that he comes back "émervillé de la Somme et du Nord", and Paul (who is at Calais) was delighted with the folk in and about Fourmies.

At Fourmies and Wignehies enthusiastic meetings have been held and a small commune—Fresnoy le Grand—has voted 100 frs towards getting up an open-air ball on May-day.

At Fourmies a couple of master-spinners saw Paul and one of them took him over a factory got up regardless of expense and fitted up with the latest improvements and crowded and asked him what he thought of that for "un bagne", as he, Lafargue, had stigmatised the factories. Paul told him that he fully appreciated the improvements introduced, but that, while this particular hell was indisputably somewhat less black than his fellow-manufacturers' hells, he must continue to think that to work 11 hours a day at such mournfully monotonous work, amid such deafening noise and—all improvements notwithstanding—such sickening atmosphere, was as bad as any bagnes. Another master told him that he was in favour of the 8 hours day provided the day was international.

At Anor the workmen came to Renard and Paul with a grievance. Their employer had promised *in presence of the "Maire*

1. CAMPBELL : *Pleasures of Hope*, part I, line 7 :

'Tis distance lends enchantment to the view
And robes the mountain in its azure hue. (N. R.)

d'Anor" and the "Président de la Chambre syndicale des Patrons" to raise their wages in March, but when the men—after "patientant" waiting for six weeks—had come to claim the fulfilment of the promise, they had been dismissed. At a public meeting Culine, Renard and Lafargue had a resolution passed calling upon the Mayor of Anor and the President of the Union to insist on the employers keeping the engagement they had made. A threatened strike of the men may, in this way, be prevented.

All this, anyway, has produced an excellent effect in these localities and it is consolatory to know that the provinces are going ahead.

You know that Ferroul and the socialists have triumphed at Narbonne.

M. Georges, our next-door neighbour, has just called to present me with cards...

TRADUCTION

18 avril 91.

Mon cher Général,

Le numéro du *Temps* que je vous envoie vous montrera que les allemanistes ont pu agir entièrement à leur guise¹. Ils ont commencé par mettre à la porte les broussistes; puis ils se sont ligüés avec les blanquistes pour évincer les collectivistes, et finalement ils l'ont pris de haut avec les blanquistes. Et maintenant, l'organisation de la fête du 1^{er} mai à Paris est abandonnée aux possibilistes, et tandis qu'Allemane a son jour, Constans pourrait fort bien avoir sa journée.

La seule crainte commune aux possibilistes et aux blanquistes, c'est que les collectivistes *n'absorbent, n'accaparent, ne s'approprient le mouvement*, et devant cette crainte toute-puissante cèdent toutes les autres considérations. Blanquistes et possibilistes ne veulent pas entendre parler d'un appel aux autorités parce qu'il se trouve que Brousse et Granger sont parmi les élus. C'est un bien sale travail depuis le début que celui de cette soi-disant commission d'organisation.

Notre groupe, cependant, n'a pas l'intention de céder : il s'efforce de savoir combien de chambres syndicales le suivront, et, si c'est réellement faisable, il se propose d'organiser sa propre manifestation.

Sur le plan théorique et moral, nos amis sont généralement

1. *Le Temps* du 17 avril 1891 consacre un article d'une colonne (p. 1/IV-V) aux décisions de la commission d'organisation du 1^{er} mai qui est maintenant entre les mains des allemanistes. Il donne également un long compte rendu (p. 2/VI-3/I) de la dernière séance de la commission, le 15 avril, qui a repoussé par 63 voix contre 16 la proposition des guesdistes. (N. R.)

solides; mais comme les Parisiens (et c'est seulement l'absence qui les fait apparaître sous un jour enchanteur) sont une bande de je-m'en-fichistes, n'importe quel chenapan peut, s'il en a envie, qu'il s'appelle Brousse ou Boulanger, leur procurer un bonheur illusoire et éphémère s'il consent simplement à se prêter à leur lubie du moment. Et voilà pourquoi nos amis, qui sont une force en province, sont impuissants à Paris.

A propos de la province, Delcluze écrit qu'il revient « émerveillé de la Somme et du Nord », et Paul (qui est à Calais) a été enchanté des gens de Fourmies et des environs.

A Fourmies et à Wignehies se sont tenus des meetings enthousiastes, et une petite commune, Fresnoy-le-Grand, a voté un crédit de 100 francs pour organiser un bal en plein air le 1^{er} mai.

A Fourmies, deux filateurs ont vu Paul et l'un d'eux lui a fait visiter une usine installée sans regarder à la dépense et équipée des derniers perfectionnements. Il lui a demandé sur un ton triomphant et narquois ce qu'il pensait de ce « bagne »¹, puisque c'était le terme dont lui, Lafargue, s'était servi pour stigmatiser les usines. Paul lui a dit qu'il faisait grand cas des perfectionnements introduits, mais que, si cet enfer particulier était indiscutablement un peu moins noir que ceux des autres industriels, il persistait à penser que onze heures par jour d'un travail aussi lugubrement monotone, dans un bruit aussi assourdissant et (malgré tous les perfectionnements) dans une atmosphère aussi malsaine, cela ne valait pas mieux que n'importe quel autre bagne. Un autre patron lui a dit qu'il était favorable à la journée de huit heures à condition qu'elle soit appliquée internationalement.

A Anor, les ouvriers sont venus exposer à Renard et à Paul une doléance. Leur patron avait promis, *en présence du maire d'Anor et du président de la Chambre syndicale des Patrons*, d'augmenter leurs salaires en mars, mais quand les hommes, après avoir patiemment attendu six semaines, sont venus réclamer la réalisation de cette promesse, on les a renvoyés. A une réunion publique, Culine, Renard et Lafargue ont fait voter une résolution invitant le maire d'Anor et le président de l'Union à insister auprès des patrons pour qu'ils respectent leurs engagements. La menace d'une grève serait peut-être ainsi écartée.

Tout cela, en tout cas, a produit un excellent effet dans ces localités et il est consolant de savoir que la province va de l'avant.

Vous savez que Ferroul et les socialistes ont triomphé à Narbonne².

M. Georges, notre voisin d'à côté, vient de me rendre visite pour m'offrir des cartes...

1. Le journal *La Tribune du Nord* avait publié sous le titre « Revue des bagnes » une série d'articles sur les usines textiles. (N. R.)

2. Aux élections municipales qui donnaient la totalité du Conseil aux socialistes. (N. R.)

427. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 21.IV.91.

Mon cher Engels,

En rentrant de Boulogne je trouve l'extraordinaire lettre que Frankel vous a écrite. On comprend et on l'excuse que pour gagner sa vie il fasse le métier de manœuvre littéraire pour la cuisine de *La Bataille*, mais venir vous demander à vous et à des socialistes qui se respectent d'y envoyer des lettres, est par trop fort : car Frankel doit connaître le profond mépris que les socialistes professent pour cet organe vendu au ministère. — Quand j'aurai l'occasion de voir Frankel je lui dirai mon opinion sur sa conduite.

Je ne sais ce qui s'est passé à Paris depuis mon départ, ce n'est que demain soir que le Conseil national se réunira pour prendre une décision à propos du 1^{er} mai : avant mon départ j'étais pour la manifestation avec et même sans les blanquistes et les possibilistes; mais depuis que j'ai vu la province, je le suis encore davantage. Tous les centres industriels que j'ai parcourus sont décidés à célébrer le 1^{er} mai par un chômage général. L'enthousiasme est à son comble : cette idée que tous les ouvriers d'Europe et d'Amérique arrêteront le travail au même jour grise les cerveaux naïfs des masses ouvrières. Les huit réunions que j'ai données dans l'espace de 11 jours ont été courues, partout les salles étaient combles; dans plusieurs endroits c'était la première fois que l'on faisait une conférence socialiste; dans un petit centre industriel, composé de 3 tissages et 2 filatures et 3.600 habitants, la salle était bondée de plus [de] 1.200 personnes, hommes, femmes et enfants. — Un de nos amis de Troyes, Pédron¹, a composé une chanson sur la journée de 8 heures, qui fait son tour de France, c'est en la chantant qu'on levait toutes les réunions; dans une petite ville industrielle de la frontière belge, à Anor, avant la réunion 40 membres des groupes de Fourmies chantèrent dans les rues les 8 heures, pour amener du monde dans la réunion. — A Calais, on a fait voter tous les ateliers individuellement et tous se

1. Pédron, secrétaire du Comité central, à Troyes, avait composé une chanson sur les huit heures dont le refrain était devenu très populaire :

*C'est huit heures, huit heures, huit heures,
C'est huit heures qu'il nous faut,
! Oh! oh! oh! oh! (N. R.)*

sont prononcés pour le chômage. — Il sera général dans la région du Nord-Est.

Toutes les semaines le Conseil national des syndicats dont le siège est à Calais envoie de 6 à 700 francs aux grévistes de Manningham : les tullistes de Calais souscrivent environ 400 francs, le reste provient de souscriptions venues des autres villes.

Je partirai probablement pour Nantes, vendredi, mais j'essaierai de vous écrire avant de partir, pour vous mettre au courant de ce qui se passe à Paris.

J'envoie à Mme Louise un *Temps* qui parle de Mme Kowalewsky. — Faites-lui mes amitiés, ainsi qu'à Moore et bien à vous.

P. LAFARGUE.

428. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Brasserie du Sentier,
1^{er} mai 1891.

Mon cher Engels,

Je viens de quitter les délégués de province, au nombre de 27 allant à la Chambre, accompagnés de Cunninghame Graham pour montrer la solidarité internationale.

La manifestation, malgré les intrigues [des] possibilistes qui avaient fait tout leur possible pour la faire rater, a réussi. J'ai traversé la place de la Concorde avec Laura; malgré les charges de police et de cavalerie, elle était couverte d'ouvriers chômant, et qui venaient là pour voir les délégués et manifester par leur présence. Les possibilistes pour retenir le monde avaient organisé dans les quartiers populaires des réunions; mais ils ne semblent pas avoir réussi, vu le public ouvrier qui se trouvait devant la Chambre. — Les délégués de province sont indignés de la conduite des possibilistes : sans leurs manœuvres on aurait pu avoir 2 ou 3 cent mille hommes devant la Chambre.

Nous n'avons pas de nouvelles des provinces, mais partout le 1^{er} mai sera célébré par des chômages importants et des fêtes : à Calais, Roubaix, Lille, Cette, Bordeaux, etc... le travail sera arrêté. — Le premier mai en province aura une autre importance qu'à Paris, qui décidément s'est montré bien au-dessous de sa réputation.

Nous allons au rendez-vous pour entendre le rapport des délégués. Au revoir.

P. LAFARGUE.

429. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 4 May 1891.

My dear Löhr,

Yesterday was glorious, both as to weather and demonstration. Louise, Sam M[oorc] and I went there at 2, the platforms extended in an immense arc across the Park, the procession began to march in at 2.30 and had not done by 4.15; indeed fresh processions came in up to 5 o'clock. I was on Edward's platform with Sam, Louise on Tussys'. The crowd was immense, about the same or more even than last year.

Now a little gossip about the history of the affair. It has been almost exclusively Edward's and Tussy's work, and they had to fight it through from beginning to end. There was of course a deal of friction, but the Trades' Congress last Septbr at L'pool and the changed majority (in favour of *Legal 8 hours*) had considerably smoothed the way. Shipton was awfully polite to Edward, but obstructive in many small matters, and threatened to throw up everything if his right (divine?) to be Marshal in command of the procession should be ever questioned. Well, they let him; it will probably be the last time he will appear hoch zu Ross.

The principal thing was that the resolution was passed in the form proposed by our people, and that they carried in the joint committee (5 from the Trades Council, 5 from the Demonstration Committee).

Now for the fun—the S.D.F. At first they sent 3 delegates to the Demonstr[ation] Committee where Edward was chairman. But after a few meetings they remained absent, and were struck off the rolls. Then the S.D.F. applied to the Trades Council for 2 platforms for themselves, as they had last year. But Shipton himself suggested to the joint Committee that this would never do, and so it was rejected, as in the same way every Trades Union might have asked for 2 platforms. Then the S.D.F. announced in their *Moniteur* that they would hold a meeting of their own with four platforms and red flags. Unfortunately they had to join our procession from the Embankment in order to get into the Park in an orderly and showy manner, and once there, marched off about 100 yards and held there their promised meeting,—without proper platforms; we had big carts, they only chairs. They were just near enough to reckon upon some stragglers from our overflow, and just far enough to show how few of them they were able to attract.

The decisive thing had been, for them, the resolution of the Demonstr[ation] Committee: that every association affiliated to them, should pay 5/—*for every branch* towards general expenses. Thus, the S.D.F. w[oul]d have had either to pay 5/—for the many bogus branches they exhibit in their *Moniteur*, or else own they were bogus. And that decided their final retreat.

They have been made to feel their real position, and that is: the same position which the Germans in the Socialistic Labour Party in America hold there, that of a *sect*. And that is their position, though they are real live Englishmen. It is very characteristic of the Anglo-Saxon race and their peculiar mode of development, that both here and in America the people who, more or less, have the correct theory *as to the dogmatic side of it*, become a mere sect because they cannot conceive that living theory of action, of working with the working class at every possible stage of its development, otherwise than as a collection of dogmas to be learnt by heart and recited like a conjuror's formula or a Catholic prayer. Thus the real movement is going on outside the sect, and leaving it more and more. The Canning Town Branch of the Federation sticks to Edward and Tussy in spite of Hyndman and marches with our people, and that is their strongest branch. Since the Dockstrike the S.D.F. had for a time profited by the general socialist revival, but that is over now; they are fast for cash for their new Hall in the Strand, and the decline has set in again. And as their friends and allies the Possibilists are eating each other up as fast as they can, they cannot even brag with their grand foreign connexions.

Sam Moore was very much struck with the immense progress made here during the 2 years of his absence. He, by the bye, is very well, likes the climate and easy life amazingly and will, I am almost sure, be homesick for Africa after a while.

I saw Cunninghame Graham on our platform (N^o 6, Edward's, see *Chronicle*) but he could not tell me much more about Paris than was said in Paul's letter Friday afternoon. After all, I hope the Committee's demonstration in the evening did *not* be a failure, as, Graham says, was that of the Broussists. If we cannot work together, we have ali an interest in having as much of a demonstration as possible.

It's no use crying over spilt milk, but I cannot help thinking that our friends made a right mistake thanks to the usual French inclination of miscalculating the strength of the relative forces. A very heroic disposition sometimes, "*mais ce n'est pas la guerre*". After all we intended to work as usual with the Blanquists, and *they* were not bound by the resolutions of Calais and Lille. These resolutions could only bind our people; the Blanquists too might have passed resolutions as to the 1st of May and then said they were bound by them. Why thus determine beforehand by our own selves and without our only allies, how the demonstration

was to be arranged *in Paris* where we are in a, at present, decided minority? Why thus froisser our only allies? Froisser them still more by the plan of delegations to the mairies and summonses to all the élus to meet the delegates there, a plan which on the face of it they were sure to repudiate? I am not at all astonished that they fell into the arms of the Allemanists after this. At least that is the view I come to from the information I possess; there may be another side to the case but I do not know it.

We have very little news from Germany to-day. Hamburg had a splendid procession, 80.000 according to *D[aily] Telegraph*. From Berlin very little news; the Havas of Berlin, Wolff, has orders from Gov^t to suppress everything, and the London correspondents are all under the influence of the Freisinnigen, and do equally the same.

When we came home last night, we wound up with a Maibowl the Maikraut of which Percy had sent us from Ryde. We put in 4 bottles Moselle, 2 claret and champagne, and finished it—we, the Bernsteins and the Tussys. Late in the evening Cunninghame Graham came in and actually had two or three glasses of it—he seems to have left his teetotalism at Tangiers. There is a slight but rather agreeable Kater, kept in proper bounds this evening by a bottle of Pilsener.

Why did not Paul turn up? Graham says he was too tired—his name figures as a speaker on platform 8, with Jack Burns.

Viele Grüsse von Louise.

Dein alter,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 4 mai 1891.

Ma chère Löhr,

La journée d'hier a été splendide, qu'il s'agisse du temps ou de la manifestation. Louise, Sam M[ooore] et moi, nous y sommes allés à deux heures; les estrades s'étendaient en un arc immense en travers du Parc; le cortège y a pénétré à deux heures et demie et n'avait pas fini de défiler à quatre heures quinze. En fait, les cortèges ont afflué jusqu'à cinq heures. J'étais sur l'estrade d'Edward avec Sam; Louise était sur celle de Tussy. La foule était immense, environ autant de monde ou peut-être même plus que l'an dernier.

Voici maintenant quelques cancans sur l'historique de l'affaire. Cela a été presque exclusivement l'œuvre d'Edward et de Tussy, et ils ont dû batailler du début jusqu'à la fin. Il y a eu naturellement beaucoup de frictions. Mais le congrès des Trades-Unions de septembre dernier à Liverpool et le changement de majorité

(en faveur de la loi de huit heures) avaient considérablement aplani la voie. Shipton¹ a été extrêmement poli envers Edward, mais il a fait de l'obstruction sur de nombreux points de détail, et il a menacé de tout laisser tomber si son droit (divin?) d'être général en chef du défilé était mis en question. Ma foi, on l'a laissé faire; ce sera probablement la dernière fois qu'il paraîtra dans toute sa gloire.

L'essentiel, c'est que la résolution a été votée sous la forme proposée par nos amis, et qu'ils ont fait adopter le principe d'un comité unique (cinq représentants du Conseil des Trades-Unions, cinq du Comité de la manifestation).

Maintenant le côté comique : la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]. Au début elle a envoyé trois délégués au Comité de la manifestation présidé par Edward. Mais au bout de quelques réunions, ils ont été régulièrement absents, et on les a rayés de la liste. Alors la S. D. F. a demandé au Conseil des Trade-Unions de lui octroyer deux estrades comme l'année dernière. Mais Shipton lui-même a exprimé devant le comité unique le sentiment qu'une telle demande était inacceptable; elle a donc été rejetée, car chaque syndicat aurait pu au même titre demander deux estrades. La S. D. F. a alors annoncé dans son *Moniteur* qu'elle tiendrait son propre meeting avec quatre estrades et des drapeaux rouges. Malheureusement il a fallu qu'ils se joignent à notre cortège à partir de l'Embankment, afin de pénétrer dans le Parc avec ordre et dignité, et une fois arrivés, ils se sont écartés d'une centaine de mètres pour tenir leur propre meeting, comme ils l'avaient annoncé. Ils n'avaient pas d'estrades convenables : nous avions de grands chariots, eux seulement des chaises. Ils étaient juste assez près pour pouvoir compter sur quelques égarés débordant de notre trop-plein, et juste assez loin pour qu'on puisse voir combien ils en attrairaient peu.

Le fait décisif avait été pour eux la décision prise par le Comité de la manifestation : chaque organisation adhérente devait contribuer, à raison de cinq shillings pour chacune de ses sections, aux dépenses communes. La S. D. F. aurait donc dû verser cinq shillings pour chacune des nombreuses sections fantômes dont elle fait parade dans son *Moniteur*, ou alors avouer qu'elles étaient fantômes. Et c'est cela qui les a finalement décidés à battre en retraite.

On leur a fait sentir quelle était leur situation véritable, c'est-à-dire la même que celle qu'occupent les Allemands dans le parti travailliste socialiste d'Amérique, celle d'une secte. Et telle est bien leur situation, bien qu'ils soient de vrais Anglais en chair et en os. Une chose est très caractéristique de la race anglo-saxonne et de son mode particulier de développement, aussi bien ici qu'en

1. Shipton était secrétaire du Conseil des Trades-Unions. (N. R.)

Amérique : les gens qui possèdent plus ou moins la théorie juste dans sa partie dogmatique deviennent une simple secte parce qu'ils ne peuvent concevoir cette théorie vivante de l'action, de l'union active avec la classe ouvrière à n'importe quelle étape de son développement, autrement que sous la forme d'un recueil de dogmes à apprendre par cœur et à réciter comme une formule magique ou une prière catholique. C'est ainsi que le mouvement véritable se poursuit en dehors de la secte et s'en écarte de plus en plus. La section de la Fédération à Canning Town est fidèle à Edward et à Tussy, en dépit de Hyndman, et marche aux côtés de nos amis, et c'est la section la plus forte. Depuis la grève des dockers, la S. D. F. a, pendant quelque temps, bénéficié du renouveau général du socialisme, mais c'est fini maintenant; ils sont à court d'argent pour leur nouvelle salle du Strand et ils périssent à nouveau. Comme leurs amis et alliés les possibilistes s'entre-dévorent à belles dents, ils ne peuvent même pas se targuer de leurs nobles relations à l'étranger.

Sam Moore a été très frappé par l'immense progrès qui s'est accompli ici au cours des deux années où il a été absent. Quant à lui, il va très bien; le climat et la vie facile lui plaisent énormément, et il aura, j'en suis presque certain, la nostalgie de l'Afrique dans quelque temps.

J'ai vu Cunninghame Graham sur notre estrade (numéro six, celle d'Edward, voir *Chronicle*¹), mais il n'a guère pu me donner d'autres nouvelles de Paris que celles que contenait la lettre de Paul de vendredi après-midi. J'espère, en somme, que la manifestation du Comité le soir n'a pas été un échec, comme l'a été, dit Graham, celle des broussistes². Si nous ne pouvons collaborer, nous avons tout intérêt à avoir une manifestation aussi puissante que possible.

Rien ne sert de pleurer sur les pots cassés, mais je ne peux m'empêcher de trouver que nos amis ont fait une grosse faute par suite de cette tendance habituelle des Français à évaluer fausement le rapport des forces en présence. C'est une disposition qui témoigne parfois d'un grand héroïsme, « mais ce n'est pas la guerre »³. Après tout, nous avons l'intention de collaborer comme à l'accoutumée avec les blanquistes, mais eux n'étaient pas

1. Dans le *Daily Chronicle* du 4 mai 1891, on trouve (p. 5/VIII-6/IV) un article intitulé : « Eight Hours Day — Demonstration in Hyde Park — Enormous Gathering », qui rend compte, estrade par estrade, de la manifestation. L'estrade n° 6 était présidée par Aveling, assisté de Cunninghame Graham. (N. R.)

2. Les broussistes s'étaient contentés d'organiser un meeting le soir du 1^{er} mai au lac Saint-Fargeau, rue de Belleville. (N. R.)

3. Allusion au commentaire fait par les Français de la fameuse charge de la brigade légère anglaise à la bataille de Balaklava, le 25 octobre 1854 : « C'est magnifique, mais ce n'est pas la guerre. » (N. R.)

liés par les résolutions de Calais et de Lille¹. Ces résolutions ne pouvaient lier que nos amis; les blanquistes auraient pu eux aussi voter des résolutions au sujet du 1^{er} mai et dire ensuite qu'ils se trouvaient liés par elles. Pourquoi donc décider à l'avance tout seuls et sans nos seuls alliés des préparatifs de la manifestation de Paris où nous sommes pour le moment nettement en minorité? Pourquoi froisser de la sorte nos seuls alliés? Pourquoi les froisser davantage encore avec ce projet d'envoyer des délégations dans les mairies et de sommer tous les élus d'y rencontrer les délégués, plan qu'ils devaient d'emblée sûrement rejeter? Je ne suis pas du tout surpris qu'ils soient tombés dans les bras des allemandistes après cela. C'est tout au moins mon point de vue, d'après les informations que je possède; il y a peut-être un autre aspect de la question, mais je l'ignore.

Nous avons aujourd'hui fort peu de nouvelles d'Allemagne. Hambourg a eu un défilé splendide, 80 000 personnes selon le *D[aily] Telegraph*. De Berlin, très peu de nouvelles: Wolff, le Havas de Berlin, a reçu du gouvernement l'ordre de tout censurer, et les correspondants de Londres sont tous sous l'influence des libéraux et font de même.

Quand nous sommes rentrés hier soir, nous avons terminé la journée sur une Maibowle, dont Percy nous avait envoyé l'aspérule de Ryde. Nous avons mis dedans quatre bouteilles de vin de la Moselle, deux bouteilles de bordeaux et du champagne, et nous en sommes venus à bout, nous, les Bernstein et les Avcling. Tard dans la soirée, Cunninghame Graham est venu et en a tout bonnement bu deux ou trois verres: il semble avoir laissé son anti-alcoolisme à Tanger. Il règne un mal de crâne léger, mais assez agréable que l'on maintient ce soir dans des limites décentes grâce à une bouteille de Pilsener.

Pourquoi Paul n'est-il pas venu? Graham dit qu'il était trop fatigué: son nom figure sur la liste des orateurs de la tribune numéro huit, avec Jack Burns.

Bonnes amitiés de Louise.

Ton vieux,

F. E.

1. Il s'agit des résolutions préconisant le renouvellement en 1891 de la journée revendicative du 1^{er} mai votées au VIII^e Congrès du P. O. F. (Lille, 11-12 octobre 1890), puis au IV^e Congrès de la Fédération des Syndicats à Calais, 13-18 octobre 1890. (N. R.)

430. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 7.V.91.

Mon cher Engels,

Il nous était impossible de suivre la tactique indiquée dans votre lettre, nous nous serions séparés de tous les socialistes du département qui ont été indignés de la conduite des possibilistes et de Vaillant : je vous ai envoyé le bulletin du Conseil national des Chambres syndicales qui se public à Calais, qui vous donne assez exactement l'esprit de la province. Les délégués qui sont venus à Paris au nombre de 27 emportent une mauvaise opinion des possibilistes qui déjà étaient en très mauvaise odeur. Les réunions publiques que les possibilistes avaient organisées le 1^{er} mai ont misérablement échoué; elles étaient désertes et envahies par les anarchistes; Graham, qui devait parler le soir à la réunion de la Salle Favié, a renoncé à la parole en présence du vide de la salle et du désordre des anarchistes.

Notre manifestation sur la place de la Concorde a réussi autant qu'elle pouvait réussir dans les circonstances données : les journaux que je vous ai envoyés vous ont prouvé qu'elle avait fait une impression sur la presse et le public. L'union de Vaillant et des possibilistes ne durera pas longtemps : d'ailleurs les germes de dissensions qui existent dans le clan possibiliste vont éclater après le 1^{er} mai; et il vaut mieux n'avoir rien à faire avec ces gens; mais attendre qu'ils se déchirent entre eux.

Le massacre de Fourmies¹ a fait une terrible impression en France : le gouvernement nous a fourni les martyrs du 1^{er} mai. Fourmies était une localité tranquille où jamais on n'avait entendu parler du socialisme avant la tournée de conférences que j'y ai faites avec Renard, de Saint-Quentin; aujourd'hui toute la région est définitivement gagnée au socialisme. Un moment j'ai eu peur d'être poursuivi pour mes discours à Fourmies, Anor et Wignehies; *Le Temps*² s'est empressé de relever l'action produite par mes

1. Le 1^{er} mai 1891, la troupe tirait à Fourmies sur les manifestants, tuant 10 personnes, dont un enfant de douze ans et une jeune fille, et en blessant 36. (N. R.)

2. *Le Temps* en date du 5 mai dit dans un article, « La situation à Fourmies » (p. 1/V-VI) : « Depuis trois semaines, la population était travaillée en vue du 1^{er} mai; des réunions avaient eu lieu dans tous les centres ouvriers; le socialiste parisien Lafargue, Renard, de Saint-Quentin, et un certain Culine... ont prononcé des discours violents. » Voici quelques-uns des propos tenus dans ces réunions :



conférences : mais heureusement pour moi le gouvernement ne songe qu'à enterrer cette affaire et à ne plus parler de Fourmies.

Même si j'avais eu les moyens, je n'aurais pu aller à Londres, j'étais complètement éreinté; depuis trois semaines je menais une existence de Juif errant courant de ville en ville, faisant des conférences de une heure et demie et deux heures, sans compter les réunions dans les groupes où j'étais obligé de parler tout autant. Je me couchais à deux heures du matin, et l'on venait me réveiller à 7 et 8 heures.

La province marche admirablement; presque partout on a célébré le 1^{er} mai, soit par des chômages, soit par des réunions, des dîners et des fêtes. Si Paris marchait aussi bien, nous serions les maîtres de la France : cependant si nous avions un organe quotidien nous pourrions conquérir une grande influence sur Paris.

Dans le *Daily Chronicle*, j'ai vu qu'on avait célébré le *Labour Day* à Chatham et à Rochester. Est-ce que d'autres villes n'ont pas bougé? — Comme c'est long à mouvoir le peuple anglais : ici au contraire ça prend comme de la poudre.

Les journaux français disaient qu'à Hyde Park, il n'y avait eu que 60.000 manifestants. C'était une grande victoire que d'imposer Aveling à Shipton : ça promet.

Faites mes amitiés à Moore et à Madame Louise.

Je vous serre cordialement la main,

P. LAFARGUE.

Mon cher Général,

La petite réunion (300 punchs!) où les *bons* Parisiens trinquaient avec les délégués de la province était véritablement splendide et pour le fond et pour la forme. Les délégués de Marseille, de Calais, de partout, parlaient vraiment bien et tous étaient d'accord pour voter un blâme aux possibilistes-blancquistes qui si mal à propos et d'une façon si peu loyale avaient mis des bâtons dans les roues. — Mais tout va bien!

Ton KAKADOU.

« Tous les patrons sont des pourris. Quand un animal est mort, il est bon à quelque chose, mais avec la peau d'un patron on ne pourrait faire un gant »; ou encore : « Les Anglais nous sont supérieurs par leur façon de s'entendre entre eux, mais ils ont une infériorité : ils ne savent pas manier un fusil. » S'adressant aux jeunes gens, un autre disait : « Quand vous serez soldats et qu'on vous donnera la consigne de garder les coffres-forts des ventrus, levez la crosse en l'air. »

L'article du *Temps* en date du 8 mai, « La situation ouvrière dans le Nord » (p. 2/II-III), revient sur ces conférences et leur effet dans la population. (N. R.)

431. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 18.V.91.

Mon cher Engels,

L'affaire de Fourmies a profondément émotionné toutes les couches de la société; jamais elles n'avaient été ébranlées à ce point. La classe ouvrière est indignée, les bourgeois ont peur et les soldats sont frappés de stupeur devant la réprobation universelle qui a accueilli les merveilles du fusil Lebel. Cet événement rendra hésitants bien des chefs militaires. On a cru que Clemenceau après son discours¹, qui était beau et de circonstance, allait rompre avec le ministère et reconstituer la gauche radicale; le lendemain son indignation était tombée; probablement Constans lui a rappelé les petites et grandes faveurs qu'il avait reçues du ministère. Et le malheur est que, dans toute la gauche, il ne se trouve [pas] un homme capable d'ouvrir le feu contre Constans que l'on pourrait renverser en ce moment, ce qui serait d'un très bon exemple. Mais le pandour n'a pour opposants que des dindons.

Les patrons de Fourmies ont profité de l'occasion pour se débarrasser de Culine², l'organisateur du parti ouvrier dans toute la région : ils l'ont fait arrêter sous l'inculpation d'avoir provoqué des attroupements. Si je ne suis pas poursuivi ce ne sera pas la faute de la presse locale et de celle de Paris, qui reproduisent des passages tronqués de mes discours³ qu'ils falsifient, me

1. Le 8 mai, dans le débat à la Chambre sur l'amnistie aux condamnés du 1^{er} mai, Clemenceau fit une intervention dramatique sur « le quatrième état qui s'organise » et auquel il faut reconnaître ses droits. (N. R.)

2. Les poursuites contre Culine furent décidées au cours du Conseil de Cabinet du 8 mai 1891. (N. R.)

3. *Le Temps* du 14 mai (p. 1/IV) cite deux extraits de *L'Observateur d'Avesnes* qui seraient des paroles prononcées par Culine et Lafargue dans la période d'agitation qui a précédé le 1^{er} mai. On fait dire à Lafargue :

« Quand je suis arrivé à Fourmies et que j'ai vu ces hautes cheminées vomissant des torrents de fumée, ces immenses établissements où mugissent les machines, je me suis dit : voilà encore des bagnes, aujourd'hui je cause à des forçats... Mais s'il est malheureux, ouvriers français, que vous soyez inférieurs aux ouvriers anglais au point de vue de l'organisation des travailleurs, vous avez sur eux cette immense supériorité d'avoir tous été soldats, de savoir vous servir des fusils. Et je n'ai pas besoin de vous dire contre qui vous devrez employer ces fusils : le patron, voilà l'ennemi.

mettant dans la bouche des paroles anarchistes. — J'envoie à l'instant une lettre rectificative au *Temps*¹.

Ci-inclus une lettre de Ravé, qui vous prouvera que vous êtes parvenu à lui inspirer une crainte salutaire; c'était nécessaire.

Je suis au bout du chèque que vous m'aviez envoyé dans le mois de mars; et nous avons besoin de recourir à vous.

Amitiés à Mme Louise, à Sam et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Une chose amusante : depuis 5 mois j'ai remis à Guillaumin le résumé de la théorie de la valeur de Marx, ainsi qu'une notice biographique². Il était convenu que le volume serait précédé par une critique de Marx, faite par un économiste : on s'est adressé à deux économistes connus, qui ont refusé la tâche, après l'avoir acceptée à la légère; on sera obligé de s'adresser à un Allemand, m'a-t-on dit. Les économistes français reconnaissent qu'ils ne peuvent attaquer Marx, et sont obligés d'aller en Allemagne chercher des critiques!

432. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 19 mai 1891.

Mon cher Lafargue,

D'abord je ne vous ai conseillé aucune tactique, je n'ai dit que ceci : Si vous, parti ouvrier, dans vos congrès à vous fixez d'avance

» Quant à vous, jeunes gens qui allez bientôt partir pour le service militaire, si jamais on vous ordonne de tirer dans quelque circonstance que ce soit, vous vous retournerez et ferez feu à rebours. » (N. R.)

1. Cette lettre n'a pas été insérée par *Le Temps*. Elle a paru dans *Le Socialiste* du 27 mai 1891 (p. 3/III). En voici un extrait :

« Je suis trop théoricien pour ignorer que des discours socialistes ne pourront jamais déterminer, de but en blanc, des ouvriers ou des soldats à tuer leurs patrons ou leurs officiers. Je ne sache pas que l'exécution de l'ingénieur Watrin et des généraux Lecomte et Clément Thomas ait été préparée par des discours socialistes. De semblables événements sont arrivés et arriveront encore, mais ils ont été et seront toujours provoqués par des causes autrement puissantes que des paroles. » (N. R.)

2. L'ouvrage ne paraîtra qu'en 1893. Voir lettre n° 543 du 2 novembre 1893, p. 338. (N. R.)

vosre manière de célébrer à Paris le 1^{er} mai, sans consulter la convenance ou le consentement de vos alliés les blanquistes, vous ne devez pas vous étonner de les voir vous abandonner. Si MM. les provinciaux vous y ont forcés, à eux le blâme; dans l'un ou l'autre cas vous avez mal calculé les forces respectives à Paris et vous avez été forcés en dehors du comité fondé par vous-même. Vous n'appellerez pas cela une victoire, ni moi non plus.

Reste à voir ce que deviendront les blanquistes et surtout les allemanistes auxquels vous avez donné une occasion de se poser de nouveau comme les vrais représentants du prolétariat parisien et avec cela a *new lease of life*¹. Et vous vous plaignez des Anglais qui sont trop lents pour vous, bien qu'ils aient² forcé les possibilistes d'ici, la S[ocial] D[emocratic] F[ederation], en dehors de la grande démonstration, et vous dites que chez vous ça prend comme de la poudre ! Oui mais cette poudre est brûlée pour vous lancer des balles possibilistes à la figure !

Il y a eu des démonstrations en province ici, mais comme je n'ai pas gardé de journaux, je n'en ai pas la liste.

Si vous prenez au sérieux les dépêches de Reuter avec les 60.000 hommes au parc, voulez-vous que nous fassions de même avec vos dépêches Havas, où votre manifestation figure à peine ? Qu'en diriez-vous ? Il y a eu bien 500.000 hommes dans Hyde-Park.

J'ai vu dans les journaux allemands qu'à Fourmies quand l'ordre de faire feu fut donné, les soldats du 145^e seuls tiraient tandis que le détachement du 84^e restait l'arme au pied, et que c'est là la cause pourquoï ni le gouvernement ni la Chambre ne consentira à une enquête qui établirait ce fait *officiellement*. Si c'est vrai, c'est bon signe. Le système prussien comporte que les soldats soient placés dans des régiments en garnison dans la région où tout le corps d'armée se recrute; donc qu'on ne peut plus envoyer, sans créer des difficultés énormes dans la mobilisation, des Gascons au nord et des Flamands, Wallons et Picards au midi. C'est là un autre danger du système et qui se fera remarquer en France plus tôt qu'en Allemagne.

Vous avez raison de protester contre les bêtises ultra-bêtes qu'on vous prête³. C'est le danger, dans les pays à passé révolutionnaire, que toute nouvelle région envahie par le socialisme est tentée de faire la révolution dans les 24 heures. Il n'y a pas la moindre nécessité de les lancer, au contraire, il faut les retenir. Surtout les Wallons ne comprennent que l'émeute, où ils sont presque toujours battus. Voyez les luttes des mineurs belges⁴;

1. Un renouveau de vie. (N. R.)

2. Dans l'original : ont. (N. R.)

3. Voir note 3, p. 52-53. (N. R.)

4. Le 1^{er} mai avait été le signal d'une grève générale de 100.000 mineurs et métallurgistes belges. (N. R.)

organisation nulle ou à peu près, impatience irrépressible, donc défaite sûre.

Le Clemenceau a eu ce qu'il a voulu : sa journée d'opposition brillante. Ça lui rappelle le beau passé où il faisait et défaisait des ministères. Le lendemain il s'est rappelé qu'il n'est plus rien, et qu'après tout pour la bourgeoisie Constans est un homme sans égal; *he outferries Ferry*¹.

Tussy et Aveling sont à Dublin, congrès des gasworkers et general Labourers². Bernstein a toute sa famille malade de l'influenza, Percy et Pumps s'amuse à l'île de Wight, vu que Percy n'a pas encore beaucoup à faire parce que le prix courant dont il devra se servir est encore sous presse. Ici il neige et quand il ne neige pas il pleut, il fait froid comme en novembre et nous avons du feu. Tout notre *basement*³ est bouleversé depuis huit jours pour refaire les *drains*⁴ qui puaient terriblement, cela durera encore une semaine ou plus. Le vieux Harney est très malade à Richmond, il a une bronchite chronique et craint, à ce qu'il m'écrit aujourd'hui, qu'il aura une pleurite par-dessus le marché. Faible comme il est, et avec ses 75 ans, ce serait très sérieux.

Demain enfin je pourrai commencer à m'occuper de mon *Origine de la Famille* si rien n'arrive !

Après l'expulsion de Cunninghame Graham⁵, et avec votre Constans tout aussi bougrement en colère que n'importe quel Père Duchesne, quel socialiste étranger sera sauf en France ? Et si, par contre-coup à l'attentat japonais sur la vie du Czarevitch⁶ (qui avait commis des indécentes et causé des rixes dans un tragardin, c'est-à-dire un bordel, quand la police est survenue) on faisait⁷ de petits attentats ou coups d'État contre les Russes en France ?

Voilà une nouvelle bourrasque. Il pleut à verse. Dans dix minutes, dîner. Donc je ferme cette épistule alla pordrida ou comme disent les Milanais, arlecchino.

Vous recevez, je crois, l'*Arbeiterzeitung* de Vienne. Cette semaine Louise y a une correspondance sur le meeting de Hyde-Park.

1. Il dépasse Ferry dans le « Ferrysme ». (N. R.)

2. Le congrès des gaziers est ouvert à Dublin le 17 mai. Lafargue lui adresse une lettre parue dans *Le Socialiste* du 20/5/1891. (N. R.)

3. Sous-sol. (N. R.)

4. Égouts. (N. R.)

5. Le 10 mai, à Calais, Cunninghame Graham avait participé à une manifestation de protestation contre le massacre de Fourmies, et il y avait pris la parole. En vertu de la loi du 3 décembre 1849, il devait être arrêté le soir même et expulsé. (N. R.)

6. Le tsarévitch faisait un voyage autour du monde. Le 11 mai, il se trouvait à Otsu et fut blessé d'un coup de sabre à la tête dans des conditions sur lesquelles les dépêches de presse restent très discrètes et assez contradictoires. (N. R.)

7. Dans l'original : ferait. (N. R.)

Je passe les soirées à étudier dans les livres de Louise ¹ la physiologie de la naissance et ce qui s'y rattache. C'est très beau — parce que c'est un *procès* si excessivement *laid*. J'y trouve des choses de la plus haute importance du point de vue philosophique.

Embrassez Laura pour moi. Amitiés de Louise.

Bien à vous,

F. E.

Ci-inclus Ravé et le chèque £ 20.

433. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES²

Le Perreux, 21.V.91.

Mon cher Engels,

Le fait rapporté par les journaux allemands sur le 84^e est parfaitement exact, vous le trouverez dans le dernier *Socialiste*³ : Guesde l'a reproduit dans un discours à Calais et *Le Temps*⁴, *L'Éclair*, la presse locale, etc., ont reproduit ses paroles, et pas un démenti n'est venu.

Ferroul nous rapporte de Fourmies ces renseignements : sur la place se trouvaient des détachements du 145^e et du 84^e; non seulement le 84^e n'a pas tiré, mais les officiers qui avaient refusé de transmettre l'ordre aux soldats ont exigé que l'on inspecte les cartou-

1. Louise Kautsky avait passé ses examens de sage-femme.

2. Cette lettre est en partie la reproduction à peu près textuelle de l'article de Lafargue paru dans *Le Socialiste* du 17 mai 1891 (p. 1/I-III) sous le titre : « Une enquête sur Fourmies ». (N. R.)

3. *Le Socialiste* du 13 mai 1891, dans un article intitulé : « On ne tire pas ! », affirme que le détachement du 84^e, malgré l'ordre de tirer qui lui avait été donné en même temps qu'au détachement du 145^e, est resté l'arme au pied. *Le Socialiste* envoie ses félicitations au 84^e. (N. R.)

4. *Le Temps* du 12 mai 1891, rendant compte de la manifestation du 10 mai à Calais, rapporte en ces termes les paroles de Guesde (p. 1/VI) : « Un jour viendra où l'armée aussi protestera contre le rôle qu'on lui fait jouer. Est-ce que déjà, à Fourmies, le soldat Lebon, du 145^e, n'a pas refusé de tirer sur la foule où il avait reconnu sa mère ? » L'orateur ajoute que « d'après son enquête personnelle, le 84^e de ligne avait reçu, comme le 145^e, l'ordre de tirer, qu'il ne l'avait pas fait parce que plusieurs officiers s'étaient refusés à transmettre à leurs soldats cet ordre d'assassins ». (N. R.)

chières de leurs hommes pour démontrer que toutes les cartouches étaient intactes. On soumit au même examen les cartouchières du 145^e; c'est alors que l'on découvrit que le soldat Lebon¹ n'avait pas fait feu : « Parce que, disait-il, sa mère aurait pu se trouver dans [la] foule ». L'officier qui faisait l'inspection le fit désarmer et ordonna à deux hommes de le mener en prison; le capitaine arriva alors, après s'être enquis du fait, ordonna à Lebon de reprendre ses armes, et dit au lieutenant : « Comment se fait-il que vous n'ayez [pas] compris les sentiments de cet homme? »

Les soldats du 145^e disent qu'ils ont tiré en l'air, en effet un grand nombre de balles ont été se loger dans les maisons d'en face à une grande hauteur; et la plupart des blessures ont été faites par des revolvers tirés par les officiers. — On rapporte qu'un capitaine du 145^e, qui était resté à Maubeuge avec son détachement, aurait dit publiquement qu'il se serait plutôt brûlé la cervelle que de transmettre l'ordre de faire feu. — Un député ministériel, après le vote repoussant l'enquête, aurait déclaré dans les couloirs que l'enquête aurait semé l'indiscipline dans les rangs de l'armée et aurait amené des journées de crosse en l'air.

Les soldats du 145^e ont été insultés par les femmes et les hommes de Fourmies; quand ils sont rentrés dans leurs quartiers à Maubeuge, la population les a accueillis avec les épithètes : d'assassins ! et de Prussiens !² — Des correspondances reçues de soldats nous apprennent que l'on discute dans les régiments entre soldats la conduite qu'on aurait tenue à Fourmies. On se demande si on aurait tiré en l'air ou si on aurait refusé de faire feu. — Je crois que de longtemps un ministre n'osera employer la troupe contre la foule; on sera obligé de se contenter de la police et de la garde républicaine à Paris et de la gendarmerie en province.

Les populations du département du Nord n'ont pas, à ce qu'il me semble, les défauts que vous reprochez, avec raison, aux mineurs belges; rien n'était plus loin de leur pensée que de faire du trouble ou des émeutes; il a fallu toute l'imbécillité des autorités pour avoir fait la tuerie de Fourmies. Dans les autres villes, malgré les provocations de la police et des gendarmes, tout s'est passé avec calme. La chose la plus à déplorer, c'est leur tendance à partir en grève tout d'un coup, sans savoir comment ils mangeront dans quatre jours. Une grève manquée, c'est la désorganisation et le découragement pour longtemps. Nous redoutons les grèves, plus que les patrons.

Où avez-vous donc vu que les allemanistes étaient donnés pour les représentants du prolétariat parisien ? — Leur conduite du 1^{er} mai les a compromis; aussi nous traitent-ils d'agents provoca-

1. Le soldat Lebon était originaire de Fourmies. (N. R.)

2. Le 3^e bataillon du 145^e de ligne qui était à Fourmies sera transféré de Maubeuge à Montmédy, nous apprend *Le Temps* du 20 mai 1891 (p. 1/III). (N. R.)

teurs, qui avons voulu amener un massacre en faisant une démarche aux pouvoirs publics. Mais ils trouvent cette accusation si mauvaise qu'ils ne la formulent qu'en petit comité et n'osent la publier dans leur journal. Au contraire, pour toute la presse et le public intéressé, c'est au parti marxiste de Paris et de province que revient l'honneur du 1^{er} mai. — Si Ferroul au lieu de rester dans sa satrapie de Narbonne, où il vient de faire élire 37 conseillers municipaux socialistes et où il est maire, était venu le 2 mai à la Chambre, comme nous le lui avions mandé par télégramme, c'est à lui et non à Roche et Granger qu'aurait incombé la tâche de flétrir Constans d'*assassin*. — Il est tout penaud de sa boulette. Ferroul a une belle barbe blonde qui plaît trop aux femmes de Narbonne : il est leur coqueluche.

Les Percy et les Pumps sont fièrement heureux d'être dans le délicieux climat de l'île de Wight : ici il pleut, vente et fait froid. — 90-91 sera l'année maudite, les primeurs sont gelées un peu partout.

Il était nécessaire que vous vous occupiez de la formation du fœtus, puisque vous avez philosophé sur l'origine de la famille.

Amitiés à Mme Louise, Sam et les Tussys quand ils reviendront de Dublin : j'ai envoyé à Tussy une adresse pour leur congrès.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

434. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 21 mai 1891.

Mon cher Lafargue,

Merci des détails sur le livre de Morgan¹.

Voici copie d'une lettre de D[anielson] de St. Petersburg
 "the present writer and publisher of the *Northern Review*
 Mrs. Evreinoff, has sold it. She has tried more than once to publish
 the article of Mr. Laf[argue] but in vain; our censors are too
 severe... Excuse me that I send you per next post the Ms.; I do
 not send it direct to the author since I am not sure that he receives
 my letters. I have written to him twice in March and in April,
 in answer to his kind sending²."

1. Il s'agit sans doute de *Ancient Society*. (N. R.)

2. « L'actuel rédacteur et éditeur de la *Revue du Nord* (*Severnii Vestnik*),

Avez-vous reçu ces lettres ? Je vous enverrai le ms. aussitôt reçu. Vous ferez bien de lui donner une autre adresse, non suspecte, à Paris où il enverra des lettres pour vous, et de ne pas signer vos lettres de votre nom. C'est ce que je fais, et notre correspondance n'a jamais été interrompue par de pareils accidents.

Vous faites bien de continuer en fonction votre comité des 8 heures. On fait la même chose ici, la Ligue des 8 h. légales est en voie¹ de formation, le Comité central continuera en fonction et de nouvelles sociétés (entre autres des branches des Beckers) s'affilient. Cette question toute pratique et élémentaire pourra peut-être vous retrouver les adhérents désertés, il y a deux ans, dans le camp de Boulanger. C'est une drôle d'ironie de l'histoire ! Les Parisiens après s'être dérangé la digestion à force de phrases ronflantes appelées « des idées », en sont actuellement réduits à ne manger que « Dr Ridges' food for infants »², la journée de 8 heures et autres choses de digestion facile !

La fin de la Boulange est très drolatique³. Le brav' général ayant reçu un coup de pied du suffrage universel, le transmet à son « comité » pour ne plus avoir d'intermédiaire entre lui et le suffrage universel !

On dit ici que le coup de grâce pour lui a été la visite de Frank Rosher. Après cela, il ne pouvait tomber plus bas.

Laura fait-elle des préparations pour venir ? Le mois tire à sa fin. Embrassez-la from⁴ Louise et moi.

Amitiés,

F. E.

Martignetti est acquitté.

Mme Evreinoff, l'a vendue. Elle a tenté plus d'une fois de publier l'article de M. Laf[argue], mais en vain; nos censeurs sont trop stricts... Excusez-moi de vous renvoyer par prochain courrier le manuscrit; je ne l'adresse pas directement à l'auteur puisque je ne suis pas sûr qu'il reçoive mes lettres. Je lui ai écrit deux fois, en mars et avril, pour répondre à son aimable envoi. » Ce passage est tiré de la lettre de Danielson à Engels en date du 1^{er} mai 1891. (N. R.)

1. Dans l'original : train. (N. R.)

2. Les aliments pour nourrissons du Dr Ridge.

3. Le 9 mai 1891, *Le Figaro* publiait une conversation de Boulanger avec G. Calmette à Bruxelles. Le général tenait des propos fort désabusés sur « quelques-uns de ses amis entre les mains desquels » il « remettait toute sa confiance »... et qui « n'ont voulu laisser à leurs convoitises aucun délai ». Certains boulangistes comme Laguerre, Naquet, Le Hérissé protestaient contre certains journaux qui persistaient à les classer en dehors du parti républicain « sous une étiquette inexacte ». (N. R.)

4. De la part de (N. R.)

435. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 29 mai 91.

Mon cher Lafargue,

Merci des faits contenus dans v[otre] lettre du 21. Je les ai donnés à Aveling pour la presse de Londres.

Quoi que vous disiez¹, le fait est que les poss[ibilistes] vous ont évincé de votre propre comité, et qu'au Mur des Fédérés Vaillant et Allemane et Dumay aient agi ensemble et parlé, tandis qu'on ne parle pas de discours tenu par vous ou Guesde². Vous avez la majorité en province, mais il est maintenant constaté publiquement qu'à Paris vous êtes, pour le moment, in a hopeless minority³. Et cette constatation, c'est vous-même qui l'avez provoquée.

Maintenant une autre affaire. En préparant la nouvelle édition de *L'Origine de la famille*, j'ai eu sous les mains *Les Origines DU MARIAGE et de la famille* par Giraud Teulon, Paris et Genève, 1884. C'est une nouvelle édition, entièrement remaniée, de son ouvrage : *Les Origines de la famille*, 1874 (Genève). Dans son dernier ouvrage de 1884, il fait quelques prétentions d'avoir dans celui de 1874 devancé les découvertes de Morgan. Malheureusement cette édition de 1874 est épuisée. Mais ou Lavroff ou Létourneau doivent la posséder. Comme il est très nécessaire pour moi d'être éclairé sur ce point, ne pourriez-vous pas me procurer *pour quelques jours seulement* un de ces exemplaires et me l'envoyer « registered⁴ » ? (le livre de 1874, *Les Origines de la famille*). Si par hasard ni l'un ni l'autre [ne] le possédait, pourriez-vous m'en procurer un exemplaire par quelque bouquiniste ? Et, si cela prenait trop de temps (car la chose m'arrête net), auriez-vous la complaisance de faire quelques recherches à la Bibliothèque Nationale ? (Je le ferais faire ici au B[ritish] Muse[um], mais 1) moi je n'ai pas de ticket, 2) Louise ne sait pas assez le français, 3) Tussy n'est pas assez au courant de ces choses.) Voici de quoi il s'agit.

Vous savez que Mac Lennan a inventé les *TRIBUS exogames* qui sont obligées de se procurer des femmes au dehors, par le rapt ou

1. Dans l'original : direz. (N. R.)

2. Le dimanche 24 mai avait lieu à 13 h. 30 le traditionnel défilé au Mur des Fédérés. Les orateurs furent, d'après *Le Temps*, Dumay, Vaillant et Allemane. (N. R.)

3. Désespérément en minorité. (N. R.)

4. Recommandé (N. R.)

l'achat. Vous savez aussi que Morgan (qui dans ses *Systems of Consanguinity* appelle la *gens* exogame encore « tribu ») dans *Ancient society* a prouvé que la tribu exogame n'existe pas, que l'exogamie est une attribution d'une *fraction* ou subdivision de la tribu, c'[est]-à-d[ire] de la *gens* et que dans la tribu on se marie sans gêne pourvu que ce soit en dehors de la *gens*.

Maintenant voilà que Giraud T[eulon] dit p. 104, note, que « Morgan, dans ses ouvrages postérieurs, reconnaissant la nécessité de ne plus confondre la *tribu* et le *clan* (clan chez Giraud T[eulon] équivaut à la *gens* de Morgan), a abandonné sa définition de la tribu, sans chercher toutefois à en donner une nouvelle ». Et il donne alors la description de la tribu divisée en *clans* (gentes) tout comme chez Morgan, mais comme si c'était absolument indépendant de M[organ], et dû à lui G[iraud] T[eulon].

La manière dont il pose sa prétention est tellement louche qu'elle ne m'inspire pas bien de la confiance. Mais comme il s'agit ici de la découverte qui a révolutionné toute la science préhistorique auriez-vous (le cas échéant) la bonté de comparer l'édition de 1874 et de me dire :

- 1) ce qu'il oppose à la *tribu exogame* de Mac Lennan;
- 2) s'il a déjà trouvé, en 1874, le fractionnement de la tribu en *clans exogames* équivalant aux gentes de Morgan;
- 3) (brièvement, seulement les noms) s'il a réellement trouvé cela, quels exemples cite-t-il? A-t-il reconnu l'identité de son *clan* avec la *gens* romaine et grecque?

Ad 1/ et 2/ Si vous pouvez, les passages décisifs en ses propres mots.

Le vieux Harney est assez malade, il souffre de bronchite chronique — à 75 ans ! — il veut déménager de Richmond à Ventnor. J'espère qu'il arrivera sain et sauf et que cela lui fera du bien.

Votre article sur Adam et Ève est très spirituel, il y a évidemment du vrai là-dedans, mais probablement vous allez trop loin dans votre interprétation, surtout dans celle de la liste d'ancêtres de Noé. Quoique pour les descendants de Noé ce soit tout à fait certain qu'il y a là une liste de peuplades.

Eloáh = Allah arabe, étymologiquement et lexicalement. Le á (patâch furtirema) est de rigueur en hébreu si à la fin du mot il y a o ou u avant h ou ch (rûäch Elohîm, l'esprit d'Elohîm au 2^e verset du 1^{er} ch. de la Genèse). Au pluriel, Elôhîm, le á disparaît.

Je vous envoie le *Workman's Times*¹, journal non politique ouvrier qui réclame la formation d'un *parti ouvrier* ! Le meilleur des journaux ouvriers et soi-disant ouvrier d'ici. Pour les faits il est admirable. C'est un journal fondé par les ouvriers du Yorksh[ire] et

1. Le *Workman's Times* paraît du 29 août 1890 au 7 mars 1894, d'abord à Huddersfield, puis à Londres, enfin à Manchester. Son rédacteur en chef était Joseph Burgess. (N. R.)

Lancash[ire] paraissant originairement à Huddersfield, transplanté à Londres.

Embrassez Laura pour moi, Louise sends her kindest regards¹.

Bien à vous,

F. E.

436. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 13th June 1891.

My dear Laura,

I am sure I do not know how to thank you for the trouble you have taken with Ravé's blundering work. I was rather surprised at your heroism in tackling it altogether; I sent you his specimen of Bebel, and my notes, showing exactly the same class of mistakes and slovenly renderings—though not in such perfection—as in your anthology. May "la génération infâme" pursue him like the Erinnyes pursued Orestes!

Anyhow, I have just finished the introduction to the new edition which I shall send to Kautsky for the *Neue Zeit* if he likes to have it. But before sending it off there is one point on which I should like to be sure. I state Bachofen's new discoveries to be these: 1) hetairism as he calls it, 2) Mutterrecht, as its necessary corollary, 3) women consequently held in high esteem in ancient times, and 4) dass der Uebergang zur Einzelehe, wo die Frau einem Mann ausschliesslich gehörte, eine Verletzung des altherkömmlichen Anrechts der übrigen Männer auf dieselbe Frau in sich schloss, eine Verletzung die gebüsst, oder deren Duldung erkaufte werden musste durch eine zeitlich beschränkte Preisgebung der Frau.

Now as to THIS POINT N° 4 I am not quite certain. You have no idea what thieves those prehistoric bookmakers are, and therefore all I recollect [is] that *somewhere* I have found Bachofen quoted as the discoverer of this fact, and, I believe, even a reference to Mutterrecht, preface p. XIX. But I cannot find it again. Now as you have my copy of Bachofen with you, would you mind (unless you remember it without looking) referring and letting me know whether I am, *generally speaking*, justified in attributing this

1. Louise envoie ses meilleures amitiés. (N. R.)

discovery to Bachofen? It is so long since I have looked at the book, and as in defence of Morgan's claims I have to be rather severe on a lot of his exploiters, I should not like them to catch me in the wrong box. As soon as I have your answer, the Ms can go off and then Ravé can have a proofsheet to go on with.

I had to read the whole literature on the subject (which, *entre nous*, I had not done when I wrote the book—with a cheek worthy of my younger days), and to my great astonishment I find that I had *guessed* the contents of all these unread books pretty correctly—a good deal better luck than I had deserved. My contempt against the whole set—Bachofen and Morgan excepted—has considerably increased. There is no science where cliqueism and camaraderie are more dominant, and as the set is small, it can be carried on internationally and with success. Giraud-Teulon is as bad and as great an appropriator of other people's ideas as any Englishman amongst them. The only amusing fellow is Létourneau. What a charming specimen of the Parisian philistine! And with what splendid self-complacency he proves to his own most intense satisfaction, that not only all the prehistoric tribes and present savages, in spite of all their "excès", "génésiques" as he calls it, are Parisian philistines at least, but so are, too, even the animals of the brute creation! The whole animated world one immense "Marais" and boulevard du Temple, peopled by either contributors or readers of what the *Sicéle* used to be under Louis-Philippe, and the greatest authority on les origines du mariage et de la famille—Paul de Kock!

De Létourneau (evidently of the breed of le petit étourneau d'Amérique—icterus pcoris—qui change de femelle au jour le jour, p. 33) to Ravé il n'y a guère un pas. Ravé has a publisher, Carré, rue St. André des Arts; could not that man be got to publish the new edition of the *Misère de la philosophie*? To hear Ravé, he seems very enterprising in our line.

I send you the *Workman's Times* regularly. It is the only working class paper *belonging to working people*. It was started by the Northern Factory hands, etc., and originally published at Huddersfield; now its head quarters are in London. It is a *non-political* paper, that is to say *it goes in for the formation of an independent working men's party* and Labour representation in all elective bodies. It is overcrowded with detail information, but gives *facts*. There is a regular crop of "Labour" papers: the *Trade Unionist*, by Tom Mann—soft like Mann himself, who, for a Mann, has one *n* too much in English and one too little in German; nice sincere fellow as he otherwise is, as far as a man without backbone can be so. Then the *Worker's Cry*, by Frank Smith, late Social Wing, Salvation Army. Then the *Labour World*, founded and abandoned by Michael Davitt and brought to speedy grief and extinction by Massingham, once of the *Star*. I shall send you specimens of these if they live.

Longuet's behaviour seems indeed worse than incomprehensible.

At all events it is a good job for poor Mémé that she is with you again. For the rest you leave us in the dark. Si Longuet s'est refait une jeunesse auprès de Marie, Marie a-t-elle réussi à se refaire une virginité en même temps? And how are the boys getting on? What's to become of them while he is gallivanting at Caen? How about the Conseil de Famille? etc., etc.?

Louise keeps rummaging up all the papers, pamphlets, newspaper cuttings, etc., etc., brought over here from Maitland Park. The letters are in tolerable order. Lassalle's will be published in Germany; Bernstein is now using them for an introduction to Lassalle's works to be published by the party. The Lassallians will not like it, but since Liebk[necht] has taken Lassalle's party so much in the *Vorwärts*, I am determined to have it out, and to use their own Lassalle-veneration as the peg whereupon to hang a criticism of the man.

Sam Moore suffers off and on from African fever here—has gone into the country. Very little news from Jollymeier. Salut à Paul.

Grüsse von Louise.

Dein alter

F. E.

TRADUCTION

Londres, 13 juin 1891.

Ma chère Laura,

Je ne sais, en vérité, comment te remercier du mal que tu t'es donné avec le cafouillage de Ravé. J'ai été surpris de l'héroïsme avec lequel tu t'y es somme toute mise; je t'ai envoyé, avec mes annotations, son spécimen de Bebel où s'étalait exactement le même genre d'erreurs et d'à-peu-près (bien qu'à un moindre degré de perfection) que ce qui figure dans ton anthologie. Puisse « la génération infâme » le poursuivre comme les Erinnyes ont poursuivi Oreste!

En tout cas, je viens de terminer l'introduction de la nouvelle édition, et je l'envoierai à Kautsky pour la *Neue Zeit* s'il en veut¹. Mais avant de l'expédier, il y a un point dont je voudrais m'assurer. Je déclare que les nouvelles découvertes de Bachofen sont les suivantes : 1^o l'hétaïrisme, comme il l'appelle; 2^o le droit maternel, en tant que son corollaire nécessaire; 3^o la haute estime dans laquelle on tenait par conséquent les femmes dans les temps antiques; et 4^o le fait que le passage à la monogamie, où la femme appartenait exclusivement à un seul homme, contenait en soi une

1. L'introduction de la 4^e édition de *L'Origine de la famille* a paru le 29 juin 1891 dans le n^o 41 de la *Neue Zeit* (IX. Jg, II. Bd), p. 460-467. (N. R.)

atteinte au droit traditionnel des autres hommes sur la même femme, atteinte qui devait être expiée ou qui n'était tolérable que moyennant la prostitution de la femme pour une durée limitée.

C'est sur CE POINT n° 4 que j'éprouve quelque incertitude. Tu ne peux imaginer à quel point ces compilateurs de livres sur la préhistoire sont des voleurs, et c'est pourquoi tout ce que je me rappelle, c'est que *quelque part* j'ai vu citer Bachofen comme ayant découvert ce fait, et je crois même qu'il y a une référence au droit maternel dans la préface, page xix. Mais je ne peux la retrouver. Puisque tu as chez toi mon exemplaire de Bachofen, cela t'ennuierait-il (à moins que tu ne t'en souviennes sans regarder) de t'y reporter et de me faire savoir si, *généralement parlant*, j'ai raison d'attribuer cette découverte à Bachofen ? Il y a bien longtemps que j'ai eu ce livre sous les yeux, et étant donné que, pour défendre les titres de Morgan, il me faut être assez sévère à l'égard d'un grand nombre de ceux qui l'ont exploité, je n'aimerais pas qu'ils puissent me prendre en faute. Dès que j'aurai ta réponse, le manuscrit pourra partir, et Ravé pourra avoir alors un jeu d'épreuves en même temps.

J'ai dû lire toute la littérature relative à ce sujet (chose que, *entre nous*, je n'avais pas faite quand j'ai écrit le livre, avec un toupet digne de mes jeunes années), et à mon grand étonnement, je constate que j'avais *deviné* avec assez d'exactitude le contenu de tous ces livres que je n'avais pas lus; j'ai eu beaucoup plus de chance que je n'en méritais. Mon mépris à l'égard de toute cette bande (à l'exception de Bachofen et de Morgan) a augmenté considérablement. Il n'y a pas de science où l'esprit de cliqué et de camaraderie domine davantage, et comme cette bande est réduite, il peut s'exercer internationalement et avec succès. Giraud-Teulon est un aussi grand et un aussi détestable pirate des idées d'autrui que n'importe quel Anglais de la bande. Le seul gaillard amusant, c'est Létourneau. Quel charmant spécimen de philistin parisien ! Et avec quelle magnifique complaisance il prouve pour son intense satisfaction personnelle que non seulement toutes les tribus préhistoriques et tous les sauvages actuels, malgré tous leurs « excès », « génésiques » comme il dit, sont pour le moins des philistins parisiens, mais que même les animaux de la création brute en sont aussi ! Tout le monde animé est un immense « Marais » et un boulevard du Temple, peuplé de collaborateurs ou de lecteurs du *Siècle*, tel qu'il était sous Louis-Philippe, et la plus grande autorité sur les origines du mariage et de la famille, c'est Paul de Kock !

De Létourneau (manifestement de la race du « petit étourneau d'Amérique », *Icterus pecoris*, qui change de femelle au jour le jour, page 33) à Ravé il n'y a guère qu'un pas. Ravé a un éditeur, Carré, rue Saint-André-des-Arts. Est-ce qu'on ne pourrait pas lui faire publier la nouvelle édition de *Misère de la philosophie* ?

A en croire Ravé, il semble plein d'esprit d'initiative dans le domaine qui nous intéresse.

Je t'envoie régulièrement le *Workman's Times*. C'est le seul journal de la classe ouvrière appartenant à des ouvriers. Il a été lancé par les ouvriers de la Northern Factory, etc., et était primitivement publié à Huddersfield; son siège est maintenant à Londres. C'est un journal non politique, c'est-à-dire qu'il préconise la formation d'un parti ouvrier indépendant et une représentation ouvrière dans tous les corps élus. Il est bourré d'informations de détail, mais il donne des faits. Il y a une véritable floraison de journaux « ouvriers » : le *Trade Unionist*, de Tom Mann, mou comme Mann lui-même, qui, pour un « Mann », a un *n* de trop en anglais et serait à court d'un *n* en allemand¹; c'est un garçon gentil et sincère à part cela, dans la mesure où peut l'être un homme sans moelle dans les os. Puis il y a le *Worker's Cry*, de Frank Smith, ex-mouvement social de l'Armée du Salut. Et puis le *Labour World*, fondé et abandonné par Michael Davitt et amené rapidement au désastre et à la disparition par Massingham, qui était autrefois au *Star*. Je t'enverrai des échantillons de ces journaux s'ils subsistent.

La conduite de Longuet semble en vérité pis qu'incompréhensible. En tout cas c'est une bonne chose pour la pauvre Mémé qu'elle soit de nouveau avec toi. Pour les autres, tu nous laisses dans l'ignorance. Si Longuet s'est refait une jeunesse auprès de Marie, Marie a-t-elle réussi à se refaire une virginité en même temps? Et comment vont les garçons? Que vont-ils devenir pendant qu'il court la prétentaine à Caen? Qu'advient-il du conseil de famille? etc., etc.?

Louise continue à farfouiller dans tous les journaux, brochures, coupures de presse, etc., etc., qu'on a apportés ici de Maitland Park. Les lettres sont dans un ordre convenable. Celles de Lassalle seront publiées en Allemagne; Bernstein s'en sert actuellement pour une introduction aux œuvres de Lassalle qui seront éditées par le parti. Cela ne plaira pas aux lassalliens, mais puisque Liebk[necht] a pris à tel point le parti de Lassalle dans le *Vorwärts*, je suis bien décidé à obtenir une franche explication et à me servir de leur vénération même pour Lassalle comme point de départ d'une critique de l'homme.

Sam Moore souffre ici de temps en temps de la fièvre africaine : il est allé à la campagne. Très peu de nouvelles de Jollymeier. Salut à Paul.

Amitiés de Louise.

Ton vieux

F. E.

1. Jeu de mots sur le nom de Tom Mann, qui veut dire en allemand « homme » au sens viril. Si on lui retire le *n* il signifie homme en anglais mais « on » en allemand. (N. R.)

437. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 25.VI.91.

Mon cher Engels,

Si les jurés ne sont pas décidés à condamner quand même, ce qui pourrait arriver, j'ai espoir de m'en tirer¹. — Millerand, le futur Clemenceau de l'extrême-gauche, me prêtera son concours pour ma défense; c'est important à cause de son influence; — Giard, professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris, ancien député du Nord, le département où je serai jugé, viendra témoigner qu'il connaît les théories de Marx et qu'il est impossible que j'aie pu prêcher le meurtre comme un anarchiste; son témoignage aura un grand poids. Le directeur du *Courrier de Fourmies*², journal catholique, nuance de Mun, m'a écrit pour protester contre les poursuites dirigées contre moi sous l'inculpation d'excitation au meurtre; il a assisté à ma conférence de Fourmies, et il m'envoie le numéro qui en a rendu compte. — Je lui ai répondu pour lui demander si je pouvais l'assigner comme témoin. — J'assignerai un grand fabricant de l'endroit, qui courtise les ouvriers en vue des élections; il m'a vu à Fourmies et s'est déclaré enchanté de ma conférence et décidé à faire danser ses ouvriers le 1^{er} mai; ce qu'il a fait.

Mais en tout cas que je sois condamné ou acquitté, cette poursuite me préparera un siège électoral à Fourmies : aux dernières élections, un candidat sans consistance, par le seul fait qu'il s'intitulait candidat ouvrier, a réuni 3 000 votes. Fourmies est assez près de Paris pour que quelque temps avant les élections j'aie à différentes reprises préparé le terrain. L'organisation ouvrière prend un grand développement; les patrons sont très divisés entre catholiques, républicains radicaux et conservateurs et monarchistes; les ouvriers prennent toujours le contrepied

1. Le 20 juin, Lafargue avait reçu assignation à comparaître le 4 juillet 1891 devant la Cour d'Assises du Nord siégeant à Douai « sous prévention d'avoir à Wignehies, le 11 avril 1891, par le discours ci-dessous, proféré dans une réunion publique, directement provoqué à commettre le crime de meurtre, sans que ladite provocation ait été suivie d'effet ».
(N. R.)

2. Le *Journal de Fourmies*, journal chrétien social dirigé par G. Delatte, avait longuement rendu compte dans son n° 16 du 19 avril 1891 de la conférence de Lafargue, le 12 avril, qu'il avait été le seul à annoncer.
(N. R.)

des opinions de leurs patrons; sous l'Empire, les Fourmiesiens étaient bonapartistes, parce que les patrons étaient monarchistes et républicains; ils ont été boulangistes par opposition aux patrons; et plus on me poursuivra plus on développera le socialisme.

Le vendredi soir, 3 juillet, la veille du procès, nous donnerons une réunion à Douai¹, où Guesde et moi nous développerons la théorie et établirons qu'il n'y a pas place pour le meurtre, pillage ou tout acte de violence individuel. La réunion prédisposera la population en notre faveur.

Mais ce procès va coûter, car il faudra que je paie les frais d'hôtel de Millerand, qui se déplacera pour moi; aussi je vous prierai de me venir en aide, pour que [je] puisse me tirer de ce mauvais pas, qui peut-être m'ouvrira les portes de la Chambre des Députés.

Faites nos amitiés à Mme Louise,
et bien à vous,

P. LAFARGUE.

L'affaire de la Mélinite² n'est pas terminée malgré le vote de la Chambre qui n'a été pris que pour rassurer le pays : c'est une affaire Wilson qui commence; les tripotages du ministère de la Guerre sont tout à fait démocratiques, tout le monde y trempe, depuis les garçons de bureau jusqu'aux généraux. Constans désire la place de président du Conseil. Il paraît que c'est sa femme qui veut être Madame la présidente, comme Mesdames Carnot et Floquet; Constans fera tout son possible pour le renverser. On dit couramment que c'est lui qui a fait commencer l'attaque contre Freycinet.

1. *Le Socialiste* du 1^{er} juillet 1891 annonce (p. 1/I) pour le vendredi 3, à Douai, une conférence publique de Guesde et de Lafargue : *Le Socialisme moderne. — Réponse à un acte d'accusation*, ainsi que deux réunions, à Fourmies et à Wignehies, le dimanche 5 juillet, avec les mêmes orateurs. (N. R.)

2. A la suite de la publication d'un livre d'un certain Turpin : *Comment on a vendu la mélinite*, éclatait un scandale intéressant la Défense nationale. Le capitaine d'artillerie Tréponé aurait livré à la société anglaise Armstrong divers documents militaires relatifs aux expériences secrètes et à l'utilisation de la mélinite. Une instruction sera ouverte. (N. R.)

438. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Ryde, le 28 juin 91.

Mon cher Lafargue,

Je suis ici depuis avant-hier chez Pumps, et j'y resterai jusqu'à jeudi 2 juillet quand je vais retourner à Londres. En attendant Louise m'a envoyé votre lettre du 25. Heureusement j'ai un blank Chèque que je puis vous envoyer ci-joint, rempli en L. St. 20. Bonne chance. Vos préparations de défense paraissent très bonnes et j'espère que vous aurez le siège à la Chambre sans la condamnation.

Maintenant autre chose. Vous trouverez sous ce pli une lettre de FIELD (*Star*, 23 juin)¹ et une réplique de Burrows², rédigée évidemment par Hyndman. Est-ce vrai ce que dit Field, que vous l'avez « autorisé » à faire la bêtise qu'il a faite ? Nous ne pouvons y croire. Mais dans tous les cas, voyez ce que vient de produire une lettre de vous à ce Field, lettre probablement parfaitement innocente en elle-même. Ce Field, bon garçon mais brûlant de jouer un rôle quelconque — même au prix de mal servir la cause qu'il veut servir — se met en avant comme agissant au nom de votre parti et par conséquent du nôtre. Il fait appel, comme agent « autorisé » aux Trades-Unions, etc., et, *s'il est connu* du tout, il l'est comme ancien collaborateur de *Champion* qui est plus méprisé que jamais depuis ses exploits australiens !

Le terrain était ainsi trop bien préparé pour M. Hyndman pour qu'il ne s'en empare pas. Voyez la réplique. Toutes les bêtises dites par Field, tous les points faibles de sa lettre sont relevés habilement et M. Field n'a fait que faire réclamer pour les possibilistes.

Personne ici ne peut relever le gant. D'abord nous ne savons pas

1. Dans le *Star* du 23 juin 1891 (p. 3/II) on trouve un article : « International Labour Congress », signé Arthur Field, qui se déclare autorisé par le secrétaire à l'étranger du parti ouvrier français à donner aux organisations ouvrières britanniques tous détails sur le Congrès de Bruxelles. Il annonce également que les pouvoirs des délégués seront vérifiés par l'ensemble du congrès, et non par « quelque clique nationale ». (N. R.)

2. Le *Star* du 25 juin 1891 (p. 3/III) contient la réplique de Burrows, qui affirme que le secrétaire du parti ouvrier français n'est nullement qualifié pour s'occuper de ce congrès convoqué par les possibilistes. (N. R.)

ce qui s'est passé entre vous et Field. Puis le *Star* s'il prenait une réponse de notre part (ce qui est douteux, plus que douteux) nous couperait la parole après l'avoir donnée encore une fois à Burrows. Et la position que Field nous a faite est tellement bête qu'il ne nous reste qu'à désirer qu'on oublie aussi vite que possible cette correspondance du *Star*.

Dans tous les cas si vous voulez que nous continuions à travailler ici *avec succès* pour le Congrès — *défendez absolument* et immédiatement à Field de publier quoi que ce soit *en se servant de l'autorisation du Secr[étaire] pour l'étranger du parti ouvrier*. Et ne donnez aucun prétexte à qui que ce soit ici de publier quoi que ce soit avec votre autorisation sans nous avoir consultés. Autrement nous ferions mieux de nous retirer et d'abandonner tout au hasard. Être mis sous la protection de Champion, cela nous manquait encore !

Tout allait bien ici. Nous travaillions sans bruit, mais sans relâche et ce n'est pas en ce moment le bruit fait par la presse (*où nous n'avons pas d'organe*, ne l'oubliez pas !) qu'il nous faut pour le succès. Mais aussi, nous avons le droit de demander que nos propres amis ne nous poussent pas un bâton dans la roue. Nous avons eu tout ce qu'il nous faut de Bruxelles, non sans peine, mais nous l'avons eu et nous nous en sommes servis ; et cela devra vous suffire sans que le parti marxiste français se donne l'apparence de vouloir jouer le convocateur du congrès et de s'attribuer un rôle auquel il n'a pas le droit. Enfin dites-nous ce que vous avez écrit à Field, pour que nous puissions tâcher, verbalement du moins, d'affaiblir l'influence malencontreuse de cette bêtise de Field.

La lettre de Laura sur Longuet est encore entre les mains de Tussy, je la reprendrai après mon retour. Nous remercions bien Laura pour ces renseignements importants ; enfin l'affaire va être mise en train, mais après lecture des articles du code, nous doutons que¹ le Conseil de famille puisse faire grand-chose en dehors de la nomination d'un tuteur. Tussy dit avoir écrit à Laura.

Nous avons le vieux Harney ici. Il a passé un mois à Ventnor, y a perdu sa bronchite chronique, mais a rattrapé sa goutte rhumatismale. Hier nous l'avons amené ici en voiture. Il est plein de douleurs et de plaintes, pauvre diable, mais toujours gai dès que les douleurs le quittent. Il retournera à Richmond dans quelques jours.

La maison de Pumps est petite, mais jolie, avec jardin *front and back*², tas de fruits de toutes sortes, légumes, et même pommes de terre, serre avec vignes pleines de raisins, etc... Pour les enfants c'est excellent, mais Percy fera-t-il des affaires ? Ses frères ne

1. Dans l'original : si. (N. R.)

2. Devant et derrière. (N. R.)

paraissent pas trop pressés de le soutenir avec les matériaux nécessaires, enfin nous verrons.

Pumps, Percy, Harney vous envoient leurs meilleurs saluts à Laura et vous, et moi donc !

Bien à vous,

F. E.

439. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday 4/7/91¹.

My dear General,

Ravé fait ses 28 jours, so that I have not as yet sent the rest of his work on to him.

I cannot honestly say that Ravé improves on acquaintance. He must know German well to be able to translate your book at all, but he appears to be incapable of attention. After having got to the end of the chapters which treat of the gens, he writes: "la gens ne tarde pas à prendre son développement complet sous l'état". After having finally adopted the term *préhistoire* for *Vorgeschichte* which he translated by *histoire primitive*, he now speaks of the *civilisation préhistorique*. Of *Markverfassung* he makes *union forestière*, of *faktisch*, *factice*, of *häufig*, *en foule*: *presque* stands for *ebenso*, *bereits*, *geradezu*, *gleichbedeutend* and half a dozen other words of various meanings. The following are a few specimens of sentences which he makes nonsense of... "ihre Gentilgewohnheiten, ihre noch lebendigen Erbschaften aus der Zeit des Mutterrechts..."

... « *leur système héréditaire à réminiscence du droit maternel* »...

"Der endlose Streit darüber, ob die Deutschen des Tacitus das Ackerland schon endgültig aufgetheilt oder nicht."

« Les interminables discussions sur la question de savoir si *en fin de compte* les Allemands *connaissaient l'agriculture*. »

"Es sind dies die drei grossen Formen der Knechtschaft wie sie für die drei grossen Epochen der Civilisation charakteristisch sind; offne, und neuerdings verkleidete, Sklaverei geht stets daneben her."

« Ce sont là les trois grandes formes de la servitude *de même*

1. L'original est daté, par erreur, du mois de juin. (N. R.)

qu'elles sont caractéristiques des trois grandes époques de la civilisation; *les deux dernières cependant sont et restent toujours accompagnées de l'esclavage.* »

“Die Deutschen hatten Europa neu belebt und darum endete die Staaten-auflösung der germanischen Periode nicht mit normännisch-sarazenischen Unterjochung, sondern mit der Fortbildung der Beneficien und der Schutzergebung, zum Feudalismus.”

« Les Allemands avaient revivifié l'Europe et c'est pourquoi la composition des États de la période germanique *ne sombre pas dans la formation progressive des bénéfices et la remise à la protection de la féodalité. (Commendation) !* »

“Demokratie in der Verwaltung, Brüderlichkeit in der Gesellschaft, Gleichheit der Rechte, werden die nächste höhere Stufe der Gesellschaft einweihen, zu der Erfahrung, Vernunft, und Wissenschaft stetig hinarbeiten.”

« La *démocratie* dans l'administration, la *fraternité* dans la société, l'*égalité* des droits, consacreront la prochaine étape supérieure de la société et *travailleront sans cesse au progrès de l'expérience, de la science et de la raison.* »

Mais en voilà assez, je crois, et l'on peut tirer l'échelle...

Saturday evening 10 o'clock—I have just had a telegram from Douai. Paul says: « Ça va bien, résultat demain soir. » From this day's *Temps* I see that « la jonction des deux affaires est ordonnée » — « c'est-à-dire des deux délits, les faits reprochés à Culine et le discours imputé à Lafargue ». That's bad for Paul.

Love to all friends,

Your LAURA.

TRADUCTION

Samedi, 4 juillet 91¹.

Mon cher Général,

Ravé fait ses 28 jours, je ne lui ai donc pas encore fait parvenir le reste de son travail.

Je ne puis honnêtement dire que Ravé gagne à être connu. Il doit bien savoir l'allemand pour pouvoir traduire votre livre, mais il semble incapable d'attention. Parvenu au bout des chapitres qui traitent de la gens, il écrit : « La gens ne tarde pas à prendre son développement complet *sous l'état.* » Après avoir finalement adopté le terme « *préhistoire* » pour *Vorgeschichte* qu'il traduisait par « *histoire primitive* », il parle maintenant de la *civilisation* préhistorique. De *Markverfassung* il fait *union forestière*; de *faktisch*,

1. L'original est daté, par erreur, du mois de juin. (N. R.)

factic; de häufig, en foule; presque traduit ebenso, bereits, geradezu, gleichbedeutend et une demi-douzaine d'autres mots de significations diverses. Voici quelques spécimens de phrases dont il tire des non-sens... "ihre Gültgewohnheiten, ihre noch lebendigen Erbschaften aus der Zeit des Mutterrechts..." ... « leur système héréditaire à réminiscence du droit maternel »...

"Der endlose Streit darüber, ob die Deutschen des Tacitus das Ackerland schon endgültig aufgeteilt oder nicht."

« Les interminables discussions sur la question de savoir si en fin de compte les Allemands connaissent l'agriculture. »

"Es sind dies die drei grossen Formen der Knechtschaft wie sie für die drei grossen Epochen der Civilisation charakteristisch sind; offen, und neuerdings verkleidete, Sklaverei geht stets daneben her."

« Ce sont là les trois grandes formes de la servitude de même qu'elles sont caractéristiques des trois grandes époques de la civilisation; les deux dernières cependant sont et restent toujours accompagnées de l'esclavage. »

"Die Deutschen hatten Europa neu belebt und darum endete die Staatenauflösung der germanischen Periode nicht mit normännisch-sarazenenischen Unterjochung, sondern mit der Fortbildung der Beneficien und der Schutzergebung, zum Feudalismus."

« Les Allemands avaient revivifié l'Europe et c'est pourquoi la composition des États de la période germanique ne sombre pas dans la formation progressive des bénéfices et la remise à la protection de la féodalité. (Commendation) ! »

"Demokratie in der Verwaltung, Brüderlichkeit in der Gesellschaft, Gleichheit der Rechte, werden die nächste höhere Stufe der Gesellschaft einweihen, zu der Erfahrung, Vernunft, und Wissenschaft stetig hinarbeiten."

« La démocratie dans l'administration, la fraternité dans la société, l'égalité des droits, consacreront la prochaine étape supérieure de la société et travailleront sans cesse au progrès de l'expérience, de la science et de la raison. »

Mais en voilà assez, je crois, et l'on peut tirer l'échelle...

Samedi soir, 10 heures. — Je viens de recevoir un télégramme de Douai. Paul dit : « Ça va bien, résultat demain soir. » Dans *Le Temps* d'aujourd'hui¹, je lis que « la jonction des deux affaires est ordonnée — c'est-à-dire des deux délits, les faits reprochés à Culine et le discours imputé à Lafargue ». C'est grave pour Paul.

Amitiés à tous les amis.

Votre LAURA.

1. Voir *Le Temps* en date du 5 juillet 1891, p. 4 IV. (N. R.)

440. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

7 July 91.

My dear Laura,

That's bad for poor Paul; at least, it looks bad at present. Anyhow he is not in prison yet. There is *cassation*, though that is one chance out of ten only in his favour. There *must* be some row in the Chamber about this infamous verdict, and I hope Millerand and Co will not fail to make that row. I think it admirable policy of Paul to at once assume the offensive, revisit the battlefield of the North, and make himself as formidable to the government as he can. That is what the French always see better and clearer than our Germans, that, in order to make up for a reverse, you must attack at another point, but always attack, never show the white feather, never give way.

At all events his seat in the Chamber seems now pretty safe, and that would bring him out of prison if the election took place while he was in. Le Nord nous appartient maintenant. What fools these governments are! To think they can put such a movement as ours down by repression. But with all his insolence M. Constans shows vacillation; the 'bus strike showed him in quite a different light; there is no telling what he may not do, if he finds the effect of the verdict to be contrary to his expectations.

Ravé est à ravir. I pity anyone who has to correct that man. What a work of Sisyphus it must have been for you! Anyhow it may give you an opening for translations with the publisher, and then your labour may bear fruit.

By the bye, the correct French expression for "Schutzerggebung" —the technical, juridical word, is *commendation*.

I am finishing the revision of the *Ursprung* for the 4th edition. There will be considerable and important additions; especially a new introduction (proof sent to Ravé, the text probably in next *Neue Zeit*) and then in the chapter on the family. I think you will like them; my inspiring genius to a great extent has been Louise who is full of clear, transparent and original views on the subject. She wishes to be most kindly remembered to you and Paul.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

7 juillet 91.

Ma chère Laura,

C'est grave pour le pauvre Paul¹; tout au moins, cela s'annonce mal pour l'instant. En tout cas, il n'est pas encore en prison. Il y a la cassation, bien que cela ne représente qu'une chance sur dix en sa faveur. *Il faut* qu'il y ait du tapage à la Chambre au sujet de ce verdict infâme, et j'espère bien que Millerand et Cie ne manqueront pas d'en faire. Je pense que c'est d'excellente politique de la part de Paul de prendre tout de suite l'offensive, de réparaître sur le champ de bataille du Nord, et de se rendre aussi redoutable que possible au gouvernement. C'est une chose que les Français voient toujours mieux et plus clairement que nos Allemands : pour réparer un revers, il faut attaquer sur un autre point, mais toujours attaquer, ne jamais se laisser intimider, ne jamais céder.

En tout cas, son siège à la Chambre semble maintenant bien assuré; et ce qui le sortirait de prison, c'est que les élections aient lieu pendant qu'il y est. Le Nord nous appartient maintenant. Que ces gouvernements sont bêtes ! Imaginer qu'on puisse venir à bout d'un mouvement comme le nôtre par la répression. Mais malgré toute son insolence, M. Constans montre des signes d'hésitation; la grève des omnibus l'a montré sous un jour tout à fait différent²; on peut s'attendre à tout de sa part s'il constate que l'effet produit par le verdict ne répond pas à ses espérances.

Ravé est à ravir. Je plains quiconque doit corriger cet homme. Quel travail de Sisyphe cela a dû être pour toi ! En tout cas, cela te procurera peut-être un débouché pour des traductions auprès de l'éditeur, et ton effort n'aura pas alors été vain.

A propos, l'expression française exacte pour « Schutzergewbung », le terme juridique, technique, c'est *commendation*.

Je suis en train de terminer la révision de *L'Origine de la famille* pour la quatrième édition. Il y aura des additions considérables et importantes; en particulier une nouvelle introduction (épreuves

1. La Cour d'Assises de Douai avait rendu son verdict condamnant Culine à six ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour et Lafargue à un an de prison et 100 francs d'amende. L'iniquité de ce jugement, alors que les débats avaient prouvé l'innocence des accusés et n'avaient apporté aucune preuve formelle, révolta la presse non gouvernementale. Le jury était composé essentiellement de représentants de la bourgeoisie industrielle et de propriétaires. (N. R.)

2. Lors de la grève générale des omnibus, qui avait été décidée dans la nuit du 24 au 25 mai par 7.000 ouvriers et employés réunis au Tivoli Vauxhall, la Compagnie, après s'être montrée intransigeante, avait dû céder au bout de deux jours, Constans la menaçant de lui retirer le monopole du transport pour le donner à une autre société. (N. R.)

envoyées à Ravé, le texte paraîtra probablement dans le prochain numéro de la *Neue Zeit*¹⁾, et aussi dans le chapitre sur la famille. Je pense que tu les apprécieras; mon inspiratrice a été, dans une large mesure, Louise qui est pleine d'idées claires, limpides et originales sur ce sujet. Elle me prie de la rappeler à ton amical souvenir et à celui de Paul.

Bien à toi,

F. ENGELS.

441. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

IMPRIMERIE OUVRIÈRE
21, rue de Béthune
LILLE

Lille, le 10/7/91.

Mon cher Engels,

Je viens de lire la lettre que vous écrivez à Laura; vous avez raison, il faut prendre l'offensive. Depuis 4 jours j'ai fait des conférences avec Guesde à Wignehies, Fourmies, Beauvois, Lille, ce soir je vais à Roubaix et demain à Troyes²⁾. Les salles sont comblées, partout Culine est nommé président d'honneur; jamais je n'ai vu des réunions aussi enthousiastes: s'il y avait des élections en ce moment, sûrement nous serions tous les deux élus dans le département du Nord.

Il y a un cas de cassation très intéressant et important. Je suis condamné pour *provocation directe* au meurtre; pour qu'il y ait provocation directe, il faut que la ou les personnes à tuer soient désignées nominativement; et l'acte d'accusation m'accuse seulement d'avoir dit qu'il fallait se débarrasser des patrons, comme de la vermine avec un insecticide.

Mais il y a encore autre chose. Cette phrase, la seule où se trouve le mot tuer, a d'abord été attribuée à Culine par un journal officiel; l'acte d'accusation la met sur mon compte; et lundi en arrivant à la gare de Fourmies, j'ai trouvé Renard, qui avec moi

1. Voir note 1, p. 64. (N. R.)

2. *Le Socialiste* du 8 juillet 1891 (p. 4/II) rend compte des conférences et réunions faites par Lafargue et Guesde à Wignehies le 6 juillet, à Fourmies le 7 et à Beauvois le 8. (N. R.)

a parlé à cette réunion du 11 avril; il me montra une lettre qu'il allait adresser au ministre de la Justice dans laquelle il déclarait que c'était lui qui l'avait prononcée¹ et qu'il acceptait toutes les conséquences. — Je savais que c'était lui qui l'avait prononcée, mais je me suis contenté à l'instruction et devant le jury de dire que je ne l'avais jamais dite; plusieurs de mes témoins se souvenaient parfaitement du fait; mais je leur ai défendu de souffler un mot de Renard.

J'ai empêché Renard d'envoyer sa lettre au ministre; Guesde l'emporte aujourd'hui à Millerand pour voir ce qu'il y a à faire. — Les délits commis dans les réunions publiques ou la presse, par voie de discours ou d'écrits, sont prescrits après 3 mois: la prescription pour le discours de Wignehies expire donc demain le 11 juillet. Je pourrai donc me servir de la dénonciation de Renard, sans le compromettre pour me dégager; c'est là l'important; car il ne faudrait pas qu'il fût dit que j'aurai fait courir un danger quelconque à Renard pour me dégager.

— La presse s'est beaucoup occupée du procès. — Je crois que la déclaration courageuse de Renard fera un bruit considérable et forcera le gouvernement à casser le jugement. — Nous verrons.

Madame Duc-Quercy est venue à Lille présider ma conférence faite pour ramasser de l'argent en faveur de la famille Culine. Elle me donne la lettre ci-jointe que je vous envoie. — Je crois qu'une lettre de vous sur les points indiqués par Duc aurait une grande importance; il l'arrangerait sous forme d'interview, ce qui lui permettrait de la publier dans *Le Figaro* où déjà ont paru deux articles qui ont fait du bruit, l'un sur les dangers de l'alliance russe pour la France, l'autre sur la neutralisation de l'Alsace; ils ont été peut-être inspirés par l'ambassade allemande.

Mes amitiés à Mme Louise et bien à vous.

P. LAFARGUE.

442. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 12th July 1891.

My dear Laura,

Paul sends me from Lille the enclosed. As I do not know where he may be now, I return and reply to you.

1. Au cours des débats, un témoin, Glineur, avait affirmé la chose et l'avait confirmée à la suite des questions de Millerand. (N. R.)

First I have absolutely no time to do un vrai travail for D[uc-] Q[uercy], in order that he may make out of it un article à sensation. I am finishing the *Ursprung*, and then I shall go and recover a bit of nervous tension, as I do feel rather unstrung. And after that—the 3rd volume and nothing else. That is settled long since and cannot and shall not be unsettled.

If I was to write on such a ticklish question and for such a ticklish public as the French, I should certainly do it myself under my name; but never allow a journalist to turn my letter into an interview and put into my mouth, French fashion, not what I did say but what in his opinion I ought to have said.

But finally I am not capable of writing on the 3 questions proposed in a style to please the French bourgeois and readers of the *Figaro*. I should have to remind them of the fact that by their submission, for 20 years, to the adventurer Louis Bonaparte they laid the foundation for all the wars that have come over us since 1850, including the Franco-German war; that that war originated, en dernier lieu, in their claim to interfere in German internal affairs, a claim which they even now think they have a right to; that if they lost Alsace, etc., c'était la fortune de la guerre, and that I do most distinctly object to the whole fate of Europe and of the working class being made subordinate to the question as to who is to have that miserable bit of country. All this might be very useful to tell them, but would they even listen to it without accusing me of having stolen a *pendule*?

However that may be, I have no time and cannot submit to D[uc-] Q[uercy]'s manipulations. These are the two decisive points.

What Paul has written to me about Renard and his intended declaration, that *he* said the words attributed to Paul, he will have let you know even before me. I hope these things will help to smash up the verdict.

Edward is at St Margaret's Bay, he suffers from the kidneys again; so we shall have only Tussy and Sam Moore here. Wednesday Louise intends going to Vienna, I expect Schorlemmer and then we will see what we may do. I have no fixed plans yet for the summer, but various nebulous projects are colliding in my brain.

Another thing. I should not like just now to speak about matters connected with the Vollmar affair while the thing is being thrashed out in Germany. Anything I said in France might be used, misused and abused against them in Germany, and render their position more difficult. And it is well known to them all that I have refused to do any work for anybody until after the conclusion of Vol. III.

I believe I sent you the second batch of Field-Burrows letters in the *Star*. Anyhow the matter has blown over—thanks to the accident of the Belgian Circular of 18th June. This complete

submission of the Belgians to the Halle Resolutions so upset all Hyndman's calculations that he is now in a towering rage against them, threatens them with his vengeance, but still holds back. In the meantime he ruins his last hopes in the East End by attacking the Gasworkers (most of the leaders of whom are in the S.D.F.) and Tussy whom he calls Miss M. That's the degree of lowness he has come to.

Kind regards from Louise.
Ever yours,

F. E.

Tussy and I have just been talking over Nimmy's inscription. After various proposals of various epithets, to all of which objections may be made, I incline to Tussy's proposal to put nothing but the name. Then the inscription would run

In memory of

JENNY MARX

and of

KARL MARX

and of

HARRY LONGUET

also of

HELEN DEMUTH

Born Jan. 1st 1823, Died Nov. 4th 1890.

What do you think?

TRADUCTION

Londres, 12 juillet 1891.

Ma chère Laura,

Paul m'envoie de Lille la lettre ci-jointe¹. Comme je ne sais où il peut se trouver maintenant, je te la fais suivre avec ma réponse.

Tout d'abord, je n'ai absolument pas le temps de faire un vrai travail pour D[uc-] Q[uericy] afin qu'il en tire un article à sensation. Je suis en train de terminer *L'Origine de la famille* et je vais ensuite me remettre un peu les nerfs d'aplomb, car je me sens assez détraqué. Et après cela... le troisième volume, et rien d'autre. C'est une vieille décision sur laquelle je ne puis ni ne veux revenir.

Si je devais écrire sur un sujet aussi délicat et pour un public aussi délicat que le public français, je le ferais certainement

1. Il s'agit de la lettre de Duc-Quercy dont il a été question dans la lettre précédente. (N. R.)

moi-même sous mon propre nom; mais je ne permettrais jamais à un journaliste de transformer ma lettre en interview et de mettre dans ma bouche, à la manière française, non pas ce que j'ai dit, mais ce qu'à son avis j'aurais dû dire.

En définitive, je ne suis pas capable de traiter les trois questions proposées dans un style susceptible de plaire aux bourgeois français et aux lecteurs du *Figaro*. Il me faudrait leur rappeler le fait qu'en se soumettant pendant vingt ans à l'aventurier Louis Bonaparte, ils ont préparé le terrain de toutes les guerres qui nous ont accablés depuis 1850, y compris la guerre franco-allemande; que cette guerre a eu pour origine en premier lieu leur prétention d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Allemagne, prétention qui leur semble de droit encore aujourd'hui; que, s'ils ont perdu l'Alsace, etc., c'était la fortune de la guerre, et que je m'oppose de la façon la plus formelle à la conception selon laquelle tout le destin de l'Europe et de la classe ouvrière devrait dépendre de la question de savoir à qui doit appartenir ce malheureux coin de terre. Il leur serait peut-être fort utile d'entendre ces choses, mais m'écouteraient-ils même sans m'accuser d'avoir volé une pendule?

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas le temps et je ne puis me prêter aux manipulations de D[uc-] Q[uericy]. Tels sont les deux arguments décisifs.

Paul m'a parlé de Renard et de l'intention exprimée par celui-ci de déclarer que c'était *lui* qui avait prononcé les paroles attribuées à Paul, mais tu as dû le savoir avant moi. J'espère que cela contribuera à annuler le verdict.

Edward est à St. Margaret's Bay; il souffre de nouveau des reins; nous n'aurons donc ici que Tussy et Sam Moore. Louise a l'intention de partir mercredi pour Vienne; j'attends la visite de Schorlemmer, et nous verrons alors ce que nous pourrons faire. Je n'ai pas encore de plan précis pour cet été, mais des projets nébuleux et divers se heurtent dans ma cervelle.

Autre chose. Je n'aimerais pas pour le moment parler de questions ayant trait à l'affaire Vollmar¹, tant que se poursuit le débat en Allemagne. Tout ce que je dirais en France pourrait être utilisé, faussé et détourné contre nos amis d'Allemagne, et rendrait leur position plus difficile. Et ils savent tous fort bien que j'ai refusé de faire aucun travail pour qui que ce soit jusqu'après l'achèvement du volume III.

Je crois t'avoir envoyé la seconde fournée des lettres Field-Burrows dans le *Star*². En tout cas, l'affaire a fait long feu, grâce

1. Le député socialiste Vollmar avait, dans plusieurs discours, affirmé que les socialistes allemands feraient leur devoir de patriotes en cas de guerre. Ces propos furent la source d'une polémique entre Vollmar et Bebel qui se continuera jusqu'au congrès d'Erfurt. (N. R.)

2. Le *Star* du 27 juin 1891 contenait (p. 3/IV) une longue lettre

à l'accident de la Circulaire belge du 18 juin¹. Cette soumission complète des Belges aux résolutions de Halle a tellement dérangé tous les calculs de Hyndman qu'il est maintenant dans une rage folle contre eux et qu'il les menace de sa vengeance tout en se retenant. En attendant, il détruit ses dernières chances dans l'East End en attaquant les ouvriers du gaz (dont les dirigeants sont pour la plupart à la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]), ainsi que Tussy qu'il appelle Miss M[arx]. Voilà jusqu'où il a pu descendre.

Bonnes amitiés de Louise.

Bien à toi,

F. E.

Tussy et moi venons de parler de l'inscription pour Nimmy. Après avoir proposé diverses épithètes qui soulèvent toutes des objections, je me rallierais à la proposition de Tussy de ne rien mettre que le nom. L'inscription serait donc la suivante :

A la mémoire de

JENNY MARX

et de

KARL MARX

et de

HARRY LONGUET²

ainsi que de

HELEN DEMUTH

née le 1^{er} janvier 1823, décédée le 4 novembre 1890.

Qu'en penses-tu ?

embarrassée de Field chantant les louanges de Lafargue et déclarant que les congrès marxistes de Paris (1889) et de Halle (1890) ont donné au parti ouvrier belge la mission de convoquer le congrès international de Bruxelles. Dans le *Star* du 2 juillet (p. 3/VI) Burrows déclare que les congrès de Paris et de Halle se sont contentés de suivre les décisions des possibilistes et que les marxistes tentent d'accaparer le congrès de Bruxelles. Il remercie ironiquement Field d'avoir indiqué qu'il n'était qu'un agent de Lafargue et d'Engels. (N. R.)

1. *Le Socialiste* du 17 juin 1891 avait publié (p. 1/I) la convocation pour le congrès international de Bruxelles, qui prévoyait son ouverture le dimanche 18 août. Or le dimanche était le 16 août. (N. R.)

2. Il s'agit du premier fils de Jenny, né le 2 septembre 1873 et mort en juillet 1874.

443. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Bordeaux, 17/7/91.

Mon cher Engels,

Laura vous a mis au courant de la situation qui nous est faite par le recours en grâce de Culine¹. Je ne puis pas utiliser les lettres de Renard, sous peine de me faire accuser de reculer devant la prison; il ne faut pas que cela soit dit. L'agitation qu'on aurait pu faire avec l'interpellation de Millerand est rendue impossible; Millerand ne veut pas attaquer Constans, maintenant qu'il sait qu'il a entre les mains une arme aussi terrible que le recours en grâce de Culine. Il ne me reste plus qu'à profiter de mes derniers jours de liberté pour faire de la propagande. Demain, samedi et lundi prochain je donne deux grandes conférences à Bordeaux. Mercredi je serai à Montluçon et jeudi à Commeny; samedi je rentrerai à Paris où il y aura une grande réunion avec Guesde. La semaine suivante je remonterai vers le Nord, on me demande à Calais; j'emmènerai Laura avec moi, nous passerons une semaine au bord de la mer; cela me remettra complètement. Je vais cependant bien et je supporte bien la fatigue.

Le fameux voyage que vous projetez est sans doute la répétition de la tournée en mer sur les côtes de la Norvège qui vous a si bien réussi. Il vous faut cela pour le travail qui vous attend cet hiver. Avant de partir je vous prierai de laisser un chèque à Laura; ce mois-ci est le mois du terme et un condamné par la Cour d'assises ne peut conserver la bonne opinion de son proprio qu'en le payant.

Je vous ai envoyé la lettre de Duc, pour faire plaisir à Mme Duc, qui m'a été très utile; les raisons que vous donnez sont trop concluantes pour qu'il ne soit satisfait, quoique embêté : Duc aime à passer pour le porte-voix des socialistes.

Tussy a tort de s'inquiéter au sujet du Congrès de Bruxelles, tout s'y passera bien malgré Hyndman, Brousse, Allemane et Cie. Le congrès de B[ruxelles] aura d'ailleurs fort peu d'importance, ce sera un Congrès décoratif : sa seule besogne est de

1. A la fin du procès de Douai, Culine avait demandé à bénéficier de la loi Bérenger. Lafargue, lui, avait dit qu'il s'en remettait au tribunal. *Le Socialiste* du 15 juillet 1891 publie (p. 2/II) une lettre de Lafargue au journal socialiste de Bordeaux, *La Question sociale*, dans laquelle il se défend d'avoir réclamé le bénéfice de la loi Bérenger. (N. R.)

reconnaître le 1^{er} mai et de jeter les bases de quelques sociétés internationales de métiers : même si je suis en liberté, il est probable que je n'irai pas.

Amitiés à Chloromajor, Moore, Tussy, Édouard.
Je vous serre cordialement la main et bon voyage.

P. LAFARGUE.

444. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 20 July 1891.

My dear Laura,

The Culine business is very bad indeed—worthy of the fellow's name—but what's to be done? With such a weapon in Constans' hands, we can only hold our tongues.

Louise went on Wednesday and Jollymeier came on Saturday, but he is getting more and more Tristymeyer; you have to work very hard to get a smile out of him now. Anyhow I'll try my best.

Paul asks me to send you a cheque, so enclosed £ 20.—; please let me know the receipt. I send it off quick because Jollymeier is still out at his walk, so if I close this letter all of a sudden, you will know the reason why.

We are preparing a tour at sea, but have not made up our plans yet, and I have not yet finished my Ms.—but am at the last addition as far as I can see. Hope to have done by Wednesday at latest.

Paul thinks Tussy is troubling herself more than necessary about Brussels—I don't think so. Everything *may* go well, and probably *will* go well, if everybody comes up to the scratch, but I have too much experience of such congresses, not to know how easily everything can go wrong. The Belgians have convoked for the 18th August *Tuesday*, instead of *Sunday 16th*—if our people come on the 18th and the (Possibilists) Broussists and Hyndmanistes on the 16th, they can play ducks and drakes with everything. Tussy has written yesterday to Volders but these fellows never even reply! As to what the English will do, that's a mere toss-up; from Germany almost certainly Vollmar will come and intrigue; what the small countries are, you know: not to be trusted across

the road. And one mistake on our part, one neglected opportunity, may cause us unnecessary but unavoidable work for years to come.

And then there is that irrepressible Bonnier who point blank informed me that Guesde and he were going to go in for a restoration of the old International with a Central Council. I told him point blank that that was putting everything in the hands of the Belgians (the only possible central council), knowing what sort of people they were; it was ruining every chance of the movement here in England for a couple of years by a foolish attempt to precipitate matters not ripe for action; and in fact the best means of setting French, English and Germans at logger-heads one with the other. He seemed abashed, but who can guess what he and Guesde may do in their enthusiasm?

Viele Grüsse von Jollymeier und Deinem alten,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 20 juillet 1891.

Ma chère Laura,

Cette affaire Culine est vraiment très ennuyeuse, digne du nom de ce garçon, mais qu'y faire? Avec une telle arme entre les mains de Constans, nous ne pouvons que nous taire.

Louise est partie mercredi et Jollymeier est arrivé samedi, mais il devient de plus en plus Tristymeier; on a maintenant beaucoup de mal à le faire sourire. En tout cas, je ferai de mon mieux.

Paul me demande de t'envoyer un chèque; tu trouveras donc 20 livres ci-jointes; veuille bien m'en accuser réception. Je me hâte de l'envoyer parce que Jollymeier est encore en promenade; si donc j'arrête cette lettre brusquement, tu sauras pourquoi.

Nous préparons un voyage en mer, mais nos projets ne sont pas encore au point, et je n'ai pas encore terminé mon manuscrit, mais j'en suis à la dernière addition pour autant que je puisse voir. J'espère avoir fini mercredi au plus tard.

Paul trouve que Tussy se fait plus de souci qu'il n'en vaut la peine pour Bruxelles: je ne suis pas de son avis. Il est possible que tout aille bien, et il est probable que tout ira bien si tout le monde se montre à la hauteur, mais j'ai trop l'expérience de ces congrès pour ne pas savoir avec quelle facilité tout peut aller de travers. Les Belges ont envoyé les convocations pour le *mardi 18* août au lieu du *dimanche 16*. Si nos amis arrivent le 18 et les (possibilistes) broussistes et hyndmanistes le 16, ceux-ci pourront faire les quatre cents coups. Tussy a écrit hier à Volders, mais ces gens-là ne se donnent jamais la peine de répondre! Que feront les Anglais? c'est la loterie; d'Allemagne viendra presque certainement Vollmar pour intriguer; quant aux petits pays, tu les connais: il faut

toujours se méfier de leurs interventions. Et une faute de notre part, une occasion négligée, peuvent être pour nous la cause d'un travail qui ne s'imposait pas mais qui devient inévitable pendant les années à venir.

Et puis il y a cet incontrôlable Bonnier qui m'a informé à brûle-pourpoint que Guesde et lui allaient entreprendre de reconstituer la vieille Internationale avec un Conseil central. Je lui ai répondu à brûle-pourpoint que cela revenait à tout livrer aux Belges (le seul Conseil central possible) en sachant à quelle sorte de gens on avait affaire; que c'était détruire toutes les chances du mouvement en Angleterre pendant deux ans dans une folle tentative de précipiter les choses sans les laisser mûrir; et que c'était le meilleur moyen de semer la zizanie entre Français, Anglais et Allemands. Il a semblé décontenancé, mais comment deviner ce que Guesde et lui pourront faire dans leur enthousiasme?

Beaucoup d'amitiés de Jollymeier et de ton vicux

F. E.

445. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

The Firs, Brading Road
Ryde, 17th Aug. 91.

My dear Laura,

We are still here, Schorlemmer and I, awaiting fine weather which is very slow to come; now and then we have had a fine day and could venture on an excursion but on the whole we had our enterprising spirits damped by the glorious uncertainty which is common to the law and the climate of England; not a few times, too, damped and even wetted by but too certain rain. Anyhow we may thank our stars that our plan of circumnavigating this island (not Wight, which we have twice sailed round but Great Britain) were nipped in the bud, for we should have caught it and well too. So we are here admiring the British Fleet which is moored opposite us and awaiting the French which is to come up the day after tomorrow.

So poor Paul has entered upon his term of Ste Pélagie—I hope he'll keep his spirits up! it's a long bout of enforced rest, but then France, c'est l'imprévu, and nobody knows what will turn up within a twelvemonth. I am afraid you will find Le Perreux about as solitary as he will Ste Pélagie; well, we must have you ever here

in London off and on, which may be done, I hope, without very great difficulties, for surely you will not be bound by your family of pigeons, hens, etc. etc. So I hope you will arrange to come by and by after you have made Paul as comfortable as circumstances will permit.

Our Russian friend wrote to me about 3 weeks ago: "We are on the eve of a famine", and indeed that prophecy has been but too soon fulfilled. While the French Chauvins and Russian Pan Slavists fraternise and hurrah at each other, this fact nullifies all their demonstrations. With a famine at home, the Czar cannot fight. The utmost he will do is to use the present mood of the French bourgeois for his own ends, by blustering and threatening, but he will not strike a blow, and if the French bourgeois should go too far, he will leave them to shift for themselves. What the Russian government aims at, at present, is the closing of the Dardanelles *in time of war to all navies*. That he will get the French to subscribe to, and then, when Gladstone comes in here, as is hoped, at next general election, the grand old Russophile is to be coaxed into agreeing to it too. With the two great naval powers bound hand and foot by such an agreement, the Czar is master of Constantinople which he can surprise any day, and the Sultan is but the Czar's care-taker on the Bosphorus. That is the plan, to which the bourgeois republic at Paris is to act the part of cat's-paw, and when it has done its duty as such, it may go to the devil for aught the Czar cares. That is the reason why the Czar submitted to listen to the *Marseillaise* and to humour the representatives of a Republic.

Anyhow, peace is assured—unless some peoplet urn crazy—for this and the greater part of next year. That is the principal effect of the famine in Russia.

But there are others. There will be internal commotions in Russia, and they *may* lead to a change; it is even likely they will cause *some* change, bring about some movement in that pool of stagnation; but it may be, that this is not only commencement de la fin mais la fin elle-même.

In Germany the failure of the crop seems certain too, and there the present and still rising famine prices will bring about the breakdown of the Bismarckian fiscal policy and the protective duties. There, too, the old system will be shaken to its very foundations and nobody can tell how far that may go. Anyhow it will again swell our ranks amazingly, and help us to conquer the country districts where we are gaining ground wonderfully. There have been two by-elections in East Prussia on the borders of Russia, in thorough country districts, where two years ago we had about 4.500 votes together; this year we had about 3.000! And if we get the rural districts of the six eastern provinces of Prussia (where large landed property and large farming predominate), *the German army is ours.*

According to the *Standard* of the day, neither Hyndman nor Brouse had turned up, and Allemane was to take charge of the Possibilists. So, as far as *that* class of opposition is concerned, it looks like a walk over for our people. That question once disposed of, there will remain but little real work for the Congress; unless the various velleities of a restoration of the "International" venture to come out. I hope they will not, for that would cause new splits and throw us back, here in England at least, for years to come. The thing is an absurdity in every respect, especially so long as neither in France nor in England there is one strong and united party. If that were the case, and both united heart and soul with the Germans, then the end would be obtained without any formal union; the moral effect of the three great western nations acting together would suffice. But so long as that cannot be, all attempts at restoring an International would bring one of the petty nations, probably the Belgians, into an undeserved prominence and end in quarrels. The fact is, the movement is too great, too vast to be confined by such hampering bonds. Still, there is a hankering after this restoration and Bonnier was full of it last time I saw him. Certainly he looked rather perplexed when I told him my objections and had not a word to say—but will that stop him and his friends at Brussels?

On Thursday I expect to be back in London; Adler will come from Brussels for a few days, perhaps also Bebel. As soon as I am informed about the Brussels proceedings, I shall send you a letter for Paul; in the mean time kind regards to both of you from Schorlemmer, the Pumpses and

Yours ever,

F. ENGELS.

Had letter from Tussy from Brussels, but written before Sunday's meeting. Shall not know anything of what happened by the time this has to be posted, 18th Aug., 11 in the morning.

TRADUCTION

The Firs, Brading Road
Ryde, 17 août 91.

Ma chère Laura,

Nous sommes encore ici, Schorlemmer et moi, à attendre le beau temps qui est très lent à venir; nous avons eu une belle journée de temps en temps et nous avons pu alors nous risquer à une excursion, mais dans l'ensemble, notre hardiesse a été refrénée par cette splendide incertitude qui est commune au droit et au climat de l'Angleterre; elle a même été, à plusieurs reprises, sérieusement douchée par des pluies trop certaines. En tout cas,

nous pouvons remercier notre bonne étoile de ce que notre projet de faire par mer le tour de cette île (pas Wight, dont nous avons deux fois fait le tour, mais la Grande-Bretagne) ait avorté dans l'œuf, car notre compte aurait été bon. Nous sommes donc ici et nous admirons la flotte britannique qui est mouillée en face de nous, et nous attendons la flotte française qui doit arriver après-demain¹.

Le pauvre Paul a donc commencé à purger sa peine à Ste-Pélagie². J'espère qu'il gardera un bon moral ! C'est une longue période de repos forcé, mais tout de même, la France c'est l'imprévu, et personne ne sait ce qui se passera d'ici un an. Je crains que tu ne trouves Le Perreux à peu près aussi solitaire que Paul Ste-Pélagie. Ma foi, il faudra que tu viennes nous voir de temps en temps à Londres, ce qui est faisable, je l'espère, sans grande difficulté, car tu ne seras sûrement pas retenue par ta famille de pigeons, de poules, etc., etc. J'espère donc que tu t'arrangeras pour venir bientôt, une fois que tu auras procuré à Paul autant de confort que les conditions le permettent.

Notre ami russe³ m'a écrit il y a environ trois semaines : « Nous sommes à la veille d'une famine », et en vérité cette prophétie ne s'est réalisée que trop vite⁴. Alors que les chauvins français et les panslavistes russes fraternisent et s'acclament mutuellement, ce fait réduit à néant toutes leurs manifestations. Avec une famine dans le pays, le tzar ne peut pas se battre. Il ne fera guère plus que d'utiliser pour ses propres fins l'humeur actuelle des bourgeois français, avec des rodomontades et des menaces, mais il n'en viendra pas aux coups, et si les bourgeois français allaient trop loin, il les laisserait se débrouiller tout seuls. L'objectif actuel du gouvernement russe, c'est la fermeture des Dardanelles *en temps de guerre à toutes les marines*. Il obtiendra, sur ce point, l'adhésion des Français, et quand Gladstone prendra le pouvoir ici, comme on l'espère, aux prochaines élections générales, ce grand vieillard russophile se laissera faire et donnera son accord aussi. Une fois

1. Une escadre française était en visite à Portsmouth et l'escadre de l'amiral Gervais, qui revenait de Cronstadt, devait arriver le 19 août. (N. R.)

2. Lafargue s'était constitué prisonnier le 30 juillet au matin (*Le Socialiste* du 12 août 1891, p. 2/I). (N. R.)

3. Il s'agit de Danielson. Voir lettre d'Engels à Danielson du 2 septembre 1891. (N. R.)

4. *Le Socialiste* du 26 septembre 1891 explique, dans un article intitulé « La famine en Russie » (p. 2/IV-p. 3/I), que l'ukase impérial interdisant l'exportation du seigle a été nécessité par la mauvaise récolte des seigles. Le rédacteur cite des chiffres extraits du *Journal des Économistes* : la production de seigle est, en Russie, pour l'année 1891, inférieure d'un tiers à celle de l'année 1890. On signale des échauffourées entre la force armée et la population de plusieurs localités qui s'est opposée au départ de convois de céréales qu'elle pensait destinés à l'exportation. (N. R.)

les deux grandes puissances navales liées pieds et poings par un tel accord, le tzar sera maître de Constantinople dont il pourra s'emparer par surprise n'importe quand, et le sultan ne sera que le gérant du tzar sur le Bosphore. Tel est le plan : la république bourgeoise de Paris tirera les marrons du feu, et quand elle aura rempli sa tâche, elle pourra bien aller au diable, le tzar s'en moque. C'est bien pour cela qu'il a daigné écouter la *Marseillaise* et flatter les représentants d'une république¹.

En tout cas la paix est assurée (sauf folie soudaine de certains) pour cette année et la plus grande partie de l'année prochaine. C'est le principal résultat de la famine en Russie.

Mais il y en a d'autres. Il y aura des convulsions internes en Russie et elles amèneront *peut-être* un changement; il est même probable qu'elles provoqueront *quelque* changement et mettront un peu d'agitation dans ce marais stagnant; mais il est possible que ce soit non seulement le commencement de la fin, mais la fin elle-même.

En Allemagne, l'échec de la récolte semble certain également, et les prix de famine actuels qui sont en hausse constante provoqueront l'effondrement de la politique fiscale bismarckienne et des droits protecteurs. Là aussi l'ancien système sera ébranlé jusque dans ses fondations, et personne ne peut dire où cela s'arrêtera. En tout cas, cela renforcera extraordinairement nos rangs et nous aidera à conquérir les circonscriptions rurales où nous faisons des progrès étonnants. Il y a eu deux élections partielles en Prusse orientale aux confins de la Russie, dans des circonscriptions absolument agricoles, où nous avons obtenu environ 3 000 voix au total il y a deux ans : cette année, nous en avons eu près de 4 500² ! Et si nous gagnons les circonscriptions rurales des six provinces orientales de la Prusse, où prédominent la grande propriété foncière et la grande culture, *l'armée allemande est à nous*.

D'après le *Standard*³ d'aujourd'hui, ni Hyndman ni Brousse ne sont venus, et Allemane devait prendre la direction des possibilistes. En ce qui concerne donc cette catégorie-là d'opposition, la victoire ne sera qu'un jeu pour nos amis. Une fois cette question réglée, le congrès n'aura plus grand'chose à faire de sérieux, à moins que les diverses vellétés de reconstituer l'Internationale ne tentent de s'exprimer. J'espère que non, car cela provoquerait de nouvelles scissions et nous ramènerait en arrière, du moins ici en Angleterre, pour de nombreuses années à venir. C'est une absurdité à tous égards, surtout tant qu'il n'y aura pas en France et en

1. Le 25 juillet, lors de la visite de la flotte française à Cronstadt. (N. R.)

2. Nous rétablissons dans la traduction l'ordre logique, les chiffres étant donnés dans l'ordre inverse dans l'original. (N. R.)

3. *The Standard* du 17 août 1891 donne (p. 5/III), sous le titre : « Socialist Congress in Brussels », les informations Reuter. (N. R.)

Angleterre un parti fort et uni. Si tel était le cas, et si Français et Anglais s'unissaient de cœur et d'âme avec les Allemands, le but serait alors atteint sans union formelle. Il suffirait de l'effet moral produit par l'action commune des trois grandes nations occidentales. Mais tant que cela sera impossible, toute tentative de reconstituer une internationale donnerait à l'une des petites nations, probablement aux Belges, une prééminence imméritée, et tout finirait en querelles. En réalité, le mouvement est trop grand, trop vaste, pour être entravé par de tels liens. Mais la nostalgie existe d'une telle reconstitution, et Bonnier en était empli la dernière fois que je l'ai vu. Il a eu certes un air assez déconcerté quand je lui ai exprimé mes objections et n'a pas trouvé un mot à me répondre, mais cela le retiendra-t-il, lui et ses amis, à Bruxelles ?

Je compte être jeudi de retour à Londres. Adler viendra de Bruxelles pour quelques jours, Bebel peut-être aussi. Dès que j'aurai des informations sur les débats de Bruxelles, je t'enverrai une lettre pour Paul. En attendant, meilleures amitiés à tous deux de Schorlemmer, des Pumps et de moi.

Bien à toi,

F. ENGELS.

Reçu une lettre de Tussy datée de Bruxelles, mais écrite avant la réunion de dimanche. Je ne saurai rien de ce qui s'est passé au moment où il me faudra expédier cette lettre, le 18 août à 11 heures du matin.

446. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A RYDE

Thursday evening Aug. 20th/91.

My dear General,

Since I have been informed of your whereabouts I have not had an hour's leisure to write to you though I had been wanting to let you know how things had gone with us. Paul, I am happy to say, is safely installed at St-Pélagie, for to get quartered there had come to be « le comble de tous ses vœux ».

It's just three weeks ago that Paul turned his back on our ark, setting out after lunch with a small bundle under his arm and expecting either to come back in the evening to the poultry of his bosom, or, in case the Court of Cassation declined to reverse the

judgment of the Assise Court, to be sent right off to St-Pélagie, as according to the law, his lawyer had said, he must be.

It had been settled between us that, in the event of Paul's not turning up at Le Perreux in the evening, I should start next day for St-Pélagie with all the luggage, previously prepared for his twelvemonth's holiday and consisting of a trunk, an enormous parcel of papers and manuscripts and a bathing-tub.

Well, Paul didn't turn up and so I set out with the luggage. When I reached St-Pélagie, the director informed me that he had not been apprised of M. Lafargue's coming and advised me to inquire for him at the Conciergerie. Thither I bade my cabby drive. At the Conciergerie I was told that M. Lafargue was inside, right enough, but that there was no admittance for the luggage. So I made the cabby drive back to the station where I deposited the things. Early, next morning, I returned to the Conciergerie for a "permis de visite". After having tramped from bureau to bureau for a couple of hours to no purpose, I had to return to Le Perreux without having had sight or news of the prisoner. — Late in the evening a line came from Paul, stating that he was at the Conciergerie, cellule 55, and that he had no notion of the result of his "pourvoi en cassation".

Not before Tuesday—he had left on a Thursday—did I see Paul at St-Pélagie. For a few days, illegally and arbitrarily, he had been left at the Conciergerie; and having been transferred to St-Pélagie, would have shared the lot of the common criminals, have got his hair clipped and got tubbed in dirty water, but for the director who, while awaiting instructions, allowed him to dwell among the "dettiers".

The road to heaven is proverbially rough but the road to a political prison was smooth enough in France, before Constans' time.

At present Paul is settled and comfortable. St-Pélagie is a very mitigated prison still, although the rules and regulations have been altered for the worse, thanks to the idiotic antics of the anarchists who have been confined there. There are at this moment four political prisoners, besides Paul and some newcomers are expected. "La liberté de la presse et de réunion", lands all those here "qui prennent la phrase à la lettre". By contract with the administration, the food is provided by a small restaurant (with a signboard which says "on est mieux ici qu'en face") over against the prison, but the détenus are free to send for anything they choose to pay for. (Except spirits, but even brandy they smuggle in, thanks to the simple device of labelling the bottle *alcool à brûler*.)

Formerly the prisoners saw as many people as they liked in their own rooms, but at present the number of visitors is limited and only admitted to the common room or parlour. An exception is made for wives and for near relations, sisters, cousins, etc. But

of course any young woman may play the sister or the cousin, and any elderly woman the mamma. Paul is in high health and spirits. He has plenty of books and newspapers; takes a hot and cold showerbath every morning, drinks milk on the top of wine and scribbles away with a will. I go up every other day and take him letters, books and garden produce: cucumbers, strawberries and new-laid eggs and what not. He sees all the people he cares to see and saves boot-leather. For all that, I hope that this happy existence may not be indefinitely prolonged and that before the twelvemonth is over we may celebrate "Paradise Lost".

You will have noted the state of things at Fourmies, Wignehies and neighbourhood. The asses who fancied that a couple of speeches by a couple of men—strangers to the place—could stir up the effervescence that has existed in the North for years, know better by this time. And they'll learn that the clapping into prison of a socialist or two will not avail to lay the spirit of revolt that capitalism has conjured up.

The ignominious and ludicrous conduct of the French with respect to Russia is another symptom of the "détraiquement général" of which Boulangism was an ominous sign; Paul and I have read with great interest your observations on the subject.

Lainé, a French delegate to the Brussels Congress, tells us that the "Belges" are awfully *important*: Guesde writes to me: "Molon que les Belges ont essayé de transformer en père du socialisme français, n'a pas trouvé une voix pour l'installer au bureau qui est composé pour la France par Delcluze, Vaillant, Prudent-Dervillers, Allemane et votre serviteur." The anarchists have been kicked out nicely and the Possibilists will be kicking themselves out.

Good night, my dear General, and more next time.

Love to Schorlemmer.

Your affectionate,

KAKADOU.

TRADUCTION

Jeudi soir, 20 août 91.

Mon cher Général,

Depuis que j'ai appris votre adresse, je n'ai pas eu une heure de loisir pour vous écrire malgré mon envie de vous faire savoir ce qui se passait chez nous. J'ai le plaisir de vous annoncer que Paul s'est installé sans encombre à Ste-Pélagie, car y prendre ses quartiers était devenu « le comble de tous ses vœux ».

Il y a exactement trois semaines que Paul a abandonné notre arche de Noé : il est parti après déjeuner avec un petit baluchon sous le bras et s'attendait soit à revenir dans la soirée vers les volailles

de son cœur, soit, si la Cour de Cassation refusait d'annuler le jugement de la Cour d'Assises, à être envoyé directement à Ste-Pélagie, comme l'exigeait la loi aux dires de son avocat.

Il avait été convenu entre nous que, si Paul ne revenait pas au Perreux dans la soirée, je partirais le lendemain pour Ste-Pélagie avec tous les bagages qui étaient déjà prêts pour ses vacances de douze mois et qui consistaient en une malle, un énorme ballot de journaux et de manuscrits et un tub.

Ma foi, Paul n'est pas revenu et je me suis donc mise en route avec les bagages. Quand je suis arrivée à Ste-Pélagie, le directeur m'a informée qu'on ne l'avait pas avisé de la venue de M. Lafargue et il m'a conseillé de le rechercher à la Conciergerie. Je m'y suis fait conduire par le même fiacre. A la Conciergerie on m'a dit que M. Lafargue était bien là, mais qu'on ne pouvait accepter les bagages. J'ai donc repris mon fiacre jusqu'à la gare où j'ai déposé les affaires. Le lendemain matin de bonne heure, je suis retournée à la Conciergerie pour obtenir un permis de visite. Après avoir erré sans résultat de bureau en bureau pendant deux heures, j'ai dû revenir au Perreux sans avoir vu le prisonnier ni obtenu de ses nouvelles. Tard dans la soirée j'ai reçu un mot de Paul m'indiquant qu'il était à la Conciergerie, cellule 55, et qu'il ignorait quelle suite avait été donnée à son pourvoi en cassation.

C'est seulement mardi (il était parti le jeudi) que j'ai vu Paul à Ste-Pélagie. On l'avait laissé plusieurs jours, illégalement et arbitrairement, à la Conciergerie; et une fois transféré à Ste-Pélagie, il aurait partagé le sort des criminels de droit commun, on lui aurait tondu les cheveux et il aurait dû se laver dans de l'eau sale, sans le directeur qui, dans l'attente d'instructions, l'a laissé s'installer chez les « dettiers ».

L'accès du ciel est proverbialement rude, mais l'accès au régime politique était assez aisé en France avant l'époque de Constans.

A présent Paul est confortablement installé. Ste-Pélagie est encore une prison très douce, bien que le règlement soit devenu plus sévère grâce aux singeries idiotes des anarchistes qui y ont été enfermés. Il y a en ce moment, outre Paul, quatre prisonniers politiques, et l'on s'attend à de nouvelles arrivées. La « liberté de la presse et de réunion » fait échouer ici tous ceux « qui prennent la phrase¹ à la lettre ». Par suite d'un contrat passé avec l'administration, la nourriture est fournie par un petit restaurant (dont l'enseigne annonce : « On est mieux ici qu'en face ») qui se trouve de l'autre côté de la rue, mais les détenus sont libres de se faire envoyer tout ce qu'ils veulent bien acheter (à l'exception des spiritueux, mais on introduit même de l'eau-de-vie en contre-

1. Dans ce passage entre guillemets, qui est en français dans le texte, Laura semble employer le mot phrase dans le sens anglais d'expression ou locution.

bande : il suffit de coller sur la bouteille une étiquette d'alcool à brûler).

Dans le temps les prisonniers recevaient autant de visites qu'ils le voulaient dans leur cellule, mais à présent leur nombre est limité et on ne les admet que dans la salle commune ou dans le parloir. Exception est faite pour les épouses et les proches parents, sœurs, cousines, etc. Mais naturellement n'importe quelle jeune femme peut se faire passer pour la sœur ou la cousine, et n'importe quelle femme âgée pour la maman. Paul est en excellente santé et d'excellente humeur. Il a beaucoup de livres et de journaux, il prend une douche chaude et froide tous les matins, boit du lait outre son vin et gribouille avec ardeur. Je vais tous les deux jours lui apporter le courrier, des livres et les produits du jardin : concombres, fraises, œufs frais pondus, etc. Il voit tous les gens qu'il a envie de voir et économise le cuir de ses semelles. Malgré tout, j'espère que cette heureuse existence ne se prolongera pas indéfiniment et qu'avant la fin du douzième mois nous pourrions célébrer le « Paradis Perdu ».

Vous avez dû remarquer la situation à Fourmies, Wignehies et les environs¹. Les ânes qui s'imaginaient qu'il suffirait des deux discours de deux hommes, étrangers à la région, pour éveiller une effervescence qui existe en fait depuis des années dans le Nord, doivent avoir compris cette fois. Et ils apprendront que ce n'est pas en jetant en prison un socialiste ou deux qu'on arrivera à réduire l'esprit de révolte que le capitalisme a suscité.

La conduite infâme et ridicule des Français à l'égard de la Russie est un autre symptôme de ce détraquement général dont le boulangisme était un signe menaçant. Paul et moi avons lu avec beaucoup d'intérêt vos observations à ce sujet.

Lainé, délégué français au Congrès de Bruxelles, nous dit que les Belges sont très imbus de leur importance. Guesde m'écrit : « Malon, que les Belges ont essayé de transformer en *père du socialisme français* n'a pas trouvé une voix pour l'installer au bureau qui est composé pour la France par Delcluze, Vaillant, Prudent-Dervillers, Allemane et votre serviteur. » Les anarchistes ont été gentiment mis à la porte et les possibilistes se mettront eux-mêmes à la porte.

Bonsoir, mon cher Général, je vous en dirai plus long la prochaine fois.

Amitiés à Schorlemmer.

Affectueusement à vous,

KAKADOU.

1. *Le Socialiste* du 26 août 1891 annonce (p. 4/I) que Wignehies, où les ouvriers sont en grève, est occupée militairement. La municipalité a repoussé par 11 voix contre 1 les subsides demandés pour les familles des tisseurs et les filateurs ont annoncé leur intention de fermer leurs établissements après la paie de quinzaine. On ne signale dans les rangs ouvriers ni défection ni hésitation. (N. R.)

447. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS,

(Extrait.)

Londres, 2 septembre 1891.

Nous avons tout lieu d'être satisfaits du Congrès de Bruxelles.

On a bien fait de voter l'exclusion des anarchistes² ; par là avait fini la vieille Internationale, par là recommence la nouvelle. C'est la confirmation pure et simple, dix-neuf ans après, des résolutions du Congrès de La Haye.

Non moins importante a été la porte largement ouverte aux Trades-Unions anglaises. La mesure prouve combien on a compris la situation. Et les votes qui ont lié les Trade-Unions à « la lutte des classes et à l'abolition du salariat » font que ça n'a pas été une concession de notre part.

L'incident Domela Nieuwenhuis³ a montré que les ouvriers européens ont définitivement dépassé la période de la domination de la phrase ronflante et qu'ils ont conscience des responsabilités qui leur incombent : c'est une classe constituée en parti de « lutte », parti qui compte avec les « faits ». Et les faits prennent une tournure de plus en plus révolutionnaire.

En Russie, il y a déjà famine ; en Allemagne, il y aura famine dans quelques mois ; les autres pays souffriront moins, voici pourquoi : le déficit de la récolte de 1891 est estimé à 11 millions et demi d'hectolitres de froment et à 87 ou 100 millions d'hecto-

1. Nous reproduisons cette lettre d'après le texte imprimé dans *Le Socialiste*, n° 51, du 12 septembre 1891. (N. R.)

2. Dans l'éditorial du *Socialiste* du 26 août 1891 (p. 1/I-II), J. Guesde, soulignant le caractère positif du congrès, insiste notamment sur l'exclusion des représentants des groupes anarchistes, décidée à l'unanimité, et sur « l'acceptation universelle de la lutte de classes comme terrain commun et unique sur lequel se placent et opéreront désormais, non seulement les partis socialistes, mais les organisations corporatives de partout » (y compris les trades-unions d'Angleterre, dont les délégués ont voté avec enthousiasme la résolution relative à la « nécessité de la lutte pour l'affranchissement du travail »). (N. R.)

3. Domela Nieuwenhuis avait proposé, au nom de la Hollande, le déclenchement de la grève générale en cas de conflit. Cette proposition est repoussée par le congrès. Guesde écrit, dans un second article paru dans le même numéro du *Socialiste* (p. 2/II-III) : « ... Elle a été rejetée comme une duperie par tous ceux qui, selon l'expression de Liebknecht, se sont « émancipés du joug des mots ». » (N. R.)

litres de seigle : ce dernier déficit affecte donc principalement les deux pays consommateurs de seigle, la Russie et l'Allemagne.

Cela nous garantit la paix jusqu'au printemps 1891. La Russie ne bougera pas avant cette époque; à moins de bêtises inconcevables à Paris ou à Berlin, il n'y aura donc pas de guerre.

En revanche, le tzarisme traversera-t-il cette crise? J'en doute. Il y a trop d'éléments rebelles dans les grandes villes et surtout à Pétersbourg pour qu'on ne tâche pas de saisir cette occasion pour déposer l'alcoolique Alexandre III ou tout au moins pour le placer sous le contrôle d'une assemblée nationale : — peut-être lui-même sera forcé de prendre l'initiative de cette convocation. La Russie a travaillé énormément — c'est-à-dire le gouvernement et la jeune bourgeoisie — à la création d'une grande industrie nationale (voir dans la *Neue Zeit* l'article de Plékhanov¹). Cette industrie sera arrêtée net dans sa marche parce que la famine lui fermera son seul marché — le marché intérieur. Le tzar verra ce que c'est que d'avoir fait [de] la Russie un pays se suffisant à lui-même et indépendant de l'étranger : il aura une crise agricole doublée d'une crise industrielle.

En Allemagne le gouvernement se décidera trop tard, comme toujours, à l'abolition ou à la suspension des droits sur le blé. Cela brisera la majorité protectionniste dans le Reichstag. Les grands propriétaires fonciers, les « ruraux » ne voudront plus soutenir les droits sur les produits industriels, ils voudront acheter le meilleur marché possible. De sorte que nous aurons probablement la répétition de ce qui s'est passé lors du vote sur la loi contre les socialistes : une majorité protectionniste divisée elle-même par des intérêts opposés, créés par la nouvelle situation, se trouvant dans l'impossibilité de tomber d'accord sur les détails du système protecteur. Toutes les propositions possibles n'obtiennent que des minorités; il y aura ou un retour au système libre-échangiste, ce qui est aussi impossible, ou dissolution, avec déplacement des anciens partis et de l'ancienne majorité, et avec une nouvelle majorité libre-échangiste, opposée au gouvernement actuel. Cela signifie la fin réelle et définitive de la période bismarckienne et de la stagnation politique intérieure — je ne parle pas ici de notre parti, mais des partis gouvernementalement possibles — il y aura lutte entre la noblesse foncière et la bourgeoisie, et entre la bourgeoisie industrielle qui est protectionniste et les commerçants, et une fraction de la bourgeoisie industrielle qui sont libre-échangistes; la stabilité ministérielle et de la politique intérieure sera brisée, enfin, il y aura mouvement, lutte, vie et notre parti en récoltera tous les fruits : et si les événements

1. La *Neue Zeit* (IX. Jg, II. Bd) publie dans ses numéros 47 à 52 une série d'articles de Plékhanov : « La situation sociale et politique de la Russie ». (N. R.)

prennent cette allure, notre parti pourra arriver au pouvoir vers 1898.

Voilà ! je ne parle pas des autres pays, parce que la crise agricole ne les affecte pas aussi considérablement. Mais si cette crise agricole faisait éclater en Angleterre la crise industrielle que nous attendons depuis 25 ans... Alors !

F. ENGELS.

448. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday morning, 3/9/91.

My dear General,

We were under the impression that you were far away, and if not on Himalay, anyhow out of pen-shot. Had we known that you were at home, Paul would have written before this in answer to your letter and I should have written to thank you for your cheque. This morning I have to acknowledge receipt of another cheque. Very thankfully received.

I have but a few minutes to jot down a couple of lines to you as I must get my lunch before starting for St-Pélagie.

Oh, dear, no, Mrs Crawford never saw poor Liebknecht who looked tired and jaded enough when he visited Paul in prison. Mrs Crawford interviews "de chic", in the way that our cousin Emma paints her roses and her pansies for the shop-windows. Our bourgeois demand that sort of article and get it. A propos of bourgeois taste, Jules Simon is paid 25.000 francs a year for his "petit journal" in the *Temps*.

Love from both of us to all of you.

Always

Your LÖHR.

By the bye, Mrs Crawford called with her son at St-Pélagie, but was refused admittance.

TRADUCTION

Mercredi matin, 3 septembre 91.

Mon cher Général,

Nous avons l'impression que vous étiez parti très loin, et sinon sur l'Himalaya, en tout cas hors de portée de notre plume. Si

III. — 7

nous avons su que vous étiez chez vous, Paul aurait répondu plus tôt à votre lettre et je vous aurais écrit pour vous remercier de votre chèque. Ce matin je dois vous accuser réception d'un autre chèque. Il a été reçu avec une vive gratitude.

Je n'ai que quelques minutes pour vous griffonner un mot, car il faut que je déjeune avant de partir pour Ste-Pélagie.

Oh, que non ! Mrs. Crawford n'a jamais vu le pauvre Liebknecht qui avait l'air assez fatigué et harassé quand il a rendu visite à Paul en prison¹. Mrs. Crawford fait ses interviews « de chic », à la façon dont notre cousine Emma peint ses roses et ses pensées pour les vitrines. Nos bourgeois exigent ce genre d'articles et les obtiennent. A propos de goût bourgeois, Jules Simon est payé 25.000 francs par an pour son « petit journal » dans *Le Temps*².

Amitiés de nous deux à vous tous.

Toujours bien à vous,

LÖHR.

A propos, Mrs. Crawford est venue avec son fils à Ste-Pélagie, mais on lui en a refusé l'accès.

449. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[23 sept. 1891.]
Wednesday morning.

My dear General,

The news is that Werquin, the Lille deputy, died on Sunday and that Paul in consequence has a chance of a change of air. Either Paul or Culine will be put up as candidates by our party, and probably Paul, Culine having lost his civil rights.

I am not in a position to know if Lille can return a socialist, but, anyhow, it will be a fine thing for Paul to go knocking about the Nord for a month or so and to make propaganda there while the Fourmics massacre is still fresh in the people's memory.

We've had another farcical performance here. Rochefort,

1. W. Liebknecht avait, le 24 août, rendu visite à Lafargue à Sainte-Pélagie. Il raconte cette visite dans un article paru dans la *Neue Zeit*, n° 50 (p. 763-765). (N. R.)

2. Chaque jour *Le Temps* publie un article de Jules Simon sous le titre : « Petit Journal ». (N. R.)

qui s'ennuie, et l'*innocent* Déroulède with a handful of sham patriots and paid Russophiles have been trying to make capital of the music of the future. They did their best to kick up a row. You should have heard the "camelots" howling "la capitulation", "la France insultée par Guillaume", "Mme Wagner à Paris!", "la revanche! la patrie et vive la Russie!" The worst of it is that this grotesque business has allowed Constans' agents to *taper dur* and to be thanked for it, and our friends fear that this may be a precedent for future authorised brutality on the part of the sergots. Hundreds of inoffensive *badauds* were arrested and terribly maltreated.

And now for business. — I am commissioned to ask you, my dear General, if you will send us a paper for an *Almanach socialiste* which our people intend publishing. Anything you like; Guesde and Paul propose "the Progress of Socialism in Germany", but it's for you to "dispose". While undertaking to write to you on the subject, I pointed out to our friends that your hands were already too full of work.

And now I must see to the provisions for Paul, grapes and pears and plenty of cucumbers!

Please give my love to Pumps and to Louise, and I hope you're the better for your excursion. Your

LAURA.

TRADUCTION

[23 septembre 1891.]
Mercredi matin.

Mon cher Général,

Dernière nouvelle : Werquin, député de Lille, est mort dimanche¹, et Paul a donc quelque chance de changer d'air. Notre parti présentera la candidature soit de Paul, soit de Culine, probablement celle de Paul, Culine ayant perdu ses droits civiques.

Je ne suis pas à même de savoir si Lille peut élire un socialiste, mais en tout cas ce sera une bonne chose que Paul parcoure le Nord pendant un mois environ et y fasse de la propagande pendant que le souvenir du massacre de Fourmies reste frais dans les mémoires.

Nous avons eu ici de nouvelles pitreries. Rochefort, *qui s'ennuie*, et l'*innocent* Déroulède, avec une poignée de soi-disant patriotes et de russophiles appointés, ont essayé de tirer parti de la « musique de l'avenir »². Ils se sont démenés de leur mieux pour faire un

1. Le député radical de la 1^{re} circonscription de Lille, Werquin, meurt le 20 septembre 1891 des suites d'une congestion pulmonaire. (N. R.)

2. Il s'agit des manifestations anti-allemandes organisées à l'occasion de la première représentation de *Lohengrin* à l'Opéra le 16 septembre 1891. (N. R.)

esclandre. Il fallait entendre les « camelots » hurler « la capitulation ! », « la France insultée par Guillaume ! », « Mme Wagner à Paris ! », « la revanche ! la patrie et vive la Russie ! ». Le pire, c'est que cette histoire grotesque a permis aux agents de Constans de taper dur et de s'en faire féliciter, et nos amis craignent que cela ne serve de précédent pour officialiser de futures brutalités de la part des sergots. Des centaines de badauds inoffensifs ont été arrêtés et terriblement malmenés.

Et maintenant parlons affaires. Je suis chargée de vous demander, mon cher Général, si vous voulez bien nous envoyer un article pour un *Almanach socialiste* qu'ont l'intention de publier nos amis. Ce qu'il vous plaira; Guesde et Paul proposent « les progrès du socialisme en Allemagne », mais c'est à vous de « disposer ». Tout en m'engageant à vous écrire à ce sujet, j'ai fait remarquer à nos amis que vous étiez déjà surchargé de travail.

Et maintenant il faut que je m'occupe du ravitaillement de Paul : raisin, poires et des quantités de concombres !

Veillez transmettre mes amitiés à Pumps et à Louise; j'espère que votre excursion vous a fait du bien.

Votre

Laura.

450. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 2. Oct. 1891.

My dear Laura,

Today I sent to you and to Ravé the sheets 7 to 12 (end) of *Ursprung* with the alterations marked in red. I hope this will be the end of your trouble for which I do not know how to thank you. May the effect be such as to reward you to some extent for your work.

I hope Paul is out by this time, the furlough will be very useful to him and to the cause; "le Nord" is hot and ought to be forged while it is so.

Boulangier was so dead that he evidently could no longer bear life. He died as he lived—en homme entretenu. The loss of his beloved Mme de Bonnemain he might have born, but the loss of her fortune (which, the English papers say, was *not* left to him)—ah, c'était autre chose !



Nobody will be more glad of this comical event than Rochefort; le brav' général had gradually become a veritable nightmare to him.

Now, my dear Laura, what in the name of all that used to be sacred am I to write to that Almanach where, if the advertisements speak true, there is to be more than a Sammelsurium of men, principles and things? The progress of socialism in Germany, why, that's a book! And other interesting subjects? The most interesting and most important are such that in the mouth of a *foreigner* they would appear an insult to French readers. Besides, you leave me in ignorance of when the thing is wanted, and how much space it is expected to occupy. However I am fully occupied with work, urgent work so far and could not have written a scratch. So there is no time lost.

Last Monday Percy brought the children over and since then we have had the whole family here. Lily has had a fall and hurt her back a little, so she is going to have a support made as a matter of precaution, and that will last a few days yet. Percy is leaving today.

Louise's Hyæna-paper will not appear before 15th instant; your, Tussy's and Louise's articles will create a sensation among the women's rights women in Germany and Austria, as the real question has never been put and answered so plainly as you three do it. And both Louise and Tussy tell me they have a heiligen Schrecken vor den deutschen (Berliner) Frauenrechtsweibern. But the reign of these is not to last much longer. Bebel writes quite enthusiastically about the ardour with which the working women in Germany now rush into the movement, and if that is the case, the antiquated semi-bourgeois women's rights *ánesses* will soon be ordered to the rear.

Gilles continues issueing flysheets against Edward. More in a day or two. We are trying to bring the slanders home to Hyndman who is using Gilles as his tool—and who, we hope, will not be able to wash off the dirt which the dirty Gilles has spattered involuntarily on the man who uses such a tool.

Love from Pumps and Louise and the children.

Ever yours,

F. E.

Meine liebe Laura,

Herzlichen Dank für Ihren Brief; wie General Ihnen schon mittheilte, erscheint unser "epochemachendes" Blatt erst am 15/X, wahrscheinlich wegen der böhmischen Gerichtsverhandlung Victors. Wann bekomme ich wieder etwas da ich annehme, dass Sie liebe Laura B sagen wenn Sie mit A beginnen. Alles wird uns willkommen sein. Mit herzlichem Gruss an Sie u. M.P. für Lille.

Ihre LUISE.

TRADUCTION

Londres, 2 octobre 1891.

Ma chère Laura,

Aujourd'hui je vous ai envoyé, à Ravé et à toi, les placards 7 à 12 (fin) de *L'Origine de la famille* avec les corrections portées en rouge. J'espère que ce sera la fin de tes peines, et je ne sais comment te remercier. Puisse le résultat être tel qu'il te récompense dans une certaine mesure de ton travail.

J'espère que Paul est sorti maintenant; ce congé sera très utile pour lui et pour la cause; le Nord est un fer chaud et il faut le battre pendant qu'il l'est.

Boulanger était *tellement* mort qu'il ne pouvait manifestement plus supporter la vie¹. Il est mort comme il a vécu, en homme entretenu. Perdre sa chère Mme de Bonnemains est une chose qu'il aurait pu supporter, mais perdre la fortune de cette dame (qui, disent les journaux anglais, ne lui a pas été léguée), ah, c'était autre chose!

Personne ne sera plus content de cet événement comique que Rochefort. Le brav' général était peu à peu devenu pour lui un véritable cauchemar.

Et maintenant, ma chère Laura, au nom de tout ce qui était sacré, qu'est-ce qu'il faut que j'écrive pour cet Almanach où, si les annonces disent vrai, il doit y avoir un parfait salmigondis (c'est le moins qu'on en puisse dire) d'hommes, de principes et de choses? Les progrès du socialisme en Allemagne, mais c'est tout un livre! N'y a-t-il pas d'autres sujets intéressants? Les plus intéressants et les plus importants sont tels que, de la part d'un *étranger*, ils paraîtraient une insulte à des lecteurs français. D'autre part, tu me laisses dans l'ignorance de la date à laquelle il faut envoyer l'article et de sa longueur éventuelle. Mais je suis pour le moment débordé de travail, de travail pressant, et je n'aurais pas pu griffonner une seule ligne. Il n'y a donc pas de temps perdu.

Lundi dernier Percy a amené les enfants, et depuis lors nous avons toute la famille à la maison. Lily a fait une chute et s'est fait légèrement mal au dos; on va donc lui faire faire un support par mesure de précaution; cela durera quelques jours. Percy s'en va aujourd'hui.

Le journal des hyènes² de Louise ne paraîtra pas avant le

1. Le 30 septembre, le général Boulanger se suicidait sur la tombe de son amie, Mme de Bonnemains, qui était morte de tuberculose le 16 juillet. (N. R.)

2. Il s'agit de l'*Arbeiterinnenzeitung* de Vienne qu'Engels écrivait généralement *A-innenzeitung*. L'expression « Hyæna paper » tire son origine du vers de Schiller dans le *Chant de la cloche*: Da werden Weiber zu Hyänen (Alors les femmes se transformèrent en hyènes), où le poète fait allusion aux femmes révolutionnaires. (N. R.)

15 courant. Ton article et ceux de Tussy et de Louise feront sensation auprès des féministes d'Allemagne et d'Autriche, car le vrai problème n'a jamais été posé, ni traité aussi clairement que par vous trois. Louise et Tussy disent toutes deux qu'elles ont une peur bleue des féministes allemandes (berlinoises). Mais leur règne touche à sa fin. Bebel parle avec un immense enthousiasme de l'ardeur avec laquelle les femmes travailleuses d'Allemagne rallient à présent le mouvement, et, si tel est le cas, les ânesses désuètes et semi-bourgeoises du féminisme ne tarderont pas à être reléguées à l'arrière-plan.

Gilles¹ continue à répandre des tracts contre Edward. Je t'en dirai davantage dans un jour ou deux. Nous essayons de faire ressortir la responsabilité de Hyndman dans ces calomnies : Gilles n'est qu'un instrument entre ses mains, et nous espérons qu'il ne parviendra pas à effacer la boue dont ce boueux Gilles a involontairement souillé l'homme qui emploie un tel instrument.

Amitiés de Pumps, de Louise et des enfants.

Bien à toi,

F. E.

Ma chère Laura,

Merci de tout cœur pour votre lettre; comme le Général vous en a déjà informée, notre feuille « qui doit faire époque » paraîtra seulement le 15 octobre; vraisemblablement à cause du procès de Victor² en Bohême. Quand recevrai-je de nouveau quelque chose de vous, car je suppose, chère Laura, que vous savez d'ici B une fois que vous avez dit A. Nous accueillerons tout article avec joie. Mon cordial salut à vous et au député de Lille.

Votre LOUISE.

1. Il s'agit d'un certain Ferdinand Gilles, Allemand habitant Londres, membre du Kommunistischer Deutscher Arbeiterverein dont il sera chassé en 1892 (voir lettre n° 480). (N. R.)

2. Victor Adler. (N. R.)

451. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sainte-Pélagie, 4/10/91.

Mon cher Engels,

Les élections de Lille auront lieu le 25 octobre¹; le gouvernement s'est extraordinairement pressé à ouvrir la période électorale, généralement ça ne marche pas si vite que ça : il a sans doute voulu, en précipitant l'époque du scrutin, nous empêcher de nous y préparer. La tactique est perfide : la propagande marchait très activement dans les ateliers et l'on s'occupait de ramasser des fonds pour couvrir les frais de l'élection; et voilà que le comité arrive à la période électorale sans grands fonds en caisse. Heureusement que l'on peut compter sur le dévouement et l'énergie de beaucoup de socialistes de Lille.

La situation électorale est très bonne. Aux dernières élections de 89, Delory, notre ami, a eu la majorité dans deux bureaux de vote sur les quatre dont se compose la circonscription électorale. Sans le candidat boulangiste qui lui a enlevé une partie des voix ouvrières, il aurait passé peut-être. La mort de Boulanger nous délivrera du candidat boulangiste ou tout au moins diminuera considérablement ses forces. — Les opportunistes sont plus que jamais affaiblis et déconsidérés; il ne reste que les radicaux, le député qui vient de mourir était un radical. Si les radicaux ne présentent pas de candidat, la victoire serait assurée; jusqu'ici ils n'ont pas manifesté l'intention d'en porter; et il se pourrait qu'ils n'en portassent pas dans cette circonstance. Voici pourquoi : le parti radical veut chasser les opportunistes du conseil municipal et s'en rendre maître; il sait qu'il ne pourra arriver à un succès électorale que grâce au concours des socialistes, auxquels il fait des avances en vue des prochaines élections municipales de mai 1892. — S'ils présentaient un candidat, et qu'au premier [tour] j'arrivais avant lui, ce qui serait possible, il se retirerait pour me laisser passer.

L'important pour le moment c'est d'obtenir ma liberté provisoire pour aller défendre ma candidature : il y a des précédents; sous l'Empire, Rochefort, réfugié en Belgique, reçut un sauf-conduit pour venir à Paris soutenir sa candidature. — Roche,

1. Le *Journal officiel* du 3 octobre 1891 publie le décret fixant la date des élections complémentaires pour la 1^{re} circonscription de Lille au 25 octobre. (N. R.)

après la grève de Decazeville, fut mis en liberté. Constans est cependant bien capable de me garder sous clef; mais ce sera un atout dans mon jeu, dont Guesde qui ira faire la campagne électorale saura se servir. Enfin, nous verrons ce qui arrivera.

Cette mort de Boulanger pourrait bien changer du tout au tout la position de Constans; tant que Boulanger était vivant, il était une menace, qui donnait une certaine importance à la présence de Constans, son vainqueur, dans le ministère. Depuis le coup de pistolet de Boulanger, on parle d'attaques contre Constans; les radicaux qu'il avait domptés font mine de se révolter. D'un autre côté, Carnot voit d'un très mauvais œil Constans, depuis qu'il sait qu'il vise à la présidence de la République; Freycinet et Bourgeois se ligueraient avec Carnot et les radicaux pour mettre Rouvier et Constans à la porte du Ministère. Il se pourrait que Ferry, qui commence à se remettre en selle, leur prêtât son concours en dessous main. Constans ferait jouer le péril socialiste pour se rendre nécessaire comme sauveur; aussi, si la campagne contre lui se dessine bien, il serait capable de ne pas trop s'opposer à mon élection, qui lui serait très utile. Peut-être est-ce pour cela qu'il a ouvert si tôt la période électorale. Qui le sait?

Il fait un temps magnifique; ça me donne des envies d'aller me promener dans les bois; mais cela égaie la vicille bougresse de Ste-Pélagie, qui jusqu'ici ne m'a pas été trop désagréable. Cependant je serais heureux de divorcer, car elle sera maussade en diable avec le mauvais temps.

Est-ce que le voyage que vous avez entrepris a produit le même résultat bienfaisant que les précédents? Moore est-il parti? Schorlemmer est-il rentré à Manchester?

Faites mes amitiés à Mme Louise, à Tussy et Pumps. Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

452. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Ste-Pélagie, 10/X/91.

Mon cher Engels,

L'élection marche bien si on en juge par la conduite de la partie adverse. Mon concurrent qui est un opportuniste, sachant que Constans n'avait nulle envie de me mettre en liberté provisoire, comme on avait fait pour Rochefort et Roche, s'est empressé de lui demander ma libération pour que je puisse aller soutenir ma candidature¹; Constans lui répondit par une lettre rendue publique², que légalement ce n'était pas possible puisque ma peine était définitive. Pour couper court à cette comédie j'ai envoyé une note aux journaux, que vous trouverez dans *Le Socialiste*³, où je traite mon concurrent Depasse de candidat officiel et de candidat des fusilleurs.

Constans a donné l'ordre aux journaux à sa solde, et toute la presse républicaine vit sur les fonds secrets, de ne pas souffler un mot sur ma candidature. Ainsi *L'Éclair*, dont Duc-Quercy est un des rédacteurs, avait accepté un article sur ma candidature; comme il n'était pas publié, Duc alla trouver le directeur, qui lui dit qu'il n'insérerait rien en ma faveur. La même réponse a été faite dans d'autres journaux.

Ce matin le directeur de la prison me fit appeler et me montrant ma note que seul *L'Intransigeant*⁴ avait publiée, me dit qu'il m'était défendu de rien écrire dans les journaux. Je lui répondis qu'étant candidat reconnu officiellement, je ne me soumettrai pas à ce règlement qui ne prévoyait pas mon cas et que j'allais écrire au ministre à ce sujet. Je vais le mettre dans une fichue position; si l'on prend des mesures disciplinaires à mon égard, on n'en fera

1. Le 5 octobre 1891, Depasse se rendait au ministère de l'Intérieur pour demander la mise en liberté de Lafargue. (N. R.)

2. Cette lettre est publiée dans *Le Temps* en date du 9 octobre (p. 2/V). (N. R.)

3. Dans une note publiée dans *Le Socialiste* du 10 octobre 1891, Lafargue répond en ces termes à la démarche de son concurrent Depasse : « ... Je ne lui reconnais pas le droit de rien demander pour moi. Il n'appartient qu'aux électeurs de réclamer ma mise en liberté. » Et plus loin : « Le Parti ouvrier... veut que les électeurs entendent, après le candidat des fusilleurs, le candidat des fusillés... » (N. R.)

4. *L'Intransigeant* du 11 octobre 1891 publie la lettre de Lafargue sous le titre « Leçon méritée » (p. 1/III). (N. R.)

que favoriser ma candidature. Constans, après son succès de Marseille¹, ne doit pas désirer de faire crier contre lui. — Mille-
rand, qui était hors de Paris, a dû arriver aujourd'hui; je lui ai
écrit de venir me voir; je verrai ce qu'il y a à faire.

Guesde est parti hier pour Lille avec un pouvoir pour me
remplacer dans les réunions : ils ne perdront pas au change. Ils
peuvent faire tout ce qu'ils voudront, tout ce qu'ils feront tournera
en ma faveur.

Amitiés à Mme Louise et bien à vous.

P. LAFARGUE.

Mon cher Engels, mon terme va échoir le 15 et depuis que
je suis en prison, ma propriétaire a perdu toute confiance en moi;
déjà elle a fait différentes visites à Laura pour lui rappeler le
paiement du loyer. Je vous prierai de m'envoyer un chèque pour
la tranquilliser et pour qu'elle laisse tranquille Laura.

453. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, 13 octobre 1891.

Mon cher Lafargue,

Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé le chèque dès qu'il vous
le fallait? Pourquoi exposer Laura à des avanies lorsque vous savez
qu'un mot de vous — ou d'elle — suffit pour les empêcher?

Ce cher Constans paraît vouloir à tout prix vous faire député
de Lille. Tant mieux, espérons qu'il va réussir. Si vous n'avez qu'un
opportuniste en face de vous, vous devez avoir toutes chances de
succès. Ce serait de la plus haute importance de vous savoir à la

1. Le 8 octobre, cinq ministres, dont Constans, ministre de l'Inté-
rieur, s'étaient rendus à Marseille pour les fêtes d'inauguration des
travaux d'assainissement de la ville. Des manifestations d'hostilité sont
déclenchées dès leur arrivée à la gare; elles sont dirigées surtout contre
Constans. Malgré une charge de cavalerie et plusieurs arrestations, les
manifestations reprennent plus violentes l'après-midi devant la préfec-
ture et sur le parcours des ministres. Constans est salué des cris : « A
bas Constans... saucisson... » Constans, très mécontent, eut une vive
altercation avec le maire et réclama des mesures de répression rigou-
reuse (*Le Soleil* 10 octobre 1891, p. 2/IV-VI). (N. R.)

Chambre — les autres députés socialistes ne paraissent pas *up to snuff*¹, c'est mou, mou, mou !

Certainement le Constans fera de son mieux pour vous faire échouer — mais en ce cas, il travaillera pour vous comme Bismarck en Allemagne a travaillé pour nous. Car chez nous ce ne sont pas les socialistes qui travaillent pour le roi de Prusse, c'est le roi de Prusse qui travaille pour les socialistes. Et il se pourrait bien que la rage où les sifflets et huées de Marseille ont mis Constans, serait un puissant moyen de vous faire élire. « Surtout pas de zèle », monsieur Constans !

Je dois écrire aujourd'hui une longue lettre à Bebel² pour le Congrès d'Erfurt, il y a plusieurs questions importantes à discuter. Voilà pourquoi je coupe court ma lettre. Gardez votre bonne humeur, tâchez de toujours vous moquer de vos adversaires, put your trust in the historical luck of our party and keep your powder dry³.

Mille saluts de Louise et de votre vieux

F. E.

Aussi de Pumps et de ses enfants qui sont encore ici, la petite a besoin d'un soutien en acier pour son dos (elle croît trop vite) et le machiniste traîne en longueur d'un jour à l'autre.

454. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 13/10/91.

My dear Laura,

Herewith the cheque £ 20.—to turn your landlady out of your domicile.

Now as to your Almanach. I am writing you an article but as it will have a practical turn toward the end of it, I can hardly send it off, or give it its final shape, until a short time before publication. Therefore I *must* know when your Almanach is to appear. Otherwise the thing may turn stale, or even be completely

1. Dégourdis. (N. R.)

2. Il s'agit de la lettre à Bebel du 13 octobre 1891. (N. R.)

3. Ayez confiance dans l'heureuse destinée de notre parti et gardez votre poudre sèche. (N. R.)

upset by events. It won't be more than 2 or 3 pages, 4 at utmost [?]*, so there will be no necessity to send it early—as far as *technical* matters are in question. But you will see that it is impossible to write an article d'actualité unless it be printed or published at once. So please let me know and I shall gladly do my best to oblige nos amis de là-bas.

Thanks for the papers. That *Action* de Lyon seems a splendid specimen of the present state of fusion and confusion amongst the French Socialists, out of the midst of which arises, erect, unavoidable, zudringlich, unausbleiblich, the everlasting Adrien Veber, bathing in his own conceit, in which he is hardly second to his worthy master Benoît Malon. How does this new harmony of all the disharmonies work? I see in the Secrétariat du travail there are all sorts, possibilists A and B, aside of our people and a lot of others, and so far they seem to have respect of each other's carcasses without coming to blows. I cannot imagine how it is done and what may be the upshot of it.

How much was the fine inflicted on Paul?

I cannot find it in the *Socialiste* and have not any other papers ready at hand—and [?]** what chances have you to evade it?

Love from Louise, Pumps, the children and your old ever thirsty (going to have a beer with Pumps)

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 13 octobre 91.

Ma chère Laura,

Ci-joint le chèque de 20 livres pour mettre ta propriétaire à la porte de ton domicile.

Parlons maintenant de ton Almanach. Je suis en train d'écrire un article pour toi, mais sa conclusion devant avoir un caractère pratique, je ne pourrai guère l'expédier ni lui donner sa forme définitive qu'à la veille de sa publication. *Il faut* donc que je sache quand ton Almanach doit paraître. Sinon, cela risque de vieillir ou même d'être complètement dépassé par les événements. L'article n'aura pas plus de deux ou trois pages, quatre au maximum [?]; il ne sera donc pas nécessaire de l'envoyer longtemps à l'avance pour des raisons *techniques*. Mais tu verras qu'il est impossible d'écrire un article d'actualité s'il n'est pas imprimé ou publié tout de suite. Veuille donc me renseigner, et j'aurai plaisir à faire de mon mieux pour obliger nos amis de là-bas.

Merci pour les journaux. Cette *Action* de Lyon semble être un

* Déchiffrage incertain.

** Déchiffrage incertain.

magnifique spécimen de l'état actuel de fusion et de confusion qui règne parmi les socialistes français, et d'où émerge, raide, inévitable, importun, immanquable, l'éternel Adrien Veber¹, nageant dans sa propre vanité, en quoi il le cède à peine à son digne maître Benoît Malon. Comment fonctionne ce nouvel accord de tous les désaccords ? Je vois qu'au Secrétariat du travail² il y a toutes sortes de gens, possibilistes A et B, outre nos amis et beaucoup d'autres ; jusqu'à présent ils semblent respecter mutuellement leurs carcasses sans en venir aux coups. Je ne puis imaginer comment cela se passe et ce qu'il peut en résulter.

A combien s'élève l'amende infligée à Paul³ ? Je n'arrive pas à trouver cela dans *Le Socialiste* et n'ai pas d'autres journaux sous la main. Quelles chances avez-vous d'y échapper ?

Amitiés de Louise, de Pumps, des enfants et de ton vieux et éternellement assoiffé (qui va boire un verre de bière avec Pumps)

F. ENGELS.

455. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Ste-Pélagie, 15/X/91.

Mon cher Engels,

Laura vient de m'apporter votre lettre, je vous remercie de votre chèque qui va apaiser mon cerbère femelle.

Un nouveau candidat radical s'est présenté⁴ ; mais d'après l'opinion de tous j'arriverai avant lui, et le parti radical sera

1. *L'Action* du 11 octobre 1891 publie (p. 1/II-IV) un article d'Adrien Veber : « Le Socialisme intégral ». Il s'agit de la réédition du livre de Benoît Malon portant ce titre. Veber fait le panégyrique de l'auteur, le « cerveau le plus meublé et le plus consciencieux du socialisme contemporain ». « Grâce à ce livre, le socialisme n'est plus une sèche doctrine économique basée sur la nécessité. Il est l'épanouissement normal de l'humanité en marche vers les justices futures. » (N. R.)

2. Le Secrétariat du travail était un organisme dont la création avait été décidée au Congrès international de Bruxelles (6 octobre 1891) et qui devait recueillir et publier tous renseignements concernant la vie des travailleurs. Composé de représentants des divers groupements, ce secrétariat disparaîtra en 1896. (N. R.)

3. Voir note 1, p. 75. (N. R.)

4. Le parti radical présente la candidature d'Eugène Roche. Mais son organe lillois, *Le Réveil du Nord*, s'abstiendra d'attaquer Lafargue. (N. R.)

obligé de reporter ses voix sur moi. Millerand, qui est venu me voir, m'a promis d'aller à Lille me donner un coup de main au scrutin de ballottage pour m'assurer les voix radicales. C'est encore l'opportuniste Depasse qui reste le danger; non pas lui-même mais par l'appoint qu'il pourrait recevoir du parti conservateur. Ce parti ne portera pas de candidat, mais il se réserve de choisir au dernier moment le candidat qui lui semblera le moins dangereux à sa cause. Jusqu'ici les journaux conservateurs nous attaquent impartialement et il serait bien malin de dire de quel côté ils voteront. Millerand craint que Constans, considérant mon élection venant après la réception de Marseille comme un sérieux échec à sa politique, ne fasse une entente avec les députés conservateurs du Nord, qui alors interviendraient dans la lutte. Enfin nous verrons.

En tout cas, ça marche bien à Lille : Delcluze et Guesde ont élu domicile à Lille pendant la période électorale; les réunions sont toutes des succès pour nous. Lundi prochain, *Le Travailleur* de Lille paraîtra quotidiennement pour soutenir ma candidature.

Je me porte bien et allégrement. Non seulement je garde ma poudre sèche, mais je tiens mes rhumatismes à distance, ce qui dans le présent moment est plus important.

La pauvre petite Lily va être bien malheureuse dans sa cage de fer. Elle ne pourra plus danser et sauter comme auparavant : je crois que l'air de la mer lui fera plus de bien que tous les supports du monde.

Amitiés à Mme Louise, à Pumps et à ses enfants.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

456. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Oct. 16/91.
Friday evening.

My dear General,

I had hoped to be able to write to you this morning,—Friday being, as a rule, a home-staying day with me. But I am blown hither and thither according as the wind blows from Lille, and a letter from Guesde, this morning, made me set out again for Pélagie.

Guesde is as full of fight and full of hope as ever; and but for

this fine capacity of hoping against hope where would poor Guesde be by this time?

*C'est... l'espoir
Qui, comme un élixir, le monte et qui l'enivre
Et lui donne le cœur de marcher jusqu'au soir.*

He writes that Millerand is all wrong as regards the relative strength of Depasse, the opportunist, and Roche, the radical. It is the latter, he says, whom the Lille reactionists will vote for.

This putting up of a candidate by the radicals is a pretty piece of infamy, by the way. When taxed with this, they say that they present a candidate because a socialist hasn't a ghost of a chance.

Now, it appears that this radical is a "clérical" and that he has been chosen by his party on that account. Radicalism "pur et simple" would be nowhere. The government—and the government is looking up just now, taking credit to itself for Boulanger's suicide—backs Depasse, opportunist N° I. Now it's a toss up whether the Jesuit, Roche, or the opportunist Depasse will win over the Catholic Conservatives: Anyway Roche, Depasse and Bère (opportunist N° II) s'entre-déchirent et s'entre-dévorent.

Paul is, I will not say out of the race, but, at any rate, out of this mess. Bearing in mind how all-important it is for the *Sauvissonnier* to conquer in this very contested election and the number of votes polled by Delory a few years back, Paul's return would be nothing short of a miracle. But, whatever the issue may be, this election is one of the most interesting that have taken place this long while. You know how much and how long and how vainly one has been talking of and hoping for and praying for and proclaiming "la concentration socialiste" in France. Here, for the first time, this concentration has actually been effected, spontaneously and almost unconsciously. No one fraction of the Socialist party in France has thus far stood aloof from or objected to the Socialist candidate. The "révisionnistes ouvriers", the frères ennemis—*Blanquistes-Granger* and *Blanquistes-Vaillant*—Possibilists A and B and Indépendants have one and all agreed to agree in this matter and appear to be smoking the pipe of peace.

The workers' votes will be Paul's, but I don't know whether these votes will go a long way.

I have very particular reasons for desiring that Paul may be successful, but I do not think that the fact of his not being returned can affect the very remarkable character of this candidature.—

Our almanach, in consequence of this election, cannot appear before next month. I will write to let you know the date of publication as soon as it is fixed.

Paul's fine amounts to 1,200 francs; but, oh Lord, my dear General, we don't mean to pay it.—If the worst comes to the worst, Paul will stop at St-Pélagie a month or two over and above his legitimate twelvemonth and then will be quit of his debt. But I

trust that between this and then we may teach Constans that there's many a slip between his cup and his lip and that we socialists may be drinking to his discomfiture!—

Meantime we are going to send him "un saucisson d'honneur".

Will you give my love to Louise and tell her that *M.P.*, with us,—does not stand for *Member of Parliament* but for *Member of Pélagie*.—

My landlady came in the first thing this morning—it's the early bird that finds the worm,—and departed in peace soon after. And, now, good riddance of Madame Vautour for the next three months!—

Goodbye, my dearest General, and give my love to Pumps and to her little ones.

Your

LÖHR.

TRADUCTION

16 octobre 91,
Vendredi soir.

Mon cher Général,

J'espérais pouvoir vous écrire ce matin, le vendredi étant en général un jour où je reste à la maison. Mais je suis ballottée de-ci de-là au gré du vent qui souffle de Lille, et une lettre de Guesde ce matin m'a remise en route pour Ste-Pélagie.

Guesde est aussi plein d'ardeur combative et d'espoir que d'habitude; mais sans cette belle aptitude à espérer contre toute espérance, où en serait le pauvre Guesde aujourd'hui?

C'est... l'espoir

*Qui, comme un élixir, le monte et qui l'enivre
Et lui donne le cœur de marcher jusqu'au soir.*

Il m'écrit que Millerand est tout à fait dans l'erreur en ce qui concerne le rapport des forces entre Depasse, l'opportuniste, et Roche, le radical. C'est pour ce dernier, dit-il, que voteront les réactionnaires de Lille.

Cette candidature des radicaux est, soit dit en passant, une belle infamie. Quand on la leur reproche, ils disent qu'ils présentent un candidat parce qu'un socialiste n'a pas l'ombre d'une chance.

Or il paraît que ce radical est un clérical et qu'il a été choisi par son parti pour cette raison. Le radicalisme pur et simple serait battu. Le gouvernement (qui redresse en ce moment la tête en s'attribuant le mérite du suicide de Boulanger) soutient Depasse, opportuniste n° 1. Or il est impossible de deviner qui, du jésuite Roche ou de l'opportuniste Depasse, l'emportera sur les conservateurs catholiques. En tout cas Roche, Depasse et Bère (opportuniste n° 2) s'entre-déchirent et s'entre-dévorent.

Je ne veux pas dire que Paul soit hors de la course, mais il est en tout cas hors de ce bourbier. Si l'on songe à quel point il est essentiel pour le *saucissonnier*¹ de vaincre dans ce scrutin très disputé et si l'on se rappelle le nombre des voix qu'a recueillies Delory il y a quelques années, l'élection de Paul ne serait rien moins qu'un miracle. Mais quel qu'en soit le résultat, cette élection est l'une des plus intéressantes qui aient eu lieu depuis longtemps. Vous savez à quel point on a, longtemps et en vain, évoqué, espéré, souhaité et proclamé « la concentration socialiste » en France. Et voici que, pour la première fois, cette concentration s'est effectivement réalisée, de façon spontanée et presque inconsciente. Aucune fraction du parti socialiste en France n'a jusqu'à présent manifesté de réserve ou d'opposition à l'égard du candidat socialiste. Les « révisionnistes ouvriers », les frères ennemis (Blanquistes-Granger et Blanquistes-Vaillant), possibilistes A et B et Indépendants ont unanimement convenu d'être d'accord en l'occurrence et semblent fumer le calumet de la paix.

Les voix ouvrières iront à Paul, mais je ne sais si ces voix le mèneront bien loin.

J'ai des raisons très personnelles de désirer le succès de Paul, mais je ne pense pas que sa défaite puisse affecter le caractère très remarquable de cette candidature.

Notre Almanach, par suite de cette élection, ne peut paraître avant le mois prochain. Je vous écrirai pour vous faire savoir la date de publication dès qu'elle sera fixée.

L'amende de Paul s'élève à 1.200 francs, mais, grand Dieu ! mon cher Général, nous n'avons pas l'intention de la payer. Si les choses tournent au pire, Paul restera à Ste-Pélagie un mois ou deux au-delà de la durée légale de ses douze mois, et il sera alors quitte de sa dette. Mais je compte bien que d'ici là nous pourrions apprendre à Constans qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et que nous pourrions, nous socialistes, boire à sa déconfiture !

En attendant, nous allons lui envoyer « un saucisson d'honneur ».

Voulez-vous faire mes amitiés à Louise et lui dire que M. P., chez nous, ne veut pas dire *membre du Parlement*, mais *membre de Pélagie* ?

Ma propriétaire est venue dès la première heure ce matin (heure du matin, heure du gain) et est repartie en paix aussitôt après. Et maintenant, bon débarras de Mme Vautour pour les trois mois à venir !

Au revoir, mon très cher Général, et faites mes amitiés à Pumps et à ses petits.

Votre

LÖHR.

1. Sobriquet de Constans, ministre de l'Intérieur. (N. R.)

457. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

22 Oct. 91.

My dear Laura,

Herewith my article. Please look it over and say what you think of it. If you think that it won't do, or not without essential alterations, please say so. If you think it will do, let it be judged by others, quant au fond. Le fond once agreed upon, please tell me where that particular lady la langue française wants alterations. I could not, in a matter of this sort, where I should be held answerable for every word published, allow the Frenchies to make changes without seeing them myself first. If only formal changes are required, will you send me the Ms back with your proposed changes and then we can settle.

Kind regards to our prisoner.

In great haste—Postschluss!

Love from Louise and yours ever

F. E.

TRADUCTION

22 octobre 91.

Ma chère Laura,

Ci-joint mon article¹. Veuille bien y jeter un coup d'œil et me dire ce que tu en penses. Si tu crois qu'il ne va pas, ou qu'il y faudrait des corrections importantes, n'hésite pas à le dire. Si tu crois qu'il va, soumets-le au jugement d'autres personnes, quant au fond. Si l'on est d'accord sur le fond, veuille me dire quelles corrections exige cette dame pointilleuse qu'est la langue française. Je ne pourrais, pour un sujet de cette nature, où je dois être tenu responsable de chaque mot publié, laisser les Français apporter le moindre changement sans être consulté au préalable. Si les corrections nécessaires sont de pure forme, voudrais-tu me renvoyer le manuscrit en y joignant tes suggestions : nous pourrions alors décider.

Bonnes amitiés à notre prisonnier.

En toute hâte : fermeture de la poste !

Amitiés de Louise et bien à toi.

F. E.

1. Il s'agit de l'article : « Le Socialisme en Allemagne », qui paraîtra dans l'*Almanach du Parti ouvrier pour 1892* (p. 93-105). (N. R.)

458. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Ste-Pélagie, 24/X/91.

Mon cher Engels,

Laura m'a apporté votre article sur le Parti socialiste allemand; nous l'avons lu attentivement ensemble; il est magnifique. Loin d'y trouver à redire, nos amis penseront qu'il vient à point, qu'il est la plus claire et intelligente exposition de la situation actuelle et qu'il est de la dernière importance de dire la vérité dans le présent moment. Après les élections, je le communiquerai à Guesde et vous transmettrai son opinion; je suis sûr qu'il pensera comme moi.

Je crois que d'ici à quelque temps l'entente entre la Russie et la France ne sera plus aussi cordiale; les chauvins commenceront à s'apercevoir que le tzar les roule et leur soutire des centaines de millions en ne leur donnant que de bonnes paroles. Le succès de l'emprunt des 500 millions cache peut-être un gigantesque insuccès. — Il n'a pas été souscrit par le public, mais par une dizaine de grandes maisons de banque : le Crédit Foncier, à lui seul, a souscrit pour plus de 2 millions 1/2 de titres. Le gouvernement russe allouant une commission dite *de guichet*, par chaque titre souscrit, les banques avaient intérêt d'enfler le nombre de leurs souscriptions pour toucher une plus forte prime et pour faire croire à leur crédit : tous leurs courtiers et agents partageant avec elles la commission ont souscrit au-delà des besoins de leur clientèle. Le lendemain de l'emprunt ils se mirent à vendre pour débarrasser leur portefeuille. Le nombre de titres jetés sur le marché était si considérable qu'ils perdaient 1/2 %, disait la chronique financière du *Temps*¹. — Si la défaveur se jette dans le public, il se pourrait que les banques n'écoulassent leurs titres qu'à perte; et comme il faudra donner de l'argent à la Russie, les choses s'embrouilleront; d'autant plus que les Rothschild jouent à la baisse sur les valeurs russes. Un mois avant l'emprunt on estimait qu'il y avait en France pour 4 milliards 1/2 de papier russe, ce chiffre a

1. Lafargue tire ses arguments de la « Semaine financière » du *Temps* du 19 octobre 1891 (p. 4/I-III), dont la première partie est consacrée à l'emprunt russe, et critique la pratique des établissements de crédit qui partagent avec leurs courtiers la « commission de guichet », pratique qui a eu pour résultat de faire baisser aussitôt les obligations russes. (N. R.)

dû augmenter, car l'Allemagne et l'Angleterre se sont débarrassées à Paris d'une partie de leurs emprunts russes. Si les patriotes perdent de l'argent avec la Russie, leur enthousiaste amour pour le tzar ne durera pas longtemps et l'on commencerait bientôt à l'appeler le pendeur et le fouetteur de femmes, comme il y a quelques années. Et alors la situation politique pourrait prendre une autre tournure.

Quand vous lirez cette lettre vous connaîtrez comme moi le résultat des élections. *Le Travailleur* de Lille¹ qui, d'hebdomadaire, était devenu pendant une semaine quotidien, vous a tenu au courant de la lutte électorale. La campagne a été vigoureusement menée par Guesde, Delcluze et Delory.

Le parti radical de la Chambre et tous les mécontents qu'a faits Constans attachent une grande importance à mon élection; ils considèrent qu'elle sera un coup porté à Constans qu'ils veulent renverser; c'est pour cette raison que, violant la discipline républicaine, ils sont intervenus au dernier moment pour faire voter en ma faveur les radicaux, bien qu'il y eût un candidat radical, Roche, dans la lice.

Si nous remportons un succès électoral, ce serait toute la région du Nord conquise définitivement; les radicaux seraient obligés de marcher avec nous pour les prochaines élections municipales de mai 1892. Les municipalités de Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières, Fourmics, Calais, etc., nous appartiendraient; je pourrai être maire de Lille, si c'est utile. Si nous ne faisons pas de boulette, nous aurions aux prochaines élections législatives des victoires.

D'un autre côté, moi entrant à la Chambre, on pourrait constituer, avec les radicaux qui marchent avec Millerand, Hovelacque, Moreau, etc., un groupe de 60 à 80 députés socialistes et radicaux, qui avec l'appoint des boulangistes pourrait jouer un rôle. Le groupe contribuerait à renverser Constans, ce qui le poserait immédiatement.

Les événements marchant vite en France, le parti aurait, en fort peu de temps, une grande influence dans le pays et se développerait à vue d'œil.

Mais tout cela est probable, à condition que je sois élu. — Guesde m'écrit que je passerai au premier tour : il voit toujours tout en beau. Il vaudrait peut-être mieux ne passer qu'au second tour, pour compromettre les députés et les journaux radicaux et faire du bruit sur l'élection de Lille. Constans, qui tient toute la presse avec des subventions, a réussi à faire le silence à Paris;

1. *Le Travailleur*, organe du parti ouvrier de la région du Nord, paraît tous les jours du 20 au 24 octobre. (N. R.)

mais au second tour ce sera impossible. — Duc-Quercy m'écrit ce matin, que malgré toutes ses tentatives, il n'a pu obtenir l'insertion d'aucune note en ma faveur, mais des promesses pour le deuxième tour.

Enfin, nous verrons !

Amitiés à Mme Louise, Tussy, Pumps and family.

P. LAFARGUE.

La commission de l'emprunt russe était de 5 francs par titre¹.

459. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

24/10/91.

Saturday evening.

My dear General,

I read your article last night and this morning read it to Pau at Pélagie. Ça ira ! Ça ira ! It is really fine. Paul shares my admiration, but he'll be writing to you at the same time as myself about the Emprunt Russe and what not.

On Guesde's return we will show him your article and get his opinion of it. Meantime your Ms is in my keeping. I consider that a distinct and uncompromising utterance of the kind is exactly what has been wanted here by our people. Nothing so categorical has been published on the subject in France. I do not speak of our besotted bourgeois; their eyes are sealed and neither logic nor rhetoric will avail to open them; the truth is more wasted on them than pearls on pigs. The few verbal changes which I would suggest I will submit to you when Guesde shall have seen the article.

Excellent news from Lille but it's no use forecasting at this time of the night; you will know the result before these lines reach you.

Paul has done me the kindness to give me letters to write and to translate for him, which I must do tonight. Tomorrow I have some friends coming and on Monday I shall be busy in the morning with a lesson to a young woman who is learning English

1. Ajouté au crayon.

in extremis (employment is promised her provided she knows a little English) and in the afternoon I shall be pilgriming to Pélagie to congratulate or to condole with Paul.

So goodbye, my dear General, with a kiss from your

LÖHR.

Kind remembrances to Louise.

TRADUCTION

24 octobre 91.
Samedi soir.

Mon cher Général,

J'ai lu votre article hier soir et ce matin je l'ai lu à Paul, à Pélagie. Ça ira ! Ça ira ! Il est vraiment beau. Paul partage mon admiration, mais il doit être en train de vous écrire en même temps que moi sur l'emprunt russe et d'autres choses encore.

Au retour de Guesde nous lui montrerons votre article et lui demanderons son avis. En attendant je garde votre manuscrit. J'estime qu'un tel langage, net et intransigeant, est exactement ce qui a manqué ici à nos amis. Rien n'a été publié d'aussi catégorique en France sur ce sujet. Je ne parle pas de nos bourgeois abrutis; leurs yeux sont bouchés, et ni logique ni rhétorique ne parviendront à les leur ouvrir; on gaspille davantage son temps en leur disant la vérité qu'en jetant des perles aux pourceaux. Quant aux quelques modifications de forme que je suggérerais, je vous les soumettrai une fois que Guesde aura vu l'article.

Excellentes nouvelles de Lille, mais il est vain de faire des pronostics à cette heure de la soirée; vous connaîtrez le résultat avant que ce mot ne vous parvienne.

Paul m'a fait la gentillesse de me confier la rédaction et la traduction de lettres, et il faut que je m'y mette ce soir. Demain j'ai des amis qui viennent; lundi je serai prise le matin par une leçon à une jeune femme qui apprend l'anglais *in extremis* (on lui promet du travail à condition qu'elle connaisse un peu d'anglais), et l'après-midi j'irai en pèlerinage à Pélagie pour féliciter Paul ou lui présenter mes condoléances.

Au revoir donc, mon cher Général, avec un baiser de votre

LÖHR.

Bon souvenir à Louise.

460. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 27 Octbr 1891.

Mein liebes Löhr,

Das ist ja ein ganz famoseres Resultat, Paul heading the Poll —pretty Poll—you see enthusiasm makes me half mad and drives me into Pantomime puns, but when I came to “pretty Poll” and remembered your name was Kakadou, that brought me to a dead stop: I might be accused of blasphemy and what not! Au, au, sagt der Jud in Berlin, wenn der Christliche Germane auch einmal versucht einen Witz zu machen.

Well, if I only knew le nombre des électeurs inscrits, I should make a shrewd guess. The *Défense* de Lille bragged with 6,000 Monarchist and Clerical votes; that I doubt very much, and so think Paul almost safe. We drank success to him last Sunday in 1868 Port, and I am sure at least the 5 votes over the 5,000 are due to our efforts. Never mind, next Sunday week we'll try another and more successful sort and that is sure to smash up all his opponents. What a fine country France is to be looked up! You attack the government, the government makes you M.P. (Pélagie) but Pélagie makes you M.P. (Parliament). In Germany it's the other way about. You get elected into Parliament and then you may well write behind your name M.P. because that means Member of *Plötzensee*—the new monster prison near Berlin.

But trêve de bêtises. I am very glad indeed you and Paul like my article. But will the Kuddelmuddel people of the *Almanac* be of the same mind? Never mind [another Pantomime effort, I shall soon be M.P. (Pantomime)]: it can then go in the *Socialiste*.

Old Sorge who does not want to have the *Socialiste* without paying for it asks me to send 10/ for his subscription. I send a postal order; they sell readily in Vienna, as Louise tells me, so no doubt they will be legal tender in Paris.

Post mark.

I. 525,490,10/—Regent's Park Road

38

24 sept. 91.

Things in Erfurt went very well. The execution of the insolent young student and commis-voyageur lot was very necessary. They will soon disappear now, and the next lot of the same sort will be less cheeky.

But now it's post-time and dinner-time too. Give Paul a hearty cheer in our name when you come into Pélagie, and take a hearty embrace yourself from Louise and your old incorrigible

GENERAL.

TRADUCTION

Londres, 27 octobre 1891.

Ma chère Löhr,

C'est un résultat formidable que Paul soit en tête du scrutin¹ : « pretty Poll »² ! Tu vois que l'enthousiasme me rend à moitié fou et me suggère des jeux de mots burlesques, mais une fois arrivé à « pretty Poll » et me rappelant que ton nom était Kakadou, cela m'a arrêté court : je pourrais être accusé de blasphème et qui sait de quoi encore ? Aïe, aïe, comme dit le Juif de Berlin quand l'Allemand chrétien essaie pour une fois de faire de l'esprit.

Ma foi, si je savais seulement le nombre des électeurs inscrits, je serais un devin plein de sagacité. *La Défense* de Lille a prétendu qu'il y avait eu 6.000 voix monarchistes et cléricales³ ; j'en doute fort et je crois donc que Paul est en bonne posture. Nous avons bu à son succès dimanche dernier du porto 1868, et je suis sûr qu'au moins les cinq voix qui s'ajoutent aux 5.000 sont dues à nos efforts. Ne crains rien, dimanche en huit nous essaierons un autre cru encore plus propice, et cela mettra sûrement en déroute tous ses adversaires. Quel admirable pays que la France ! Vous attaquez le gouvernement, le gouvernement fait de vous un M. P. (Pélagie)⁴, mais Pélagie fait de vous un M. P. (Parlement). En Allemagne c'est l'inverse. Vous êtes élu au Parlement et vous pouvez alors fort bien écrire à la suite de votre nom M. P. parce que cela veut dire membre de Plötzensee, la nouvelle prison monstre près de Berlin.

Mais trêve de bêtises. Je suis en vérité très content que Paul et toi ayez aimé mon article. Mais est-ce que toute cette bande hétéroclite de l'Almanach sera du même avis ? Aucune importance⁵ [encore un effort de polichinellerie, je serai bientôt M. P. (poli-

1. Au premier tour, Lafargue obtenait 5.005 voix contre 2.928 à Depasse, 2.272 à Roche et 1.246 à Bère. (N. R.)

2. Triple jeu de mots sur Paul et Poll qui, nom commun, signifie scrutin et, nom propre, désigne un perroquet. Le nom familial de Laura, Kakadou, signifie aussi perroquet. (N. R.)

3. *La Défense*, journal conservateur de Lille, dans son numéro en date du 27 octobre. (N. R.)

4. Jeu de mots : l'abréviation M. P. (Member of Parliament) désigne un député à la Chambre des Communes. (N. R.)

5. Nouveau jeu de mots : le mot « mind » ayant le double sens d'opinion, avis (comme substantif) et d'accorder de l'importance (employé comme verbe). (N. R.)

chinellerie)] : l'article pourrait alors passer dans *Le Socialiste*.

Le vieux Sorge, qui ne veut pas recevoir *Le Socialiste* sans le payer, me demande d'envoyer 10 shillings pour son abonnement. J'envoie un mandat-poste : l'argent anglais, me dit Louise, s'écoule sans difficulté à Vienne, il aura donc sans aucun doute cours légal à Paris.

Cachet de la poste.

I. 525,490,10/—Regent's Park Road.

38

24 sept. 91.

Tout s'est très bien passé à Erfurt. L'exécution de cette bande de jeunes étudiants insolents et de commis voyageurs était tout à fait nécessaire¹. Ils ne tarderont pas à disparaître maintenant, et la prochaine bande du même genre sera moins effrontée.

Mais c'est maintenant l'heure de la poste et aussi l'heure du dîner. Acclame cordialement Paul en notre nom quand tu iras à Pélagie, et reçois toi-même une cordiale étreinte de Louise et de ton vieil et incorrigible

GÉNÉRAL.

461. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Nov. 3/91.

My dear General,

Your puns are disgraceful and you deserve hanging for them.

Thanks for drinking to Paul's success, but if your united efforts in 68 Port are only worth 5 votes, why, I'm sure Péroline and I did better in our last year's claret. Better luck to you next time and I hope you'll make the scale dip in favour of our candidate whose portrait in the *Lillois* I hope you admire: he looks almost as young and sheepish as when he came a-wooing Kakadou.

Yesterday he was looking rather seedy, and no wonder, considering that at the Lille Brasserie du Parti, 1.000 litres of beer (let alone "le velours") had been drunk to his health on Sunday evening!

Here's such a hubbub as you never saw in our press and political world, and all along of this election. Says the *Soleil*: "Un coup

1. Au congrès d'Erfurt, l'exclusion de Werner et Wildberger avait été votée à l'unanimité à la séance du 16 octobre. (N. R.)

de foudre dans un ciel serein ! Les 5,000 voix données à M. Lafargue sont venues troubler les républicains du gouvernement au milieu de leur quiétude." *L'Estafette*, *La République Française* and *Le Temps* are boiling over ("il a tout pour lui, cet excellent M. Lafargue", says Emmanuel Arène, un pilier de la majorité républicaine); *Le Gaulois* predicts "la chute du ministère dès le début de l'année prochaine". — Lafargue's success has stirred up Millerand and Millerand's stirring has led to the resurrection of Clemenceau. "M. Millerand ne veut pas être débordé par M. Lafargue et M. Clemenceau ne veut pas être débordé par M. Millerand", writes the *République*.

The fact is that the radicals have long been in a bad way and this election gave them a chance of a revival. They began by setting up a candidate of their own and their press systematically and rigorously excluded all letters and communications from the socialist candidate and his committee. But before the day of the elections had dawned, the radicals, Millerand-Moreau, had found out which way the wind was blowing and *lâchèrent* their own candidate for his socialist opponent. In l'Yonne the opportunist retires in favour of the radical candidate and at Lille the radicals are nothing if not "bienveillants" towards socialism. (See Millerand's speech.)

Our own people are beside themselves with joy. They had not in the least expected so favourable an issue, having been so long used to fortune's cruelty, though they had never come to like it. But our party in and out of Palais Bourbons and Pélagie Prisons will have to keep on the alert, for they are surrounded by enemies disguised and undisguised. Guesde writes to Paul: "On nous fait une guerre de Peaux-Rouges!" But all this excitement of the modérés, the opportunists and the radicals shows that our party is looking up and will, at last, have to be counted with. And it is the radicals who have had to make the overtures and who come knocking at the gate of the *Parti Ouvrier* and accept the socialist candidature—*la seule nette!* —

Goodbye, my dear General, I have two or three letters to write before post-time and, as Péroline is at Paris, I shall have to run round to the post and be back in time to feed my beasts and birds.

Your KAKADOU.

TRADUCTION

3 novembre 91.

Mon cher Général,

Vos calembours sont ignobles et vous mériteriez d'être pendu. Merci d'avoir bu au succès de Paul, mais si vos efforts conjugués au Porto 68 se soldent seulement par cinq voix, eh bien, je suis

sûre que Péroline et moi avons fait beaucoup mieux avec notre bordeaux de l'an dernier. Je vous souhaite meilleure chance la prochaine fois et j'espère que vous ferez pencher la balance en faveur de notre candidat dont j'espère que vous admirerez le portrait dans *Le Lillois*¹ : il a l'air presque aussi jeune et aussi penaud que lorsqu'il venait faire la cour à Kakadou.

Hier il avait assez mauvaise mine, et cela n'a rien d'étonnant si l'on songe qu'à la Brasserie du Parti de Lille, 1.000 litres de bière (sans compter le « velours ») ont été bus à sa santé dimanche soir !

Il règne ici, depuis le début de cette campagne électorale, un tohu-bohu comme on n'en a jamais vu dans notre presse et dans le monde politique. *Le Soleil* dit : « Un coup de foudre dans un ciel serein ! Les 5.000 voix données à M. Lafargue sont venues troubler les républicains du gouvernement au milieu de leur quiétude². *L'Estafette*³, *La République Française*⁴ et *Le Temps* débordent (« Il a tout pour lui, cet excellent M. Lafargue », dit Emmanuel Arène, un pilier de la majorité républicaine); *Le Gaulois* prédit « la chute du ministère dès le début de l'année prochaine »⁵. Le succès de Lafargue a agité Millerand, et l'agitation de Millerand a provoqué la résurrection de Clemenceau. « M. Millerand ne veut pas être débordé par M. Lafargue et M. Clemenceau ne veut pas être débordé par M. Millerand », écrit *La République*.

Le fait est que les radicaux sont depuis longtemps en mauvaise posture, et cette élection leur a donné une chance de renouveau. Ils ont commencé par présenter un candidat à eux, et leur presse a systématiquement et rigoureusement écarté toute lettre et tout communiqué du candidat socialiste et de son comité. Mais avant le jour des élections, les radicaux, Millerand-Moreau, avaient flairé d'où venait le vent, et ils lâchèrent leur

1. *Le Lillois* n° 360 du 25 octobre 1891 publie un dessin en première page portant le titre : « Guesde et Delcluze aux électeurs de la 1^{re} circonscription. » On y voit Delcluze et Guesde montrant le portrait de Lafargue qu'encadrent un dessin représentant le massacre de Fourmies et un autre où l'on voit le préfet du Nord chassé de la préfecture. Présentant les candidatures, le journal dit : « La candidature Lafargue est la seule candidature absolument nette. Il se recommande du parti ouvrier et rien que du parti ouvrier. » Dans le n° 362 du 6 novembre, il appelle à voter pour Lafargue, candidature de protestation. Et, dans le numéro suivant, il se félicitera du succès remporté par la « coalition radicalo-socialo-conservatrice ». (N. R.)

2. *Le Soleil* du 30 octobre 1891 (p. 1/I-II) dans l'éditorial d'Édouard Hervé. (N. R.)

3. Dans ses numéros du 28 octobre et du 1^{er} novembre. (N. R.)

4. Éditorial d'Emmanuel Arène dans *La République Française* du 1^{er} novembre. (N. R.)

5. Éditorial de J. Cornély dans *Le Gaulois* du 27 octobre 1891. (N. R.)

propre candidat pour son adversaire socialiste. Dans l'Yonne l'opportuniste se retire en faveur du candidat radical¹, et à Lille le candidat radical se retire en faveur du socialiste. En somme, pour le moment, les radicaux sont toute bienveillance à l'égard du socialisme (voir le discours de Millerand)².

Nos amis sont fous de joie. Ils n'avaient pas le moins du monde escompté un résultat aussi favorable, habitués qu'ils sont depuis longtemps à la cruauté du sort, bien qu'ils ne s'y fussent jamais résignés. Mais notre parti, au dedans et au dehors des Palais-Bourbon et des Sainte-Pélagie, devra rester sur le qui-vive, car il est entouré d'ennemis déguisés et non déguisés. Guesde écrit à Paul : « On nous fait une guerre de Peaux-Rouges ! » Mais tout cet énervement des modérés, des opportunistes et des radicaux montre que notre parti relève la tête et qu'il faudra enfin compter avec lui. Et ce sont les radicaux qui ont dû faire les avances, qui viennent frapper à la porte du *Parti Ouvrier* et qui acceptent la candidature socialiste, *la seule nette!*

Au revoir, mon cher Général, j'ai deux ou trois lettres à écrire avant l'heure du courrier, et comme Péroline est à Paris, il faudra que je fasse un saut jusqu'à la poste et que je sois de retour à temps pour nourrir mes bêtes et mes oiseaux.

Votre KAKADOU.

462. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 9 Novbr 91.

My dear Laura,

Victoire! Though hidden in one of its most desolate corners, amongst the paragraphs that help to make up columns, the *Daily News* did inform us that Paul had beaten Depasse (who now would do well to change the *a* of his name, source of so many calembours, into *e*) by 1,400 or thereabout. So the two toasts,

1. Une élection complémentaire avait également lieu le 25 octobre à Auxerre. Ce sera le radical Paul Doumer qui sera élu au second tour. (N. R.)

2. Il s'agit du discours de Millerand à l'hippodrome de Lille appelant les électeurs radicaux à reporter leur voix au second tour sur le nom de Lafargue. (N. R.)

in Port and Claret, offered up yesterday by us, were not without effect. Well, that's so much gained. And what is worth more than the victory itself almost, is the way in which it was won and which turns a common by-election into a great political action, a cause of incalculable effects. Paul may well back his Constans against the roi de Prusse as an involuntary promoter of socialism; but the real likeness lies between Constans and Bismarck, as it lay between Bismarck and Louis Bonaparte—they all partake of that short-sighted cleverness and Dummschlaubeit of the ordinary merchant and speculator who aims at one thing, and, by miscalculating causes and effects, arrives at effecting the very opposite.

Anyhow Constans' stupidity has resulted not only in Paul's election, which gives a tremendous *élan* to socialism all over France, but also in loosing the coalition for the maintenance of the ministry which was formed against Boulangism at the Rue Cadet. I don't think the mass of the *Clemencist* Radicals will as yet fall away from the ministry, they are held too tightly. But the old feeling of security does no longer exist since the *Roche*-debate. And some, the more consistent elements like Millerand, can hardly keep within the ministerial alliance. That, and the personal ambitions and intrigues *within* the ministry will be sufficient to bring on a change—and every change loosens the bonds between the Czar and French Chauvinists, and thus is in favour of peace. By the bye, what an irony of history that the Russian government, after having spent millions on Boulanger, must now spend fresh millions on the very people who upset Boulanger!

It was a nice exciting time and I have to thank you very much for enabling me to follow all the péripéties of it in the Paris Press. What a miserable helpless political ass that Ranc has become. Il doit être en train de s'enrichir, celui-là!

I have sent a few lines of humorous congratulations to Paul direct, so that M. le directeur de la prison might have the perusal of them. If he should confiscate them I will send you a copy. But I hope and trust there will be more respect shown to M. le député.

I am curious to see what Constans and the Chamber will do now. If they try to keep Paul in S. Pélagie it will be all the worse for them.

It strikes me Mother Crawford is not far wrong in saying the strength of the present ministry is its having brought about outward signs of the French and Russian *entente*; and that this makes the Radicals fear a dissolution. But if, as is probable, *internal* discussions break up the ministry, taking advantage of another such doubtful victory as that on Saturday week, then everything changes. First, the Russian *entente* becomes very vapoury as soon as the instability of governments is evidenced again, and secondly, if the Cabinet splits up, either fragment will claim the

merit of that entente. And thirdly, after a split nobody can tell either what the reconstruction may turn out to be, or how long it may last.

I have looked at the *Justice* of Clemenceau lately again more often, and it strikes me that at the bottom of the antiboulangist Alliance must have been the idea that there was only one way of taking the wind out of the sails of any present or future Boulanger, and that is: to close with Russia at any price and *then hasten on the guerre de revanche*. That is the only conclusion I can draw from the tone of the *Justice*: soyons plus patriotes que Boulanger! And no doubt that plan would suit them all: settle the account with Germany, raise France again to a position of supremacy (which Russia *might* allow them the show of, provided France gave her the reality) and then, but not before, settle our internal republican party quarrels. Unless that is the fact, I cannot make out either the language or the action of the Radicals. They may be fools but there is a limit to all folly, outside the madhouse at least.

Louise is going to write a few lines, so I close with love.

Ever yours,

F. E.

My dear Laura,

I am very proud that my definition of the letters M. P. turned out right at last though you have been right before and are right as long as things last. The notice about M. P. (in your sense) election was underneath a paragraph "The Murder of a wealthy widow"; General found it out, as I did not know, that the election of a Socialist ranges itself under the impression of a bourgeois.

TRADUCTION

Londres, 9 novembre 91.

Ma chère Laura,

Victoire¹! Bien que la nouvelle fût cachée dans un des coins les plus désolés, parmi les entrefilets qui servent à boucher les trous, le *Daily News*² nous a informés que Paul avait battu Depasse (qui maintenant ferait bien de changer le *a* de son nom, source de tant de calembours, en un *e*) d'environ 1.400 voix. Les deux toasts de porto et de bordeaux que nous avons portés hier

1. Au second tour, Lafargue est élu par 6.470 voix contre 5.175 à Depasse. (N. R.)

2. *Daily News* du 9 novembre 1891 (p. 6/III) publie un entrefilet : « A Socialist elected Deputy at Lille. » (N. R.)

n'ont donc pas été sans effet. Ma foi, c'est toujours cela de gagné. Et ce qui vaut encore mieux peut-être que la victoire elle-même, c'est la façon dont elle a été remportée, une banale élection partielle se trouvant transformée en grande action politique d'une portée incalculable. Paul pourrait fort bien défendre les droits de son Constans contre ceux du roi de Prusse au titre de promoteur involontaire du socialisme; mais là où apparaît la ressemblance véritable, c'est entre Constans et Bismarck, tout comme entre Bismarck et Louis Bonaparte : ils illustrent tous cette habileté sans perspective et cette roublardise bornée du banal commerçant spéculateur qui se fixe un but et qui, incapable de mesurer les causes et les effets, arrive au résultat opposé.

En tout cas, la stupidité de Constans a eu pour effets non seulement l'élection de Paul, qui donne un élan formidable au socialisme dans toute la France, mais aussi la désagrégation de cette coalition pour le maintien du ministère qui s'était formée rue Cadet contre le boulangisme. Je ne pense pas que, dans leur masse, les radicaux *clemencistes* se détacheront tout de suite du gouvernement; on les tient trop fermement en main pour cela. Mais le vieux sentiment de sécurité a disparu depuis le débat Roche¹. Et certains, les éléments relativement conséquents comme Millerand, ne peuvent guère demeurer au sein de l'alliance gouvernementale. Ce fait ainsi que les ambitions et les intrigues personnelles à l'intérieur du ministère suffiront à amener un changement; et tout changement, en relâchant les liens entre le tzar et les chauvins français, est favorable à la paix. A propos, quelle ironie de l'histoire que le gouvernement russe, après avoir dépensé des millions pour Boulanger, doive maintenant dépenser de nouveaux millions pour les gens mêmes qui ont renversé Boulanger!

Nous avons vécu des journées passionnantes, et il faut que je te remercie vivement de m'avoir permis d'en suivre toutes les péripéties dans la presse parisienne. Quel âne politique misérable et impuissant ce Ranc est devenu²! Il doit être en train de s'enrichir, celui-là!

1. Le 31 octobre, la Chambre avait été amenée à discuter l'interpellation de E. Roche sur le maintien en prison de Lafargue. Millerand et Clemenceau intervinrent et ce dernier prononça un de ces discours « qui étaient jadis le signal et comme le tocsin des crises » (*Le Temps* du 2 novembre). Les radicaux votèrent contre l'ordre du jour du gouvernement et l'opposition de droite s'abstint. Freycinet n'obtint finalement le vote de l'ordre du jour pur et simple que par 228 voix contre 148. (N. R.)

2. Engels fait sans doute allusion à son attitude dans l'élection de Lille, où il soutenait la candidature de Depasse. Ce qui l'amène à dire à propos de Constans : « Quelles que soient les vraies responsabilités engagées dans cet événement à jamais déplorable (le massacre de Fourmies) ... personne n'en a été plus profondément désolé que M. le ministre de

J'ai adressé directement à Paul quelques lignes de félicitations facétieuses, afin que M. le directeur de la prison puisse les parcourir. S'il confisque ce mot, je t'en enverrai copie. Mais j'espère bien qu'on montrera davantage de respect à M. le député.

Je suis curieux de voir ce que Constans et la Chambre vont faire maintenant. S'ils essaient de garder Paul à Sainte-Pélagie, ce sera tant pis pour eux¹.

Je trouve que la mère Crawford² ne se trompe guère en disant que ce qui fait la force du ministère actuel, c'est d'avoir suscité des manifestations extérieures de l'entente franco-russe et que c'est pour cela que les radicaux redoutent une dissolution. Mais si, comme il est probable, des dissensions internes font éclater le ministère, à la faveur d'une autre victoire douteuse comme celle de samedi il y a huit jours³, alors tout change. En premier lieu, l'alliance russe devient très fragile dès que l'instabilité des gouvernements se manifeste à nouveau. En second lieu, si le cabinet se disloque, chaque fraction revendiquera le mérite d'avoir réalisé cette alliance. Et en troisième lieu, après une dislocation, personne ne peut dire ce que donnera le replâtrage, ni combien de temps il durera.

Je lis de nouveau et plus souvent depuis quelque temps *La Justice* de Clemenceau, et j'en viens à penser que l'alliance anti-boulangiste a dû naître, au fond, de cette idée qu'il existait une seule façon de couper l'herbe sous les pieds de tout Boulanger présent ou à venir, à savoir de s'entendre avec la Russie et de précipiter alors la guerre de revanche. C'est la seule conclusion que je puisse tirer du ton adopté par *La Justice*: soyons plus patriotes que Boulanger ! Et sans nul doute, ce plan arrangerait tout le monde : régler les comptes avec l'Allemagne, rendre à la France une position de suprématie (suprématie dont la Russie lui laisserait peut-être les apparences, pourvu que la France lui en accorde la réalité), et alors, mais pas avant, régler les querelles internes du parti républicain. Si telle n'est pas la réalité, je ne puis comprendre ni le langage, ni les actes des radicaux. Ils sont peut-être

l'Intérieur. » Il écrit également : « L'élection de M. Lafargue serait le triomphe d'une coalition équivoque » (*Paris* du 7 novembre 1891 : « L'Élection du Nord »). (N. R.)

1. Dès le 9 novembre, la Chambre était saisie d'une proposition de Ferroul et d'une proposition de Millerand qui l'invitaient à requérir la suspension de la détention de M. Lafargue. Celle-ci fut votée à main levée. Les ministres de l'Intérieur et de la Justice donnèrent l'ordre de mise en liberté, en laissant entendre qu'il s'agissait d'une suspension de peine pour la durée de la session et que la durée de la période pendant laquelle il siégerait ne viendrait pas en défalcation de la peine de prison à laquelle il a été condamné (*Le Temps* du 10 novembre). (N. R.)

2. *Daily News* du 9 novembre 1891, dans un article non signé : « The French Ministry. » (N. R.)

3. Il s'agit de l'interpellation Roche. Voir plus haut. (N. R.)

fous, mais il y a une limite à toute folie, hors de l'asile tout au moins.

Louise va t'écrire quelques mots; je m'arrête donc en t'envoyant mes amitiés.

Bien à toi,

F. E.

Ma chère Laura,

Je suis très fière que ma définition des lettres M. P. se soit finalement révélée exacte, bien que vous ayez eu raison avant et que vous aurez raison tant que cela durera¹. La note sur l'élection du M. P. (pris dans votre sens à vous) se trouvait sous un entrefilet intitulé « Assassinat d'une riche veuve ». C'est le Général qui l'a découverte, car je ne savais pas que l'élection d'un socialiste passait après ce qui peut impressionner un bourgeois.

[LOUISE.]

463. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Stc-Pélagie, 9/XI/91.

Mon cher Engels,

Ça y est. — On a tout mis en mouvement pour me faire échouer. On a accumulé toutes les accusations. — J'étais prussien, sans patrie, libre-échangiste, candidat de la guerre civile, impie, etc... Aussi aucun réactionnaire n'a voté pour moi. D'ailleurs Constans était entré en pourparlers avec leurs chefs. — On a répandu l'argent. Le gouvernement et les raffineurs ont fourni des fonds à M. Depasse.

Impossible de continuer, on parle autour de moi. — Je tenais à vous écrire pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. — Laura vous envoie ses amitiés.

Amitiés à Mme Louise et aux Aveling, et cordialement.

P. LAFARGUE.

1. Laura avait expliqué l'expression M. P. (Member of Parliament) comme signifiant : Member of Pélagie. Lafargue était encore incarcéré le 9 novembre. (N. R.)

464. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 18/XI/91.

Mon cher Engels,

Merci pour le chèque. — Nous avons reçu vos deux lettres. Constans n'arrête que mes télégrammes.

Je suis rentré hier avec Laura à deux heures du matin du bal-conférence donné pour fêter mon élection¹. Nous partons à midi pour Lille, pour une réunion; nous rentrerons demain à Paris, à temps pour que j'aille à la Chambre. — Je commence à être fatigué du tourbillon dans lequel je vis.

L'affaire de ma nationalité² marche très bien. Ranc a écrit un article en ma faveur³; mon élection a ceci d'étrange, d'avoir forcé les radicaux et même les opportunistes à la soutenir.

Amitiés à Mme Louise et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Le 17 novembre avait lieu au Tivoli Vauxhall un « bal-conférence » organisé par l'Agglomération parisienne pour fêter l'élection de Lafargue. (N. R.)

2. Le comité Depasse avait transmis à la commission de validation une lettre accusant Lafargue de ne pas être de nationalité française et de s'appeler en réalité Pablo Fonseca, dit Lafargue. Naturellement toute la presse gouvernementale s'était empressée de publier cette lettre et de poser le problème de la nationalité de Lafargue. (N. R.)

3. Dans *Paris* du 17 novembre 1891, Ranc écrit un article : « M. Paul Lafargue » (p. 1/IV-V), dans lequel il dit en parlant de sa conduite en 1870 : « Il agissait et parlait en patriote, en Français. Quoique M. Lafargue ne me demande pas ce témoignage, je le lui devais. » (N. R.)

465. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 22 novembre 1891.

My dear General,

You will have read the reports of the Lille papers, but, good and accurate as far as they go, they do not give the faintest idea of the extraordinary reception of the new deputy.

We reached Lille (myself suffering from cold and incipient influenza and Paul from extreme fatigue, and no wonder) at half past five p.m. No sooner had his electors caught sight of Paul than they took possession of him, crowding round him and carrying him off in triumph. Me a lot of "citoyennes" had seized upon, one on either side of me, taking hold of me and I don't know how many more following behind and very nearly lifting me off my feet. Having got to Lagrange's house, where Paul has his legal domicile, we were told that a few hundred men had invaded the hall attached to the house and were clamouring for their deputy. We took refuge in a small room followed by some twenty persons—a good dozen of whom were women—and citizen Legrand was deputed to inform the poor fellows assembled below that Lafargue would meet them by and bye at la Scala.

We then dined, our hostess having prepared an excellent dinner and our host having ransacked his cellar for his best and most cobwebbed wines. At 8 o'clock we started for la Scala where the meeting was to take place. We managed to get in by a side-door, and once inside the hall I saw a sight such as I had never seen before. The body of the hall was crowded to suffocation, the gallery was stuffed and hundreds of men and women were making superhuman efforts to get in. The doors which had been closed were forced open and a second gallery (*fermée pour cause de réparation*) was taken by storm and in a few seconds was as choke-full as the other. And still the people outside clamoured for admittance. "Serrez les rangs", shouted Delory, and instantly there was a move forward effected with a precision and rapidity that would have caused your general's heart to beat. A few benches broke down under the weight of the masses. A couple of windows were smashed. Nearly all the people were on their feet throughout the evening and packed so closely that, as one of the reporters said, if we had wanted to turn anybody out, it couldn't have been done.

The tenor of Paul's speech you know. But at the end of his speech the meeting was by no means at an end. The people would

not leave the hall before their deputy had left, so that we had to make our way through the crowd and I thought we should never get through. The perspiration ran down Paul's face, he had an enormous bouquet on one arm and gave his other arm to his wife. I rather think he thought we should be crushed for he looked intensely unhappy as we moved on jammed and wedged in by his too enthusiastic electors. We got out however safe enough and once in the streets of Lille it was all smooth sailing. I don't know how many hundreds or thousands brought up the rear, but we were escorted right and left and in front by a body-guard of friends and citizens who cleared the way for us. Men and boys and girls and women shouted Vive Lafargue and sang a variety of popular and revolutionary songs:

*C'est bien vrai ce qu'on a dit;
Au sortir de Ste-Pélagie
Il va siéger à Paris.*

On reaching our destination, Paul had again to address the people before they would consent to go home and it was to the cry of "A bas Constans" that they finally dispersed. A large number of the men, Delory had informed us, would inevitably be fined on the morrow for having abandoned their workshops too early in the day. The women told me: "Si Lafargue est invalidé il y aura une révolution à Lille, et rien n'empêchera cela." It is impossible to see a more ardent population than these Lillois, but these men who smash windows and break open doors to get a glimpse of their deputy and who look ready to tear Constans to pieces, took off their hats and caps to me when I shook hands with them. It was a grand sight and I wish you had been there to see it.

Goodbye, my dear General, for it's time to shut up. I will write to Louise as soon as may be.

Your affectionate

LAURA.

TRADUCTION

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 22 novembre 1891.

Mon cher Général,

Vous avez dû lire les comptes rendus des journaux de Lille, mais quelles que soient leur valeur et leur exactitude, ils ne donnent pas la moindre idée de la réception extraordinaire qui a été réservée au nouveau député¹.

1. Le 18 novembre eut lieu à la Scala à Lille un grand meeting où Lafargue prit la parole devant ses électeurs, qui lui firent des ovations et l'escortèrent par milliers à la sortie (*Le Temps* du 20 novembre). (N. R.)

Nous sommes arrivés à Lille (moi souffrant d'un rhume et d'un début d'influenza et Paul d'une extrême fatigue, ce qui n'a rien d'étonnant) à cinq heures et demie de l'après-midi. A peine ses électeurs ont-ils aperçu Paul qu'ils se sont emparés de lui, se pressant en foule autour de lui et le portant en triomphe. Quant à moi, une multitude de "citoyennes" se sont saisies de moi; une femme me tenait de chaque côté et je ne sais combien d'autres suivaient et me soulevaient presque de terre. Quand nous sommes arrivés chez Lagrange, où Paul a son domicile légal, on nous a dit que plusieurs centaines d'hommes avaient envahi la salle attenante à la maison et réclamaient à cor et à cri leur député. Nous nous sommes réfugiés dans une petite pièce, suivis de quelque vingt personnes (dont une bonne douzaine étaient des femmes) et le citoyen Legrand a été envoyé en délégation pour informer les pauvres gars rassemblés en bas que Lafargue les rencontrerait bientôt à la Scala.

Nous avons alors dîné; notre hôtesse avait préparé un excellent repas et notre hôte dépouillé sa cave de ses bouteilles les meilleures et les plus tapissées de toiles d'araignées. A huit heures nous sommes partis pour la Scala où devait se tenir le meeting. Nous sommes parvenus à pénétrer par une porte latérale, et une fois dans la salle, j'ai vu un spectacle comme je n'en avais jamais vu avant. La salle même était bondée à s'étouffer, la galerie picine à craquer, et des centaines d'hommes et de femmes faisaient des efforts surhumains pour entrer. Les portes qui avaient été fermées ont été forcées, et une seconde galerie (fermée pour cause de réparations) a été prise d'assaut et s'est trouvée en quelques secondes aussi bourrée que l'autre. Et il y avait toujours du monde dehors qui demandait à entrer à cor et à cri. « Serrez les rangs », a crié Delory, et en un instant s'est effectué un bond en avant avec une précision et une rapidité qui auraient fait battre votre cœur de général. Quelques bancs se sont effondrés sous le poids des masses. Deux fenêtres ont volé en éclats. Presque tout le monde a été debout toute la soirée et serré à tel point que, comme l'a dit l'un des journalistes, si l'on avait voulu mettre quelqu'un à la porte, on n'y serait pas arrivé.

Vous connaissez la teneur du discours de Paul. Mais à la fin de son discours, le meeting n'était pas du tout terminé. Les gens ne voulaient pas quitter la salle avant le départ de leur député; nous avons donc dû nous frayer un passage à travers la foule et j'ai cru que nous n'y parviendrions jamais. La sueur coulait sur le visage de Paul. Il avait un énorme bouquet sur un bras et donnait l'autre bras à sa femme. J'ai l'impression qu'il nous voyait déjà écrasés, car il avait l'air intensément malheureux à mesure que nous avançons, comprimés et coincés par ses électeurs débordants d'enthousiasme. Nous sommes tout de même sortis relativement sains et saufs, et une fois dans les rues de Lille cela est allé tout seul. Je ne sais combien de centaines ou de milliers de gens formaient l'ar-

rière-garde, mais nous étions escortés sur la droite, sur la gauche et sur le devant par une garde du corps d'amis et de citoyens qui nous frayaient un passage. Hommes et femmes, garçons et filles criaient « Vive Lafargue » et chantaient tout un répertoire de chants populaires et révolutionnaires :

*C'est bien vrai ce qu'on a dit;
Au sortir de Ste-Pélagie
Il va siéger à Paris.*

En arrivant à destination, il a fallu de nouveau que Paul les harangue avant qu'ils consentent à rentrer chez eux, et c'est au cri de « A bas Constans ! » qu'ils se sont finalement dispersés. Beaucoup de ces hommes, nous a dit Delory, seraient inévitablement frappés d'une amende le lendemain pour avoir abandonné leurs ateliers de trop bonne heure. Les femmes m'ont dit : « Si Lafargue est invalidé, il y aura une révolution à Lille, et rien n'empêchera cela. » Il est impossible de trouver une population plus ardente que ces Lillois. Mais ces hommes qui brisent les vitres et forcent les portes pour entrevoir leur député, et qui semblent tout prêts à mettre Constans en pièces, ont enlevé leur chapeau ou leur casquette quand je leur ai serré la main. Cela a été un spectacle grandiose et j'aurais voulu que vous fussiez là pour le voir.

Au revoir, mon cher Général, car il est temps de m'arrêter.

J'écrirai à Louise dès que je le pourrai.

Affectueusement à vous,

LAURA.

466. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday evening 25/11/91.

My dear General,

Your letter to hand I have sent off so hastily to Paul after running over the contents of it that you must forgive me if I reply to the spirit rather than to the letter of it. And forgive me for saying that I consider the spirit of it most unjustifiable. It is on the strength of a *Reuter's telegram* that you fall foul of Paul in a way that I trust and believe to be wholly undeserved.—

I think that Paul and I have *done* and *suffered* enough ever since we came over here to further and indeed to *invent* the cause of

internationalism—which primarily means the union of France and Germany—to be quit of charges of the kind.—

If Paul were not the soul of honour in all things public and political, I should not now be here and living with him, for he has faults enough and to spare of his own!—

Forgive me for saying that your letter has spoiled the short-lived pleasure I have had in Paul's election.

Your LAURA.

TRADUCTION

Mercredi soir
25 novembre 91.

Mon cher Général,

Je me suis tellement hâtée de faire suivre à Paul votre lettre après l'avoir parcourue, qu'il faut me pardonner si je répons à l'esprit plutôt qu'à la lettre. Et pardonnez-moi de dire que j'en considère l'esprit absolument injustifiable. C'est sur la foi d'une *dépêche Reuter*¹ que vous vous en prenez à Paul d'une façon dont je suis convaincue qu'elle est totalement imméritée.

Je crois que Paul et moi, nous avons *agi et souffert* suffisamment depuis notre venue dans ce pays, en vue de soutenir et même d'*inventer* la cause de l'internationalisme (ce qui signifie, en premier lieu, l'union de la France et de l'Allemagne), pour être à l'abri d'accusations de cette nature.

Si Paul n'était pas l'honneur même pour toutes les choses publiques et politiques, je ne serais pas ici maintenant et je ne vivrais pas avec lui, car il a assez de défauts comme cela, et même à revendre!

Pardonnez-moi de vous dire que votre lettre a gâché l'éphémère plaisir que j'ai éprouvé à l'élection de Paul.

Votre LAURA.

1. Voici la partie de la dépêche Reuter parue dans l'*Evening Standard* du 23 novembre 1891 (p. 1/II) qui a provoqué la lettre d'Engels à laquelle Laura répond ici :

« L'élection de Lille. »

« Bordeaux, Nov. 23.

» M. Paul Lafargue, le député socialiste récemment élu à Lille, a pris la parole hier ici dans un meeting de 200 socialistes. Il s'est efforcé de prouver à ses auditeurs qu'il était sujet français et a expliqué qu'il ne combattit pas dans l'armée française en 1870 parce qu'au même moment il servait la France à sa manière en communiquant aux membres du Gouvernement de la Défense nationale les plans qu'il avait obtenus de ses collègues de l'Internationale résidant en Allemagne et parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers allemands... » (N. R.)

467. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES ¹

Lyon, 26/XI/91.

Mon cher Engels,

Je ne puis être rendu responsable de tout ce que les journaux me font dire depuis des semaines; je n'ai pas protesté contre rien, parce qu'il aurait fallu protester continuellement. Mais voici ce que j'ai dit à Bordeaux et ailleurs. Je n'ai pas pris le fusil en 1870-71 parce que j'avais à reconstituer l'Internationale dont la tête était coupée par le siège de Paris; et que les Internationaux de France aussi bien que d'Allemagne et des autres pays considéraient de leur devoir d'empêcher l'écrasement de la République française par les troupes de Bismarck; et que, tandis que ceux de France et d'autres pays s'enrôlaient sous Garibaldi pour défendre la République, les Internationaux allemands protestaient contre la continuation de la guerre et plus tard contre le vol de l'Alsace-Lorraine.

Je vous écris à la hâte; je vous écrirai plus longuement quand j'aurai un peu de tranquillité; mais je cours de ville en ville; en ce moment je suis à Lyon où se tient notre congrès ²; vendredi soir je dois repartir pour Paris pour assister à la réunion de la commission de validation, le soir même je dois reprendre le train pour retourner à Lyon afin d'assister à la conférence de dimanche.

Je suis bien heureux de voir que vous êtes bien portant et en excellente condition de travail.

Amitiés.

P. LAFARGUE.

1. Engels a cité une partie de cette lettre dans sa lettre à Bebel du 1^{er} décembre 1891. (N. R.)

2. Le congrès national du parti ouvrier français se tint à Lyon du 26 au 29 novembre 1891. Il devait élaborer le programme municipal socialiste en vue des élections du 1^{er} mai 1892. (N. R.)

468. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 27 Nov. 1891.

My dear Laura,

You need not be afraid that it ever entered my mind to think Paul capable of a wilfully mean and dishonourable action. That is entirely out of the question. But a man may be the very soul of honour, and yet commit an *étourderie*, the consequences of which may be incalculable. And my letters contain no charge against Paul except the expression of the possibility that he *may* have been led into such an *étourderie*, and, besides, the attempt, supposing that to be the case, to help him out of it as much as lay in my power. To do which, it was absolutely necessary to make clear to him the full *portée* of the words put into his mouth.

Now you yourself admit that it is just possible he *may* have been led to commit such a blunder.

To recall the facts. On Monday evening the *Ev[enin]g Standard* contains the *Reuter* which showed to me the necessity of immediate action, 1) to obtain authentic information, 2) to prevent further blunders, in case one had been committed. Hence my letter to you which I hope you will, on re-reading, find less unjustifiable than when you had read it first. Well, the same night, or next morning at latest, I receive from you 1) the enclosed cutting from a paper not named—from which report *Reuter* had evidently abridged, 2) an *Intransigeant* 25. Novembre, where under the heading: "Le cit[oyen] Laf[argue] à Bordeaux", it is equally stated that on Nov. 22. Paul, *before a meeting of cinq ou six cents personnes... dans la salle des Chats*, said "qu'à différentes reprises il avait (en 1870) remis à M. Ranc, alors Directeur de la Sûreté Générale, divers plans et documents importants sur la situation des armées allemandes qui lui avaient été communiqués par des socialistes allemands et qui auraient pu changer la face des choses", etc., etc.

From that I was forced to conclude that *you knew* the contents of these two reports, and that the very fact of your sending them to me *without a word of comment*, implied a tacit acknowledgement that they were in substance correct. On that conclusion, and moreover remembering certain expressions in the Lille speech, equally sent by you, and which expressions I considered at least uncalled for, I could not act otherwise than write to Paul my letter of Wednesday 25th.

Now of course I see that you had never read a report of Paul's speech, and that my letters to you and to Paul gave you the first

intimation of what had been put into his mouth. But now you will also see that this is a matter which must be attended to; that the statement about the action of some German socialists during the war of 1870/71,—whether substantially true or substantially false—ought never under any circumstances to have been made, *if it was made*, and ought to be clearly and unmistakeably disavowed, *at once*, if it was not made; that so long as this report is not completely and absolutely disposed of, it will be absurd to expect our German friends to place any confidence in our French friends; and that the government and bourgeois in Germany will at once exploit this report against our German party in a way which is absolutely incalculable; if it leads to nothing more than a renewal of the old socialist law, *it will be lucky!*

So if Paul has been slandered, if he is prepared to declare publicly that he never said a word implying in any way the assertion that German socialists, *either in or out of Germany*, provided him with military statements, plans, news or anything of the kind for the use of the French Government during the war 1870/71—then let him send me that declaration *at once* and in a registered letter. But it must be plain, without reservation or qualification of any kind, or it will be useless and *may* turn out worse than useless.

If that plain declaration cannot, for one reason or another, be made, then I see no other way out of the mess but that you and Paul come over here at once and discuss by word of mouth such matters as will evidently be fitted for that mode of settlement alone. Your presence will be almost as necessary as his, to moderate our hot heads and to give us the views of your cool head on the situation in France; and also to help us in finding “the way out” by your feminine sagacity and souplesse, in cases where we male clumsy stick-in-the-muds are left in the dark. You see I am anxious, as anxious can be, to help Paul out of the difficulty if he has got himself into one; but the very first thing is to prevent the commission of fresh mistakes in case *one* has already been committed. Tomorrow his election will be settled, on Monday at latest I shall have the first reports from Germany on the effect of this thunderbolt from a clear sky; so if you come on Sunday, to be here in the evening, we might succeed in dispersing at least the worst of the clouds on Monday. A telegram “coming tonight” would be agreeable, as we receive no letters on Sunday. And under all and any circumstances I do hope, Paul will not take any public steps in a matter deeply concerning other people without first consulting these people; the slightest blunder might be fatal to himself, and he will see, I hope too, that this is no joking matter and must be got out of the world as soon as possible.

Ever yours affectionately,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 27 novembre 1891.

Ma chère Laura,

Ne crains rien : l'idée ne m'est jamais venue de croire Paul capable d'une action volontairement mesquine et indigne. Il n'en est absolument pas question. Mais on peut fort bien être l'honneur même et pourtant commettre une étourderie dont les conséquences risquent d'être incalculables. Et mes lettres ne contiennent aucune accusation contre Paul : elles expriment simplement l'hypothèse qu'il s'est *peut-être* laissé entraîner à une telle étourderie et, d'autre part, elles s'efforcent, si tel est le cas, de l'aider de tout mon pouvoir à la réparer. Pour ce faire, il était absolument nécessaire de lui faire comprendre toute la portée des propos qu'on lui prête.

Or tu reconnais toi-même qu'il a fort bien pu se laisser aller à commettre une telle bévue.

Rappelons les faits. Lundi soir l'*Ev[en]ing Standard* contenait la dépêche Reuter¹ à la lecture de laquelle j'ai jugé nécessaire d'agir immédiatement en vue 1^o d'obtenir des informations authentiques, 2^o d'empêcher d'autres bévues, au cas où il en aurait été commis une. Telle est la raison de ma lettre et j'espère qu'en la relisant, tu la trouveras moins injustifiable qu'à la première lecture. Or, le même soir, ou au plus tard le lendemain matin, j'ai reçu de toi 1^o la coupure jointe d'un journal non désigné, dont le contenu avait été manifestement repris sous une forme abrégée par Reuter², 2^o un *Intransigeant* du 25 novembre³ dans lequel, sous le titre : « Le cit[oyen] Laf[argue] à Bordeaux », il est également spécifié que le 22 novembre Paul, devant une assemblée de 5 à 600 personnes... dans la salle des Chats, a dit « qu'à différentes reprises il avait (en 1870) remis à M. Ranc, alors Directeur de la Sûreté Générale, divers plans et documents importants sur la situation des armées allemandes qui lui avaient été communiqués

1. Voir note 1, p. 136. (N. R.)

2. Il s'agit manifestement du compte rendu de la réunion de Bordeaux dans *Le Temps* en date du 24 novembre 1891 (p. 3/I). Voici le passage correspondant à la dépêche Reuter :

« Dans la réunion qui a eu lieu à la salle des Chats, M. Lafargue s'est attaché particulièrement à démontrer qu'il est Français. Au reproche de n'avoir pas pris le fusil en 1870, il dit qu'il a servi son pays à sa manière en communiquant à M. Ranc des plans qui, si l'on en avait tenu compte, pouvaient changer complètement la face des choses. Ces plans lui étaient communiqués par ses frères de l'Internationale, en Allemagne, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers de l'armée allemande. » (N. R.)

3. *L'Intransigeant* du 25 novembre 1891 rend compte (p. 2/II) de la réunion faite à Bordeaux par Lafargue. (N. R.)

par des socialistes allemands et qui auraient pu changer la face des choses », etc., etc.

Forcé m'était bien de conclure que *tu connaissais* le contenu de ces deux comptes rendus, et le fait même que tu me les aies envoyés *sans un mot de commentaire* impliquait la reconnaissance tacite qu'ils étaient exacts en substance. Une fois parvenu à cette conclusion, et me rappelant d'autre part certaines expressions du discours de Lille que tu m'as également envoyé, expressions que j'ai estimées pour le moins inopportunes, je ne pouvais faire autrement que d'écrire à Paul ma lettre du mercredi 25.

Je vois naturellement maintenant que tu n'avais jamais lu le compte rendu du discours de Paul, et que ce sont mes lettres à toi et à Paul qui t'ont révélé la teneur des paroles mises dans sa bouche. Mais il faut maintenant que tu comprennes aussi que c'est une affaire qui doit retenir notre attention; que cette déclaration concernant le comportement de certains socialistes allemands pendant la guerre de 1870-71 (qu'elle soit en substance vraie ou fausse) n'aurait jamais, et sous aucun prétexte, dû être faite, *si elle a été faite*; qu'il y a lieu de la désavouer *tout de suite*, clairement et sans équivoque, si elle n'a pas été faite; que, tant qu'on n'aura pas fait complètement et absolument litigieux de ce compte rendu, il sera absurde d'espérer de nos amis allemands qu'ils aient la moindre confiance dans nos amis français; et que le gouvernement et la bourgeoisie d'Allemagne vont aussitôt exploiter ce compte rendu contre notre parti allemand au-delà de tout ce qu'on peut prévoir. Si cela ne va pas plus loin que la remise en vigueur de la vieille loi antisocialiste, *nous aurons de la chance!*

Si donc Paul a été diffamé, s'il est prêt à déclarer publiquement qu'il n'a jamais prononcé la moindre parole comportant l'affirmation, même implicite que des socialistes allemands, *soit en Allemagne, soit hors d'Allemagne*, lui ont fourni des indications militaires, des plans, des nouvelles ou quoi que ce soit de ce genre pouvant être utilisé par le gouvernement français pendant la guerre de 1870-71, alors qu'il m'envoie cette déclaration *immédiatement* et sous pli recommandé. Mais il faut qu'elle soit claire, sans réserve ni restriction d'aucune sorte, sinon elle sera inutile et risque d'être pis qu'inutile.

Si cette claire déclaration est impossible pour une raison ou pour une autre, je ne vois alors qu'un seul autre moyen de sortir de ce gâchis : venez immédiatement ici, Paul et toi, et discutons de vive voix tout ce qui ne peut manifestement se régler que de cette façon. Ta présence sera presque aussi nécessaire que la sienne, afin de modérer l'échauffement de nos esprits et de nous donner avec sang-froid ton point de vue sur la situation en France; et aussi afin de nous aider à trouver le moyen d'en sortir grâce à ta sagacité et à ta souplesse féminines, là où nous autres hommes gauches et peu dégourdis resterions

dans le noir. Tu vois que j'ai le plus vif souci d'aider Paul à sortir de cette difficulté s'il s'est effectivement mis en difficulté; mais il faut en tout premier lieu empêcher que soient commises de nouvelles fautes au cas où il s'en serait déjà commises une. Demain son élection sera validée; lundi au plus tard j'aurai d'Allemagne les premiers échos de l'effet produit par ce coup de tonnerre en un ciel serein. Si vous partez donc dimanche pour arriver ici dans la soirée, nous pourrions arriver lundi à disperser au moins les nuages les plus noirs. Un télégramme « arrivons ce soir » serait le bienvenu, car nous ne recevons pas de courrier le dimanche. Et dans tous les cas j'espère fermement que Paul ne prendra aucune décision publique dans une affaire qui concerne au plus haut point d'autres que lui sans en référer d'abord à ceux-ci : la moindre bévue risquerait d'être fatale pour lui, et il se rendra compte, je l'espère aussi, qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie et qu'il faut en finir le plus vite possible.

Bien affectueusement à toi,

F. E.

469. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE

London, 1 Dec. 91.

My dear Laura,

Your letter of the 28th, postmark Le Perreux 30th, arrived today and took an awful weight off my mind. I have at once sent a translation to Bebel and authorized him to use it whenever necessary.

Fortunately the stupidity of our enemies in Germany has been so colossal that they have, so far at least, seemingly overlooked the whole affair. What I was most afraid of, was that they should raise a storm in Germany before we had been able to ascertain the facts and to be armed with the materials for a crushing reply. Hesitation on the part of the German leaders, or random assertions that might be contradicted, would have been equally dangerous. Now the first danger is over, and although it is quite on the cards that the German Embassy in Paris may have sent reports which in consequence of the usual bureaucratic delays get into the press a week too late, we have a strong position and can meet the charge if it should come.

Still for that purpose it would be important to have Ranc's article. If it was possible to *broder* such stuff upon it, it must form a peculiar canvas, and not only the false report of Paul's speech, but also Ranc's words may be quoted; and we ought to know what they are. Paul merely wrote, Ranc had written in his favour with regard to Bordeaux 1870. Could you procure us the number, and if not, at least say what paper it appeared in, that we may try to hunt it up here?

Now as to other matters.

1) Some time ago I sent you 10/ for account of Sorge for the *Socialiste*; please say whether you have received it, you know how particular old Sorge is.

2) Have you received the copy of 4th edition *Ursprung der Familie* I sent rather more than 3 weeks ago? I sent a lot of copies to the continent and not one has been acknowledged. As the English Post simply confiscates bookpost matter for abroad if a halfpenny is short on the postage, I begin to feel rather anxious.

3) Tussy is bothered to death by Greenwood, the sec[retary] of the Glassworkers, who has sent a lot of money for the French Glassworkers on strike and cannot get a single acknowledgment of receipt. He says in a letter to Tussy, Nov. 28th, that he has sent to Paul same day £ 49 for that purpose—will you please do your best to get Paul to acknowledge all sums sent through him and also to get Pierre Morrier of Lyons, who has had several sums, to do the same? The Castleford Glass Bottle Makers have behaved very well to their French comrades, and the least these latter can do is to acknowledge receipt, so as to enable the senders to *account* for the money to their constituents. Unless this simple act is complied with, it will be doubtful whether the English Trades Unions will not get tired of supporting Continental strikers, and certainly nobody could blame them.

Bebel's speech on the budget was very good. As soon as I get a pretty full report, I shall send it you.

Last night a letter from Sam Moore: had arrived at Lagos in the Niger delta, and would be back in the arms of his black wife in about a week or ten days.

Yours ever,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 1^{er} décembre 91.

Ma chère Laura,

Ta lettre du 28, portant le cachet postal du Perreux du 30, est arrivée aujourd'hui et m'a ôté de l'esprit un poids immense.

J'en ai aussitôt envoyé la traduction à Bebel¹ et l'ai autorisé à en faire usage dans toute la mesure du besoin.

Heureusement la stupidité de nos ennemis d'Allemagne a été si colossale qu'ils semblent, tout au moins jusqu'à présent, avoir laissé échapper tout l'intérêt de l'affaire. Ce que je redoutais le plus, c'est qu'on ne soulève une tempête en Allemagne avant que nous ayons pu vérifier les faits et avoir en main de quoi leur répondre d'une façon cinglante. Toute hésitation de la part des dirigeants allemands ou toute assertion hasardeuse et susceptible d'être démentie auraient été également dangereuses. Maintenant que le premier danger est passé, et bien qu'il soit tout à fait possible que l'ambassade d'Allemagne à Paris ait envoyé des rapports qui, par suite des délais bureaucratiques habituels, paraissent dans la presse avec une semaine de retard, notre position est forte et nous pouvons faire face à toute accusation éventuelle.

Néanmoins et dans ce but, il serait important d'avoir l'article de Ranc². S'il a été possible de « broder » de telles choses sur cet article, le canevas doit en être curieux, et l'on pourrait citer non seulement le compte rendu mensonger du discours de Paul, mais aussi les termes mêmes de Ranc; et il nous faudrait les connaître. Paul dit simplement que Ranc avait pris sa défense au sujet de ce qui s'est passé à Bordeaux en 1870. Pourrais-tu nous procurer le numéro, et dans la négative, nous dire au moins dans quel journal cela a paru, pour que nous essayions de le retrouver ici?

Parlons maintenant d'autre chose.

1^o Il y a quelque temps je t'ai envoyé 10 shillings de la part de Sorge pour *Le Socialiste*; veuille me dire si tu les as reçus : tu sais comme le vieux Sorge est méticuleux.

2^o As-tu reçu l'exemplaire de la 4^e édition de *L'Origine de la famille* que je t'ai envoyé il y a certainement plus de trois semaines? J'ai envoyé de nombreux exemplaires sur le continent et on ne m'a accusé réception d'aucun. Comme la poste anglaise confisque purement et simplement les imprimés pour l'étranger s'il manque un demi-penny à l'affranchissement, je commence à m'inquiéter.

3^o Tussy est littéralement harcelée par Greenwood, sec[rétaire]

1. La lettre de Laura est partiellement traduite dans le premier paragraphe de celle d'Engels à Bebel du 1^{er} décembre. Paul l'a mandatée pour confirmer sa lettre du 26 novembre, insister sur le caractère privé de la réunion de Bordeaux, souligner que les expressions incriminées ont été en réalité reprises par le journaliste dans l'article de Ranc et démentir qu'il ait parlé de plans fournis par des Allemands ou par leur intermédiaire. (N. R.)

2. Il s'agit toujours de l'article du *Paris* du 17 novembre 1891. A propos de la communication de plans militaires, Ranc ne faisait d'ailleurs que reprendre expressément les termes mêmes d'une interview de Lafargue à un rédacteur du *Matin*. (N. R.)

(32)

Lettres le 3. Dec. 1891

Monsieur Lafargue

Après votre démenti formel de tous les passages du compte rendu de Bordaux dont j'ai
rien dit de ne plaider, il ne me reste que
de me rétracter de toutes les paroles blessantes
dont j'ai pu faire usage envers vous, et de vous
en demander formellement pardon.

Pour toute excuse je vous prie de lire la situation
où je me trouvais. Le soir, après le Rassemblement
de Bordaux, je vous communiqueai, à l'adresse de Bordaux,
un fragment de journal où Lanna m'avait écrit l'ayant
écrit avec le compte rendu en question; puis une autre
version de ce même compte rendu. Le lendemain, le 30
journal. Les trois versions d'accord sur le point prin-
cipal. Mais pourrais-je conclure autrement que
ceci: Lanna a lu ces comptes rendus, si elle en a
adressé un en tant de commentaire, c'est qu'ils
sont exacts quant au fond. Donc, quel droit avais-je
quelque chose de semblable.

Puis: il y avait des choses à dire qui
fussent-elles vraies ou non, ne pouvaient être dites
que, ou par vous, ou par René. Si René les avait
dites, certainement vous n'auriez pas tardé à
me communiquer ce fait dont les effets sur

doublement tenue au milieu des passions chaudes
de l'hémisphère. Alors votre devoir se le commande
ça la d'avis, & vous j'ouïs.

Vous dites que l'opinion de B. de son inter-
tial de l'aveu. Mais cette brochure telle qu'elle
est, serait impossible à moins que le dessin n'ait
été au moins ébauché sur le canvas de l'aveu.
Ce canvas je ne l'ai jamais vu. Veuillez donc
m'envoyer ou l'article lui-même, ou copie
de moins des passages conservés, ou bien me
dire le nom du journal où le texte du dessin
où il a paru, pour chercher ici. Alors avec
raison au moins contre quelles allégues
il faudra vous défendre.

Bien à vous

J. Light

du Syndicat des verriers, qui a envoyé énormément d'argent pour les verriers français en grève, et ne peut obtenir le moindre accusé de réception. Il dit dans une lettre adressée à Tussy le 28 novembre qu'il a envoyé à Paul le même jour 49 livres dans cette intention. Voudrais-tu insister pour que Paul accuse réception de toutes les sommes envoyées par son intermédiaire et aussi pour que Pierre Morrier, de Lyon, qui a reçu plusieurs envois d'argent, en fasse de même? Les ouvriers de la fabrique de bouteilles de Castleford ont eu une belle attitude à l'égard de leurs camarades français, et le moins que ces derniers puissent faire est de leur accuser réception, pour permettre aux expéditeurs de rendre compte de cet argent à leurs mandants. Si l'on ne fait pas ce geste élémentaire, on peut se demander si les syndicats anglais ne se lasseront point de soutenir les grévistes du continent, et personne ne pourrait certes le leur reprocher.

Le discours de Bebel sur le budget a été très bon. Dès que je recevrai un compte rendu à peu près intégral, je te l'enverrai.

Reçu hier soir une lettre de Sam Moore : il est arrivé à Lagos dans le delta du Niger, et il devait se retrouver dans les bras de son épouse noire huit ou dix jours plus tard.

Bien à toi,

F. ENGELS.

470. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 3 Déc. 1891.

Mon cher Lafargue,

Après votre démenti formel¹ de tous les passages du compte rendu de Bordeaux dont j'avais droit de me plaindre, il ne me reste que de me rétracter de toutes les paroles blessantes dont j'ai pu faire usage envers vous, et de vous en demander formellement pardon.

Pour toute excuse, je vous peins la situation où je me trouvais. Le soir, arrive le *Reuter* du *Evening Standard* que vous connaissez.

1. Nous n'avons pas la lettre de Lafargue. Il semble d'ailleurs que ce démenti soit la lettre de Laura du 28 novembre dont il a été question dans la lettre précédente et dont nous connaissons le contenu par la lettre à Bebel du 1^{er} décembre 1891. (N. R.)

Le lendemain soir un paquet de journaux où Laura m'envoie *L'Intransigeant* avec le compte rendu en question; puis une autre version de ce même compte rendu coupé d'un autre journal. Les trois versions d'accord sur le point principal. Alors pouvais-je conclure autre chose que ceci : Laura a lu ces comptes rendus, si elle me les adresse sans un mot de commentaire, c'est qu'ils sont exacts quant au fond. Donc, Paul doit avoir dit quelque chose de semblable.

Puis : il y avait des choses là-dedans qui — fussent-elles vraies ou non — ne pouvaient être dites que ou par vous, ou par Ranc. Si Ranc les avait dites, certainement vous n'auriez pas tardé à me communiquer un fait dont les effets sur la situation des soc[ialistes] allemands pouvaient être de la plus haute gravité — donc ?

En effet. Pour nos amis d'Allemagne, il s'agissait, au meilleur cas, du rétablissement de la loi contre les socialistes, acclamée frénétiquement par tous les chauvins de nos classes dirigeantes; de la suppression de nos journaux et réunions, de toute notre littérature; et, en cas de guerre, de l'arrestation de tous les *leaders*, à l'heure même où nous en aurions le plus besoin pour saisir le moment révolutionnaire qui approchait. Il s'agissait en outre d'un élément de méfiance et de discorde jeté entre les ouvriers français et allemands au moment où leur union était plus nécessaire que jamais.

Grâce à la bêtise de nos ennemis, ces comptes rendus n'ont pas jusqu'à présent été relevés dans la presse allemande. Mais il est certain que l'ambassade en aura fait usage dans ses rapports. Et, bien que votre désaveu transmis immédiatement à Berlin, m'ait ôté un terrible fardeau de la poitrine, il y a toujours le danger que le gouvernement allemand se réserve cette accusation pour, au moment de la guerre, emprisonner nos meilleurs hommes et les écraser d'une accusation doublement terrible au milieu des passions chauvines déchaînées. Alors votre désaveu ne les couvrirait qu'à demi, et voici pourquoi.

Vous dites que le reporter a brodé sur un article de Ranc. Mais cette broderie, telle qu'elle est, serait impossible à moins que le dessin n'ait été au moins *ébauché* sur le canevas de Ranc. Ce canevas je ne l'ai jamais vu. Veuillez donc m'envoyer ou l'article lui-même, ou copie du moins des passages concernants; ou bien me dire le nom du journal et la date du numéro où il a paru, pour chercher ici. Alors nous saurons au moins contre quelles attaques il faudra nous défendre.

Bien à vous,

F. ENGELS.

471. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 9/XII/91.

Mon cher Engels,

Enfin ils m'ont avalé¹, ça n'a pas été sans peine; le pauvre Constans en a été malade, ainsi qu'Emmanuel Arène, qui depuis lundi s'absente de la Chambre pour cause de maladie opportuniste.

Hier mardi, j'ai fait à la Chambre mon *maiden speech*², ça a été une bombe de dynamite, qui a fait tout sauter; le centre et la gauche se sont unis pour couper mes paroles d'interruptions et de bruits; parfois la droite se joignait au boucan. — Malgré tout j'ai tenu tête à tout le monde, même à Floquet qui m'embêtait horriblement avec les observations qu'il me décochait derrière mon dos, de son fauteuil présidentiel. — J'ai tenu pour mon entrée à poser la question sur son véritable terrain socialiste, c'est ce qui a enragé tous les députés et surtout les bons radicaux, que j'ai appelés des représentants des classes possédantes, quoique issus du suffrage universel.

Le discours a porté; il ne me reste plus qu'à faire de l'agitation au dehors pour renforcer ma position dans le Parlement. Samedi je commence une série de réunions à Lille, Roubaix et Armentières; la semaine prochaine je serai dans le Rhône à Givors, Lyon, Thizy, Tarare et Roanne.

Comme je suis un peu fatigué, je vais passer deux jours à Boulogne et à Calais pour respirer l'air de la mer et manger du poisson. Si le temps n'était pas si pluvieux et si surtout je pouvais

1. Le débat de validation eut lieu le lundi 7 décembre et les conclusions de la commission furent adoptées par 355 voix contre 27. (N. R.)

2. Premier discours. — A la séance de la Chambre du 8 décembre, Lafargue déposa une proposition d'amnistie plénière pour laquelle il demanda l'urgence. Celle-ci étant votée, Lafargue fait un exposé général sur le socialisme qui provoque de véhémentes interruptions. Au passage, Lafargue fait allusion au discours du comte de Mun et à l'encyclique du pape pour montrer que l'idée socialiste est présente partout et propose une alliance à tous ceux qui veulent se grouper pour la défense de la classe ouvrière. *Le Temps* du lendemain (10 décembre, p. 1/IV) qualifie ce discours d'« apocalyptique » et souligne que Lafargue a jeté le désarroi en ne jouant pas le jeu parlementaire et en tendant la main à tous ceux qui ont des préoccupations sociales. (N. R.)

consacrer plus de jours au repos, Laura serait venue avec moi, car elle aussi a besoin de se reposer après la période d'agitation que nous venons de traverser.

Amitiés à Mme Louise et cordialement,

P. LAFARGUE.

Je vous ai envoyé les deux articles de Ranc¹ et *Le Socialiste* avec la résolution sur l'alliance russe, qui a fait crier toute la presse contre nous.

472. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 19. Decbr. 91.

My dear Laura,

Today I have just the time to inform you that the box with the usual pudding, cake, etc., has been safely forwarded by the usual instrumentality yesterday and hope will reach you safely and in time.

20th Dec. You see I had *not* "just the time" yesterday, for the dinnerbell called me off, it being 5.20 and only ten minutes to spare before closing of mail—so I thought it better to wait till today.

Schorlemmer cannot come this Christmas, and Pumps and family, whom I saw at Ryde for a few days last week, are in the same position. So then it struck me: would it not be a bit of a change and rest for you and Paul to come over and take possession of the top front bedroom for a week or so? Surely you must want some interruption of that restless sort of life which Paul's election and its consequences have thrown you both into. And the bright skies of Paris must make you long for a good old-fashioned London fog such as is now overhanging me. So I do hope you will make up your minds, and if Paul should have engagements up to Christmas, you might come first, and he follow next week to spend at least the passage from 91 to 92 with us.

1. Il s'agit sans doute de l'article du 17 novembre déjà mentionné. Ranc avait en outre publié dans le *Paris* du 10 novembre un article : « Les élections d'hier. » (N. R.)

In the mean time I must not forget "the compliments of the season" and the old established form in which I ought to present them to you, namely the enclosed bit of pink paper which I hope you will do me the kindness to accept.

I am glad Paul has deposed a motion on the separation of Church and State. In his first speech, it appears to me as if the violent interruptions from all sides had prevented him from developing clearly and unmistakably what he intended to say, and that the Dumays and Radicals and even Floquet tried to use that as a peg to hang on their cheap criticisms. This motion will re-establish clearness.

My dear Laura, the fog is getting so perfect that I must give up writing in order not to ruin my eyes—writing by gas-light being still strictly prohibited. So in the hope of soon learning that you are getting ready for the road, and with kind regards from Louise, I remain

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 19 décembre 91.

Ma chère Laura,

J'ai juste le temps aujourd'hui de t'annoncer que la caisse contenant le pudding habituel, le gâteau, etc., a été bien expédiée hier par les voies habituelles et j'espère qu'elle te parviendra bien et à temps.

20 décembre. Tu vois que je n'ai même pas eu « juste le temps » hier, car la cloche du dîner m'a appelé : c'était 5 h. 20, et il ne me restait que dix minutes pour terminer le courrier. J'ai donc jugé préférable d'attendre jusqu'aujourd'hui.

Schorlemmer ne peut pas venir cette année pour Noël; Pumps et sa famille, que j'ai vues la semaine dernière à Ryde pendant quelques jours, sont dans la même situation. J'ai donc songé à une chose : est-ce que ce ne serait pas un peu de changement et de repos pour toi et pour Paul de venir prendre possession de la chambre du haut sur le devant pour une huitaine de jours? Vous avez sûrement besoin de couper un peu cette vie constamment agitée que vous ont imposée l'élection de Paul et ses conséquences. Et le ciel clair de Paris doit te donner la nostalgie de ce bon vieux brouillard londonien où je suis actuellement plongé. J'espère donc que vous vous déciderez, et si Paul avait des engagements jusqu'à Noël, tu pourrais venir d'abord et il te rejoindrait la semaine suivante pour célébrer au moins avec nous le passage de 91 à 92.

En attendant, je ne voudrais pas oublier les « vœux d'usage » ni

la forme traditionnelle sous laquelle il convient que je te les présente, à savoir le bout de papier rose ci-joint que, je l'espère, tu me feras la gentillesse d'accepter.

Je suis content que Paul ait déposé une motion sur la séparation de l'Église et de l'État¹. Dans son premier discours, il m'a semblé que les violentes interruptions fusant de toutes parts l'avaient empêché de développer clairement et sans équivoque ce qu'il avait l'intention de dire, et que les Dumay, les radicaux et même Floquet y ont cherché le prétexte de leurs misérables critiques. Cette motion rétablira la clarté.

Ma chère Laura, le brouillard devient si épais que je dois renoncer à écrire afin de ne pas m'abîmer les yeux, le travail à la lumière du gaz m'étant toujours strictement interdit. Avec l'espoir d'apprendre bientôt que tu t'apprêtes au voyage, et avec les bonnes salutations de Louise, je reste

Bien à toi,

F. ENGELS.

473. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 26 XII 1891.

My intelligent Péroline forgot to *stamp* my card to you. Pray forgive me and her

LAURA².

Mon cher Engels,

C'est avec grand plaisir que nous eussions accepté votre proposition d'aller nous reposer du ciel lumineux de France dans les brouillards de ~~Lyon~~³ Londres; (j'écrivais Lyon par mégarde, j'en viens et il y a là pas mal de brouillards!) mais les amis de France ne veulent pas me lâcher, ils considèrent que je leur appartiens et

1. Cette proposition qui reprend l'essentiel du fameux décret de la Commune est publiée dans *Le Socialiste* du 26 décembre 1891 (p. 1/1-II). (N. R.)

2. Ces deux lignes de Laura sont écrites sur le coin supérieur gauche et en diagonale. Voici leur traduction : « Mon intelligente Péroline a oublié d'affranchir la carte que je vous ai adressée. Veuillez m'excuser, et elle aussi, Laura. » (N. R.)

3. Le mot « Lyon » est barré sur le manuscrit. (N. R.)



que je dois leur consacrer tous les samedis, dimanches et veilles de fêtes pour faire des conférences. Depuis que je suis sorti de prison j'ai visité 18 villes et fait 23 conférences et ça va continuer ainsi jusqu'au premier mai. Le 31 décembre je dois aller à Boulogne et tous les samedis, dimanches et lundis du mois de janvier sont déjà retenus par Nantes, Saint-Nazaire, Bordeaux et Toulouse. Cette agitation est on ne peut plus nécessaire pour la préparation des élections municipales du 1^{er} mai : nous comptons sur un succès dans les principaux centres, qui fera bien augurer de l'avenir. Au congrès de Lyon nous avons rédigé un programme municipal que nous entendons faire arborer partout : ce sera un coup de maître, ça donnera une idée de l'influence positive que nous exerçons sur les masses ouvrières. Cette influence croît tous les jours ; bientôt nous serons le parti le plus puissant en France, comme les démocrates socialistes le sont en Allemagne.

Vous avez parfaitement raison, les interruptions furibondes de la gauche et de l'extrême-gauche m'ont forcé à faire quelques déclarations maladroités¹, dont la presse opportuniste et radicale a voulu se servir pour me perdre ; mais heureusement j'ai paré le coup par ma proposition de loi sur la séparation de l'Église et de l'État, que vous avez dû lire dans *Le Socialiste* : elle est la plus complète et la plus radicale qui ait été présentée, c'était raide pour un clérical, comme les radicaux, les possibilistes et les opportunistes me traitaient à l'envi. Ils sont tous penauds aujourd'hui de leur bévue, et voudraient faire la conspiration du silence ; mais je les forcerai à parler malgré eux. Quant à ma maladresse elle est excusable ; lorsque j'apparus à la tribune de la Chambre je fus accueilli par des murmures, dès que j'ouvris la bouche les interruptions commencèrent : des députés qui ne parlent jamais, trouvèrent la parole pour m'interrompre idiotement et me huer. Il fallait tenir tête à cette meute et suivre le fil de mon discours, c'était assez difficile, de là des sorties qui ne cadraient pas avec l'ensemble, des entraînements de riposte comme celui où je mentionne le nom de M. de Mun et des écourtements de la thèse générale, qui, réduite aux proportions de l'*Officiel*, est en effet incomplète et peu claire par moment. C'est déjà bien heureux de n'avoir pas dit plus de bêtises : c'était un parti pris contre moi ; il faut que je m'attende à ce que la scène recommence à la première occasion, mais je serai sur mes gardes.

Autant je suis mal accueilli dans la Chambre, autant je suis enthousiastement acclamé dans les masses ouvrières. Toutes les attaques ne font qu'augmenter la popularité que Constans et les

1. Le discours de Lafargue est reproduit *in extenso* dans *Le Socialiste* du 29 décembre (p. 1/III-3/I). L'orateur a notamment prononcé cette phrase : « Je vous rappellerai que l'un des meilleurs discours socialistes qui aient été prononcés ici est celui de M. de Mun. » Il avait également cité l'encyclique du pape sur la condition ouvrière. (N. R.)

opportunistes m'ont fabriquée de toutes pièces. J'en profite pour agiter les questions sociales, ridiculiser les chinoïseries radicales (séparation de l'Église et de l'État, abolition du Sénat, etc.) et préparer les élections municipales qui auront lieu le 1^{er} mai prochain. Si les choses marchent comme aujourd'hui, nous comptons sur de nombreux succès.

Nous vous souhaitons un joyeux Christmas et une bonne année à vous qui avez été si bon et si généreux pour nous, à vous qui si longtemps avez été notre providence.

Amitiés à Mme Louise et cordialement à vous,

PAUL LAFARGUE.

474. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Monday night 28 Dec. 91.

Le Perreux.

My dear General,

Our wandering Jew came home on Wednesday night, after speechifying at Lille, Armentières, Roubaix, Tourcoing, Boulogne and Calais, and started again on Friday for Lyons, Givors, Tarare, Thizy, Cours and Roanne. I'm eternally packing and unpacking and cannot honestly say that the "métier de député socialiste" is all play, though the Chamber of Deputies may be full of *farceurs*.

We had hoped to be able to run over to London for a week or so, but there was no time. Paul wanted me to accompany him and I was expected at Lille and elsewhere, but as I have no pass, I did not care to spend 50 or 60 francs for a day at Calais. For we are overwhelmed with begging letters, and the worst and the saddest of it is that the poor folks who come a-begging are desperately in want of help. But Paul is paying his fine by monthly instalments; he gives 80 frs a month to the Lille Imprimerie—that has run into debt in consequence of the election—and about the same sum to Guesde. Let alone innumerable and unavoidable contributions for fines, meetings, tombolas and what not!

I send you specimens of barkings at Paul's maiden speech by a touchingly united chorus of Possibilists, Anarchists and Blanquists,

knowing that you will not attribute greater importance to this baying than it is worth. Daily, I may say hourly, we get letters from all parts of France encouraging and approving Paul.—A phrase or two of Paul's speech are to be regretted, inasmuch as they are liable to misconstruction. That political opponents should take unfair advantage thereof is fair enough, but that our so-called allies should set up this false howl of indignation is another matter. Vaillant, to whom Paul had written anent Chauvière's imbecile article, says: "*Des ennemis intimes ont essayé de donner le change sur votre discours.*" As for Brousse, who declares that "*jamais le Marxisme ne prendra en France*", he resembles the women *qui tout en accouchant jurent qu'elles ne sont pas enceintes*.

Paul has been to see Culine (rather too faint-hearted for a leader of the people!) and will go again as soon as possible. Madame Culine has just written to say that "*les citoyens et les citoyennes de Fourmies s'ennuient du citoyen Lafargue*" and ask to know when he's coming. You have no idea how great a favourite Paul is with the people, men and women, who everywhere welcome him with songs and flowers and kisses. Thus far I have known nothing at all like this enthusiasm of the Nord and if I rejoice therein it is because I have every reason to think that the Lillois are more reliable than the "Gascons du Midi" and the "je-m'en-fichistes" de Paris.

We have suddenly dropped from an Indian summer into a Siberian winter and I feel quite stultified by the cold. All day yesterday, though I kept piling up the coals, my girl informed me that we had never got above "4° au-dessus de zéro". And if it hadn't been for our dear Mohr's great coat that for the nonce I turned into a blanket, I'm sure I should have been found frozen in my bed this morning. That's the worst of Paul's absence. ("*Voilà, dit Deville, Mme Lafargue n'a gagné un député que pour perdre un mari!*") Mais non, mais non, seulement c'est un député et un mari intermittent. Socialisme oblige.

Goodbye, my dear General, and love to you.

LÖHR.

TRADUCTION

Lundi soir 28 décembre 91.

Le Perreux.

Mon cher Général,

Notre Juif errant est rentré mercredi soir, après avoir pris la parole à Lille, Armentières, Roubaix, Tourcoing, Boulogne et Calais, et il est reparti vendredi pour Lyon, Givors, Tarare, Thizy, Cours et Roanne. Je passe mon temps à emballer et à déballer, et honnêtement je ne puis dire que le métier de député

socialiste soit très folâtre, bien que la Chambre des Députés soit pleine de farceurs.

Nous avions espéré pouvoir faire un saut à Londres pour une huitaine de jours, mais le temps a manqué. Paul voulait que je l'accompagne et j'étais attendue à Lille et ailleurs, mais comme je n'ai pas de permis, je n'avais pas envie de dépenser 50 ou 60 francs pour passer une journée à Calais. Car nous sommes harcelés de lettres de sollicitation, et ce qu'il y a de pire et de plus triste, c'est que les pauvres gens qui viennent mendier ont terriblement besoin d'être secourus. Mais Paul paye son amende par mensualités; il donne 80 francs par mois à l'imprimerie de Lille (qui s'est endettée à la suite de l'élection) et à peu près la même somme à Guesde. Sans parler des innombrables et inévitables souscriptions pour les amendes, les meetings, les tombolas, etc. !

Je vous envoie quelques échantillons des aboiements par lesquels, avec une touchante unité, un chœur de possibilistes, d'anarchistes et de blanquistes a accueilli le premier discours de Paul. Je sais que vous n'attribuerez pas davantage d'importance à ces jappements qu'ils n'en méritent. Tous les jours, je peux même dire à toute heure, nous recevons des lettres de toutes les régions de France qui encouragent et approuvent Paul. Une ou deux formulations du discours de Paul sont regrettables, d'autant plus qu'elles prêtent à de fausses interprétations. Que les adversaires politiques en tirent déloyalement parti, c'est assez normal, mais que nos soi-disant alliés poussent ces feintes clameurs d'indignation, c'est une autre histoire. Vaillant à qui Paul avait écrit au sujet de l'article imbécile de Chauvière, dit : « Des ennemis intimes ont essayé de donner le change sur votre discours. » Quant à Brousse qui déclare que « jamais le Marxisme ne prendra en France », il ressemble aux femmes qui tout en accouchant jurent qu'elles ne sont pas enceintes.

Paul a été voir Culine (bien pusillanime pour un dirigeant du peuple!) et il retournera dès qu'il le pourra. Mme Culine vient d'écrire que « les citoyens et les citoyennes de Fourmies s'ennuient du citoyen Lafargue » et demandent quand il viendra. Vous n'avez aucune idée de la popularité de Paul : hommes et femmes l'accueillent partout avec des chants, des fleurs et des baisers. Je n'ai jamais rien vu de semblable à cet enthousiasme du Nord, et, si je m'en réjouis, c'est parce que j'ai toutes les raisons de penser qu'on peut davantage faire fond sur les Lillois que sur les Gascons du Midi et les je-m'en-fichistes de Paris.

Nous sommes brusquement passés d'un été de la Saint-Martin à un hiver sibérien, et je me sens tout à fait anéanti par le froid. Toute la journée d'hier, bien que je n'aie cessé de charger le feu, ma bonne m'a dit que nous n'avions jamais dépassé 4° au-dessus de zéro. Et sans la houppe de notre pauvre Mohr que pour la circonstance j'ai transformée en couverture, je suis sûre qu'on m'aurait retrouvée gelée dans mon lit ce matin. C'est bien là ce

qu'il y a de pire dans l'absence de Paul. (« Voilà, dit Deville, Mme Lafargue n'a gagné un député que pour perdre un mari ! ») Mais non, mais non, seulement c'est un député et un mari intermittent. Socialisme oblige.

Au revoir, mon cher Général, et toutes mes amitiés.

LÖHR.

475. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 29.XII.91.

Mon cher Engels,

Nous vous envoyons une caisse de poires que nous avons conservées pour vous de notre récolte d'automne. Elles sont mûres à point, il ne faudrait pas les conserver trop longtemps encore : gardez celles que vous ne mangerez pas immédiatement dans le son. — Espérons que la caisse vous arrivera en même temps que cette lettre.

Amitiés à Mme Louise et cordialement à vous.

P. LAFARGUE.

476. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 31.XII.91.

Mon cher Engels,

Pourriez-vous me procurer des détails sur la constitution du *Board of Health* de Londres : probablement je déposerai une proposition demandant à ce que l'on constitue en France quelque chose d'analogue.

Je pars ce matin même pour Boulogne-sur-Mer, où je dois faire une conférence. Je vous écris en toute hâte.

Amitiés.

P. LAFARGUE.

1892

477. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 6th Jan. 1892.

My dear Laura,

The pears have arrived in very good condition; the few that were urgently in want of being devoured, have been at once attended to, and the rest is being gradually, thankfully and pleasurably consumed. That the old Fry's Cocoa box should return to us with such agreeable contents, and, as they say of expired directors in joint stock companies, "offer itself for reelection" next Christmas, was a pleasant surprise indeed.

Paul wants to know about the constitution of the Board of Health. I will try to find it out, but am afraid I shall have to ask Tussy or Edward to hunt it up at the B[ritish] M[useum]. If I only knew the year when the B[oard] of H[ealth] was instituted, I might get the original Act of P[arliament]—if Sam was here, we s[hould] have it in a jiffy.

Your intermittent husband seems to be indeed seized with the fever of the wandering Jew—perhaps he wants to supersede him by the wandering Nigger? Anyhow the proposition about separation of Church and State in the sense of the Commune was the best thing he could do; it stops their mouths at once. Especially now when the French Clergy begin to face the eventuality and try to make it out that they ought to be, in that case, disestablished as the Church of Ireland was, that is to say not only keep all their property, but have the salaries capitalised and bought off in a lump sum—les milliards de l'Église! après ceux de M. Bismarck! The priests are too much in a hurry, for to pronounce this is to make it impossible. If the thing was kept quiet,

and sprung upon the people all at once in the shape of a government proposition, the surprise might pass, and the Radicals w[ould] only be too glad to swallow it—but to have it discussed in public beforehand, is to ensure its failure. The French Republic, with its revolutionary principles of civil law, cannot buy off the Church in the way the English semi-feudal monarchy did. Here the system developed by Lassalle in vol. 1st of his *System der erworbenen Rechte* is alone applicable, as it was exclusively applied by the great Revolution. See Bernstein's Introduction to Lassalle's Works; if you have not got it, I'll try to get it. It is Lassalle's only juridical *Leistung*, and not a great one, but quite correct *juridically*. We ought to start it in France, and then set Longuet to work the Radicals in that sense.

I have to interrupt again. Old Harney is laid up with bronchitis in Richmond—same complaint which last spring brought him to the grave's edge. I must go and see him but hope to be back in time to finish this letter. I am crushed with work: there are 1. proof sheets and new preface of new English edition of *Lage der arbeitenden Klasse in England*, 2. revision of Edward's translation of *Entwicklung des Socialismus*—with another new preface—3. German translation of my article in the Almanac before anybody else seizes upon it—4. a lot of letters to answer. And then possibly I may return to Vol. III where just the very difficultest chapters of all await me.

4.30 p.m. Just returned from Rich[mon]d where I found old Harney much better—hope it will last.

I suppose you have got Louise's *Arbeiterinnenzeitung* with the Vienna *Arbeiterzeitung* direct from Vienna. Your article reads uncommonly well—Tussy's article will be in next number, and as the paper is by its nature insatiable, I can only say that all further contributions will be thankfully received; in the mean time I send you Louise's thanks which like all thanks are double-edged, viz 1. thanks for favours received; 2. "a sense of favours to come", as the bourgeois said.

Poor Adler is sadly overworked, and moreover, the momentary rest he gets, he only gets as the nurse of his wife who is seriously ill. They are at Salo, Lago di Garda, for the present. And as Victor is responsible for the filling of the paper, you do an indirect kindness to him and the Austrian party by helping to fill the women's paper with good matter; the bourgeois émancipées would only be too glad of an opportunity of deposing their crotchets and nostrums in the working women's organ.

Pumps has been out of sorts a bit, so that she could not come during the holidays, but we shall have her and the children here in the course of this month.

What in the world made Vaillant fight that fool Gégout—égout?

Love from Louise and myself to both of you. And do keep in mind the obligation you are under to come over with Paul before

long. It will do some of our workingmen good to see a live French député socialiste.

A vous de cœur,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 6 janvier 1892.

Ma chère Laura,

Les poires sont arrivées en très bon état ; les quelques isolées qui avaient impérieusement besoin d'être dévorées ont été l'objet d'une sollicitude immédiate, et les autres se consomment peu à peu, avec gratitude et joie. Quelle aimable surprise de voir la vieille boîte de cacao Fry nous revenir avec un contenu aussi agréable, et, comme on dit des administrateurs de sociétés par actions arrivés au terme de leur mandat, de la voir « représenter sa candidature » pour le Noël suivant !

Paul voudrait connaître l'organisation du Ministère de la Santé¹. Je vais essayer de découvrir cela, mais je crains de devoir demander à Tussy ou à Edward de faire des recherches au B[ritish] M[useum]. Si seulement je savais en quelle année le Ministère de la Santé a été constitué, je pourrais me procurer le texte de loi qui l'a créé. Si Sam était ici, nous l'aurions en un clin d'œil.

Ton époux intermittent semble en vérité saisi de la fièvre du Juif Errant : peut-être veut-il le remplacer par le Nègre Errant ! En tout cas, sa proposition relative à la séparation de l'Église et de l'État, au sens où l'entendait la Commune, est la meilleure chose qu'il ait pu faire² : cela leur fermera la bouche immédiatement. Surtout maintenant que le clergé français commence à envisager cette éventualité et laisse entendre que, dans ce cas, la séparation devrait se faire comme pour l'Église d'Irlande, c'est-à-dire que non seulement il conserverait tout ses biens, mais que ses rémunérations seraient capitalisées et rachetées en bloc : les milliards de l'Église ! après ceux de M. Bismarck ! Les curés sont trop pressés, car formuler une telle prétention, c'est la rendre inacceptable. Si on laissait dormir l'affaire pour la faire rebondir brusquement sous forme de proposition gouvernementale, on pourrait atténuer l'effet de surprise, et les radicaux ne seraient que trop contents d'acquiescer ; mais porter d'avance le débat devant le public, c'est aller à coup sûr au-devant d'un échec. La république française, avec ses principes révolutionnaires de droit civil, ne peut se séparer de l'Église par voie de *rachat* comme a pu le faire la monarchie semi-féodale d'Angleterre. Ici, le système exposé par Las-

1. Voir lettre 476 du 31 décembre 1891, p. 155. (N. R.)

2. Voir lettres 472 du 19 décembre 1891, p. 148, et 473 du 26 décembre 1891, p. 150. (N. R.)

salle dans le premier volume de son *Système des Droits Acquis*¹ est seul applicable, comme il a été le seul à être appliqué par la grande révolution. Vois l'introduction de Bernstein aux œuvres de Lassalle². Si tu ne l'as pas, je tâcherai de te la procurer. C'est le *seul* *apport* juridique de Lassalle ; il n'est pas considérable, mais tout à fait juste *juridiquement*. Nous devons le faire connaître en France et ensuite inciter Longuet à influencer les radicaux dans ce sens.

Il faut encore que je m'interrompe. Le vieux Harney est couché à Richmond avec une bronchite, la même maladie qui au printemps dernier l'a amené au bord de la tombe. Il faut que j'aille le voir, mais j'espère être de retour à temps pour terminer cette lettre. Je suis accablé de travail, il y a : 1. les épreuves et la nouvelle préface de la nouvelle édition anglaise de *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*³, 2. la révision de la traduction d'Edward de l'*Entwicklung des Sozialismus*, avec une autre nouvelle préface⁴, 3. la traduction allemande de mon article de l'*Almanach* avant que quelqu'un d'autre ne s'en empare⁵, 4. une quantité de lettres auxquelles je dois répondre. Et ensuite il se peut que je revienne au volume III⁶ où m'attendent justement les chapitres les plus difficiles.

4 h. 30. Je viens de rentrer de Rich[mon]d où j'ai trouvé le vieux Harney beaucoup mieux ; j'espère que cela durera.

Je pense que tu as reçu directement de Vienne l'*Arbeiterinnen Zeitung* de Louise en même temps que l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne. Ton article est d'une lecture extrêmement agréable. L'article de Tussy paraîtra dans le prochain numéro, et comme ce journal est par nature insatiable, je puis seulement te dire que tout autre article sera reçu avec reconnaissance. En même temps je t'envoie les

1. *Das System der erworbenen Rechte* de Lassalle avait paru en 1861. Dans la partie qu'évoque ici Engels, Lassalle développe la thèse qu'il doit y avoir accord entre le droit acquis et la conscience populaire. Ainsi, pendant la Révolution française, les décrets de la nuit du 4 août n'ouvriraient pas droit à dédommagement, car le contenu du droit supprimé était déjà rejeté par la conscience populaire. (N. R.)

2. Ed. Bernstein avait écrit une longue introduction à l'édition en trois volumes de : *Ferd. Lassalle's Reden und Schriften*, publiée par le *Vorwärts* en 1892-1893. Il y fait la critique du *Système des droits acquis* aux p. 69-88. (N. R.)

3. Il s'agit de l'édition qui parut en 1892 à Londres (Swan Sonnenschein and Co) et qui reproduisait le texte de l'édition parue à New York (1885). La préface était remaniée et adaptée aux lecteurs anglais. (N. R.)

4. L'ouvrage paraîtra sous le titre *Socialism : Utopian and scientific* à Londres. La préface connue sous le titre « Le matérialisme historique » (cf. *Études Philosophiques* E. S. 1951, p. 89-110) est datée du 20 avril 1892. (N. R.)

5. Il s'agit de l'article : *Le socialisme en Allemagne* paru dans l'*Almanach du Parti ouvrier français* pour 1892 et qui paraîtra dans la *Neue Zeit* Jhg X 1, n° 19 (p. 580-589). (N. R.)

6. Du *Capital*. (N. R.)

remerciements de Louise qui, comme tous les remerciements, sont à double tranchant : 1. gratitude pour les services rendus ; 2. reconnaissance des services à rendre, comme disent les bourgeois.

Le pauvre Adler est terriblement surmené ; d'ailleurs, le repos provisoire qu'il a obtenu ne lui est accordé que pour soigner sa femme qui est gravement malade. Ils sont à Salo, sur le lac de Garde, pour le moment. Et, comme Victor est responsable de la copie pour le journal, tu lui ferais indirectement une gentillesse ainsi qu'au parti autrichien en contribuant à pourvoir de *bonne* copie le journal des femmes ; les bourgeoises émancipées ne seraient que trop contentes si on leur laissait l'occasion de déverser leurs lubies et leurs panacées dans l'organe des femmes travailleuses.

Pumps a été un peu souffrante et elle n'a pu venir pendant les vacances, mais nous aurons sa visite et celle des enfants dans le courant de ce mois.

Pourquoi diable Vaillant s'est-il battu avec cet imbécile de Gégout (égout ?).

Amitiés de Louise et de moi à vous deux. Et souviens-toi bien que tu t'es engagée à venir ici avec Paul avant longtemps. Cela fera du bien à quelques-uns de nos ouvriers de voir en chair et en os un député socialiste français.

A vous de cœur.

F. E.

478. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 3 Febr. 1892.

My dear Laura,

Can you get me from the *Intransigent* the London address of *Rochefort*? Wroblewski all of a sudden sends me a letter for that distinguished foreigner and supposes I know his address, but I will be hanged if I know anybody who can procure it me here—everybody advises me to write to Paris as the shortest and safest way to get it—so I suppose I must follow their advice and submit the case to you, especially as I have a slight suspicion that the poor devil of W[roblewski] applies to R[ochefort] for cash, and would not have it said for the world that I was the cause of delaying even for one hour the—undoubtedly negative—answer he is sure (if any) to get from le grand boulevardier.

Here we have suffered from influenza right and left—I have

been spared so far, but Louise and my servants have had a touch. Percy has had a pretty severe attack followed by pneumonia and is not yet on his legs again, Berstein has been down, and E. Aveling is not quite himself. Our street and neighbourhood has suffered severely, cases right and left.

The latest scandal : all over London goes the rumour that the duke of Clarence on his death-bed called his mother and told her that "May" was in the family way by him. If true, it is the only action for which I respect the boy. They say he was after her for a good time past; but the old queen did not approve of the match at first. And if they did take the law into their own hands, it's more than I should have expected from "Cuffs and Coars" and shows that after all he was good for something.

Paul's migrations are very interesting but won't he soon get tired of it? It's very useful and very good work, but if he carries it on till May 1st, he will lose a deal of weight and come back, maybe, to his Parliamentary duties with the "lean and hungry look"¹ which, as a Cassius, might become him in the eyes of the épicier. At all events he has silenced the Brousses and other Neidhämme! who came down upon him for a slip of the tongue or two in his first speech. The statistics about Notre Dame de la Fabrique etc. are the best reply.

My article from the Almanac has come out in Italian in the *Critica Sociale* di Milano and will appear in German in the *Neue Zeit* next N^o with additions. Bebel has sent me some Alsatian papers with reports of his speech in Mülhausen; one in French; I want to send it to you if I can find it (Louise says she forwarded it to you), to show you what horrid French these "patriots" of the *Industriel Alsacien* do perpetrate.

An awful row will be caused by the publication of the order of Prince George of Saxony to the 12th German (Saxon) Army Corps in yesterday's *Vorwärts*. That shows how far our connexions in the army reach, and William will be awfully vexed. It is sure to cause a deal of sensation in France, and if you can forward me Paris papers with comments on it, to be forwarded to Bebel and to be used in the Reichstag, it will be very very useful.

In great haste—kind regards from Louise and

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 3 février 1892.

Ma chère Laura,

Pourrais-tu m'avoir à l'*Intransigeant* l'adresse de Rochefort à

1. SHAKESPEARE : *Julius Cæsar*, acte I, scène 2, vers 193. (N. R.)

Londres? Wroblewski¹ m'envoie brusquement une lettre pour cet étranger de marque et suppose que je sais son adresse, mais je veux bien être pendu si je connais quelqu'un qui pourrait me la procurer ici. Tout le monde me conseille d'écrire à Paris et pense que ce serait le moyen le plus rapide et le plus sûr de l'obtenir. Je suppose donc que je dois suivre ce conseil et te soumettre le cas, d'autant plus que j'ai vaguement le soupçon que ce pauvre diable de W[roblewski] s'adresse à R[ochefort] pour lui demander de l'argent, et je ne voudrais pas pour tout l'or du monde qu'on puisse dire qu'à cause de moi s'est trouvée retardée, serait-ce d'une heure, la réponse sûrement négative qu'il recevra sans nul doute (s'il en reçoit jamais !) du grand boulevardier.

Ici l'influenza a sévi de droite et de gauche. J'ai été épargné jusqu'à présent, mais Louise et mes bonnes ont été légèrement atteintes. Percy l'a été sous une forme assez aiguë, une pneumonie s'est déclarée ensuite, et il n'est pas encore sur pied. Bernstein a dû s'aliter, et E. Aveling n'est pas tout à fait dans son assiette. Notre rue et notre quartier ont été très atteints; il y a des cas de tous côtés.

Voici le dernier scandale. Dans tout Londres court le bruit que le duc de Clarence, sur son lit de mort, a appelé sa mère pour lui dire que « May » était enceinte de ses œuvres². Si cela est vrai, c'est le seul acte de ce garçon qui me le rende estimable. On dit qu'il tournait autour d'elle depuis longtemps; mais, dès le début, la vieille reine n'approuvait pas un tel mariage. Et, s'ils ont passé outre, c'est plus que je n'en aurais attendu de « l'homme aux cols et aux manchettes », et cela montre qu'après tout il était bon à quelque chose.

Les migrations de Paul sont très intéressantes, mais n'auront-elles pas tôt fait de le fatiguer? C'est un travail très bon et très utile, mais s'il le poursuit jusqu'au 1^{er} mai, il va beaucoup maigrir et il va sans doute retourner à ses tâches parlementaires avec cet « air émacié et famélique » qui, aux yeux des épiciers, convient à un Cassius comme lui. En tout cas, il a réduit au silence les Brousse et autres imbéciles envieux qui lui sont tombés dessus à cause d'un ou deux lapsus dans son premier discours. Les statistiques sur Notre Dame de la Fabrique, etc., constituent la meilleure réponse.

Mon article de l'Almanach est paru en italien dans la *Critica Sociale* de Milan et paraîtra en allemand dans le prochain numéro de la *Neue Zeit* avec des additions³. Bebel m'a envoyé des journaux

1. Wroblewski, démocrate polonais qui avait combattu pour la Commune, vivait à Nice dans des conditions misérables. (N. R.)

2. Le duc de Clarence, prince cadet de la famille royale, était mort le 14 janvier 1892 après s'être fiancé *in extremis* à la princesse Mary de Teck. (N. R.)

3. L'article parut dans la *Critica Sociale* le 16 janvier et le 1^{er} février

alsaciens qui rendent compte de son discours de Mulhouse¹. L'un est en français; je veux te l'envoyer si je peux le retrouver (Louise dit qu'elle te l'a expédié) pour que tu voies la façon dont ces « patriotes » de l'*Industriel Alsacien* massacrent le français.

La publication dans le *Vorwärts*² d'hier de l'ordre adressé au douzième corps d'armée allemand (saxon) par le Prince George de Saxe va provoquer un esclandre épouvantable. Cela va montrer l'étendue de nos relations dans l'armée, et Guillaume sera furieux. Cela fera sûrement sensation en France, et si tu peux me faire parvenir des *journaux* de Paris contenant des commentaires à ce sujet, que je ferais suivre à Bebel pour qu'on s'en serve au Reichstag, ce sera très, très utile³.

En toute hâte, bonnes amitiés de Louise et

Bien à toi.

F. E.

479. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 5. March 1892.

My dear Laura,

Today I can do no more than fulfil my promise to Paul and send you the enclosed cheque for the rent—£15.—made out in your name, so that Paul's absence need not cause any delay. I have rec[eiv]e[d] your letter and shall reply in a few days—I am overwhelmed with work—Sonnenschein has by some blunder

1892. Les additions sont un appendice sur la famine en Russie qui parut dans le n° 7 du 1^{er} Avril. Pour la *Neue Zeit*, voir note 5 p. 159. (N. R.)

1. Le 6 janvier, Bebel avait fait à Mulhouse une conférence dont *Le Temps* du 8 janvier 1892 (p. 1/II) rend compte. (N. R.)

2. *Le Vorwärts* n° 26 du 31 janvier 1892 publie p. 3 (I-III), sous le titre « Zu den bevorstehenden Reichstags-Verhandlungen über den Militär-Etat (Contribution aux prochains débats du Reichstag sur le budget militaire) », le rapport du prince George de Saxe daté de Dresde le 8 juin 1892 où il dénonce les mauvais traitements infligés aux soldats par leurs supérieurs. (N. R.)

3. L'ordre du jour du prince George de Saxe ne passa pas inaperçu dans la presse française qui le commenta largement. Par exemple : *Le Temps* du 3 février (p. 2/I-II) et du 7 février 1892 (p. 1/I), *L'Intransigeant* du 4 février 1892 (p. 1/II-2/I), *L'Éclair* du 6 février 1892 (2/I), etc. (N. R.)

sent the rough draft of Edward's translation of my *Entwicklung des Sozialismus* to press and now all the work of revising that rough draft falls upon me, and of course has to be done quick. Then Percy was here all week, left yesterday, then other interferences with work—today Tussy has gone on *Union* work to Plymouth and Edward will be all day with us; so I must get this letter closed and off before he comes.

I am glad of the news about the "Daily" and this time it may turn out a success, if our friends take the proper precautions not to be turned out again the very moment the paper begins to pay. But things are better now, there is a power behind them now and that makes a difference—only they ought to take care to secure their position in the paper for all that.

I should be glad if Paul w[oul]d let met know something of the position of the various socialist and "Auch-Sozialisten" groups in the Chamber—the Blanquists, Possibilists, Millerand lot, and the ex-boulangists. I see in yesterday's *Intransigent* that Paul and Ferroul attended a meeting composed chiefly of the *Blanquist Boulangists* and, if he works together with them, it's 100 to 1 that Hyndman will attack them in *Justice*, and anyhow the subject is sure to be discussed here and interpellations to come to me—so I ought to be prepared!

In my next you will also very probably receive a dunning letter from Louise for more contributions to the *A[rbeiter] innen Zeitung*.

Love to all your numerous family.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 5 mars 1892.

Ma chère Laura,

Tout ce que je peux faire aujourd'hui, c'est tenir la promesse que j'ai faite à Paul et t'envoyer pour le loyer le chèque ci-joint, de 15 livres, établi à ton nom, afin que l'absence de Paul ne cause aucun retard. J'ai bien reçu ta lettre et j'y répondrai dans quelques jours. Je suis surchargé de travail. Sonnenschein a commis la bêtise d'envoyer à l'imprimerie le brouillon de la traduction qu'a faite Edward de mon *Entwicklung des Sozialismus*¹; maintenant, tout le travail de révision de ce brouillon retombe sur moi, et naturellement il faut faire vite. Ensuite Percy a été ici toute la semaine et il est parti hier. D'autres choses sont encore venues déranger mon travail. Aujourd'hui Tussy est partie accomplir des tâches *syndicales* à Plymouth et Edward sera toute la journée

1. Voir lettre 477 du 6 janvier 1892, p. 159. (N. R.)

chez nous; il faut donc que je termine cette lettre et que je l'expédie avant sa venue.

Je suis content des nouvelles concernant le « quotidien »; ce sera peut-être un succès cette fois si nos amis prennent les précautions convenables pour ne pas se faire mettre à la porte au moment même où le journal devient rentable. Mais la situation est maintenant meilleure; il existe à présent une force derrière eux et cela change les choses; il faut quand même qu'ils veillent à assurer leur position dans le journal.

Je serais content que Paul veuille bien me renseigner sur la situation des divers groupes qui sont socialistes ou se disent socialistes à la Chambre : les blanquistes, les possibilistes, le groupe Millerand et les ex-boulangistes. Je lis dans *l'Intransigeant* d'hier¹ que Paul et Ferroul ont assisté à une réunion composée principalement de blanquistes-boulangistes; s'ils collaborent avec eux, il y a cent chances contre une pour que Hyndman les attaque dans *Justice* : en tout cas, l'affaire sera sûrement discutée ici et je serai sûrement pris à partie : il conviendrait donc qu'on m'y prépare !

Tu recevras très probablement dans ma prochaine lettre un mot de Louise qui te relancera afin d'obtenir de nouveaux articles pour *l'A[rbeiter] innen Zeitung*.

Amitiés à toute ta nombreuse famille.

Bien à toi,

F. E.

1. *L'Intransigeant* en date du 5 mars 1892 publie (p. 1/IV) le texte suivant auquel Engels fait sans doute allusion :

DÉCLARATION DES DÉPUTÉS SOCIALISTES ET REVISIONNISTES

Une déclaration devait être faite hier à la Chambre au nom des députés socialistes et revisionnistes, qui en avaient arrêté les termes dans leur réunion de mercredi; les incidents de séance en ont empêché la lecture; en voici le texte :

Les députés républicains socialistes soussignés, estimant qu'il est nécessaire de ne pas perdre le temps en intrigues parlementaires; que leur attitude dans les questions religieuses est connue par leurs votes antérieurs, notamment sur la séparation de l'Église et de l'État; que plusieurs propositions de lois concernant les travailleurs sont étudiées, rapportées, prêtes à être soumises à la discussion; déclarent qu'ils ne veulent pas se laisser égarer et retarder par des discussions constructionnistes qui ne peuvent que tendre à ajourner indéfiniment l'examen des lois ouvrières, et proposent l'ordre du jour pur et simple.

Aimel, Boric, Castelin, Cluseret, Couturier, Dumontcil, Farcy, Ferroul, Gabriel, Girodet, Goussot, Granger, Jourde, Lafargue, Laisant, Laporte, Moreau, Paulin-Méry, Revest, Saint-Martin, Théron, Pierre Richard, Le Hérissé.

MM. Maurice Barrès et Argeliès, absents, ont envoyé leur adhésion à cette déclaration. (N. R.)

480. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

14 March 1892.

My dear Laura,

I have a whole heap of your letters before me, such a heap that I hardly dare look at it without being ashamed of myself—but you have no idea how I have been worked, interrupted, traccassé, embêté, etc., etc., by all sorts of people. My best working time—Jan[uar]y to April—has been frittered away and I have not had a moment to even look at the 3rd vol. which I was determined to advance a good bit—and over the critical point—by Easter. All vanity of vanities. Now, my time up to a week after Easter is already engaged (by 10th April I shall have Bebel here for a fortnight or so; before that time I must go to Ryde to see Pumps who has had a sore time of it; Percy had 1) influenza, 2) pneumonia and, 3) and last, is now laid up with pleurisy) and it will cost a damned effort of energy and a determination to reply to no letters whatever and do no work for no matter whom if I want to use May and June for the 3rd Vol.

But damn all this, you don't want to hear my grumbling. I am glad there are prospects of a daily paper for Paris; that will make up for many a mishap in other parts of the world. Though mishaps to our party are getting few and far between, unless we provoke them ourselves. We have such capital allies. Young William brags about his ally God who so arranged all things from the creati[on] of the]* world that they must turn out to the greatest glory of the Prussian monarchy in general and young William in particular. But the poor boy does not see that all the time he is a better ally to us than God ever was or will be to him; and even if he was to see it, he could not help it, it's the nature of the beast!

My article of the Almanac and *Neue Zeit* has now been translated into Italian (*Critica Sociale*—got me into a row with that confusionario P'illustre Bovio), Roumanian (*Revista Socială*), Polish (*Przedświt*) and English (N[ew] Y[ork] *People*).

We have just come back (3.30 p.m.) from Highgate; the cemetery is in a disgusting state of soft clay; we had half a hundred weight sticking to each foot. On the grave Tussy (I suppose) had planted a small cypress, and one of the old crocus bulbs has

* Papier déchiré.

come out in flower. The sprig of ivy which Motteler had brought from Ulrich von Hutten's grave on Ufnau island in the lake of Zürich, and which we planted after poor Nimmy's burial, having trained it on our balcony, had already been robbed of its best part last Summer, but what is left, now grows well and is rooted deeply in the soil so that no further desecration is possible.

Here we are also busy about the 1st of May. It is a beautiful play of intrigues woven and cut to pieces and woven afresh, Penelopeia-fashion. The 8 Hours Committee (Edward, Tussy and their friends) tried to be first in the field but the Trades' Council, that reactionary rel[ict] * of the Old Trades Unions, was o[ut before] * them. Now the Trades Council and the S.D.F. are for the nonce friends, as against all the rest; at present they do not compete one with the other, and have common interests in putting down all "outsiders". So when the 8 Hours Com[mittee] proposed to act with the T[rades] C[ouncil], in the same way as last year, they got a complete rebuff. But then the 8 H[ours] C[ommittee] *secured the Park for themselves* before the T[rades] C[ouncil] had thought of it, and then again offered cooperation with the T[rades] C[ouncil] which was again haughtily declined. Then *both* bodies addressed the Metropolitan Radical Federation (of Radical Clubs) to cooperate with them; and the M[etropolitan] R[adical] F[ederation] decided to *mediate*, but under all circumstances *to act with the 8 H[ours] C[ommittee]* to whom the whole movement from the origin was due. So that the T[rades] C[ouncil] and the S[ocial] D[emocratic] F[ederation], as usual over-estimating their strength, have put themselves in an awkward position: either they must knuckle under, or have a separate demonstration, and bear the responsibility of the split. At all events *our* demonstration is now an assured success, whatever the others may do.

Hyndman gets more foolish every day. His blind hatred of the Germans makes him support the Berlin "Unabhängige" and keep as his German chief of staff that outrageous scamp Gilles who is evidently in the pay of the German Embassy and has been, with a lot of malcontents, turned out of the German Communist Club here (our old "Verein"). So that he has now lost even the little foreign support he had; in Germany they used to have some little regard to his position as leader of at least a *Section* of English Socialists, but he has forfeited that; in France his friends Brousse and Co are so down, that even H[yndman] himself had to protest against their "hygienic" programme for their next congress. One does long for a good strong breath of revolutionary air to sweep away all these pettifogging Jammerkerle—but it is coming, slowly, slowly as everything does come

* Papier déchiré.

among these "verdammten Schleswig-Holsteiner" (as Marx called the English), but when it comes it is *safe*.

I intended to enclose a line to Pau[^l]]* I had a letter from him from Marseille—but it's getting dinner time, and I'm afraid of being stopped in the midst of it. I am afraid their new alliance with Granger and C^o will not turn out to their satisfaction. First of all, these men have shown that they are absolutely unreliable when they passed over to Boulanger, and we can only expect being betrayed by them on the first occasion. Secondly, Paul says we must reap where Boulanger has sown. Exactly so, but *reap the masses* and *discard the leaders*, as the plan was with the Possibilists; but these leaders have no masses behind them, and are themselves highly undesirable bedfellows. Thirdly, they have crept into the *Chambre under false pretences* and are sure to be kicked out next election, so that it seems to me our friends are leaning upon an already broken reed. And as to *foreign policy*, fourthly, these men are *pledged Chauvinists*—otherwise they would not have got elected—and if Paul and friends form a party with them, they may be outvoted, kicked out, or driven to a split on the first occasion. I hope I may be wrong, but I am afraid I am not. The passage to Boulanger of these fellows was an unpardonable treason, and I'd rather have Vaillant than the whole lot of them—indeed I thought it a blessing that they made themselves impossible.

Louise will write to you [as] soon as possible. She has been rather out of sorts for the last 8 days and is only just coming round again. To-morrow I must go to see old Harney at Richmond where he is ill with his windpipe and his rheumatic gout. And then you want me to say something to the Parisians about 18th March. I'll be hanged if I know what! Mais nous verrons! Ever yours affectionately,

F. E.

Kind regards from Louise.

TRADUCTION

14 mars 1892.

Ma chère Laura,

J'ai tout un tas de tes lettres devant moi, un tel tas que j'ose à peine le regarder sans honte, mais tu ne peux te faire une idée de la façon dont j'ai été surmené, interrompu, tracassé, embêté, etc., etc., par toutes sortes de gens. Ma meilleure période de travail (de janvier à avril) a été gaspillée et je n'ai même pas eu un moment pour regarder le troisième volume¹ où j'étais décidé à bien m'avancer (et au-delà du point critique) pour

* Papier endommagé.
1. Du *Capital*. (N. R.)

Pâques. Mais vanité des vanités ! Tout mon temps est déjà retenu jusqu'à la semaine après Pâques. Le 10 avril, j'aurai la visite de Bebel pour une quinzaine de jours environ. Il faut auparavant que j'aie à Ryde voir Pumps qui est passée par une dure période : Percy a eu 1^o l'influenza, 2^o une pneumonie et 3^o il est finalement couché maintenant avec une pleurésie. Il faudra que je fasse un effort énergique et que je prenne la ferme décision de ne répondre à aucune lettre quelle qu'elle soit et de ne faire aucun travail pour qui que ce soit si je veux consacrer mai et juin au troisième volume.

Mais au diable tout cela, tu n'as que faire de mes récriminations. Je suis content qu'existe la perspective d'un journal quotidien pour Paris; cela compensera bien des avatars dans d'autres parties du monde. Bien que les avatars qu'ait à subir notre parti se raréfient et s'espacent dans la mesure où nous ne les provoquons pas nous-mêmes. Nous avons de si excellents alliés ! Le jeune Guillaume se vante d'avoir pour allié Dieu qui a si bien ordonné toutes choses depuis la création du monde qu'elles doivent concourir à la plus grande gloire de la monarchie prussienne en général et du jeune Guillaume en particulier. Mais le pauvre garçon ne se rend pas compte qu'il est constamment un meilleur allié *pour nous* que Dieu ne l'a jamais été ni ne le sera jamais pour lui; et même s'il devait s'en rendre compte, il n'y pourrait rien : c'est sa nature.

Mon article de l'Almanach et de la *Neue Zeit* a maintenant été traduit en italien (*Critica Sociale* : cela m'a valu une querelle avec ce confusionniste qu'est l'illustre Bovio), en roumain (*Revista Socială*), en polonais (*Przedświt*) et en anglais (*People de New-York*).

Nous venons de rentrer (3 ½ heures) de Highgate. Le cimetière est un horrible marécage d'argile : nous en avons un demi-quantal collé à chaque pied. Sur la tombe, Tussy (je suppose) avait planté un petit cyprès, et l'un des anciens bulbes de crocus a fleuri. Le brin de lierre que Motteler avait ramené de la tombe de Ulrich von Hutten, dans l'île d'Ufenau sur le lac de Zurich, et que nous avons planté au lendemain de l'enterrement de la pauvre Nimmy, après l'avoir fait grimper sur notre balcon, avait été volé en grande partie l'été dernier, mais ce qui en reste pousse bien maintenant et est profondément enraciné dans le sol, de sorte qu'on n'a pas à craindre d'autre profanation.

Ici aussi nous avons à faire pour le 1^{er} mai. C'est un beau réseau d'intrigues tissées, réduites en pièces et retissées à la manière de Pénélope. Le Comité des Huit Heures (Edward, Tussy et leurs amis) a essayé d'être le premier en lice, mais le Conseil des Trades Unions, ce [reliquat] * réactionnaire du vieil unionisme les a [devancés] *. Or le Conseil des Trades Unions et la S[ocial] D[emocratic] F[édération] sont pour le moment amis, dans la mesure où ils sont contre tous les autres; à présent, ils ne se font pas

* Papier déchiré (N. R.)

concurrence et ont pour intérêt commun de repousser tout intrus. C'est pourquoi, quand le Com[ité] des Huit Heures a proposé d'agir de concert avec le C[onseil] des T[rades Unions] de la même façon que l'année dernière, il a essuyé un refus catégorique. Mais alors le C[omitée] des Huit H[eurs] s'est assuré la disposition du Parc avant que le C[onseil] des T[rades Unions] y eût songé, et a ensuite offert à nouveau sa collaboration au C[onseil] des T[rades Unions] : cette offre a été de nouveau repoussée avec hauteur. Puis les deux organisations se sont adressées à la Metropolitan Radical Fedcration (des clubs radicaux) pour solliciter son concours; et la M[etropolitan] R[adical] F[ederation] a décidé de proposer sa médiation, mais en tout cas d'agir de concert avec le C[omitée] des Huit H[eurs], initiateur et animateur de tout le mouvement. Ainsi le C[onseil] des T[rades Unions] et la S[ocial] D[émocratic] F[ederation], surestimant comme d'habitude leurs forces, se sont placés dans une situation embarrassante : ou bien ils devront mettre les pouces, ou bien ils auront une manifestation séparée et porteront la responsabilité de la scission. En tout cas, notre manifestation est maintenant assurée du succès, quoi que les autres puissent faire.

Hyndman devient tous les jours plus bête. Sa haine aveugle des Allemands l'amène à soutenir les « Unabhängige »¹ de Berlin et à garder comme chef d'état-major allemand cet infâme gremlin à Gilles qui est manifestement à la solde de l'ambassade d'Allemagne et qui a été, avec une bande de mécontents, chassé du club communiste allemand d'ici (notre vieux « Verein »). Il a donc maintenant perdu jusqu'au maigre appui dont il disposait à l'étranger; en Allemagne on avait quelque considération pour lui dans la mesure où il dirigeait au moins une section des socialistes anglais, mais il a perdu tout droit à ce titre ; en France ses amis Broussé et Cie sont si déçus que Hyndman lui-même a dû protester contre le programme « hygiénique » de leur prochain congrès². On a hâte de respirer un bon souffle vigoureux d'air révolutionnaire qui balaie tous ces pleurnichards chicaneurs; mais il vient, lentement, lentement, au rythme habituel chez ces « sacrés originaires du Schleswig-Holstein » (comme Marx appelait les Anglais), mais, une fois qu'il sera là, il sera là pour de bon.

J'avais l'intention de joindre un mot pour Paul [(J'ai reçu(?))]* de lui une lettre de Marseille, mais voilà qu'il est l'heure du dîner, et je crains d'être arrêté au milieu. Je crains que la nouvelle alliance avec Granger et Cie ne se solde par un mécompte. Tout d'abord, ces hommes ont montré qu'on ne pouvait absolument pas

1. Indépendants. (N. R.)

2. Le Congrès de Paris (3-10 juillet 1892) des possibilistes s'occupera essentiellement de questions d'ordre municipal et d'hygiène sociale. (N. R.)

* Papier déchiré. (N. R.)

se fier à eux lorsqu'ils se sont ralliés à Boulanger, et tout ce que nous pouvons escompter, c'est qu'ils nous trahissent à la première occasion. En second lieu, Paul dit que nous devons faire notre récolte là où Boulanger a semé. C'est exact, mais il faut *récolter les masses* et *écarter* les dirigeants, comme on se proposait de le faire avec les possibilistes; mais ces dirigeants-ci n'ont pas de masses derrière eux, et ce sont eux-mêmes de mauvais coucheurs parfaitement indésirables. En troisième lieu, ils se sont introduits à la Chambre *sous de fausses apparences*, et ils seront jetés dehors aux prochaines élections : il me semble donc que nos amis s'appuient sur une planche déjà pourrie. Pour ce qui est de la *politique étrangère*, en quatrième lieu, ces hommes sont des chauvins déclarés (sinon ils n'auraient pas été élus), et si Paul et ses amis constituent un parti avec eux, ils risquent d'être mis en minorité, chassés ou poussés à la scission à la première occasion. J'espère me tromper, mais je crains que non. Le ralliement à Boulanger de ces gaillards a été une trahison impardonnable, et je m'entendrais mieux avec Vaillant qu'avec toute leur bande. A vrai dire, je trouvais que c'était une bénédiction qu'ils se fussent rendus infréquentables.

Louise t'écrira dès qu'elle le pourra. Elle est assez souffrante depuis huit jours et commence à peine à se remettre. Il faut demain que j'aie voir le vieux Harney à Richmond où il est malade : il souffre de trachéite et de goutte rhumatismale. Et puis tu voudrais que je dise quelque chose aux Parisiens sur le 18 mars. Je veux bien être pendu si je sais quoi !¹ Mais nous verrons !

Meilleures salutations de Louise.

Bien affectueusement à toi,

F. E.

481. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 4 April 92.

My dear Laura,

Today but two words to ask you to look after the *Eclair*. On Friday morning all of a sudden Emile Massard came down upon me with a demand for an interview for that iridescent paper. As he

1. Engels enverra effectivement une lettre datée du 17 mars 1892 qui sera publiée dans *Le Socialiste*, n° 79 du 26 mars 1892. (N. R.)

promised to submit the Ms to my correction, and as I thought to be thereby able to put a flea in the ear of the Parisian gogo, I consented. Yesterday I looked over the Ms and *almost entirely recast it*. Would you be good enough to send me about 4-6 copies of the paper as soon as it appears? If correct, I shall want them for various regions; if incorrect, I shall at once protest against the breach of faith.

Anyhow this new experience with the eternal interviewing nuisance will help me to refuse in future, as I always have to do the real work (from 11 to 3 yesterday, instead of being out this warm weather) and even then it's not what I want and does not bring out my ideas. Damn the lot of them.

I was in Ryde for a week, has done me good. Pumps and the children are well, Percy has had influenza, pneumonia, pleurisy, inflamed throat, etc., one after the other and is only just recovering.

I am busy with an infernal preface for the never to be satisfied Swan Sonnenschein and C^o and that, as it will be long, will take me all week. As soon as finished you get a long letter.

Salut to the travelling parliamentarian who is not only a peripatetic grass widower but also a grasshopper. And love from Louise and you.

Everlasting old

GENERAL.

Next week we expect Bebel here unless stopped by ill health—he seems a deal out of sorts by overwork and overexcitement.

TRADUCTION

Londres, 4 avril 92.

Ma chère Laura,

Aujourd'hui, deux mots seulement pour te demander de suivre attentivement *L'Éclair*¹. Vendredi matin Émile Massard a brusquement fondu sur moi et m'a réclaté une interview pour ce journal iridescent. Comme il a promis de me soumettre le manuscrit pour correction et comme j'ai trouvé que l'occasion m'était ainsi fournie de mettre la puce à l'oreille du gogo parisien, j'ai consenti. Hier, j'ai parcouru le manuscrit et l'ai *presque entièrement refondu*. Aurais-tu l'amabilité de m'envoyer quatre ou six exemplaires dès que ce sera publié? Si la publication en est fidèle, j'en aurai besoin de divers côtés; si elle est infidèle, je protesterai immédiatement contre cet abus de confiance.

1. *L'Éclair* en date du 6 avril 1892 (p. 1/III-IV) publiée en effet sous le titre : « L'Anarchie, Entrevue avec le socialiste allemand Engels » un long article d'Émile Massard. On trouvera en annexe le texte de l'interview d'Engels, qu'il a en fait complètement récrit. (N. R.)

En tout cas, cette nouvelle expérience de l'éternel fléau des interviews m'incitera à m'y refuser à l'avenir, car il faut toujours que ce soit moi qui fasse tout le travail (hier de 11 heures jusqu'à 3 heures au lieu d'aller me promener par ce temps chaud) et même alors ce n'est pas ce que je voudrais et mes idées ne ressortent pas. Qu'ils aillent tous au diable !

J'ai passé une semaine à Ryde, cela m'a fait du bien. Pumps et les enfants vont bien; Percy a eu l'influenza, une pneumonie, une pleurésie, une angine, etc., coup sur coup, et il commence à peine à se remettre.

Je travaille à une infernale préface ¹ pour les insatiables Swan Sonnenschein et Cie, et, comme elle sera longue, cela va me prendre toute la semaine. Dès qu'elle sera terminée, tu recevras une longue lettre.

Salut au parlementaire ambulancier qui est non seulement un péripatéticien en veuvage temporaire, mais une vraie sauterelle. Et amitiés de Louise et de ton

éternel vieux

GÉNÉRAL.

La semaine prochaine nous attendons la visite de Bebel, à moins qu'il ne soit empêché par la maladie : il semble très souffrant à la suite de surmenage et d'énervement.

482. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

April 19th 92.

My dear Laura,

At last — ouf, je respire ! When Sonnenschein saw that Edward's translation of Soc[ialisme] utopique etc. after all possible leading of type did look awfully meagre for a 2/6 book (what I told him from the beginning) he insisted on my writing a lengthy preface. And as I *had* promised to write a preface, and had various matters on my mind which I felt a liking to explain to the British philistine, I set to work, and at last, it is done. It's, I dare say, about half as long as the whole book, and had to be done carefully, for the British philistine hates being made fun of by foreigners, yet I could not help it.

1. Voir note 1, p. 176. (N. R.)

By the bye, have you heard anything of Ravé and his translation? The thing ought to be out by this time.

Now to your last letter. I think that these two things ought to be kept separate : 1) our relations to the Blanquists' old school, and 2) those to the Boulangeo-Blanquists.

First. I cannot help thinking that our differences with Vaillant began last April, and that our people are not quite blameless. At that time Vaillant and we pulled together, the Allemanists being third party, and wanting a full recognition by us. Then, our people, without consulting the Blanquists, started the plan of processions to the Mairies and Palais Bourbon with deputations to interview the élus. To that the Blanquists naturally objected as they would not meet their *traîtres*. But our people insisted, and thus, as far as I can see, *drove* the Blanquists into the alliance with the Allemanists. It strikes me our people in that case did a bit of rather sharp practice which after all availed them nothing, for the whole plan fell through.

What happened since, I know very little of, but no doubt, this first cause of mistrust between the Blanquists and our people once established, it would be easy for the tag-rag and bobtail of the Bl[anquists], the Allemanists helping, to widen the breach and to fortify the alliance between Bl[anquists] and All[emanists] which again set us down in a hopeless minority in Paris. Now, that would be no great misfortune provided we conquered in the provinces, and for that purpose Paul and Guesde have worked splendidly and we may expect, I hope, great successes on 1st May and let Blanquists and Allemanists cuire dans leur jus.

But then comes this alliance with the ex-boulangists of the Chamber. As I said before, when the masses have been led into such a glaring mistake as that was with Boulanger, the break-up of the delusion makes them all the fitter for listening to sense, and coming round to us : *that* inheritance of Boulangism we were entitled to. But it appears to me, that it is a very different thing to accept, at the same time, the leaders of that movement, and not as private individuals but at their own valuation and with the rank they held in the Boulangist crew. I cannot help holding in considerable contempt the men that allowed themselves to fall into that trap—on no matter what pretext. There is nothing that has damaged the reputation of the French abroad so much as this infatuation for a new saviour of society, and such a one ! And had it been the bourgeois alone—but the great mass of the working class too went down on their knees before this windbag ! What reliance can any one in his senses place on the men that cast in their lot with this jouisseur who intrigued with extreme Republicans, Clericals, Monarchists all at once and must have been quite as much of a « constitutional liar », as S. Sonnenschein said to Bax he, Sonnenschein, was ! These men must be either deficient in character or in intellect or both, and certainly

not worth having. What possible good can they be to us ?

1) We cannot rely on them for a day.

2) If we form a party with them in the Chamber, they outnumber us and can pass the most absurd resolutions over our heads which we must either be bound by, or else secede again from them — which leaves us in a worse position than before. If I am to knuckle under to a majority, after all I'd rather do so to one commanded by Vaillant than to one led by Granger & Co.

3) As all these men got into Parliament on false pretences, they are almost sure to be kicked out next election — so was it worth while for us to identify ourselves with them ?

And if Argyriades raves against the Germans, how about Rochefort and his paper which evidently receives Russian money (at least some of the rédacteurs) and Russian articles ?

The breach with the Blanquists' old school may have been unavoidable, and may be swallowed; but I do fail to see the slightest real advantage that can accrue to us from an alliance with the ex-boulangist Radicals in the Chamber. Have we not, for the mere show of a groupe of some 25 men in Parliament, sacrificed very serious future chances ?

However, the thing is done and cannot be helped. I only hope our friends will not place too much confidence in their new allies. And I believe our party in France is now strong enough to bear without serious damage the consequences of a mistake or two.

That our new allies do not bring us any real strength in Paris, is shown by the fact that Paul and Guesde both go to the North on May 1st, which seems tantamount to our leaving the 1st of May in Paris entirely to the Blanquists and Possibilists. As I said before, there would be no great harm in that, if we can beat them in the provinces; but if our new allies are not strong in Paris, where in the name of Dickens are they strong ?

Your article on the religious interference in factories seems to have been too much for the Austrian press law practice. Your last one on nightwork has appeared—Louise requests you not to blame her for one or two blunders they have put in in Vienna.

We expected Bebel here for Easter, but he fell ill (catarrh of the stomach and intestine) and was stopped by the doctor. He expects to come about middle of May. This is the third attack within a year and he has received a serious warning from the doctor—a specialist. He wants him to go to Karlsbad, which, I think, would set him up again.

John Bull showed himself yesterday again in all his brutality at Hampstead Heath station, about 5 o'clock, rain threatening, a crowd rushed down the steps, and crushed eight people to death, mostly women and children, injuring a dozen more. Imagine a French crowd being guilty of that !

Ever yours,

F. ENGELS.

Love from Louise.

How about a delegate or two to May 1st here? *The Possibilists will have two men here* (see Chronicle we sent you with Adolphe Smith's letter to Shipton). Edward wrote to you about it; if you cannot send a man, try to delegate Bonnier from the Conseil National of the Party and to send a letter. Don't allow the Poss [ibilists] to walk over the course as the representatives of France. But let it be done *officially*.

TRADUCTION

19 avril 92.

Ma chère Laura,

Enfin, ouf, je respire ! Quand Sonnenschein a vu que la traduction d'Edward du *Socialisme utopique*, etc., même en laissant tout l'interlignage possible, était d'une grosseur minable pour un livre à 2 shillings et 6 pence (chose que je lui avais dite dès le début), il a insisté pour que j'écrive une longue préface. Et comme j'avais effectivement promis d'écrire une préface, et comme il y avait plusieurs points que j'avais envie d'expliquer aux philistins britanniques, je me suis mis à l'ouvrage et elle est enfin terminée¹. Je crois bien qu'elle est presque de moitié aussi longue que tout le livre, et j'ai dû la faire avec soin, car le philistin britannique déteste que des étrangers se moquent de lui, mais je n'ai pu me retenir.

A propos, as-tu des nouvelles de Ravé et de sa traduction² ? Elle devrait être sortie maintenant.

Je reviens à ta dernière lettre. Je pense qu'il faudrait traiter séparément ces deux points : 1^o nos relations avec les Blanquistes de la vieille école, et 2^o nos relations avec les Boulangeo-blanquistes.

Premier point. Je ne puis m'empêcher de penser que nos différends avec Vaillant ont commencé en avril dernier³ et que nos amis ne sont pas tout à fait sans reproche. A cette époque, Vaillant et nous, nous agissions de concert ; les allemanistes formaient un troisième parti qui désirait être pleinement reconnu par nous. C'est alors que nos amis, sans consulter les blanquistes, ont lancé ce projet de cortèges vers les mairies et le Palais-Bourbon avec des délégations chargées de prendre contact avec les élus. Les blanquistes s'y sont naturellement opposés, car ils ne voulaient pas rencontrer leurs traîtres. Mais nos amis ont insisté, et c'est ainsi,

1. La préface de l'édition anglaise de *Socialisme utopique* est en réalité datée du 20 avril 1892. (N. R.)

2. Il s'agit de la traduction de *L'Origine de la famille*. (N. R.)

3. Engels fait ici allusion à la période de préparation du 1^{er} mai 1891 et aux différends qui en résultèrent entre guesdistes et blanquistes. Voir à ce sujet les lettres nos 422, 425, 427. (N. R.)

pour autant que je puisse voir, qu'ils ont *poussé* les blanquistes à s'allier avec les allemanistes. Je constate que nos amis ont en l'occurrence agi de façon assez indéclicate, ce qui ne les a pas en somme avancés à grand'chose, car tout leur plan a échoué.

Je sais fort peu ce qui est arrivé depuis, mais sans aucun doute, une fois introduite cette première cause de méfiance entre les blanquistes et nos amis, il était facile à toute la racaille qu'il y a chez les bl[anquistes], avec l'appui des allemanistes, d'élargir la brèche et de fortifier l'alliance entre bl[anquistes] et all[cmanistes], ce qui nous a remis désespérément en minorité à Paris. Ce ne serait pas un grand malheur à condition de gagner en province; Paul et Guesde ont magnifiquement travaillé dans ce sens, et nous pouvons, je l'espère, nous attendre à de grands succès le 1^{er} mai et laisser blanquistes et allemanistes cuire dans leur jus.

Mais parlons maintenant de cette alliance avec les ex-boulangistes de la Chambre. Comme je l'ai déjà dit, quand les masses ont été induites en erreur de façon aussi criante que dans le cas Boulanger, l'éroulement d'une telle illusion les rend d'autant plus aptes à écouter la voix du bon sens et à se rallier à nous : c'est à cet héritage-là du boulangisme que nous avions droit. Mais il me semble que c'est une chose très différente d'admettre en même temps les dirigeants de ce mouvement, non point à titre individuel, mais en fonction de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et avec le rang qu'ils occupaient dans l'équipe boulangiste. Je ne puis m'empêcher d'éprouver un profond mépris pour ceux qui ont bien voulu tomber dans ce piège, peu importe sous quel prétexte. Rien n'a autant nui à la réputation des Français à l'étranger que cet engouement pour un nouveau sauveur de la société, et quel sauveur ! Et s'il ne s'était agi que des bourgeois ! mais la classe ouvrière dans sa grande masse s'est également mise à genoux devant cette baudruche ! Quelle confiance, si l'on est dans son bon sens, peut-on placer dans les gens qui ont lié leur sort à celui de ce jouisseur qui intriguait tout à la fois avec les républicains avancés, les cléricaux, les monarchistes, et qui devait être « menteur par tempérament », pour reprendre l'expression dont s'est servi S. Sonnenschein devant Bax pour se désigner lui-même ! Ces hommes doivent manquer soit de caractère, soit d'intelligence, soit des deux, et il ne nous intéresse vraiment pas de les avoir. De quelle utilité peuvent-ils nous être ?

1^o Nous ne pouvons pas compter un seul jour sur eux.

2^o Si nous formons avec eux un parti à la Chambre, ils seront *plus nombreux que nous* et pourront passer à notre barbe les résolutions les plus absurdes : ou bien nous serons liés par elles, ou bien nous ferons de nouveau scission, ce qui nous laissera en plus mauvaise posture qu'avant. Si je dois m'incliner devant une majorité, j'aimerais mieux après tout le faire devant une majorité dirigée par Vaillant que devant une majorité menée par Granger et Cie.

3° Comme tous ces hommes sont entrés au Parlement sous de faux-semblants, ils seront presque sûrement chassés aux prochaines élections : vaudrait-il donc la peine pour nous de nous identifier avec eux ?

Et, si Argyriadès vocifère contre les Allemands, que dire de Rochefort et de son journal qui, de toute évidence, reçoit de l'argent russe (tout au moins certains des rédacteurs) et des articles russes ?

La rupture avec les blanquistes de la vieille école a peut-être été inévitable, et il faut bien s'en accommoder ; mais je ne vois pas le moindre avantage réel à retirer pour nous d'une alliance avec les radicaux ex-boulangistes de la Chambre. N'avons-nous pas, pour le plaisir de faire étalage d'un groupe de quelque vingt-cinq députés au Parlement, sacrifié de très sérieuses chances pour l'avenir ?

Enfin, c'est fait et l'on n'y peut rien. J'espère seulement que nos amis ne placeront pas une trop grande confiance dans leurs nouveaux alliés. Et je crois que notre parti français est maintenant assez fort pour supporter sans préjudice grave les conséquences d'une faute ou deux.

La preuve que nos nouveaux alliés ne nous apportent aucune force véritable à Paris, c'est le fait que Paul et Guesde vont tous deux dans le Nord le 1^{er} mai, ce qui revient en somme à abandonner entièrement le 1^{er} mai de Paris aux blanquistes et aux possibilistes. Comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas grand mal à cela si nous pouvons les battre en province ; mais si nos nouveaux alliés ne sont pas forts à Paris, où diable sont-ils forts ?

Ton article sur les pressions religieuses dans les usines semble avoir dépassé le cadre des lois autrichiennes sur la presse. Ton dernier article sur le travail de nuit est paru ; Louise te prie de ne pas lui en vouloir si une ou deux coquilles s'y sont glissées à Vienne.

Nous attendions la visite de Bebel pour Pâques, mais il est tombé malade (catarrhe de l'estomac et de l'intestin) et le docteur l'a empêché de partir. Il compte venir vers la mi-mai. C'est la troisième attaque en une année et il a reçu du docteur (un spécialiste) un sérieux avertissement. Il voudrait qu'il aille à Karlsbad, ce qui, je pense, le remettrait d'aplomb.

John Bull s'est manifesté hier à nouveau dans toute sa brutalité à la gare de Hampstead Heath¹. Il était environ 5 heures, la pluie menaçait et la foule s'est ruée dans l'escalier : huit personnes sont mortes écrasées, pour la plupart des femmes et des enfants, et une douzaine ont été blessées. Imaginerait-on qu'une foule française se rende coupable de tels actes ?

Bien à toi,

F. ENGELS.

1. *Le Temps* en date du 20 avril 1892 donne l'information suivante : « Lundi, dans la soirée, au cours d'une bousculade à la gare de Hampstead-Heath, six enfants et deux femmes sont morts étouffés ou écrasés. » (N. R.)

Amitiés de Louise.

Songez-vous à envoyer ici un délégué ou deux pour le 1^{er} mai ? Les possibilistes auront deux délégués (voir *Chronicle* que nous t'avons envoyé avec la lettre d'Adolphe Smith à Shipton)¹. Edward t'a écrit à ce sujet : si vous ne pouvez envoyer quelqu'un, tâchez de déléguer Bonnier du Conseil national du Parti et d'envoyer une lettre. Ne laissez pas les poss[ibilistes] se présenter sans concurrents comme représentants de la France. Mais que ce soit fait officiellement.

483. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 3 May 92.

My dear Laura,

A few lines in a hurry. What was intended as a defeat for us here, has ended in a veritable triumph. We had only two platforms on Sunday, but they were the only ones that drew both public and press. You will have seen our involuntary caricatures in the *D[aily] Graphic* I sent you. Platform n^o 14, the international platform, was the great success of the day. By a conspicuous piece of good luck, Roussel of the Bourse du Travail was, it seems, sent out of the way of Prudent Dervillers and Argyriades by them and Adolphe Smith and came on our platform, so that we had two Frenchmen, two Russians, a German, Bernstein, an Austrian, Louise, a Pole, Mendelson, and a Jew, besides la Española Mrs. C. Graham and the Britishers.

The demonstration itself was immense, even compared with the two previous ones and showed that things *are* moving here, though they move in that peculiar roundabout way in which the English delight.

In the evening we had the Mendelsons, Bernsteins, Tussy and

1. Il s'agit du *Daily Chronicle* du 11 avril 1892. Dans la rubrique « The Labour Movement » on trouve (p. 7/11) le contenu d'une lettre adressée à Shipton, secrétaire du conseil des Trades Unions à Londres, par Adolphe Smith, dans laquelle il mentionne ses démarches à Paris auprès des possibilistes, qui, apprenant que les Trades Unions préparent le 1^{er} mai en dehors du Comité des Huit Heures, décident d'envoyer à Londres un ou deux délégués. (N. R.)

Edward of course, and Bonnier brought Roussel; we were very jolly, had a Maibowle, and fat Roussel was effusively delighted, while Argyriades and C^o owned next morning to him they had been bored to death in the company where they had, or rather had been, moved (sans calembour!).

I am very anxiously awaiting the *Socialiste* to learn something about our electoral successes on May 1st in France; the papers you sent me do not contain anything to go by, and surely if we have not secured majorities, we must have got in at least some minorities.

Anyhow I am glad the thing passed off quietly everywhere. The idea that the 1st of May is to be a day of rows and riots is a mere trap set by the bourgeois and we have no interest whatever to fall into that trap. We want to show our strength, that's all; as to when we are to use that strength, that's our business, not that of our opponents, if we can help it.

Thanks for the papers. Dinner bell! I have Pumps, Percy and family here, so cannot write much, must take them out to see some of the sights they have missed so long in the I[sle] of W[ight]. They send their kindest regards to you and Paul. Ditto from Louise.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 3 mai 92.

Ma chère Laura,

Quelques lignes à la hâte. Ce qui devait être une défaite pour nous s'est terminé par un véritable triomphe. Nous n'avions que deux estrades dimanche, mais elles étaient les seules à attirer aussi bien le public que la presse. Tu as dû voir nos caricatures faites à notre insu dans le *D[aily] Graphic* que je t'ai envoyé¹. L'estrade n° 14, l'estrade internationale, a été le grand succès de la journée. Par une chance extraordinaire, Roussel de la Bourse du Travail a été, semble-t-il, écarté par Prudent Dervillers et Argyriadès ainsi que par Adolphe Smith, et il est venu sur notre estrade, si bien que nous avons deux Français, deux Russes, un Allemand (Bernstein), une Autrichienne (Louise), un Polonais (Mendelson) et un Juif, outre Mrs. C. Graham, espagnole, et les Britanniques,

La manifestation proprement dite a été immense, même en

1. Le *Daily Graphic* du 2 mai publie un dessin dont la signature est illisible, avec la légende : « Labour Day in London : Yesterday's Demonstration in Hyde Park. Platform n° 14. » Seuls Mrs. Cunninghame Graham, le D^r Aveling et Stenniak sont nommément désignés. (N. R.)

comparaison des deux précédentes, et elle a montré que cela bouge ici, bien que ce soit par ces détours particuliers auxquels se complaisent les Anglais.

Le soir, nous avons eu les Mendelson, les Bernstein, Tussy et Edward naturellement, et Bonnier a amené Roussel. Nous avons été très gais, nous avons eu une Maibowle, et le gras Roussel était débordant de satisfaction. Par contre, Argyriades et Cie lui ont avoué le lendemain matin qu'ils s'étaient ennuyés à mourir dans la compagnie qu'ils avaient fréquentée, ou plutôt où ils s'étaient laissé entraîner.

J'attends impatiemment le *Socialiste* pour apprendre quelque chose sur nos succès électoraux du 1^{er} mai en France¹. Les journaux que tu m'as envoyés ne contiennent rien qui m'éclaire, et il est bien certain que si nous ne nous sommes pas assuré des majorités, nous avons dû au moins rassembler un certain nombre de voix, même minoritaires.

En tout cas, je suis content que tout se soit passé calmement partout. L'idée que le 1^{er} mai doit être un jour de bagarres et de collisions n'est autre chose qu'un piège tendu par la bourgeoisie, et nous n'avons aucunement intérêt à tomber dans ce piège. Nous voulons montrer notre force, c'est tout. Quant à savoir à quel moment nous devons employer cette force, c'est notre affaire et non pas celle de nos adversaires, si nous pouvons l'éviter.

Merci pour les journaux. La cloche du dîner ! J'ai Pumps, Percy et la famille à la maison. Je ne puis donc écrire beaucoup ; il faut que je les sorte pour voir un peu les spectacles qui leur ont manqué si longtemps dans l'I[le] de W[ight]. Ils vous envoient leurs meilleures salutations, à toi et à Paul, ainsi que Louise.

Bien à toi,

F. ENGELS.

1. Le 1^{er} mai 1892 avait eu lieu dans toute la France (sauf Paris) le premier tour des élections municipales. Les socialistes recueillirent 160.000 voix et conquièrent des municipalités importantes comme Roubaix, Marseille, Montluçon, Narbonne, etc. (N. R.)

484. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday afternoon [6 mai 1892].

My dear General,

Paul, after spending a day at Le Perreux, left again yesterday for Armentières. The definite results of the elections will not be known before next week. Up to date our friends have been successful at Narbonne, La Ciotat, Caudry, Carmaux, Commentry, Montvicq, Bézenet, Cours, Thizy, Loos, Burbure (Nord), Montluçon and Roubaix. We have good news from Marseille, Armentières, etc., but are still in the dark as to Rouen, Cette, Montpellier and Toulouse.

At Bordeaux the radicals refused to act with the socialists : at Lille the two parties have come to an understanding.

The demonstration at Fourmies, Paul tells me, was very grand and impressive, with from 5 to 6,000 "manifestants".

The Parisians demonstrated "en dedans": the meeting at Belleville was fairly well attended; for the rest it was an *English* Sunday, dreary, dull and puritanical.

On the whole I think our people will have good reason to be satisfied with the elections, but there can be no doubt that the latest anarchist humbug has done us considerable damage.

In haste, my dear General, I bid you goodbye with love to you and to Louise.

YOUR LAURA.

TRADUCTION

Vendredi après-midi [6 mai 1892].

Mon cher Général,

Après avoir passé une journée au Perreux, Paul est reparti hier pour Armentières. Les résultats définitifs des élections ne seront pas connus avant la semaine prochaine. Aux dernières nouvelles, nos amis ont été victorieux à Narbonne, La Ciotat, Caudry, Carmaux, Commentry, Montvicq, Bézenet, Cours, Thizy, Loos, Bourbourg (Nord), Montluçon et Roubaix. Nous avons de bonnes nouvelles de Marseille, d'Armentières, etc., mais nous ne savons encore rien pour Rouen, Cette, Montpellier et Toulouse.

A Bordeaux, les radicaux ont refusé l'action commune avec les socialistes; à Lille les deux partis sont parvenus à une entente.

La manifestation de Fourmies, me dit Paul, a été grandiose et impressionnante, avec 5 ou 6 000 participants.

Les Parisiens ont manifesté « en dedans » : le meeting de Belleville a rassemblé pas mal de monde; pour le reste, cela a été un dimanche *anglais*, morose, terne et puritain.

Dans l'ensemble, je crois que nos amis ont de bonnes raisons d'être satisfaits des élections, mais il n'est pas douteux que la dernière blague des anarchistes nous a fait un tort considérable.

Je me hâte, mon cher Général, de vous dire au revoir et de vous envoyer mes amitiés, ainsi qu'à Louise.

Votre LAURA.

485. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 19 mai 92.

Mon cher Lafargue,

Comme le service de statistique est mal organisé chez vous ! En Allemagne, nous aurions eu dans 3-4 jours après le 2^e tour de scrutin tous les résultats, et *Le Socialiste* du 15 ne donne que des informations très peu précises et très incomplètes. Mais cela viendra, vous verrez que rien ne frappe l'imagination des masses avec plus de force qu'un bon arroi de chiffres de victoires électorales, bien groupé. C'est surtout d'une importance capitale quand il s'agit de faire voir aux ouvriers quelle force d'action leur donne le suffrage universel. N'oubliez pas de compléter votre statistique de 1892 1^{er} mai — pour la comparaison avec les chiffres que donneront les élections législatives de 93; s'il y a progrès, comme j'en suis sûr, vous verrez l'effet que cela fera quand amis et ennemis pourront constater la marche en avant, le terrain gagné dans une année, par des chiffres incontestables.

Après tout, 22 conseils et 600 sièges conquis, c'est bon ! et *Le Soleil*¹ que vous m'avez envoyé et qui, après avoir été lu ici par

1. *Le Soleil* du 16 mai 1892 publie, sous la signature de H. de Kérouhant, un éditorial (p. 1/I-II) intitulé « Le Parti ouvrier », dans lequel on peut lire notamment : « Cette prise de possession légale des conseils municipaux

Bebel, est en route pour Adler à Vienne, le constate d'un ton assez pleurnichcur. Bravo !

Maintenant, qu'est-ce qu'ils ont obtenu les autres, les broussistes, allemanistes, blanquistes ? Les premiers doivent avoir quelque succès ou insuccès à Châtellerault, etc., etc., les seconds aux Ardennes, les blanquistes dans le Cher. Ou bien, les avez-vous comptés dans votre liste ?

Ce dont je vous félicite le plus c'est qu'en France aussi la « masse réactionnaire unique et compacte » de Lassalle, la coalition de tous les partis contre les socialistes, commence à se former. En Allemagne nous avons eu cela depuis des années ; et dans les grands centres industriels cette masse antisocialiste se forme déjà au premier tour pour nous empêcher de passer. Toute l'histoire officielle en Allemagne, à part l'action de la camarilla très mixte qui entoure et fait danser le jeune Guillaume, est faite d'un côté par l'action socialiste qui fusionne tous les partis bourgeois en un grand parti de simple résistance, et de l'autre côté par le jeu des intérêts divergents de ces partis entre eux, qui les poussent à se séparer les uns des autres. La législation du Reichstag n'est que le produit, la résultante du conflit de ces deux courants opposés dont le dernier, le courant de décomposition, s'affaiblit de plus en plus.

Eh bien, le même jeu commence en France. C'est le meilleur signe de progrès, c'est la preuve qu'on vous craint, non pas comme force émeutière à action accidentelle, mais comme force régulière, organisée, *politique*.

J'ai eu la même crainte que vous m'exprimez quant à l'expérience des nouveaux conseillers. Le renouvellement total d'un conseil administratif met au moins pour 6-10 mois le pouvoir entre les mains des employés stationnaires² de ce conseil, qui laisseront leurs nouveaux maîtres se brûler les doigts à des expériences plus ou moins dangereuses³. C'est surtout le cas quand ce sont les socialistes qui arrivent. Il faudra leur conseiller la réserve jusqu'à ce qu'ils commencent à sentir qu'ils ont les pieds fermes sur le nouveau terrain ; autrement les vieux employés réactionnaires feront échouer tout, et le blâme retombera sur les nôtres.

de villes importantes par le socialisme avancé est un événement dont on ne peut nier l'importance... Nous pourrions dire que c'est une sorte de révolution. Contentons-nous de dire que les masses ouvrières accomplissent en ce moment une évolution des plus intéressantes... » « Socialiste ou social, c'est bien le parti ouvrier, c'est le *quatrième État*, qui arrive aux affaires, qui entre de plain-pied dans les Assemblées délibérantes, avec un programme de revendications qui n'a rien de rassurant pour le *Tiers-État*, détenteur du pouvoir, des fonctions publiques et du capital depuis un siècle. » (N. R.)

2. C'est-à-dire permanents. (N. R.)

3. Dans l'original : à des expériences plus ou moins dangereux. (N. R.)

Quant au journal quotidien, c'est à recommencer. J'espère que vous réussirez mieux *next time*¹. Dans tous les cas, vous pourrez organiser votre état-major de rédaction — aurez-vous un « directeur politique » — Guesde ?

Avez-vous en effet formé un groupe dans la Chambre ou bien est-ce encore tout en l'air ?

Mille amitiés de la part de Louise et de Bebel à Laura et à vous. Embrassez-la pour moi et dites-lui qu'aussitôt que le téléphone sera organisé proprement je lui enverrai un baril de Pilsener par cette voie.

Bien à vous,

F. E.

Singer aussi est ici, il demeure chez les Bernstein.

Louise says she wishes Laura would telephone her an article for Vienna².

En ce moment je reçois une lettre de Gumpert sur Schorlemmer. Vous savez que celui-ci a été physiquement et moralement malade depuis 4 ans, depuis 2 ans il n'a pas pu venir ici ni [à] Noël ni [à] Pâques; l'année dernière où nous avions projeté un voyage en mer autour des îles britanniques, il a été mis hors de combat dans les premières 24 heures; dernièrement il a écrit, à moi et à son frère, de ne pas lui écrire puisqu'il ne pourrait pas répondre. Gumpert m'avait prévenu, sur ma demande, qu'il lui trouvait une extrême faiblesse après une assez légère influenza; aujourd'hui il m'écrit que cette faiblesse — physique et intellectuelle — s'accroît de jour en jour, que c'est enfin du marasme sénile tout pur, qu'il lui fait faire son testament et que dans très peu de temps il craint que les forces intellectuelles disparaîtront et que la fin approche. Pauvre diable ! voilà un talent de premier ordre qui disparaît. Mais vous ne l'auriez pas reconnu si vous l'aviez vu ces dernières années — toute sa vivacité, sa bonne humeur, tout avait disparu, il ne s'intéressait plus à rien. J'écris à son frère qui sera au désespoir — imaginez-vous, Sch[orlemmer] qui se meurt de marasme sénile tandis que sa mère vit encore en bonne santé !

1. La prochaine fois. (N. R.)

2. Louise dit qu'elle souhaite que Laura lui téléphone un article pour Vienne. (N. R.)

486. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 27 mai 92.

Mon cher Lafargue,

Je vous félicite de votre succès. Avec le journal quotidien¹ ainsi fondé (à moins que vous vous fassiez de nouveau mettre à la porte, ce qui, cette fois, serait entièrement *votre* faute) et avec la province to back you², vous conquerrerez Paris à la barbe des possibiloblanquistes.

Bebel et Singer sont ici. J'ai discuté avec B[ebel] ce matin la question de la correspondance allemande. Si *vous n'avez pas encore écrit à Berlin à ce sujet*, nous vous prions de ne pas le faire pour le moment, mais en attendant de nous faire savoir quelle espèce de correspondance vous désirez — un rapport sur la situation générale et celle du parti en particulier ?

Quant à moi, je puis vous dire que si vous pouviez gagner Bebel pour cette corresp[ondance] vous auriez des rapports de la plus haute valeur. Pendant la loi anti-soc[ialiste] Bebel écrivait un rapport hebdomadaire dans l'*Arbeiterzeitung* de Adler à Vienne. Ces rapports étaient tels qu'avant de [me] former une opinion déterminée sur un fait important ou une question importante concernant l'Allemagne pendant cette période, j'ai toujours tâché de lire ce que B[ebel] disait dans sa correspondance. C'était clair, net, *to the point*³ et toujours juste.

B[ebel] écrirait en allemand et Laura traduirait, j'espère. Vous auriez des *faits* tandis que de L[iebknrecht] vous n'auriez que des phrases. Et L[iebknrecht] se piquerait de vous écrire en français; vous corrigeriez son style, et il dirait que vous avez maltraité ses faits et ses idées.

J'écrirai à Ravé aussitôt que j'aurai reçu et lu la traduction Roy. Mais la chose est difficile, et je ne voudrais pas que le travail de Laura soit perdu. Ce que j'en ai lu, vaudra décidément mieux que la traduction Roy⁴. Et puis, la question de l'éditeur ! En a-t-il

1. *Le Socialiste* devait se transformer en quotidien grand format à un sou. On pourra voir par la suite que les négociations n'aboutiront pas. (N. R.)

2. Pour vous appuyer. (N. R.)

3. Fait avec à-propos. (N. R.)

4. Il semble que Roy ait aussi traduit *L'Origine de la famille*. Des passages de sa traduction paraîtront en tout cas dans *L'Ère nouvelle*. (N. R.)

un? Quant aux promesses de Ravé qu'il n'a pas tenu[es], il a l'excuse d'avoir été arrêté par les additions de la 4^e édition, enfin c'est une affaire assez désagréable où je ne vois pas clair en ce moment. Mais nous verrons.

Now my dear Löhr a few words with you. In that new daily paper you are an absolutely necessary factor. If the thing is to be superior to the usual run of Parisian dailies, there must be somebody who follows closely from day to day, and reports on, from time to time, the English and German movement. And you are the only person in toute la belle France who can do this. I have no doubt that you are perfectly ready to undertake this work, which fortunately can be done very comfortably at Le Perreux, as it will not matter a bit whether *these* news, generally, are published a day sooner or a day later. But what I want to drive into you, poking your ribs with both my forefingers, is that you must be a regular member of the rédaction and paid accordingly. Paul is too much of an hidalgo to think of, or to press, such matters, but "it mun be done" as they say in Lancashire, and I think it is my duty to call you and Paul's attention to it. The subject is too important to be neglected, and it will not be properly treated unless you are rédactrice du *Socialiste* quotidien and charged with that special branch.

Bebel and Louise send their kindest regards.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Maintenant, ma chère Löhr, quelques mots pour toi. Dans ce nouveau quotidien tu es un élément absolument nécessaire. Si l'on veut faire quelque chose de supérieur à la moyenne courante des quotidiens parisiens, il faut que quelqu'un suive attentivement au jour le jour le mouvement en Angleterre et en Allemagne, et en rende compte de temps en temps. Et tu es la seule personne dans toute la belle France qui en soit capable. Je suis certain que tu es tout à fait disposée à entreprendre ce travail qui, par bonheur, peut se faire bien tranquillement au Perreux, car peu importe si, d'une façon générale, ces nouvelles-là sont publiées un jour plus tôt ou un jour plus tard. Mais ce que je voudrais bien te faire entrer dans la tête, et en y insistant, c'est qu'il faut que tu sois membre régulier de la rédaction et payée en conséquence. Paul a trop du hidalgo pour penser à de telles questions ou pour exiger qu'on y pense, mais c'est indispensable, et j'estime qu'il est de mon devoir d'attirer là-dessus ton attention et celle de Paul. C'est un problème trop important pour qu'on le néglige, et il ne rece-

vra de solution convenable que si tu es rédactrice du *Socialiste* quotidien et chargée de cette rubrique spéciale.

Bebel et Louise t'envoient leurs meilleures amitiés.

Bien à toi,

F. ENGELS.

487. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 9 June 92.

My dear Löhr,

Your silence and Paul's is ominous—no news of any agreement signed on June 1st; are your intelligent capitalists after all recalcitrant? In the mean time Bax who is editor of *Justice* for 2 months, heard of your paper at Motteler's, where he met Bebel, Singer and our lot, and in spite of our precautions, cautions and remonstrances has blabbed it out in last N^r.

Well, I am likely to wait until I get news from you; fortunately the weather is so hot that waiting is not so very difficult, and rather less so than any more active proceeding—in the meantime I am in the agreeable position to hand you a little cash, viz £ 2.18.4, one third of £ 8.15.—proceeds of 180 Marks sent by Dietz as share of honorarium, for Marx' heirs, of the German edition of the *Misère de la Phil[osophie]*. The translators have all at once come to the consciousness that, for the first edition of that work, Mohr's heirs were not paid anything; so I was called upon to say what they were to have for both editions now on the coming out of the 2nd ed. After some correspondence, we agreed that of the 300 Marks paid for the second, the two translators were to have $\frac{2}{5} = 120$ Marks and the heirs 180 Marks = $\frac{3}{5}$, which I believe is fair enough. So herewith your cheque.

Tussy is in Plymouth for Gas workers Annual Conference, and Edward goes from there to Aberdeen on an invitation to preach.

I was in Manchester last week. Poor Schorlemmer is dying. You know how changed he has been ever since that fall on board the Flushing steamer which prevented his coming to Paris with Nimmy and Pumps. For the last two Xmas he could not come here. Even [at] Easter he stopped at home and at last sent a letter: don't write, as I cannot reply! Then I wrote to Gumpert and learnt

that he was getting weaker and that percussion brought out a dulness over the upper third of the right lung which, all other possibilities being excluded by the other symptoms, indicated the formation of a tumour. This diagnosis has turned out only too correct. Partial paralysis, œdema and low temperature of the right arm have set in in consequence of the pressure of the tumour on the vena cava and the plexus brachialis, while the left arm is relatively and the lower extremities perfectly free from these symptoms. His brain, too, is not quite clear and sometimes very confused. At the same time he suffers no pain, hardly any uneasiness, and is gradually getting weaker. Gumpert thinks he may last some weeks yet, but may go off quite suddenly if any complication arises. It was impossible to converse with him more than 5-8 minutes; he wants rest, peace and quietness, and does not take any interest in anything. I hope he will be spared any sufferings. His mother is still alive, she is 81 years old.

Well, my dear girl, do give us news, even if they are not exactly what you would like them to be; we want to know what is going on.

Vaillant called here on Monday morning—but evaded all further invitations or occasions for meeting me; I shall try to find out what brought him here.

We had Bebel and Singer here for a fortnight and were very jolly. You will have rec[eive]d the *Pall Mall* interview we sent you.

We else send you the *Elend der Phil[osophie]* 2nd edition.

Love from Louise, who would be thankful for an article, and yours.

Affectionately,

F. ENGELS.

Ditto to M. le député!

TRADUCTION

Londres, 9 juin 92.

Ma chère Löhr,

Ton silence et celui de Paul sont de mauvais augure : aucune nouvelle qu'un accord ait été signé le 1^{er} juin. Vos intelligents capitalistes seraient-ils somme toute récalcitrants? Pendant ce temps, Bax, qui est rédacteur en chef de *Justice* pour deux mois, a entendu parler de votre journal chez Motteler où il a rencontré Bebel, Singer et nos amis, et en dépit de nos précautions, de nos mises en garde et de nos protestations, il a jaté dans le dernier numéro¹.

1. Dans *Justice* du 4 juin 1892 (p. 2/IV), un entrefilet non signé annonce la publication d'un nouveau quotidien dirigé par Gucsde et Lafargue. (N. R.)

Ma foi, il va probablement falloir que j'attende de recevoir des nouvelles de toi. Heureusement le temps est si chaud que l'attente n'est pas tellement pénible et l'est sans doute moins que toute activité plus sérieuse. En attendant, j'ai l'agréable devoir de te transmettre un peu d'argent, à savoir 2 livres 18 shillings et 4 pence, soit un tiers de 8 livres 15 shillings, équivalent des 180 marks envoyés par Dietz comme part revenant aux héritiers de Marx des droits d'auteur de l'édition allemande de la *Misère de la Phil[osophie]*. Les traducteurs se sont brusquement rendu compte que, pour la première édition de cette œuvre, les héritiers de Mohr n'avaient pas été payés. Aussi m'a-t-on invité à dire ce qu'ils devaient toucher pour les deux éditions maintenant que la seconde paraît. Après un échange de correspondance, nous avons convenu que, sur les 300 marks payés pour la seconde édition, les deux traducteurs devaient recevoir $\frac{2}{5}$, soit 120 marks, et les héritiers 180 marks, soit $\frac{3}{5}$, ce qui, je crois, est assez équitable. Ci-joint donc ton chèque.

Tussy est à Plymouth pour la conférence annuelle des ouvriers du gaz, et Edward en repartira pour Aberdeen où on l'invite à prêcher.

J'ai été à Manchester la semaine dernière. Le pauvre Schorlemmer est mourant. Tu sais comme il a changé depuis cette chute à bord du bateau de Flessingue qui l'a empêché de venir à Paris avec Nimmy et Pumps. Il n'a pas pu venir ici ces deux derniers Noël. Même à Pâques il est resté chez lui et m'a finalement envoyé une lettre : n'écris pas puisque je ne peux pas répondre ! J'ai alors écrit à Gumpert et j'ai appris qu'ils s'affaiblissait : la percussion a révélé au tiers supérieur du poumon droit une matité qui, toute autre possibilité se trouvant exclue par les autres symptômes, indiquait la formation d'une tumeur. Ce diagnostic ne s'est révélé que trop exact. Une paralysie partielle, un œdème et une sous-température du bras droit se sont manifestés par suite de la pression exercée par la tumeur sur la veine cave et le plexus brachial, tandis que le bras gauche est relativement, et les extrémités inférieures sont parfaitement indemnes de ces symptômes. Son cerveau n'est pas tout à fait lucide non plus, et il est parfois très confus. Cependant il ne souffre pas, tout au plus ressent-il une légère gêne, et il s'affaiblit progressivement. Gumpert pense qu'il peut durer quelques semaines encore, mais qu'il peut aussi s'en aller subitement si la moindre complication surgit. Il a été impossible de parler avec lui plus de cinq à huit minutes; il a besoin de repos, de paix et de calme, et ne s'intéresse à rien. J'espère que toute souffrance lui sera épargnée. Sa mère vit toujours, elle a 81 ans.

Ma chère enfant, donne-nous des nouvelles, même si elles ne sont pas exactement ce que tu aimerais qu'elles soient : nous voulons savoir ce qui se passe.

Vaillant m'a rendu visite lundi matin, mais il a éludé toute

autre invitation et toute autre occasion de me rencontrer : je tâcherai de savoir ce qui l'a amené ici.

Nous avons eu la visite de Bebel et de Singer pendant une quinzaine de jours, et nous avons été très gais. Tu as dû recevoir l'interview du *Pall-Mall*¹ que nous t'avons envoyée.

Nous t'envoyons, d'autre part, la *Misère de la Phil[osophie]*, deuxième édition.

Amitiés de Louise, qui te saurait gré de lui envoyer un article.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Idem à M. le Député.

488. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday afternoon, 10 June 92.

My dearest General,

Your letter, just come, comes—I was going to say like sunlight in a slum, but the sun's a nuisance, so let me say like water in the wilderness, or your own good Pilsener on a dry and dusty Summer afternoon.—

I had begun a letter to you in reply to your own kind letter and was about to finish it when—miséricorde! rien n'étant signé—there came a jolly slip between the cup and the lip!—

Some other time I will write and tell you all about the ups and downs of the heart, the high and low tides of our spirits during this last blessed fortnight; today I'm pressed for time and am wanting to send off this as soon as may be.

All's well that ends well, and our *Daily* will see the light for a' that and a'that. It has been a hard matter to bring the babe into the world, but that's no wonder, seeing it's a socialist brat, born into a damned bourgeois world, with bourgeois midwifery.—

I could not write to you, for from day to day, or rather from hour to hour, things took a different turn. So that what we had hoped for and expected in the morning we came to despair of in the evening. But, no more of that.—

Pray tell Louise that I have been without a servant for some time and that I'm so bewildered what with the housework, cooking,

1. La *Pall Mall Gazette* du 28 mai 1892 donne (1/III-2/I) sous le titre : « The prospects of socialism » une interview de Bebel et Singer. (N. R.)

marketing, watering the garden and who knows what, that I haven't been able to write *to or for* her. Of two articles that I had purposed sending her, one has found an untimely grave in our kitchen fire (thanks to my new girl) and another is waiting to be finished and shall be forwarded as soon as ever I can set pen to paper.

To your letter of—I forget the date—I will reply as soon as possible. Meantime I can but thank you.

Your LÖHR.

TRADUCTION

Vendredi après-midi, 10 juin 92.

Mon très cher Général,

Votre lettre, que je reçois à l'instant, arrive, j'allais dire comme un rayon de soleil dans un taudis, mais le soleil est un fléau, et je dirai donc comme de l'eau dans le désert ou comme votre bonne bière de Pilsen par une après-midi d'été sèche et poussiéreuse.

J'avais commencé une lettre pour vous en réponse à votre lettre si gentille et j'étais sur le point de la terminer quand, miséricorde ! rien n'étant signé, on s'aperçut qu'il y avait loin de la coupe aux lèvres !

Je vous raconterai une autre fois tous les hauts et les bas, les joies et les découragements par lesquels nous sommes passés pendant cette sacrée quinzaine ; aujourd'hui je suis pressée par le temps et je veux vous expédier cette lettre le plus tôt possible.

Tout est bien qui finit bien, et notre *quotidien* verra le jour envers et contre tout. Ce n'a pas été une petite affaire de mettre le bébé au monde, mais cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il s'agit d'un marmot socialiste, né dans un maudit monde bourgeois avec des moyens d'accouchement bourgeois.

Je n'ai pas pu vous écrire, car de jour en jour ou plutôt d'heure en heure, les choses prenaient une tournure différente. Ce que nous attendions et espérions le matin, nous en venions ainsi à en désespérer le soir. Mais n'en parlons plus.

Veillez dire à Louise que je suis sans bonne depuis quelque temps et que je suis tellement ahurie entre le ménage, la cuisine, les courses, l'arrosage du jardin et Dieu sait quoi encore, que je n'ai pu ni lui écrire, ni écrire pour elle. Sur les deux articles que j'avais l'intention de lui envoyer, l'un a trouvé une fin prématurée dans notre cuisinière (grâce à ma nouvelle bonne) et un autre attend d'être terminé et sera expédié dès que je pourrai reprendre la plume.

Je répondrai à votre lettre du (j'oublie la date) le plus tôt possible. En attendant je ne peux que vous remercier.

Votre LÖHR.

489. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 7 July 1892.

My dear Laura,

I went at once to Manchester on the telegram of Schorlemmer's death; on Friday last week, 1st July, we buried him and on Saturday I returned. The last weeks of his life he remained in the same half-conscious and very oblivious, but absolutely painless state in which I had found him when there in the beginning of June, and on Monday morning 27th June he expired quietly and without any struggle. A *post mortem* entirely confirmed the diagnosis of Gumpert: a carcinomatous tumour in the right lung, of the size of a small orange, sufficient, by its pressure on the vena cava and the plexus brachialis to account for the deficient action of the brain and the partial paralysis and œdema of the right arm. The large vein of that arm contained a considerable thrombus, there were distinct though small carcinomatous places in the brain, and the heart was beginning to show fatty degeneration. Under these circumstances we may congratulate ourselves that he was spared longer and perhaps acute sufferings.

Gumpert had got him in May already to make a will; he left everything to his mother. The manuscripts he left may cause some trouble. The most interesting one is on the history of chemistry, 1. the Ancients, 2. Alchemy, 3. Iatrochemistry, up to the 17th century; a fragment, and the 3rd part not completed, but still full of new views and discoveries. Then a lot of work on organic chemistry. But as he has *two* works in the press at the same time: 1. his own organic chemistry, 2. his and Roscoe's big book;—it will be pretty hard to distinguish which belongs to which. One of his executors is a chemist (Siebold) but hardly knows enough about the theory of the science to distinguish. And Roscoe is red hot after the Ms., as he knows too well that *he* cannot finish the book. I have told the ex[ecut]ors in my opinion they might let Roscoe have what belongs to the Roscoe-Schorl[emmer] book on binding himself to let the heirs participate in the profits of the pending volume (German and English) in the same way as Sch[orlemmer] himself would have done. As R[oscoe] was elected yesterday for Manchester, he will no doubt pounce upon the ex[ecut]ors at once, so I wrote them yesterday giving a full account of what I considered ought to be done in the matter.

A short notice I wrote in the *Vorwärts* I send you today.

Here we are in the midst of the elections. They go remarkably well for us—under the circumstances. First, the immense Liberal wave which was to carry Gladstone triumphantly to power, is all bosh. He will probably get a small majority, and it is not even certain whether there will be a majority for anybody. This will make *both* official parties dependent, for the next election, which may come *very* soon, upon the working men. Secondly the *new* working class movement enters Parliament triumphantly. On Monday Keir Hardie was elected with 1 200 majority in the East End (West Ham)—last member a Tory with 300 majority! Yesterday John Burns at Battersea with 1 600 maj[ority]—last member a bourgeois liberal with only 186 majority. And then at Middlesborough in Yorkshire J. H. Wilson, se[cretary] of the Sailors and Firemen's Union (a *Streber* but deeply engaged and mortgaged to *New Unionism*) beat *both* a Liberal *and* a Tory! These are the *only* éclatant victories in the whole election, and all gained by working men: in two cases the Liberals *dared* not oppose one of their own, and in the third where they did, they were battus à plate couture. And third: wherever a working man's candidature had been well selected and prepared, it either considerably diminished the liberal majority, so as to warn them to be more careful and not to risk losing the seat next time, or it *made* the Liberals lose the seat. Thus in 2 divisions of Glasgow, C. Graham was beaten, *but so was his Liberal competitor*. Thus in Salford, Hall, a S[ocial] D[emocratic] F[ederation] man, but said to be good, had only 554 votes, but these deprived the Liberal of his seat. And thus, 3 Liberal seats lost merely because they would thrust Bourgeois members upon working class constituencies.

The election has done already what I maintained was all we had a right to expect from it: give fair and unmistakable warning to the Liberals that the *Independent Working Men's Party* was approaching, that it cast its shadow before it, and that this was to be the last general election carried on between two parties only, the Ins and the Outs. And therefore I am quite satisfied; especially so, as we shall get a parliament with which no stable government is possible.

From your silence I conclude that Bonnier is right when he writes to Tussy: le journal pend toujours à un fil. Let us hope the fil will not snap but on the contrary grow into a rope and even a hawser.

Love from Louise. Prosperity and eloquence to M. le député.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 7 juillet 1892.

Ma chère Laura,

Je suis allé à Manchester dès que j'ai reçu le télégramme m'annonçant la mort de Schorlemmer. Vendredi il y a huit jours, le 1^{er} juillet, nous l'avons enterré et je suis revenu le samedi. Pendant les dernières semaines de sa vie, il est resté dans le même état semi-conscient, très amnésique, mais absolument indolore, dans lequel je l'avais trouvé quand je suis allé le voir au début de juin, et, le lundi matin 27 juin, il a expiré calmement et sans lutte. L'autopsie a entièrement confirmé le diagnostic de Gumpert : une tumeur cancéreuse dans le poumon droit, de la grosseur d'une petite orange, suffisante par sa pression sur la veine cave et le plexus brachial pour expliquer la déficience du cerveau, ainsi que la paralysie partielle et l'œdème du bras droit. La grosse veine de ce bras contenait un énorme caillot, il y avait des cancérisations nettes, bien que réduites, dans le cerveau, et le cœur commençait à présenter des signes de dégénérescence adipeuse. Dans ces conditions, nous pouvons nous féliciter que des souffrances plus longues et peut-être aiguës lui aient été épargnées.

Gumpert lui avait, en mai déjà, fait faire son testament : il a tout légué à sa mère. Les manuscrits qu'il a laissés peuvent provoquer certaines difficultés. Le plus intéressant traite de l'histoire de la chimie : 1. les Anciens, 2. l'alchimie, 3. la chimie jusque au xvii^e siècle; un fragment et la troisième partie ne sont pas terminés, mais ils sont pourtant pleins de vues nouvelles et de découvertes. Puis de nombreux travaux sur la chimie organique. Mais comme il a deux ouvrages sous presse en même temps : 1. sa propre chimie organique, 2. le gros livre qu'il a écrit en collaboration avec Roscoe ; il sera bien difficile de déterminer la part de chacun. L'un de ses exécuteurs est chimiste (Siebold), mais il n'est pas assez versé dans l'aspect théorique de cette science pour pouvoir faire la distinction. Et Roscoe voudrait à tout prix avoir le manuscrit, car il sait trop bien que *lui* ne peut pas finir le livre. J'ai dit aux exécuteurs qu'à mon avis ils pourraient laisser Roscoe entrer en possession du livre Roscoe-Schorl[emmer] s'il s'engage à laisser les héritiers participer aux bénéfices du volume à paraître (en allemand et en anglais), tout comme Sch[orlemmer] l'aurait fait lui-même. Comme R[oscoe] a été élu hier à Manchester, il va sans aucun doute fondre aussitôt sur les exécuteurs ; aussi leur ai-je écrit hier pour leur expliquer dans le détail ce que j'estimais devoir être fait en l'occurrence.

Je t'envoie aujourd'hui une note brève que j'ai écrite pour le *Vorwärts*¹.

1. Dans le *Vorwärts* n° 153 du 3 juillet 1892 (I. Beilage, p. 1/1) parut la nécrologie de Karl Schorlemmer, datée : London den 1. Juli 1892, et signée : Friedrich Engels. (N. R.)

Nous sommes ici en pleines élections¹. Elles se passent remarquablement bien pour nous, étant donnée la situation. Tout d'abord, l'immense vague libérale qui devait ramener Gladstone triomphalement au pouvoir, c'est une blague ! Il obtiendra probablement une faible majorité, et il n'est même pas certain qu'il se dégage une majorité quelconque. Cela mettra *les deux* partis officiels, aux prochaines élections qui peuvent survenir très rapidement, sous la dépendance des travailleurs. En second lieu, le *nouveau* mouvement de la classe ouvrière entre triomphalement au Parlement. Lundi Keir Hardie a été élu avec 1 200 voix de majorité dans l'East-End (West Ham) : le député sortant était un tory élu avec 300 voix de majorité ! Hier John Burns a été élu à Battersea avec 1 600 voix de majorité : le député sortant était un libéral bourgeois qui avait eu seulement 186 voix de majorité. Et puis à Middlesborough, dans le Yorkshire, J. H. Wilson, secrétaire du syndicat des marins et des chauffeurs (un arriviste, mais qui a pris des engagements et donné des gages substantiels au *nouveau* syndicalisme) a battu *à la fois* un libéral et un tory² ! Ce sont les *seules* victoires éclatantes de toutes les élections, et elles ont été remportées par des ouvriers : dans deux cas, les libéraux n'ont pas osé leur opposer un des leurs, et dans un troisième cas où ils l'ont fait, ils ont été battus à plate couture. En troisième lieu, partout où une candidature ouvrière a été bien choisie et bien préparée, ou bien elle a fait considérablement baisser la majorité libérale, mettant ainsi les libéraux en garde contre le risque de perdre le siège la prochaine fois, ou bien elle le leur a effectivement fait perdre. Ainsi, dans deux circonscriptions de Glasgow, C. Graham a été battu³, *mais son concurrent libéral l'a été aussi*. De même, à Salford, Hall, candidat de la S[ocial] D[émocratique] F[édération], mais ayant bonne réputation, n'a eu que 554 voix, mais elles ont privé le libéral de son siège. Et ainsi, trois sièges ont été perdus par les libéraux simplement parce qu'ils ont voulu imposer des élus bourgeois à des circonscriptions ouvrières.

Ces élections ont déjà réalisé toutes les promesses que nous étions, je n'ai cessé de le dire, en droit d'en attendre : elles ont averti les libéraux honnêtement et sans équivoque que le *parti ouvrier indépendant* était proche, que son ombre se profilait déjà

1. Les élections anglaises eurent du 7 au 24 juillet. Elles seront marquées par l'entrée au Parlement de 9 représentants ouvriers, dont John Burns, Wilson, Keir Hardie, etc. Engels commente longuement ces élections, et à peu près dans les mêmes termes, dans sa lettre à Bebel du 7 juillet 1892. (N. R.)

2. Wilson avait obtenu 4 091 voix, contre 4 062 au libéral et 3 333 au tory. (N. R.)

3. Cunningham Graham avait recueilli 906 voix et il manquait au libéral 371 voix pour avoir la majorité. (N. R.)

et que c'étaient les dernières élections générales disputées par deux partis seulement, celui du gouvernement et celui de l'opposition. Et c'est pourquoi je suis très satisfait, d'autant plus que nous allons avoir un Parlement avec lequel aucun gouvernement stable n'est possible.

Ton silence me laisse penser que Bonnier est dans le vrai quand il écrit à Tussy que le journal pend toujours à un fil. Espérons que le fil ne cassera pas, mais au contraire qu'il deviendra corde et même câble.

Amitiés de Louise. Prospérité et éloquence à M. le Député.

Bien à toi,

F. ENGELS.

490. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres le 22 juillet 92.

Mon cher Lafargue,

Espérons cette fois que la bataille d'*Eylau*¹ ne sera pas, comme la première, *a drawn battle*² et que ce que M. *Weinschenk* vous versera sera du vin comme il faut³. Je commence à comprendre l'antisémitisme français quand je vois combien ces juifs d'origine polonaise et aux noms allemands se faufilent partout, s'arrogent tout, se mettent en avant partout jusqu'à créer l'opinion publique de la ville lumière, dont le gogo parisien est si fier et qu'il croit la puissance suprême de l'univers.

Dans tous les cas, c'est un symptôme à ne pas négliger, si ces messieurs s'aperçoivent qu'un journal socialiste est une bonne affaire. Nous sommes cotés à la Bourse ! Voilà un progrès à enregistrer.

Je crois que Millerand a raison en vous conseillant de vous faire déposer 25 ou mieux encore 50 m[ille] fr[ancs] à votre crédit dans une bonne banque. C'est la seule garantie ; mais ayez soin que cela soit placé à votre crédit *sans aucune condition*, en ce qui

1. Eylau était le nom du financier avec lequel les socialistes étaient en pourparlers pour la création de leur quotidien. (N. R.)

2. Un combat indécis. (N. R.)

3. Le nom de Weinschenk signifie en allemand échanton. (N. R.)

regarde la banque; elle devra vous transmettre une lettre formelle, déclarant que la somme de... est placée à votre crédit et que vous êtes libres d'en disposer quand il vous plaira. De plus, Weinschenk, dans le contrat avec vous et Guesde, devrait vous autoriser à retirer cette somme *en cas de rupture de contrat de sa part*. Car autrement, le contrat privé entre lui et vous deux ne lierait pas la Compagnie à former — à moins que celle-ci ne l'adoptât expressément. Mais ce sont là des cautèles juridiques et Millerand sans doute vous avisera bien.

Quant au choléra, il est presque sûr de nous arriver, en attendant il complète l'œuvre de paix faite par la famine de 1891 en Russie. Ce que je ne conçois pas, c'est la stupidité du bourgeois français qui paraît croire que la Russie est une puissance capable de faire quoi que ce soit pour la France. S'il avait le moindre sens commun, il devrait voir qu'en ce moment l'alliance française est absolument indispensable à la Russie et que la France lui demanderait quoi que ce soit, la Russie devrait l'accorder. Mais vis-à-vis des Russes, nos politiques officiels de tous les pays occidentaux sont d'une bêtise inconcevable. La France a tout ce qu'il lui faut de garanties dans son armée. J'ai lu l'article d'un officier anglais — pas un de ces généraux de la vieille roche promus pour cause d'ignorance, mais un colonel qui sait son affaire et qui parle de l'armée française plein d'une envie réellement sentie — il l'envie parce qu'il sait que les avantages qu'elle possède sont impossibles en Angleterre à cause de la différence fondamentale des deux constitutions militaires. Mais il dit que l'armée française est vraiment démocratique — dans les régiments, c'est-à-dire dans l'organisation essentielle — que officiers et hommes coopèrent au même but et se sont mutuellement sympathiques, que tous les grades savent leur métier, que même les territoriaux ont fait de meilleurs soldats qu'on ne pouvait s'y attendre, que la discipline réelle est excellente et basée sur la bonne volonté de tous, que l'instruction militaire est bonne, chose réellement nécessaire pour ¹, mais qu'elle est, dans ces limites, parfaitement suffisante, et que toutes les superfluités de parade sont rigoureusement mises de côté. Enfin, sauf la meilleure instruction militaire des Français, *c'est la description de l'armée prussienne réorganisée après 1807 sous Scharnhorst*, et c'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à l'armée française. Je commence à croire que bataillon pour bataillon, elle vaut pleinement l'armée allemande, si elle ne lui est pas supérieure. La supériorité des Allemands c'est dans le grand nombre d'officiers de réserve; la supériorité des Français c'est dans la bonne entente des hommes et de leurs officiers; chez nous, les hommes sont maltraités indignement.

Vous avez raison, la semaine prochaine j'irai à Ryde. Louise va partir dimanche prochain pour Vienne, je partirai probablement

1. Le mot est illisible sur la photocopie dont nous avons disposé. (N. R.)

mercredi. Si vous m'écrivez donc après mardi, envoyez à The Iris, Brading Road, Ryde.

J'espère que Laura se porte bien, on n'entend pas mot d'elle. Puisque la distance m'empêche de l'embrasser, embrassez-la pour moi.

Bien à vous, M. le juif errant.

F. ENGELS.

Je répondrai à E. ce soir, l'oreille va mieux. J'ai reçu l'argent.

L. L.¹.

491. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A RYDE

Many thanks for cheque.

Friday 29th July 92.

My dear General,

On Thursday, the 21st, Paul started for Lille via le grand U. Le grand U is a café in the rue Richelieu, Paris, where Guesde, Paul, Weinschenk and Eylau have been meeting to settle about *le Socialiste*. The contract was to have been signed on Thursday morning and Paul was to telegraph to me in case of success so that I might as last be able to write to you. *But no telegram came!* Two days later Paul wrote to inform me that Eylau's relative had at the last moment backed out and that the agreement had only been « *partiellement signé* ».

On Sunday our friend Vignaud calls on me and tells me that Luce (a friend of his and a capitalist) is to replace Eylau's relative and that « *tout marche bien* ». On Tuesday Paul came up from Lille and on Wednesday evening the contract was definitely signed. The Lord be praised! Heartily sick we had all grown of the numberless « *combinaisons* » of which the greater part were still born and such of them as saw the light were buried before their births could be registered.

Paul gives me the following particulars.

Une société est constituée au capital de un million, divisé en 2.000 parts de 500 francs.

1. De la main de Laura Lafargue. (N. R.)

Le 20 août Weinschenk et Eylau doivent verser 100.000 frs.

Luce doit verser 150.000 frs.

Un constructeur de machines, ami de Luce, doit s'engager à fournir à la société 3 rotatives, 2 moteurs à gaz, une clicherie et les caractères et autre matériel nécessaire, le tout représentant la somme de 125.000 frs.

Donc le vingt août on aura tout l'outillage plus 250.000 frs en espèces.

Le 1^{er} septembre Weinschenk et Eylau s'engagent à verser une autre somme de 100.000 frs.

La compagnie aura donc réalisé le 1^{er} septembre 125.000 frs en outillage et 350.000 frs en espèces.

Il restera 125.000 frs à placer pour faire la somme de 500.000 frs, reconnue nécessaire. Les 500.000 frs représenteront 1.000 actions à 500 frs chacune.

Les 1.000 autres actions seront partagées entre les fondateurs comme suit : Guesde, Lafargue, Weinschenk et Eylau recevront 185 actions chacun. Luce recevra 235 et le gérant 25. Ces 1.000 actions ne pourront être mises en vente que lorsque le journal rapportera un bénéfice de 200.000 frs par an.

La direction politique et littéraire est confiée à Guesde et Lafargue. Une réserve de 25.000 frs sera déposée en leurs noms au Crédit Lyonnais. Ils recevront tous les mois 16.000 frs pour les dépenses de la rédaction. Quand le journal arrivera à une vente de 100.000 ils recevront 20.000 frs, et pour chaque dizaine de mille, un supplément jusqu'au chiffre maximum de 30.000 frs par mois pour la rédaction.

Le gérant de la société est Vignaud : Il a été choisi par Lafargue et Guesde, et c'est lui qui délègue les directeurs de la partie politique et les administrateurs qui sont Weinschenk et Luce et qui seront payés à raison de 1.250 frs par mois. The paper comes out on October 1st.

There, my dear General ! It almost seems too good to be true.

The Franco-Russe *Intransigent*, the only paper I have read of late, has been so infamously stupid that I have not dared to send it you.

If you can spare a copy of your *Ursprung*, pray send me one for a charming young Russian girl-doctor whom I am reclaiming from Malonism and to whom I have lent but cannot give my copy, in which you have inscribed your name.

Goodbye, my dear General, and remember me to Pumps, Percy and the little ones.

Your affectionate

LAURA.

P. S. I should like to know Louise Kautsky's address.



TRADUCTION

Vendredi 29 juillet 92.

Merci beaucoup pour le chèque.

Mon cher Général,

Le jeudi 21, Paul est parti pour Lille via le grand U. Le grand U est un café rue de Richelieu à Paris où Guesde, Paul, Weinschenk et Eylau se sont réunis pour parvenir à un règlement au sujet du *Socialiste*. Le contrat devait être signé jeudi matin et Paul devait me télégraphier en cas de succès pour que je puisse enfin vous écrire. *Mais le télégramme n'est pas venu!* Deux jours plus tard Paul m'a écrit pour m'informer que le parent d'Eylau s'était dérobé au dernier moment et que l'accord n'avait été que « *partiellement signé* ».

Dimanche, notre ami Vignaud vient me dire que Luce (un capitaliste de ses amis) doit remplacer le parent d'Eylau et que « tout marche bien ». Mardi, Paul est arrivé de Lille, et mercredi soir le contrat a été définitivement signé. Le Seigneur soit loué ! Nous étions tous franchement écoeürés de ces innombrables « combinaisons » mort-nées pour la plupart et dont certaines ne virent le jour que pour être enterrées avant qu'on en ait pu déclarer la naissance.

Paul me donne les détails suivants.

Une société est constituée au capital de 1 million, divisée en 2.000 parts de 500 francs.

Le 20 août, Weinschenk et Eylau doivent verser 100.000 francs. Luce doit verser 150.000 francs.

Un constructeur de machines, ami de Luce, doit s'engager à fournir à la Société trois rotatives, deux moteurs à gaz, une cli-cherie et les caractères et autre matériel nécessaire, le tout représentant la somme de 125.000 francs.

Donc le 20 août on aura tout l'outillage, plus 250.000 francs en espèces.

Le 1^{er} septembre, Weinschenk et Eylau s'engagent à verser une autre somme de 100.000 francs.

La compagnie aura donc réalisé le 1^{er} septembre 125.000 francs en outillage et 350.000 francs en espèces.

Il restera 125.000 francs à placer pour faire la somme de 500.000 francs, reconnue nécessaire. Les 500.000 francs représenteront 1.000 actions à 500 francs chacune.

Les 1.000 autres actions seront partagées entre les fondateurs comme suit : Guesde, Lafargue, Weinschenk et Eylau recevront 185 actions chacun. Luce en recevra 235 et le gérant 25. Ces 1.000 actions ne pourront être mises en vente que lorsque le journal rapportera un bénéfice de 200.000 francs par an.

La direction politique et littéraire est confiée à Guesde et Lafargue. Une réserve de 25.000 francs sera déposée en leur nom

au Crédit Lyonnais. Ils recevront tous les mois 16.000 francs pour les dépenses de la rédaction. Quand le journal arrivera à une vente de 100.000, ils recevront 20.000 francs, et pour chaque dizaine de mille, un supplément jusqu'au chiffre maximum de 30.000 francs par mois pour la rédaction.

Le gérant de la Société est Vignaud. Il a été choisi par Lafargue et Guesde, et c'est lui qui délègue les directeurs de la partie politique et les administrateurs qui sont Weinschenk et Luce et qui seront payés à raison de 1.250 francs par mois. Le journal sortira le 1^{er} octobre.

Voilà, mon cher Général ! Cela semble presque trop beau pour être vrai.

L'Intransigeant franco-russe, le seul journal que j'aie lu ces temps derniers, a été si ignoblement stupide que je n'ai pas osé vous l'envoyer.

Si vous pouviez disposer d'un exemplaire de votre *Origine de la famille*, voudriez-vous me l'envoyer pour une jeune et charmante doctoresse russe que j'arrache lentement au malonisme et à qui j'ai *prêté*, mais ne puis *donner* mon exemplaire où vous avez inscrit votre nom.

Au revoir, mon cher Général, et rappelez-moi au bon souvenir de Pumps, de Percy et des petits.

Affectueusement à vous,

LAURA.

P. S. J'aimerais connaître l'adresse de Louise Kautsky.

492. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

The Iris, Brading Road, Ryde
22 Aug. 1892.

My dear Laura,

I had hoped to hear from you how the preparations for the great event are progressing, as the day of Oct. 1. is drawing near; and especially would it interest me to learn that the Fr. 25,000. — the guarantee-fund that business is meant — have been paid in to the Crédit Lyonnais. But perhaps I shall now hear in a few days, the sacramental date of the 20 août, with its Fr. 250,000 en espèces et tout l'outillage, having passed.

I have had an attack of my old complaint which from 1883 to 1887 laid me up lame from time to time, and had left me pretty well undisturbed for five years. Unfortunately at the wrong time it returned. I was to have left about 10 days ago, gone to Zürich to see the Beusts, thence with Bebel who is at St-Gallen, to Stuttgart, Munich, Vienna, where we were to take up Louise and go to Berlin and thence return to London. All this ist ins Wasser gefallen, Bebel will have to do the Vienna trip alone, but wants me to come at least to Berlin if possible. Now as I am gradually mending, it is not quite impossible that I should be in a condition to undertake that bit of a journey. But so far I cannot tell; I want at the very least another fortnight's rest. Fortunately the fine weather allows me to spend all my lame time in the garden, and the splendid air here does me a deal of good.

Tussy, just before she was off for Norway, had a letter from Greulich, in the name of the Zürich Congress Committee, asking her to send them a draft invitation, for the International Congress, to the Glasgow Trades-Unions Congress, and to do all their English translation work. I suppose you know that some months ago Seidel intrigued to have the job given to one who was not connected with the damned Marxists. Louise in Berlin on her road to Vienna told Bebel, and Bebel at once wrote to Zürich, and this is the result.

I have to shut up. It's dinner time and the cloth must be laid where I write. Immediately after dinner the mail boxes are cleared (3 p.m.). So gehab dich wohl! When shall we see you again here in England? I hope this autumn, even if you cannot bring the député-directeur politique with you.

Pumps, Percy and the little ones send their love.

Ever yours,

F. ENGELS.

Hope you had my last with L[ouise] K[autsky]'s Vienna address.

TRADUCTION

The Iris, Brading Road, Ryde.
22 août 1892.

Ma chère Laura,

J'espérais apprendre par toi où en étaient les préparatifs du grand événement, car la date du 1^{er} octobre approche. Ce qui m'intéresserait surtout, ce serait d'apprendre que les 25.000 francs (le fonds de garantie qui témoigne qu'on a l'intention sérieuse de traiter) ont été versés au Crédit Lyonnais. Mais peut-être aurai-je

des nouvelles dans quelques jours, la date fatidique du 20 août, avec ses « 250.000 francs en espèces et tout l'outillage », étant maintenant passée.

J'ai eu une attaque de cette vieille maladie qui, depuis 1883 jusqu'à 1887, m'a obligé par intermittence à rester couché et impotent, et qui me laissait assez tranquille depuis cinq ans. Elle est malheureusement revenue à un mauvais moment. J'aurais dû partir il y a environ dix jours pour Zurich voir les Beust, puis me rendre avec Bebel qui est à St-Gall jusqu'à Stuttgart, Munich et Vienne où nous devions prendre Louise et aller à Berlin, d'où je serais rentré à Londres. Tout cela est tombé à l'eau; Bebel devra faire seul le voyage de Vienne, mais il voudrait que je vienne au moins à Berlin si possible. Maintenant que je me rétablis peu à peu, peut-être ne me sera-t-il pas tout à fait impossible d'entreprendre ce bout de voyage. Mais jusqu'à présent je ne puis rien dire; j'ai besoin au minimum d'une autre quinzaine de repos. Heureusement le beau temps me permet de passer au jardin toute mon existence d'impotent, et le bon air d'ici me fait énormément de bien.

Tussy, juste avant son départ pour la Norvège, a reçu une lettre de Greulich, au nom du Comité du Congrès de Zurich, lui demandant d'envoyer un projet d'invitation de la part du Congrès international au Congrès des Trades-Unions de Glasgow et de faire tout leur travail de traduction en anglais. Tu sais, je suppose, qu'il y a quelques mois, Seidel a intrigué pour qu'on donne cette tâche à quelqu'un qui n'ait aucun lien avec ces satanés marxistes. En passant à Berlin lors de son voyage à Vienne, Louise en a informé Bebel qui a aussitôt écrit à Zurich, et nous avons obtenu ce résultat.

Il faut que je m'arrête. C'est l'heure du déjeuner et la table doit être mise là où j'écris. Tout de suite après déjeuner on fait la levée (trois heures de l'après-midi). Porte-toi bien! Quand te reverrons-nous en Angleterre? Cet automne, je l'espère, même si tu ne peux pas amener avec toi le député-directeur politique.

Pumps, Percy et les petits t'envoient leurs amitiés.

Bien à toi,

F. ENGELS.

J'espère que tu as reçu ma dernière lettre avec l'adresse à Vienne de L[ouise] K[autsky].

493. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 11, Sept. 92.

My dear Laura,

I am here again since last Tuesday, still housebound, but mending. Louise I expect back on Wednesday, Bebel fetched her from Vienna to Berlin and there she is now.

Thanks for the news about the paper. Then Luce being out of it, I take it that the old agreement has lost its binding power over the other signatories too, unless expressly renewed by them. With Luce, too, his friend Vignaud has, I suppose, also gone out (the man is unknown to me). Anyhow it looks as if a new combination was being tried—let us hope it will be successful and the last of its race.

Here we have had a very important event which will occupy *all* the Socialist parties of the Continent. As you will see from enclosed report, the Trades-Unions Congress deliberately rejected the invitation to the Zürich Congress and resolved to call together "*immediately*" an Eight Hours Congress of its own—and an International one too! This requires action on our part, and if possible, *concerted action of the whole Continent.*

The English workmen are so deeply infected with the Parliamentary spirit of compromise that they cannot do a step in advance without at the same time taking $3/4$ or $7/8$ of a step backwards. Thus the sudden awakening of the Eight Hours' enthusiasm (3 years ago considered an impossibility, you know, by the very people who now clamour loudest after it) has almost succeeded in giving a reactionary character to that cry. It is to be the universal panacea, the one thing to be thought of. In their exultation at having secured so soon such a large and unexpected majority, the mass of the 8 hours' men now sacrifice everything that goes further, to the newly-converted "Old" Unionists. This massacre of the Socialist Innocents is submitted to all the easier as the "New" elements are divided, without general organization, personally unknown to each other, and have not as yet had the time to develop men enjoying the confidence of all; as you know, this can only be obtained here in Britain by what Ruge called *die Kraft der wiederholten Erscheinung*, the effect of hawking your own person constantly for years before the public, *teste* Shipton, Cremer, Howell, etc.

Anyhow the fact is there. The T[rades]-U[nions] C[ongress] by a deliberate vote of 189 to 97, nearly 2 to 1, has placed itself outside the universal working men's movement and resolved to march apart. With every possible insult our invitation has been flung back in our faces. Not even an order to the Parl[iamentary] Com[mittee] to reply politely. Not even a formal motion based on the invitation; a counter-motion is brought in, and then the invitation has to slip in as an amendment, otherwise it would not have been noticed at all. You will see from the full report I shall send you what a trouble Will Thorne had to get it even brought before the Congress! In fact the insult is complete.

Now what's to be done? This has to be considered seriously, and first of all by the French as their Marseille Congress is before the Berlin one (16 Oct.). If we reply to the insult in the way it deserves, the Possibilists and Blanquists, *who are sure to go to the Tr[ades]-Unions Congress*, will make capital out of it. On the other hand, if the Possibilists and Blanquists go, and are *alone* of all Continental Socialists, then all the better for us. Therefore I consider it of the highest importance that our French friends at once agree upon a common line of action with Bebel and the German Executive. If Germany and France act together, Spain, Austria, Italy, Switzerland, probably Belgium, will follow, and Domela may go if he likes.

At present—I have not yet had Edward's personal report on the affair (he was there)—my opinion is this:

1. France and Germany ought at Mars[eilles] and Berlin to proclaim their intention to ignore this pseudo-Congress altogether.

2. They ought to do this in a resolution of firm, but quiet and not hostile language, which, if possible, should be identical for both and a model for the other nationalities; leaving the door open to future T[rades]-U[nions] Congresses, and to single Trades-Unions even at present, to return to the fold. This they are sure to do; I am sure many will regret their vote before many days are over.

3. If *mild* counsels should prevail, and it should be resolved to be present at this British Congress, for the sake of peace, then *one* delegate from each country ought to go and no more. And he must, *as a matter of form*, be elected and mandaté by the Trades-Union Congress, or Executive thereof and be a bonafide workman or *he will not be admitted*. And this one delegate should depose a distinct protest.

I shall write to Bebel tomorrow on this matter. In the mean time please let me know *where* your people are and what can be done to come to an understanding with the Germans.

I enclose you a specimen of the French correspondence the *Vorwärts* is now printing and L[ie]bk[necht] will excuse it, no doubt, saying that if our people will not send reports he must take them where he can get them.

If I hear anything more from Edward before this letter goes, I shall put it in.

Ever yours,

F. E.

In a day or two I send you 2 books of mine. The Scotch paper goes by same post as this.

TRADUCTION

Londres, 11 septembre 92.

Ma chère Laura,

Je suis de retour ici depuis mardi dernier, toujours bouclé à la maison, mais en meilleure santé. Je pense que Louise rentrera mercredi; Bebel est allé la chercher à Vienne pour l'amener à Berlin où elle se trouve en ce moment.

Merci pour les nouvelles concernant le journal. Luce s'étant retiré, je suppose que l'ancien contrat a cessé de lier les autres signataires, à moins qu'ils ne l'aient expressément renouvelé. Je suppose qu'avec Luce s'est également retiré son ami Vignaud (je ne connais pas cet homme). En tout cas, il semble que l'on tente une nouvelle combinaison : espérons qu'elle réussira et que ce sera la dernière.

Nous avons eu ici un événement très important qui va préoccuper tous les partis socialistes du continent. Comme tu le verras par le compte rendu ci-joint, le Congrès des Trades-Unions a délibérément rejeté l'invitation au Congrès de Zurich et a décidé de convoquer « *immédiatement* » son Congrès à lui sur la journée de huit heures, et un Congrès international par-dessus le marché!! Voilà qui exige une action de notre part, et, si possible, *une action concertée du continent tout entier*.

Les ouvriers anglais sont à tel point contaminés par la mentalité parlementaire du compromis qu'ils ne peuvent avancer d'un pas sans reculer en même temps de trois quarts ou de sept huitièmes de pas. C'est ainsi que ce brusque enthousiasme pour les huit heures (qui étaient, il y a trois ans, tu le sais, considérées comme une impossibilité par les gens mêmes qui les revendiquent le plus bruyamment aujourd'hui) est presque arrivé à donner à ce mot d'ordre un caractère réactionnaire. Ce doit être la panacée universelle, l'unique préoccupation. Dans leur jubilation de s'être assuré si vite une majorité aussi vaste et aussi inattendue, la masse

1. *Le Temps* du 10 septembre 1892 (p. 2/II) note que le congrès des Trades-Unions, réuni à Glasgow, du 5 septembre au 10 septembre, « a voté le principe d'un congrès international pour arriver à une entente commune sur la question des huit heures ». (N. R.)

des partisans des huit heures sacrifie maintenant tout ce qui va au-delà de cette revendication pour plaire aux adeptes fraîchement convertis du « vieil Unionisme ». On consent d'autant plus facilement à ce massacre des innocents socialistes que les éléments issus du « nouvel Unionisme » sont divisés, sans organisation d'ensemble, qu'ils ne se connaissent personnellement pas entre eux et n'ont pas encore eu le temps de former des hommes qui jouissent de la confiance de tous; comme tu le sais, cela ne peut s'obtenir en Grande-Bretagne qu'à force de se produire en public, selon le mot de Ruge, et il faut donc sans cesse et pendant des années faire le bateleur, comme le prouve l'exemple des Shipton Cremer, Howell, etc.

En tout cas, le fait est là. Le C[ongrès] des T[rades]-U[nions], en votant délibérément par 189 voix contre 97, soit à peu près deux contre une, s'est placé en dehors du mouvement ouvrier international et a décidé de faire bande à part. C'est de la façon la plus insultante qu'on nous a relancé notre invitation à la figure. Sans même donner l'ordre au Comité parlementaire¹ de faire une réponse polie. Sans même émettre une résolution officielle sur la base de l'invitation; une contre-résolution a été déposée, et il a alors fallu glisser l'invitation sous forme d'amendement; sinon, elle serait passée tout à fait inaperçue. Tu verras, en lisant le compte rendu intégral que je t'enverrai, le mal que Will Thorne a eu *pour qu'elle soit seulement présentée devant le Congrès* ! On ne saurait en fait être plus insultant.

Que faut-il faire maintenant ? C'est un sujet de réflexion sérieuse, et en premier lieu pour les Français puisque leur Congrès de Marseille² précède celui de Berlin (16 octobre). Si nous répondons à cette insulte de la façon dont elle le mérite, les possibilistes et blanquistes, *qui iront sûrement au Congrès des Tr[ades]-Unions*, en tireront parti. Par contre, si les poss[ibilistes] et les bl[anquistes] y vont et y sont les *seuls* socialistes du continent, alors tant mieux pour nous. C'est pourquoi je considère qu'il serait de la plus haute importance que nos amis français *se mettent tout de suite d'accord sur une ligne d'action commune avec Bebel et l'Exécutif allemand*. Si l'Allemagne et la France agissent de concert, l'Espagne, l'Autriche, l'Italie, la Suisse et probablement la Belgique suivront, et Domela pourra y aller s'il en a envie.

Pour le moment, bien que je n'aie pas encore reçu le compte rendu personnel d'Edward sur cette affaire (il était présent), voici mon avis :

1. Organisme fonctionnant dans l'intervalle des Congrès des Trades-Unions et qui était chargé d'obtenir des changements dans la législation du travail et d'assurer l'élection au Parlement de candidats syndicalistes. (N. R.)

2. Le Congrès de Marseille du Parti ouvrier français se tiendra du 24 au 28 septembre 1892. (N. R.)

1. La France et l'Allemagne devraient à Mars[eille] et à Berlin proclamer leur intention d'ignorer totalement ce pseudo-congrès.

2. Elles devraient le faire dans une résolution rédigée avec fermeté, mais calmement et sans hostilité, qui devrait être, si possible, identique pour les deux nationalités et servirait de modèle aux autres nationalités; en laissant la porte ouverte aux futurs Congrès des T[rades]-U[nions] et même, dès à présent, à tout Trades-Union qui voudrait retourner au bercail. C'est ce qu'ils feront sûrement; je suis sûr que nombre d'entre eux regretteront leur vote avant qu'il soit longtemps.

3. Si les conseils de *modération* prévalent et si l'on décide, par désir d'apaisement, d'assister à ce congrès britannique, alors un *seul* délégué de chaque pays devrait y aller, et pas davantage. Et il faut, *pour respecter les formes*, qu'il soit élu et mandaté par un *congrès syndical* ou par son *Exécutif* et qu'il soit un ouvrier authentique, sinon *il ne sera pas admis*. Et chacun de ces délégués devrait déposer une protestation distincte.

J'écrirai demain à Bebel à ce sujet. En attendant, veuillez me faire savoir où en sont vos amis et ce qu'il y a moyen de faire pour parvenir à un accord avec les Allemands.

Je t'envoie ci-joint un échantillon de la correspondance française que publie maintenant le *Vorwärts*¹. L[ie]bk[necht] s'en justifiera sans nul doute en disant que si nos amis ne veulent pas envoyer de comptes rendus, il faut bien qu'il les prenne où il peut.

Si j'apprends autre chose par Edward avant le départ de cette lettre, j'ajouterai un mot.

Bien à toi,

F. E.

Dans un jour ou deux, je t'enverrai deux de mes livres². Le journal écossais part par le même courrier que cette lettre.

1. Il s'agit certainement de la correspondance de Paris publiée dans le *Vorwärts* n° 208 (p. 3/I-II) du 6 septembre 1892. Cette correspondance s'étend sur plus d'une colonne sur les congrès possibilistes et consacre exactement deux lignes au Congrès de Marseille qui s'ouvrira quelques jours plus tard.

Le *Vorwärts* n° 212, 10 septembre 1892 « Aus Paris » (p. 1/I-II), rend compte des séances du congrès régional possibiliste consacrées à la question de l'organisation de la société après la révolution. La rédaction fait d'ailleurs suivre l'article d'un commentaire assez sévère sur l'intérêt qu'il y aurait à s'occuper des tâches immédiates. (N. R.)

2. Il s'agit de l'édition anglaise de *Socialisme utopique* et de la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre* qui sont dédiés à Laura à la date du 12 septembre 1892. (N. R.)

494. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 17 sept. 1892.

Mon cher Lafargue,

Votre opinion qu'il faut profiter de l'occasion pour donner une leçon aux vieilles Trades-Unions anglaises est aussi celle de Bebel. Si Liebknecht va à Marseille, vous aurez une bonne occasion de vous mettre d'accord avec lui. Vous pouvez en même temps lui demander la cause pourquoi le *Vorwärts* est plein de nouvelles sur les faits et gestes des broussistes, allemanistes et blanquistes, mais à peine dit un mot sur les nôtres. Mais à Berlin on prétend que le choléra sévit à Marseille et cela pourrait empêcher son voyage.

Comme les Tr[ades]-Unions anglaises ne reconnaissent que des *bona fide working men*¹, et encore seulement ceux qui sont organisés en syndicats, il serait de la plus haute importance que non seulement le Congrès du parti ouvrier, mais aussi et surtout celui des chambres syndicales françaises², qui siège quelques jours avant le nôtre, se prononçât carrément sur les prétentions des Anglais à vouloir ignorer le mouvement continental existant pour en inaugurer un autre sous leur direction et dans leur sens. Assurément les syndiqués de France protesteront contre ce qu'on a dit à Glasgow sur leur compte et celui des autres ouvriers du continent.

(Woods M. P.) « que les organisations sur le continent of Europe were very ineffective but he felt sure that if the powerful organization in England would *only extend the hand of fellowship and sympathy* and brotherhood (excusez du peu !) to their friends on the Continent, they could minimise the difficulties, etc. ³.

Foster of Durham, mines: He was struck with the remarks of Mr. Woods, that their efforts in this country were to a certain extent *neutralized* by their fellow-workmen in other countries who were not organized so well as those in this country; *their social position was not equal to ours* (!!!)... if they could get their fellow-

1. Ouvriers authentiques. (N. R.)

2. Le V^e Congrès national des syndicats et groupes corporatifs siégera du 19 au 22 septembre à Marseille. (N. R.)

3. (Woods, député) : que les organisations sur le continent européen étaient fort peu efficaces, mais il avait la certitude que, si la puissante organisation anglaise *voulait bien tendre une main cordiale, sympathique et fraternelle* (excusez du peu !) à ses amis du continent, ceux-ci pourraient réduire les difficultés, etc. (N. R.)

workmen on the Continent to show the same consensus of opinion as those in this country when they made up their mind to a particular action¹ (il s'agit des 8 heures, et vous savez combien les Anglais les ont combattues quand le continent était déjà unanime — ces mêmes Anglais, individuellement, qui crient si haut maintenant !) they would then know that the power of labour could achieve the object etc.².

Holmes, Burnley, tisserand du coton, nouvellement converti aux 8 heures et désireux de prouver que ce changement de front ne l'a pas rendu un cannibale socialiste — : Were there some advanced, or as they called them, Socialist movements on the Continent, that they wanted to drag them into (à Zurich). He asked those gentlemen, if they wanted to go to that Congress in the name of this body to advocate many of the wild schemes which they knew were going on on the Continent³ ?

Conner, London: Though there were two international Congresses already arranged for (Zurich and Chicago) neither of them were arranged by, or under authority of, the Trades Congress (!!)⁴.

Voilà. Cela doit être assez d'insultes pour accélérer le pouls des syndiqués français.

Je le répète : pour l'effet moral ici en Angleterre, la résolution du Congrès des Syndicats repoussant la tentative de division contenue dans la résolution de Glasgow serait bien plus importante que celle du congrès socialiste. Tâchez donc de votre mieux. Tussy a envoyé un rapport de journal à Delcluze.

Saluez les camarades de ma part. Faites bonne œuvre, comme à Lille, où Tussy dit avoir vu le congrès ouvrier le plus *business-like*⁵ de toute son expérience.

Bien à vous,

F. ENGELS.

1. Foster de Durham, syndicat des mineurs : Il a été frappé par les remarques de M. Woods, selon lesquelles les efforts faits dans notre pays ont été dans une certaine mesure *neutralisés* par les collègues des autres pays qui sont moins bien organisés que les travailleurs de chez nous; leur position dans la lutte sociale ne se compare pas à la nôtre (!!!); si l'on pouvait amener nos collègues du continent à réaliser la même unanimité que les travailleurs de chez nous lorsqu'il s'agit de décider une action particulière (.....). (N. R.)

2. ... ils sauraient alors que la puissance de la classe ouvrière pourrait atteindre son objectif, etc. (N. R.)

3. Y avait-il des mouvements avancés ou, comme ils disent, socialistes, dans lesquels ils voulaient les entraîner (à Zurich) ? Il demanda à ces Messieurs s'ils voulaient aller à ce congrès au nom de notre organisation pour y défendre nombre des folles conceptions qui, ils le savaient bien, ont cours sur le continent ? (N. R.)

4. Conner, Londres : Bien que deux congrès internationaux soient déjà prévus (Zurich et Chicago), ni l'un ni l'autre n'ont été préparés par le Trades (Union) Congress ni sous son autorité (!!). (N. R.)

5. Guidé par le souci de l'efficacité. (N. R.)

495. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment)

Paris, le 5. X. 1892.

Mon cher Engels,

Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt sur le Congrès de Marseille¹. Guesde et moi nous étions accablés de travail : les séances commençaient à 9 heures du matin et se terminaient à minuit avec deux suspensions pour les repas. Nous avions à rédiger les résolutions et à prendre part à tous les débats; de plus à assister à la commission de discipline pour régler les différends entre groupes et personnes, c'était le plus embêtant. — La grève générale nous a pris deux séances, nous croyons avoir enterré la question, qui n'a réuni que 24 voix dans le Congrès.

En tenant le Congrès dans le Midi et en l'ouvrant aux groupes non encore affiliés au parti, mais acceptant son programme, nous avions peur d'être envahis par les pérorateurs méridionaux, qui ne sont que des révolutionnaires de la phrase; mais nous avons été agréablement déçus, nous avons recruté au contraire de nouveaux éléments, qui nous ont surpris par leur intelligence et leur manière sensée d'examiner la situation : plusieurs représentaient des centres agricoles. Le Congrès est le plus important qui se soit tenu en France par le nombre et le caractère de ses délégués et par l'importance des résolutions prises. Anseele et Liebknecht ont été étonnés de l'assiduité des délégués, qui ne manquaient pas une séance, et du sérieux des débats. La question agricole a été étudiée à fond, ainsi que vous pourrez en juger par le programme qui en a été la conséquence²; Anseele a déclaré que les Belges seraient forcés de lui emprunter plusieurs articles.

La question agricole et la présence de Liebknecht ont été les deux *clous* du Congrès. Le Congrès de 1889 avait passé inaperçu dans le brouhaha de l'Exposition et personne parmi les chauvins n'avait remarqué que 80 socialistes allemands y avaient assisté.

1. Le X^e Congrès national du parti ouvrier français s'était tenu du 24 au 28 septembre, en présence des délégués de groupes ouvriers et de syndicats de plus de cent villes. (N. R.)

2. Le Congrès de Marseille avait été préparé par une enquête approfondie sur la situation des communes rurales. Le programme agraire qui en sortit, le premier du parti ouvrier, sera repris et remanié au Congrès de Nantes en 1894. (N. R.)

Il en a été autrement cette année; Liebknecht a été annoncé longtemps à l'avance, les reporters l'ont assailli et tous les journaux ont reproduit à l'envi ses moindres paroles. Il a parlé excellemment et l'impression produite sur nos amis et sur le public a été on ne peut meilleure; trop bonne pour les intrigants russes, qui s'imaginent avoir conquis la France et ne peuvent pas permettre que l'on discute même leur domination, ce qu'avait fait le Congrès dans sa première déclaration. Ils ont fait attaquer furieusement L[ieb]knecht au nom du patriotisme : ce sont les rastaquouères russes qui représentent le chauvinisme. *La France*, qui est vendue à l'ambassade, comme du temps de Girardin, a commencé le feu¹, qu'a continué la boulangiste *Cocarde*² et tous les journaux à la solde de la Russie : ils sont nombreux; il faut vous dire que contrairement à l'ancienne pratique on n'achète plus à l'année un journal, mais on le paie par article qu'il insère, c'est le travail aux pièces substitué au travail à la journée. Nous avons des raisons de croire que l'ambassade prussienne n'a pas été satisfaite de l'enthousiaste réception de L[ieb]knecht et de ses déclarations sur la loi militaire; elle aussi a pris part au concert patriotique. Les journaux ont mené et mènent encore grand tapage; cela peut faire illusion, mais cela ne durera pas et si nous avions eu notre journal quotidien, nous eussions fait tourner l'opinion en démasquant les intrigues qui se cachaient derrière les déclamations patriotiques.

Le journal³ n'est pas fait encore : il y a des intrigues contre nous. On craint de nous voir à la tête d'un journal socialiste quotidien, absolument indépendant. Nous ne tarderions pas, au train dont marchent les événements, de devenir une puissance politique.

La grève de Carmaux⁴ passionne; Loubet ne demanderait pas

1. Dans son discours, Liebknecht avait rappelé avec force l'internationalisme du parti social-démocrate allemand, démontré déjà en 1870-1871. A propos de la question d'Alsace-Lorraine, il avait dit que la question serait réglée sans difficulté une fois la république démocratique et sociale réalisée des deux côtés du Rhin. Le 28 septembre, *La France* réclame dans un petit article intitulé « Herr Liebknecht » l'expulsion de ce « farceur ». (N. R.)

2. *La Cocarde* du 30 septembre 1892 annonce, sur la foi d'une dépêche du *Figaro*, l'expulsion de Liebknecht, d'ailleurs démentie par la Sûreté générale. Le 1^{er} octobre, le même journal dit que Liebknecht a dû quitter précipitamment Lyon sous la pression de la police, ce qui équivaut à une expulsion. Le 2 octobre, il suggère au gouvernement allemand d'inculper Liebknecht de haute trahison pour ses paroles de Marseille. (N. R.)

3. Il s'agit toujours du *Socialiste*, quotidien grand format à cinq centimes, dont il était question depuis le mois de mai et qui d'ailleurs ne verra pas le jour. (N. R.)

4. Le 15 août, la Compagnie des Mines de Carmaux décidait de renvoyer Calvignac, maire socialiste de la ville et conseiller d'arrondissement. Les ouvriers décident de se mettre en grève jusqu'à la réintégration de

mieux que de se mettre du côté des mineurs; mais Freycinet, qui rêve [de] la présidence de la République, veut au contraire se ménager les voix de la droite et du centre; c'est lui qui empêche d'agir Loubet et Viette, le ministre des Travaux publics. Tant mieux, car cette grève, qui est politique, puisque c'est en définitive le suffrage universel qui est en cause, nous sert puissamment: elle a forcé le parti radical à prendre position contre la compagnie. A la rentrée de la Chambre les radicaux interpellent le ministère et demanderont même la...

496. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Thursday evening, 13 Oct. 92.

My dear General,

You will have learnt from the *Intransigent* the state of things at Carmaux. It is a marvel that the men on strike have not lost their heads and their tempers yet, for they are being shamefully provoked. A man standing near his house-door, or passing two or three times through the same street, or a couple of women walking abreast, are brutalised and roughly ordered to "disperse". The government by its stupid conduct is preparing fresh trouble for itself and there will be a smash one of these days.

Paul is at Bordeaux after a flying visit to Carmaux and Toulouse. I expect him home tomorrow as he has some work to prepare for Parliament. Liebknecht in a letter just to hand promises to furnish data and documents anent the Alsace-Lorraine question.

The Congress has been a very great success and has delighted all those who attended it. The practical character of the Lyons Programme, as pointed out by some of the members of the Congress and proved by the fact that it is beginning to be carried into effect by several municipal councils; the proposed campaign in favour of the rural population, together with the unanimity with which all the resolutions were carried, rejoiced everybody present.

I saw Paul Arndt for the first time just before he started for

Calvignac. Le gouvernement fait occuper militairement la région. Mais l'opinion publique soutient les grévistes et, à la suite du débat parlementaire à la rentrée d'octobre, la Compagnie sera obligée d'accepter l'arbitrage qu'elle repoussait jusqu'alors. (N. R.)

Marseilles. He gave me your card and we talked for half an hour or thereabouts. He is very young and confused, but there is no reason to suppose that he blunders from malice prepense. It is necessarily confusing to an outsider who wakes up one fine morning in Paris to find himself confronted by Marxists, different sets of Blanquists and of Possibilists, a certain number of "independent" thinkers or non-thinkers and revisionists. And when such an outsider, with no settled convictions of his own, happens to belong to that superior class of students who pride themselves on being altogether unbiassed and on their critical attitude of mind and who eternally suspend their judgment, he is bound to be always out. Arndt intends leaving Paris in a few months; meantime Paul has lectured him. And when *the Paper* comes out, it will be their own fault if the Germans publish nonsense on French affairs.

The men of Roubaix have decided on asking Paul to stand for Roubaix, in the ward that elected Carette general councillor.

We are suffering from a spell of the worst kind of London weather and it is extremely cold. Our hens have ceased to lay and our cocks to crow. As for Novo, our dog, his appetite is outrageous.

Good bye, my dear General,

from your LAURA.

TRADUCTION

Jeudi soir, 13 octobre 92.

Mon cher Général,

Vous avez dû apprendre par *L'Intransigeant* quelle était la situation à Carmaux¹. Il est extraordinaire que les grévistes n'aient pas perdu la tête, ni perdu leur sang-froid, car ils sont l'objet de honteuses provocations. Un homme debout sur le pas de sa porte ou passant deux ou trois fois par la même rue, ou deux femmes se promenant ensemble, sont rudoyés et brutalement invités à « se disperser ». Le gouvernement, par sa conduite stupide, se prépare de nouvelles difficultés et il y aura de la casse un de ces jours.

Paul est à Bordeaux, après une visite en coup de vent à Carmaux² et à Toulouse. J'attends son retour demain, car il a du

1. *L'Intransigeant* suit très attentivement la grève de Carmaux. Le conseil d'administration, présidé par le baron Reille, se sentant soutenu par le ministère des Travaux publics, avait, au début d'octobre, rejeté les propositions des grévistes et refusé de réintégrer Calvignac. (N. R.)

2. Lafargue était à Carmaux le 8 octobre. (N. R.)

travail à préparer pour la Chambre. Liebknecht, dans une lettre qui vient d'arriver, promet de fournir des faits et des documents sur la question d'Alsace-Lorraine.

Le Congrès a été un très grand succès et a réjoui tous ceux qui y ont assisté. Le caractère pratique du Programme de Lyon ¹, qui a été souligné par plusieurs délégués et qu'illustre sa mise en application par plusieurs conseils municipaux, la proposition d'ouvrir une campagne pour la défense de la population rurale, ainsi que l'unanimité avec laquelle toutes les résolutions ont été votées ont causé une profonde satisfaction à tous les participants.

J'ai vu Paul Arndt pour la première fois juste avant son départ pour Marseille. Il m'a donné votre carte et nous avons parlé une demi-heure environ. Il est très jeune et très confus, mais il n'y a aucune raison de supposer qu'il divague avec préméditation. Il est forcément troublant pour un profane qui s'éveille un beau matin à Paris d'avoir brusquement affaire avec des marxistes, différents groupes de blanquistes et de possibilistes, un certain nombre de penseurs ou de non-penseurs « indépendants » et de révisionnistes. Et quand ce profane, dépourvu de toute conviction personnelle bien arrêtée, se trouve appartenir à cette catégorie supérieure d'étudiants qui se flattent d'être parfaitement objectifs et d'avoir une attitude critique, en suspendant éternellement leur jugement, il est inévitable qu'il ne s'y retrouve plus. Arndt a l'intention de quitter Paris dans quelques mois; en attendant Paul lui a fait la leçon. Et quand *le* journal sortira, ce sera la faute des Allemands s'ils publient des bêtises sur les affaires françaises.

Les Roubaisiens ont décidé de demander à Paul de se présenter à Roubaix, dans la circonscription qui a élu Carette conseiller général.

Nous passons par une période de temps infect, digne de Londres, et il fait extrêmement froid. Nos poules ont cessé de pondre et nos coqs de chanter. Quant à Novo, notre chien, son appétit est scandaleux.

Au revoir, mon cher Général.

Votre LAURA.

1. Le Congrès de Lyon du parti ouvrier français de 1891 avait mis au point le programme municipal qui avait entraîné la victoire des guesdistes aux élections du 1^{er} mai 1892. (N. R.)

497. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 14. Octbr 92.

My dear Löhr,

Thanks from Louise and myself for your letters this morning. Had one from Paul from Bordeaux last night.

Business first. Enclosed you find:

1. Manifest des soz[ial] dem[okratischen] Ausschusses (Executive) Braunschweig 5. Sept. 1870 with a letter from Mohr and myself, but which Paul better quote as from Mohr, who, I believe, signed it. *This is referred to in the Ms. extracts under N^o III (on page 2).*

2. First and Second Address of the G[eneral] C[ouncil] of the International on the war, July 23rd 1870 and Sept. 9th 1870.— with French translation *made, I believe, in Geneva*; it very likely requires revision both as to correctness and style.

3. A series of Ms. extracts received from Bebel who with his wife set to work at once to supply us with what we wanted.

I think this will be sufficient for Paul's speech, though I don't envy you for the task of translating all these things, especially the rather lax style of our Reichstag orators.

Anyhow, now Paul is armed and need not depend upon Liebk[necht]'s promises which are sooner made than kept, as a rule.

I am glad Paul is going to take part again in the debates of the Chambre, and if he is wise, he will attend the Palais Bourbon assiduously during this last session of the present Parliament. I have some notion that electors want to see and hear something of the parliamentary activity of their deputy, and if they do not, there may be a risk not only of losing his seat, but also of not so easily securing another. After all, as things are now, both in France and Germany, electoral success in many places at least, depends on the votes of a number of *hangers-on* of the party, men that are influenced by petty considerations, and whose simple abstention may lose the seat. Then, too, Paul's first speech showed evident signs of *embarras*, caused by his not being used to the new atmosphere where he had to live, move and have his being; and the sooner and the more he gets used to that and to the parliamentary forms, standing orders, and business habits of the Chambre, the better. This time he will have to show them that their howlings and interruptions will not intimidate him, and if he only tries, I am sure he can do it. I don't know French Cham-

bers, but it seems to me, in a similar case I should take no notice of interruptions, reply to none of them, and in the last extremity call upon the president to ensure to me my right of being heard (capital advice on the part of one who notoriously cannot keep his own temper !)

Arndt you describe quite correctly. I see from Liebk[necht]'s report on his journey that he gives A[rndt] a mild slap but a slap anyhow, and probably he will have been told, at Marscille, of the proceedings of Blanquists and Allemanists. Liebk[necht] seems quite intoxicated with his triumph and, for the moment, plus français que les Français eux-mêmes. Unfortunately he always deals in extremes, and I can only hope that he will not be goaded by patriotic bullies in the Reichstag into tumbling head over heels into the opposite extreme. So far, his attitude in his speeches in Mannheim etc. has been all that could be desired.

I understand your news about Roubaix to this effect that the people there will ask Paul to stand for the *Chamber* next autumn. That would be very good, R[oubaix] would be a pretty safe seat, while Lille seems rather shaky, to be carried at a period of extra local excitement, but very uncertain, so far, at ordinary periods.

Anyhow, ça marche en France (everything but the *journal quotidien* !) and Carmaux shows not only the progress of our ideas among the working class, but also the fact of the bourgeois and the government *knowing* it. The self-contained attitude of the people there — et encore des méridionaux, des gascons gasconnants !—and the quiet but determined way in which the socialist town councils proceed without any possibilist weakness or concessions, show an immense progress. The more the French are coming to the front, the more I shall be glad. The Continental movement, to be victorious, must be neither all French nor all German, but franco-allemand. If the Germans taught the French how to use the suffrage and how to organise strongly, the French will have to penetrate the Germans with that revolutionary spirit which the history of a century has made traditional with them. The time has passed for ever when one nation can claim to lead all the rest.

The *Socialiste* does not contain, in its report, the resolution of the Congrès *syndical* of Marseille with regard to the *Glasgow* affair, nor any allusion to it. How is it that this business is enveloped in such mystery ?

Aveling's article, of the *Pall Mall Gazette*, is also published in the *Workman's Times*. Do you still receive that paper ?

Love from Louise and

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 14 octobre 92.

Ma chère Löhr,

Nous te remercions, Louise et moi, de tes lettres reçues ce matin. Reçu hier soir de Paul une lettre adressée de Bordeaux.

Parlons d'abord affaires. Tu trouveras ci-joint :

1. Le Manifeste du Comité exécutif social-dém[ocrate] de Brunswick du 5 septembre 1870, avec une lettre de Mohr et de moi, mais que Paul ferait mieux de citer comme étant de Mohr qui en a été, je crois, le signataire. *La référence s'en trouve dans les extraits de manuscrits au numéro III (page 2).*

2. La première et la seconde Adresse du C[onseil] G[énéral] de l'Internationale sur la guerre du 23 juillet 1870, et du 9 septembre 1870, avec la traduction française faite, je crois, à Genève; elle a très probablement besoin d'être revue en ce qui concerne aussi bien l'exactitude que le style¹.

3. Une série d'extraits de manuscrits reçus de Bebel qui s'est mis tout de suite au travail avec sa femme pour nous fournir ce qui nous faisait défaut.

Je pense que ce sera suffisant pour le discours de Paul, bien que je ne t'envie pas la tâche de traduire tout cela, et surtout le style assez relâché de nos orateurs du Reichstag.

En tout cas, Paul est maintenant armé et n'a plus besoin de compter sur les promesses de Liebk[necht] qui sont en général plus facilement faites que tenues.

Je suis content que Paul participe à nouveau aux débats de la Chambre, et il serait bien avisé de fréquenter assidûment le Palais-Bourbon pendant cette dernière session du parlement actuel. J'ai vaguement l'idée que les électeurs veulent voir et entendre des manifestations de l'activité parlementaire de leur député, et s'il ne leur en fournit pas, il risque non seulement de perdre son siège,

1. Tous ces documents sont relatifs à l'attitude internationaliste des social-démocrates allemands au cours de la guerre de 1870-1871. Le manifeste du 5 septembre 1870, qui saluait la république proclamée à Paris, réclame la fin de la guerre. Il reproduit la lettre de Marx de fin août 1870 (*Briefe an Bebel, Liebknecht und andere*. Moskau, 1933, p. 490-492). Les deux adresses sont bien connues et reproduites notamment dans *La Guerre civile en France (1871)*, Éditions sociales, Paris, 1953, p. 277-290. C'est pour répondre à une interpellation du député réactionnaire du Nord Millevoye que Lafargue réunit ces documents. *Le Socialiste* n° 108 du 16 octobre 1892 (p. 1/II-III) signale en effet que M. Millevoye posera au Président du Conseil la question suivante : « Le gouvernement de la République entend-il tolérer à l'avenir que des étrangers viennent en France, suivant l'exemple de M. Liebknecht, exciter à la haine et au mépris de la patrie française ? » (N. R.)

mais aussi de ne pas s'en assurer un autre aussi facilement. Après tout, dans la situation actuelle en France comme en Allemagne, le succès électoral dépend, dans de nombreuses localités tout au moins, des voix d'un certain nombre de gens qui gravitent autour du Parti, qui sont influencés par des considérations insignifiantes, et dont la simple abstention peut faire perdre le siège. D'autre part, le premier discours de Paul portait manifestement trace d'un certain embarras qui provenait de son manque d'habitude de l'atmosphère nouvelle où il lui fallait vivre, se mouvoir et exister; plus vite et mieux il se fera à cette atmosphère ainsi qu'aux formes parlementaires, aux règlements et aux méthodes de travail de la Chambre, mieux cela vaudra. Cette fois il faudra qu'il leur montre que leurs hurlements et leurs interruptions ne l'intimident pas, et s'il veut bien essayer, je suis sûr qu'il y parviendra. Je ne connais pas les Chambres françaises, mais il me semble qu'en pareil cas j'ignorerais les interruptions, je ne répondrais à aucune et, en dernière extrémité, j'inviterais le président à faire respecter mon droit à me faire entendre. (Conseil remarquable de la part d'un homme qui est notoirement incapable de garder son sang-froid !)

Le portrait que tu me fais d'Arndt est très exact. Je vois dans le compte rendu que fait Liebk[necht] de son voyage qu'il donne à A[rndt] un aimable coup de patte, mais un coup de patte quand même, et on lui aura probablement parlé à Marseille des agissements des blanquistes et des allemanistes. Liebk[necht] semble tout à fait grisé par son triomphe et, pour le moment, plus français que les Français eux-mêmes. Malheureusement il pousse toujours tout à l'extrême, et tout ce que j'osc espérer, c'est qu'il ne se laissera pas provoquer par les butors chauvins du Reichstag à tomber tête baissée dans l'excès contraire. Jusqu'à présent, son attitude, telle qu'elle ressort de ses discours de Mannheim¹, etc., est conforme à tout ce qu'on peut souhaiter.

Si je comprends bien tes informations relatives à Roubaix, les gens de là-bas demanderont à Paul de s'y présenter pour les élections à la Chambre à l'automne prochain. Cela serait très bien; R[oubaix] serait un siège assez sûr, alors que Lille semble assez branlant : la victoire y est possible dans les périodes où les passions débordent le cadre local, mais fort incertaine jusqu'à nouvel ordre en période ordinaire.

En tout cas, ça marche en France (sauf le *journal quotidien* !) et Carmaux montre non seulement que nos idées font des progrès

1. Dans une réunion tenue à Mannheim, Liebknecht a rendu compte de sa présence au Congrès de Marseille. Le *Vorwärts* n° 237 du 9 octobre donne le texte de l'intervention de Liebknecht (2. Beilage, p. 1/III-271). Il y corrige notamment ce que lui aurait fait dire un reporter français : qu'il serait prêt à verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour défendre le territoire français. (N. R.)

dans la classe ouvrière, mais aussi que les bourgeois et le gouvernement s'en rendent compte. L'attitude réservée des gens de là-bas (et encore des méridionaux, des Gascons gasconnants!) et la façon calme mais décidée dont les Conseils municipaux socialistes agissent sans faiblesse ni concession possibilistes, marquent un immense progrès. Plus les Français se pousseront au premier rang, plus je m'en réjouirai. Le mouvement continental pour être victorieux ne doit être ni purement français, ni purement allemand, mais franco-allemand. Si les Allemands ont appris aux Français à se servir du bulletin de vote et à s'organiser solidement, les Français devront insuffler aux Allemands cet esprit révolutionnaire dont un siècle d'histoire a fait une tradition chez eux. L'époque est à jamais révolue où une seule nation peut prétendre diriger toutes les autres.

Le Socialiste ne contient pas dans son compte rendu la résolution du congrès *syndical* de Marseille relative à l'affaire de *Glasgow*¹ et n'y fait même pas allusion. Comment se fait-il que cette question soit enveloppée d'un tel mystère?

L'article d'Aveling de la *Pall-Mall Gazette*² est également publié par le *Workman's Times*³. *Est-ce que tu reçois toujours ce journal?*

Amitiés de Louise. Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

498. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux. 21.X.92.

Mon cher Engels,

Merci pour les documents que vous m'avez envoyés : — remerciez Mme Louise pour son obligeance, je regrette infiniment de l'avoir condamnée à un travail si ennuyeux. Liebknecht m'a

1. Voir les lettres 493 et 494. (N. R.)

2. Il s'agit d'un article publié par la *Pall-Mall Gazette* du 11 octobre 1892 (1/III-2/I) et intitulé : « Discord in the "International", continental opinion on the British Trades-Unionists. » (N. R.)

3. Le *Workman's Times* du 15 octobre 1892 (p. 1/I-II) imprime avec la signature d'Aveling l'article : « The Proposed Eight Hours Congress—Boycott by Foreign Workers. » (N. R.)

envoyé le *Volksstaat*¹ pour montrer aux députés la protestation contre l'annexion publiée en tête de ses numéros. Maintenant je suis armé; et j'ai peur de n'avoir pas de combat à livrer; car Millevoye est malade et a annoncé qu'il remettait son interpellation à une date ultérieure, peut-être aux calendes grecques. Mais le travail ne sera pas perdu car nous les publierons dans *Le Socialiste*² et les réunirons en brochure³; néanmoins je regretterai de ne pas les produire à la tribune, à cause du retentissement qu'aurait la discussion.

Vous avez raison, j'ai été trop occupé par le travail de propagande en dehors de la Chambre et je n'ai pas assez paru à la tribune. J'ai commencé à mettre votre conseil en pratique; j'ai pris aujourd'hui deux fois la parole au sujet de la proposition de créer des comités d'arbitrage pour trancher les conflits entre le travail et le capital. On a vanté beaucoup Mundella, comme philanthrope et fondateur des comités de conciliation en Angleterre. Est-ce qu'on n'a pas accusé Mundella d'avoir transporté ses capitaux et ses machines dans la Saxe, afin de trouver des ouvriers à meilleur marché qu'en Angleterre?

Le baron Reille, directeur de la Cie de Carmaux, a tiré le gouvernement et les radicaux d'un terrible embarras, en capitulant, en acceptant l'arbitrage de Loubet, après avoir hautainement refusé toute conciliation⁴. Les mineurs sont désappointés; ils s'attendaient à mieux, et ils avaient raison après tout le tapage autour de leur grève et toutes les sympathies intéressées qu'on leur avait témoignées. Ils voulaient refuser l'arbitrage, mais après nous être consultés nous leur avons conseillé d'accepter. — Nous comptons demander à la Chambre un crédit de 500.000 frs pour les indemniser de leurs sacrifices pour la cause du suffrage universel.

Néanmoins nous avons remporté une victoire importante, nous avons créé un précédent dangereux pour l'ordre capitaliste. Lundi

1. Il s'agit d'un numéro du *Volksstaat* de 1870, qui affirme l'hostilité des social-démocrates allemands à l'annexion de l'Alsace-Lorraine; presque chaque jour, du 21 septembre au 14 décembre 1870, le journal imprimé en gros caractères : « Une paix juste avec la République Française. Pas d'annexions ! Châtiment de Bonaparte et de ses complices ». Lafargue écrit par erreur *Volksblatt*. (N. R.)

2. *Le Socialiste* n° 109 du 23 octobre 1892 publie (p. 2/1-III) le manifeste de Brunswick du 5 septembre 1870. Le n° 111 du 7 novembre (p. 2/I) donne les félicitations du gouvernement de la Défense nationale à MM. Bebel et Liebknecht d'après le *Volksstaat* du 17 décembre 1870. (N. R.)

3. Cette brochure est parue en 1893 sous le titre : *La Démocratie socialiste allemande devant l'Histoire*. Lille, Impr. ouvrière, 1893, 32 p. (N. R.)

4. A la suite de l'interpellation de Millerand le 18 octobre 1892, le baron Reille avait, à la fin de la séance de la Chambre, accepté l'arbitrage du gouvernement dans le conflit de Carmaux. (N. R.)

Basly interpellera sur la grève de Lens¹. La Cie minière, battue sur le terrain électoral en mai dernier, voulut punir électeurs et élus en les chassant de la mine et en les remplaçant par des Belges, non électeurs. Je compte intervenir dans le débat. J'exposerai toute la campagne contre le suffrage universel et affirmerai la nécessité de l'entente internationale des ouvriers.

J'écris à Labriola pour lui dire que j'ai reçu sa lettre et carte postale, mais pas les 20 francs annoncés.

Amitiés à Mme Louise et cordialement,

P. LAFARGUE.

499. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS A LONDRES

Le Perreux, 1.XI.92.

Mon cher Engels,

Je vous envoie *La Petite République*² reproduisant ma lettre au sujet de l'interpellation à propos de Liebknecht. M. Millevoye

1. La grève avait éclaté au mois d'août dans le bassin minier de Lens. Le lundi 24 octobre, Basly interpelle le gouvernement. Le *Journal Officiel* du 28 octobre public l'intervention de P. Lafargue, à la séance du 26 octobre, que *Le Socialiste* n° 110 (p. 1/III-3/I) reproduit intégralement. (N. R.)

2. *La Petite République française* du 2 novembre 1892 public (p. 1/IV-V), sous le titre « La question Liebknecht », une lettre de Paul Lafargue du 30 octobre 1892 et la traduction de la lettre du consul français à Vienne, M. Lefavre, adressée à Bebel et Liebknecht et publiée dans le *Volksstaat* du 17 décembre 1870.

Paul Lafargue expose que Millevoye lui avait promis d'attendre son retour de Carmaux pour interpellier Loubet au sujet des paroles prononcées au Congrès de Marseille par Liebknecht, ce qu'il n'a pas fait.

Lafargue écrit : « J'avais à communiquer à la Chambre une série de documents authentiques prouvant que, dès le lendemain de Sedan, le comité directeur du parti socialiste allemand, dans un manifeste, enjoignit au gouvernement prussien d'arrêter la guerre, de conclure une paix honorable avec la République Française et de ne pas annexer l'Alsace-Lorraine; que le 26 novembre 1870, Bebel et Liebknecht refusèrent de voter les crédits demandés au Reichstag pour la continuation de la guerre; que le courageux manifeste du comité directeur valut aux membres du parti des arrestations en masse et des condamnations à des années de forteresse; que le gouvernement de la Défense Nationale, par l'entremise du consul

s'est empressé de profiter de mon absence à la Chambre pour déposer son ordure. — Mais maintenant nous allons prendre notre revanche, nous allons publier tous les documents avec commentaires et dénonciations. Mais il est bien regrettable que je n'aie pu commencer l'attaque dans la Chambre; je dis commencer, car comme le disait Pelletan, la Chambre n'aurait pas permis que je transforme la *question* posée au ministre en *interpellation*, or dans le premier cas, il n'y a que le *questionneur* et le ministre qui ont droit de parler : mais en intervenant, violemment même s'il l'avait fallu, j'aurais attiré l'attention publique sur la question. Et c'était ce que Millevoye et Loubet voulaient à tout prix éviter.

Liebknecht, qui croit que nous avons voulu échapper au débat, nous accuse d'avoir eu peur des chauvins, et me demande si nous n'enverrons aucun représentant à leur Congrès de Berlin; malheureusement nous sommes sans ressources en ce moment, mais nous nous ferons remplacer par une adresse chaleureuse ¹.

La grève de Carmaux est terminée ²; les mineurs ont remporté la victoire; nous avons forcé les chefs du radicalisme à marcher à notre remorque; c'est une victoire, qui constate la force que nous acquérons tous les jours dans le pays.

Amitiés à Mme Louise et cordialement,

Paul LAFARGUE.

Dans *Le Socialiste*, vous trouverez mon discours à propos des luttes entre ouvriers belges et français ³. Vous verrez comment je suis assailli d'interruptions quand j'apparais à la tribune. C'est pas commode de parler dans une chambre française.

de Vienne, M. Lefèvre, félicita, dans une lettre rendue publique, Bebel et Liebknecht de leur noble conduite internationale.

« J'aurais également prouvé que les socialistes allemands sont ce qu'ils étaient en 1870-71; qu'ils n'ont jamais cessé de protester contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, que dernièrement encore Liebknecht, en plein Reichstag, déclarait « un crime et une des plus grandes fautes politiques commises depuis longtemps ». (N. R.)

1. *Le Socialiste*, n° 112 du 14 novembre 1892 (p. 1/I-II), reproduit ce message : « Au parti démocrate socialiste allemand réuni en congrès à Berlin », daté : Paris, 8 novembre 1892 et signé : J. Guesde et P. Lafargue. (N. R.)

2. Le 31 octobre, la grève de Carmaux s'était terminée par la capitulation de la Compagnie. Les mineurs reprennent le travail le 4 novembre. (N. R.)

3. Voir lettre n° 498, note 1, p. 223. (N. R.)

500. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 3 nov. 1892.

Mon cher Lafargue,

Je suis enfoncé par-dessus les oreilles dans le III^e volume [du] *Capital* qui doit être achevé une bonne fois. Je travaille à la partie la plus incomplètement rédigée et la plus difficile : — banques, crédit, etc. Je ne puis interrompre ce travail pour quoi que ce soit, sans cela il faudrait recommencer dès le commencement. Donc, toute ma correspondance est interrompue et je ne puis vous écrire que deux mots.

C'est bien malencontreux que vous ayez cru aux promesses de Millevoye qui vous a floué en bon politicien — à l'avenir vous saurez qu'en politique ces messieurs se passent d'être *gentlemen*. Je reçois lettres sur lettres de l'Allemagne où l'on se plaint de votre absence au moment critique et je vous préviens qu'il sera difficile d'engager nos amis à faire des travaux pour des débats où l'orateur principal pour qui on les a faits est absent. La publication en brochure ne fait pas la centième part de l'effet d'un discours parlementaire, c'est un point sur lequel nos amis de Berlin sont bien capables de juger, par expérience.

La moindre chose que vous puissiez faire est d'envoyer un délégué à Berlin le 14, cela permettrait de vous expliquer avec nos amis de là-bas. Tâchez donc de rendre cet envoi possible, c'est une expédition qui se payera.

Vous aurez vu les rapports des journaux sur l'effet terrible, au Dahomey, des nouveaux projectiles¹. Un jeune médecin viennois qui vient d'arriver ici (ex-assistant de Nothnagel) a vu les blessures faites par les projectiles autrichiens à la grève de Nürmitz, il nous dit la même chose. Assurément les gens qui s'exposent à être mis en pièces de la sorte voudront savoir pourquoi. C'est excellent pour maintenir la paix et aussi pour tenir en bride les velléités soi-disant révolutionnaires, sur l'explosion desquelles comptent nos gouvernants. L'ère des barricades et batailles de rue est passée à jamais; *si la troupe se bat*, la résistance devient folie. Donc, obligation de trouver une nouvelle tactique révolutionnaire. J'ai ruminé cela depuis quelque temps, je ne suis pas encore fixé.

1. Il s'agit des premières balles explosives et des obus chargés à la mélinite. (N. R.)

Je recommence à sortir un peu. J'ai eu à peu près trois mois de prison chez moi; maintenant, je commence à marcher, mais peu et lentement; dans tous les cas je vois que ça va finir. Il est bien temps, car je sens que le manque d'exercice au grand air doit avoir un terme. Et quand je serai parfaitement rétabli, nous pourrons, j'espère, arranger de sorte que vous et Laura nous ferez le plaisir de passer quelques semaines chez nous. Nous avons bien des choses à discuter, et il est temps que Laura revoie Londres.

Amitiés de Mme Kautsky.

Bien à vous,

F. ENGELS.

501. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 4 Nov. 92.

My dear Löhr,

This morning Meissner sends a remittance for £ 38. — one third of which, £12.13.4d, covers your share and is settled by enclosed cheque which please acknowledge. There are about 400 copies left of vol. II and the second edition is in preparation. Fourth edition of Vol. I is out, and 460 copies sold, which wipe off the greater part of the printing etc. cost; only 886 marks remain to be covered and all the receipts beyond that will be profits to be divided with Meissner.

Third vol. well in hand and will not leave off until finished. This cannot be done unless I neglect correspondence, so you must excuse my brevity.

Now you ought to take seriously into consideration your impending visit to London; we have talked so much about it that at last it ought to be put into execution. We all should be so glad to see you here again once more.

I am in daily expectation of news that Pumps has had another baby. It's fully due if not overdue, she herself expected it a month ago, but she is always out of her reckoning.

I wonder whether Jack Burns did say the nonsense about the foreign working men, Huret puts into his mouth in the *Figaro*.

Now then, to work again! The day I finish that section on Banks and Credit, which has been my stumbling block for 4-5

years (because under 3 months of *absolutely free* time it can't be done and these 3 months I could not get) — the day I finish that, there will be some consumption of alcohol — you bet!

Love from Louise.

Ever yours

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 4 novembre 92.

Ma chère Löhr,

Meissner envoie ce matin un versement de 38 livres, dont un tiers, soit 12 livres, 12 shillings, 4 pence, représente ta part et se trouve réglé par le chèque ci-joint dont je te prie de m'accuser réception. Il reste environ 400 exemplaires du deuxième volume et la seconde édition est en préparation. La quatrième édition du premier volume est sortie, et 460 exemplaires sont vendus, ce qui couvre la majeure partie des frais d'impression, etc.; il ne reste à couvrir que 886 marks, et toutes les recettes au-delà de ce chiffre seront des bénéfices à partager avec Meissner.

J'ai le troisième volume bien en main et ne le lâcherai pas avant de l'avoir terminé. Je n'y parviendrai qu'à la condition de négliger la correspondance; il ne faut donc pas m'en vouloir d'être bref.

Tu devrais maintenant songer sérieusement à venir bientôt à Londres; nous en avons tellement parlé que ce projet devrait être mis enfin à exécution. Nous serions tous si contents de te revoir ici une nouvelle fois.

Je m'attends d'un jour à l'autre à recevoir la nouvelle que Pumps a eu un autre bébé. Le terme est largement échu, sinon passé; elle-même s'y attendait il y a un mois, mais elle s'embrouille toujours dans ses calculs.

Je me demande si Jack Burns a effectivement dit sur les travailleurs étrangers les absurdités que lui attribue Huret dans *Le Figaro*¹.

1. Il s'agit d'une interview de John Burns, membre du Parlement anglais, parue dans *Le Figaro* du 2 novembre 1892 (p. 1/1-III), lequel publie depuis le 1^{er} août, sous la signature de J. Huret, une série d'interviews sous le titre : « La question sociale — Théoriciens et chefs de sectes. »

Le journaliste prête à Burns des opinions réformistes. C'est ainsi qu'il lui fait dire, parlant des socialistes anglais : « Nous, nous sommes pour les réformes progressives. »

A la question : « ... Vous n'êtes point partisan d'une révolution violente ? », il répond : « Non, je suis tout à fait en désaccord sur ce point avec mes amis du continent, les socialistes de France et d'Allemagne. »

Et maintenant je me remets au travail ! Le jour où je terminerai cette section sur les banques et le crédit, sur laquelle j'achoppe depuis quatre ou cinq ans (parce que c'est une tâche irréalisable à moins d'avoir trois mois de *liberté absolue*, et ces trois mois-là, je n'ai jamais pu les avoir), le jour où j'en terminerai, tu peux être sûre qu'il se consommera de l'alcool !

Amitiés de Louise. Bien à toi,

F. ENGELS.

502. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 12 nov. 1892.

Mon cher Lafargue,

Vous ne me dites pas où vous adresser ma réponse, donc je l'envoie au Perreux.

Je vous remets ci-joint le chèque de £20.— que vous me demandez, mais je vous préviens qu'à l'avenir il me sera *absolument impossible* de faire face aux manques de fonds et encore plus, aux défalcatons qui pourront se produire au sein du parti français. Il faut bien que chaque parti national pourvoie à ses propres

Toutes les petites réformes que nous demandons et que nous acceptons nous amènent à en exiger d'autres plus importantes... »

Après avoir vanté l'esprit de progrès des Trades-Unions, qui sont « les chevaux qui conduisent le socialisme », Burns insiste encore sur l'intérêt des « réformes de détail » et énumère celles qu'ont obtenues les 12 socialistes (sur 139 membres) qui siègent au Conseil municipal de Londres.

Lorsque le journaliste lui demande s'il croit à « une transformation prochaine de la forme sociale », il répond qu'une révolution immédiate ne serait pas durable; il faut avant faire l'éducation du peuple.

Enfin, le journaliste lui pose une dernière question : « N'êtes-vous pas d'avis qu'un changement politique doit précéder, en Angleterre comme dans les autres pays monarchiques, la transformation économique que vous rêvez ? »

Burns répond : « ... Pas du tout. La forme du gouvernement n'a aucun rapport avec le progrès des idées égalitaires. En France, par exemple, vous avez une égalité plutôt théorique que réelle ; en Angleterre, au contraire, on a *naturellement* la notion de l'égalité. Et il y a chez nous beaucoup moins d'antagonisme qu'en France entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière... » (N. R.)

frais, et qu'en France surtout on n'entende plus cette éternelle plainte que « les cotisations ne rentrent pas ». Avec un peu d'ordre, des choses pareilles ne sauraient se produire; un caissier doit être soumis à un contrôle quelconque, et, quand il tombe malade, on le remplace et il rend compte des recettes et débourséments. Si c'était un malheur inévitable qui vous fût arrivé, passe encore; mais payer pour ces négligences des *agents responsables* du parti, c'est dur!

Mais enfin, c'est fait — passons outre!

J'ai expliqué à Bebel toute l'affaire Millevoeye; il paraît qu'on se tranquillise là-dessus; à cela auront contribué vos succès à Carmaux et autre part. Les fruits de vos pérégrinations à travers la France commencent à mûrir, et nous tous voyons avec plaisir les progrès faits en France. Voyez-vous maintenant quelle arme splendide on a entre les mains en France, depuis quarante ans, dans le suffrage universel, si seulement on avait su en faire usage! C'est plus lent et plus ennuyeux que l'appel à la révolution, mais c'est dix fois plus sûr, et ce qui vaut mieux, ça vous indique avec l'exactitude la plus irréprochable le jour où il faut en appeler à la révolution par les armes; il y a même [à parier] dix contre un que le suffrage universel, usé intelligemment par les ouvriers, poussera les dirigeants à renverser la légalité, c'est-à-dire à nous mettre dans la situation la plus favorable pour faire la révolution. Aux élections de 1893 nous devons conquérir une nouvelle étape, et alors viendra cette union des socialistes des diverses nuances dont parle sans cesse Liebknecht. Cette union se fera dès qu'il y aura* une vingtaine de socialistes à la Chambre; si les nôtres ont**, comme je l'espère, la majorité, ils pourront dicter les termes. En attendant, continuez vos « victoires et conquêtes », et vous verrez que ce seront les Allemands qui vous applaudiront le plus chaudement.

Avez-vous reçu le rapport du Comité exécutif allemand au Congrès de Berlin¹? C'est magnifique, et c'est la guerre.

Le journal — oh le journal! Si la bourgeoisie française fait autant de difficultés avant d'emprunter² au Tsar russe, cela me dédommagera, du moins en partie, des espérances trompées que ce journal nous a préparées.

Embrassez Laura.

Kind regards from Mrs. Kautsky³.

Bien à vous,

F. ENGELS.

* Dans l'original : a. (N. R.)

** Dans l'original : auront. (N. R.)

1. Le *Vorwärts* n° 259 du 4 novembre 1892 (1. Beilage) publie le rapport du Comité exécutif du parti social-démocrate allemand sous le titre : « Bericht des Partei-Vorstandes an den Parteitag zu Berlin 1892. » (N. R.)

2. Engels veut naturellement dire prêter.

3. Bonnes amitiés de Madame Kautsky. (N. R.)

503. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 22 nov. 92.

Mon cher Lafargue,

Merci des journaux. L'affaire du Panama¹, les circonstances aidant, pourrait bien devenir, pour la république bourgeoise, la même boîte à Pandore que fut, pour la monarchie de Juillet, le tiroir à dossiers d'Émile de Girardin, d'où sortit « un scandale par jour ». Tant que cela dure, il me semble que votre place sera à Paris, à la Chambre, au centre des nouvelles, pour vous mettre, et pour vous tenir, au courant de ce qui se passe et surtout de ce qui se dévoile d'un jour à l'autre. Chaque nouveau fait scandaleux qui sera mis à nu sera une arme pour nous. Il est temps que je finisse le 3^e volume, la fin de siècle se charge de plus en plus d'électricité. Heureusement cela va assez bien (c'est-à-dire le travail du 3^e vol.) et j'espère l'achever pendant l'hiver. La plus grande difficulté est surmontée.

Sam Moore vient de nous quitter. Il passera la plupart du temps de congé à la campagne avec ses parents et reviendra en janvier. Nous le reverrons encore dimanche prochain.

Si je ne me trompe, je vous ai prévenu déjà que Pumps a eu une petite fille le 13 de ce mois — toutes les deux se portent bien.

Depuis quelques jours je suis de nouveau en état de sortir pour un quart d'heure, j'espère que cela aidera à me remettre tout à fait.

Les Allemands ont commis une bonne bétise à l'égard du 1^{er} mai; pas à Berlin, mais à Bruxelles. Ils auraient dû, au Congrès international, se réserver le droit de célébrer la journée à *leur manière* et suivant les circonstances. Leur retraite fait un effet déplorable, et, si vous leur lavez la tête, vous ne ferez que votre devoir. Tout autre parti aurait pu opérer ce mouvement rétrograde; eux, dans la position de corps de bataille de l'armée européenne, ne pouvaient le faire sans un grand préjudice pour le mouvement général. J'approuve parfaitement les raisons qui les

1. Depuis quelques jours, le scandale du Panama avait éclaté. Le 16 novembre 1892, *Le Temps* annonçait que le Procureur général venait de transmettre au ministre de la Justice son rapport concluant aux poursuites. Les interpellations commenceront à la Chambre le 21 novembre 1892. En réalité, la Compagnie du Panama était en difficultés depuis plusieurs années. (N. R.)

ont déterminés à Berlin, le mal, pour eux, d'un chômage aurait été en dehors de toute proportion des avantages *pour eux*; mais il fallait prévoir cela, et alors il fallait avoir le courage à Bruxelles de ne pas voter pour le chômage.

Et Laura ? quand la verrons-nous ici ? embrassez-la pour moi.

Bien des choses de la part de Louise.

Bien à vous,

F. E.

Tenez-moi je vous prie au courant de l'affaire du Panama par des journaux, c'est trop important. On verra que le Wilson¹ n'était qu'un tout petit bout d'un filou vis-à-vis des Reinach et Cie.

504. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Monday, Nov^{br} 28th 92.

My dear General,

Paul is at Lille since the 19th. And high time it was for him to go there, however desirable might have been his presence in the Chamber. The scene in Parliament, the other day, I am told, baffles description. A few hundred men gesticulating, gibbering and howling like wild beasts, and all at once: worse than Charenton or Bicêtre or la Ville Evrard !—Wilson's a baby of course by the side of these colossal filibusters, who are like, most people think, to come off scot-free. I doubt that. There are too many somebodies and nobodies whose interest it is to dishonour their "honourable" colleagues. And now that the murder's out it will be next to impossible to hush up the matter.—After having been becalmed for long years, our belle France is once again becoming tempestuous. And even the Magnards of the *Figaro*, etc., guess in whose favour the wind blows.

I had put off writing to you from day to day, in the hope of being able, at last, to say something definite about our crossing

1. Wilson, gendre de Grévy, avait été la cheville ouvrière de l'affaire des décorations en 1887. (N. R.)

the Channel. But I don't know yet *when* and *whether* the locomotive Paul will be able to get away. For my part, I have a new servant coming tomorrow (they all "détestent la campagne" and won't live there all the year round) and I could not possibly leave the house and my live stock in charge of a new comer. I wish I were a snail and could carry my house on my back.—You see we are not quite *gueux* enough yet to be altogether *heureux*. And if, "taking one consideration with another", a policeman's lot is not wholly a happy one, neither is that of a socialist deputy, let alone his wife's.

That I am wanting to see you and to shake off the mud of Le Perreux for a while, I need not say. Anyhow, if we cannot manage to run over for a week or ten days this year, we shall certainly do so next April and celebrate *our silver wedding* with you and yours *at home*: Twenty-five years! If the days are long at times, the years are terribly short.—

L'étonnant Ravé has at last sent me his translation of your book—all but two chapters. I have been unable as yet to look at it. Do you wish me to send you the Ms.?

Has Paul written to you from Lille? If not, let me know, when you send me a postcard about the *Ursprung*, and I will give you what news I have had from him.

Louise is a shockingly bad correspondent and a good deal worse than I am.

Goodbye, my dearest General, and I wish I were giving you a warm kiss or two instead of sending you this cold black and white stuff.

YOUR LÖHR.

Nos bourgeois sont enchantés des braves et prudents socialistes allemands. L'article de Basly fait florès, article, ainsi que je viens de l'écrire à Paul, *prévu* par Engels.

I cannot help thinking that for all their rare and fine qualities there is something *provincial* in some of our people in Germany.

Love to Louise. I have not seen her paper these many weeks although I get the *Arbeiter Zeitung* regularly.—

TRANSLATION

Lundi, 28 novembre 92.

Mon cher Général,

Paul est à Lille depuis le 19. Et il était grand temps qu'il y aille, si souhaitable qu'ait pu être sa présence à la Chambre. La scène de l'autre jour au parlement, me dit-on, défie toute description¹. Quelques centaines d'hommes gesticulant, poussant

1. Le 21 novembre s'ouvrit à la Chambre la discussion des interpellations sur l'affaire du Panama. Le député Delahaye, qui réclamait la

des cris inarticulés et hurlant comme des bêtes sauvages, et tous en même temps : pis que Charenton, Bicêtre ou Ville-Évrard ! Wilson n'est évidemment qu'un enfant à côté de ces formidables fibustiers qui ont des chances, pense-t-on généralement, de s'en tirer indemnes. J'en doute. Il y a trop de personnalités et de nullités qui ont intérêt à déshonorer leurs « honorables » collègues. Et maintenant que le crime est découvert, il sera à peu près impossible d'étouffer l'affaire. Après une accalmie de plusieurs années, notre belle France connaît de nouveau la tempête. Et même les Magnard du *Figaro*, etc., sentent d'où vient le vent¹.

J'ai remis cette lettre de jour en jour dans l'espoir de pouvoir enfin vous dire quelque chose de précis sur notre voyage outre-Manche. Mais je ne sais encore si cette locomotive qu'est devenu Paul pourra partir, ni à quelle date. Pour ma part, j'ai une nouvelle bonne qui arrive demain (elles détestent toutes la campagne et ne veulent pas y habiter toute l'année) et je ne pourrais vraiment pas laisser la maison et les bêtes aux soins d'une nouvelle venue. J'aimerais être un escargot et transporter ma maison sur mon dos. Vous voyez que nous ne sommes pas tout à fait assez gucux pour être tout à fait heureux. Et si, tout bien considéré, le sort d'un policier n'est pas absolument heureux, celui d'un député socialiste ne l'est pas davantage, sans parler du sort de sa femme.

J'ai pourtant envie de vous voir et de sortir de la boue du Perreux pendant quelque temps : cela va sans dire. En tout cas, si nous ne pouvons arriver à faire un saut chez vous cette année pour une semaine ou une dizaine de jours, nous le ferons certainement en avril et nous célébrerons *nos noces d'argent*²

désignation d'une commission d'enquête, provoqua de violents remous en déclarant que trois millions avaient été distribués à 150 membres du Parlement. La séance finit dans le tumulte. (N. R.)

1. Dans *Le Figaro* du 23 novembre 1892, Magnard écrivait (p. 1/III-IV) : « Qui profitera de cette trouée faite dans le monde politique qui nous régit tant bien que mal depuis treize ans ?

« ... Je crains que ce ne soit le socialisme. Ses partisans y trouveront des arguments puissants pour démontrer que cet état social, dont le maintien est considéré comme essentiel, ne protège rien de ce qu'il est censé défendre et sauver...

« Le capitalisme contribue donc lui-même à se suicider, à se volatiliser.

« Les tripotages parlementaires ont laissé entrevoir, d'un autre côté, que le Tiers état est passablement corrompu et même un peu faisandé.

« C'est ouvrir la porte au Quatrième état et justifier les haines qu'on attise contre ceux qui possèdent, en mettant en doute la validité de leurs titres de possession.

« Je souhaite qu'il en soit autrement, mais j'ai peur que le vrai vainqueur, dans l'affaire de Panama, soit moins la vertu législative que le socialisme. » (N. R.)

2. Paul et Laura Lafargue s'étaient mariés à Londres le 2 avril 1868. (N. R.)

avec vous et les vôtres à *la maison* : vingt-cinq ans ! Si les jours sont parfois longs, les années sont terriblement courtes.

L'étonnant Ravé m'a enfin envoyé sa traduction de votre livre¹ à part deux chapitres. Je n'ai pu jusqu'à présent la regarder. Voulez-vous que je vous adresse le manuscrit ?

Paul vous a-t-il écrit de Lille ? Dans la négative, faites-le-moi savoir quand vous m'enverrez une carte postale au sujet de *L'Origine de la famille*, et je vous donnerai les nouvelles que j'aurai reçues de lui.

Louise m'écrit scandaleusement peu : elle est une correspondante bien pire que moi.

Au revoir, mon très cher Général ; je souhaiterais pouvoir vous donner un ou deux bons baisers au lieu de vous envoyer cette froide chose noire et blanche.

Votre LÖHR.

Nos bourgeois sont enchantés des braves et prudents socialistes allemands. L'article de Basly² fait florès, article, ainsi que je viens de l'écrire à Paul, *prévu* par Engels.

Je ne puis m'empêcher de trouver que malgré toutes leurs rares et belles qualités, il y a quelque chose de *provincial* chez certains de nos amis d'Allemagne.

Amitiés à Louise. Je n'ai pas vu son journal depuis des semaines, bien que je reçoive régulièrement l'*Arbeiter Zeitung*.

505. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 5 déc. 1892.

Mon cher Lafargue,

Vos expressions sur le compte de Bebel m'obligent à revenir à votre lettre de Lille. Ce que vous dites de lui est injuste au plus haut degré. Au lieu de L[ie]bk[necht] corrigeant B[ebel] sur

1. *L'Origine de la famille*. (N. R.)

2. Il s'agit d'un article, intitulé « Les lâcheurs », paru en éditorial dans *La Petite République française* du 25 novembre 1892 (p. 1/I-II), dans lequel Basly traite de lâches les socialistes allemands parce que le Congrès de Berlin a décidé de supprimer le chômage du 1^{er} Mai. Guesde lui répondra et fera une mise au point dans le même journal, n° du 27 novembre 1892 (p. 1/VI-2/I), en soulignant les *erreurs* flagrantes dont fourmille l'article. (N. R.)

n'importe quel sujet (idée amusante pour qui connaît la situation) c'est bien le contraire qui a lieu. C'est L[ie]bk[necht] qui promet monts et merveilles, mais si tout cela ne s'écroule et s'évanouit, c'est grâce à Bebel qui travaille. Si L[ie]bk[necht] à Marseille ne vous a dit que des choses agréables, n'oubliez pas qu'il agit ainsi avec tout le monde; qu'il est toujours sous le coup du moment, et que par conséquent, il dit blanc aujourd'hui et ici, mais demain et là-bas il dira noir, et il maintiendra avec la meilleure foi du monde qu'il ne s'est pas contredit. Vous vous plaignez de la résolution de Berlin à l'égard du 1^{er} mai, eh bien, suivant notre presse allemande L[ie]bk[necht] aurait dit qu'à Marseille il vous aurait exposé la situation y compris l'impossibilité pour les Allemands de chômer au 1^{er} mai¹; et que « les Français » avaient parfaitement reconnu la force de son raisonnement. Si c'est vrai, de quel droit vous plaignez-vous de la résolution de Berlin? Si L[ie]bk[necht] a fait erreur (car il croit ce qu'il dit), que direz-vous de l'homme qui suivant vous doit « corriger » Bebel?

Je crains qu'au fond de tout cela il y a le mécontentement de notre ermite d'Oxford². Si son caractère enthousiaste le porte à l'injustice envers Bebel, nature ironique et business-like³, la fougue qu'il accumule pendant son activité forcée au milieu de la seule ville du monde où le Moyen âge continue en pleine vie, devra pousser cette aversion jusqu'à la haine. Aussi ne reçois-je pas une lettre de lui qui ne fourmille d'invectives contre Bebel. Je conçois tout cela, je rends pleine justice à la bonne foi et à la bonne volonté de l'ermite, mais d'abord un enthousiaste comme lui est un guide dangereux dans les choses de la vie pratique, surtout quand il vit dans la solitude d'Oxford, dévoré de l'envie de faire quelque chose pour le mouvement. Et ce n'est pas quelque chose à faire qu'il lui faut, mais bien quelque chose de grand et de décisif. Vous savez combien il nous a tourmentés à propos du journal. Avant-hier il m'envoie un complet ultimatum au nom du parti français (il parle toujours au nom collectif) adressé au parti allemand : si les Allemands proposent à Zurich de remettre la fête de mai au premier dimanche, les Français se retireront tout à fait de la manifestation, et il y aura, sinon la guerre, au moins quelque chose comme une rupture des relations diplomatiques — que sais-je? enfin il avertit les Allemands « qu'ils jouent avec le feu ». Cependant, sa logique française lui permet d'ajouter, que si les *Anglais*

1. Dans les comptes rendus du Congrès de Marseille que donne *Le Socialiste*, et notamment dans le texte de l'intervention de Liebknecht, il n'est pas fait allusion à l'attitude du parti social-démocrate allemand sur la question du 1^{er} Mai. (N. R.)

2. Il s'agit de Charles Bonnier, écrivain socialiste, membre du parti ouvrier français, qui vivait en Angleterre. (N. R.)

3. Soucieuse d'efficacité. (N. R.)

s'obstinent à manifester le dimanche, les Français n'y verront pas de mal !

Je lui ai répondu assez ironiquement que je communiquerai à Bebel son ultimatum, mais comme son opinion personnelle.

Naturellement, je ne prends pas les ébullitions de B[onni]er] pour l'expression du parti français; au contraire, même si vous lui donniez mandat, je ne le ferais pas; je le connais — avec toute la bonne foi possible — incapable de rendre les idées et les mots d'autrui sans y mettre du sien. C'est plus fort que lui; comme L[ie]bk[necht], il ne connaît que deux couleurs, le blanc et le noir; ou il aime ou il hait; et comme il ne peut aimer Bebel, il doit le haïr. Mais vous auriez excessivement tort de former vos idées du mouvement allemand sur les siennes. Laura étant à la campagne ne peut contredire tous les cancans sur les Allemands, et c'est un grand malheur que de vous tous il soit le seul qui comprenne l'allemand.

Avez-vous vu son « moment » ? Il y a là des poésies (la Poesie-musik de Heine, die Instrumental- und Vokalpoesie, die keine Musik ist)¹ des poésies sur l'Allemagne; cette Allemagne « insondable » et extrêmement confuse n'a jamais existé autre part que dans l'imagination de Victor Hugo. C'était l'Allemagne qui était censée ne s'occuper que de musique, de rêves et de nuages, et qui laissait aux bourgeois et journalistes français le soin de diriger les affaires d'ici-bas. Le bonhomme n'y parle que de chênes, de forêts, d'étudiants balafrés, de Gretchen et autres joujoux — et cela après avoir vécu dans le pays qui est aujourd'hui le plus prosaïque et terre-à-terre du monde. Lisez cela, et si après vous lui croyez un seul mot de ce qu'il dira sur l'Allemagne, ce sera votre faute.

Du reste, vous vous rappellerez que l'autre jour quand il vous a fallu des documents à propos de L[ie]bk[necht]², c'est Bebel qui s'est immédiatement mis à travailler pour vous, tandis que L[ie]bk[necht], que ça regardait de près, s'est borné à vous envoyer quelques journaux³.

Assez. Si dans tout cela il ne s'agissait pas de détruire de faux jugements sur l'homme le plus clairvoyant, le plus sensé, le plus énergique du parti allemand, je ne vous aurais pas écrit si longuement. Je voulais vous écrire du Panama, mais voici le bas de la 4^e page — ainsi donc j'écris ça à Laura.

Bien à vous,

F. ENGELS.

1. La poésic-musique de Heine, la poésie des instruments et des voyelles qui n'est pas de la musique. (N. R.)

2. Voir lettre n^o 497 du 14 octobre 1892. (Note 1, p. 219.) (N. R.)

3. Voir lettre n^o 498 du 21 octobre 1892. (Note 1, p. 222.) (N. R.)

506. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 5 dec. 92.

My dear Löhr,

It's a long time yet till April, but if it cannot be managed otherwise, well then we must submit and only consider the matter finally settled, affaire bâclée, that you celebrate, both of you, your silver wedding here. And maybe you may manage a few days with us in the mean time; at all events we will consider that an open question still.

If you do not receive this week the *Arbeiterinnenzeitung* please let us know; Louise will write again. The paper having been handed over to the women altogether has probably caused some irregularities which will soon be set right.

Ah le Panama! I can tell you I am 45 years younger again, and living through a second 47. Then *La Presse* (Girardin's) brought every day a fresh revelation about some scandal, or some other paper brought a reply to some charge of his; and this went on till it killed Louis Philippe. But those scandals and even those of the Second Empire dwindle into nothingness compared with this Grand National Steeplechase of Scandals. Louis Bonaparte took jolly good care, when he coaxed the peasants' money out of their buried hoards, to do so for the benefit of his State loans which were safe; but here the savings of the small tradesman, the peasant, the domestic servant and above all of the *petit rentier*, the loudest howler of all, have gone into irreticvable ruin, and the miracle has been performed of transforming a canal which has *not* been dug out, into an unfathomable abyss. 1.500 million francs, 60 million pounds sterling, all gone, gone for ever, except what has found its way into the pockets of swindlers, politicians, and journalists; and the money got together by swindles and corrupt dodges unequalled even in America. What a base of operations for a Socialistic campaign!

The thing has evidently been based upon its own immensity. Everybody considered himself safe because everybody else was as deeply in it. But that is just what now makes hushing up impossible; partial disclosures having set in, the innumerable receivers of "boodle" (for here American is the only possible language) are by their very numbers debarred from common and concerted action, everybody fights on his own hook and as best he can, and no talking and preaching can prevent a general *sauf-qui-peut*.

That the *police* have placed themselves at the disposal of the Committee after the strike of the courts of law, shows that confidence in the stability of swindle is broken, and that it is considered safe to keep well with the "financial purity" side.

To my mind c'est le commencement de la fin. The bourgeois republic and its politicians can hardly outlive this unparalleled exposure. There are but three possibilities: an attempt at monarchy, another Boulanger, or Socialism. The first and the second, if attempted, could only lead to the third, and thus we may be called upon, long before we in consequence of our own action had a right to expect it, to enter upon a career of immense responsibility. I should be glad of it, if it does not come too soon and too suddenly. It will do our Germans good to see that the French have not lost their historical initiative. A country cannot pass through 200 years like what 1648-1848 were for Germany without leaving a small impression of the philistine even on the working class. Our revolution of 48/49 was too short and too incomplete to wipe that out altogether. Of course, the next revolution which is preparing in Germany with a consistency and steadiness unequalled anywhere else, would come of itself in time, say 1898-1904; but revolutionary times, preparing a thoroughgoing crisis, in France, would hasten that process, and moreover, if the thing breaks out in France first, say 1894, then Germany follows suit at once and then the Franco-German Proletarian Alliance forces the hand of England and smashes up in one blow both the triple and the Franco-Russian conspiracies; then we have a revolutionary war against Russia—if not even a revolutionary echo from Russia—*vogue la galère!*

Love from Louise who is at a meeting of actors and dramatists for the foundation of a *freie Bühne* or *théâtre libre* or what not.

My respectful salutes as well as those of our tomcat Felix to your animals.

Ever yours,

F. E.

Mendelsons were here last night, spoke a good deal of their visit to Le Perreux.

TRADUCTION

Londres, 5 décembre 92.

Ma chère Löhre,

Avril est encore bien loin, mais si l'on ne peut faire autrement, nous devons bien nous résigner et envisager simplement que ce qu'il y a de réglé en définitive (affaire bâclée), c'est que vous viendrez tous deux ici pour célébrer vos noces d'argent. Et peut-

être arriveras-tu à nous accorder quelques jours en attendant; en tout cas, nous voulons croire que cette question-là reste pendante.

Si tu ne reçois pas cette semaine l'*Arbeiterinnen Zeitung*, veuille bien nous le faire savoir; Louise récriera. Ce journal ayant été entièrement cédé aux femmes, il en est probablement résulté quelques irrégularités qui seront bientôt corrigées.

Ah, le Panama ! Je puis te dire que cela me rajeunit de quarante-cinq ans et me fait revivre l'année '47. En ce temps-là, la *Presse* (de Girardin) apportait tous les jours de nouvelles révélations sur quelque scandale, ou bien un autre journal répondait à l'une de ses accusations; et cela a continué jusqu'à provoquer la chute de Louis-Philippe. Mais ces scandales et même ceux du Second Empire se réduisent à trois fois rien en comparaison de ce grand steeple-chase national de scandales. Louis Bonaparte prenait bien soin, en soutirant aux paysans l'argent de leur bas de laine, de le faire en faveur de ses emprunts d'État qui étaient sûrs; mais cette fois-ci, les économies du petit commerçant, du paysan, de la servante et surtout du petit rentier, celui qui de tous hurle le plus fort, ont subi un désastre irréparable, et le miracle s'est accompli de la substitution d'un canal qui n'a pas été percé en un abîme insondable. 1.500 millions de francs, 60 millions de livres sterling, tout cela parti, parti pour toujours, excepté ce qui est parvenu jusqu'aux poches des escrocs, des politiciens et des journalistes; et cet argent a été rassemblé au moyen d'escroqueries et de louches manigances qui sont sans égales même en Amérique ! Quelle base d'opérations pour une campagne socialiste !

Cette affaire reposait manifestement sur son immensité même. Chacun se considérait à l'abri parce que tout le monde était dans le bain. Mais c'est justement ce qui rend à présent l'étouffement impossible; à la suite des révélations partielles, les innombrables gens qui ont reçu des pots de vin (les Américains disent « boodle ») sont par suite de leur nombre même dans l'impossibilité d'exercer une action commune et concertée; chacun se débat de son mieux pour son propre compte, et ni les paroles, ni les sermons ne peuvent empêcher un sauve-qui-peut général. Le fait que la *police* se soit placée à la disposition de la Commission après la grève des tribunaux montre qu'on n'a plus confiance dans la stabilité de l'escroquerie, et qu'on juge prudent de rester en bons termes avec le parti de la « pureté financière ».

A mon avis, c'est le commencement de la fin. La république bourgeoise et ses politiciens ne peuvent guère survivre à cette mise à nu sans précédent. Il n'y a que trois possibilités : soit une tentative de restauration monarchique, soit un autre Boulanger, soit le socialisme. La première et la seconde, si l'on s'y risquait, ne pourraient conduire qu'à la troisième, et nous pouvons donc être appelés, bien avant que notre propre activité ne nous donne le droit d'y prétendre, à entrer dans une carrière pleine de

responsabilités immenses. J'en serais content, si cela n'arrive pas trop tôt et trop brusquement. Cela fera du bien à nos Allemands de voir que les Français n'ont pas perdu leur sens historique de l'initiative. Un pays ne peut traverser deux cents années comme celles qu'a connues l'Allemagne entre 1648 et 1848 sans qu'il ne subsiste des traces de philistinisme même dans la classe ouvrière. Notre révolution de '48-49 a été trop brève et trop inachevée pour les effacer tout à fait. Naturellement, la prochaine révolution qui se prépare en Allemagne avec une rigueur logique et une régularité qu'on ne trouve nulle part ailleurs surviendrait d'elle-même à la longue, disons entre 1898 et 1904; mais une période révolutionnaire préparant une crise décisive en France hâterait ce processus; d'ailleurs, si cela éclatait d'abord en France, disons en 1894, l'Allemagne suivrait immédiatement, et alors, l'alliance prolétarienne franco-allemande forcerait la main de l'Angleterre et briserait d'un coup la triple alliance en même temps que la conspiration franco-russe; nous aurions alors une guerre révolutionnaire contre la Russie, à moins que nous ne trouvions en Russie même un écho révolutionnaire, et vogue la galère!

Amitiés de Louise qui est à une réunion d'acteurs et d'auteurs dramatiques pour la fondation d'une Freie Bühne ou Théâtre Libre, ou quelque chose d'approchant.

Mes salutations respectueuses ainsi que celles de notre matou Félix à tes animaux.

Bien à toi,

F. E.

Les Mendelson étaient ici hier soir, ils ont beaucoup parlé de leur visite au Perreux.

507. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 20 Dec. 1892.

My dear Löhr,

Yesterday we forwarded by Van Oppen and Co's Express (they have an office in Paris too, but I did unfortunately not note the address) the box with pudding and cake, and hope it will arrive

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Lafargue

Mon cher Général,

Merci du cheque, bien
qu'il y ait du danger à prononcer
ce mot par les temps qui courent.

Il fait un froid noir ici,
mais les pauvres Panamistes ont
assez chaud quand même.

Paul a quelques jours de

vacances et j'en profite pour en
faire faire quelques menus
besoins à la maison.

Le Pudding et le cake sont
excellents et notre de'pense
a retenué ses dents de 30ans
pour j monde.

Pour moi, mon cher General
vous savez qu'il suffit d'être
Marxiste et Engeliste
pour rester long temps jeune! -

C'est votre Voh qui vous

Amalrofs

safe (directed to you, Le Perr[eux]) The pudding is not quite boiled out, our copper would not heat last Saturday and so, instead of twelve hours' boiling, the unfortunate pudding only got about nine or ten. But if you give it two to three hours' boiling before serving, it will be all right.

Before crossing the Channel, the Oxford sage gave us a call here, I hope I quietened his anxiety about the first of May to some extent. The attempt, in 1890, to chômer at Hamburg alone cost the party above 100.000 marks, and in my opinion it would never do to allow the bourgeois to bleed the German party's cash and credit « à blanc » just at the moment when a dissolution of the Reichstag is in the air, and when every farthing would be wanted.

Panama is delightful. The papers you so kindly send me, and old Mother Crawford's letters — though awfully cut down by the respectable people of the *D[aily] News* — form already a pretty comprehensive dossier which I intend to complete up to the — I hope — *bitter* end. Respectability here, of course, triumphs. Wenn sich das französische Laster erbricht, setzt sich die englische Tugend zu Tisch — and I'll be damned if I do not prefer a thousand times that plain open outright French vice to this hypocritical British virtue. Here corruption has been brought into a system and has been endowed with a complete code of etiquette which you have only to keep within, in order to be perfectly bullet-proof against all charges of *undue* corruption. In France no man would stand a chance in a popular constituency, a town especially, who openly wanted to get into Parliament for the purpose of furthering his own interests; here, anybody who wanted to get in for any other purpose would be considered a fool and a Don Quixote. The English Panama is called Building Society and has more than one head — the savings of the small people have been eaten up in these societies by wholesale, and no great fuss about it. One M. P. is in here too, Spencer Balfour — he will take the Chiltern Hundreds and retire into private life — while lots of M. P.'s make money by selling their names as directors of all sorts of swindling companies, which is considered perfectly fair so long as it is not pushed to excess.

On Friday we expect Pumps and her family here; as we have not room enough in the house we have taken lodgings next door but one — the old Marquis's house is now a lodging house! — I think I wrote to you that on Nov. 13th Pumps had a little girl.

Shall write to Paul after the first rush of the Holidays is over.

Ever yours

F. ENGELS.

Liebste Laura,

Soll ich Busse tun, in Sack und Asche gehen, lieber nicht, ich bereue ja alle meine Missetaten; hauptsächlich leide doch ich darunter und nicht Sie, wenn ich nicht schreibe. G[eneral] war

seit meiner Rückkehr nicht mehr der Alte, und ich hatte fast keine Zeit für mich und wenn wirklich, war ich nicht in der Stimmung. Es war doch manchmal zuviel des Guten. Dafür wollen wir aber im Frühjahr plaudern, wie freue ich mich darauf. Herzliche Grüsse an M. P., frohe Weihnachten.

Mit Kuss und Gruss,

Ihre LUISE.

TRADUCTION

Londres, 20 décembre 1892.

Ma chère Löhr,

Hier nous t'avons expédié par Van Oppen and Co's Express (ils ont un bureau à Paris aussi, mais je n'ai malheureusement pas noté l'adresse) le colis avec le pudding et le gâteau, et j'espère qu'il arrivera à bon port. Il est adressé chez toi au Perr[eux]. Le pudding n'a pas bouilli suffisamment, notre chaudron ne voulait pas chauffer samedi dernier et c'est pourquoi, au lieu de douze heures de cuisson, ce malheureux pudding n'en a eu que neuf ou dix. Mais si tu le fais rebouillir deux ou trois heures avant de le servir, il sera parfait.

Avant de passer la Manche, le sage d'Oxford¹ nous a rendu visite. J'espère que j'ai calmé dans une certaine mesure ses appréhensions au sujet du 1^{er} mai. Une tentative de chômage, en 1890, rien qu'à Hambourg, a coûté au parti plus de 100.000 marks, et à mon avis, il ne faudrait pas laisser la bourgeoisie saigner à blanc la trésorerie et le crédit du parti allemand juste au moment où une dissolution du Reichstag est dans l'air et où chaque sou risque de devenir nécessaire.

Panama est charmant. Les journaux que tu m'envoies si aimablement, et les correspondances de la vieille mère Crawford² (bien que terriblement élaguées par les gens respectables du *D[aily] News*) forment déjà un dossier assez copieux que j'ai l'intention de compléter jusqu'à la conclusion que j'espère *amère*. La respectabilité britannique triomphe naturellement. Lorsque le vice français vomit, la vertu britannique se met à table; et je veux bien être pendu si je ne préfère pas mille fois ce vice français franc et ouvert à l'hypocrite vertu britannique. Ici la corruption a été érigée en système et elle a été dotée de tout un code protocolaire dans les limites duquel il suffit de se tenir pour être parfaitement à l'abri de toute accusation de corruption *illégitime*. En France aucun

1. Voir lettre 505, p. 235, note 2. (N. R.)

2. Depuis le 16 novembre le *Daily News* publiait régulièrement des articles de son correspondant à Paris, Mrs. Crawford, qui deviendront quotidiens à partir de la mi-décembre. (N. R.)

candidat n'aurait la moindre chance d'être élu dans une circonscription populaire et surtout urbaine en déclarant ouvertement vouloir entrer au Parlement dans le dessein de servir ses intérêts personnels; ici, quiconque voudrait se faire élire dans un dessein différent serait considéré comme un imbécile et un Don Quichotte. Le Panama anglais s'appelle Building Society¹, et le monstre a plus d'une tête. Les économies des petites gens ont été massivement englouties dans ces sociétés et cela n'a pas causé beaucoup d'agitation. Ici aussi un parlementaire est compromis, Spencer Balfour (il donnera sa démission et se retirera dans la vie privée), alors que des quantités de parlementaires gagnent de l'argent en vendant leur nom comme administrateurs de toutes sortes de sociétés véreuses, ce qui est considéré comme parfaitement honnête tant qu'on ne dépasse pas certaines limites.

Nous attendons vendredi la visite de Pumps et de sa famille; comme nous n'avons pas assez de place à la maison, nous avons loué des pièces deux maisons plus loin : la demeure du vieux marquis est maintenant une maison meublée ! Je pense t'avoir écrit que le 13 novembre Pumps a eu une petite fille.

J'écrirai à Paul une fois passée la grosse bousculade des fêtes.

Bien à toi,

F. ENGELS.

Très chère Laura,

Dois-je faire pénitence, me vêtir de bure et me couvrir de cendres ? Plutôt non, d'ailleurs je regrette tous mes méfaits; et c'est surtout moi qui souffre quand je n'écris pas, et non pas vous. Depuis mon retour, le Général n'était plus le même et je n'avais presque pas de temps à moi; si j'en avais, je n'étais pas d'humeur. Souvent cela passait tout de même la mesure. En compensation, nous bavarderons au printemps, comme je m'en réjouis !

Cordiales salutations à M. P.², joyeux Noël.

Saluts et baisers,

votre LOUISE.

1. Il s'agit de la faillite de la Société de construction Liberator, dont l'un des directeurs, Jabez Spencer Balfour, est soupçonné d'avoir quitté l'Angleterre après avoir vendu ses propriétés. (*Le Temps*, 11 novembre 1892, p. 1/VI.) (N. R.)

2. A Monsieur Paul, mais aussi au député (M. P., abréviation de *Member of Parliament*). Voir les jeux de mots faits à ce sujet dans les lettres de novembre 1891. (N. R.)

1893

508. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES *

Tuesday [2 janvier 93].

Mon cher Général,

Merci du chèque, bien qu'il y ait du danger à prononcer ce mot par les temps qui courent.

Il fait un froid noir ici, mais les pauvres panamistes doivent avoir chaud quand même.

Paul a quelques jours de vacances; et j'en profite pour lui faire faire quelques menues besognes à la maison.

Le pudding et le cake sont excellents et notre député a retrouvé ses dents de 30 ans pour y mordre.

Pour moi, mon cher Général, vous savez qu'il suffit d'être marxiste et engelsiste pour rester longtemps jeune !

C'est votre Löhr qui vous embrasse.

509. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 3/1/93.

Mon cher Engels,

Si nos amis d'Allemagne ne comprennent pas notre non-intervention à la Chambre¹, c'est qu'ils n'apprécient pas la

* Cette lettre de Laura est rédigée en français. (N. R.)

1. Depuis qu'avaient commencé les débats à la Chambre sur le scandale du Panama, les socialistes s'étaient gardés d'intervenir. (N. R.)

situation fautive dans laquelle nous nous trouvons placés. Ce sont des monarchistes boulangistes qui ont commencé les dénonciations et qui les continuent et jusqu'ici tous les députés et sénateurs pris avec un chèque du Panama sont des républicains et nous ne pouvions avoir l'air de faire cause commune avec les hommes de la droite. — D'un autre côté, je ne pouvais intervenir sans donner au Panama son véritable caractère, sans montrer que ce n'était pas un accident, mais le pain quotidien de la société capitaliste non seulement en France, mais dans tous les pays d'Europe et d'Amérique; en élargissant de la sorte la question on m'aurait accusé de vouloir innocenter les coupables. — Il fallait donc attendre que l'affaire se corsât et surtout qu'il y eût des droitiens compromis, car alors on pourrait frapper à gauche comme à droite, sans distinction. Tout le monde espérait que, dans les papiers saisis chez Lesseps et Cie, Bourgeois aurait trouvé le moyen de dénoncer à son tour des monarchistes; mais son plan semble être tout autre; il veut à tout prix étouffer l'affaire et les preuves qu'il a dû saisir contre les hommes de la droite il entend les employer pour arrêter les dénonciations et faire innocenter les républicains compromis. Ainsi l'on parle d'une ordonnance de non-lieu contre les 10 sénateurs et députés accusés de corruption.

Il faut être imbécile pour prétendre que Paris est en ébullition et à la veille d'une révolution. Je vous ai déjà écrit que la population est indifférente; il n'y a pas eu encore une seule manifestation populaire; il y a six ans, lors de l'affaire Wilson, 100 000 hommes entouraient les Chambres réclamant la démission de Grévy¹. Il a fallu que la police mît en avant ses anarchistes pour simuler une agitation quelconque; ça a raté; la police a dû arrêter son Pemjean² condamné à 8 mois de prison, mais laissé libre pour la circonstance. La population des autres centres industriels est tout aussi indifférente; les filouteries du Panama ne les intéressent pas, on ne leur a rien volé. Il n'y a que les petits bourgeois qui ont perdu, et ils ne sont préoccupés que de retrouver leur argent; les financiers se remuent pour recommencer un nouveau Panama. Thiébaud³, le conseiller et le cornac de Boulanger, a fait une conférence pour démontrer qu'il ne faut que quelques millions pour acheter un canal et que ce serait « un crime national » si on laissait les Américains s'emparer de l'affaire. — Tous les journaux de Paris ont reproduit la conférence.

1. Voir les lettres nos 240, 242 (t. II, p. 79-87). (N. R.)

2. Lucien Pemjean, anarchiste, avait appelé les révolutionnaires à l'action. La police, se souvenant qu'il avait une condamnation à purger, l'arrêta. (N. R.)

3. Georges Thiébaud avait fait une conférence justifiant les dépenses de la Compagnie et disant que les souscripteurs étaient prêts à s'imposer un nouveau sacrifice pour terminer le canal, ce qui ne coûterait que 500 millions. (N. R.)

Tout ceci prouve que la population est rien moins que révolutionnaire.

Comme vous je pense que les socialistes d'Allemagne doivent être exactement renseignés sur la situation : aussi j'ai écrit hier une correspondance au *Vorwärts*¹ et j'ai annoncé à Liebknecht que de temps en temps je lui enverrai une lettre que je signerai de la lettre O.

Il fait un froid terrible. 9 et 11 degrés sous zéro. Le temps est désespérément beau, clair, ensoleillé, pendant le jour et étoilé pendant la nuit; pas de vent; si cela continue la Seine, qui charrie des glaçons, sera gelée. L'année commence bien.

Nous vous souhaitons bonne santé car vous avez besoin de vous porter bien pour terminer votre travail, afin de vous consacrer aux événements qui se produiront; car, quoique le Panama n'ait pas encore soulevé la colère populaire, il fait son œuvre de fermentation et je crois que bientôt il se produira des complications intéressantes.

Faites nos souhaits de bonne année à Mme Louise, à Pumps et à toute sa famille.

Cordialement,

Paul LAFARGUE.

510. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 26.1.1893.

Mon cher Engels,

Avant de répondre à votre dernière lettre que j'ai reçue à Lille, j'ai tenu à être rentré à Paris et à consulter les députés de retour de leur circonscription afin de vous donner une impression collective de la situation.

Les scandales du Panama, qui produisent une si forte émotion dans la presse et les milieux parlementaires, n'ont pas une action aussi puissante dans les milieux populaires. On s'occupe bien de toutes ces révélations scandaleuses puisque les journaux en parlent

1. Cette correspondance sur l'affaire de Panama, qui reprend presque textuellement des passages de cette lettre, a été imprimée sans signature dans le *Vorwärts* du 6 janvier 1893 (p. 1/1-2/1). (N. R.)

tous les matins, mais elles sont loin d'ébranler l'opinion publique, comme on était en droit de s'y attendre. On en parle, on lance des insultes contre les chéquards et contre les directeurs, c'est tout; nulle part il ne s'est produit de manifestation publique; personne ne songe à rendre la République responsable de ces méfaits, ou même à accuser le personnel républicain du gouvernement; on a personnalisé les accusations. Si à l'heure actuelle on faisait les élections, les personnages compromis à un titre quelconque seraient exécutés par le suffrage universel, mais les républicains et même les opportunistes seraient élus dans toutes les circonscriptions électorales qui leur appartiennent. Depuis les scandales panamistes il y a eu un certain nombre d'élections départementales et législatives, toujours les républicains ont battu les monarchistes, même ceux qui se disaient ralliés à la république.

Ainsi donc, en ce moment il n'y a pas de péril orléaniste en la demeure, malgré les menées des réactionnaires qui ont tourné toutes à leur désavantage. Lorsqu'on apprit que l'ex-ministre Baihaut¹ avait reçu 375 000 francs pour déposer un projet de loi concluant à l'émission d'obligations à lots, et que ce projet avait été contresigné par Carnot, alors ministre des Finances, les journaux orléanistes ouvrirent une campagne contre le président, dont ils demandaient la démission; ils proposaient Saussier pour le remplacer. Mais ils produisirent un si mauvais effet qu'ils durent suspendre leurs attaques. *Le Figaro* un instant parla de restauration monarchique²; mais une dizaine de jours après, d'Haussonville, le factotum du comte de Paris, se vit forcé de réparer la bévue dans une lettre manifeste, où il conseillait aux monarchistes de ne pas agiter la question monarchique devant les électeurs³. Le sentiment républicain domine tellement dans le pays que tout ce que font les monarchistes tourne contre eux, et

1. Baihaut était ministre des Travaux publics dans le troisième cabinet Freycinet (7 janvier-3 décembre 1886), dont Sadi Carnot était ministre des Finances. (N. R.)

2. Lafargue fait ici allusion à un éditorial du *Figaro* du 14 janvier 1893 intitulé : « Si l'on restaurait la monarchie » et signé « Le Témoin ». L'auteur y fait état d'une conversation avec une des personnalités les plus considérables du parti royaliste qui fait le procès de la République et envisage ouvertement la possibilité de voir gouverner le comte de Paris. (N. R.)

3. *Le Figaro* du 20 janvier 1893 publie (p. 3/IV-VI) une lettre du comte d'Haussonville adressée à Édouard Hervé. Le signataire répond aux questions dont il est assailli depuis plusieurs semaines sur les intentions du parti monarchiste. Il dit notamment : « Il serait prématuré de déterminer dès à présent la plate-forme électorale... Mais, puisque les conservateurs ne sont malheureusement pas d'accord sur la forme du gouvernement, mon sentiment actuel est qu'à moins d'événements imprévus les monarchistes feront mieux de ne point la mettre en cause devant les électeurs... » (N. R.)

s'il n'y a pas eu de mouvement d'indignation dans le public, il faut l'attribuer à la crainte qu'on aurait de porter atteinte au principe républicain.

Mais les socialistes ne sont pas restés inactifs. Dès le début de la campagne panamiste les réactionnaires ont voulu exploiter les scandales et prendre la direction d'un mouvement d'indignation. Ils organisèrent, avenue Wagram, une grande réunion, où l'on devait prendre des résolutions sans doute pour s'attribuer tout le mérite de cette épuration parlementaire. On n'était admis à la réunion que sur présentation d'une lettre d'invitation. Nous eûmes vent de la machination; nous pûmes nous procurer une lettre d'invitation; nous [en] fîmes composer 500 de semblables, que nous distribuâmes à nos amis. Ils envahirent la salle, s'emparèrent du bureau; il y eut bataille; les réactionnaires furent battus; depuis lors ils n'ont pas essayé de recommencer. Ils ont fait alors donner leurs troupes anti-sémites; mais ils n'ont guère mieux réussi. A la réunion du Tivoli-Vauxhall de Paris, Morès, pour se faire applaudir, a dû tenir un langage socialiste¹; aux deux réunions qu'il a données à Lyon², ce sont nos amis qui ont été les maîtres de la salle. Les anti-sémites semblent en avoir assez des réunions populaires, où ils ont toujours le dessous; aussi à la réunion qu'ils vont tenir à Bordeaux, le 29 courant, ils ont mis les places à 2 et 4 francs. Nos amis de Bordeaux se proposaient de troubler la réunion par des propositions socialistes, mais je leur ai conseillé d'être prudents, et de ne pas se faire battre dans ce milicu, essentiellement bourgeois.

Guesde et moi nous avons travaillé à faire l'union des groupes socialistes³; vous ne sauriez croire comme c'est difficile, nous avons affaire à des fanatiques comme Vaillant et à des canailles qui ont bu du Panama. Nous sommes parvenus à bâcler quelque chose qui ressemble [à] l'union, et nous croyons que ça marchera cahin-caha : Guesde et moi nous avons été la semaine dernière faire une démarche auprès de Vaillant; nous avons parlementé

1. Le 6 janvier 1893, dans une réunion organisée au Tivoli-Vauxhall par le journal antisémite *La Libre Parole*, le marquis de Morès déclarait notamment : « Ennemi acharné de la domination de l'argent, je combats pour la destruction de son pouvoir suprême et cherche à faire passer l'organisation du crédit des mains des banquiers aux mains du peuple. » (N. R.)

2. Morès donne à Lyon une réunion le 14 janvier aux Folies Gauloises et une le 15 à la Salle des Ambassadeurs. Il y tient le même langage qu'au Tivoli-Vauxhall. (N. R.)

3. Depuis le début de l'année soufflait un vent d'unité. Des réunions avaient eu lieu, auxquelles Guesde et Lafargue avaient participé, et dans une interview à *La Petite République* (reprise par *Le Socialiste* du 9 janvier 1893), Guesde avait souligné la nécessité de l'unité ouvrière dans la crise ouverte par le scandale de Panama et précisé la position du P. O. F. (N. R.)

pendant 2 heures et nous n'avons pu obtenir qu'il oubliât ses rancunes personnelles; cependant nous croyons avoir produit sur son esprit suffisamment d'impression pour qu'il ne nous mette pas trop de bâtons dans les roues. Nous voulons servir de trait d'union entre les groupes hostiles et les personnalités antagonistes, c'est pour cela que nous avons signé le manifeste de l'*Union des socialistes* des députés où se rencontraient des radicaux comme Millerand, des révolutionnaires comme Cluseret et des boulangistes¹. La réunion du Tivoli-Vauxhall, organisée le 14 par l'*Union socialiste*, a été un immense succès, plus de six mille personnes dans la salle et des milliers dehors². Le manifeste où l'on demande la nomination d'une constituante pour réviser la constitution politique et économique a été acclamé. Prochainement nous devons tenir une réunion à Lille avec Millerand pour lancer le mouvement dans cette voie.

Plusieurs de nos amis, surtout ceux du Midi, pensent que cette apathie de la population n'est qu'apparente et que l'heure de l'indignation viendra.

Demandez à Bebel de m'envoyer par votre entremise pour plus de sûreté les noms des deux journaux français qui ont émarginé aux fonds guelfes, avec les preuves à l'appui. Je me charge de les dénoncer dans la presse et d'en faire l'objet d'une interpellation dans la Chambre. Ici, on prétend que ces deux journaux sont *Le Temps* et *Le Siècle*³.

Amitiés à Mme Louise. Cordialement,

P. LAFARGUE.

1. Le 13 janvier avait eu lieu à la salle Léger une réunion de la « Ligue d'action révolutionnaire pour la conquête de la République sociale », composée de représentants de tous les groupes socialistes. L'assemblée avait décidé d'adresser aux travailleurs un manifeste où on pouvait lire : « Que le jugement populaire fasse justice de ces trafiquants de mandats électoraux, en les remplaçant par une assemblée de délégués élus non seulement pour une révision exclusivement républicaine d'une constitution monarchique, mais aussi pour l'établissement d'une République populaire où le travailleur trouve ses droits garantis, son émancipation assurée, prochaine, et la République pacifique, la République du Peuple gouvernée par le peuple, la République sociale enfin conquise. » (N. R.)

2. Ce meeting du 14 janvier était présidé par Cluseret. Millerand, Ferroul, E. Roche, Granger, etc., y prennent la parole. *Le Figaro* lui-même en rend compte dans son numéro du 15 janvier (p. 2/III-IV). (N. R.)

3. Le parti social-démocrate allemand dénonçait le scandale des « fonds guelfes », c'est-à-dire des sommes destinées à indemniser le roi de Hanovre et qui étaient entre les mains de Bismarck. Dans l'article signé B., publié dans *Le Socialiste* du 9 janvier 1893 (p. 2/II), il est question des quittances établies au nom des bénéficiaires. L'auteur écrit : « Nous trouvons de grands dignitaires, des généraux, juges, commandeurs, journalistes et espions, députés. Entre autres, citons les rédactions de deux journaux français, avant guerre. » (N. R.)

511. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday [10th] Feb^{ry} 93.

My dear General,

Just as I sit down to write to you, your newspapers reach me and afford a glimpse of the handwriting I had not seen for such a long time. Since I wrote to you we have been having strange times of it in France, and Siberian weather. At Le Perraux we dropped to I don't know how many degrees below freezing point; and when, at last, the thaw set in, there came a deluge. All our cellars were flooded, and two men had to work away for the better part of a day before the waters would subside. There was no great damage in the end, though of course a good many empty bottles were broken, and a goodish number of full ones emptied by the men, who naturally wanted to "rougir l'cau".—I saw Paul off last night, accompanying him to Paris, whence he started for St-Étienne, Thizy and Cours. On my return journey I was apprized of the sentence condemning the Lesseps, by the conversation of my fellow-travellers. They were thoroughly excited, and "navrés" by the verdict.

Nearly the whole of the bourgeois press this morning expresses much the same feeling. And the *Figaro* is their mouth-piece when it says: "Les faits reprochés n'étaient-ils pas en somme des usages constants, publiquement pratiqués sous les yeux bienveillants du gouvernement? Les pouvoirs publics n'avaient-ils pas leur responsabilité dans les fautes commises et dans les lois violées? Les chambres n'avaient-elles pas leur part dans les dilapidations?..."

"On était surpris de la gravité de la peine infligée à des ingénieurs ou à un entrepreneur, tandis que les magistrats relâchent avec tant d'empressement tous les personnages politiques influents qui ont été accusés de marchandage et de corruption. Le monde politique est sauvé par ceux-là mêmes qui frappent le monde des finances et des affaires."—And the *Figaro* goes on to speak of Eiffel and his "concours loyal". It might as well have said *désintéressé*, for, after all, *l'homme de tous les jours* only pocketed the trifle of 27 millions for his pains.—It is indisputable that the "gogos" make lighter of the 1 300 millions of francs gulped down by the Lesseps and Co than of the few millions gobbled up by the ministers and members of parliament with votes and consciences to sell.

"Business is business", they say, but the *government*! they believed in the *government*. And they cannot understand why "la Justice",



with such an assortment of weights and measures at her command, should make no distinction between the ex- "grand français" and the small fry of the Cottus and the Fontanes.—They had taken such pride in the glory of Suez-Lesseps—"une gloire française!"

And the extreme old age of the man is likely to move to compassion more than one amongst the workers!—The poor wretches who have been swindled out of their all are sure not to live long enough to excite pity on the score of old age!—

But our France is in a state of ferment and we are on the eve of other and vaster events.

You have read Cavaignac's speech? Paul wanted to speak, but the socialist group would not let him. They said it would be creating a diversion in favour of Rouvier and his fellow-culprits who were being "sat upon". Paul was greatly put out thereby and I confess I cannot see why he should not have spoken, seeing that Jaurès-Millerand had put in a word of mild socialism and remonstrance.

There may be another ministerial crisis prior to the dissolution, but it is impossible to forecast what will happen.

Ravé has forwarded the rest of his Ms. and Paul, on his return, will call on Carré, the publisher.

Paul is not at all well; indeed ever since that beast of a taenia got inside him, he has never been quite well. And I am all the more anxious that bowel-complaints are hereditary in his family; that he is being tired out by these constant journeyings to and fro, and that he is bound to visit all sorts of unhealthy places. Marseilles, notably, which is as filthy as it is beautiful. I wish it were clean and ugly!—

I received the latest number of the *Arbeiterinnen-Zeitung* (the one before must have got lost again on the way) and I was delighted to find that the "Kleine, little" girl had grown up to be so fine a young woman.—

I am unable to write to Louise by this post, though I had meant to do so. The letter she has been promising to send me I shall receive very thankfully when it comes and I suppose that, in the fullness of time, it *will* come.

Your LÖHR.

TRADUCTION

Vendredi [10] février 93.

Mon cher Général,

Juste au moment où je m'installe pour vous écrire, me parviennent vos journaux et je retrouve un instant l'écriture que je n'avais pas vue depuis si longtemps. Depuis que je vous ai écrit, nous

sommes passés par une drôle de période en France et nous avons eu une température sibérienne. Au Perreux, le thermomètre est descendu jusqu'à je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro ; et quand le dégel est enfin venu, cela a été un déluge. Toutes nos caves ont été inondées, et il a fallu le travail de deux hommes pendant presque toute une journée avant que les eaux ne baissent. Il n'y a pas eu finalement beaucoup de dégâts, sauf naturellement que beaucoup de bouteilles vides ont été cassées et que bon nombre de bouteilles pleines ont été vidées par les hommes qui, bien entendu, voulaient « rougir l'eau ». Paul m'a quittée hier soir ; je l'ai accompagné à Paris d'où il est parti pour Saint-Étienne, Thizy et Cours. Sur le chemin du retour, j'ai appris la sentence condamnant les Lesseps¹ en écoutant la conversation de mes compagnons de voyage. Ils étaient très remués et navrés du verdict.

Presque toute la presse bourgeoise de ce matin exprime des sentiments analogues. Et *Le Figaro*² leur fait écho en écrivant : « Les faits reprochés n'étaient-ils pas en somme des usages constants, publiquement pratiqués sous les yeux bienveillants du gouvernement ? Les pouvoirs publics n'avaient-ils pas leur responsabilité dans les fautes commises et dans les lois violées ? Les Chambres n'avaient-elles pas leur part dans les dilapidations ?... »

« On était surpris de la gravité de la peine infligée à des ingénieurs ou à un entrepreneur, tandis que les magistrats relâchent avec tant d'empressement tous les personnages politiques influents qui ont été accusés de marchandage et de corruption. Le monde politique est sauvé par ceux-là mêmes qui frappent le monde des finances et des affaires. » — Et *Le Figaro* poursuit en parlant d'Eiffel et de son « concours loyal ». Il aurait pu tout aussi bien dire *désintéressé*, car après tout, *l'homme de tous les tours* n'a empoché pour sa peine que la bagatelle de 27 millions. Il est indiscutable que les « gogos » prennent davantage à la légère les 1.300 millions de francs engloutis par les Lesseps et Cie que les quelques millions dévorés par les ministres et les députés qui ont des voix et des consciences à vendre.

« Les affaires sont les affaires », disent-ils, mais *le gouvernement* ! Ils croyaient au *gouvernement*. Et ils ne peuvent comprendre pourquoi la justice, qui dispose à son gré d'un tel assortiment de poids et de mesures, n'établit aucune distinction entre l'ex-« grand Français » et le menu fretin des Cottu et des Fontane³. Ils tiraient une telle fierté de la gloire de Suez-Lesseps, « une gloire française ! »

Et l'extrême vieillesse de cet homme va probablement émouvoir

1. L'arrêt rendu le 9 février 1893 condamnait les Lesseps au maximum de la peine prévue pour escroquerie (5 ans) et Eiffel au maximum prévu pour abus de confiance (2 ans). (N. R.)

2. *Le Figaro* du 10 février 1893 (p. 2/II-III) commente le jugement sous le titre : « L'impression dans Paris. » (N. R.)

3. Cottu et Fontane avaient été condamnés à deux ans de prison. (N.R.)

la compassion de plus d'un ouvrier ! Ces malheureux qui ont été escroqués de tout ce qu'ils possédaient sont assurés de ne pas vivre assez vieux pour qu'on ait pitié de leurs vieux jours !

Mais notre France est en pleine fermentation et nous sommes à la veille d'autres événements plus considérables.

Vous avez lu le discours de Cavaignac¹ ? Paul voulait intervenir, mais le groupe socialiste l'en a empêché, sous prétexte que ce serait créer une diversion en faveur de Rouvier et de ses co-inculpés qu'on était en train de remettre à leur place. Paul en a été fort déconcerté et j'avoue ne pas voir pourquoi il devait se taire, puisque Jaurès-Millerand avaient protesté en des termes d'un socialisme modéré².

Peut-être y aura-t-il une autre crise ministérielle précédant la dissolution, mais il est impossible de prévoir ce qui va se passer.

Ravé a expédié le reste de son manuscrit³, et Paul, à son retour, rendra visite à Carré, l'éditeur.

Paul ne va pas du tout bien. A vrai dire, depuis qu'il a dans le corps cette sale bête de ténia, il n'est jamais tout à fait bien. Et je suis d'autant plus ennuyée que les affections intestinales sont héréditaires dans sa famille, qu'il est éreinté par ces constants va-et-vient, et qu'il est obligé d'aller dans toutes sortes d'endroits malsains. A Marseille notamment qui est une ville aussi sale que belle. Je préférerais qu'elle fût propre et laide !

J'ai reçu le dernier numéro de l'*Arbeiterinnen Zeitung* (le numéro précédent a dû s'égarer de nouveau en route) et j'ai été enchantée de voir que la « petite fille » était devenue une si belle jeune femme.

Je ne puis écrire à Louise par ce courrier, bien que j'en aie eu l'intention. Je serai heureuse de lire quand elle arrivera la lettre qu'elle m'a promise et je suppose que, quand les temps seront révolus, elle *arrivera*.

Votre LÖHR.

1. Cavaignac était intervenu à la séance de la Chambre du 9 février 1893 pour réclamer au gouvernement plus d'énergie et de célérité dans la conduite de l'affaire de Panama. (N. R.)

2. Jaurès était aussi intervenu soutenant que seule l'application résolue et méthodique de la politique socialiste serait de nature à mettre fin aux scandales qui sont la conséquence naturelle et nécessaire du régime économique. Il avait, avec Millerand, déposé un ordre du jour dans ce sens. (N. R.)

3. Il s'agit de la traduction de *L'Origine de la famille*. (N. R.)

512. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 12 febr. 93.

My dear Löhr,

Glad indeed I was to see your handwriting otherwise than outside an *Intransigent* or a *Figaro*, and I reply at once, as today Sunday I have a few minutes free and tomorrow I shall have to rush off again into the jungle of Banks, Credit, moneyed capital, rate of interest, in order to finish off *Das Kapital* Book III Chapters 30-36. It is — this section V — as good as finished as far as real difficulties are concerned, but it wants a good deal of « finishing » in the literary sense : arranging, weeding out repetitions etc. This I hope to settle in 8-10 days, then come Sections VI and VII, and then — the end. My correspondence in the mean time is suspended and my rack is full, cram-full of unanswered letters from all quarters, reaching from Rome to New York and from Petersburg to Texas; so if I snatch a moment to write to you, it's only because *it's you* and no one else.

Louise sent you a letter of *seven pages* rather more than a week ago — have you really never received that? Please inquire, we will do the same here.

Yes, the *Arbeiterinnen Zeitung* you will like. It has a healthy proletarian character in it — including the literary imperfections — which contrasts very agreeably with all the rest of the women's papers. And you may well be proud of it, for you too are one of its Mammæ!

I am sorry to hear about Paul's continued unsatisfactory health — has he not yet got rid of that infernal taenia? Surely there is plenty of Filix Mas or Kouso to be had in Paris to drive it out, even without a regular siege. Of course as long as he nurses it, he will not get well, the beast will eat him up. And why in the name of goodness *does* he travel thus? Nobody out of France can make it out that he and others allow this splendid opportunity to slip out of their hands. I can very well understand that the harum scarum lot of so-called Socialist deputies does not want him to speak, they all pull in different directions and play each his own game, and they know that Paul, once in the tribune, would be unaccountable and incontrollable by them, but from our point of view that is the very reason why he *should* speak. Are the Socialists, just before the elections, by their silence to create the suspicion that they are no better than the Panamitards and have rea-

sons of their own to screen them and to hush the whole thing up? In Italy that is the case, the couple of men elected in the Romagna as Socialists are in the hands of the government through the *subventions paid by the latter to the so-called cooperative societies directed by the former*, and which subventions as likely as not come out of the coffers of the Banca Romana. That accounts for their silence. But in France! — ? I can assure you, this unaccountable silence has not raised the respect in which the French Socialists are held abroad. Of course Brousse and C^o have had their share out of the secret funds furnished by Panama — but is not that a *raison more* for our people to speak out? Formerly à la guerre comme à la guerre was a *French* proverb; is it still so?

According to Mother Crawford, the severe sentences on the Lesseps and C^o are mere dust thrown into the eyes of the gogos. The Court of Cassation will quash them, on the ground that the Prinot instruction did not interrupt prescription, and that therefore the délits en question sont prescrits. If that turns out to be the case, then it means that the « knowing ones », ceux qui ont touché, are bold enough to tell all France that she is a gogo all over. That would be se moquer du monde with a vengeance.

Well, I hope the popular wrath will be roused at last, and vengeance taken. It's getting time.

Bebel shall send you his speech of the 3rd Febr[uary] in the stenogram. It is really splendid, and you may find it very useful for the *Socialists*. Our people have had the Reichstag all to themselves for a fortnight. First the Nothstandsdebatte, 3 days, and all parties, from the government downwards, imploring our men to use their power to smooth matters down with the striking colliers etc. Then the colossal blunder of the bourgeois to provoke our people to a debate on the future organization of society — this lasted *five* days! — the first time the subject has been discussed in *any* parliament. And only three speakers on our side at all — Bebel spoke twice, Frohme and Liebknecht — and the bourgeois had to leave us the *last word* and give it up in despair (for we could stop the clôture by a simple countout, there never being the quorum of 201 present).

While you were flooded I was « dying » — according to the papers. Last Tuesday week a telegr[am] from Vienna : was I actually off? Then one from Dresden; at 5 in the morning, knock up, one from New York. This went on for a couple of days more, until we found out that almost all Berlin papers had a paragraph, I was in einem so hochgradigen Kräfteverlust dass mein Ableben stündlich erwartet wurde. Who invented this rubbish I can't make out. Anyhow, he be damned.

Love from Louise, and from ever yours,

F. ENGELS.

To Paul : Exeat taenia !

Sam Moore left again for the Niger 28th Jan.

TRADUCTION

Londres, 12 février 93.

Ma chère Löhrr,

J'ai été vraiment content de lire ton écriture autrement que sur la bande d'un *Intransigeant* ou d'un *Figaro*, et je réponds tout de suite, car aujourd'hui, dimanche, j'ai quelques instants de loisir et demain je devrai foncer à nouveau dans la jungle des banques, du crédit, du capital-argent, du taux de l'intérêt, afin de terminer *Le Capital*, livre III, chapitres 30 à 36. Elle est, cette section V, pour ainsi dire finie dans la mesure où il s'agit des difficultés véritables, mais elle manque passablement de « fini » au sens littéraire du mot : il faut arranger, élaguer les répétitions, etc. J'espère régler cela en huit ou dix jours, ensuite viendront les sections VI et VII, et puis... ce sera la fin. Ma correspondance, en attendant, reste en suspens et mon classeur est plein à craquer de lettres restées sans réponse qui sont arrivées de tous côtés, de Rome ou de New-York, comme de Saint-Pétersbourg ou du Texas. Si donc je prends un moment pour t'écrire, c'est seulement parce que *c'est toi* et nulle autre.

Louise t'a envoyé une lettre de *sept pages* il y a un peu plus d'une semaine : est-ce que tu ne l'as vraiment jamais reçue ? Veuille bien faire des recherches, nous en ferons de même ici.

Oui, l'*Arbeiterinnen Zeitung* te plaira. Elle a un caractère sainement prolétarien, même dans ses imperfections littéraires, qui contraste très agréablement avec celui de tous les autres journaux féminins. Et tu peux en être fière, car tu es, toi aussi, l'une de ses mamans !

Je suis navré d'apprendre que la santé de Paul continue à être aussi peu satisfaisante. Ne s'est-il pas encore débarrassé de cet infernal ténia ? On ne doit sûrement pas manquer à Paris de fougère mâle ou de couso pour le chasser, même sans faire un siège en règle. Naturellement, tant qu'il le couvera, il n'ira pas bien et cette sale bête le dévorera. Et pourquoi diable voyage-t-il tant ? Personne hors de France ne peut s'expliquer pourquoi lui et les autres laissent échapper une aussi splendide occasion¹. Je puis fort bien comprendre que cette bande écerclée de députés soi-disant socialistes ne tienne pas à ce qu'il parle ; chacun tire à hue et à dia et agit pour son propre compte, et ils savent tous que Paul, une fois à la tribune, échapperait à leur contrôle et à leur autorité, mais de notre point de vue c'est pour cette raison même qu'il *devrait* parler. Les socialistes doivent-ils, à la veille des élections,

1. Engels reproche encore à Lafargue son silence dans l'affaire du Panama. (N. R.)

(206)

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Le 23. II. 93

Mon cher Engels

Vous avez vu que j'ai saisi la première occasion pour dire mon mot sur le Panama; cependant mon intervention dans le débat a été jugée intempestive par la Chambre et la presse. on ^{ne} veut s'occuper que de questions personnelles, et que D'Anthès, ou le Doyen, du ministère et de Courmes; ainsi les députés m'ont laissé tranquillement dire des choses qui en toute autre circonstance les auraient fait bondir, ou du moins dit qu'ils commencent à s'habituer à ce qu'on appelle des énormités; tous les jours on voit ignorer mes discours.

Millierand et Jouin, qui veulent constituer un parti de socialité d'Etat, avec services publics, ont été un peu en retard. Mais sur ce mouvement ils ont besoin de nous.

petites villes industrielles de Rhone; j'ai
obtenu le même succès. Le gouvernement qui tenait
sans doute à savoir de quelle façon nous organ-
isons la campagne électorale n'a fait
rien pour les agents qui sténographient nos
paroles. Les réunions sont d'un bon usage pour
celles que nous voulons entreprendre.

Il y a occasion dans la Chambre,
mais il ne faut pas croire qu'elle soit
finie: après le Panama, qui n'a pas encore
été son dernier mot, il y a d'autres scandales.
Les monarchistes veulent faire la défection au profit
de O bas les rois! et pour cela ils promettent
de faire des révolutions, d'ici au dernier jour de
la Chambre actuelle. Faut-il qu'il soient bête
ces républicains qui n'ont rien trouvé à faire
contre la droite? - L'infériorité politique de
l'heure présente dépasse l'imagination.

Un mot personnel: j'ai bien espéré
non tenir depuis de années; mais malheureuse-
ment il n'avait obtenu le tub. digestif qui
s'est pas encore réparé.

Envoyé à M^{lle} Louise et
cordialement Paul Benoit

donner prise par leur silence au soupçon qu'ils ne valent pas mieux que les Panamitards et qu'ils ont des raisons particulières de les couvrir et d'étouffer l'affaire ? C'est bien ce qui se passe en Italie. Les deux députés élus sous l'étiquette socialiste en Romagne sont entre les mains du gouvernement, grâce aux *subventions payées par celui-ci aux sociétés soi-disant coopératives, dirigées par ceux-là*, et il y a bien des chances pour que ces subventions sortent des coffres de la Banca Romana ¹. Telle est l'explication de leur silence. Mais en France ? Je puis t'assurer que ce silence inexplicable n'a pas augmenté la considération dans laquelle on tient à l'étranger les socialistes français. Brousse et Cie ont naturellement eu leur part des fonds secrets distribués par Panama, mais n'est-ce pas une *raison de plus* pour que nos amis parlent haut ? « A la guerre comme à la guerre » était autrefois un proverbe français ; l'est-il encore ?

Selon la mère Crawford², les sévères condamnations subies par Lesseps et Cie ne sont que de la poudre jetée aux yeux des gogos. La Cour de Cassation les annulera, sous prétexte que l'instruction Prinet n'a pas interrompu les délais de prescription et que, par suite, les délits en question sont prescrits ³. Si les choses se passent ainsi, cela signifie que les « initiés », ceux qui ont touché, ont le front de dire à toute la France qu'elle n'est tout entière qu'un seul gogo. Ce serait délibérément se moquer du monde.

J'espère bien que le courroux du peuple s'éveillera enfin et qu'il exercera sa vengeance. Il est grand temps.

Bebel t'enverra le sténogramme de son discours du 3 février ⁴. Il est vraiment splendide, et peut-être trouveras-tu opportun d'en faire usage dans *Le Socialiste* ⁵. Nos amis ont été les maîtres du Reichstag pendant quinze jours. D'abord le débat sur l'état d'urgence, qui a duré *trois jours* : tous les partis, y compris le gouvernement, ont imploré nos députés d'user de leur pouvoir pour

1. Le 2 décembre 1892, le député Colayannis avait dénoncé à la Chambre italienne le scandale de la Banca Romana qui avait émis pour 133 millions de lettres de crédit alors qu'elle n'était autorisée à n'en émettre que 70 millions. 150 députés ou sénateurs étaient compromis et avaient touché des chèques. (N. R.)

2. Engels fait ici allusion au dernier article du correspondant parisien du *Daily News* du 11 février 1893 sur le scandale de Panama : « The sentence on the Panama Directors. Sympathy for Mr. de Lesseps » (p. 5/VII). (N. R.)

3. En effet, au début de juin, la Cour de Cassation annulera les condamnations et les Lesseps et leurs co-accusés seront remis en liberté. (N. R.)

4. *Le Vorwärts* du 4 février 1893 (1. Beilage) donne sur quatre colonnes le discours de Bebel à la séance du Reichstag du 3 février sur l'organisation de la société socialiste. (N. R.)

5. *Le Socialiste* du 19 février 1893 donnera en effet (p. 3/III-4/I) de longs extraits des discours de Bebel des 3 et 7 février et de l'intervention de Liebknecht, cependant qu'un long article (p. 3/I-II) commentera le débat. (N. R.)

arranger les choses avec les mineurs en grève, etc. Ensuite cette gaffe colossale qu'ont commise les bourgeois de provoquer nos amis à accepter un débat sur la future organisation de la société : cela a duré cinq jours ! C'est la première fois que le sujet vient en discussion devant un Parlement. Et seulement trois orateurs de notre côté : Bebel, qui a parlé deux fois, Frohme et Liebknecht. Les bourgeois ont dû nous laisser le *dernier mot* et abandonner en désespoir de cause (car nous pouvions empêcher la clôture en réclamant simplement l'ajournement, le quorum de 201 présents ayant toujours fait défaut).

Pendant que tu étais inondée, j'étais « mourant », selon les journaux. Mardi il y a huit jours, télégramme de Vienne : étais-je vraiment mort ? Puis un autre de Dresde ; à cinq heures du matin, coup à la porte, télégramme de New-York. Cela a continué deux jours encore, jusqu'à ce que nous découvrions que presque tous les journaux de Berlin contenaient un entrefilet déclarant que je perdais si rapidement mes forces que mon décès était attendu d'une heure à l'autre. Qui a inventé cette idiotie ? je n'en ai aucune idée. En tout cas, que le diable l'emporte !

Amitiés de Louise.

Bien à toi,

F. ENGELS.

A Paul : exeat taenia !

Sam Moore est reparti pour le Niger le 28 janvier.

513. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 23.II.93.

Mon cher Engels,

Vous avez vu que j'ai saisi la première occasion pour dire mon mot sur le Panama¹ ; cependant mon intervention dans les débats a été jugée intempestive par la Chambre et la presse : on

1. Paul Lafargue était intervenu à la Chambre à la séance du 16 février au cours de la discussion de l'interpellation du député Leydet. Son discours sur le Panama est reproduit dans *Le Socialiste* du 19 novembre 1893 (p. 1/IV-2/III).

ne veut s'occuper que de questions personnelles, et que d'attaques ou de défenses du ministère et des corrompus; aussi les députés m'ont laissé tranquillement dire des choses qui en toute autre circonstance les auraient fait bondir; on aurait dit qu'ils commencent à s'habituer à ce qu'on [a] appelé mes énormités; tous les journaux ont ignoré mon discours.

Millerand et Jaurès qui veulent constituer un parti de socialistes d'État, avec services publics, ont été un peu embêtés. Mais en ce moment ils ont besoin de nous et nous, nous avons besoin d'eux; aussi nous entendons-nous très bien. Si l'on excepte Paris et Lyon, nos amis du Parti ouvrier sont les maîtres dans les réunions publiques; ils peuvent faire avorter toute réunion qui leur déplairait. Goblet¹, le leader de Millerand, en sait quelque chose. Morès à Bordeaux, où cependant l'anti-sémitisme est assez puissant, a dû se mettre sous la protection de nos amis pour sa réunion. Millerand apprécie notre force; et, comme il comprend que, pour affirmer le parti qu'il veut créer, il faut qu'il fasse une campagne d'agitation, il est obligé d'avoir recours à nous pour l'organisation des réunions dans une douzaine des principales villes de France; et nous, nous avons besoin de lui pour ne pas effrayer la partie radicale de la classe ouvrière que nous avons à gagner. On nous a toujours représentés comme des croque-mitaines, et notre alliance avec Millerand rassure les timorés. — Le 5 mars, nous commencerons la tournée de réunions; nous débiterons par Roubaix et Lille² où nous sommes certains de remporter un grand succès. — Ces réunions sont capables de déterminer un grand courant dans l'opinion publique, on pourra peut-être emballer les ouvriers. Tous les partis commencent à s'adresser au pays en vue des prochaines élections³: la séance de jeudi n'a été qu'un déballage de programmes électoraux⁴: on parlait au pays et non à la Chambre. — Déjà les anti-sémites et les catholiques se remuent. — De Mun a été à St-Étienne, où il y a beaucoup de catholiques; les amis m'ont fait venir pour détruire l'effet produit par son discours: dans la même salle, devant 2.000 auditeurs, j'ai fait le procès du Panama et j'ai montré que les catholiques y avaient bu à pleines rasades, tout comme les opportunistes⁵. Ils ont essayé de m'inter-

1. Goblet était rédacteur à *La Petite République*, journal de Millerand.

2. Millerand, Jaurès, Lafargue et Guesde vont faire toute une série de meetings communs. Le 4 mars, à la veille des élections municipales dans cette ville, ils parleront à Roubaix. Le 5 mars un meeting aura lieu à Calais avec Millerand et Lafargue, le 9 mars à Lille avec les quatre orateurs.

3. Les élections législatives auront lieu le 20 août et le 3 septembre 1893.

4. Ce fut notamment le cas du discours de Millerand à la séance du 16 février (cf. *Petite République* du 13 novembre 1893, p. 2).

5. Le meeting de Saint-Étienne se tint le 10 février, celui de Cours, le 11.

rompre, mais ils ont été expulsés. De là j'ai été à Cours et à Thizy, deux petites villes industrielles du Rhône; j'ai obtenu le même succès : le gouvernement qui tenait sans doute à savoir de quelle façon nous engagerions la campagne électorale m'a fait suivre par des agents qui sténographiaient mes paroles. Ces réunions sont d'un bon augure pour celles que nous voulons entreprendre.

Il y a accalmie dans la Chambre, mais il ne faut pas croire que cela soit fini : après le Panama, qui n'a pas encore dit son dernier mot, il y a d'autres scandales. Les monarchistes veulent faire les élections au cri de : *A bas les voleurs!* et pour cela ils promettent de faire des révélations, d'ici au dernier jour de la Chambre actuelle. Faut-il qu'ils soient bêtes ces républicains qui n'ont rien trouvé à lancer contre les droitiers ! — L'infériorité politique de l'heure présente dépasse l'imagination.

Un mot personnel : j'ai bien expulsé mon tenia depuis des années, mais malheureusement il m'avait abimé le tube digestif qui n'est pas encore réparé.

Amitiés à Mme Louise et cordialement.

Paul LAFARGUE.

514. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 25 févr. 1893.

Mon cher Lafargue,

Comme le temps passe ! le vieux Harney¹ me rappelle ce matin qu'hier était l'anniversaire de la révolution de février. « Vive la République ! » Mon Dieu, nous avons tant d'autres anniversaires à célébrer maintenant qu'on oublie ces dates demi-bourgeoises. Et dire qu'en cinq ans il y a[ura] un demi-siècle que cela s'est passé. Alors on s'enthousiasmait pour la république — *r* minuscule; depuis qu'on l'écrit avec une R majuscule, elle ne vaut plus rien, excepté comme étape historique presque surannée.

Votre discours² était très bon et je ne regrette qu'une chose,

1. Le vieux militant chartiste Harney qui avait émigré en Amérique et qui depuis 1890 était revenu définitivement en Angleterre. (N. R.)

2. Il s'agit du discours de Lafargue à la Chambre. Voir lettre 513. (N. R.)

qu'il n'ait pas été prononcé il y a deux mois. Mais mieux vaut tard que jamais; je ne m'étonne pas que Chambre et presse l'aient trouvé intempestif; si nous voulions attendre leur *placet*, nous ne nous délierions la langue jamais. Quant aux rad[icaux] soc[ialistes] à la Millerand et Cie, il est absolument nécessaire que l'alliance avec eux soit basée sur le fait que notre parti est un parti à part, et qu'ils doivent le reconnaître. Ce qui n'exclut nullement une action commune aux prochaines élections pourvu que le partage des sièges, à contester en commun, se fasse suivant l'état actuel des forces respectives; ces messieurs ont l'habitude de réclamer la part du lion.

Si vos discours à la Chambre n'ont plus le même retentissement que d'abord, que cela ne vous décourage pas. Voyez nos amis en Allemagne, ils ont été hués pendant des années, et maintenant les 36 dominent le Reichstag. Bebel m'écrit : si nous étions quatre-vingts ou cent (sur 400 membres) le Reichstag deviendrait impossible. Il n'y a pas un débat sur n'importe quel sujet où nous n'intervenions pas, et nous sommes écoutés par tous les partis. Le débat sur l'organisation socialiste de l'avenir a duré cinq jours, et le discours de Bebel¹ a été demandé en 3 millions et demi d'exemplaires. Maintenant ils feront imprimer tout le débat en brochures à cinq sous, et l'effet, déjà immense, sera double !

Vous avez parfaitement raison de préparer les élections. Nous devrions conquérir au moins 20 sièges. Vous avez l'immense avantage de savoir, par les élections municipales², l'état *minimum* de vos forces dans chaque localité; car je compte que, depuis mai dernier, vous avez gagné considérablement. Cela vous aidera beaucoup dans la distribution des candidatures entre vous et les rad[icaux] soc[ialistes]. Mais peut-être vous préférerez de poser vos candidatures partout où vous avez de la chance, sous réserve de les retirer, s'il le faut, en faveur des radicaux, au ballottage, en cas que ces derniers aient eu plus de voix.

Ce qu'il importe le plus aux élections, c'est d'établir une fois pour toutes que c'est notre parti qui représente en France le socialisme, et que toutes les autres fractions plus ou moins socialistes — broussistes, allemanistes, blanquistes purs et impurs — n'ont pu jouer un rôle à côté de nous que par les divisions incidentes à une phase plus ou moins enfantine du mouvement prolétarien; mais que maintenant la période des maladies d'enfance est passée, que le prolétariat français a atteint pleine conscience

1. C'est le 3 février qu'en réponse aux théories du leader progressiste Eugène Richter, Bebel prononça un premier discours au Reichstag sur l'organisation socialiste de l'avenir. Il en prononça un second le 7 février. (Voir notes 4 et 5, p. 237.) (N. R.)

2. Les élections municipales avaient eu lieu les 1^{er} et 8 mai 1892 et les socialistes y recueillirent 160.000 voix et s'emparèrent de 27 municipalités. (N. R.)

de sa situation historique. Si nous avons 20 mandats, les autres ensemble n'auront pas tant, car ils en perdront plutôt qu'ils n'en gagneront. Et alors ça marchera. En attendant *soignez votre réélection*, il me paraît que vos absences de la Chambre n'ont pas trop contribué à la rendre sûre.

Le Panama n'est pas mort, bien s'en faut. Et c'est une honte qu'on laisse aux royalistes et à leurs alliés douteux le soin et l'honneur des révélations. Ils ne pourront avoir un meilleur cri que celui de : A bas les voleurs, et si la grande masse de la campagne *bête* leur donne raison contre les républicains, c'est la lâcheté des républicains *radicaux* qui leur aura valu ce succès. Vous dites que la république n'est pas en danger, que les députés sont revenus des vacances avec cette certitude; alors il fallait donner de toutes ses forces et ne pas se laisser confondre par le silence avec les voleurs. Vous avez bien raison : l'infériorité politique de toute la bourgeoisie dépasse l'imagination.

Le seul pays où la bourgeoisie ait encore un peu de bon sens, c'est l'Angleterre. Ici la formation du parti ouvrier indépendant (bien qu'en germe encore) et son action dans les élections du Lancashire et du Yorkshire ¹ a mis du feu sous le cul du gouvernement; il se remue, il fait des choses inouïes pour un gouvernement libéral². Le registration bill 1. unifie le suffrage pour toutes les élections parlementaires, municipales, etc. 2. ajoute au vote ouvrier au moins 20-30 p. 100, 3. ôte les frais des listes électorales des épaules des candidats et les met sur celles du gouvernement. Le paiement d'honoraires aux députés est assuré pour la prochaine session; puis un tas de mesures juridiques et économiques en faveur des ouvriers. Enfin les libéraux reconnaissent que, pour s'assurer le pouvoir dans le présent, il ne leur reste que d'accroître la puissance politique de la classe ouvrière qui naturellement les foutra à la porte après. Les torys, de l'autre côté, sont pour le moment d'une stupidité sans borne. Mais une fois le Home rule passé en loi, ils verront qu'il ne leur reste que d'entrer en lice pour la possession du pouvoir, et à cela il n'y a plus qu'un seul moyen :

1. L'Independent Labour Party s'était constitué en janvier 1893 à Bradford avec à sa tête Keir Hardie. Aux élections de Huddersfield (Yorkshire) l'action ouvrière avait entraîné l'échec du candidat du gouvernement. (N. R.)

2. Dans sa séance du 20 février 1893, la Chambre des Communes a procédé à la première lecture de deux projets de loi tendant à modifier le système d'inscription sur les listes électorales. Le gouvernement se propose, par ces « bills », d'abolir autant que possible les inégalités qui sont un obstacle à la libre manifestation des opinions des électeurs. Il envisage notamment la suppression de tout cens électoral; la création de fonctionnaires spéciaux, nommés et payés par les conseils municipaux, et chargés de dresser les listes électorales; l'établissement d'un seul registre d'électeurs pour toutes les sortes d'élections (législatives, municipales ou autres). (N. R.)

gagner le vote ouvrier par des concessions politiques ou économiques; donc, libéraux et conservateurs ne peuvent [pas] ne pas accroître la puissance de la classe ouvrière, ne pas accélérer le moment qui les rendra impossibles les uns et les autres.

Parmi les ouvriers ici, ça marche. Les ouvriers commencent de plus en plus à s'apercevoir de leur force, et de ce qu'il n'y a qu'un moyen d'en user, c.-à-d. par la formation d'un parti indépendant.

En même temps le sentiment international gagne du terrain. Enfin, ça marche partout.

En Allemagne, la dissolution du Reichstag est toujours possible; elle perd cependant de probabilité, tout le monde en a peur excepté nous autres. Nous aurions 50-60 mandats.

Le 26 mars il y aura conférence internationale à Bruxelles pour le Congrès de Zurich. Y irez-vous?¹

Good riddance to your tænia², et ménagez votre intestin, j'allais faire un irish bull³ en disant : c'est le nerf de la guerre !

Bien à vous,

F. ENGELS.

515. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 25 febr. 93.

My dear Laura,

You know the saying that the most important part of a woman's letter always is the Postscript. But it's an infernal calumny, and I am going to prove it. In my last letter I not only did not put the principal subject in the body of the letter, but not even in the postscript, and have now to send it in a separate note.

And this is, about your silver wedding here on the 2nd of April. You know you have promised, and I keep you to your word. Now as it is as likely as not, or rather more likely, that Paul will have to go to the Brussels Conference, March 26 th, would it not be the best if you came direct from Paris about the same time he goes to Brussels and left him to come over from thence? Unless

1. C'est Ferroul qui représentera le Conseil national du Parti ouvrier français. (N. R.)

2. Pour votre ténia, bon débarras ! (N. R.)

3. Une gaffe (N. R.)

you prefer going with him and having a look at your native place which, I am told, has much improved in order to show itself worthy of the honour you conferred on it.

Anyhow it seems to me that it is getting time to make some preparations for the happy event, and so, not being able, or rather having forgotten to add this postscript to my last letter to you, I now tack it to the letter for Paul and hope you will take it into your most serious consideration and let us know your pleasure as soon as may be convenient.

Love from Louise and
Your ancient admirer,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 25 février 93.

Ma chère Laura,

Tu connais le dicton selon lequel la partie la plus importante d'une lettre de femme est toujours le post-scriptum. Mais c'est une calomnie infernale et je vais t'en donner la preuve. Dans ma dernière lettre, non seulement je n'ai pas mis le sujet principal dans le corps de la lettre, mais même pas dans le post-scriptum, et il faut à présent que je t'adresse à cet effet un mot séparé.

Il s'agit de tes noces d'argent qui seront célébrées ici le 2 avril ! Tu sais que tu as promis, et je t'obligerai à tenir parole. Or, comme il est assez probable et plus que probable que Paul devra se rendre à la conférence de Bruxelles le 26 mars, ne vaudrait-il pas mieux que tu viennes directement de Paris à l'époque où il se rendra à Bruxelles d'où il pourrait nous rejoindre ici ? A moins que tu ne préfères l'accompagner et jeter un coup d'œil sur ta ville natale¹, qui, me dit-on, a beaucoup embelli afin de se montrer digne de l'honneur que tu lui as fait ?

En tout cas il me semble qu'il serait temps de prendre quelques dispositions en vue de cet heureux événement, et puisque j'ai été dans l'impossibilité ou plutôt que j'ai oublié d'ajouter ce post-scriptum à ma dernière lettre, je le joins maintenant à la lettre pour Paul. J'espère que tu le prendras très sérieusement en considération et que tu nous feras savoir ton bon plaisir le plus tôt possible.

Amitiés de Louise et de
ton vieil admirateur,

F. ENGELS.

1. Laura était née à Bruxelles le 26 septembre 1846. (N. R.)

516. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

March 6th 93.

My dearest General,

A thousand thanks for your kind letters. The letters were well, but the postscript was weller and the best bit of literature I had enjoyed for many a month, not excepting your own *Ursprung*. You will have been saying: "as that fool Löhr doesn't write, there must be something wrong again somewhere; *quelque chose qui cloche*. Now, my dear General, just put yourself in my place for a few minutes. I only see Paul by fits and starts and spend a good deal of my time in packing and unpacking, or rather in making up and unmaking his "baluchon" as he calls the bundle he sets out with. There was never a deputy to travel after such a fashion. It's anything but respectable, I assure you. And greatly as we both long to see you (Paul said on starting: "sacristi, qu'il me tarde de revoir le général!"), I have all this time been kept in suspense. For, as Paul, on his return from the North is to *do* the South (Marseilles, Narbonne, Bordeaux, etc., etc.), flanked by Guesde and Millerand, there has been no finding out whether, how, and when, he should be able to go to London. And I own I didn't see how I could fête our silver wedding without him. It would be easier to act the play of Hamlet without Hamlet. For my part, I had for some time past shaken myself free of all clogs and had got my servant girl to give me leave of absence for a week or ten days.

But all's well that ends well and hurrah! we're coming over in the last days of March and we mean to be as troublesome as ever.

By the bye, my dear General, do you remember a certain day in April, 1868, when you lunched with us after our "laughable" journey to the registry office and how you cracked a lot of silly jokes at a very silly girl's expense and set her a-crying? Well, I'm considerably older at this hour of the day and a bit better *cuirassée*.

Paul left for Lille on Saturday; to-day he is at Calais (where, as he writes, *il prendra un peu d'air marin*); to-morrow he lectures at Gand and on Thursday there's to be a big meeting at Lille with Jaurès, Millerand, Guesde, Paul and Baudin.—From the report in the *Petite République* you will see what are the respective attitudes of the radicals and the socialists. Paul spoke very well, I fancy, and the Parti Ouvrier does not, I am sure, commit itself by this alliance with the rads. Of course the object of the

latter, who are in a poor way, is to recruit the soldiers they're in want of among the socialists. But the socialists are on their guard. Probably our people will run candidates wherever there is a chance of success, "quittes, as you say, à se retirer au ballottage en faveur des radicaux".

Millerand and Jaurès are very popular: they are men of talent and good debaters. Jaurès, who is in Malon's good graces, is reputed a great philosopher: ancien élève de l'école normale supérieure, professeur de philosophie à la faculté de Toulouse, etc. His Latin thesis, read to the jury of the Sorbonne, on "les origines du socialisme allemand"—much bepraised by all those who have not understood it—and of which I have read a translation in the *Revue Socialiste*, is as confused a piece of pseudo-philosophy as one can hope to meet with in or out of France.

In your letter to me you ask: *why* does Paul travel thus? Now I, who have no sort of desire to see Paul everlastingly knocking about and knocking himself up, must say that I am convinced that our success in the last municipal elections and that our sole chance of success in the forthcoming general elections depended, and will depend, on the continued presence and agitation in the provinces of Paul, Guesde and Baudin. How are they to organize the party, with no money in their pockets and no paper of their own, if not by stumping the country! It is true that the work that would suffice to employ some 20 or 30 deputies has to be done by two or three. Thivrier and Lachize are no good, Aimel and Couturier "can't talk", Ferroul is rather limp and Jourde is rather lazy.—Baudin is a capital agitator and renders great service.—I will write to Louise tonight.

Your LÖHR.

TRADUCTION

6 mars 93.

Mon très cher Général,

Mille fois merci pour vos bonnes lettres. Les lettres étaient fort bien, mais le post-scriptum était encore mieux : c'est la plus belle littérature que j'aie savourée depuis des mois, sans même excepter votre *Origine de la famille*. Vous avez dû dire : comme cette sottise de Löhr n'écrit pas, il doit y avoir de nouveau quelque chose qui ne va pas, *quelque chose qui cloche*. Mon cher Général, mettez-vous à ma place pour quelques minutes. Je ne vois Paul que par intermittence et je passe une grande partie de mon temps à emballer et à déballer, ou plutôt à faire et à défaire son « baluchon », comme il appelle le ballot avec lequel il se met en route. On n'a jamais vu député voyager de telle façon. Cela n'a rien de respectable, je vous assure. Et quelle que soit notre envie à tous deux de

vous voir (Paul a dit au moment de partir : « Sacristi, qu'il me tarde de revoir le Général ! »), je suis demeurée pendant toute cette période dans l'incertitude. Paul, en effet, à son retour du Nord, doit faire le Midi¹ (Marseille, Narbonne, Bordeaux, etc., etc.), flanqué de Guesde et de Millerand, et il n'y a pas moyen de savoir quand et comment il pourrait aller à Londres. Et j'avoue ne pas voir comment fêter nos noces d'argent sans lui. Il serait plus aisé de jouer *Hamlet* en supprimant le personnage de Hamlet. Pour ma part, je m'étais depuis quelque temps libérée de toute entrave et j'avais reçu de ma bonne l'autorisation de m'absenter pour une semaine ou une dizaine de jours.

Mais tout est bien qui finit bien, et, hurra ! nous arriverons dans les derniers jours de mars, et nous avons l'intention d'être aussi importuns que par le passé.

A propos, mon cher Général, vous rappelez-vous certain jour d'avril 1868 où vous avez déjeuné avec nous après notre « ridicule » voyage au bureau de l'état-civil, et les innombrables et sottes plaisanteries que vous avez faites aux dépens d'une fille très sotte qui s'est mise à pleurer ? Ma foi, je suis passablement plus vieille aujourd'hui et un peu mieux cuirassée.

Paul est parti pour Lille samedi ; aujourd'hui il est à Calais où, m'écrit-il, il prendra un peu d'air marin ; demain il fait une conférence à Gand et jeudi il doit y avoir un grand meeting à Lille avec Jaurès, Millerand, Guesde, Paul et Baudin. En lisant le compte rendu de *La Petite République*², vous verrez quelle est l'attitude respective des radicaux et des socialistes. Paul a très bien parlé, j'imagine, et le Parti Ouvrier ne se compromet pas, j'en suis sûre, par cette alliance avec les rad[icaux]. Naturellement l'objectif de ces derniers, qui sont en mauvaise posture, est de recruter les soldats qui leur manquent dans les rangs socialistes. Mais les socialistes sont sur leurs gardes. Il est probable que nos amis présenteront des candidats partout où existe une chance de succès, « quittes, comme vous dites, à se retirer au ballottage en faveur des radicaux ».

1. Cette tournée dans le Midi aura lieu entre le 12 et le 19 mars. (N. R.)

2. *La Petite République* en date du 7 mars 1893 rend compte (p. 1/IV) de la conférence de Calais. Dans son discours, Millerand souligne que les prochaines élections se feront, non plus sur des personnes, mais sur des programmes. Il développe ensuite le programme — maximum pour les uns, minimum pour les autres — sur lequel les véritables républicains et les socialistes pourront faire l'union : révision de la Constitution avec une Chambre unique renouvelable partiellement, nationalisation de la Banque de France, des mines et des chemins de fer.

Intervenant ensuite, Lafargue rappellera que son parti, « qui ne fut ni au boulangisme ni au cadettisme », est prêt à soutenir le programme qui vient d'être présenté par Millerand, concluant : « Nous acceptons de marcher à la bataille avec Millerand pour obtenir la réalisation de ce programme, quitte à aller ultérieurement plus loin. » (N. R.)

Millerand et Jaurès sont très populaires : ce sont des hommes de talent et de bons orateurs. Jaurès, qui est dans les bonnes grâces de Malon, a la réputation d'être un grand philosophe : ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de philosophie à la Faculté de Toulouse, etc. Sa thèse latine, présentée devant le jury de la Sorbonne, sur *Les Origines du socialisme allemand*, fort vantée par tous ceux qui n'y ont rien compris, et dont j'ai lu une traduction dans *La Revue Socialiste*¹, est un morceau de pseudo-philosophie qui égale par sa confusion tout ce qu'on peut espérer trouver en France et ailleurs.

Dans votre lettre vous me demandez *pourquoi* Paul voyage tant. Cela ne m'amuse pas du tout de voir Paul sans cesse rouler sa bosse et s'éreinter, mais je dois dire que je suis convaincue que nos succès aux dernières élections municipales et que notre seule chance de succès aux prochaines élections générales ont dépendu et dépendront de la présence continuelle et du travail d'agitation en province de Paul, de Guesde et de Baudin. Comment organiser le parti sans argent en poche et sans journal à nous, sinon en allant parler partout ? Il est exact que ce travail qui suffirait à employer vingt ou trente députés doit être fait par deux ou trois. Thivrier et Lachize ne valent rien, Aimel et Couturier « ne savent pas parler », Ferroul est peu dégourdi et Jourde est assez paresseux. Baudin est un excellent agitateur et rend de grands services. J'écrirai ce soir à Louise.

Votre

LÖHR.

517. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Eastbourne, 28 Marine Parade,
14th March 1893.

My dear Laura,

Well, that was a pleasant letter of yours. So we expect you as early as possible in the course of next week, and once here, we shall not let you cross the Channel again under, *at least*, a fortnight or three weeks; even if the "honourable member" could not be spared from his agitating tour for so long.

1. *La Revue Socialiste* avait publié la thèse de Jaurès dans ses numéros 90 (juin 1892, pp. 641-659), 91 (juillet 1892, pp. 11-30) et 92 (août 1892, pp. 151-167). (N. R.)

We shall return on Friday to London. On Saturday Louise and I have both promised to speak at the joint Commune Celebration of the Verein and Bloomsbury Society—a *joint* festival, though I'd rather have a good butcher's joint. The Sunday following is the Brussels Conference—that is to say the *second* Sunday following, viz. the 26th; you do not say whether Paul will be there, though it would be *very* important, on account of certain intrigues carried on by the old clique Hyndman-Brousse-Allemane, supported, for the time being, by Seidel the secretary of the Zurich Committee; evidently a last attempt is going to be made by this broken down lot to prepare for themselves a more favourable position at the Congress. From Brussels, Bebel is almost certain to come to London for a few days and maybe Liebknecht too. Now I should be uncommonly glad to have Paul and Bebel here together for a few days in order to do away once for all with certain French prejudices against B[e]bel who is by far the best man we have in Germany, in spite of what the French may consider his Teutonic rudeness. So you see I have a special interest of a political character, besides the personal one, in your showing up here early in the week.

I do not at all object to a tour de France made by Paul in an organised electoral campaign; on the contrary, I consider it a capital move. But a deputy after all has certain duties in the Chamber, especially in this Panama time, and as every election depends, after all, on the votes of a goodly number of plus ou moins indifférent philistines, it struck me that his re-election might be put in jeopardy by his neglect of his parliamentary functions. Indeed I have heard something to that effect hinted at. And when I saw his continued absence during some very important moments of the Panama crisis, I could not help thinking that he was losing some very important chances, and that all this could be brought up against him. Après tout, it would be too much generosity on his part, to prepare seats for others and lose his own. If you were as strong in France as our people in Germany, where above twenty seats belong to us almost *et par droit de conquête et par droit de naissance*, then it would be different, but then such violent campaigns would not be required either.

Today is Mohr's dying day, and just the tenth anniversary. Well, in strict confidence I can tell you, that the 3rd volume is as good as ready. The most difficult section, Banks and credit, is finished; only two more sections remain, of which only one (Rent of Land) may offer some *formal* difficulties. But all that remains to be done is mere child's play to what I had to do. Now I need no longer fear interruptions. What I have not been able to get before this last winter, was 4-5 months clear of such interruptions; now I've had them and the thing is as good as done. Only don't tell any one, as I cannot yet fix the time, within a couple of months, when the Ms. can go to the printer's.

As to what you say of Jaurès, that fills me with terror. Normalien et ami, sinon protégé, de Malon—which of the two is worse? And yet, neither of them is a qualification equal to the superiority of a man who can write in Latin on the origin of German Socialism.

Now then I must close. The sooner we hear from you in London about the day of your arrival and the earlier you fix that date, the better. Ainsi donc, au revoir, from Louise and

your old

F. ENGELS.

Of course I shall send you a bit of a compromising document—a trifle of a . . . cheque, saving your presence! I have not got any here with me, else it would follow herewith.

TRADUCTION

Eastbourne, 28, Marine Parade,
14 mars 1893.

Ma chère Laura,

Ma foi, ta lettre était bien agréable. Nous espérons donc te voir dès le début, si possible, de la semaine prochaine, et une fois ici, nous ne te laisserons pas repasser la Manche avant *au moins* quinze jours ou trois semaines, même si « l'honorable député » ne peut se soustraire à sa tournée d'agitation pendant ce temps-là.

Nous rentrerons vendredi à Londres. Samedi, Louise et moi avons tous deux promis de parler à la célébration de la Commune, organisée conjointement par le Verein¹ et la Bloomsbury Society; j'avoue que je préférerais faire un bon repas. Le dimanche suivant, ce sera la conférence de Bruxelles², ou plus exactement le dimanche *d'après*, c'est-à-dire le 26. Tu ne dis pas si Paul y sera. Ce serait pourtant *très* important, à cause de certaines intrigues que mène la vieille clique Hyndman-Brousse-Allemane, avec pour le moment l'appui de Seidel, secrétaire du comité de Zurich. De toute évidence, une dernière tentative va être faite par cette clique usée pour se ménager des positions plus favorables au congrès. De Bruxelles, Bebel viendra presque certainement à Londres pour quelques jours, et peut-être Liebknecht aussi. Je serais particulièrement content d'avoir ici en même temps, pendant quelques jours, Paul et Bebel pour en finir une fois pour toutes avec certains préjugés des Français contre B[ebel] qui est de loin l'homme le meilleur que nous ayons en Allemagne, en dépit de ce qui pourrait passer aux yeux des Français pour de la grossièreté

1. L'Association des ouvriers allemands communistes de Londres (N. R.)

2. Pour la préparation du congrès socialiste international de Zurich en août 1893. (N. R.)

teutonne. Tu vois donc que j'éprouve un intérêt politique particulier, outre l'intérêt personnel, à vous voir ici dès le début de la semaine.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que Paul fasse un tour de France au cours d'une campagne électorale organisée; j'estime au contraire que c'est une excellente idée. Mais un député a tout de même certains devoirs à la Chambre, surtout en cette période de Panama, et comme toute élection dépend en somme des voix de bon nombre de philistins plus ou moins indifférents, je trouve que sa réélection risque d'être compromise s'il néglige ses devoirs parlementaires. Je dois dire que j'ai entendu des allusions dans ce sens. Et quand j'ai constaté son absence prolongée à des moments très importants de la crise de Panama, je n'ai pu m'empêcher de trouver qu'il manquait des occasions très importantes et qu'on pourrait lui faire un jour grief de tout cela. Après tout, ce serait un excès de générosité de sa part que d'assurer des sièges aux autres et de perdre le sien. Si vous étiez aussi forts en France que nos amis en Allemagne, où plus de vingt sièges nous appartiennent en quelque sorte et par droit de conquête et par droit de naissance, alors ce serait différent, mais des campagnes aussi violentes ne seraient pas nécessaires non plus.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Mohr, le dixième. Ma foi, strictement en confidence, je peux te dire que le troisième volume est pour ainsi dire prêt. La section la plus difficile (les banques et le crédit) est terminée; il ne reste plus que deux sections, dont seule l'une (la rente foncière) peut présenter des difficultés de forme. Mais tout ce qui reste à faire est un jeu d'enfant en comparaison de ce que j'ai dû faire. Je n'ai plus besoin maintenant de redouter les interruptions. Ce qu'il n'y a pas eu moyen d'obtenir avant ce dernier hiver, c'est quatre ou cinq mois sans aucune de ces interruptions; cette fois j'ai pu les avoir et c'est pour ainsi dire terminé. Mais n'en parle à personne, car je ne pourrai guère avant deux mois fixer le moment où le manuscrit pourra aller à l'imprimerie.

Ce que tu dis de Jaurès me remplit de terreur. Normalien et ami, sinon protégé, de Malon, lequel des deux est le pire? Et pourtant, aucun de ces deux titres ne se compare à la supériorité d'un homme qui sait écrire en latin sur les origines du socialisme allemand.

Il faut maintenant que je m'arrête. Plus tôt nous saurons à Londres le jour de ton arrivée et plus tôt tu fixeras cette date, mieux cela vaudra. Ainsi donc, au revoir. Amitiés de Louise et de

ton vieux

F. ENGELS.

Naturellement je t'enverrai un petit document compromettant, une bagatelle de... chèque, sauf ton respect! Je n'en ai pas sous la main, sinon je le joindrais.

518. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 21 March 93.

My dear Löhr,

I hope you had my letter from Eastbourne. We returned here on Friday all the better for our holiday.

Today I have a letter from that eternal bore Argyriades (zu deutsch Silbermannssohn, and quite as depreciated as the meta he takes his name from) asking me for an "article" (rien que ça !) for his numéro unique of his May Journal; and that in the name of the Commission d'organisation de la Manifestation du 1^{er} mai—cet Argyriadès argenté n'est pas l'homme aux trois cheveux comme Cadet Roussel[le], mais bien l'homme aux trois adresses : 1. Question sociale, 5, bould S. Michel, in a red flag over the left; 2. Commission d'organisation, 108, rue du Temple, in a timbre over the right; and 3. P. Argyr. himself, 49, rue de Rivoli, over the leaf at the bottom.

Well, as I am quite in the dark about the ins and outs, the amitiés, inimitiés and neutralités of the various sets in Paris, I don't know what to reply and should be glad if you would kindly tell me how our friends are placed with regard to the Commission d'organisation in general and the silvery Grec and his Blanquistes friends in particular and what I had better do? As to an article, that is out of the question; at the very outside I should send him what the Yankees call a "sentiment".

And perhaps you can tell us at the same time when we may expect you here? Which question reminds me of something else, namely of the necessity of not forgetting to enclose the cheque for ten pounds with wich I remain, with love from Louise

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 21 mars 93.

Ma chère Löhr,

J'espère que tu as reçu ma lettre d'Eastbourne. Nous sommes revenus ici vendredi et nos vacances nous ont fait du bien.

Aujourd'hui je reçois une lettre de cet éternel raseur d'Argyriadès (c'est-à-dire fils de l'homme en argent, et tout aussi déprécié que le métal d'où il tire son nom). Il me demande un article (rien que ça !) pour le numéro unique de son journal de mai et cela au nom de la Commission d'organisation de la manifestation du 1^{er} mai. Cet Argyriadès argenté n'est pas l'homme aux trois cheveux comme Cadet Rousselle, mais bien l'homme aux trois adresses : 1. Question sociale, 5, bd St-Michel, dans un drapeau rouge sur la gauche; 2. Commission d'organisation, 103, rue du Temple, sur un cachet à droite; et 3. P. Argyr[iadès] lui-même, 49, rue de Rivoli, en bas de page au verso.

Ma foi, comme je n'entends rien aux tenants et aux aboutissants, aux amitiés, inimitiés et neutralités des divers groupements de Paris, je ne sais quoi répondre, et tu serais bien gentille de me dire quelle est la position de nos amis à l'égard de la Commission d'organisation en général et de ce Grec argenté et de ses amis blanquistes en particulier. Dis-moi ce que je dois faire. Quant à un article, il n'en est pas question; tout au plus lui enverrai-je ce que les Yankees appellent un « *sentiment* »¹.

Et peut-être pourras-tu nous dire en même temps à quelle date nous pouvons t'attendre. Question qui me rappelle autre chose, à savoir qu'il ne faut pas que j'oublie de joindre le chèque de 10 livres. Je te transmets les amitiés de Louise et reste

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

519. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 23.3.93.

Mon cher Engels,

Votre chèque, comme toujours, est venu comme la manne dans le désert : nous étions en train de faire des plans pour nous procurer l'argent du voyage. Les fins de mois sont terribles depuis que je suis député; car les dépenses ont considérablement augmenté et

1. Les Américains désignent ainsi une pensée aimable exprimée en portant un toast. (N. R.)

il n'y a pas moyen d'économiser ni d'écrire des articles pour se créer des ressources.

Je suis rentré lundi matin, éreinté de ma tournée de conférences, je me suis payé des séances de sommeil de 12 heures consécutives. En 12 jours j'ai fait 3.671 kilomètres et 9 grandes réunions publiques; dans deux, celles de Nantes et de Thizy, j'étais seul. Partout des foules énormes assistaient aux réunions; à Narbonne, Calais et Montpellier plus d'un millier de personnes nous attendaient à la gare; les communes environnantes envoyaient des délégations: à Montpellier, il y avait 19 délégations et 32 à Narbonne de 8 à 12 personnes chaque. Un syndicat agricole a envoyé 50 de ses membres et a dépensé plus de 200 francs en frais de déplacement; des paysans à Thizy, venus en groupe, ont fait des 12 et 14 kilomètres pour se rendre à la réunion. Par ces réunions, nous agitions davantage les populations que les parlementaires avec leurs discours au Palais-Bourbon, tronqués et défigurés par la presse.

Je ne perds pas de vue ma circonscription, je l'ai bien travaillée cet hiver; j'y ai formé des comités de femmes, que l'on appelle en dérision des *Amazones de Lafargue*, mais qui me seront d'une très grande utilité aux élections. — Le journal régional, *Le Travailleur*, est devenu bi-hebdomadaire et tire à 15.000 exemplaires; nous avons des comités un peu partout; nous espérons emporter 4 sièges dans le département; nous présenterons une douzaine de candidats, qui nous serviront à maintenir en respect nos adversaires au deuxième tour. Dans le Nord, les opportunistes et les catholiques sont à couteaux tirés, nous nous servirons de leurs haines pour les battre.

Je serai heureux de rencontrer Liebknecht et Bebel à Londres; mais je n'ai nulle prévention contre Bebel; je vous ai seulement dit qu'au point de vue international la conduite de L[iebknecht] avait été plus carrée et plus nette, et c'est une des raisons pour lesquelles le nom de L[iebknecht] est si populaire parmi nous.

Je ne pourrai pas aller à Bruxelles; je ne comprends pas la nécessité de cette conférence; c'est une fausse manœuvre que l'on pourra retourner contre nous. Ferroul ou Bonnier iront à la conférence. Guesde est souffrant.

Nous partirons pour Londres dans les premiers jours de la semaine: nous vous écrirons.

Le bonjour à Mmc Louise et cordialement.

Paul LAFARGUE.

Nous tous nous écrivons dans le *Journal du 1^{er} Mai*, édité par Argyriades; envoyez une courte lettre.

520. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26/3/93.

Mon cher Engels,

A moins d'événements imprévus, et dans ce cas nous prévenirons télégraphiquement, nous serons chez vous mardi soir vers les 7 heures, nous venons par Boulogne.

N'écrivez pas à Argyriadès : tout est rompu entre les vaillantistes, allemanistes et nous¹ : envoyez plutôt votre lettre à Guesde pour notre numéro du 1^{er} Mai².

Amitiés et à mardi soir.

Cordialement.

Paul LAFARGUE.

521. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 14/4/93.

Mon cher Engels,

Je suis arrivé hier au Perreux et ce matin on est venu me chercher pour retourner à Amiens³, où ma présence est nécessaire pour contenir la police.

1. Le Parti ouvrier français ayant proposé que le 1^{er} Mai soit marqué par des délégations aux mairies et aux élus, et la commission provisoire d'organisation ayant repoussé cette proposition par 25 voix contre 17 et 9 abstentions, l'Agglomération parisienne se retire de la commission d'organisation. (Voir *Le Socialiste* du 26 mars 1893, p. 1/II-III). (N. R.)

2. Le texte d'Engels paraîtra sous le titre : « Quand même » dans *Le Socialiste* du 23 avril 1893 (p. 2/IV-3/I). On trouvera cette déclaration en annexe. (N. R.)

3. Le 5 avril avait éclaté à Amiens une grève dans les tissages. Les ouvriers réclamaient la journée de travail de 11 heures payée 12. Dans

Je pars à 6 heures. Je vous écris de chez Guesde, qui vous demande de lui envoyer le plus tôt possible le mot pour le 1^{er} Mai. Laura est très bien arrivée.

Amitiés à Mme Louise.
Cordialement.

Paul LAFARGUE.

Adresse de Guesde : 26, av. d'Orléans, à Paris.

522. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 19.IV.93.

Mon cher Engels,

Ce qui se passe à Amiens est extraordinaire et symptomatique. La ville a environ 80.000 habitants; son industrie est celle des velours de coton. Le mouvement boulangiste y fut assez puissant pour envoyer un député à la Chambre, M. Millevoye. L'année dernière, Guesde et moi nous allâmes y faire plusieurs réunions, qui furent assez suivies, mais qui n'exercèrent pas assez d'action pour faire pénétrer quelques-uns des nôtres au conseil municipal, en mai dernier. Heureusement nous y trouvâmes un homme d'une trentaine d'années, Boucher, dit Doudelet. Il est le bâtard d'un des grands teinturiers de la ville; sa mère, une actrice, l'a abandonné; c'est son père qui a pris soin de son éducation; mais à 15 ans il a planté là le collègue, s'est fait ouvrier; il a été à Roubaix, il a mené une vie errante très agitée, faisant un peu de tous les métiers. Depuis deux ans il est retourné à Amiens, où il a introduit le genre de propagande employé à Roubaix et dans tout le Nord. Son énergie, activité et instruction socialiste n'ont pas tardé à lui donner une grande influence sur les ouvriers teinturiers, il les a organisés, disciplinés et tous jurent par lui. Il est lui-même ouvrier

toute la région, des usines avaient débrayé par solidarité. Lafargue avait fait un premier voyage à Amiens le 10 avril et tenu un meeting. Le 11, la grève se terminait par la victoire des travailleurs. Dans l'après-midi du 13, les teinturiers débrayaient parce que les nouveaux tarifs n'étaient pas affichés. Rappelé par Doudelet, Lafargue repart pour Amiens où il fera, dans la soirée du 14, une conférence aux grévistes. (N. R.)

teinturier; et, comme tous les ouvriers de sa corporation, il est batailleur, casse-cou et parfois il boit un coup de trop; ces défauts ont consolidé l'empire qu'il avait su prendre sur eux.

Les ouvrières des tissages de velours ayant réclamé l'application de la nouvelle loi qui réduit leur travail à 11 heures, Boucher décida le syndicat des teinturiers à les soutenir; il fit mettre les ouvrières en grève, ainsi que tous les teinturiers qui s'engagèrent à ne rentrer au travail que lorsqu'elles auraient obtenu gain de cause. Là est l'origine de cette grève qui est devenue générale; toutes les corporations ont été entraînées par l'exemple; et, si l'on avait eu des hommes sous la main, on aurait pu soulever toutes les petites villes industrielles des alentours d'Amiens. Une seule conférence faite par moi à Corbie située à 18 kilomètres d'Amiens a déterminé les ouvriers des manufactures de chaussures à sortir des ateliers.

Le maire agissant sous l'impulsion des patrons a voulu essayer d'enrayer le mouvement en remplissant la ville de gendarmes et de troupes; mais ma lettre au ministre, la démarche de Millerand et mon retour à Amiens ont fait échouer le plan; il a fallu retirer les troupes. Tout marche à merveille; les ouvrières ont obtenu ce qu'elles demandaient; les teinturiers profitant de l'occasion ont imposé à leurs patrons un nouveau tarif; d'autres corps de métiers, comme les déchargeurs du port, ont également réussi; mais les maçons, les menuisiers, les cordonniers, au nombre de 4.000, sont encore en grève. L'attitude des ouvriers a été tellement calme et leurs revendications si justes qu'ils ont fini par gagner l'opinion publique. Les dons en argent et en nature arrivent au comité de la grève. Depuis le commencement on s'était placé en dehors de la légalité stricte en faisant des manifestations et des processions dans les rues de la ville; et en tenant des meetings en plein air sur les glacis des fortifications: j'ai cru le moment propice de violer la loi encore une fois, en envoyant une trentaine de femmes grévistes quêter dans la ville; une dépêche que je reçois à l'instant m'apprend que les quêteuses sont arrêtées et poursuivies comme mendiantes. Toujours on profite de mon absence pour faire acte d'autorité; mais je vais à mon tour faire du tapage avec cette arrestation des quêteuses.

A Loos, petite ville industrielle, aux portes de Lille, qui sera comprise dans ma circonscription électorale, nous venons de remporter un triomphe, dimanche dernier¹. Nos trois candidats ont battu au premier tour les 3 patrons qui se présentaient aux élections municipales complémentaires; parmi eux se trouvait un fabricant occupant 2.200 ouvriers. C'est au cri de: « Vive Lafargue, vive le Parti ouvrier », que les électeurs ont acclamé le résultat du vote.

Tout ceci prouve que la partie industrialisée de la France est

1. Les élections complémentaires avaient eu lieu le 16 avril 1893. (N. R.)

prête pour une révolution et n'attend que le mot d'ordre de Paris, qui, ainsi que le démontrent les dernières élections, est loin d'être prêt à se mettre à la tête d'un mouvement socialiste.

Amitiés à Mme Louise. Cordialement,

Paul LAFARGUE.

P.-S. J'ai eu à Amiens une jolie revanche. Après la brillante réception que les grévistes me firent, M. Millevoye crut utile de venir réchauffer sa popularité. Mardi dernier il arriva inopinément au Comité de la grève, qui siège dans une salle toujours remplie d'au moins 200 grévistes. Son arrivée ne fit nulle impression; l'ouvrier qui parlait continua à fournir ses explications et quand le président annonça la présence de M., les assistants commencèrent à récriminer, à lui reprocher son attitude patriotarde; il dut réclamer mon intervention pour empêcher la séance de dégénérer en querelle politique. Il comprit que sa place n'était pas au Comité de la grève, et après avoir donné 200 fr. pour soutenir les victimes, il se retira, sans que *personne* ne l'accompagnât.

Les teinturiers pour reconnaître les services que j'avais rendus à la grève, hier en réunion de toute la corporation, m'ont nommé membre honoraire de leur syndicat et m'ont fait promettre de prier la citoyenne Lafargue de venir présider la fête qu'ils donneront à la fin de la grève pour célébrer leur victoire.

La brochure sur les socialistes allemands a paru, je vous envoie 5 exemplaires.

P. L.

523. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 25 April 1893.

My dear Laura,

As for the last few days we have neither heard from you nor seen any papers with your handwriting on them, we are beginning to be anxious about your health, and the enclosed letter from Ravé with the influenza atmosphere it breathes, is not encouraging either. It is this letter which puts the pen into my hand today.

I do not want to write to him anything which may interfere with what you have been good enough to do in the matter. Therefore

1. Herewith a portrait — but could they not secure the cliché of the one which appeared in the *Illustration* (I believe) about last May? that would be cheaper.

2. The title I have no objection to, not knowing what you may have proposed or might prefer. I leave that, like the rest, entirely in your hands.

3. The proof sheets are no use to me. I write to him that I sent his letter to you, to settle all points, and that I shall be quite satisfied if he sends the proofs to you.

I returned last night from Manchester where I assisted at the funeral of poor Gumpert (he was cremated). He fell ill, as you heard while here, last December, of angina pectoris, which brought on embolism of the brain with partial paralysis, and succumbed last Thursday to a fresh attack, after fearful sufferings.

May day here is as confused as in Paris. The Eight Hours Committee and the Trades Council are sure to have a separate demonstration each. And in this critical period Aveling falls ill, the Hull Dock Strike intervenes and may lead to a general Dock and Shipping strike all over the Kingdom, giving Tussy more to do than she can manage — so that nobody knows how matters will go.

I hope you received Louise's letter sent on Saturday, and I hope moreover soon to learn that you have got over your fit of influenza.

Salut au citoyen représentant, if he is about.

Love from Louise and from

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 25 avril 1893.

Ma chère Laura,

Comme depuis quelques jours nous n'avons pas de nouvelles de toi et n'avons vu ton écriture sur aucune bande de journal, nous commençons à nous inquiéter pour ta santé, et la lettre ci-jointe de Ravé, avec l'atmosphère d'influenza qu'elle dégage, n'est pas encourageante non plus. C'est cette lettre qui me fait prendre la plume aujourd'hui. J'ignore tout de chacun des points qu'il aborde. En tout cas, je ne veux rien lui écrire qui puisse gêner le travail que tu as eu la gentillesse de faire¹. En conséquence :

1. Laura Lafargue avait revu la traduction de *L'Origine de la famille* faite par Ravé. (N. R.)

1. Ci-joint un portrait; mais ne pourrait-on se procurer le cliché de celui qui est paru dans *L'Illustration*, je crois, vers le mois de mai dernier ¹? Cela reviendrait moins cher.

2. Je n'ai rien à redire au titre, puisque j'ignore tes propositions ou tes préférences éventuelles. Je te laisse sur ce point, comme pour le reste, tout pouvoir de décision.

3. Inutile de me communiquer les épreuves. Je lui écris que je t'ai envoyé sa lettre, que tu es chargée de tout régler et que je m'estimerai satisfait s'il t'envoie les épreuves.

Je suis rentré hier soir de Manchester où j'ai assisté aux funérailles du pauvre Gumpert (il a été incinéré). Il est tombé malade en décembre dernier, comme tu l'as appris quand tu étais ici : il avait de l'angine de poitrine qui a provoqué une embolie cérébrale avec paralysie partielle, et il a succombé jeudi dernier à une nouvelle attaque, après de terribles souffrances.

Le 1^{er} mai se prépare ici dans la même confusion qu'à Paris. Le Comité des huit heures et le Conseil des Trades Unions feront sûrement chacun une manifestation séparée. Et voilà qu'en cette période critique Aveling tombe malade et que survient la grève des dockers de Hull² qui aboutira peut-être à une grève générale des docks et ports dans tout le royaume, donnant ainsi à Tussy plus de travail qu'elle n'en peut fournir, si bien que nul ne sait comment iront les choses.

J'espère que tu as reçu la lettre que Louise t'a envoyée samedi, et j'espère aussi apprendre bientôt que tu t'es remise de ton accès d'influenza.

Salut au citoyen-représentant, s'il est dans les parages.

Amitiés de Louise.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. *L'Illustration* du 30 avril 1892 avait publié, p. 364-365, deux pages de portraits du mouvement socialiste international. Le portrait d'Engels y est celui que nous donnons dans ce volume. (N. R.)

2. Le 8 avril 1893, 10.000 dockers se mettaient en grève à Hull, la fédération des armateurs ayant annoncé que les ouvriers non syndiqués seraient embauchés de préférence aux dockers syndiqués. Le 17 avril, les délégués des syndicats des dockers des principaux ports décidaient de tenter une conciliation entre les dockers et les armateurs avant de décréter la grève générale. Le conflit se termina le 19 mai par un accord entre les armateurs et Tom Mann, représentant des grévistes, basé sur le principe de la liberté réciproque. (N. R.)

524. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday 9/6/93.

My dear General,

Paul and I have been exercising "le droit à la paresse" these last few days by taking plenty of exercise. We have been taking long country walks round and about Le Perreux, and have come home of an evening fit for nothing but *supper and sleep, sleep and supper*. That will account for my silence.

As my "pigeon voyageur" is at home for a spell, of course I pluck him a bit before he is once again off on the wing.

I am greatly obliged to you for so promptly returning the *proofs*; for Carré, the publisher, wants you to come out before the elections.

I am very happy to know that you are not dissatisfied with the translation. That errors had slipped in, and that there were the usual oversights, I was only too well aware, or I should not have asked you—knowing how busy you are—to look over the proofs.

Sundry passages had absorbed my attention to the detriment of some others. My object, *first and foremost*, was that Ravé's translation should be *faithful*; second, that it should not look like *patchwork*; third and last, but not least, I desired that his rendering of your book should now and again give the French reader *some* notion of the robust elegance of your own style.

Paul who had hitherto only read the Italian version of the "Ursprung", read the French translation on his journey to Tourcoing and considers that it is very good indeed.

And, to give even an Alsatian devil his due, I do think that Ravé has done his best, and if his best was often devilish bad, well, that was his misfortune (and *our* misfortune, alas!) rather than his fault. The introduction which he wrote last, showed marked improvement on all that had gone before and required little correcting.

Well, all's well that ends well, or rather, all's well that never ends, for I trust that what *seems* the end of this first French edition of your work, means the beginning of endless future and perfecter editions in France.

Your LÖHR.

Love to Louise.

TRADUCTION

Vendredi, 9 juin 93.

Mon cher Général,

Paul et moi, nous exerçons « le droit à la paresse » depuis quelques jours en faisant beaucoup d'exercice. Nous faisons de longues promenades à la campagne aux alentours du Perreux et nous rentrons le soir juste bons à *souper et à dormir, à dormir et à souper*. Cela vous expliquera mon silence.

Comme mon « pigeon voyageur » est à la maison pour quelque temps, je le plume naturellement un peu avant qu'il ne reprenne son vol.

Je vous suis très obligée de m'avoir renvoyé si promptement les *épreuves*; car Carré, l'éditeur, veut que votre livre paraisse avant les élections.

Je suis très heureuse d'apprendre que vous n'êtes pas mécontent de la traduction. Que des erreurs s'y soient glissées et qu'on y retrouve les inadvertances habituelles, je ne m'en doutais que trop; sinon je ne vous aurais pas demandé, sachant le travail que vous avez, de revoir les *épreuves*.

Divers passages avaient absorbé mon attention au détriment de certains autres. Mon premier objectif, *qui passait avant tous les autres*, a été de veiller à ce que la traduction de Ravé fût *fidèle*; le second, qu'elle n'eût pas l'air *disparate*; le troisième et dernier, mais non le moindre, a été, et j'y tenais, que sa traduction de votre livre donnât de temps en temps au lecteur français *une certaine* idée de l'élégance robuste de votre propre style.

Paul n'avait lu jusqu'ici que la version italienne de *L'Origine de la famille*; il a lu la traduction française pendant son voyage à Tourcoing et il la trouve vraiment très bonne.

Et, pour être juste même envers ce diable d'Alsacien, je crois vraiment que Ravé a fait de son mieux, et si ce mieux a souvent été effroyablement mauvais, ma foi, cela a été malchance (pour nous aussi, hélas!) plutôt que faute de sa part. L'introduction, qu'il a rédigée en dernier lieu, marquait un net progrès sur tout son travail antérieur et a nécessité peu de corrections.

Ma foi, tout est bien qui finit bien, ou plutôt, tout est bien qui ne finit jamais, car j'espère fermement que ce qui *semble* être la fin de cette première édition française de votre œuvre promet d'être le début d'innombrables éditions futures en France qui seront plus parfaites.

Votre

LÖHR.

Amitiés à Louise.

525. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 20th June 1893.

My dear Löhr,

I was glad to conclude from your letter that there was still time to insert, in your *Ravé amendé et corrigé*, such of my suggested alterations as you approve of. That was one of the reasons why I did not lay great weight on having the proofs here: once the matter mise en page, it is difficult to insert alterations which necessitate either the cutting out, or the putting in, of a line or a few lines; at least in Germany I have had many a hard fight about the extra expense arising therefrom, and Mister Sonnenschein is careful to insert, in the agreement, a precise limit of what such alterations may cost extra. As to your two objects: to have a faithful translation, and one that should read as an original work, you have certainly attained them both and I am longing to read myself—without keeping one eye constantly on misprints and formal matters—again in your French: when I read it I said to Louise there is only one man in and about Paris that knows French, and that one is neither French nor a man but Laura.

As to the Alsatian *Ravé* I'll forgive him his Alsatianism in consideration of his working class countrymen: the 12,000 Mülhausen votes for Buch, the 6,200 Strasburg ones for Bebel (who is almost sure to get in there) and the 3,200 Metz ones for Liebknecht, besides odds and ends all over the country. Bebel who has been there several times lately is quite in love with the Alsatian working men and with the country altogether, although at Strasburg last Sunday fortnight they nearly smothered him bodily with their enthusiasm in Hämmerle's beer garden.

Our elections went off glorious. In 1890—20 seats, now 24 carried at the first assault; in 1890—about 60 ballottages, this time 85. Of seats we lost two and gained six new ones; of the 85 ballots, there are 38 in which, in 1890, we did not get into the ballot (only the two candidates with the highest number of votes are admitted to ballot); and of the 85, there are also 38 in which we have chances (in the remaining 47 we are in a hopeless minority, unless miracles happen) and out of these 38 we may reasonably expect 25 successful elections. But the gap caused by the complete break-up of the Radical (*Freisinnige*) Partei has created such a state of confusion that we must be prepared for a series of surprises; amongst the Radicals, party discipline has ceased to exist and the people in each locality will just act as they think fit.

By bringing up our full strength at second ballot. by the assistance of the bourgeois democrats in South Germany and of the mutual jealousies and bickerings of the other parties we shall be able to come up again to the old complement of 36, so that only for an increase above that number we shall be dependent on the active assistance of Radicals, Antisemites and Catholics, that is to say upon the strong anti-military current which pervades the peasantry and petty bourgeois class.

But the number of seats is a very secondary consideration. The principal one is the increase of votes, and that is sure to be considerable. Only we shall not know it until the full official returns are placed before the Reichstag; the most important part of that increase will consist in the—relatively small—number of votes cast in entirely *new*, remote country places, showing the hold we are beginning to take of these rural districts which were hitherto inaccessible to us and without which we cannot expect to be victorious. When they are all counted up, I still believe we shall have something like 2 1/4 million votes, more than has ever been cast for any other party in Germany.

Altogether, the effect has been stunning upon the whole of the German and English bourgeois press. And well it may be. Such a steady, unbroken, resistless progress of a party has never been seen in any country. And the best of it is that our increase of 1893 involves—by the extent and variety of the newly broken ground it shows—the certain promise of a far greater increase at the next general election.

The new departure of the parti ouvrier with regard to “patriotism” is very rational in itself; international union can exist only between *nations*, whose existence, autonomy and independence as to internal matters is therefore included in the very term of internationality. And the pressure of the pseudo-patriots, sooner or later, was certain to provoke an utterance of this kind, even without the alliance with Millerand and Jaurès who no doubt have also urged the necessity of such an act. Guesde’s interview in the *Figaro* is excellent, not a word to be said against it. The address of the Conseil—here I am interrupted. I shall have to go to the railway station. Mrs. Gumpert (you know Dr. Gumpert died a short time ago) is going to Germany and on the way going to stay a few days with us, and I must fetch her from the train. So I must say good bye for a day or two, my observations on the address being of no great importance and no hurry whatever about them. Good luck to the everlasting traveller. What a change has come over poor Clemenceau that even a Deroulède can bull-bait him! Sic transit gloria mundi. The antisemite patriotic bullies seem to have it all their own way both in France and Germany as far as the bourgeois are concerned!

Love from Louise and your old

General.

TRADUCTION

Londres, 20 juin 1893.

Ma chère Lühr,

J'ai été content de voir d'après ta lettre qu'on avait encore le temps d'introduire dans ton Ravé¹ amendé et corrigé les corrections qui ont ton accord parmi celles que j'ai proposées. C'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas jugé tellement important d'avoir ici les épreuves. Une fois faite la mise en pages, il est difficile d'introduire des corrections qui nécessitent soit la suppression, soit l'addition d'une ou de plusieurs lignes. Tout au moins en Allemagne, j'ai eu plus d'une fois des démêlés très vifs à propos de la dépense supplémentaire qui en résultait, et Mister Sonnenschein prend bien soin de fixer dans le contrat une limite précise aux frais supplémentaires entraînés par de telles corrections. Quant à ton double objectif, obtenir une traduction qui soit fidèle et qui puisse se lire comme si c'était un texte original, tu l'as certainement atteint, et il me tarde de me relire dans ton français sans avoir sans cesse le regard braqué sur les fautes d'impression et les questions de pure forme. En lisant ton texte, je disais à Louise qu'il n'y a qu'un seul homme à Paris et dans les environs qui connaisse le français, et ce n'est ni un Français, ni un homme, mais c'est Laura.

Quant à l'Alsacien Ravé, je lui pardonne ses alsacianismes en l'honneur de ses concitoyens ouvriers² : 12.000 voix à Mulhouse pour Bueb, 6.200 à Strasbourg pour Bebel (qui est presque sûr d'être élu), 3.200 à Metz pour Liebknecht, sans parler des suffrages dispersés dans tout le pays. Bebel qui y est allé plusieurs fois ces temps derniers est tout à fait emballé par les ouvriers alsaciens et par le pays dans son ensemble, bien qu'à Strasbourg, dimanche il y a quinze jours, ils l'aient physiquement presque étouffé dans leur enthousiasme à la Brasserie Hämmerle.

Nos élections ont été magnifiques. En 1890, 20 sièges, maintenant 24 dès le premier tour; en 1890, environ 60 ballottages, cette fois 85. Nous avons perdu deux sièges et en avons gagné six nouveaux; sur les 85 ballottages, il y en a 38 pour lesquels en 1890 nous n'avons pas pu présenter au deuxième tour (seuls les deux candidats ayant obtenu le plus grand nombre de voix y sont admis); et sur les 85, il y en a également 38 où nous avons des chances (dans les 47 autres nous sommes en minorité et sans espoir à moins d'un miracle), et sur ces 38 nous pouvons raison-

1. Il s'agit toujours de la traduction de *L'Origine de la famille*. (N. R.)

2. Engels fait ici allusion aux élections au Reichstag qui avaient eu lieu le 15 juin. Bueb avait été élu au premier tour, Bebel le sera au second. (N. R.)

nablement escompter 25 succès. Mais le vide laissé par la désagrégation totale du parti radical (Freisinnige¹) a créé un tel état de confusion que nous devons nous préparer à une série de surprises; parmi les radicaux, la discipline de parti a cessé d'exister et, dans chaque localité, les gens agiront exactement comme ils l'entendront. En rassemblant toutes nos forces pour le second tour, avec l'appui des démocrates bourgeois de l'Allemagne du Sud et grâce aux jalousies et aux zizanies des autres partis, nous pourrions atteindre notre ancien chiffre de 36 sièges, et ce sera seulement pour dépasser ce chiffre que nous dépendrons du soutien actif des radicaux, des antisémites et des catholiques, c'est-à-dire du fort courant anti-militariste qui se répand dans la paysannerie et la petite bourgeoisie².

Mais le nombre de sièges est une considération très secondaire. La principale, c'est l'augmentation du nombre des voix, et elle sera sûrement considérable. A vrai dire, nous ne la connaissons que lorsque les résultats officiels et complets seront présentés au Reichstag; l'élément le plus important de cette augmentation consistera dans le nombre de voix (relativement modeste) que nous aurons recueillies dans de nouvelles localités agricoles écartées, et nous verrons ainsi l'emprise que nous commençons à avoir sur ces districts ruraux qui nous étaient jusqu'à présent inaccessibles et sans lesquels nous ne pouvons espérer la victoire. Quand tous les résultats seront dénombrés, je persiste à croire que nous aurons quelque chose comme deux millions un quart de voix, plus que n'en a jamais recueilli aucun autre parti en Allemagne.

Dans l'ensemble, l'effet a été foudroyant sur toute la presse bourgeoise d'Allemagne et d'Angleterre. Et à juste titre. On n'a jamais vu dans aucun pays progresser un parti de façon aussi régulière, ininterrompue, irrésistible. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que notre succès de 1893 contient (par l'étendue et la variété du terrain nouvellement défriché dont ce succès témoigne) la promesse certaine d'un succès encore plus grand aux prochaines élections générales.

Le nouveau départ du parti ouvrier sur la question du « patriotisme » est très rationnel en soi³; l'union internationale ne peut exister qu'entre les nations dont l'existence, l'autonomie et l'indépendance, en ce qui concerne les affaires intérieures, se trouvent donc incluses dans le terme même d'internationalisme. Et la pression des pseudo-patriotes devait fatalement tôt ou tard provoquer

1. Libéraux (N. R.)

2. Il convient ici de rappeler que c'est à la suite du rejet d'un projet de loi militaire que le Reichstag avait été dissous. La campagne électorale s'était donc faite en grande partie sur la base de l'opposition au militarisme. (N. R.)

3. Engels fait ici allusion au manifeste sur le patriotisme qui fera l'objet essentiel de sa lettre du 27 juin 1893 (voir p. 290). (N. R.)

une déclaration de cette nature, même sans l'alliance avec Millerand et Jaurès qui, sans aucun doute, ont également insisté sur la nécessité d'un tel geste. L'interview de Guesde dans *Le Figaro*¹ est excellente : rien à y redire. L'adresse du Conseil... Voici qu'on m'interrompt. Il faut que j'aille à la gare. M^{me} Gumpert (tu sais que le docteur Gumpert est mort il y a peu de temps) part pour l'Allemagne et, en cours de route, elle va rester quelques jours chez nous; il faut que j'aille la chercher au train. Je dois donc te dire au revoir pour un ou deux jours, mes observations sur l'adresse n'ayant pas beaucoup d'importance ni un caractère d'urgence. Bonne chance à l'éternel voyageur. Ce pauvre Clemenceau a dû bien changer pour qu'il puisse se laisser harceler par un simple Déroulède² ! *Sic transit gloria mundi*. Ces butors de patriotes anti-sémites semblent pouvoir s'en donner à cœur joie en France comme en Allemagne, pour autant que les bourgeois semblent s'en soucier !

Amitiés de Louise et de ton vieux

GÉNÉRAL.

526. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS A LONDRES

Le Perreux, 23.VI.93.

Mon cher Engels,

Quels imbéciles que ces deux fortes têtes du chauvinisme, Déroulède et Millevoye ! Ils ont été obligés de s'exécuter eux-mêmes³. Floquet me disait que ces fameux documents avaient coûté 100 000 frs. — Qui les a donnés ? — Ce n'est pas Millevoye

1. *Le Figaro* du 17 juin 1893 publie (p. 1/VI-2/II), sous le titre : « Les socialistes et la Patrie », une interview de J. Guesde, reproduite d'ailleurs par *Le Socialiste* du 17 juin 1893 (p. 3/I-III). (N. R.)

2. Déroulède avait déclenché contre Clemenceau toute une campagne dans laquelle il l'attaquait pour ses relations avec Cornelius Hertz, compromis dans le scandale du Panama, et l'accusait d'être à la solde de l'Angleterre. A la séance de la Chambre du 20 juin, les nationalistes l'interrompirent à la tribune et créèrent toute une série d'incidents. (N. R.)

3. Depuis son numéro du 21 juin 1893, *La Cocarde* annonce la publication de documents volés à l'ambassade d'Angleterre et établissant la trahison de Clemenceau. Le numéro en date du 24 juin 1893 publie (p. 1/VI-2/IV) ces documents lus le jour même à la Chambre par Millevoye. Il s'agit de 14 lettres plus un bordereau signés d'un soi-disant

qui n'est pas riche, encore moins *La Cocarde*, journal subventionné par Boulanger, puis par Constans.

— C'est peut-être *Le Petit Journal*? répliqua-t-il.

— Allons donc, à qui ferez-vous croire que le spéculateur Marinoni (le directeur du *Petit Journal*) serait capable de donner une si forte somme pour tuer un adversaire politique : il ne reste que Constans et l'ambassade russe. Depuis longtemps, celle-ci poussait Clemenceau qui s'était prononcé contre l'alliance franco-russe et dernièrement C[lemenceau] a essayé de prendre la direction de ceux qui combattent Constans.

En tout cas le coup a raté : et c'est bien heureux ; car, après Clemenceau, c'est nous, socialistes, qui aurions été accusés de haute trahison, car nous sommes les seuls qui avons osé protester publiquement contre l'alliance russe.

Il ne restait à nos adversaires de classe qu'une arme contre nous, la calomnie patriotique. Ils l'ont employée à Marseille en 1889 contre Guesde : ils avaient trop bien réussi pour ne pas recommencer pour les prochaines élections. Depuis des mois on a organisé une campagne patriotarde à Roubaix et à Marseille. — Les conseillers municipaux marseillais étaient des antipatriotes parce qu'ils avaient refusé de voter les 10 000 frs demandés pour la réception de Dodds¹, que l'on traite aujourd'hui de « maladroit », demain ce sera d'imbécile, pour n'avoir pas capturé Béhanzin. — Les industriels roubaisiens ne peuvent digérer leur conseil municipal socialiste ; ils ne savent qu'imaginer pour fournir au gouvernement le prétexte de dissoudre le conseil et de le remplacer par une commission administrative. — Ils ont créé un petit journal illustré, qui attaque grossièrement les socialistes ; 4 conseillers municipaux sur qui ils ont pu exercer une pression ont donné leur démission pour ne pas siéger avec les ennemis du drapeau tricolore et de la France ; ils ont créé des scènes tumultueuses dans lesquelles les agents provocateurs criaient : *A bas la patrie ! A bas la France ! Vive la Prusse !* (sic) etc. Tous ces faits précieusement recueillis et commentés par *Le Temps*² étaient reproduits par tous les journaux

haut fonctionnaire du Foreign Office. Dès après leur lecture à la Chambre, il apparut que les documents étaient des faux, les prénoms attribués à ce haut fonctionnaire étant fictifs. Déroulède et Millevoye se virent contraints de démissionner le jour même de leur mandat de député. Ces faux avaient été vendus par un escroc nommé Norton à Ed. Ducret, directeur de *La Cocarde*. (N. R.)

1. En mai 1893, le Conseil municipal, sollicité de voter des fonds pour l'accueil du général Dodds, retour du Dahomey, avait refusé. Par contre, il avait voté deux fois cinq mille francs pour l'aide aux soldats et à leur famille. (N. R.)

2. Dans un article du 28 mai 1893, intitulé : « Ne touchez pas à la patrie » (p. 1/III-IV), *Le Temps* fait état d'incidents survenus lors d'une revue de pompiers à Roubaix et de la démission consécutive de l'adjoint au maire socialiste. (N. R.)

opportunistes, réactionnaires de province. On nous attaquait individuellement, j'étais un Allemand, Guesde recevait de l'argent d'Engels, etc.

Il fallait en finir. Nous avons rédigé le manifeste et donné la réunion de Roubaix¹; nous avons choisi cette ville parce qu'elle était le foyer de la campagne chauvine; et nous voulions montrer que nos idées n'étaient pas de circonstance mais représentaient exactement celles de la masse socialiste. Devant 3 000 assistants, elles ont été acclamées à Roubaix; le lendemain j'ai donné 3 réunions aux environs, où pareil accueil leur était accordé. Le succès est complet; les adversaires sont démontés et la campagne de calomnies est tuée.

Cette démonstration était importante, surtout pour nos amis. — Les anarchistes, toujours imbéciles, confondant internationalisme et antipatriotisme avaient créé la ligue des antipatriotes et débité des insanités de tout genre, que les bourgeois s'empressaient de mettre sur notre dos. Ne nous étant jamais prononcés sur la question, beaucoup de nos nouveaux amis, ayant plus d'enthousiasme que de raison, acceptaient de bonne foi des idioties anarchistes; et par esprit de contradiction tombaient dans le piège tendu par les ennemis et faisaient de l'antipatriotisme anarchique.

Tels sont les motifs qui ont déterminé notre action : loin d'avoir été influencés par Millerand et Jaurès, nous nous sommes servis d'eux pour donner plus de retentissement à nos déclarations, que même les journaux opportunistes ont dû reproduire. Les élections allemandes nous ont prêté un bon coup de main : maintenant que les Alsaciens votent pour B[eibel] et L[iebknecht] les chauvins commencent à comprendre qu'il ne faut pas confondre les socialistes avec les bourgeois allemands.

Nos élections² s'annoncent bien; nous pourrions faire campagne dans plus de 60 circonscriptions, mais les candidats nous font défaut; et l'on ne peut, comme en Allemagne, se présenter dans plusieurs endroits.

Amitiés à Mme Louise. Cordialement,

Paul LAFARGUE.

1. Le 17 juin 1893 eut lieu la réunion de Roubaix avec Guesde et Lafargue, suivie le 18 de deux autres meetings à Wattrelos et à Lannoy. (N. R.)

2. Il s'agit des élections législatives fixées au 20 août 1893. (N. R.)

527. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 27 juin 1893.

Mon cher Lafargue,

Vous avez eu parfaitement raison de protester contre les imbécillités anarchistes et boulangeo-patriotardes¹; même si Millerand et

1. La presse avait calomnié le Parti ouvrier français en traitant ses militants de traîtres à la Patrie. *Le Socialiste* du 17 juin 1893 (p. 1/1-III) publie le manifeste dont Engels fait la critique dans cette lettre et que nous reproduisons ci-dessous.

SOCIALISME ET PATRIOTISME

Aux travailleurs de France.

Camarades,

Dans leur rage impuissante contre la marche ascendante du Parti ouvrier, nos adversaires de classe ont recours à la seule arme qui leur reste : la calomnie. Ils sont en train de dénaturer notre internationalisme comme ils ont essayé de dénaturer notre socialisme. Et, bien que ceux qui affectent de nous présenter comme des *sans-patrie* soient les mêmes hommes qui, depuis un siècle, n'ont su que faire envahir et démembrer la patrie livrée par leur classe au banditisme de la finance cosmopolite et exploitée jusqu'au sang de la Ricamarie et de Fourmies, pas plus que nous ne leur avons permis de confondre la solution collectiviste avec l'anarchie, cette caricature de l'individualisme bourgeois, nous ne les laisserons traduire notre glorieux cri de : *vive l'Internationale !* par l'inepte hoquet de : *à bas la France !*

Non, l'internationalisme n'est ni l'abaissement, ni le sacrifice de la patrie. Les patries, lorsqu'elles se sont constituées, ont été une première et nécessaire étape vers l'unité humaine à laquelle nous tendons et dont l'internationalisme, engendré par toute la civilisation moderne, représente une nouvelle étape, aussi inéluctable. Et de même que la patrie française ne s'est pas organisée contre les différentes provinces qu'elle arrachait à un antagonisme caduc pour les solidariser, mais en leur faveur et pour leur plus libre et large vie, de même la patrie humaine que réclame l'état social de la production, de l'échange et de la science, ne s'opère pas, ne peut pas s'opérer aux dépens des nations de l'heure présente, mais à leur bénéfice et pour leur développement supérieur.

On ne cesse pas d'être patriote en entrant dans la voie internationale qui s'impose au complet épanouissement de l'humanité, pas plus qu'on ne cessait à la fin du siècle dernier d'être Provençal, Bourguignon, Flamand ou Breton, en devenant Français.

Jaurès (qui certainement vous a précédé dans cette voie) y avaient contribué, cela ne ferait rien. Surtout à la veille d'une élection générale, on ne peut laisser le champ tout à fait libre à la calomnie. Donc, d'accord sur ce point; les Allemands ont fait de même plus d'une fois, au grand chagrin de Bonnier qui se meut dans une sphère idéale antipatriotique (mais principalement anti-

Les internationalistes peuvent se dire, au contraire, les seuls patriotes parce qu'ils sont les seuls à se rendre compte des conditions agrandies dans lesquelles peuvent et doivent être assurés l'avenir et la grandeur de la patrie, de toutes les patries, d'antagoniques devenues solidaires.

En criant *vive l'Internationale!* ils crient *vive la France du Travail!* vive la mission historique du prolétariat français qui ne peut s'affranchir qu'en aidant à l'affranchissement du prolétariat universel!

Les socialistes français sont encore patriotes à un autre point de vue et pour d'autres raisons : parce que la France a été dans le passé et est destinée à être dès maintenant un des facteurs les plus importants de l'évolution sociale de notre espèce.

Nous voulons donc — et ne pouvons pas ne pas vouloir — une France grande et forte, capable de défendre sa République contre les monarchies coalisées et capable de protéger son prochain 89 ouvrier contre une coalition, au moins éventuelle, de l'Europe capitaliste.

C'est la France qui, avec Babeuf, Fourier et Saint-Simon, a commencé l'élaboration des idées socialistes auxquelles Marx et Engels ont apporté leur couronnement scientifique.

C'est la France qui, après avoir déchainé sur le monde la Révolution bourgeoise, préface indispensable de la Révolution prolétarienne, a été le grand champ de bataille de la *lutte de classes*, mettant sans compter au service de la rédemption du travail ses héroïques insurgés de Lyon 1832, et de Paris 1848 et 1871.

C'est la France qui, bien que décimée par les massacres versaillais, relevait en 1889, dans son immortel congrès de Paris, le drapeau de l'Internationale tombé dans son propre sang et initiait les Premier-Mai; c'est elle qui, la première, plantait sur les hôtels de ville enlevés à coups de bulletins de vote le rouge drapeau du prolétariat en marche vers la conquête du pouvoir politique.

Et c'est parce que son passé révolutionnaire répond de son avenir socialiste que, lorsqu'elle s'est trouvée en péril, il y a vingt-trois ans, elle a vu accourir pour sa défense, sous les plis du drapeau tricolore, les internationalistes d'Italie, d'Espagne et d'ailleurs, pendant que la naissante démocratie socialiste allemande se mettait, au péril de sa liberté, en travers d'un démembrement aussi imbécile que criminel.

Mais, parce que nous sommes patriotes, nous ne voulons pas de la guerre qui, heureuse ou malheureuse, ne saurait aboutir qu'à des désastres sans exemple, étant donné les millions d'hommes précipités sur le champ de bataille et l'outillage de mort dont ils seront armés.

Nous ne voulons pas de la guerre qui, quelle que soit son issue, ne ferait, contre l'Occident épuisé, que le jeu de la barbarie asiatique représentée par le tsarisme russe.

Nous voulons la paix, la paix à outrance, parce qu'elle travaille pour nous et contre la domination capitaliste et gouvernementale qu'il s'agit

patriotique pour les autres, car personne plus que¹ lui ne désire que « la France prenne la tête du mouvement »). Et voilà que le Conseil national se déclare carrément patriote — et au moment même où les élections en Allemagne prouvent tout aussi carrément que ce n'est pas la France qui prend la tête en ce moment — pauvre Bonnier, il était ici dimanche, il avait l'air tout honteux.

Votre proclamation fera son effet en France, je l'espère, et j'espère tout aussi bien qu'elle passera inaperçue en Allemagne. Voici pourquoi : ce ne sont pas des choses sérieuses, mais je crois devoir y appeler votre attention pour vous engager à les éviter la prochaine fois.

Je ne veux pas parler de l'usage du mot patriote, de ce que vous posez comme les seuls « vrais » patriotes. Ce mot a un sens étroit — ou bien si indéterminé, c'est selon — que moi je n'oserai jamais m'appliquer cette qualification. J'ai parlé aux non-Allemands comme Allemand, de même que je parle aux Allemands comme simple International; je crois que vous auriez pu atteindre un plus grand effet si vous vous étiez déclaré simple Français — ce qui exprime un FAIT, un fait y compris les conséquences logiques qui en découlent. Mais passons, c'est affaire de style.

d'anéantir et qui ne peut prolonger sa misérable et néfaste existence que par la division et l'entr'égorgement des peuples.

Nous voulons la paix, parce que l'ordre bourgeois est condamné à en mourir.

Et maintenant que nous avons établi comment, loin de s'exclure, patriotisme et internationalisme ne sont que deux formes, se complétant, du même amour de l'humanité, nous répétons bien haut, à la face de nos calomnieux :

Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec la Démocratie socialiste allemande contre l'Empire d'Allemagne.

Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec le parti ouvrier belge contre la monarchie bourgeoise des Cobourg.

Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec les travailleurs et les socialistes d'Italie contre la monarchie de Savoie.

Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec le jeune et déjà si puissant Parti du Travail d'Outre-Manche contre le constitutionnalisme oligarchique et capitaliste d'Angleterre.

Oui, nous ne faisons et nous continuerons à ne faire qu'un avec les prolétaires des deux mondes contre les classes dirigeantes et possédantes de partout.

Et nous comptons sur nos camarades français, sur le peuple de l'atelier et du champ, pour se joindre au Conseil National du Parti dans ce double cri qui n'en fait qu'un : Vive l'Internationale ! Vive la France !

LE CONSEIL NATIONAL :

C. Crépin, S. Dereure, Ferroul, député ; Jules Guesde,
Paul Lafargue, député ; Prévost, Quesnel.

(N. R.)

1. Dans l'original : de (N. R.).

Vous avez encore parfaitement raison en vous glorifiant du passé révolutionnaire de la France, et de croire que ce passé révolutionnaire répondra de son avenir socialiste. Mais il me paraît que, arrivés là, vous donnez un peu trop dans le blanquisme, c.-à.-d. dans la théorie que la France est destinée de jouer dans la révolution prolétarienne le même rôle (*initiateur* non seulement, mais aussi *directeur*) qu'elle a joué dans la révolution bourgeoise de 1789-98. Cela est contraire aux faits économiques et politiques d'aujourd'hui. Le développement industriel de la France est resté inférieur à celui de l'Angleterre; il est inférieur en ce moment à celui de l'Allemagne qui a fait des pas de géant depuis 1860; le mouvement ouvrier en France aujourd'hui ne peut se comparer à celui de l'Allemagne. Mais ni Français ni Allemands ni Anglais n'auront, à eux seuls, la gloire d'avoir écrasé le capitalisme; si la France — PEUT-ÊTRE — donne * le signal, ce sera en Allemagne, le pays le plus profondément travaillé par le socialisme et où la théorie a le plus profondément pénétré les masses — que la lutte sera décidée, et encore ni France, ni Allemagne n'auront définitivement assuré la victoire tant que l'Angleterre restera aux mains de la bourgeoisie. L'émancipation prolétarienne ne peut être qu'un fait international, si vous tâchez d'en faire un fait simplement français, vous la rendez impossible. La direction exclusivement française de la révolution bourgeoise — bien qu'elle fût ** inévitable, grâce à la bêtise et à la lâcheté des autres nations — a mené, vous savez où? — à Napoléon, à la conquête, à l'invasion de la Sainte-Alliance. Vouloir attribuer à la France dans l'avenir le même rôle, c'est dénaturer le mouvement prolétarien international, c'est même, comme le font les blanquistes, rendre la France ridicule, car au-delà de vos frontières on se moque de ces prétentions.

Mais voyez où ça mène. Vous parlez de ce que « la France relevait en 1889, dans son immortel Congrès de Paris, le drapeau, etc., etc. » Comme vous ririez, à Paris, si les Belges voulaient dire que la Belgique, dans son immortel Congrès de Bruxelles 1831, ou la Suisse dans son immortel Congrès de Zurich! De plus les actes de ces congrès sont des actes, non pas français, belges ou suisses, mais internationaux.

Et puis vous dites : le Parti ouvrier français ne fait qu'un avec la S[ocial] D[émocratie] allemande *contre l'Empire d'Allemagne*, avec le parti ouvrier belge contre la monarchie des Cob[ourg], avec les Italiens contre la monarchie de Savoie, etc., etc.

A tout cela, il n'y aurait pas à redire, si vous aviez ajouté : et tous ces partis ne font qu'un avec nous contre la République bourgeoise qui nous opprime, nous panamisme et nous lie au Czar russe. Votre Répu-

* Dans l'original : donnera (N. R.).

** Dans l'original : était (N. R.).

blique après tout a été faite par le vieux Guillaume et Bismarck, elle est tout aussi bourgeoise que tous nos gouvernements monarchiques, et il ne faut pas croire qu'avec le cri de vive la république le lendemain du Panama, vous trouviez un seul adhérent dans toute l'Europe. La forme républicaine n'est plus que la simple négation de la monarchie — et le bouleversement de la monarchie s'accomplira comme simple corollaire de la révolution; en Allemagne les partis bourgeois sont si achevés que nous devons passer immédiatement de la monarchie à la république *sociale*. Vous ne pouvez donc plus opposer votre république bourgeoise aux monarchies comme une chose à laquelle les autres nations auraient à aspirer. Votre république et nos monarchies c'est tout un, vis-à-vis du prolétariat; si vous nous aidez contre nos bourgeois monarchiques, nous vous aiderons contre vos bourgeois républicains. *C'est cas de réciprocité, nullement de délivrance des pauvres monarchiques par les généreux républicains français*, cela ne cadre [pas] avec l'idée internationale et encore moins avec la situation historique qui a mis votre république au pied du Czar. N'oubliez pas que, si la France fait la guerre à l'Allemagne dans l'intérêt et avec l'aide du Czar, c'est l'Allemagne qui sera le centre révolutionnaire.

Mais il y a encore une autre histoire très malencontreuse. Vous êtes « un avec la S[ocial] D[émocratie] allemande contre l'Empire d'Allemagne ». Cela a été traduit dans la presse bourgeoise : « gegen das *deutsche Reich* ». Et c'est ce que tout le monde y verrait. Car Empire signifie « Reich » aussi bien que « Kaisertum » (régime impérial); mais dans « Reich » l'accent est mis sur le pouvoir central comme représentant de l'*unité nationale*, et pour celle-ci, la condition politique de leur existence, les socialistes allemands se battraient à outrance. *Jamais* nous ne voudrions réduire l'Allemagne à l'état de division et d'impuissance d'avant 1866. Si vous aviez dit contre l'empereur, ou contre le régime impérial, on n'aurait pu dire grand-chose, bien que ce pauvre Guillaume ne soit pas de taille de mériter d'être honoré de la sorte; c'est la classe possédante, foncière et capitaliste qui est l'ennemi; et c'est si bien compris en Allemagne que nos ouvriers ne comprendraient pas le sens de votre offre de les aider à vaincre le toqué de Berlin.

J'ai donc prié Liebk[necht] de ne pas parler de votre proclamation tant que les feuilles bourgeoises n'en parlaient pas; mais si, en se fondant sur cette malheureuse expression, on attaquait nos hommes comme des traîtres, cela donnerait lieu à un débat assez pénible.

En résumé : un peu plus de réciprocité ne pourrait pas nuire — l'égalité entre nations est aussi nécessaire que celle entre individus.

De l'autre côté, votre façon de parler de la république comme d'une chose désirable en elle-même pour le prolétariat, et de la France comme du peuple élu, vous empêche de parler du fait

— désagréable, mais irréfutable — de l'alliance russe ou plutôt du vasselage russe.

Eh bien, c'est assez, je crois. J'espère vous avoir convaincu que dans la première chaleur de votre patriotisme renaissant vous avez un peu dépassé le but. Ce n'est pas très important et j'espère que cela passera sans élever de la poussière, mais si cela se répétait, cela pourrait mener à des controverses désagréables. Vos documents publiés bien que destinés à la France, doivent aussi « pass muster »¹ à l'étranger. Du reste nos bons Allemands n'ont pas toujours été corrects non plus dans toutes leurs expressions.

Quant aux élections allemandes², je suis plus fier des défaites que des victoires. Nous avons perdu Stuttgart par 128 voix de minorité sur 31 000 votants, Lubeck 154 sur 20 000 et de suite. Tous les partis cette fois se sont coalisés contre nous, même les démocrates du Sud, qui nous ont abandonnés à Stuttgart, à Mannheim, à Pforzheim, à Speyer, et n'ont voté pour nous qu'à Francfort. Ce que nous avons conquis, nous le devons — pour la première fois — entièrement à nos propres forces. De sorte que ces 44 sièges valent dix fois mieux que 100 conquis à l'aide des libéraux et démocrates.

Le libéralisme a complètement abdiqué en Allemagne. Il n'y a plus d'opposition sérieuse en dehors de notre parti. Guillaume aura ses soldats, ses impôts et... ses socialistes dans l'armée et en dehors de l'armée, toujours croissants en nombre. Le chiffre total des votes socialistes ne sera connu que dans 10-15 jours; Bebel croit qu'il ne dépassera pas 2 millions, la saison était contre nous, beaucoup d'ouvriers en été sont dispersés dans les campagnes et négligés dans les listes, il porte notre déficit qui en résulte à plus de 100 000 voix.

L'amende honorable d'Amiens³ est fameuse ! il n'y a que les Français pour ces coups de génie contre des lois surannées.

Amitiés à Laura et à vous de la part de Louise.

Embrassez Laura pour moi.

Bien à vous,

F. E.

1. Être acceptables. (N. R.)

2. Aux élections de 1893 le parti social-démocrate recueillit 1,787.000 voix. (N. R.)

3. Le militant socialiste d'Amiens, Charles Verecque, en application d'un article 226 qui n'était plus appliqué depuis près d'un siècle, avait été condamné pour injure à magistrat à la prison et à l'amende honorable. Avec l'accord des groupes socialistes d'Amiens, Verecque, qui avait été accusé d'avoir adressé sur la voie publique au procureur cette phrase : « Il faudrait coller la plaidoirie de M^e Viviani dans le dos du ministère public », lui écrivit une lettre dont voici la fin : « Je m'incline donc et je déclare par écrit, comme le veut l'art. 226, que j'ai eu tort de confondre

528. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 28/VI/93.

Mon cher Engels,

Je viens d'écrire à Zurich¹ au nom du Conseil national pour demander la remise du Congrès au mois de novembre, car il nous serait impossible de prendre part au Congrès du mois d'août, puisque nos élections auront lieu le 20 du même mois. Je crois que les Allemands ne verraient pas avec déplaisir ce recul, puisqu'ils seront occupés aux débats du Reichstag. Dans ces conditions, le Congrès serait mené par Domela et des Anglais qui sont moins que socialistes. Est-ce que vous ne pourriez écrire à Bebel d'appuyer notre demande de remise ?

Dans ma dernière, je vous disais qu'après Clemenceau, notre tour viendrait d'être accusés de haute trahison : je me trompais, il était venu². Dans le Document XIII on lit que Guesde et

une seule minute le dos d'un magistrat avec une de ces machines sur lesquelles nous aurons, dans quelques semaines, l'honneur de coller le programme — victorieux — du socialisme. » (N. R.)

1. Le 28 juin 1893, Lafargue adressait en effet à Seidel, secrétaire de la commission d'organisation du Congrès international de Zurich, la lettre suivante :

« A la commission organisatrice du Congrès International de Zurich.

« Chers camarades,

« La date de nos élections législatives étant fixée au 20 août, le Conseil national du Parti ouvrier me charge de vous avertir qu'il nous sera impossible d'envoyer des délégués au congrès, car pendant sa tenue nous serons en pleine période électorale ; il vous demande en conséquence d'examiner s'il n'y aurait pas possibilité de reculer le congrès jusqu'au mois de novembre : je crois que les socialistes allemands accepteraient avec plaisir cette remise, car il sera difficile, sinon impossible, aux nouveaux élus de quitter le Reichstag pendant le mois d'août à cause des débats importants qui y auront lieu.

« Veuillez agréer les salutations fraternelles du Conseil national. »

Paul LAFARGUE. (N. R.)

2. Voici le passage du « Document XIII » daté du 8 juin 1893 et publié par *La Cocarde* du 24 juin 1893 (2^e édition) auquel Lafargue fait allusion :

« ... Enfin que pensez-vous de cette lettre de Jules Guesde et Lafargue

Lafargue ont écrit leur lettre aux socialistes allemands sur l'ordre spécial de Berlin et que, depuis treize ans, les grèves de Belgique et de France sont soutenues par les fonds guelfes. Malgré l'imbécillité de ces fameux documents, je crois que Constans et l'ambassade russe ont aidé à leur fabrication.

Guesde a été consulter ce matin Millerand pour voir si nous ne pourrions nous porter partie civile afin d'essayer de découvrir les metteurs en scène de la machine.

Amitiés à Mme Louise.

Cordialement.

Paul LAFARGUE.

529. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 29 juin 93.

Mon cher Lafargue,

J'écris à Bebel et je lui expose la situation¹; il y a certainement beaucoup de raisons qui parlent pour une remise du congrès à une date ultérieure. Mais

1. Novembre est hors de question, personne ne va à Zurich en hiver où il pleut et fait fro.d. De plus, et votre Chambre et le Reichstag et le Parlement anglais siégeront alors. Abandonnez donc cette date. On en fixera une autre plus tard.

2. Il serait fâcheux si les *marxistes* français et les Allemands, à eux seuls, proposaient l'ajournement. Mais ce serait autre chose si toutes les *fractions socialistes françaises* à l'unisson faisaient cette demande. Voyez ce qu'il y a à faire sous ce rapport, mais faites vite, car

aux socialistes allemands? Seriez-vous étonnés d'apprendre que cette lettre a été écrite sur l'ordre spécial de Berlin? Depuis les grèves belges la curiosité de Maler a été éveillée par un sentiment profond des dégâts causés par les fonds guelfes. Il a maintenant la preuve que des sommes considérables de cette provenance ont alimenté les grèves en Belgique et en France depuis treize ans... » (N. R.)

1. La lettre annoncée ici semble s'être perdue. Elle n'est en tout cas pas publiée dans l'édition de la correspondance de Marx-Engels (édition russe, t. XXIX). (N. R.)

3. il faudra que les Suisses soumettent votre demande aux autres et prennent leur avis — du moins ils se retrancheront derrière cette nécessité, vu que le secrétaire du comité, Scidel, est un antimarxiste fanatique et intrigue ici et en France avec tous nos adversaires.

Vous aurez de la peine à engager les blanquistes et les deux genres de possibilistes à soutenir votre motion, mais c'est très important. Si les autres sont contents de la date du 6-12 août, vous seuls vous ne réussirez guère¹.

Bien à vous, à la hâte,

F. ENGELS.

1. Dans la préface du *Protokoll des internationalen sozialistischen Arbeiterkongresses in der Tonhalle Zurich vom 6. bis 12. August 1893* (Zurich, 1894), on peut lire p. VI-VII :

« Au début de juillet arriva une demande de camarades français et allemands sollicitant la remise du congrès à une date ultérieure (17 septembre), les élections législatives françaises devant vraisemblablement avoir lieu le 20 août... Le comité d'organisation se réunit le 4 juillet pour étudier immédiatement cette demande. La date des élections n'avait pas encore été fixée, mais les mesures furent immédiatement prises pour s'assurer des locaux en cas de report du congrès. Des demandes télégraphiques furent également adressées aux camarades français au sujet de cette remise. On télégraphia ensuite au comité parlementaire des syndicats anglais pour leur demander si, en cas de report du congrès, il n'y aurait pas à craindre qu'il tombe à la date du leur et que cela entraîne l'absence des délégués syndicaux.

« Les réponses à nos demandes urgentes ne vinrent pas très vite, de sorte que c'est seulement le 12 juillet que le comité d'organisation put délibérer sur ce point. La date des élections en France n'était toujours pas fixée officiellement ; le camarade Vaillant, à Paris, ne tenait pas pour exclu que la date en fût repoussée. Le comité parlementaire tenait pour impossible une participation notable en cas de report du congrès. Les organisations lointaines n'auraient pu être informées que par télégramme que le congrès était différé, le délégué australien était déjà en route, des délégués américains peut-être aussi. Dans ces conditions, il ne restait au comité d'organisation qu'à renoncer à repousser la date d'ouverture et à s'en tenir au jour fixé. » (N. R.)

530. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 20 July 1893.

My dear Löhrr,

D'abord thanks for translation of the *Chronicle* Interview — though it was hardly worth while. And then an inquiry.

Some time ago Bonnier sent me a letter from a Diamandy (Roumanian) asking me to write for a new Review of his and announcing me that they had anticipated my permission and translated for the 1st Nr., which they would send, the chapter on Barbarism and Civilisation. I waited but received nothing. Then, a few days ago, I wrote, saying that I had not had the review, but anyhow had no time to write for him.

After that they send to me a Separatabdruck of that chapter stating on the cover that they intended publishing the whole first in the review and then in book-shape. But the review they did not send to me, but to Tussy. From her I got it this afternoon and see that I am quoted as a regular contributor along with Kautsky, Paul, and others who perhaps were not asked any more than myself — that however articles by Guesde and Paul are promised and Paul's essay on Mohr's Materialism is reprinted in part. — The translation of my chapter seems to be Roy's. Now, all that, along with Leo Frankel as administrateur, opens out before my bewildered eyes such a vista of possibilities and impossibilities that before taking another step in the matter I must seek information and advice at your door. Paris is unberechenbar, but Paris doublé de Bucarest becomes a mystery in the third power, and I give it up.

What funny people the French government and parliament are ! Panama passes off with a fizz instead of an explosion, the coup d'état against the bourse du travail leaves the workpeople blasés and passes off quietly, but the Siamese humbug sends the very same parliamentary patriots off in a blaze of enthusiasm for Colonial Conquest — the same men who a few years ago almost killed Ferry « the Tonkinois » because he tried to engage them on the same line ! Verily the bourgeoisie has outlived itself everywhere.

To-morrow Louise and I are going, for a week, to Eastbourne (address as before, 28 Marine Parade), as I feel the want of a little recruiting of strength before undertaking my trip to Germany. Last year's disappointment has made me careful; I don't want to be laid up again lame in an armchair for six weeks. We leave

Eastb[ourne] Friday 28th July and London for Continent 1st August — meet Bebel and wife in Cologne and go via Strasburg to Switzerland where I shall meet my brother and expect to be in Zurich for close of Congress 12th or 13th August. Thence with Bebel to Vienna and Berlin.

Will Paul and you be in Zurich? The Swiss got letters from other Parisian organizations, that the elections very likely would *not* be in August, in spite of all newspaper reports, but only in September; that and the English objections decided against the application for adjournment.

Post-time — 9 o'clock, though perhaps this will not reach you till Saturday morning!

Love from Louise and your
ever thankful « Translated-one ».

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 20 juillet 1893.

Ma chère Löhre,

Merci d'abord pour la traduction de l'interview du *Chronicle*¹, bien qu'elle n'en valût guère la peine. Et maintenant une question:

Il y a quelque temps Bonnier m'a transmis une lettre d'un certain Diamandy (Roumain) me demandant d'écrire pour une nouvelle revue qu'il fonde² et m'annonçant qu'on avait devancé mon autorisation et traduit pour le premier numéro *qu'on m'enverrait*, le chapitre sur la barbarie et la civilisation³. J'ai attendu, mais je n'ai rien reçu. Puis, il y a quelques jours, j'ai écrit à ce personnage que je n'avais pas reçu la revue, mais que de toute façon je n'avais pas le temps d'écrire pour lui.

Après quoi, on m'envoie, à moi, un tiré à part de ce chapitre,

1. *Le Socialiste* du 15 juillet 1893 avait publié (p. 2/IV-3/I), sous le titre « Fr. Engels et les élections allemandes », l'interview que celui-ci avait accordée au journal anglais *Daily Chronicle* et qui avait paru dans le numéro du 1^{er} juillet (p. 3/VI-VII). On en trouvera le texte en annexe. (N. R.)

2. Le 1^{er} juillet 1893 paraissait le premier numéro de *L'Ère nouvelle*, directeur Georges Diamandy, administrateur Léo Frankel. La liste des collaborateurs annoncés comprenait entre autres Lafargue, Millerand, Deville, Fr. Engels, J. Gucsde, Jaclard, Kautsky, Nadejda, etc. (N. R.)

3. Le n^o 1 publie en effet (p. 12-33) sous le titre : « Barbarie et civilisation », le dernier chapitre de *L'Origine de la famille*. Le n^o 2 publie (p. 139-150) le chapitre V sous le titre : « Naissance de l'État athénien ». (N. R.)



avec indication sur la couverture qu'on avait l'intention de publier le tout d'abord dans la revue, puis en volume. Mais ce n'est pas à moi qu'on a envoyé la revue, c'est à *Tussy*. Elle me l'a passée cet après-midi, et je vois qu'on me cite comme collaborateur régulier avec Kautsky, Paul et d'autres à qui on n'a sans doute pas demandé davantage qu'à moi leur avis, que néanmoins des articles ont été promis par Guesde et par Paul, et que l'étude de Paul sur le matérialisme de Mohr est en partie réimprimée¹. La traduction de mon chapitre semble être celle de Roy. Tout cela, et le fait que Léo Frankel est administrateur, ouvre devant mes yeux médusés une telle perspective de possibilités et d'impossibilités qu'avant d'entreprendre toute autre démarche, il faut que je vienne frapper à ta porte pour demander information et conseil. Paris est plein d'imprévu, mais Paris doublé de Bucarest devient un mystère à la troisième puissance, et je donne ma langue au chat.

Quels drôles de gens que le gouvernement et le parlement français ! Panama passe comme un pétilllement de champagne en guise d'explosion, le coup d'État contre la Bourse du Travail² laisse les ouvriers blasés et passe tranquillement, mais le bluff siamois³ provoque chez ces mêmes patriotes parlementaires des tempêtes d'enthousiasme pour les conquêtes coloniales, et ce sont les mêmes gens qui, il y a quelques années, ont failli tuer Ferry « le Tonkinois » parce qu'il tentait de les engager dans la même voie ! En vérité, la bourgeoisie n'est plus où que ce soit qu'une survivance d'elle-même.

Demain, Louise et moi, nous allons pour une semaine à Eastbourne (même adresse qu'auparavant : 28, Marine Parade), car j'éprouve le besoin de rassembler un peu mes forces avant d'entre-

1. Il s'agit des conférences faites par Lafargue au début de 1884 et qui sont publiées dans les nos 1 (p. 46-58), 2 (p. 139-150) et 3 (p. 240-252) de *L'Ère nouvelle*. (N. R.)

2. Après avoir fixé une date limite aux syndicats de la Bourse de Paris pour se mettre en règle avec la loi de 1884 sous peine d'expulsion, la justice faisait subir un interrogatoire aux membres du Conseil d'administration sous le prétexte que la Bourse était une fédération de métiers interdite par la loi. Le 7 juillet, passant au coup de force, le gouvernement faisait occuper militairement la Bourse du Travail et expulser les représentants des syndicats. Cet acte d'arbitraire entériné par la Chambre deux jours après ne suscita pas de mouvement d'envergure chez les ouvriers. Le Congrès national corporatif, réunissant pour la première fois les délégués de la Fédération des Syndicats et ceux de la Fédération des Bourses (Paris, 12-16 juillet), élèvera une protestation solennelle, mais sans résultat. La Bourse restera fermée jusqu'en 1896. (N. R.)

3. Le 13 juillet 1893, des unités de la flotte française essayant de parvenir à Bangkok étaient mitraillées par les Siamois. L'incident fut exploité par le gouvernement qui, aux applaudissements de la droite, adressa le 18 juillet au gouvernement siamois un ultimatum le sommant d'abandonner toute la rive gauche du Mékong. (N. R.)

prendre ce voyage en Allemagne. La déconvenue de l'an dernier m'a rendu prudent; je ne tiens pas à rester allongé pendant six semaines dans une chaise d'invalides. Nous quitterons Eastb[ourne] le vendredi 28 juillet, et Londres pour le continent le 1^{er} août. Nous rencontrerons Bebel et sa femme à Cologne et irons via Strasbourg en Suisse où je dois retrouver mon frère ¹. Je pense être à Zurich pour la clôture du congrès le 12 ou le 13 août. J'en repartirai avec Bebel pour Vienne et Berlin.

Est-ce que Paul et toi, vous serez à Zurich? D'après les lettres que les Suisses ont reçues d'autres organisations parisiennes, il semble que les élections n'aient pas lieu en août, quoi qu'en disent tous les journaux, mais seulement en septembre; ce fait et les objections anglaises ont fait repousser la demande d'ajournement².

C'est l'heure du courrier, neuf heures, bien que cette lettre risque de ne pas te parvenir avant samedi matin!

Amitiés de Louise et de ton

« Traduit » toujours reconnaissant,

F. ENGELS.

531. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

Wednesday 26 July 93.

My dear General,

On our return from Calais, where he had been staying for a week by way of recovering from the overwhelmingly fine weather we have undergone ever since March, I find your thrice-welcome letter.

We chose Calais because it is near Lille and Boulogne and other places Paul was booked for. Paul had set out two or three days before myself and I joined him at Calais where we have a number of good men and true: Delcluze, Salembier, Fuchs etc., and a very merry time we had of it despite the wind and rain. You know Delcluze: he is delighted with his visit to London and loud in the praise of your incomparable Mai-wein.

Diamandy is a very good fellow and, like most of the Rouma-

1. Il s'agit ici d'Hermann Engels, de Barmen. (N. R.)

2. Voir note 1, p. 298. (N. R.)

nians in Paris, a very intelligent person and a confirmed Marxist. But a man may be a good Marxist *sans être parfait* and these excellent Roumanians are really rather « trop sans gêne » as Paul says.

Everything written by you, Guesde and Paul, they look upon as public property and make free with it accordingly. As regards their publication of your book, you ought, I think, to put a stop to it, in justice to Carré who is sure to object to this new and unauthorised translation on the eve of the appearance of Ravé's and which would perforce injure the sale of the book.

The French government and Chamber of deputies are, as you say, beneath contempt and Paris is no better than she should be. Happily France has other hearts than that which beats in her capricious capital.

I hope you will enjoy your trip to your native land, though travelling in hot weather is terribly trying.

We shall not turn up at Zurich : the elections, you are aware take place next month and there is not a minute for our men to lose. The *Hamburger Echo* announced the other day that our party would run 210 candidates. I did not know that Hamburg was so near Gascony ! It would not be amiss if our German friends now and again read « le Socialiste », instead of taking their information in *le Temps*.

A propos de la Gascogne je vous envoie une jolie chanson de Nadaud : *la Garonne*.

Since our return I have been rather busy : tomorrow we go to Paris and the day following Paul starts for Lille.

My best love to you and to Louise.

Your faithful *tréditore*,

LÖHR.

It appears that my countrymen, the Belgians, had already published extracts from your work and the Roumanians thought themselves justified in following their example.

TRADUCTION

Mercredi, 26 juillet 93.

Mon cher Général,

A notre retour de Calais où Paul a passé une semaine pour se remettre du temps effroyablement beau que nous avons subi depuis mars, je trouve votre lettre qui est trois fois la bienvenue.

Nous avons choisi Calais parce que c'est près de Lille, de Boulogne et d'autres endroits où Paul était attendu. Paul était parti deux ou trois jours avant moi et je l'ai rejoint à Calais où nous avons

un certain nombre de bons et sincères camarades : Delcluze, Salembier, Fuchs, etc., et nous nous sommes bien amusés malgré le vent et la pluie. Vous connaissez Delcluze : il est enchanté de sa visite à Londres et parle avec enthousiasme de votre incomparable *Maiwein*.

Diamandy est un très brave garçon et, comme la plupart des Roumains de Paris, un homme très intelligent et un marxiste convaincu. Mais on peut être bon marxiste *sans être parfait* et ces excellents Roumains sont vraiment un peu « trop sans-gêne » comme dit Paul.

Tout ce que vous écrivez, vous, Guesde et Paul, ils le considèrent comme bien public et en usent donc sans façon. En ce qui concerne la publication par eux de votre livre, vous devriez, je crois, y mettre le holà, par égard pour Carré¹ qui protestera certainement contre cette traduction nouvelle et non autorisée juste avant que paraisse celle de Ravé, ce qui nuirait forcément à la vente du livre.

Le gouvernement français et la Chambre des Députés passent, comme vous le dites, les bornes de ce qui est méprisable, et Paris est tristement digne de lui-même. Heureusement la France a d'autres cœurs que celui qui bat dans sa capricieuse capitale.

J'espère que vous aurez plaisir à retourner dans votre pays natal, bien que voyager par temps chaud soit terriblement pénible.

Nous n'irons pas à Zurich : les élections, vous le savez, ont lieu le mois prochain et nos amis n'ont pas une minute à perdre. Le *Hamburger Echo* a annoncé l'autre jour que notre parti présenterait 210 candidats. Je ne savais pas que Hambourg était si proche de la Gascogne ! Ce ne serait pas un mal que nos amis allemands lisent de temps en temps *Le Socialiste* au lieu de puiser leurs informations dans *Le Temps*.

A propos de la Gascogne, je vous envoie une jolie chanson de Nadaud : « la Garonne ».

Depuis notre retour j'ai eu fort à faire : demain nous allons à Paris, et le jour suivant Paul part pour Lille.

Mes meilleures amitiés à vous et à Louise.

Votre fidèle *traditore*.

LÖHR.

Il paraît que mes compatriotes, les Belges, avaient déjà publié des extraits de votre ouvrage, et les Roumains se sont crus justifiés à suivre leur exemple.

1. Carré était l'éditeur chez qui devait paraître quelques mois plus tard la traduction de *L'Origine de la famille* par Ravé. (N. R.)

532. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Merkurstr. 6, Zürich-Hottingen.
21 August 1893.

My dear Löhrr,

I have been in Switzerland for some weeks. Louise, Dr. Freyberger and I left Aug. 1st via Hook of Holland, met Bebel and his wife at Cologne, passed one night at Mainz, the next at Strasburg, the third at Zürich. Thence I went to Thuisis in Graubünden where I met my brother and family and stayed a week, returned to Zürich just in time for the closing of the Congress and am now staying with my cousin Mrs Beust.

As to the election of yesterday, we are in complete uncertainty and shall be so until this afternoon — no papers being published in Zürich on Monday mornings. So anything to be said on that subject must be delayed until end of this letter.

I found Germany completely metamorphosed. Steam chimneys all over the country, but where I passed, not numerous enough over a small district, to create a nuisance by their smoke. Cologne and Mainz are transformed. The old town is there still where it was, but around or aside of it has arisen a larger and newer town with splendid buildings disposed according to a well-arranged plan, and with large industrial establishments occupying distinct quarters so as not to interfere with the aspect or the comfort of the rest. Cologne has made most progress, having nearly trebled its inhabitants — the Ring is a splendid street, there is nothing equal to it in all England. Mainz is growing, but at a slower rate. In Strasburg you see too distinctly the separation between the old town and the new district formed by university and government buildings, an external addition, not a natural growth.

Paul naturally will be most curious to hear about Alsace. Well, the French may rest satisfied. In Strassburg, to my astonishment, I heard nothing but German spoken. Only once, two girls, Jewesses, who passed me, spoke French. But this is very deceptive. A very intelligent young Socialist, who lives there, told me that as soon as you go outside the city gates, the people speak, and purposely, nothing but French. In Mülhausen too, he said, 4/5ths of the population, working men and all, speak French. Now this was not the case before the annexation. Since the railways were opened, the French language began to spread in the country districts, but even now the French they speak is to a great extent

of their own manufacture. But anyhow it is French, and shows what the people want. When the annexation took place, I once said to Mohr : the consequence of all these attempts at re-germanisation will be that more French will be spoken in Alsace than ever before. And so it has turned out. The peasant and workman stuck to their German dialect as long as they were Frenchmen; now they do their utmost to shake it off and speak French instead.

Such arrant fools as these Prussians you never saw. They flattered the nobility and bourgeoisie who, they ought to have known, were hopelessly frenchified, and bullied the peasants and workmen who, at least in language, had retained some remnant of German nationality. The country is under the thumb of maires, gendarmes, tax-gatherers, appointed by the central government and mostly imported from abroad, who do as they like and live among themselves, separated from and detested by the people. All the old oppressive laws of the French Second Empire are scrupulously maintained and enforced, and sometimes even improved upon by old ordinances dating from the ancien régime and uncarthed by learned functionaries who have discovered that the revolution has forgotten to state expressly that they are repealed ! However, all the chicanery innate to Prussian officials, is imported and improved upon. The consequences are natural. When I asked my friend : then, evidently, if the French by some chance or other were to return, nine tenths of the people would receive them with open arms, he said that was so.

In Strasburg the old bourgeoisie keep quite to themselves and do not mix in any way with the intruders. With the rest of the people, Beler is very popular; wherever he was recognised, they came to the shop doors and saluted him. You may be sure he will bring the state of things in Alsace before the Reichstag in a fashion different from that of those asses of protestataires who seem to rejoice in every fresh measure of oppression, for fear the people *might* get reconciled with the new régime, and who consequently have lost the best part of their hold on the population. In this case as in every other, it will turn out that our party is the only one that can and will do what is really wanted.

(This moment telegram from Roubaix to Greulich's house that Guesde is elected. Hurrah ! Hope to hear this afternoon about Paul's victory.)

As to the Congress, it was a pity that our people had not at least 5-6 men here. The one effect has been obtained: Blanquists and Allemanists have made themselves eternally ridiculous and contemptible devant le monde socialiste. But now *this falls on French Socialism generally*; now the others speak simply of "the French", and that is very unlucky indeed. Had there been even a small minority of Marxists, that would not be the case. But if you find in English and continental Socialist papers the French Socialists treated as a set of chaps who do not know their own

minds for two minutes together, and who will vote by acclamation the greatest piece of nonsense if thereby they think they can aggravate "les Allemands", you need not be astonished. I have heard Swiss socialists (and the *German* Swiss have very strong *French* sympathies) declare that now it was evident that chauvinism was ineradicable in the French mind, and I had to tell them what things—gall and wormwood to every chauvin—I had been able to say in French in your Almanac, without any bad results anywhere. So you see the fiasco of these spouters falls upon all France, our people included. And Jaclard with his pceevish articles in *Justice* makes it worse still. Well, I hope the elections will put us in a position to show to all Europe that Jaclard and Allemane ne sont pas la France. And yet I believe Jaclard voted in very many cases with Bonnier and the small vanishing minority.

The women were splendidly represented. Besides Louise, Austria sent little Dvorzak, a charming little girl in every respect; I fell quite in love with her and whenever Labriola gave me a chance, eloped with her from the entanglements of his ponderous conversation. These Viennoises sont des Parisiennes-nées, mais des Parisiennes d'il y a 50 ans. Regular grisettes. Then the Russian women! there were four or five with wonderfully beautiful leuchtende Augen, and there were besides Vera Zaslitch and Anna Kulischoff. Then Clara Zetkin with her enormous capacity for work and her slightly hysterical enthusiasm, but I like her very much. She has ascended the Glärnisch, a mountain full of glaciers, a very severe effort for a woman of her constitution. Altogether I had the happy lot to fall from the arms of one into those of the next and so on; Bebel got quite jealous—he, the man of the "Frau" thought he alone was entitled to their kisses!

Now I leave a bit of room for this afternoon's news. The Beust boys wish to be remembered. Louise is in Austria, Bebel and Bernstein are still here. *By 4th Sept.* Bebel and I are off to Vienna; up to then the above address holds good.

Good luck to Paul! Ever your old

GENERAL.

4 p.m. News that Paul is en ballottage—please say how the chances stand—and that Ferroul is beaten, and Jourde in ballot. A few lines on the results generally will be gladly received as the bourgeois papers are not to be trusted.

TRADUCTION

Merkurstr. 6, Zurich-Hottingen,
21 août 93.

Ma chère Löhr,

Je suis en Suisse depuis quelques semaines. Louise, le docteur Freyberger et moi sommes partis le 1^{er} août via Hoek van Holland; nous avons rencontré Bebel et sa femme à Cologne, passé une nuit à Mayence, la suivante à Strasbourg, la troisième à Zürich. De là je suis allé à Thusis dans les Grisons où j'ai rencontré mon frère et sa famille. J'y suis resté une semaine et suis revenu à Zürich juste à temps pour la clôture du Congrès¹, et je me trouve maintenant chez ma cousine Mme Beust.

Nous sommes dans l'incertitude la plus complète sur les élec-

1. Engels était arrivé à Zürich le 12 août et, dès son arrivée, avait été salué par les acclamations du congrès qui le désigna à la présidence d'honneur. Il clôtura le congrès par l'allocution suivante (*Le Socialiste* du 2 septembre 1893, p. 2 (I-II) :

« L'accueil enthousiaste que vous me faites, je l'accepte non comme personnalité, mais comme collaborateur du grand homme dont vous avez ici le portrait (Marx). Il y a juste cinquante ans que nous sommes entrés, Marx et moi, dans le mouvement. Nous écrivions alors nos articles dans les *Annales franco-allemandes*, Marx est mort, mais, s'il vivait encore, il n'y aurait personne, ni en Europe, ni en Amérique, qui pourrait avec autant d'orgueil justifié jeter un regard en arrière sur le travail de sa vie. Il y a encore aujourd'hui un autre anniversaire à célébrer. En 1873 s'est tenu le dernier congrès de l'Internationale. Il fit deux choses : la première fut de séparer d'une façon absolue la cause de l'Internationale de celle des anarchistes. On peut voir aujourd'hui si cette résolution était superflue ou non. Les congrès de Paris, de Bruxelles, et aujourd'hui celui de Zürich, ont dû faire de même.

» La seconde résolution qu'il prit fut d'arrêter l'action de l'Internationale sous son ancienne forme. C'était alors l'époque où la réaction qui venait de s'enivrer dans le sang de la glorieuse Commune, était à son apogée. Continuer l'ancienne Internationale, c'aurait été demander des sacrifices qui n'étaient plus en rapport avec les effets à obtenir ; le congrès décida de siéger en Amérique, c'est-à-dire que l'Internationale disparut de la scène.

» On laissa au prolétariat de chaque pays le soin de s'organiser sous sa forme spéciale. C'est ce qui est arrivé et aujourd'hui l'Internationale est plus forte que dans le passé. C'est dans ce sens que nous devons marcher et travailler sur un terrain commun. Nous devons abandonner la discussion pour ne pas nous transformer en secte, mais notre principe commun doit être conservé. Cette libre union, cette assemblée volontaire, qui sont provoquées par les congrès, elles suffiront pour nous donner la victoire, et cette victoire, aucune puissance du monde ne pourrait nous l'arracher.

» Je viens de voyager à travers l'Allemagne, et partout, j'ai entendu nos camarades se plaindre de la chute de la loi d'exception. C'était,

tions d'hier¹ et nous y resterons jusqu'à cet après-midi, aucun journal ne paraissant à Zürich le lundi matin. Il me faut donc réserver tout commentaire pour la fin de cette lettre.

J'ai trouvé l'Allemagne complètement métamorphosée. Des cheminées d'usine dans tout le pays, mais, là où je suis passé, elles n'étaient pas assez nombreuses dans une région donnée pour empestier l'air de leur fumée. Cologne et Mayence sont transformés. La vieille ville est toujours là, mais tout autour ou à côté a surgi une ville plus grande et plus moderne avec de splendides édifices disposés selon un plan bien conçu, avec de grands établissements industriels qui occupent des quartiers distincts de façon à ne pas altérer l'aspect ni gêner le bien-être du reste de la ville. C'est Cologne qui s'est le plus développé, ayant presque triplé le chiffre de sa population; le Ring est une rue splendide, il n'y a rien de comparable dans toute l'Angleterre. Mayence grandit, mais à un rythme plus lent. A Strasbourg on voit trop nettement la séparation entre la vieille ville et le nouveau quartier constitué par l'Université et les bâtiments officiels : c'est un apport extérieur et non une croissance naturelle.

Paul sera naturellement très curieux d'avoir des informations sur l'Alsace. Ma foi, les Français peuvent être satisfaits. A Strasbourg, j'ai été stupéfié de n'entendre parler qu'allemand. Une fois seulement deux jeunes filles, des Juives, que j'ai croisées, ont parlé français. Mais il ne faut pas s'y fier. Un jeune socialiste très intelligent qui habite la ville m'a dit que, dès qu'on en franchit les portes, les gens ne parlent, et à dessein, que le français. A Mulhouse aussi, m'a-t-il dit, 4/5 de la population, et pas seulement les ouvriers, parlent français. Or tel n'était pas le cas avant l'annexion. Depuis la mise en service des chemins de fer, la langue française a commencé à se répandre dans les districts ruraux, mais même maintenant le français qu'ils parlent est dans une large mesure de leur propre fabrication. En tout cas, c'est du français, et cela exprime l'aspiration populaire. Quand l'annexion a eu lieu, j'ai dit une fois à Mohr : la conséquence de toutes ces tentatives de regermanisation sera qu'on parlera davantage français en Alsace que jamais auparavant. Et c'est bien ce qui s'est passé. Le paysan et l'ouvrier sont restés fidèles à leur dialecte allemand tant qu'ils étaient français; maintenant ils le rejettent de toutes leurs forces et le remplacent par le français.

On n'a jamais vu d'ânes bâtés comme ces Prussiens. Ils ont

disent-ils, bien plus amusant de lutter contre la police. Aucune police, aucun gouvernement ne pourront venir à bout de semblables combattants.

» C'est avec ces paroles que je déclare le congrès terminé.

» Vive le prolétariat international ! » (N. R.)

1. Il s'agit du premier tour des élections législatives françaises. N. R.)

flatté la noblesse et la bourgeoisie qui, ils auraient dû le savoir, étaient irrémédiablement francisées, et ils ont malmené les paysans et les ouvriers qui, tout au moins dans leur langage, avaient conservé des vestiges de la nationalité allemande. Le pays est sous la coupe des maires, gendarmes, percepteurs, nommés par le gouvernement central et importés pour la plupart, qui agissent à leur guise et restent entre eux, coupés du peuple et généralement détestés. Toutes les vieilles lois tyranniques du Second Empire français sont scrupuleusement conservées et appliquées, parfois même aggravées par de vieilles ordonnances datant de l'ancien régime qu'ont détériorées de savants fonctionnaires qui ont découvert que la révolution avait oublié de spécifier expressément qu'elles étaient abolies ! Tout cet esprit de tracasserie qui est inné chez les fonctionnaires prussiens a été importé et aggravé. Les conséquences sont normales. J'ai demandé à mon ami si, dans l'éventualité d'un retour des Français, 9/10 de la population ne les recevraient manifestement à bras ouverts, et il m'a répondu que tel était bien le cas.

A Strasbourg la vieille bourgeoisie vit repliée sur elle-même et ne se mêle en aucune façon aux intrus. Parmi le reste de la population, Bebel est très populaire ; toutes les fois qu'on le reconnaissait on s'avancait sur le seuil des magasins pour le saluer. Tu peux être assurée qu'il exposera la situation de l'Alsace devant le Reichstag autrement que ces ânes de protestataires qui semblent se réjouir de toute nouvelle mesure d'oppression par crainte de voir le peuple se réconcilier avec le nouveau régime, et qui par suite ont perdu le plus gros de leur influence sur la population. Dans ce cas comme dans tous les autres, il apparaîtra que notre parti est le seul qui puisse faire et qui fera ce qui est vraiment nécessaire.

(A l'instant, télégramme de Roubaix adressé chez Greulich, m'annonçant que Guesde est élu¹. Hourra ! Espère apprendre cet après-midi la victoire de Paul.)

Quant au congrès, c'est dommage que nos amis n'y aient pas envoyé au moins cinq ou six délégués². Un seul résultat a été obtenu : blanquistes et allemanistes se sont rendus éternellement

1. Guesde était élu à Roubaix au premier tour par 6.887 voix contre 2.138 au républicain modéré Deschamps et 4.403 à l'ouvrier catholique Vienne. (N. R.)

2. La délégation française au congrès international de Zürich comptait 41 membres. On y compte seulement deux délégués (Bonnet et Bonnier) qui se réclament du Parti ouvrier français. Les autres représentent soit les possibilistes (Allemane), soit des socialistes indépendants (Jaclard), soit des gens dont l'orientation est très flottante comme Argyradès, Arndt, Veher. Les blanquistes avaient deux représentants (Degay et Rémy). La délégation s'illustra par des votes désordonnés et par l'opposition de sa majorité aux thèses de Bebel. (N. R.)

ridicules et méprisables devant le monde socialiste. Mais *cela retombe sur le socialisme français en général* ; maintenant, les autres parlent simplement des « Français », et c'est en vérité très regrettable. S'il y avait eu seulement une petite minorité de marxistes, tel n'aurait pas été le cas. Mais si, dans les journaux socialistes d'Angleterre et du continent, tu vois traiter les socialistes français de ramassis de gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent à deux minutes d'intervalle, et qui votent par acclamation les plus grandes âneries s'ils les jugent offensantes pour « les Allemands », n'en sois pas surprise. J'ai entendu des socialistes suisses (et les Suisses *alémaniques* ont de très fortes sympathies pour les Français) déclarer qu'il était maintenant évident que le chauvinisme était indéracinable dans la mentalité française, et il m'a fallu les informer que j'avais pu dire en français dans votre Almanach¹ beaucoup de choses plus amères que le fiel et l'absinthe pour tout chauvin, sans qu'il en résultât rien de fâcheux. Tu vois donc que le fiasco de ces gueulards affecte toute la France, y compris nos amis. Et Jaclard avec ses articles hargneux de *La Justice*² aggrave encore les choses. Ma foi, j'espère que les élections nous mettront à même de montrer à toute l'Europe que Jaclard et Allemane ne sont pas la France. Et pourtant, je crois que Jaclard a voté en bien des cas avec Bonnier et la petite minorité fondante.

Les femmes étaient magnifiquement représentées. Outre Louise, l'Autriche avait envoyé la petite Dworzak, une charmante petite fille à tous égards. J'ai été tout à fait amoureux d'elle, et toutes les fois que Labriola m'en a laissé la possibilité, j'ai fui avec elle le fouillis de sa pesante conversation. Ces Viennoises sont des Parisiennes nées, mais des Parisiennes d'il y a cinquante ans. De vraies grisettes. Et les femmes russes ! Il y en avait quatre ou cinq aux yeux resplendissants et merveilleux, et il y avait aussi Véra Zassoulitch et Anna Koulichov. Et puis Clara Zetkin avec son énorme capacité de travail et son enthousiasme légèrement hystérique, mais je l'aime beaucoup. Elle a fait l'ascension du Glärnisch, montagne pleine de glaciers : c'est un rude effort pour une femme de sa constitution. Bref, mon heureux sort a été de passer des bras de l'une dans les bras de l'autre. Bebel a été très jaloux : lui, l'homme de la « Femme »³, croyait seul avoir droit à leurs baisers !

1. Engels fait ici allusion à l'article « Le Socialisme en Allemagne » qu'il avait rédigé pour l'*Almanach du Parti ouvrier pour 1892* (voir lettres n° 454 et 457). (N. R.)

2. Jaclard, qui était délégué au congrès de Zürich, publie sous le titre : « Congrès socialiste international de Zürich », une série d'articles dans *La Justice* des 11, 13, 15 et 18 août 1893. La note dominante en est l'hostilité à l'Allemagne et aux Allemands qu'on accuse d'avoir diminué la portée du congrès en faisant voter l'exclusion des anarchistes. (N. R.)

3. Allusion au gros ouvrage de Bebel : *Die Frau und der Sozialismus*, paru en 1878, et qui en était en 1893 à sa 19^e édition. (N. R.)

Maintenant je laisse un peu de place pour les nouvelles de cet après-midi. Les petits Beust se rappellent à ton bon souvenir. Louise est en Autriche, Bebel et Bersntein sont encore ici. *Le 4 septembre*, Bebel et moi partons pour Vienne; jusqu'à cette date, l'adresse ci-dessus reste valable.

Bonne chance à Paul ! Bien à toi.

Ton vieux

GÉNÉRAL.

4 heures de l'après-midi. J'apprends que Paul est en ballottage (veuille me dire quelles sont ses chances), que Ferroul est battu et Jourde en ballottage¹. Quelques lignes sur les résultats en général seront les bienvenus, car les journaux bourgeois sont peu dignes de confiance.

533. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Zürich, 31 Aug. 1893.

My dear Löhr,

Thanks for your letter and the papers which came to hand yesterday. I had been for 6 days in the Berner Oberland with August and St. Mendelson—fine weather and splendid scenery. The Jungfrau had put on an extra clear white night-dress for us. Jungfrau, Mont-Blanc and Monte Rosa are the three finest *massifs* of the whole Alps.

Yesterday we were on the Uetliberg, a hill close to Zürich with a fine though rather distant view of the snowy chain. When, after 1870, old Thiers was here with his lot, he at once explained the whole to them; pointing at the Gärnisch (due South East of the Uetli), he said that was the Mont Blanc. The landlord of the hôtel at the top, a perfect connoisseur of the whole range, ventured to suggest that this was the Glärnisch, and that the Mont Blanc

1. Dans la deuxième circonscription de Lille, Lafargue avait obtenu 4.745 voix et était en ballottage. Dans la troisième circonscription de Bordeaux, Jourde (qui sera élu au second tour avec 6.854 voix) avait obtenu 6.254 suffrages, tandis qu'à Narbonne Ferroul en obtenait 4.092 et était battu. D'après *Le Socialiste* du 26 août, les socialistes recueillaient au premier tour 246.660 voix, avec 4 élus et 17 ballottages favorables. (N. R.)

was in a nearly opposite direction, and invisible from that point—but the little man replied: Monsieur, je suis Adolphe Thiers, et je dois savoir cela! C'est bien là le Mont Blanc!

I am glad you consider the result of the elections of the 20th a victory. Let us hope this will be confirmed next Sunday by the return of Paul and Delcluze besides some others. Otherwise I am afraid our party will not be able to play the part in the Palais Bourbon which I and many others wish it to play. If we have 8-10 men there, they will form a nucleus strong enough to force the Blanquists, Possibilists and independent Socialists to group themselves around it and thus to prepare a united party. But if we are only 3 or 4, the other fractions will each be about as strong, and unification will not only be more difficult, but also have more of the character of a compromise. Therefore I hope we may enter the Palais Bourbon in full force.

I hope the *Socialiste* will not bring Guesde's letter to his electors. Whatever may be thought of it in France, outside the border it would sound simply grotesque. To declare his election a revolution by which Socialism *fait son entrée* au Palais Bourbon, and from which a new era dates for the world in general, is coming it rather too strong for ordinary mortals.

I enclose a German five mark note, to enable you to telegraph tous the result of the polls next Sunday. August and I are leaving here on Monday morning for Munich and shall stay there over Tuesday. Now by Monday evening or Tuesday morning at latest we suppose you will have all the results as far as they interest us. As soon as you can, but not later than Tuesday afternoon, please *telegraph the names of our men and the places for which they have been returned*, and if the money goes so far, any further information of interest. The telegram to be addressed in German :

Bebel, Hotel Deutscher Kaiser, Munich;

but the rest had perhaps better be in French, so as to secure correct sending off.

On Tuesday evening or Wednesday we shall go on to Salzburg, thence to Vienna where we stay for a few days, and then to Berlin. If you will be good enough to send some further information by letter to Vienna (where it can be used for the *Arbeiterzeitung*), please address to Frau L. Kautsky, Hirschengasse 46, Oberdöbling, Vienna, Austria. (An inner cover is unnecessary as she will know it is for me.)

And now good luck to all our candidates and to Paul especially! I put little trust in the promises of opportunists, but I hope that in *his* case they may turn out true for once.

What benefit has the Millerand-Jaurès alliance brought to us in this campaign? I am utterly unable here to form a judgment.

Love from yours ever,

F. E.

TRADUCTION

Zürich, 31 août 1893.

Ma chère Löhr,

Merci de ta lettre et des journaux qui sont arrivés hier. J'ai passé six jours dans l'Oberland bernois avec August et St. Mendelson : beau temps et paysage splendide. La Jungfrau avait mis pour nous une chemise de nuit d'une exceptionnelle blancheur. La Jungfrau, le Mont Blanc et le Mont Rose sont les trois plus beaux massifs de toutes les Alpes.

Hier nous étions sur l'Utlberg, colline proche de Zürich, d'où l'on a une belle vue, bien qu'assez lointaine, sur la chaîne neigeuse. Quand, après 1870, le vieux Thiers était ici avec ses amis, il leur a aussitôt tout expliqué; l'index tendu vers le Glärnisch (qui se trouve en fait au sud-est de l'Utli), il a dit que c'était le Mont Blanc. Le propriétaire de l'hôtel bâti sur le sommet, qui connaît à merveille toute la chaîne, s'est hasardé à indiquer que c'était le Glärnisch, que le Mont Blanc était dans une direction à peu près opposée et qu'il était invisible de cet endroit. Mais le petit homme a répondu : « Monsieur, je suis Adolphe Thiers, et je dois savoir cela ! C'est bien là le Mont Blanc ! »

Je suis content que tu considères le résultat des élections du 20 comme une victoire. Espérons qu'elle sera confirmée dimanche prochain par l'élection de Paul, de Delcluze et de quelques autres. Sinon, je crains que notre parti ne puisse jouer au Palais Bourbon le rôle que je souhaite avec beaucoup d'autres qu'il joue. Si nous avons huit ou dix élus, ils formeront un noyau assez fort pour forcer les blanquistes, possibilistes et socialistes indépendants à se rassembler autour de lui et à préparer ainsi la formation d'un groupe uni. Mais, si nous sommes seulement trois ou quatre, les autres fractions seront chacune de force à peu près égale, et non seulement l'unification sera plus difficile, mais elle présentera davantage aussi le caractère d'un compromis. J'espère donc que nous pourrons entrer au Palais Bourbon avec toutes nos forces.

J'espère que *Le Socialiste* ne mettra pas la lettre de Guesde sous le nez de ses électeurs¹. Quoi qu'on en puisse penser en

1. La lettre de remerciements de Guesde aux électeurs de Roubaix était déjà publiée dans *Le Socialiste* du 26 août 1893 (p. 2/VI). Elle commençait en ces termes : « L'élection de dimanche est une véritable révolution, le commencement de la révolution qui fera de vous des hommes libres. » Plus loin il disait : « Merci à Roubaix qui, en introduisant le socialisme au Palais Bourbon comme elle l'avait déjà introduit à l'Hôtel de Ville et dans les assemblées cantonales et départementales, est devenue la *commune modèle*, j'allais dire la *ville sainte* pour les prolétaires de partout. » (N. R.)

France, elle paraîtrait à l'extérieur tout bonnement grotesque. Déclarer que son élection est une révolution par laquelle le socialisme fait son entrée au Palais Bourbon, et qu'elle marque le début d'une ère nouvelle pour le monde en général, c'est tout de même un peu fort pour les humbles mortels.

Je te joins un billet allemand de cinq marks pour te permettre de nous télégraphier le résultat du scrutin dimanche prochain. August et moi partons d'ici lundi matin pour Munich et nous y resterons toute la journée de mardi. Lundi soir ou mardi matin au plus tard, nous supposons que tu auras tous les résultats qui nous intéressent. Le plus tôt possible, mais pas plus tard que mardi après-midi, veuille bien nous *télégraphier le nom de nos élus avec celui des localités où ils ont été élus*, et, s'il te reste assez d'argent, toute autre information intéressante. Le télégramme doit être adressé en allemand à :

Bebel, Hotel Deutscher Kaiser, Munich ;

mais il est peut-être préférable d'écrire le reste en français, pour assurer une transmission correcte.

Mardi soir ou mercredi, nous irons à Salzburg, et de là à Vienne où nous resterons quelques jours, puis à Berlin. Si tu veux bien envoyer par lettre d'autres informations à Vienne (où on peut en faire usage pour l'*Arbeiter Zeitung*), adresse-les à Frau L. Kautsky, Hirschengasse 46, Oberdöbling, Vienne, Autriche. Inutile d'écrire sous double enveloppe, car elle saura que c'est pour moi.

Et maintenant bonne chance à tous nos candidats, et surtout à Paul ! J'ai peu confiance dans les promesses des opportunistes, mais j'espère que, dans son cas à *lui*, elles seront tenues pour une fois¹.

Quel avantage l'alliance avec Millerand-Jaurès nous a-t-elle apporté dans cette campagne ? Je suis absolument incapable ici de me faire une opinion.

Bien affectueusement à toi.

F. E.

1. Voir sur ce point la lettre n° 534. (N. R.)

534. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A VIENNE

Le Perreux, 5.IX.93.

Mon cher Engels,

Je suis battu avec un chiffre de voix de 6.256 contre 8.259 : au premier comme au deuxième tour j'ai obtenu la majorité dans la ville de Lille, ce sont les votes des 16 communes rurales qui ont donné la majorité à mon adversaire. Dans le canton d'Haubourdin au premier tour j'obtenais 1.341 votes et au deuxième 2.267, Loyer avait au 1^{er} tour 4.039 et au 2^e 4.370.

Un opportuniste influent, Dron, était à Tourcoing dans la même situation que moi; il lui fallait les 3.701 voix socialistes pour battre son concurrent réactionnaire, comme il me fallait à moi les 3.523 voix opportunistes pour battre le réactionnaire Loyer. C'était le cas ou jamais d'appliquer la fameuse discipline républicaine; il fut donc convenu que d'un côté comme de l'autre on ferait cause commune pour battre la réaction cléricale. Nos amis de Tourcoing ont tous voté pour Dron; tandis que les opportunistes de Lille se sont abstenus, ou ont voté pour Loyer. Dron est élu et je suis battu.

Mon adversaire a dépensé, estime-t-on, 200.000 f. pour son élection : distribution de vivres, de boisson, d'argent, promesses d'argent en cas de succès, etc., en un mot tous les moyens de corruption interdits par la loi ont été employés. Nous allons essayer de faire casser son élection. Toutes les calomnies ont été employées : les 2.500 francs que les Allemands ont envoyés ont été exploités, on m'a accusé d'être à la paie du gouvernement allemand, c'est bête, mais cela porte encore : aussi à l'avenir il vaut mieux que les social-démocrates ne nous envoient pas de l'argent.

Tous nos candidats dans le Nord ont été battus (Marliot à Cambrai, Roussel à Fourmies, Moché à Douai, et Ghesquière à Lille¹⁾ — mais ils ont réuni 27.540 votes. Les réactionnaires et les opportunistes se sont unis contre les socialistes. C'est une défaite, mais une défaite glorieuse, pleine de promesses pour l'avenir.

1. A Cambrai (2^e), Marliot avait obtenu 8.698 voix (6.921 au 1^{er} tour) ; à Avesnes (1^{re}), F. Roussel recueillait 4.643 voix contre 3.510 au premier tour ; à Douai (1^{re}), Moché était battu avec 3.870 voix (3.563 au 1^{er} tour) et, à Lille (3^e), Ghesquière arrivait avec 4.073 voix (2.957 au 1^{er} tour). (N. R.)

Nous avons remporté des succès ailleurs. Chauvin dans la Seine élu avec 5.183 votes. — Allier : Thivrier, 8.880; Sauvanet, 6.449. — Côte d'Or : Pierre¹ Vaux, 7.395. — Gironde : Jourde, 6.854. — Dans le Pas-de-Calais : Delcluze est battu avec 5.847 suffrages. La ville de Calais lui avait donné une majorité écrasante, 5.006 votes; ce sont les communes rurales qui ont donné la majorité au réactionnaire.

Vaillant a passé à Paris avec une très belle majorité (7.353 votes).

Le résultat de l'élection est le triomphe de l'opportunisme dont tous les chefs, même les plus compromis, ont été réélus avec un grand nombre de voix; la dérouté du parti radical gouvernemental qui perd ses chefs (Clemenceau, Floquet, Maujan, etc.) et celle du parti réactionnaire qui voit le nombre de ses membres considérablement réduit et décapité par la disparition de Pion, de Mun, Cassagnac, etc., sont un succès pour les radicaux-socialistes et les socialistes, qui entrent en force¹.

Bon voyage et amitiés.

Paul LAFARGUE.

Il est battu, mais il n'est pas LAPIDÉ. — mais je vous raconterai cela !...

LÖHR.

535. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Berlin W., den 18. September 1893.
Grossgörschen-Strasse 22 a.

My dear Löhr,

Enfin ! Arrived here Saturday night, after 6 days in Vienna and 1 in Prague (where we met your old adorer Rudolf Meyer). Vienna is an extremely beautiful town, with glorious boulevard (Ringstrasse), and the immense square between Rathaus and—

1. Dans *Le Socialiste* du 2 septembre : Armand. (N. R.)
2. *Le Socialiste* du 2 septembre 1893 dénombrait 8 élus socialistes au second tour. Le parti avait maintenu des candidats dans 20 circonscriptions et recueilli 110.000 voix, soit 27.000 de plus qu'au premier tour. (N. R.)

vis-à-vis—new Burgtheater, with Parliament to the right and University to the left, is unequalled in the world. But Vienna is too big for its people, they are only beginning to *learn* the use of these boulevards; in about 10 years everything will be ten times finer, because 10 times more alive with people.

Altogether the Continent has undergone a complete revolution since I last saw it. Everywhere life, activity, development, compared to which England appears stationary. Of Berlin I have not seen much (not a square foot as yet of the Berlin I left in 1842, as what I have seen so far, is all new addition) but it is indeed externally splendid, though, I fear, internally full of discomfort. Bebel (where Louise and I are staying) has a very pretty and comfortable floor, but Library where we spent last evening lives in a set of apartments so awfully arranged by the builder that it horrified me. Here in Berlin they have invented the "Berliner Zimmer", a room with hardly a trace of a window, and that is where the Berliners spend almost all their time. To the front is the dining room (best, reserved for swell occasions) and the salon (even more select and reserved), then the "Berliner" Spelunke, next a dark corridor, a few bedrooms donnant sur la cour, and a kitchen. A sprawling unhomely arrangement, specifically Berlinerisch (that is *bourgeois* berlinerisch) : show and even splendour in front, darkness, discomfort and bad arrangement behind, the front for show only, the discomfort to be lived in. At all events that is my impression *at present*; let us hope it may get mended.

Yesterday we were in the Freie Volksbühne—the Lessing Theater, one of the nicest and best of Berlin had been hired for the occasion. The seats are drawn for as in a lottery by the subscribers and you see working men and girls in the stalls and boxes, while bourgeois may be relegated to the gods. The public is of an attention, a devotion, I might say, an enthusiasm sans égal. Not a sign of applause until the curtain falls—then a veritable storm. But in pathetic scenes—torrents of tears. No wonder the actors prefer this public to any other. The piece was rather good and the acting far superior to what I had expected. The Kleinbürgerei of old has disappeared from the German stage, both in the acting and in the character of the pieces. I will send you a short review of the latter.

In Vienna I had to appear twice before the "party" ! I am quite enchanted with them. As lively and as sanguine as the French, but slightly more solid. The women especially are charming and enthusiastic; they work very hard, thanks, to a very great extent, to Louise. Adler has done wonders; the tact, the constant vigilance and activity, with which he holds the party together (not an easy thing with such lively people as the Viennese) are beyond praise, and if you consider moreover the difficulties of his private position—a wife ill with nervous ailments, three children and interminable pecuniary difficulties arising therefrom—it is almost incon-

ceivable how he can keep his head above water. And these Austrians—a mixture of all races, Celtic, Teutonic, Slavonic—are far less manageable than our North Germans.

Library looks very well, collecting the elements of a paunch; his wife made a Bowlé for us with wine and fruit; there was a rather numerous company. He lives au quatrième and outside Berlin proper, in Charlottenburg, but his apartment costs him some 1.800 marks = 2.250 fr.

As to your elections I hope Paul's hopes may be verified. As most of the men elected are utterly unknown to me, I have no means to form a judgment. Vaillant's letter in the *Petite République Française* looks promising; let us hope that circumstances may tend to keep him in the right direction. If our 12 men are really ours and not like Thivrier and Lachize, then a good nucleus may be formed.

When we came to Prague, there was the little état de siège in force there. *Nobody in our hotel ever thought of asking for our names!* Voilà ce que c'est que l'Autriche : Despotismus gemildert durch Schlamprei.

Amitiés à Paul. Ever yours

F. ENGELS.

Louise, Bebel und Frau grüssen euch beide herzlichst. Your copy of Paul's article and Paul's letter we gave to Adler who used them for his very good article in the *Arbeiter Zeitung*.

TRANSLATION

Berlin W., le 18 septembre 1893.
Grossgörschen-Strasse 22 a.

Ma chère Löhre,

Enfin ! Sommes arrivés ici samedi soir, après avoir passé six jours à Vienne et un à Prague (où nous avons rencontré ton vieil adorateur, Rudolf¹ Meyer). Vienne est une ville extrêmement belle, avec son splendide boulevard (Ringstrasse). Son immense place, encadrée par l'Hôtel de Ville et, vis-à-vis, le nouveau Burgtheater, avec le Parlement à droite et l'Université à gauche, est sans égale au monde. Mais Vienne est trop vaste pour sa population qui commence à peine à *apprendre* l'usage de ces boulevards; dans dix ans environ, tout sera dix fois plus beau, parce que dix fois plus animé.

Dans l'ensemble, le continent a subi une révolution complète depuis la dernière fois que je l'ai vu. Partout vie, activité, progrès,

1. Il faut sans doute lire Rudolph. (N. R.)

et, en comparaison, l'Angleterre semble stationnaire. De Berlin je n'ai pas vu grand-chose, et rien encore de celui que j'ai quitté en 1842, car ce que j'ai vu jusqu'à présent a été entièrement ajouté, mais la ville est vraiment splendide extérieurement, bien que les intérieurs soient, je le crains, très inconfortables. Bebel, chez qui nous séjournons, Louise et moi, a un appartement très joli et confortable, mais Library¹, chez qui nous avons passé hier la soirée, habite un logement construit de façon si épouvantable que j'en ai été horrifié. On a inventé ici la "Berliner Zimmer": c'est une pièce où l'on trouve à peine trace de fenêtre, et c'est là que les Berlinoïses passent la majeure partie de leur temps. Sur le devant se trouvent la salle à manger, la plus belle pièce qu'on réserve pour les grandes occasions, et le salon (encore plus select et plus réservé), puis la Spelunke berlinoise², ensuite un corridor sombre, quelques chambres à coucher donnant sur la cour et une cuisine. Un étalement incommode, spécifiquement berlinoise (c'est-à-dire spécifique de la bourgeoisie berlinoise) : ostentation et même splendeur sur le devant; obscurité, inconfort et incommode derrière : le devant pour la parade seulement, et la partie inconfortable pour l'habitation. En tout cas, c'est mon impression jusqu'à présent; espérons qu'elle s'améliorera.

Nous avons été hier à la Freie Volksbühne : le théâtre Lessing, un des plus beaux et des meilleurs de Berlin, avait été loué pour l'occasion. Les abonnés tirent les places au sort et l'on voit des ouvriers et des ouvrières aux fauteuils d'orchestre et dans les loges, alors que les bourgeois peuvent fort bien être relégués au poulailler. Le public manifeste une attention, un attachement, pourrais-je dire, un enthousiasme sans égal. Pas le moindre applaudissement avant que ne tombe le rideau, et alors une véritable tempête. Mais aux scènes émouvantes, des torrents de larmes. Rien d'étonnant si les acteurs préfèrent ce public à tout autre. La pièce était assez bonne et le jeu des acteurs bien supérieur à ce que j'attendais. L'atmosphère petit-bourgeoise d'autrefois a disparu de la scène allemande, aussi bien dans le jeu des acteurs que dans le caractère des pièces. Je t'en ferai un bref compte rendu.

A Vienne j'ai dû à deux reprises me montrer devant le « parti »³.

1. C'est ainsi qu'on appelait familièrement Liebknecht à Londres. (N. R.)

2. Il s'agit de la Berliner Zimmer décrite plus haut qu'Engels qualifie ici de bouge berlinois. (N. R.)

3. Le 11 septembre 1893, une fête était organisée en l'honneur d'Engels et de Bebel dans les salles des Trois-Anges, à laquelle assistèrent 600 personnes. Le 14 septembre, une réunion fut organisée à la salle Dreher qui fut, selon la police, suivie par 2.000 personnes et au cours de laquelle Engels prononça une allocution. Le texte reproduit par l'*Arbeiter Zeitung* du 22 septembre 1893 se trouve dans : *Victor Adlers Aufsätze, Reden und Briefe*, Heft 1, p. 74-75. Le 22 septembre, Engels allait parler dans un meeting social-démocrate à Berlin. (N. R.)

Je suis tout à fait enchanté de nos camarades. Ils sont aussi pleins d'allant et de confiance que les Français, mais ils ont un peu plus de fond. Les femmes surtout sont charmantes et enthousiastes; elles sont très actives, grâce, dans une large mesure, à Louise. Adler a fait des prodiges; le tact, la vigilance et l'activité constante avec lesquels il maintient la cohésion du parti (chose malaisée avec des gens aussi primesautiers que les Viennois) sont au-delà de tout éloge, et si l'on tient compte en outre de ses difficultés personnelles (une femme souffrant de troubles nerveux, trois enfants et les incessantes difficultés pécuniaires qui en résultent), on a du mal à comprendre comment il peut garder son sang-froid. Et ces Autrichiens (un mélange de toutes les races, Celtes, Germains, Slaves) sont beaucoup moins maniables que nos Allemands du Nord.

Library a très bonne mine et un embryon de bedaine. Sa femme nous a fait une bowlé avec du vin et des fruits, et il y avait pas mal de monde. Il habite au quatrième, hors du centre de Berlin, à Charlottenburg, mais son logement lui coûte quelque 1.800 marks = 2.250 francs.

Quant à vos élections, je souhaite que les espoirs de Paul se réalisent. Etant donné que la plupart des élus me sont totalement inconnus, je ne suis pas à même de me faire une opinion. La lettre de Vaillant dans *La Petite Rép[ublique] Fr[ançaise]* semble prometteuse¹; espérons que les circonstances tendront à le maintenir dans la bonne voie. Si nos douze députés sont vraiment à nous et sont différents de Thivrier et Lachize, un bon noyau peut alors se constituer.

Quand nous sommes arrivés à Prague, le petit état de siège y avait été mis en vigueur. *Personne à notre hôtel n'a jamais songé à nous demander notre nom!* Voilà ce que c'est que l'Autriche : un despotisme tempéré par le laisser-aller.

Amitiés à Paul. Bien à toi,

F. ENGELS.

Louise, Bebel et sa femme vous saluent tous deux cordialement. Nous avons donné ton exemplaire de l'article de Paul et sa lettre à Adler qui les a utilisés dans son très bon article de l'*A[rbeiter] Z[eitung]*.

1. *La Petite République Française* publie en date du 10 septembre 1893 (p. 1/1) un court article d'Édouard Vaillant intitulé : « Unité socialiste ». L'auteur y souligne la nécessité de l'union de tous les députés socialistes quelle que soit l'école dont ils se réclament. (N. R.)

536. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 10 X 93.

Mon cher Engels,

Notre congrès¹ après trois jours de durée, à trois séances par jour, a clôturé hier soir à minuit ses débats par le chant de *L'Internationale*, comme protestation à la campagne patriotarde de l'alliance russe². Il était formé par plus de 90 délégués, dont environ 80 venaient de province, représentant plus de 100 villes ou communes.

La conquête des campagnes est le grand objectif des socialistes, bien que les villes soient loin d'être conquises; mais là la propagande est organisée plus ou moins bien tandis qu'elle est à créer dans les champs. On avait donc à connaître l'action du programme agricole de Marseille. Tous les délégués qui avaient pris part à une campagne électorale rurale, ont déclaré que ce programme était le meilleur instrument pour faire pénétrer le socialisme dans la tête des paysans : mais tous ont proposé des additions si nombreuses qu'on en aurait formé une forte brochure. Le congrès a décidé de les renvoyer à l'étude du prochain congrès, qui sera consacré spécialement à la question agricole et qui se tiendra à Nantes, en plein pays des chouans, où la République n'est pas encore acceptée, mais où le socialisme agraire fait du progrès : plusieurs communes de la Loire-Inférieure s'étaient fait représenter au congrès. Dans la Bretagne, on trouve encore des formes féodales de tenure que les propriétaires bourgeois essayent d'abolir. Dans la campagne aux environs de Nantes, la terre appartient à un propriétaire et au cultivateur : la récolte est divisée entre les deux. Les propriétaires veulent faire supprimer le droit de propriété du paysan, qui n'a pas de titre. Les socialistes nantais, qui ont à leur tête un riche armateur, Brunellière, profitant de cette lutte, ont organisé les paysans en syndicats qui centralisent et coordonnent leurs efforts; jusqu'ici ils sont parvenus à retarder l'expropriation des paysans.

1. Le XI^e congrès national du Parti ouvrier se tint à Paris du 7 au 9 octobre 1893. (N. R.)

2. La flotte russe devait séjourner quelques jours à Toulon et cet événement provoquait dans la presse de droite un débordement d'enthousiasme pour l'alliance franco-russe. (N. R.)

Nous attendons notre congrès pour voir combien de députés s'y rendraient; cinq étaient présents : Jourde, Chauvin, Sauvanet (de l'Allier), Pierre Vaux (de Dijon) et Guesde; Salis (de Cette) s'est fait excuser pour cause de maladie. Beaucoup de candidats pour se faire élire ont pris le programme et le titre du Parti ouvrier, décidés à les abandonner le lendemain de leur élection; ils imitaient les radicaux qui se proclament socialistes pendant la période électorale : il en sera toujours ainsi tant que le Parti ne trouvera pas dans son sein le personnel dirigeant nécessaire; en ce moment nous avons plus de soldats que d'officiers; on est obligé d'en prendre à droite et à gauche. En Allemagne, c'est le parti qui paie les députés, ce qui les lie au parti; ici, on a la prétention de faire payer les députés, ce qui éloigne ceux qui ne sont pas dévoués. Aux congrès régionaux de Libourne, Lyon et Armentières¹, on avait décidé d'imposer les députés d'une somme de 1.000 à 1.500 frs par an. Mais le congrès national de Paris a décidé de repousser toute imposition et de laisser chaque député verser la somme qu'il pourra dans la caisse du Conseil National. Cette résolution nous ramènera les députés qui s'étaient écartés de peur de verser 1.000 frs par an.

Le nombre de députés affiliés a une importance secondaire : Guesde et Vaillant conduiront la fraction socialiste de la Chambre; ils arriveront à s'entendre, aujourd'hui que Vaillant a écrasé son ancien ami Granger, qui se retire de la lutte².

D'ailleurs nous sommes en pourparlers avec un grand fabricant de papier et un imprimeur pour la fondation d'un journal : si nous réussissons, nous serons les maîtres de la situation.

Adieu.

Paul LAFARGUE.

1. Le congrès de la fédération girondine s'était tenu à Libourne les 1^{er} et 2 juillet et avait décidé que tous les élus devaient verser le neuvième de leur indemnité parlementaire dans la caisse du Conseil National. Cette résolution, publiée dans *Le Socialiste* du 15 juillet, fut reprise par les congrès régionaux de Lyon et d'Armentières qui se tinrent le 16 juillet. (N. R.)

2. Depuis 1889, une scission s'était faite au sein du Comité révolutionnaire central. Granger et ses amis avaient soutenu Rochefort, se ralliant ainsi au boulangisme. Élu député en 1889, Granger ne se représenta pas en 1893, déclarant qu'il se retirait de la vie politique. (N. R.)

537. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 13 oct. 1893.

Mon cher Lafargue,

La correspondance de Paris dans le *Vorwärts*¹ d'aujourd'hui est-elle de vous? Voici pourquoi je vous le demande.

Quand j'étais à Berlin, Liebk[necht] me disait qu'il était en train de vous engager comme correspondant pour le *Vorwärts*, mais que l'argent devait encore être voté par le Comité du parti; en attendant il me prie de vous dire qu'il s'agirait d'un travail régulier, de lettres envoyées au terme convenu, une fois par semaine ou par quinzaine par exemple, ce qu'il n'avait pu obtenir de ses correspondants français jusqu'ici. Je lui promis de vous écrire à ce sujet aussitôt qu'il m'aurait communiqué que l'affaire entre vous deux était conclue.

Je profitai de l'occasion pour lui reprocher le cas qu'il faisait de tout article anti-russe de Vaillant², toujours fidèlement reproduit par lui, tandis que les articles anti-russes bien plus carrés, que *Le Socialiste* avait publiés depuis longtemps, avaient passé presque inaperçus par lui. Il s'excusa, et promit de faire mieux.

Mais il ne m'a pas écrit un mot au sujet de votre correspondance, et il continue à traduire et à faire grand cas des déclarations blanquistes, traduisant même le *Chauvière*³.

Il a de plus reproduit un article du petit Arndt⁴ bien que celui-ci avait, à Zurich, toujours voté avec Argyriadès et Cie contre les Allemands. Et Arndt est du C[omit]é C[entral] révolutionnaire blanquiste.

Vous voyez donc que L[ie]bk[necht] incline fortement du côté des blanquistes, je n'en recherche point les raisons, je constate

1. Il s'agit de la correspondance : « Le Congrès du Parti ouvrier français », datée : Paris 9 octobre, qui parut (p. 1/III-2/I) dans le *Vorwärts* n° 240 du 12 octobre 1893. (N. R.)

2. Le *Vorwärts* du 21 septembre avait publié (p. 1/I-II) un article d'Édouard Vaillant : « Tsarisme et Republicanisme », daté Paris, 17 septembre. Il convient d'ajouter que cet article parut aussi dans *Le Socialiste* du 23 septembre (p. 1/III-IV). (N. R.)

3. Engels fait ici allusion à un article de Chauvière, collaborateur régulier de *La Petite République française*, paru dans le *Vorwärts* du 10 octobre (p. 1/I-III) sous le titre : « La peste russe en France ». (N. R.)

4. Le 20 septembre 1893, le *Vorwärts* avait publié (p. 2/II) une lettre de Arndt prenant la défense de Brousse. (N. R.)

simplement le fait. Il est donc important que vous fassiez tout pour maintenir, en dépit de lui, la position que vous avez toujours occupée vis-à-vis du parti allemand : celle de ses principaux alliés en France, qui ont droit, en premier ordre, à être pris en considération dans les relations du parti allemand avec les socialistes français en général. Et, pour cela, il faut que vous soyez représentés au *Vorwärts*, que la correspondance parisienne soit, du moins en partie, entre vos mains.

Maintenant la chose ne se décide pas à la rédaction seule. Le Comité exécutif a son mot à dire. Et je suis persuadé que là vous trouverez du soutien, s'il le faudrait. Il va sans dire que je ferai tout mon possible pour assurer la continuité de l'alliance étroite entre le parti allemand et votre parti en France (cela ne vous engagera pas à prendre leur argent, cela pourra toujours aller aux blanquistes, si vous n'en voulez plus, comme vous dites ils le prendront avec plaisir). Dites-moi donc où vous en êtes avec, L[ic]bk[necht] à l'égard de votre engagement comme correspondant régulier du *Vorwärts*; et sans délai, car, s'il y a des difficultés, il faudra que je puisse agir *avant* le Congrès de Cologne, le 22 courant.

D'après *Le Socialiste*, je comptais sur 12 députés des nôtres¹. Il est vrai que, ne connaissant plus de la moitié pas même de noms, j'avais mes doutes sur leur solidité. Mais, d'après votre lettre, vous paraissez ignorer pour une bonne moitié d'eux, s'ils nous appartiennent ou non. C'est malheureux. Avec 12 solides garçons, dirigés par Guesde, nous aurions bientôt forcé les blanquistes, allemandistes, etc., à nous suivre. Mais si nous ne disposons que d'une demi-douzaine d'hommes sûrs, nous aurons à traiter plus ou moins d'égal à égal avec ces messieurs, et alors les vieilles divisions pourront continuer, ou bien, si l'union se fait, elle se fera au prix de sacrifices en fait de principes.

Il est vrai que Vaillant depuis son élection paraît bien plus sensé qu'il y a six mois, mais sera-t-il toujours sûr de la majorité dans son Comité central? Ou bien, pour se l'assurer, ne sera-t-il pas forcé de sacrifier, sur des points importants, son opinion personnelle aux préjugés de ces bêtes de conspirateurs?

Il est malheureux que vous ayez été battu à Lille. Vous vous êtes sacrifié pour le parti : au lieu de vous ménager vos électeurs par une action parlementaire assidue, vous avez voyagé et ramassé des électeurs *pour les autres*. Cependant nous avons besoin de vous aussi dans la Chambre, j'espère que vous aurez le premier siège vacant.

Le nouveau journal ne sera pas, comme le dernier, « pour

1. En donnant les résultats des élections, *Le Socialiste* avait donné comme candidats du parti élus : A. Boyer, Salis, J. Guesde, Jaurès (au 1^{er} tour) et Chauvin, Charpentier, Jourde, Pierre Vaux, Masson, Couturier, Thivrier, Sauvanet (au 2^e tour). (N. R.)

paraître en octobre »¹? *La Petite Rép[ublique] fr[ançaise]* ne vous barre-t-elle pas le chemin²? C'est encore un des résultats de l'alliance Millerand-Goblet; vous leur avez donné bien plus de secours qu'ils ne vous ont rendu. Passe encore pour Millerand, mais Goblet!! un ex-ministre, et candidat pour la présidence du Conseil!!

Demain j'écrirai quelques mots à Laura *pour affaires* — je n'y parviens pas aujourd'hui, j'ai été interrompu toute la matinée et il est 5 heures passées. En attendant, embrassez-la pour moi.

Saluts de la part de Louise.

Bien à vous,

F. E.

538. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 14 Oct. 1893.

My dear Löhr,

I have received 3 copies of the French *Origine de la Famille*, etc. To my surprise the words "entièrement revue par Mme Laura Lafargue" which were on the proof of the title, do not appear there now. Is this, as I suppose, a little treachery of Ravé? If so, I shall protest.

Voilà Fortin of Beauvais who informs me that he intends translating.

1. The *Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie* in the *Deutsch Franz[ösische] Jahrbücher* (by Mohr, 1844).

2. The 3 chapters *Gewaltstheorie* of my *Anti-Dühring*.

I have absolutely no time to revise his work—and Nr 1 is immensely difficult. And rather than revise Fortin's work (which you know from experience), maybe you'd rather do the whole thing yourself. The first—Mohr's epigrammatic style—I consider him uncommonly unfit to render. Nobody but you could do that.

1. En 1892, le Parti ouvrier avait annoncé « Pour paraître en octobre, *Le Socialiste*, quotidien grand format à un sou ». Le projet ne réussit pas. (Voir lettres nos 479, 485, 486, 488, 489, 490, 491, 492, 495). (N. R.)

2. A cette époque, *La Petite République française* ouvrait ses colonnes aux représentants de toutes les tendances socialistes. (N. R.)

He intends publishing them in the *Ère Nouvelle*.

What do you think I had better say to him?

Glorious victory in Austria. Taaffe proposes an electoral law which is tantamount to universal suffrage at least in towns and industrial districts—so says Adler. Taaffe's policy is to break the power of the German Liberal party (representing the German and Jewish bourgeoisie) and probably, too, to let as many Socialists replace Liberal Bourgeois as may be necessary to drive the other parties to a closer union and thus to give to him a working majority. The Lower House in Austria is composed of 85 representatives of the large landed proprietors, 21 of the Chambers of Commerce (these 106 are not affected by the new bill), 97 of the towns and 150 of the country districts (both of these will be elected according to the new bill).

For the present the country districts will send about the same Catholic and Conservative members as hitherto, and the exclusion of analphabets will here considerably restrict the suffrage; but in the industrial centres of the West and North (Vorarlberg, Austria proper, Bohemia, Moravia, perhaps Steiermark) the new bill will practically establish a very near approach to universal suffrage. It is calculated by bourgeois papers that the number of votes will be 5,200,000 instead of 1,770,000, and the number of socialist seats are estimated at from 20 to 60! Give us 20 to 24 (this is the number of signatures required for a motion to be discussed) and we shall upset the whole of this old-fashioned assembly. It is a complete revolution; our people in Vienna are jubilant, although of course they insist upon *full* universal suffrage, direct elections, and abolition of the 106 privileged members.

Kind regards from Louise.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 14 octobre 1893.

Ma chère Löhrr,

J'ai reçu trois exemplaires de l'édition française de *L'Origine de la famille*¹, etc. A ma grande surprise, les mots « entièrement revue par Mme Laura Lafargue » qui figuraient sur l'épreuve du titre y ont disparu. Est-ce, comme je le suppose, une petite traîtrise de Ravé? Si tel est le cas, je protesterai.

Voilà Fortin de Beauvais qui m'informe qu'il a l'intention de traduire :

1. La première traduction française de *L'Origine de la famille*, par Ravé, venait de paraître chez Carré. (N. R.)

1. *La Critique de la Philosophie du Droit de Hegel dans les Annales franco-allemandes* (par Mohr, 1844);

2. Les trois chapitres sur la théorie de la violence de mon *Anti-Dühring*.

Je n'ai absolument pas le temps de revoir son travail, et le numéro 1 est extrêmement difficile. Plutôt que de revoir le travail de Fortin (que tu connais par expérience), peut-être préférerais-tu tout faire toi-même. Ce premier ouvrage, étant donné le style épigrammatique de Mohr, je considère que Fortin est particulièrement incapable de le rendre. Nul autre que toi ne pourrait le faire.

Il a l'intention de les publier dans *L'Ère nouvelle*.

Selon toi, que vaudrait-il mieux lui dire ?

Victoire splendide en Autriche¹. Taaffe propose une loi électorale qui revient à instituer le suffrage universel tout au moins dans les villes et les circonscriptions industrielles, d'après ce que dit Adler. La politique de Taaffe vise à briser la puissance du parti libéral allemand (qui représente la bourgeoisie allemande et juive) et probablement aussi à donner un certain nombre de sièges occupés par les libéraux bourgeois à des socialistes dans une proportion suffisante pour que les autres partis éprouvent le besoin de renforcer leur union en lui fournissant ainsi une majorité agissante. La Chambre basse d'Autriche est composée de 85 représentants des grands propriétaires fonciers, 21 des Chambres de Commerce (ces 106 membres ne sont pas touchés par le nouveau projet de loi), 97 des villes et 150 des circonscriptions rurales. Ces deux dernières catégories seront élues selon les nouvelles dispositions.

Pour le moment, les circonscriptions rurales éliront à peu près les mêmes députés catholiques et conservateurs que par le passé, et l'exclusion des analphabètes va considérablement y réduire le nombre des inscrits; mais dans les centres industriels de l'Ouest et du Nord (Vorarlberg, Autriche proprement dite, Bohême, Moravie, peut-être Styrie), le nouveau projet va pratiquement instituer un système très proche du suffrage universel. Selon les calculs des journaux bourgeois, le nombre des votants sera de 5.200.000 au lieu de 1.770.000, et le nombre des sièges socialistes se situerait alors entre 20 et 60 ! Qu'on nous en donne de 20 à 24 (c'est le nombre de signatures nécessaire pour qu'une motion vienne en discussion) et nous bouleverserons toute cette assemblée

1. Depuis le début d'août, la social-démocratie autrichienne avait lancé une grande campagne pour l'établissement du suffrage universel. Le 10 octobre, le comte Taaffe déposait à l'ouverture de la Diète son projet de réforme électorale, qui, s'il n'était encore qu'un suffrage restreint, représentait une grande victoire pour la social-démocratie. C'était depuis 1848 la première concession arrachée par un mouvement populaire à la monarchie austro-hongroise. (N. R.)

surannée. C'est une révolution complète; nos amis de Vienne jubilent, bien qu'ils insistent naturellement pour obtenir le suffrage universel *intégral*, des élections directes et l'abolition des 106 sièges privilégiés.

Amicales salutations de Louise.

Bien à toi,

F. E.

539. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday evening, 14 Oct. 93.

My dear General,

The letter in the *Vorwärts* is not by Paul. Some four or five weeks ago Paul wrote to Liebknecht, offering to send him regular contributions on French matters. Up to the present Liebknecht, who of course is very busy, has made no answer. Paul gave up contributing to the paper first in Guesde's, and afterwards, in Frankel's, favour. But what with Frankel's somewhat confused letters and Arndt's imbecilities, not to speak of sundry one-sided paragraphs sent in by I don't know whom, the readers of the *Vorwärts* must necessarily be perplexed and bewildered with regard to French affairs.

The 12 deputies are « des nôtres » only in as much as they have been elected on our Programme, but a few of the men may have accepted the programme solely with a view to getting returned and for no other reason. Of the dozen, you know Guesde, Jourde, Jaurès and Chauvin (of the Agglomération parisienne). Sauvanet has only quite recently adhered to the party; Vaux, elected on sentimental grounds, is not reliable. Boyer is no good and Thivrier is an imbecile. It remains to be seen whether Salis, an ex-radical, Masson, Couturier and Charpentier will « follow their leader ». It is certainly unfortunate that Paul, Ferroul, Delcluze should have been defeated. But there are other members of the party, who polled a considerable number of votes and who are men of talent and conviction and greatly superior to most of the twelve who have been returned. For example, Brunellière at Nantes, Farjat at Lyons, Ghesquière at Lille, Pédron at Troyes, etc., etc.

It is quite true that Millerand has been supported by our

people : at Lyons and at Reims not long ago he was « engueulé » by the workers and at Lille he was received very coldly until our party took him up. But Millerand, in search of the popularity indispensable to the rôle he wants to play, has, in his turn, rendered us signal service by winning over a lot of small bourgeois who had hitherto held aloof and who looked upon Guesde and Paul and their disciples as devils incarnate.

As for Goblet, who calls himself a *radical-socialiste pur*, whatever that may mean, I don't think that our Party has done much for him. — The *Petite République* which is momentarily successful, owing to the strike in the Pas-de-Calais, is not likely to prove dangerous, the editors of the paper having exhausted their funds. Of our own will o' the wisp it is much too early in the day to speak.

Paul, my dear General, has never neglected Lille, that gave him a majority, and had there been time to "travailler" the rural communes, Loyer, despite all bribery and corruption, would probably have bitten the dust.

Sunday afternoon.

I am in receipt of your letter of the 13th and I have just time to thank you for it. To-night, *if nobody else* (there are friends and comrades below) *drops in* between this and bed-time I will answer it.

Meantime my love to you and to Louise.

YOUR LÖHR.

TRADUCTION

Samedi soir [14 octobre 93].

Mon cher Général,

La lettre parue dans le *Vorwärts*¹ n'est pas de Paul. Il y a quatre ou cinq semaines, Paul a écrit à Liebknecht pour lui proposer l'envoi régulier d'articles sur les affaires françaises. Jusqu'à présent, Liebknecht, qui est naturellement très occupé, n'a pas répondu. Paul a abandonné sa collaboration au journal d'abord en faveur de Guesde, puis en faveur de Frankel. Mais entre les lettres assez confuses de Frankel et les imbécillités d'Arndt, sans parler de divers entrefilets tendancieux envoyés je ne sais par qui, il est normal que les lecteurs du *Vorwärts* se sentent perplexes et désorientés en ce qui concerne les affaires françaises.

Les douze députés ne sont « des nôtres » que dans la mesure où ils ont été élus sur notre programme, mais il se peut que quelques-uns d'entre eux aient accepté le programme à seule fin d'être élus et pour nulle autre raison. Parmi cette douzaine, vous connaissez Guesde, Jourde, Jaurès et Chauvin (de l'Agglomération parisienne). Sauvanet n'a que tout récemment adhéré au Parti; Vaux,

1. Voir lettre n° 537. (N. R.)

qui a été élu sur une base sentimentale, est peu digne de confiance. Boyer ne vaut rien et Thivrier est un imbécile. Reste à voir si Salis, ancien radical, Masson, Couturier et Charpentier « seront disciplinés ». Il est certes malheureux que Paul, Ferroul, Delcluze aient été battus. Mais il y a d'autres membres du Parti qui ont recueilli un nombre de voix considérable et qui sont des hommes de talent, des gens convaincus et nettement supérieurs à la plupart des douze élus. Par exemple, Brunellière à Nantes, Farjat à Lyon, Ghesquière à Lille, Pédron à Troyes, etc., etc.

Il est tout à fait exact que Millerand a été soutenu par nos amis : à Lyon et à Reims, il n'y a pas longtemps, il a été « engueulé » par les travailleurs, et à Lille il a été reçu très froidement jusqu'à ce que notre parti soit venu l'épauler. Mais Millerand, en quête d'une popularité indispensable au rôle qu'il veut jouer, nous a à son tour rendu de signalés services en ralliant un grand nombre de petits bourgeois qui jusqu'à présent s'étaient tenus à l'écart et qui considéraient Guesde, Paul et leurs disciples comme des incarnations du diable.

Quant à Goblet, qui se dit *radical-socialiste pur* (qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?), je ne crois pas que notre parti ait fait grand-chose pour lui. *La Petite République* qui connaît provisoirement un certain succès grâce à la grève du Pas-de-Calais¹, ne risque pas d'être dangereuse, la direction du journal ayant épuisé les fonds. Quant à notre propre feu follet, il est bien trop tôt pour pouvoir en parler.

Paul, mon cher Général, n'a jamais négligé Lille qui lui a donné une majorité, et si l'on avait eu le temps de « travailler » les communes rurales, Loyer, malgré tous les pots-de-vin et la corruption, aurait probablement mordu la poussière.

Dimanche après-midi. — Je reçois à l'instant votre lettre du 14* et j'ai juste le temps de vous en remercier. Ce soir, *si personne d'autre* (il y a des amis et des camarades en bas) *ne nous rend visite* jusqu'à l'heure du coucher, j'y répondrai.

En attendant, mon affection à vous et à Louise.

Votre

LÖHR.

1. Le 18 septembre 1893, les mineurs du Pas-de-Calais s'étaient mis en grève, les compagnies concessionnaires ayant repoussé leurs revendications, présentées par le syndicat dirigé par Basly et qui comportaient notamment une augmentation de salaires. *La Petite République* suivra de bout en bout la lutte des mineurs, enverra à Lens un de ses rédacteurs, A. Goullé, et ouvrira une souscription en faveur des grévistes. (N. R.)

*. Dans l'original, par erreur : du 13. (N. R.)

540. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Monday [16th Oct. 93].

My dear General,

I was unable to write to you this morning, having had to go to Paris.

Ravé is wholly innocent of the disappearance of my name from the titlepage of your book; indeed, he had all along insisted on its figuring there, *TOUT AU MOINS* (you know how partial he is to the *tout au moins*) as the reviser of the translation. I deleted the name myself, not thinking it necessary, for having once in a way been able to render you so slight a service, to proclaim it from the house-tops. As you were tolerably satisfied with my work, I was more than rewarded for it.

With regard to the translation of "Die Kritik" etc., and the chapters from your *Anti-Dühring*, I have in the first place to thank you for thinking of me. As I am in the habit of keeping in the background, I am very apt to be overlooked and forgotten. But you have, at all times, extended to his daughters the noble friendship you had, and have, for Mohr!

Die Kritik I cannot undertake to translate, having never read the same and not being quite as foolhardy as Fortin.

Passages from your "Umwälzung" I asked and obtained your permission to translate when I was last with you in dirty but dear London. So that you need only inform Fortin of the fact.

As I am at present doing your *Feuerbach*, I should not like to go in for *Dühring* at once, but all that, need I say, shall be as you wish.

I forgot to say in my last that it was understood that Paul's contributions to the *Vorwärts* should be paid. You know, my dear General, how few are our chances and how inferior is our ability to earn money.

Your LÖHR.

Love to Louise.

TRADUCTION

Lundi [16 octobre 93].

Mon cher Général,

Je n'ai pu vous écrire ce matin, ayant dû me rendre à Paris.

Ravé est tout à fait innocent de la disparition de mon nom sur la page de titre de votre livre; de fait, il avait dès le début insisté

pour qu'il y figurât, *tout au moins* (vous savez comme il a un faible pour les « tout au moins ») comme correctrice de la traduction. C'est moi-même qui ai rayé mon nom, car je n'ai pas jugé nécessaire, pour une fois que j'ai pu vous rendre un si faible service, de le proclamer sur les toits. Puisque vous avez été relativement satisfait de mon travail, j'en suis plus que récompensée.

En ce qui concerne la traduction de *La Critique*, etc., et celle des chapitres de votre *Anti-Dühring*, je dois en premier lieu vous remercier d'avoir songé à moi. Comme j'ai l'habitude de rester dans l'ombre, il est très normal qu'on me néglige et qu'on m'oublie. Mais vous avez en toute occasion reporté sur ses filles la noble amitié que vous aviez et que vous avez pour Mohr !

Je ne puis entreprendre de traduire *La Critique...*, ne l'ayant jamais lue et n'étant pas tout à fait aussi téméraire que Fortin.

Je vous avais demandé la permission, et vous me l'aviez accordée, de traduire des passages de votre *Umwälzung*¹ la dernière fois que j'ai été chez vous dans ce sale, mais cher Londres. Il suffit donc que vous en informiez Fortin.

Comme je travaille à présent sur votre *Feuerbach*, je n'aimerais pas entreprendre tout de suite le *Dühring*, mais ce sera (ai-je besoin de le dire) comme vous le désirez.

J'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre qu'il était entendu que la collaboration de Paul au *Vorwärts* serait rétribuée. Vous savez, mon cher Général, à quel point nous font défaut l'occasion et le talent de gagner de l'argent.

Votre

LÖHR.

Amitiés à Louise.

541. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 18 Oct. 93.

My dear Löhr,

Liebknecht informs me that the honorarium for Paul's letters having to be voted by the Parteivorstand, he is as yet not in a position to reply. This is excusable. When we left Berlin, the Par-

1. Il s'agit de l'*Anti-Dühring*. (N. R.)

teivorstand was overwhelmed with very important business; then Liebk[necht] and Bebel had to leave for agitating tournées in Saxony where tomorrow the elections for the Saxon Landtag take place. Immediately upon that follows the Cologne Parteitag, again taking the members of the Vorstand away from their regular activity.

Talking of the Parteitag at Cologne, Bonnier writes to say : il est possible que nous n'irons pas à Cologne, n'ayant pas reçu d'adresse du parti allemand. The address is every day in the *Vorwärts* : "Das Central-Empfangsbureau befindet sich : Hotel Durst (nomen est omen !), früher Gasthof zur Post, Marzellenstr. 5, in der Nähe des Centralbahnhofs und des Doms." The address of the paper "Rheinische Zeitung" is Grosser Griechenmarkt 115.

To Fortin I write saying that he has to keep his hands off *Dühring*, and that the article of Mohr's is almost impossible to be translated, and moreover that I cannot undertake to revise his work. I told him you were "in possession" of *Dühring* and that you had revised Ravé ! I further told him you did not know the article of Mohr, perhaps he might let you have his copy to look it over; but nothing more; no hopes that you would or *might* do the work of revision for him.

I am very sorry you deleted your name from that titlepage. It would have been a capital handle to work in connection with getting publishers, and *paying ones*, for your other translations. You have no business to be ashamed of your own good work, or to allow Ravé to adorn himself with other birds' feathers. There is no reason whatever for you to "keep in the background". And this kind of work nowadays ought to bring in money to you — surely *Ravé* is paid, and paid handsomely for his bad work which has to be licked into decent shape by you — and I do not see why you should not reap where you have sown.

Love from Louise.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 16 octobre 93.

Ma chère Löhre,

Liebknecht m'informe que le montant de la rémunération de Paul pour ses correspondances devant être fixé par un vote de la direction du parti, il n'est pas encore en mesure de répondre. L'excuse est valable. Quand nous avons quitté Berlin, la direction du parti était surchargée d'affaires très importantes; ensuite Liebk[necht] et Bebel devaient partir pour des tournées d'agita-

tion en Saxe où auront lieu demain les élections au Landtag saxon. Immédiatement après doit se tenir à Cologne le congrès du parti qui distraira de nouveau les membres de la direction de leur activité régulière.

A propos du congrès du parti à Cologne, Bonnier écrit : « Il est possible que nous n'irons pas à Cologne, n'ayant pas reçu d'adresse du parti allemand. » L'adresse se trouve tous les jours dans le *Vorwärts* : « Le bureau central d'accueil se trouve à l'hôtel Durst (ce nom est tout un programme !), anciennement hôtel de la Poste, Marzellenstr. 5, à proximité de la gare centrale et de la cathédrale. » L'adresse du journal *Rheinische Zeitung* est Grosser Griechenmarkt 115.

J'écris à Fortin qu'il n'a pas à s'occuper du *Dühring*, que l'article de Mohr est presque impossible à traduire, et d'autre part que je ne puis m'engager à revoir son travail. Je lui ai dit que c'était *toi* qui étais « en possession » du *Dühring* et que tu avais revu le travail de Ravé ! Je lui ai dit aussi que tu ne connaissais pas l'article de Mohr et qu'il pourrait peut-être te passer son exemplaire pour y jeter un coup d'œil; sans plus; il ne faut pas qu'il espère que même éventuellement tu feras le travail de révision pour lui.

Je regrette vivement que tu aies effacé ton nom de cette page de titre. Ça aurait été une excellente introduction auprès des éditeurs, et des éditeurs *payants*, pour placer d'autres traductions. Tu n'as nullement lieu d'avoir honte de ton bon travail, ni de laisser Ravé se parer d'un plumage emprunté. Il n'y a aucune espèce de raison pour que tu « restes dans l'ombre ». Et ce genre de travail devrait maintenant te rapporter de l'argent; Ravé, lui, est sûrement payé, et payé largement pour son mauvais travail auquel tu es obligée de redonner une forme convenable, et je ne vois pas pourquoi tu ne récolterais pas ce que tu as semé.

Amitiés de Louise.

Bien à toi,

F. ENGELS.

542. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 27. Oct. 93.

My dear Löhr,

Though Fortin is a business man, yet with the help of a Roumanian (with business habits partly of the Polish Jew, partly of the spendthrift boyar) he succeeds in creating a very fair muddle.

I wrote to F[ortin] that you did not know the *Kritik der Rechtsphil[osophie]*, but if he thought proper, he *might send you his copy* of the *D[deutsch] F[ranzösische] Jahrbücher* so that you might read it and form an idea as to the advisability—both as to contents and to form—of its being submitted to the French working people. Diamandy, in his eagerness to get stuff for his review, rushes at you and transforms moreover the one article into plusieurs (business principle of the Polish Jew, to ask much so as to be able to rebate, as for instance:

Was kostet die Elle von dem Stoff?

— Fünfzehn Groschen.

— Fünfzehn sagt er, zwölf einen halben meint er, zehn wird er nehmen, sieben und einen halben ist die Sache werth, fünf möcht ich ihm geben, werd'ich ihm bieten zwei und einen halben Groschen !)

Voilà ce que c'est. Let F[ortin] first send you his copy and then you will see what you will see.

As to the Gewaltstheorie, not a line in Fortin's letter led me to conclude that the thing had *been* already *done* and I don't believe it either. To make you believe that you are en face d'un fait accompli, is another of these Oriental tricks which they consider perfectly justifiable in the service of the cause. You will never arrive at the facts, much less at any practical conclusion, until you have eliminated Diamandy and deal direct with Fortin.

Diamandy served me exactly the same with regard to the translation of the *Ursprung* for the *Ère Nouvelle*.

I had a few lines from Bebel today about Paul's affair. The delay was caused by 1. the Saxon elections; 2. the Cologne Congress which prevented full meetings of the Executive, and overwhelmed them with business. As soon as both B[ebel] and L[iebknecht] shall have returned to Berlin, the matter will be settled. But B[ebel] says at the same time there is a great distrust of Paris correspondents of French nationality, as hitherto every one of them has ceased to write reports at the very moment when French

affairs became highly interesting—they then looked after their own business and left the *Vorwärts* to shift for themselves. I shall do my best to persuade them that now Paul has no longer a free pass on the railways, this will cease as far as *he* is concerned, but I do hope that our Paris friends will at last learn to treat business as business and engagements as things to be fulfilled—at least *as a rule*.

Kind regards from Louise.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 27 octobre 93.

Ma chère Löhrl,

Fortin a beau être homme d'affaires, il réussit pourtant avec l'aide d'un Roumain (dont les procédés rappellent tantôt le Juif polonais, tantôt le boyard prodigue) à créer une jolie pagaille.

J'ai écrit à F[ortin] que tu ne connaissais pas la *Critique de la Phil[osophie] du Droit*, mais que, s'il le jugeait utile, il *pourrait t'envoyer son exemplaire des Annales franco-allemandes* pour que tu la lises et te formes une opinion sur l'opportunité qu'il y aurait (en tenant compte à la fois du fond et de la forme) de la présenter aux travailleurs de France. Diamandy, dans sa hâte à se procurer de la copie pour sa revue, se précipite sur toi et, par-dessus le marché, transforme l'unique article en plusieurs. C'est, en affaires, le principe du Juif polonais de demander beaucoup de façon à pouvoir rabattre; par exemple :

— Combien l'aune de cette étoffe ?

— Quinze groschen.

— Il dit quinze, il veut dire douze et demi, il en acceptera dix, la chose en vaut sept et demi, je veux bien lui en donner cinq, je lui en offrirai deux groschen et demi !

Voilà ce que c'est. Que F[ortin] t'envoie d'abord son exemplaire, et alors tu verras bien.

Quant à la théorie de la violence, rien dans la lettre de Fortin ne m'a donné lieu de penser que la chose avait déjà *été faite*, et je ne le crois pas d'ailleurs. Vous faire croire que vous êtes en face d'un fait accompli, c'est un autre de ces tours orientaux qu'ils estiment parfaitement justifiables pour servir leur cause. Tu n'en viendras jamais au fait, et encore moins à une conclusion pratique, tant que tu n'auras pas éliminé Diamandy et traité directement avec Fortin.

Diamandy m'a joué exactement les mêmes tours avec la traduction de *L'Origine de la famille* pour *L'Ère nouvelle*¹.

1. Voir lettre n° 530 du 20 juillet 1893. (N. R.)

J'ai reçu aujourd'hui un mot de Bebel au sujet de l'affaire de Paul. Le retard a été causé : 1. par les élections saxonnes; 2. par le Congrès de Cologne qui a empêché toute réunion plénière de l'Exécutif et a créé un surcroît de travail. Dès que B[ebel] et L[iebknicht] seront tous deux de retour à Berlin, cette affaire sera réglée. Mais B[ebel] dit en même temps qu'on se défie beaucoup des correspondants parisiens de nationalité française, car jusqu'ici ils ont tous cessé d'écrire des comptes rendus au moment même où la situation en France devenait particulièrement intéressante; ils se sont alors occupés de leurs propres affaires et ont laissé le *Vorwärts* se débrouiller tout seul. Je ferai de mon mieux pour leur faire entendre que, Paul n'ayant plus maintenant de permis gratuit sur les chemins de fer, un tel comportement ne se reproduira plus dans la mesure où il s'agit de *lui*, mais j'espère fermement que nos amis de Paris apprendront enfin à traiter les affaires comme des affaires et les engagements pris comme quelque chose qui doit être tenu, tout au moins *en règle générale*.

Amicales salutations de Louise.

Bien à toi,

F. ENGELS.

543. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 2.XI.93.

Mon cher Engels,

Je vous envoie le volume de Guillaumin¹ contenant les extraits de Marx et une critique hautement fantaisiste d'un économiste italien : on a mis longtemps pour trouver un pareil oison. Guillaumin a successivement offert la réfutation du *Capital* à des économistes français et allemands, tous ont décliné avec empressement ce rude travail : il a fallu qu'un Italien vienne à la rescousse de la vieille économie. L'Italie en est toute fière; depuis des mois,

1. L'éditeur Guillaumin venait de publier comme premier volume de la « Petite Bibliothèque économique française et étrangère » : KARL MARX, *Le Capital*. Extraits faits par M. Paul Lafargue. (Voir sur ce point la lettre n° 408, t. II, p. 451.) L'édition comporte une introduction, qui se veut une réfutation, de Vilfredo Pareto. (N. R.)

avant l'apparition des extraits du *Capital*, on parlait de la réfutation de Vilfredo Pareto, on la publiait, et elle donnait lieu à des contre-réfutations, dont vous avez dû voir quelques-unes dans la *Critica sociale*. Enfin c'était un événement. J'ai reçu d'un éditeur de Palerme une proposition de reproduction du volume; j'ai mis pour condition qu'il serait traduit par Martignetti; cela nous procurera à nous deux quelques centaines de francs.

J'avais écrit une étude sur Marx, que Guillaumin a supprimée; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il prétend l'avoir perdue. Je m'en vais voir si maintenant que le volume est publié il ne la retrouve pas : dans ce cas je la ferai paraître dans l'édition italienne. En tout cas, je ferai une réponse à Vilfredo Pareto¹.

En ce moment je remanie mon *Évolution de la propriété*² pour Carré, qui, mis en goût, veut imiter Sonnenschein et publier une série de volumes sur des questions sociales.

Enfin les Russes sont partis³ ! Quelle folie d'enthousiasme; on calcule à un million et demi les personnes venues à Paris pour voir la fête : à un minimum de dépenses de 20 f. par tête, cela fait 30 millions que les cafetiers, hôteliers, restaurateurs, marchands de nouveautés, journaux et prostituées se sont partagés. Il ne faut donc pas trop s'étonner de cette folie, qui prouve surtout l'amour des foules pour les spectacles. Un éléphant blanc aurait peut-être produit le même effet. Mais que les Russes ne se fient pas trop : c'est l'emprunt qu'ils comptent lancer dans le courant de février qui leur donnera la vraie valeur de tous ces vivats. — Un emprunt ne peut réussir sans le concours des banquiers : les financiers n'étaient pas si pris que ça; une quête faite à la Bourse pour organiser la réception russe n'a produit que 150 f. Mais d'un autre côté, on dit que la paix est faite entre Rothschild et le Tsar; on lui [a] accordé les monopoles des pétroles de la Russie du Sud, qu'il convoitait depuis longtemps; cela fera peut-être oublier son sémitisme à Rothschild et le mettra au service de l'ennemi de sa race. L'opposition de R[othschild] au dernier emprunt l'a fait échouer; son appui, s'il l'accorde, le fera réussir peut-être.

La grève du Pas-de-Calais⁴ est une superbe entrée du groupe socialiste de la Chambre; si elle a pu durer, distraire le public de l'abstraction⁵ russe, et occuper l'opinion publique, en ce moment,

1. L'édition française de 1897 se contente de reproduire la 1^{re} édition. Mais la réponse à Vilfredo Pareto paraît dans *L'Ère nouvelle* d'octobre 1894 (n^o 10, p. 113-137) et elle est datée du 22 décembre 1893. Elle paraît également dans l'édition italienne (Palerme 1895) (N. R.)

2. Voir à ce sujet la lettre d'Engels du 3 avril 1895. (N. R.)

3. L'escadre russe, arrivée à Toulon le 13 octobre, avait appareillé le 29. (N. R.)

4. La grève du Pas-de-Calais, commencée le 18 septembre, va se terminer le 4 novembre. Les députés socialistes ont tous participé à l'agitation dans le bassin minier. (N. R.)

5. Lafargue veut sans doute dire : attraction. (N. R.)

c'est grâce aux députés socialistes, qui ont tous payé de leur personne. L'intervention des députés socialistes dans les grèves va passer dans les mœurs parlementaires; elle est d'une importance énorme, elle dresse un pouvoir nouveau vis-à-vis de ceux de la société capitaliste, et donne à la lutte de classes qu'est toute grève une importance politique.

Laura compte vous écrire sur Fortin et Diamandy.

Amitiés à M^{me} Louise et cordialement,

Paul LAFARGUE.

544. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 19 nov. 93.

Mon cher Lafargue,

Liebk[necht] vous aura écrit qu'on veut vous engager comme correspondant pour le *Vorwärts* et pour *L'Echo* de Hambourg, une lettre par semaine, identique et envoyée en même temps aux deux journaux, mais qu'on la demande en allemand et propose à Laura de la traduire.

Voici pourquoi on la veut en allemand, et c'est très important. Les deux journaux pourraient publier *le même jour* la correspondance identique; de sorte que ce serait un article original dans chacun. Si la publication n'est pas simultanée, si l'un des deux journaux la fait un jour plus tard, c'est qu'il sera censé avoir pris l'article dans le numéro de la veille de l'autre, comme tant d'autres faits divers tirés de ce même numéro.

Maintenant, à Hambourg peut-être y aurait-il quelqu'un qui vous traduirait — ne me demandez pas comment! — mais à Berlin! Là, l'habitude a été formée par L[ie]bk[necht] que toutes ces traductions se font par M^{me} L[ie]bknecht ou par un de ses fils. Le manuscrit va à Charlottenburg dans la maison de L[ie]bk[necht], et Dieu sait quand la traduction arrive au bureau du journal. De sorte qu'il y aurait toujours des délais, et, ce qui est pire, des délais d'une durée incertaine.

Ainsi donc, la possibilité d'utiliser vos lettres pour les deux journaux et de vous payer des honoraires correspondants dépend entièrement de l'envoi, en allemand, de vos lettres. Cela vous

garantirait en outre contre la censure de la rédaction; Bonnier me dit que L[ie]bk[necht] en a trop usé avec Gucsde, ce qui a dégoûté celui-ci! La rédaction de Hambourg étant tout à fait indépendante et de plus dans l'ignorance de ce qui se fait à Berlin, et *vice versa*, vos articles paraîtraient sans être tronqués soit dans l'un, soit dans l'autre journal, ou, ce qui est le plus probable, dans tous les deux.

Maintenant Laura se prêterait-elle à faire la traduction? Je l'espère, cela vous permettrait de bâcler l'affaire tout de suite. Je suis sûr qu'avec un peu de pratique elle écrirait aussi bien en allemand qu'en anglais et français.

Mais, dans le cas contraire, n'y aurait-il pas moyen d'arriver à la traduction? N'y aurait-il personne qui, moyennant une petite participation à vos honoraires, vous ferait cette besogne? Disons 10 fr. par lettre pour traduction et double copie, ce qui vous laisserait 40 fr. par lettre, et serait toujours un aiguillon pour le traducteur. Peut-être Frankel? mais il est peut-être lui-même correspondant du *Vorwärts* (je ne sais pas du tout qui fournit les lettres parisiennes que j'y trouve de temps en temps). Enfin, réfléchissez-y, et tâchez d'arranger. Vous voyez que nos amis de Berlin font tout leur possible, tâchez de leur faciliter l'affaire. Et n'oubliez pas que cela vous permettra de parler à 60-70.000 abonnés, c.à.d. au moins 250.000 lecteurs sans compter les lecteurs des autres journaux qui empruntent leurs articles à ces deux organes, les plus importants que possède notre parti en Allemagne.

Dans tous les cas, commencez toujours avec le *Vorwärts* sauf à régler plus tard pour l'*Echo* et la traduction. Mais pour celle-ci vous ferez bien de ne pas perdre de temps. Et de plus : B[ebel] aussi bien que L[iebknecht] insiste sur une correspondance *régulière* qui leur fournira les faits importants avec vos réflexions et rapports sur la situation générale. Une lettre par semaine, et au jour fixe choisi par vous-même (je ne crois pas qu'on vous fixera le jour).

Bien des choses à Laura dont j'attends toujours les nouvelles adamantines et autres.

Saluts de la part de Louise.

Bien à vous, .

F. E.

545. — LAURA LAFARGUE
 A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
 (Fragment)

19th/Nov^{br}/93.

My dear General,

I have, up to date, received no answer from Fortin, to whom I had written, in reply to a letter of his, more than a fortnight ago. I had written to tell him that he would oblige me by lending me his copy of Mohr's article, so that I might read it before giving my opinion on the advisability of translating it. As for the extracts from your *Dühring*, I told him that I should be very glad to revise his work. I suppose that he is putting the finishing touches to his translation and that I shall hear from him ere long.

All of us and all things here are in the "sere and yellow leaf"¹, and the leaves are on the ground, for our trees

"Have got no hair on the top of their heads,
 On the place where the wool ought to grow"².

It is very dismal and dirty out of doors and very damp and dark within.

The papers have been so infernally stupid of late that I have not sent you any, but they will be getting livelier and more readable with the opening of the Chamber. Several debates promise to be interesting: the interpellations anent the late strike, the Amnesty Question, etc. For the time being our M.P.s are wholly absorbed in the game of group-making. There are groups and demi-groups and sub-groups and demi-semi sub-groups: there's no end of them, but they die as fast as they are born and most of them, like our own fated *Socialiste, pour paraître en Octobre*, are less than still-born, for they are never born at all. Cluseret, among others, was dying to have his group (for a deputy is nothing if not the *head* of a group: for one thing, he can't become a chequard), and went to work in the scurviest way to have it. He wrote a disgusting article in the *Petit Journal*, posing for his patriotism and attacking the German Socialists and their French friends scurrilously, appealing to the "Indépendants" to form a

1. Shakespeare, *Macbeth*, acte V, scène III, vers 23.

2. Extrait d'un chant nègre américain d'avant la Guerre de Sécession, qui fut connu en Angleterre dans les années 1880.

patriotic group with Cluseret for their head. But it was all labour lost. General Cluseret is like the last rose of summer, left blooming alone and as lonely as Robinson before he found his Friday.

Guesde, ever since the elections, is in a state of chronic exhilaration of spirits. He began, you remember by canonising the town that had returned him: "Roubaix est la ville sainte"; avec lui, Guesde, " le socialisme est entré au Palais... "

TRADUCTION

19 novembre 93.

Mon cher Général,

Je n'ai à ce jour reçu de Fortin aucune réponse à la lettre que je lui avais écrite, il y a plus de quinze jours, en réponse à sa propre lettre. Je lui disais qu'il m'obligerait en me prêtant son exemplaire de l'article de Mohr, afin que je le lise avant de donner mon avis sur l'opportunité de sa traduction. Quant aux extraits de votre *Dühring*, je lui ai dit que je serais très contente de revoir son travail. Je suppose qu'il est en train de mettre la dernière main à sa traduction et que j'aurai de ses nouvelles avant qu'il soit longtemps.

Hommes et choses sont ici pareils à la « feuille jaune et flétrie », et les feuilles jonchent le sol, car nos arbres « n'ont plus de chevelure sur leur cime là où devrait pousser leur toison ». Il fait très morne et sale dehors et très humide et sombre dedans.

Les journaux sont si effroyablement stupides depuis quelque temps que je ne vous en ai pas envoyé, mais ils s'animeront et deviendront plus lisibles à la rentrée de la Chambre. Plusieurs débats promettent d'être intéressants : les interpellations sur la dernière grève, la question de l'amnistie, etc. Pour le moment, nos députés sont complètement absorbés par le petit jeu de la formation des groupes. Il y a des groupes, des demi-groupes, des sous-groupes et des demi-sous-groupes : il y en a à n'en plus finir, mais ils meurent aussi vite qu'ils naissent, et la plupart, comme notre malheureux *Socialiste*, qui devait paraître en octobre, ne sont même pas morts-nés, car ils ne naissent jamais. Cluseret, entre autres, mourait d'envie d'avoir son groupe (car un député n'est rien s'il n'est pas le chef d'un groupe : en particulier, il ne peut pas devenir chéquier), et il s'est livré à toutes les bassesses pour y parvenir. Il a écrit un article révoltant dans *Le Petit Journal*¹,

1. Il s'agit d'un article paru dans *Le Petit Journal* du 12 novembre 1893 (p. 1/V-2/I-II) sous le titre : « Le parti socialiste ». Cluseret s'y montre violemment anti-allemand et, après avoir raconté des « souvenirs » sur plusieurs socialistes allemands, notamment sur Marx, il attaque Vaillant et Guesde, qu'il accuse d'obéir aux ordres du socialiste allemand Singer. N° (R.)

se posant en patriote, attaquant grossièrement les socialistes allemands et leurs amis français, faisant appel aux « Indépendants » pour former un groupe patriotique avec Cluseret pour chef. Mais cela a été peine perdue. Le général Cluseret est pareil à la dernière rose de l'été, restée seule à fleurir, et aussi solitaire que Robinson avant de découvrir son Vendredi.

Guesde est depuis les élections dans un état de jubilation chronique. Il a commencé, vous vous en souvenez, par canoniser la ville qui l'avait élu : « Roubaix est la ville sainte » ; avec lui, Guesde, « le socialisme est entré au Palais... »

546. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 22/IX/93.

Mon cher Engels,

Aussitôt reçu les lettres de Bebel et de Liebknecht la semaine dernière je me suis mis au travail et j'ai envoyé une première lettre à B[e]bel¹. Laura n'ose pas entreprendre la traduction et je ne vois personne pour la faire à Paris. Voici ce que j'ai proposé à B[e]bel et à L[ie]bknecht : de faire à Berlin la traduction, de composer et d'envoyer une épreuve à Hambourg pour que la lettre paraisse simultanément dans les deux journaux. Je crois que c'est accepté, car je viens de recevoir une carte postale de L[ie]bknecht me disant que la lettre doit arriver le dimanche à Charlottenburg pour que la traduction se fasse. — Dans le cas où l'on ne pourrait faire la traduction à Berlin, est-ce qu'elle ne pourrait être faite à Hambourg ?

Bebel semble douter de ma régularité : qu'en sait-il ? Jamais je n'ai été correspondant attiré du *V[orwärts]*. J'ai envoyé seulement quelques lettres occasionnelles. C'est Guesde qui s'était chargé du travail — qu'il a négligé de faire régulièrement ; cela l'ennuyait sans doute de ne pouvoir lire son français en allemand. Vous pouvez le rassurer, chaque dimanche L[ie]bknecht recevra sa lettre.

1. Le *Vorwärts* du 24 novembre 1893 publié dans sa 2. Beilage (c. I-II) une correspondance parisienne signée Gallus : « La rentrée de la Chambre française ». (N. R.)

Je vous remercie de l'intérêt que vous avez mis à me procurer cette correspondance.

Laura se bat contre votre *Feuerbach*.

Amitiés à Madame Louise et cordialement.

Paul LAFARGUE.

547. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 19 Dec. 93.
122, Regent's Park Road,
N. W.

My dear Löhr,

If I have not before replied to your letter of just a month ago, there were 2 causes for it: 1) because I was bound to finish, before Xmas, the final redaction of Section I-IV of Vol. III, so as to be able to go to press at once after the new year. That is now done. By Easter I hope to have the whole of the Ms. (2/3rds are still to be *finally* looked over) in the printer's hands, to be published in September. 2) Because I had submitted to Bebel another plan for the German translation, etc. of Paul's articles, and was waiting for a reply. Nothing however has come of it and so, *vogue la galère* on the present tack, which, as far as I can hear, has taken something like a final shape, and so it may be as well to leave things alone. L[ie]bk[necht] is rather a queer customer to deal with in these matters of his redaction. We expect him here after the new year.

Now then, ein anderes Bild. Yesterday we forwarded to you a box with the pudding, Paul's cake, etc., grande vitesse, to be there about Wednesday or Thursday—Continental Daily Parcels Express, carriage paid, which, we hope, will arrive safely and suit your tastes. Bonnier ought to have a slice of the pudding for he came in for the stirring and he did stir it with might and main. He is improving vastly, shaking off his Germanisms and becoming actually French. Some time ago I went over to Oxford for a day, to look at the place and also at poor old *Rote Wolff*—your earliest admirer, for he admired you before you were 2 years old in Brussels. Poor devil, he is quite cracked again. He had written something about Bucher in the *Neue Zeit*, and since then whenever

a Wolf or Wolff (and you know they are as plentiful as the Smiths and Jones's) is alluded to, he imagines that this is meant for him, and so he makes it out that there is a complete conspiracy to pretend that he does not know Latin—and you know, not to know Latin is the awfulest crime a man can be guilty of in Oxford. But is it not a melancholy irony of fate, that one of the most *spirituel* of men should end his career in the belief that he is the Massmann, not of a Heine, but of an imaginary conspiracy of second and third rate German literati ! Then he is 81 years old—so, apart from other considerations, hardly any hope of recovery from this fixed idea which nobody can root out of his mind.

Your description of Guesde's elated status amused me very much. I had seen something of it from the pompous proclamations he had issued from his new Jerusalem of the North, and was only glad they were not noticed by the bourgeois press abroad; contrasted with the part played by the French delegation at Zürich, they might have served as groundwork for a lot of bad jokes. But le bon sens français quelquefois n'a pas le sens commun, and that is just the beauty of it. Look at the parti socialiste in the Chamber. How long ago is it that Clara Zetkin in the *Neue Zeit* made out 24 élus ± socialistes, and that of the 12 elected on the Marxist program Paul did not know how many would turn up all right; and now, lo and behold, a parliamentary party of 54 socialist deputies which dashes into the majority like a brigade of cavalry, upsets one ministry and nearly dislocates another, until this victorious career is all of a sudden, by Vaillant's bomb, changed into a concentration to the rear, and the new members of the majority deprived of all the idealistic delusions they had brought with them from the provinces and turned into docile panamitard opportunists.

Upon the whole I think this is rather useful to us. I cannot help imagining that amongst these 54 who have been many of them suddenly converted to what they call socialism, there cannot be that cohesion which is wanted for a serious fight. Let alone the old dissensions between the *real* old socialists "de la veille" within the group, dissensions which it will take some time to overcome once for all. If this heterogencous lot of 54 had been kept in the front rank of the Chamber for any length of time, it must either have split up, or else the old Radical wing—Millerand and Co.—must have become the determining element. As it is, time will be given to the various components of the group to make closer acquaintance with each other, to consolidate the group, and to eliminate, if necessary, one after another those elements which really have joined the group only by mistake. At all events, in the Dupuy-Casimir Périer campaign Millerand and Jaurès took the lead entirely, and that will never do in the long run, though I fully approve of Guesde and Vaillant having, *so far*, and under the present circumstances, kept in the background.

Paul's letters to the *Vorwärts* so far are very good, we look for them every week. And they are not *quite* so badly germanized as I have seen others done.

That *Feuerbach* must have given you a deal of trouble. But from what I have seen of your work, I feel certain you have "taken" all obstacles "flying", to use a bit of hunting language. Have you got a publisher for it?

Will you accept the enclosed cheque £5.— for a Christmas box?

Louise is out shopping in a steady rain—that Christmas will cost her dear in colds and toothache.

Love from her and yours ever,

F. E.

Kind regards to Paul who, I suppose, is happy to be *out* of parliament again.

TRADUCTION

Londres, 19 décembre 93.
122, Regents Park Road,
N. W.

Ma chère Löhr,

Si je n'ai pas encore répondu à ta lettre d'il y a juste un mois, il y a deux causes à cela. En premier lieu, j'étais tenu de terminer avant Noël la rédaction définitive des sections I à IV du volume III¹, de façon à pouvoir aller sous presse aussitôt après le nouvel an. C'est maintenant chose faite. J'espère remettre à Pâques tout le manuscrit (deux tiers doivent encore subir une révision *finale*) entre les mains de l'imprimeur, pour qu'il soit publié en septembre. En second lieu, j'avais soumis à Bebel un autre plan pour la traduction en allemand, etc., des articles de Paul et j'attendais une réponse. Mais cela n'a rien donné; ainsi donc vogue la galère comme le vent la pousse puisque, pour autant que je sache, tout a l'air de finalement s'arranger; autant donc laisser aller. L[ie]bk[necht] est un garçon assez bizarre quand on a affaire à lui pour ce qui concerne sa rédaction. Nous pensons recevoir sa visite après le nouvel an.

Mais parlons d'autre chose. Nous t'avons expédié hier un colis avec le pudding, le gâteau de Paul, etc., en grande vitesse; il sera chez toi mercredi ou jeudi (Continental Daily Parcels Express, port payé). Nous espérons qu'il arrivera à bon port et sera à votre goût. Bonnier devrait avoir une tranche du pudding, car il est venu tourner la pâte et il l'a tournée vigoureusement. Il s'améliore

1. Du *Capital*. (N. R.)

beaucoup, se débarrasse de ses germanismes et devient un vrai Français. Il y a quelque temps, je suis allé passer une journée à Oxford pour visiter la ville et voir aussi ce pauvre vieux *Rote Wolff*¹, ton premier admirateur, car il t'admirait avant que tu aies deux ans à Bruxelles. Le pauvre diable, il est de nouveau tout à fait toqué. Il avait écrit quelque chose sur Bucher dans la *Neue Zeit*² et depuis, toutes les fois qu'on fait allusion à un Wolf ou à un Wolff (et tu sais qu'il en existe autant que de Smith et de Jones), il s' imagine qu'il s'agit de lui, et il en conclut qu'il y a toute une conspiration contre lui pour prétendre qu'il ne connaît pas le latin, et tu sais que ne pas connaître le latin est le crime le plus affreux dont on puisse se rendre coupable à Oxford. Mais n'est-ce pas une triste ironie du sort qu'un des hommes les plus spirituels termine sa carrière avec l'idée qu'il est le Massmann³, non d'un Heine, mais d'une conspiration imaginaire tramée par des hommes de lettres allemands de second et de troisième ordre ! Il faut dire aussi qu'il a 81 ans. Indépendamment de toute autre considération, on ne peut guère espérer qu'il échappe à cette idée fixe que nul ne peut extirper de son esprit.

Ta description de l'état d'exaltation de Guesde m'a beaucoup amusé. J'en ai eu un aperçu par les proclamations pompeuses qu'il a lancées de sa nouvelle Jérusalem du Nord, et je n'ai été que trop content qu'elles aient échappé à l'attention de la presse bourgeoise à l'étranger; en les opposant au rôle qu'a joué la délégation française à Zürich, elles auraient pu fournir un aliment à des quantités de mauvaises plaisanteries. Mais le bon sens français quelquefois n'a pas le sens commun, et c'est ce qui en fait le charme. Vois le parti socialiste à la Chambre. Le temps est-il si loin où Clara Zetkin dans la *Neue Zeit*⁴ dénombrait 24 élus plus ou moins socialistes, alors que parmi les 12 qui ont été élus sur le programme marxiste, Paul ne savait pas combien il y en aurait de bons; et voici maintenant un groupe parlementaire de 54 députés socialistes qui se lance à l'assaut de la majorité comme une brigade de cavalerie, renverse un ministère⁵, en

1. Il s'agit de Ferdinand Wolff, membre de la Ligue des communistes et compagnon de Marx dès 1846. (N. R.)

2. Cet article intitulé : « Bucher Bismarck und von Poschinger », parut dans les nos 42 et 43 de la *Neue Zeit* (X. Jhg Bd II). (N. R.)

3. Hans Ferdinand Massmann, qui était aux yeux de Heine le type du professeur teutonisant, servile et inculte, a été notamment ridiculisé par lui dans un poème du *Romanzero*, *Unvollkommenheit*, auquel Engels fait directement allusion ici. (N. R.)

4. L'article signé C. Z... et intitulé : « Die Wahlen in Frankreich », parut dans le n° 52 de la *Neue Zeit* (XI Jhg Bd II, p. 779-789). (N. R.)

5. Le 25 novembre, le ministère Dupuy s'effondrait après trois jours de débats ouvrant la session parlementaire. C'était Jaurès qui avait répondu à la déclaration d'intentions du gouvernement. Lors de l'investiture du ministère Casimir Périer, le groupe des 54 députés ralliés au socialisme mena la lutte contre le nouveau président du Conseil. (N. R.)

disloque presque un autre, jusqu'au moment où cette carrière triomphale, brusquement interrompue par la bombe de Vaillant¹, se transforme en concentration d'arrière-garde, et voilà les nouveaux membres de la majorité dépouillés de toutes les illusions idéalistes qu'ils avaient apportées de province et changés en dociles opportunistes panamitards.

Je crois, somme toute, que c'est une assez bonne chose pour nous. Je ne puis m'empêcher d'imaginer que, parmi ces 54, dont la plupart se sont brusquement convertis à ce qu'ils appellent le socialisme, il ne peut exister cette cohésion qui est nécessaire pour une lutte sérieuse. Ne parlons pas des vieilles dissensions entre les *véritables* vieux socialistes « de la veille » à l'intérieur du groupe, dissensions qu'il faudra quelque temps pour résoudre une fois pour toutes. Si cette bande hétérogène des 54 s'était maintenue au premier rang de la Chambre pendant quelque temps, ou bien une scission se serait produite, ou bien la vieille aile radicale (Millerand et Cie) serait forcément devenue l'élément déterminant. En l'occurrence, les divers membres du groupe vont avoir le temps de faire plus ample connaissance entre eux, de consolider le groupe, et, si besoin est, d'éliminer successivement les éléments qui n'ont vraiment adhéré au groupe que par erreur. En tout cas, dans la campagne contre Dupuy et Casimir Périer, ce sont Millerand et Jaurès qui ont entièrement pris l'initiative, et c'est une chose que nous ne pourrions admettre par la suite, bien que j'approuve pleinement Guesde et Vaillant d'être *jusqu'à présent* et dans les conditions actuelles restés au second plan.

Les lettres de Paul au *Vorwärts* sont jusqu'ici très bonnes : nous les y cherchons toutes les semaines. Et elles ne sont pas *tout à fait* aussi mal traduites en allemand que d'autres que j'ai vues.

Ce *Feuerbach* a dû te donner beaucoup de mal. Mais, d'après ce que j'ai vu de ton travail, je suis certain que tu as « pris » tous les obstacles « à la volée », pour employer le langage de la chasse à courre. As-tu trouvé un éditeur ?

Veux-tu accepter le chèque ci-joint de 5 livres pour tes étrennes ?

Louise est sortie faire des emplettes sous une bonne pluie régulière : ce Noël va lui coûter cher en rhumes et en maux de dents.

Je te transmets ses amitiés. Bien à toi,

F. E.

Bonnes salutations à Paul qui, je suppose, est heureux de ne plus être député.

1. Le 9 décembre, l'anarchiste Auguste Vaillant lançait une bombe en pleine séance de la Chambre des Députés. Cela allait provoquer le vote des lois scélérates du 12 décembre, qui seront utilisées essentiellement contre les socialistes. (N. R.)

1894

548. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 3 janvier 94,
122, Regent's Park Road.
N. W.

Mon cher Lafargue,

D'abord all the compliments of the season¹ à Laura et vous de la part de Louise et de moi-même.

Puis à votre projet de désarmement. J'ai vu la proposition Vaillant dans *Le Parti socialiste*², je ne l'ai pas reçu de Laura. Ni ce journal, ni votre lettre ne me di[sen]t si elle a déjà été déposée ou bien si cela doit se faire encore.

Les Allemands ont demandé, depuis des années, la transformation de l'armée de ligne en milice, c'est répété dans tous leurs discours au Reichstag sur le militarisme, le budget de la guerre, etc., répété à satiété. Je ne vois pas ce que le dépôt d'un projet de loi formel pourrait y ajouter. Cependant ils aviseront.

Quant à la proposition à faire relativement à un congrès de désarmement, ce serait, comme aussi la proposition Vaillant, chose à régler par une conférence de délégués des trois parlements français, allemand et italien — un délégué par nation suffirait. Toute action

1. Tous les vœux d'usage.

2. *Le Parti Socialiste*, organe du Comité révolutionnaire central, publié dans ses numéros 118, 119 et 120 (17 décembre 1893-7 janvier 1894), en page 3, la proposition de loi du citoyen Édouard Vaillant pour la suppression de l'armée permanente. Ce texte, signé également des députés guesdistes, est reproduit intégralement dans *Le Socialiste* n° 174 du 20 janvier 1894 (p. 3-4). (N. R.)



internationale a pour prémisses nécessaires une entente préalable et sur le fond et sur la forme. Il me paraît inadmissible qu'une seule nationalité prenne l'initiative en public et puis invite les autres à suivre. Messieurs les Français, eux-mêmes assez méticuleux sur les questions d'étiquette quelquefois, devraient de leur côté observer les égards démocratiques. Je n'appellerai pas l'attention des Allemands sur ce point, mais je ne serais pas étonné si cette invitation un peu naïve, d'emboîter le pas [au] ¹ parti français, à peine arrivé au parlement et composé d'éléments si divers et en partie si peu connus, n'était pas de suite acceptée.

Maintenant pour le fond.

La proposition Vaillant sera combattue par les militaires sous prétexte que les milices d'après le modèle suisse, assez bonnes peut-être pour un pays de montagnes, manquent de solidité pour une grande armée qui doit agir en toute espèce de terrain. Et, en cela, ils auront raison. Pour avoir une bonne armée de milices, il faut commencer par l'éducation gymnastique et militaire de la jeunesse; c'est donc une affaire qui prendrait de cinq à huit ans; on n'aurait cette milice que vers la fin du siècle. Si l'on veut donc faire un projet de loi contre lequel les bourgeois et les militaires ne pourront produire d'arguments valides, il faut tenir compte de ce fait.

C'est ce que j'ai essayé de faire dans les articles parus l'année dernière dans le *Vorwärts* ² et que je vous ai envoyés. Je vous adresse aujourd'hui un nouvel exemplaire. J'y propose un arrangement international pour la réduction, simultanée et par degrés fixés en commun et d'avance, du temps de service sous les armes. Pour m'accommoder aux préjugés reçus autant que possible, je propose qu'on parte d'un temps de service sous les drapeaux de *deux ans*, à réduire aussitôt que possible à 18 mois (deux étés et l'hiver qui les relie) et puis à un an, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'une classe de jeunes gens ait atteint l'âge militaire qui aurait passé par cette éducation gymnastique et militaire qui la rendrait capable de prendre les armes sans autre préparation. Et alors on aurait une milice qui n'aurait plus besoin que de grandes manœuvres une fois tous les 2 ou 3 ans pour qu'elle fasse connaissance avec elle-même, et apprenne à agir par grandes masses.

Maintenant que la période de deux ans est déjà généralement reconnue, on pourrait de suite demander 18 mois, et réduction à 1 an dans 2 ou 3 ans; pendant ce terme, on organiserait l'éducation gymnastique et militaire des jeunes gens de 15 à 18 ans, sans négliger celle des garçons de 10 à 15.

1. Dans l'original : *du*. (N. R.)

2. Engels avait publié dans le *Vorwärts* (nos 51 à 56, 58, 59) du 1^{er} au 10 mars 1893, une série d'articles : « L'Europe peut-elle désarmer ? ». Cette série parut en brochure, avec une introduction d'Engels, le 28 mars 1893 à Nuremberg. (N. R.)

Le projet Vaillant a extrêmement besoin de révision par quelqu'un qui se connaît en affaires militaires, il y a là-dedans des choses écrites à la hâte et dont nous ne pourrions pas soutenir la discussion sérieuse. D'après art. 9 (*tous les enfants* du pays), les jeunes filles aussi seront rompues à « toutes les évolutions de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie », etc., etc.

J'adresse à Vaillant aussi un ex[emplaire] de mes articles.

Maintenant si vous pouvez tomber d'accord avec les Allemands et les Italiens pour le dépôt d'une proposition tendant à demander un congrès de désarmement et de passage, par degrés simultanés et déterminés d'avance, au système des milices, ce sera une belle chose et d'un grand effet. Mais de grâce, ne vous la gêtez pas en prenant l'initiative publique sans consultation préalable avec les autres. Les conditions de politique intérieure, et aussi bien les conditions réglementaires de chaque parlement sont si différentes les unes des autres, que tel mode de procéder peut être excellent pour un pays et absolument impossible ou même ruineux dans un autre.

La bombe anarchiste passera tout comme les célèbres 2 500 fr. des Allemands ont passé¹. Cela aura son effet, vis-à-vis de la police; voyez le verdict de Madrid dans l'affaire Muñoz² où la police a été reconnue coupable elle aussi; et en France, elle risque d'être impliquée publiquement dans les affaires de bombes; si elle échappe cette fois, elle pourra se féliciter. Cette cruche est allée à l'eau assez longtemps, elle est sur le point de se casser.

J'espère que Laura aura reçu son manuscrit.....

.....³.

Embrassez Laura pour moi. Amitiés de Louise. Bien à vous,

F. ENGELS.

1. A la suite des élections législatives de 1893 et de la victoire de Guesde, à Roubaix, la presse réactionnaire avait pris prétexte d'une souscription de 2.500 francs versée par le parti social-démocrate allemand au collectage pour la campagne électorale, pour attaquer les socialistes et les taxer d'agents de l'Allemagne. (N. R.)

2. Le procès des anarchistes de Madrid, dans lequel Muñoz était manifestement apparu comme un agent provocateur, s'était terminé par la condamnation à sept ans de travaux forcés de tous les accusés. (N. R.)

3. Ici deux lignes rayées.

549. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 6 Mars 94.
122, Regent's Park Road.
N. W.

Mon cher Lafargue,

..... *

Je viens de lire les discours de Jaurès et Guesde sur le tarif des blés¹. Celui de J[aurès] est, en effet, étonnant, et il me paraît malencontreux qu'on lui ait permis d'offrir son amendement au nom du parti. Je ne veux pas parler de sa proposition de tenir, de par l'Etat, le prix des blés au minimum de 25 fr., ce qui est du protectionnisme le plus pur, et encore au bénéfice des seuls grands propriétaires, puisque les petits *n'ont pas de blé à vendre*, leur production ne suffisant pas même à leur propre consommation. Guesde a bien dit cela, mais *après* Léon Say, tandis que c'était nous qui devions le proclamer hautement les premiers, au lieu d'emboîter le pas de M. Say. Et c'est le factum Jaurès qui nous a empêchés.

Mais prenons seulement la proposition de charger l'Etat de l'importation des blés. J[aurès] veut empêcher la spéculation. Mais que fait-il? il charge le gouvernement de l'achat des blés étrangers. Le gouvernement est le comité exécutif de la *majorité de la Chambre*, et la majorité de la Chambre, c'est la représentation la plus exacte possible de ces mêmes spéculateurs en blés, en actions, en fonds publics, etc. C'est comme dans la dernière Chambre, où l'on chargea les panamistes de l'enquête sur le Panama! Et ces panamistes, réélus en août dernier, c'est eux que vous voulez charger de la suppression de la spéculation! Il ne vous suffit pas qu'ils volent la France au moyen du budget annuel et de la Bourse, où ils emploient du moins leurs propres capitaux et leurs propres crédits — vous voulez les doter de plusieurs milliards et du crédit national, pour qu'ils vidant les poches encore plus à fond a[u] moyen du *socialisme d'Etat*!

Puis Jaurès s'imagine d'avoir fait une proposition tout à fait

* Une ligne rayée dont le texte est : Voici le chèque £ 20.

1. Au milieu de février avait eu lieu à la Chambre un débat sur le tarif des blés. Dans son intervention, Jaurès avait défendu un projet de loi déposé par le groupe socialiste proposant la création d'un monopole de l'importation des céréales dont la gestion eût été assurée par l'Etat. Guesde, intervenant plus tard, avait soutenu le même point de vue. (N. R.)

neuve et inouïe. Mais les socialistes *petit-bourgeois* du canton de Zürich l'ont devancé; depuis des années, ils demandent le monopole du commerce des blés pour l'État; leur État, au moins, est beaucoup plus démocratique que la République française, il peut même se permettre un chef de police qui est socialiste-petit-bourgeois (M. Vogelsanger) et il ne connaît pas de préfets tout puissants; et du reste, il est si petit qu'il peut se permettre bien des extravagances qui, là-bas, ne comptent pour rien, tandis qu'une grande nation ne pourra se passer de pareils enfantillages impunément.

Le discours de Guesde a naturellement souffert de ce qu'il a dû soutenir, au moins pour la forme, quelques-unes des velléités de Jaurès. Heureusement ses auditeurs l'ont entraîné sur le terrain des principes généraux; cela nous a sauvés; il a pu se contenter d'effleurer la proposition de Jaurès. Quant à moi, j'aurais préféré de voir Guesde faire ses entrées solennelles indépendamment de Jaurès et comme le porte-parole de notre groupe. Mais enfin, il a fait ce qu'il a pu.

Tout cela est la conséquence de l'alliance avec les ex-radicaux qu'on nous force de subir. D'abord, pourquoi Jaurès a-t-il fait des promesses aux électeurs radicaux, qu'il savait ne pouvoir tenir? Habitude radicale, mais nullement socialiste et que nous ferons bien de ne pas favoriser. Puis ce M. Jaurès, ce professeur doctrinaire, mais ignorant, surtout en économie politique, talent essentiellement superficiel, abuse de sa faconde pour se forcer dans la première place et poser comme le porte-voix du socialisme qu'il ne comprend même pas. Autrement, il n'aurait pas osé mettre en avant un *socialisme d'État* qui représente une des *maladies d'enfance* du socialisme prolétarien, maladie par laquelle on a passé en Allemagne par exemple, il y a plus d'une douzaine d'années, sous le régime des lois exceptionnelles, où c'était la seule forme tolérée par le gouvernement (et même protégée par lui). Encore n'y eut-il qu'une minorité infime du parti qui ait donné dans ce panneau pour un moment; après le Congrès de Wyden¹ cela a tout à fait disparu.

Ah, mais nous avons la république en France, vous diront les ex-radicaux — chez nous, c'est autre chose, nous pouvons utiliser le gouvernement pour des mesures socialistes! — La république, vis-à-vis du prolétariat, ne diffère de la monarchie qu'en ceci qu'elle est la forme politique *toute faite* pour la domination future du prolétariat. Vous avez l'avantage sur nous que vous l'avez là; nous autres, nous devons perdre 24 heures pour la faire. Mais la république, comme toute autre forme de gouvernement, est déter-

1. Du 20 au 23 août 1880 s'était tenu au château de Wyden, à Ossingen (canton de Zürich), le Congrès du parti social-démocrate allemand. C'était le premier congrès depuis la mise en vigueur de la loi d'exception. (N. R.)

minée par ce qu'elle contient; tant qu'elle est la forme de la domination *bourgeoise*, elle nous est tout aussi hostile que n'importe quelle monarchie (sauf les *formes* de cette hostilité). C'est donc une illusion toute gratuite que de la prendre pour une *forme socialiste* par son essence; que de lui confier, tant qu'elle est dominée par la bourgeoisie, des missions socialistes. Nous pourrions lui arracher des concessions, mais jamais la charger de l'exécution de notre besogne à nous. Encore si nous pouvions la contrôler par une minorité assez forte pour qu'elle pût se changer en majorité d'un jour à l'autre ¹.

Enfin c'est fait, il n'y a pas moyen de le défaire. Il se trouvera d'autres occasions où les nôtres pourront prendre les devants et proclamer, au moyen de propositions de loi, leurs propres tendances.

Le mariage de Louise ² vous a donc surpris? Cela se préparait depuis quelques mois. Freyberger a quitté Vienne et abandonné une brillante carrière à l'Université parce qu'on lui défendait d'éclairer, dans ses conférences, les ouvriers sur les causes sociales de leurs maladies. Alors il est venu ici, et il a trouvé de très bonnes chances dans les hôpitaux ici. Cela une fois établi, il n'y avait plus de raisons pour retarder le mariage. En attendant la réalisation de ses expectatives, il est venu joindre sa femme ici. Vous voyez c'est un mariage tout à fait matriarcal, le mari est le boarder ³ de sa femme!

Cela me rappelle mes propres études matriarcales et la traduction que Laura a bien voulu en faire. J'espère qu'elle a approuvé le peu de changement que j'ai proposé, et que vous lui aurez dit combien j'ai été charmé de la traduction de cette 3^e et 4^e partie. Je l'embrasse by your proxy ⁴.

Tout à vous,

F. E.

1. Ce paragraphe a été publié dans *Le Socialiste* du 24 novembre 1900. (N. R.)

2. Il s'agit de Louise Kautsky, divorcée de son premier mari depuis 1888. (N. R.)

3. Pensionnaire. (N. R.)

4. Par votre intermédiaire. (N. R.)

550. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 8.III.94.

Mon cher Engels,

Vous êtes bon de trouver que nous ayons été surpris par la grande nouvelle qui nous est arrivée d'Eastbourne, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein : ce n'était pas malin à vous de n'être pas étonné; vous aviez sous les yeux les sujets de la nécessaire catastrophe, et vous pouviez suivre de jour en jour les progrès du mal. Au premier moment nous étions inquiets, nous craignons que les tourtereaux ne prissent la volée de Regent's Park et ne vous eussent laissé seul; mais puisque au contraire ils rentrent au nid *matriarcal*, comme vous dites, tant mieux; c'est le cas ou jamais de répéter : tout est bien qui finit bien. Faites aux amoureux nos meilleurs compliments : nous leur souhaitons prospérité, beaucoup de plaisir et pas beaucoup d'enfants.

Ce n'est pas nous qui aidons Jaurès à prendre la place qu'il occupe, il la prend tout seul; il est un des orateurs les plus écoutés de la Chambre. Jusqu'ici son action n'a pas été nuisible, elle a été bonne au contraire, car sa manière de présenter le socialisme le fait pénétrer dans des milieux où nous n'avions pas accès : de plus il est un professeur de l'Université, un ancien sous-secrétaire d'État, tout cela donne aux yeux des bourgeois un air de respectabilité au socialisme. Jaurès et Millerand sont en ce moment les deux socialistes que redoutent le plus [les] libéraux. Un jour peut-être ils deviendront dangereux; mais alors le socialisme sera tellement puissant qu'ils ne pourront lui faire beaucoup de mal.

Vous avez vu qu'à Marseille¹ l'instituteur révoqué Carnaud a battu le protégé de Peytral, l'ancien ministre des Finances, qui était une puissance à Marseille. Les bourgeois ont senti le coup; aussi *Le Temps*² dit piteusement que dans un régime de suffrage universel l'opposition finit toujours par triompher, il faut donc

1. Des élections législatives complémentaires avaient eu lieu à Marseille. Au premier tour, le socialiste Carnaud avait obtenu 4.923 voix, soit 800 de plus que Chanot, le protégé de Peytral. Au second tour, le 4 mars, il était élu par 6.138 voix contre 5.736 à son concurrent. (N. R.)

2. *Le Temps* du 6 mars 1894 commente (p. 1/III-IV) les résultats et écrit notamment : « Ce n'est pas tant le candidat socialiste qui a été nommé que l'instituteur révoqué. » Et de déplorer « l'état d'esprit que » ce succès socialiste « révèle dans une grande partie du corps électoral » ! (N. R.)

s'attendre dans un avenir plus ou moins lointain à voir les socialistes arriver au pouvoir. Bien merci pour la prédiction.

Vous ne nous donnez pas de nouvelles de votre santé. Comment allez-vous? Pouvez-vous marcher?

Cordialement,

PAUL LAF...

551. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 11. April 94
122, Regent's Park Road,
N. W.

My dear Löhr,

Your agreeable letter comes just in time. I was on the point of writing to Paul this morning, and so I have a good pretext of changing the address of my letter. I had just read your translation in the *Ère Nouvelle* and was quite charmed by it. It reads better than the original, there are only two or three slight alterations I would suggest for a possible reprint.

This leads me at once to the libertaire, alas not libertain! Dühring. My dear girl, vous avez fait vos preuves! You arrange yourself with Bonnet as most convenient. Provided *the Ms passes through your hands*, it's all right and I will gladly look it over — within the limits of my time, cela s'entend, which limits, I am sorry to say, are very narrow and don't look as if they were going to expand, on the contrary!

But I do wish you could use your talents and energies for some other kind of work which, besides credit, would also bring cash into the pocket of the worker. Could no arrangement be made with Carré for something of that sort?

I send you a Nr of the *Rheinische Zeitung*, edited, as may be you are aware, by the grand Karl Hirsch (since the 1st April). It is not, however, in order to give you a specimen of his elucubrations that I send it to you, but because it gives a report of a motion brought out in the Reichstag by *Count Kanitz*, one of the most shining lights amongst those Prussian Junkers who are, according to Hermann Wagener, their theoretical champion, either *Ochsen von Geburt oder Ochsen aus Prinzip*. This motion, made in the interest of the landed aristocracy of Eastern Germany, is almost

literally the proposition Jaurès which was to show the way to the Socialist world how to use their parliamentary position in the interest of the working class and the peasantry. The same Count Kanitz, has, the other day, proclaimed a new way to pay old debts, for the benefit of the German Empire: sell all your gold coin and replace it by about 4 milliards silver coin, which will leave 2 milliards, clear profit (silver being bought at 28 pence the ounce and being turned into money at 60 pence an ounce) wherewith to wipe out the Imperial debt. Now if I wanted to be malicious, I might ask M. Jaurès whether, in return for Kanitz's acceptance of his corn motion, he would not accept Kanitz's silver motion which looks equally socialistic, and which, from an economic standpoint, is not a bit more objectionable. But I will be generous, even with Jaurès, and leave him alone; our French comrades, however, I cannot refrain from observing, ought really to look a little closer into the proposals of their ex-radical allies, before they accept them blindfolded. A few more such escapades, and their reputation as political economists will be in great danger.

Of the *Discours sur le libre échange* there exists but one copy which I by some accident got hold of through a second hand catalogue. If that were to get lost, the whole thing, in the French original at least, would be lost for ever. I cannot send it unless there are strong guarantees against loss. I expect tonight a new *Postal guide* containing the latest information as to the international postal insurance arrangements; if these are satisfactory I will forward the thing to you at once, otherwise try some other means. Anyhow a reprint would be in every respect highly desirable. In the mean time I will send you another copy of the English translation published in Boston.

Sorel's *Métaphysique* I really have not had time to read. I am awfully busy; deep in the Rent of Land (vol. III) which causes me a deal of trouble by Mohr's tables being almost without exception miscalculated—you know what a genius he was for figures!—and having to be recast. And 15 sheets are already printed, so that there is no time to be lost with the remainder of the Ms. And then the hot weather—just as you have it in Le Perreux. Is there anything in that Sorel's study?

Louise thanks you for your letter and will soon write to you; sends her kindest regards. Her husband is getting quite a reputation here as an anatomical preparator; he works a good deal for the anatomical Museum at Middlesex Hospital; the clumsy people here cannot come up to the Vienna standard in these delicate matters.

We have Gertrud Liebknecht here, back from America, but hardly much improved there.

Just read Paul's letter in the *Vorwärts*—capital. So good that even Berlin translations cannot spoil them.

Ever your old,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 11 avril 94
122, Regent's Park Road N. W.

Ma chère Löhr,

Ton agréable lettre arrive juste à point. J'allais écrire à Paul ce matin, et j'ai donc un bon prétexte pour changer l'adresse de ma lettre. Je venais de lire ta traduction dans *L'Ère nouvelle*¹ et elle m'a ravi. Elle se lit mieux que l'original; il n'y a guère que deux ou trois légères corrections que j'aimerais suggérer pour une réédition éventuelle.

Cela m'amène tout de suite à parler de ce libertaire, qui n'est, hélas ! pas un libertin, de Dühring. Ma chère enfant, vous avez fait vos preuves ! Arrange-toi avec Bonnet comme cela te conviendra le mieux. Pourvu que *le manuscrit passe par tes mains*, ce sera parfait et je le reverrai volontiers : dans les limites du temps dont je dispose, cela s'entend, limites qui, j'en suis navré, sont très restreintes et ne semblent guère devoir se relâcher, bien au contraire !

Mais je souhaiterais fort que tu puisses employer tes talents et ton énergie à une autre sorte de travail qui, outre la réputation, apporterait aussi de l'argent dans la poche de son auteur. N'y aurait-il pas moyen de t'arranger avec Carré pour quelque chose de ce genre ?

Je t'envoie un numéro de la *Rheinische Zeitung*, dirigée, comme tu le sais peut-être, par le grand Karl Hirsch (depuis le 1^{er} avril). Ce n'est pas cependant dans le but de te donner un échantillon de ses élucubrations que je te l'envoie, mais parce qu'elle rend compte d'une résolution présentée au Reichstag par le *comte Kanitz*, l'une des lumières les plus éclatantes d'entre ces Junkers prussiens qui sont, selon leur champion et leur théoricien Hermann Wagener, soit des bovins de naissance, soit des bovins par principe. Cette résolution, rédigée dans l'intérêt de l'aristocratie foncière d'Allemagne orientale, est presque mot pour mot la proposition *Jaurès* qui prétendait enseigner au monde socialiste la façon de tirer parti de ses positions parlementaires dans l'intérêt de la classe ouvrière et de la paysannerie. Ce même comte Kanitz a, l'autre jour, exposé un nouveau moyen de payer les dettes anciennes pour le plus grand profit de l'empire allemand : vendez toute votre monnaie d'or et remplacez-la par environ quatre milliards de monnaie d'argent, ce qui laissera un bénéfice net de deux milliards (l'argent s'achetant à 28 pence l'once et se trans-

1. Le numéro d'avril 1894 de *L'Ère nouvelle* publie (p. 442-458) la première partie de la traduction de *Ludwig Feuerbach* par Laura Lafargue. La fin sera éditée dans le numéro de mai (p. 1-24). (N. R.)

formant en monnaie à 60 pence l'once) : de quoi épouger la dette impériale. Si je voulais être méchant, je pourrais demander à M. Jaurès si, en retour de l'acceptation par Kanitz de sa résolution sur le blé, il n'accepterait pas la résolution de Kanitz sur l'argent qui a une allure aussi socialiste et qui, d'un point de vue économique, n'est nullement plus critiquable. Mais je veux être généreux, même avec Jaurès, et le laisser tranquille; nos camarades français, néanmoins, je ne puis m'empêcher d'en faire l'observation, devraient vraiment examiner de plus près les propositions de leurs alliés ex-radicaux, avant de les accepter aveuglément. Encore quelques incartades de ce genre, et leur réputation dans le domaine de l'économie politique sera bien compromise.

Il n'existe du *Discours sur le Libre-Échange*¹ qu'un seul exemplaire que je me suis procuré par hasard en consultant un catalogue de livres d'occasion. En cas de perte, tout l'ouvrage, l'original français tout au moins, serait à jamais perdu. Je ne puis l'envoyer que s'il existe des garanties sérieuses contre tout risque de perte. Je pense recevoir ce soir un nouvel *annuaire des postes* qui me renseignera sur les dispositions internationales les plus récentes en matière d'assurance postale; si elles sont satisfaisantes, je te l'expédierai tout de suite; autrement, trouve un autre moyen. De toute façon, une réédition serait à tous égards hautement souhaitable. En attendant, je t'enverrai un autre exemplaire de la traduction anglaise publiée à Boston.

Quant à la *Métaphysique* de Sorel², je n'ai vraiment pas eu le temps de la lire. J'ai énormément de travail; je suis plongé dans la rente foncière (volume III) qui me donne beaucoup de mal, car les tableaux de Mohr contiennent presque sans exception des erreurs de calcul (tu sais comme il avait le génie des chiffres!) et il faut les reprendre. Quinze placards sont déjà imprimés, de sorte qu'il n'y a pas de temps à perdre pour le reste du manuscrit. Et puis ce temps chaud : tout comme au Perreux ! Y a-t-il quelque chose d'intéressant dans cette étude de Sorel ?

Louise te remercie de ta lettre et t'écrira bientôt; elle t'envoie ses plus amicales salutations. Son mari se taille une vraie réputation ici comme préparateur anatomique; il travaille beaucoup pour le musée anatomique du Middlesex Hospital; les lourdauds d'ici n'arrivent pas à la cheville des Viennois dans ces travaux délicats.

Nous avons la visite de Gertrud Liebknecht. Elle revient d'Amérique, mais elle ne s'y est guère améliorée.

1. Le *Discours sur le libre-échange* de Karl Marx sera publié dans *L'Ère nouvelle* n° 6, juin 1894 (p. 117-131) et dans *Le Socialiste* n° 194-196, du 23 juin au 7 juillet 1894. (N. R.)

2. *L'Ère nouvelle* d'avril 1894 contenait également la première partie d'un ouvrage de Georges Sorel (qui, à l'époque, est un collaborateur régulier de la revue) : « L'ancienne et la nouvelle métaphysique ». (N. R.)

Je viens de lire la lettre de Paul dans le *Vorwärts*¹ : excellente ! Si bonne que même les traductions berlinoises ne parviennent pas à la gâcher.

Bien à toi,
ton vieux,

F. ENGELS.

552. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 2 juin 94.

Mon cher Lafargue,

Voici le chèque pour 20 livres. Veuillez m'en accuser réception.

Le dernier morceau du manuscrit du 3^e vol. est à l'imprimerie. Ouf ! Mais les épreuves me font une rude besogne ; elles demandent une attention constante, ininterrompue, c'est fatigant ! Et Meissner se sert d'une imprimerie assez négligente, ce qui dédouble ma besogne. Ajoutez à cela qu'on imprime chez Dietz la 3^e édition de mon *Anti-Dühring* et vous me croirez bien quand je vous dis que je suis littéralement accablé d'épreuves.

Votre description du socialisme à la mode en France m'a bien fait rire. Mais cela pourra tourner au sérieux. Si vous avez une armée solide et forte comme les 2 millions de votants en Allemagne, bel et bien, cela dominerait la masse confuse des nouveaux venus. Mais avec un parti divisé en marxistes, blanquistes, allemanistes, broussistes et plusieurs autres istes, sans compter les ex-radicaux à la Millerand qui dominant tous les autres dans la Chambre, il est bien difficile de dire où cette nouvelle mode vous mènera. Vous comparez cela au boulangisme — le boulangisme, après avoir fait la noce pendant quelques mois, a fini dans la boue et dans la honte. Dans un mouvement de cette sorte, il est presque certain que les phraseurs à la Jaurès, qui déjà s'arrogent le droit de parler seuls au nom de vous tous dans la Chambre, domineront. Aujour-

1. Le *Vorwärts* du 10 avril 1894 donne (p. 1/I-III) un article signé Gallus, daté : Paris, 6 avril 1894, et intitulé : « Les exploits de la police française ». Cet article, qui montre le rôle de la police dans la lutte contre l'anarchisme, dévoile certaines des liaisons des anarchistes par exemple avec Rothschild ou le syndicat des courtiers en bourse. (N. R.)

d'hui ils ont l'oreille de la Chambre où ils font taire les nôtres, demain ils auront l'oreille du pays.

Il est toujours possible que tout cela finisse pas trop mal et même bien; mais, en attendant, vous passerez par de drôles d'aventures, et je nous félicite à nous tous qu'il y a un corps de bataille solide en Allemagne dont l'action décidera la lutte. Cette manie socialiste qui se manifeste chez vous pourra mener à un conflit décisif, où vous emporterez les premières victoires; la tradition révolutionnaire du pays et de la capitale, le caractère de votre armée réorganisée depuis 1870 sur une base bien plus populaire, tout cela rend possible une éventualité pareille. Mais pour assurer la victoire, pour faire tomber les bases de la société capitaliste, vous aurez besoin du soutien actif d'un parti socialiste plus fort, plus nombreux, plus éprouvé, plus conscient que celui dont vous disposez. Ce serait l'accomplissement de ce que nous avons prévu et prédit depuis bien des années. Les Français donnent le signal, ouvrent le feu, et les Allemands décident la bataille ¹.

En attendant, nous sommes loin de là et je suis bien curieux comment va se démêler la confusion d'enthousiasme qui vous entoure.

Même Karl Hirsch dans la *Rheinische Zeitung* s'est aperçu que derrière tout ce tapage Turpin ² il n'y a que des spéculateurs de bourse. Il n'y a que la presse anglaise à laquelle il est défendu de dire cela, et qui par conséquent prétend y voir une simple affaire de haute et basse politique. Ici on est sûr que derrière toute grande affaire politique il y a la bourse et les lanceurs d'affaires — et c'est précisément pourquoi il est strictement défendu de le dire. Hypocrisie protestante bourgeoise. Voyez Jabez Balfour ³, Mundella ⁴ qui vient de se démettre de son ministère et pour cause, Sir J. Fergusson et Sir J. Gorst qui sont dedans aussi et qui probablement se sont rendus impossibles pour tout ministère tory à venir.

1. Depuis « Cette manie socialiste... » ce texte a été reproduit dans *Le Socialiste* du 24 novembre. (N. R.)

2. Turpin était l'inventeur de la mélinite. Il venait d'inventer un canon à gaz liquide et, à la suite d'une interview parue dans *La Patrie*, il fut accusé de vouloir vendre son invention à une puissance étrangère. *Le Temps* du 2 juin 1894 révèle qu'il s'agit essentiellement d'une réclame pour la société chargée d'exploiter l'invention de Turpin. (N. R.)

3. Engels fait ici allusion à l'affaire de la Building Society (voir lettre n° 507 du 20 décembre 1892) dont le directeur, Jabez Balfour, avait quitté l'Angleterre et menait à l'étranger une vie confortable. (N. R.)

4. Sir Anthony John Mundella, député de Sheffield et président du Board of Trade, avait démissionné le 12 mai 1894. Directeur de la New Zealand Loan Company jusqu'en 1892, avec Sir James Fergusson et Sir John Gorst, il avait préféré se retirer du gouvernement, la dite société étant en liquidation depuis 1893 et faisant l'objet d'une enquête publique. (N. R.)

L'autre jour Kautsky nous est arrivé, il a été chez nous quatre fois. Louise et son mari l'ont reçu de la manière la plus charmante; s'il y avait quelqu'un d'embarrassé, ce n'était pas eux.

Quant à votre médaillon (je veux dire le mien), cela fera des difficultés. Une fois de ma vie j'ai commis la bêtise de me faire photographier en profil, mais cela ne m'arrivera plus. J'ai l'air tellement bête que je me garderai bien de faire parvenir à la postérité mon portrait en profil. Je verrai tout de même avec plaisir le médaillon de Marx¹ (envoyez-en un pour Tussy aussi s'il vous plaît !) et je suis bien curieux si votre artiste a réussi dans la reproduction du nez qui en profil a des lignes vraiment impossibles.

Embrassez Laura pour moi !

Amitiés de la part de Louise et Ludwig. Ce dernier continue à faire voir aux médecins anglais combien leurs collègues du continent leur sont supérieurs en vraie science, anatomie, physiologie, pathologie, etc...

Cordialement.

F. ENGELS.

553. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26.VI.94

Mon cher Engels,

Laura et moi nous ouvrons tous les matins les journaux avec l'espoir de lire une catastrophe anarchiste ou parlementaire, mais nous et n'importe quel autre Parisien n'aurions jamais supposé que Carnot aurait pu devenir une victime expiatoire². Cependant la triste figure qu'il promenait dans toutes les cérémonies semblait faire présager quelque événement tragique : il portait le deuil de sa mort. Au premier moment on a été étonné, on a acheté en masse les journaux pour avoir des détails, mais somme toute l'impression a été à fleur de peau. Carnot, qui avait pris assez au sérieux son rôle de président constitutionnel, paraissait à tout le monde une cinquième roue à un carrosse; *Le Figaro* avait dans ces derniers temps proposé la suppression de la présidence pour

1. Un certain Quesnel, pour lequel *Le Socialiste* fait de la publicité, fabriquait des médaillons en simili-bronze et avait reproduit les portraits de Marx, Malon et de Paepe. (N. R.)

2. Le 24 juin, à Lyon, le président Carnot avait été assassiné dans sa voiture à coups de poignard par l'anarchiste Caserio. (N. R.)

cause d'inutilité¹ : aussi tout le monde, tout en plaignant la fin tragique du Président de la Triste Figure, personne ne le regrette. Les uns veulent un président à poigne pour sauver l'ordre social menacé par les socialistes, les autres désirent un président plus gai pour donner de l'entrain aux fêtes présidentielles et faire aller le commerce; les autres ne savent pas ce qu'ils veulent. Il est probable que ce sera Périer qui sera élu; il est jeune, 40 et quelques années, il est 30 ou 40 fois millionnaire et il passe pour un homme énergique, capable de dompter l'hydre anarchiste. — Les républicains comptent lui opposer Brisson, une austère canaille, encore plus lugubre que Carnot; il sera battu dans les grands prix; Dupuy est un peu plus sérieux, mais il n'a pas de prestige et surtout pas de fortune privée, et le million de liste civile accordé au président est vite mangé; Carnot qui était très riche a dû faire brèche dans sa fortune². Enfin nous verrons demain.

Avez-vous reçu le médaillon de Marx? — Quand je vous ai parlé de votre photographie en profil, ce n'est pas pour faire votre médaillon de même, mais pour permettre à l'artiste d'étudier votre tête sous tous les aspects; n'ayant pas l'avantage de vous connaître personnellement, il faut qu'il lui soit possible de s'en faire une idée exacte. Je n'ai pas envoyé de médaillon à Tussy parce qu'on ne m'en avait donné qu'un pour vous : l'artiste et le mouleur sont pauvres, archipauvres, et on ne peut leur en demander; ils compaient pouvoir en vendre en Allemagne, mais Bebel m'écrit que c'est impossible car on en fabrique d'un bon marché fabuleux.

Vous avez le don de plaire aux Français; votre *Socialisme utopique* avait eu une influence décisive sur la direction du mouvement socialiste qui commençait; votre *Feuerbach* a eu un grand succès³, il a été lu et apprécié, nous avons reçu plusieurs lettres de félicitations. Il aura autant d'influence que le *Socialisme utopique*. J'aurai bientôt d'écrire un article sur Malon dans *La Revue socialiste*, qui indique bien qu'il a été touché⁴. Il a été étonné de voir que l'on savait plus de philosophie que lui professeur de philosophie; aussi au lieu de dire que Malon a complété Marx, comme le répètent les Français, il essaie de démontrer que Malon l'a compris et ne s'est pas départi de sa méthode.

Amitiés aux Freyberger et cordialement,

PAUL LAFARGUE.

1. Lafargue fait ici allusion à un article de Magnard dans *Le Figaro* du 7 juin 1894 (p. 1/II-IV). (N. R.)

2. Tout ce passage sur les candidats à l'élection présidentielle semble directement inspiré par l'article de Magnard : « La mort de M. Carnot » (p. 1/1) dans *Le Figaro* du 26 juin 1894. (N. R.)

3. Voir note 1, p. 359. (N. R.)

4. Jaurès venait de publier dans *La Revue sociale*, n° 114 de juin 1894 (p. 641-655), une « Introduction à *La Morale sociale*, de Benoît Malon ». (N. R.)

554. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 4. July 94
122, Regent's Park Road,
N. W.

My dear Löhrr,

Tussy writes to say that the heat in Paris interferes with the free action of her intellect and in proof encloses 4 stamps 25 centimes each—I could have believed it without that! Anyhow I return the stamps to you as she may be leaving before they arrive.

I told Liebknecht Paul's letters were das beste im ganzen *Vorwärts* but he won't believe it—it's true all the same; his letter to-day about Carnot is very good again, calm and clear judgment, none of the spasmodic paragraphs which the *Vorwärts* is so fond of launching on English and French politics.

Cannot you send me a few *Petite République*? Just now the Jaurès and Millerands are *on their trial*, and I am very much interested in seeing how they behave. My confidence in their political and economical intellect does not exactly increase; but I shall only be too glad if they could prove me in the wrong.

L[ie]bk[necht] left on Monday evening, had to speak at Aix la Chapelle on Tuesday.

Yesterday 10 sheets 3rd vol. *Capital* which we had forwarded to Petersburg for translation were returned: « Défendu »!

I must close—another proof-sheet to be got ready and then I have to go to town.

Love to you all.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 4 juillet 94,
122, Regent's Park Road, N. W.

Ma chère Löhrr,

Tussy écrit que la chaleur à Paris gêne le libre fonctionnement de son intellect et, pour le prouver, elle joint à sa lettre quatre timbres à 25 centimes. J'aurais pu le croire même sans cela! De toute façon, je te renvoie les timbres, car elle sera peut-être partie avant qu'ils arrivent.

J'ai dit à Liebknecht que les lettres de Paul étaient ce qu'il y avait de meilleur dans tout le *Vorwärts*, mais il ne veut pas le croire. C'est vrai quand même. Sa lettre d'aujourd'hui sur Carnot est de nouveau très bonne¹ : c'est un jugement calme et lucide qui n'a rien de commun avec les entrefilets intermittents que le *Vorwärts* publie si volontiers sur la politique anglaise et française.

Ne peux-tu m'envoyer quelques numéros de la *Petite République* ? Les Jaurès et Millerand sont maintenant au pied du mur, et cela m'intéresse beaucoup de voir comment ils se comportent. Ce n'est pas que ma confiance dans leur intelligence politique et économique augmente à vrai dire ; mais je serai ravi de m'être trompé à leur sujet.

L[ie]bkn[echt] est parti lundi soir, il devait prendre la parole mardi à Aix-la-Chapelle.

Hier, dix placards d'épreuves du troisième volume du *Capital* que nous avons expédiés à St-Petersbourg pour traduction, ont été retournés : « défendu » !

Il faut que je m'arrête : un autre placard à corriger et il faut ensuite que j'aille en ville.

Amitiés à vous tous.

Bien à toi,

F. ENGELS.

555. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

4 Royal Parade
Eastbourne, 22 Août 1894.

Mon cher Lafargue,

Nous voici à Eastb[ourne] depuis 8 jours, Louise, son mari et moi. J'en avais bien besoin, et l'air ozonisé de la mer déjà fait son effet. Malheureusement depuis hier il pleut plus qu'il n'en faut.

Votre ch[èque] viendra aux premiers jours du mois prochain dès que j'aurai eu des rentrées.

Je suis bien curieux de voir comment on va faire usage de la

1. Dans le *Vorwärts* du 3 juillet 1894 (p. 2/I-II) paraît la correspondance de Lafargue datée Paris 27 juin : « Le Président Carnot ». (N. R.)

nouvelle loi des suspects¹. Je ne suis nullement sûr qu'à un moment donné on ne l'applique aux socialistes aussi bien qu'aux anarchistes. Mais si quelques individus en souffrent, cette loi fera certainement pour vous ce que la loi de 78 a fait pour les Allemands²; vous la vaincrez et vous sortirez de la lutte infiniment plus forts que vous n'y êtes entrés.

Ici la S[ocial] D[emocratic] F[ederation], qui pendant quelque temps avait paru vouloir adopter une ligne de conduite raisonnable et tolérable, est tout d'un coup retombée dans les Hyndmanniades d'antan. Au Congrès qu'ils ont tenu à Londres il y a quinze jours ou trois semaines³, le délégué de Liverpool proposait qu'aux prochaines élections générales on soutiendrait les candidats de l'Ind[ependent] Labour Party pourvu qu'ils se déclarent ouvertement socialistes. Ceci, contre toutes les règles du débat anglais, fut écarté par une motion adoptée par 42 contre 12, que le devoir de tout socialiste était d'entrer dans une organisation ouvertement socialiste révolutionnaire, telle que la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] (et comme la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] prétend qu'en dehors d'elle il n'y en a pas d'autre, cela disait : *entrer dans la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]*). Quant à la tactique électorale, cela fut délégué à un comité qui en rapportera au Cons[eil] exécutif *. Donc, la réciprocité, qui jusqu'à présent a existé dans le nord (Lancashire et Yorkshire surtout) entre les deux groupes, est pratiquement repoussée par la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] qui proclame la politique du Khalife Omar brûlant la bibliothèque d'Alexandrie : ou ces livres sont contraires au Koran, alors ils sont mauvais; ou ils disent la même chose, alors ils sont superflus — au feu ! Et ces gens prétendent à la direction du mouvement socialiste en Angleterre !

Mais il y a pire. Hyndman a déclaré qu'il était temps que le socialisme se détachât nettement du trade-unionisme, et qu'au lieu des congrès mixtes des deux, il y ait un congrès carrément

1. Après l'attentat qui coûta la mort au président Carnot, le gouvernement fit voter une nouvelle loi restreignant la liberté de la presse. (La première avait été votée en décembre 93 après la bombe de Vaillant.) Cette loi, qui habitait les tribunaux correctionnels à juger des délits de presse, prévoyait la relégation et interdisait la publicité des débats, fut votée le 28 juillet 1894 par 269 voix contre 163 et 152 abstentions. Le premier auquel on l'appliqua fut effectivement un socialiste blanquiste, Gérault-Richard, qui fut condamné pour un article contre Casimir Périer dans *Le Chambard*. (N. R.)

2. Il s'agit de la loi d'exception contre les socialistes qui fut en vigueur en Allemagne pendant 12 ans. (N. R.)

3. La 14^e conférence annuelle de la Social Democratic Federation s'était tenue à Londres les 5 et 6 août 1894. (N. R.)

* Vous savez du reste que la nationalisation des moyens de production fait partie essentielle du programme de l'I[ndependent] L[abour] P[arty]. [F. E.]

socialiste. Et, comme on s'aperçoit en même temps qu'il est encore trop tôt pour tenter un coup direct contre le Congrès de 1896¹, on a résolu de convoquer, de par la S[ocial] D[emocratic] F[ederation], un Congrès exclusivement socialiste qui doit se réunir à Londres trois jours avant l'ouverture du congrès général en 1896².

Qu'en diront les continentaux? Iront-ils à un tel congrès pour ensuite entrer au grand, à notre congrès, les pieds et les mains liés par des résolutions prises deux ou trois jours après* en petit comité? Vont-ils provoquer la scission entre les délégués carrément socialistes et ceux qui ne le sont pas encore, mais qui sont au point de le devenir? Vont-ils appliquer cette gifle aux trade-unionistes anglais, qui ont fait tant de progrès depuis que le New Unionism les a lancés dans la route vers le socialisme, qui à Belfast en 1893 ont voté la nationalisation des moyens de production (adoptée il y a quelques semaines dans le programme politique même du récalcitrant London Trades Council) et qui dans 15 jours devront se prononcer de nouveau à Norwich⁴ sur leur attitude vis-à-vis de nous?

Mais savez-vous comment la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] dans son rapport annuel et les discours du congrès a dépeint la force de cette organisation qui prétend altérer les résolutions de Zürich (car c'est là une émendation palpable qui fausse la résolution de Zürich)? Elle a — 4.500 membres. L'année dernière 7.000 noms ont passé par ses listes de membres, donc ils ont perdu 2.500! Mais qu'est-ce que cela veut dire, dit Hyndman? Dans les 14 ans de son existence la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] a vu passer par ses rangs un million d'hommes. Quelle organisation! Sur 1 million, 995.500 ont fichu le camp, mais — 4.500 sont restés!

Maintenant la clef de toutes ces folies, inconcevables sans cette clef. Le congrès de 1896 ne laisse dormir aucune des sectes, fractions, groupes, etc., dont se compose ce qu'on appelle ici organized labour⁵. Le Comité parlementaire du Trades Congress a bonne envie to boss the Congress⁶. Il y a déjà des propositions sur l'ordre du jour du Congrès des Trades à Norwich (septbre) de limiter les admissions de délégués anglais au congrès de 96 aux seuls qualifiés pour le Trades Congress : bona fide working men, working

1. Il s'agit du 4^e Congrès de la II^e Internationale qui devait être convoqué à Londres et qui aura lieu du 27 juillet au 1^{er} août 1896. (N. R.)

2. Il ne semble pas qu'un congrès semblable se soit tenu. Les documents officiels de la S. D. F. n'en font nulle part mention. (N. R.)

* Il faut manifestement lire *avant*. (N. R.)

4. Le congrès des Trades-Unions se tiendra à Norwich du 1^{er} au 7 septembre. (N. R.)

5. Les travailleurs organisés. (N. R.)

6. De régenter le congrès. (N. R.)

or having worked at the trade they represent¹. Et on prétend qu'on n'a pas mal envie d'étendre ce système aux continentaux aussi, ce qui causerait des éclats de rire assez violents pour ébranler tout Londres sur ses bases. Eh bien, la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] qui, de son tour, croit l'occasion venue où elle maîtriserait le congrès et par le congrès le mouvement anglais, la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] paraît avoir pris ces bruits pour prétexte pour lancer son petit contre-projet.

Jusqu'à présent ce n'est qu'un ballon d'essai. Mais dès que la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] lance une circulaire d'invitation ou chose semblable, l'affaire prendra corps, et les partis continentaux seraient appelés à se prononcer.

Une question ? *Le Socialiste* lebt er noch, oder aber ist er tot ?² Depuis avril nous n'en voyons plus goutte. Si vous avez réussi à le tuer, est-ce que vous comptez cela comme un des triomphes du parti en France ?

556. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

(Fragment)

[23 ou 24 août 1894.]

Dans tous les cas les deux mois septembre et octobre seront intéressants. Vers le 5, Trades Congress à Norwich (après le congrès espagnol dimanche prochain³), puis votre congrès de Nantes⁴, puis celui des Allemands à Francfort 21 octobre. Les deux derniers s'occuperont de la question des paysans et ouvriers des campagnes. En général, les vues des deux groupes nationaux sont les mêmes, seulement que vous, les révolutionnaires intransigeants d'antan, maintenant penchez un peu plus vers l'opportunisme que les Allemands, qui probablement n'appuieront aucune mesure pouvant servir à maintenir ou conserver, contre l'action dissolvante du capitalisme, la petite propriété. De l'autre côté, on sera d'ac-

1. Ouvriers authentiques, travaillant ou ayant travaillé dans le métier qu'ils représentent. (N. R.)

2. Est-il encore en vie ou est-il déjà mort ? (N. R.)

3. Le congrès du parti socialiste espagnol s'ouvrira le dimanche 26 août. (N. R.)

4. Le XII^e Congrès national du Parti ouvrier français se tint à Nantes du 14 au 16 septembre 1894. (N. R.)

cord avec vous que ce n'est pas *notre* besogne d'accélérer ou de forcer cette action dissolvante, et que la chose importante est le groupement des petits propriétaires en associations agricoles à culture commune et en grand. Je suis curieux de voir lequel des deux congrès se montrera le plus avancé en théorie économique et le plus efficace dans les moyens pratiques à proposer.

Embrassez Laura pour moi pour lui rappeler qu'elle me doit une lettre. Amitiés des Freyberger.

Bien à vous,

F. E.

Dans quelques semaines la *Neue Zeit* aura un article de moi relativement aux origines du christianisme¹. Le 3^e volume marche, 43 feuilles sont composées; j'écris la préface.

557. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE
ET ELEANOR MARX-AVELING

To Laura Lafargue and Eleanor Marx Aveling

My dear girls,

I have to address to you a few words with regard to my will.

First you will find that I have taken the liberty of disposing of all my books, including those received from you after Mohr's death, in favour of the German party. The whole of these books constitute a library so unique, and so complete at the same time, for the history and the study of Modern Socialism and all the sciences on which it is dependent, that it would be a pity to disperse it again. To keep it together, and to place it at the same time at the disposal of those desirous to use it, has been a wish expressed to me long ago by Bebel and other leaders of the German Socialist Party, and as they do indeed seem to be the best people for that purpose, I have consented. I hope that under the

1. L'article parut dans les numéros 1 et 2 de la *Neue Zeit* (XII 8hg. Bd 1), p. 4-13, 36-43, sous le titre : « Zur Geschichte des Urchristentums », (N. R.).

circumstances you will pardon my action and give your consent too.

Second. I have had many a discussion with Sam Moore as to the possibility of providing, in my will, in some way for our dear Jenny's children. Unfortunately, English law stands in the way. It could only be done under almost impossible conditions, where the expense would more than eat up the funds to be taken care of. I therefore had to give it up. Instead, I have left each of you *three* eighths of the residue of my estate after defraying legacies etc. Of these, *two* eighths are intended for yourselves, and the third eighth is meant to be held by each of you in trust for Jenny's children, to be used as you and the children's guardian, Paul Lafargue, may think best. In this way you are freed from all responsibility with regard to English law and can act as your own moral sense and love for the children may dictate.

The money I owe to the children for shares of profits on Mohr's writings are put down in my ledger, and will be paid by my Executors to the party who, according to English law, will be the children's legal representative.

And now good bye, my dear, dear girls. May you live long and healthily in body and soul and enjoy it!

London, 14th Novbr 1894.

FREDERICK ENGELS.

Tussy will have to inform Meissner, Dietz, and the *Vorwärts* Buchhandlung of Berlin that they will henceforth have to pay to *her* direct any sums due to the heirs of Karl Marx for honorarium etc. As to Sonnenschein, that will have to be settled in some other manner, the agreement about *Capital* being between him and me.

F. E.

TRADUCTION

A Laura Lafargue et Eleanor Marx Aveling

Mes chères filles,

J'ai quelques mots à vous adresser au sujet de mon testament.

Tout d'abord, vous constaterez que j'ai pris la liberté de disposer de tous mes livres, y compris ceux que j'ai reçus de vous après la mort de Mohr, en faveur du Parti allemand. L'ensemble de ces livres constitue une bibliothèque si unique et si complète en même temps pour l'histoire et l'étude du socialisme moderne et de toutes les sciences dont il est tributaire que ce serait dommage de la disperser à nouveau. Bebel et d'autres dirigeants du parti socialiste

allemand m'ont, il y a longtemps, exprimé le vœu qu'elle demeure intacte et qu'elle soit en même temps mise à la disposition de ceux qui ont le désir d'en faire usage, et, comme ils paraissent en vérité être les gens les plus qualifiés pour réaliser ce dessein, j'y ai consenti. J'espère que, dans ces conditions, vous me pardonnerez mon geste et que vous donnerez aussi votre consentement.

En second lieu, j'ai longuement discuté avec Sam Moore de la question de savoir s'il était possible dans mon testament de prendre quelque disposition en faveur des enfants de notre chère Jenny. Malheureusement la loi anglaise y fait obstacle. Cela ne pourrait se faire que dans des conditions à peu près impossibles, et les frais dépasseraient le montant des sommes à gérer. Il m'a donc fallu y renoncer. J'ai préféré laisser à chacune de vous *trois* huitièmes du reliquat de mes biens, une fois payés tous frais de succession, etc... Là-dessus, *deux* huitièmes vous sont destinés, et le troisième huitième sera gardé en dépôt par chacune de vous pour les enfants de Jenny et recevra l'utilisation que vous et le tuteur des enfants, Paul Lafargue, estimerez la meilleure. De cette façon, vous serez dégagées de toute responsabilité à l'égard de la loi anglaise et pourrez agir comme votre sens moral et votre amour des enfants vous le dicteront.

L'argent que je dois aux enfants comme part de bénéfices sur les œuvres de Mohr est inscrit dans mon livre de comptes et sera payé par mes exécuteurs à la partie qui, selon le droit anglais, représentera légalement les enfants.

Et maintenant adieu, mes chères, chères filles. Puissiez-vous vivre une vie longue et saine physiquement et moralement et en retirer de la joie !

Londres, 14 novembre 1894.

FREDERICK ENGELS.

Tussy devra informer Meissner, Dietz et la librairie du *Vorwärts* de Berlin qu'ils devront désormais *lui payer directement* toutes sommes dues aux héritiers de Karl Marx comme droits d'auteur, etc. Quant à Sonnenschein, il faudra trouver un autre mode de règlement, l'accord relatif au *Capital* ayant été conclu entre lui et moi.

F. E.

558. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres le 22 novbre 1894.

Mon cher Lafargue,

J'ai trouvé votre rapport dans le *Soz[ial] D[emokrat]*¹. C'était bien heureux, car cela m'a permis de mettre bien des choses à la charge d'une rédaction un peu négligente et de conclure que si je n'étais pas d'accord avec ce que dit la résolution de Nantes, je crois être d'accord avec ce qu'elle a voulu dire. Du reste j'ai tâché d'être aussi amical que possible²; mais, après l'abus qu'on fait de cette résolution en Allemagne, il n'y a plus moyen de la passer sous silence.

Réellement, vous vous êtes laissé entraîner un peu trop sur la pente opportuniste. A Nantes vous étiez en train de sacrifier l'avenir du parti à un succès d'un jour. Il est encore temps de vous arrêter, si mon article peut y contribuer, je me féliciterai. En Allemagne, où Vollmar s'est permis d'appliquer aux grands paysans bavaois avec leurs 10-30 hectares chacun les avantages que vous avez promis aux petits paysans français, en Allemagne Bebel a relevé le gant³, et la question sera discutée à fond, elle ne disparaîtra plus de l'ordre du jour avant d'être vidée. Vous avez vu dans le *Vorwärts* le discours de Bebel dans la 2^e circonscription électorale de Berlin. Il se plaint avec raison que le parti va s'embourgeoisant. Cela est le malheur de tous les partis extrêmes dès que l'heure s'approche où ils deviennent « possibles ». Mais le nôtre ne peut dépasser, sous ce rapport, une certaine limite sans se trahir soi-même, et il me paraît qu'en France comme en Alle-

1. Il s'agit du rapport que Lafargue avait présenté au congrès de Nantes sur les modifications au programme agraire voté par le congrès de Marseille. Le rapport est publié par le *Sozial-Demokrat* hebdomadaire (N. R.)

2. Engels fait ici allusion à l'article que va publier le n^o 10 de la *Neue Zeit* (XIII. Jhg. Bd. 1, p. 292-306) sur *La Question paysanne en France et en Allemagne*. Cet article a été publié en brochure par les Éditions sociales en 1955. (N. R.)

3. Dans un discours dans la 2^e circonscription électorale de Berlin, Bebel fait une critique du congrès du parti à Francfort et notamment des résolutions sur la question agraire. Le compte rendu de ce discours se trouve dans le *Vorwärts* du 16 novembre 1894 (I. Beilage p. 2/III-3/II). (N. R.)

magne nous voilà arrivés sur cette ligne. Heureusement qu'il est encore temps de s'arrêter.

Depuis quelque temps je n'ai pas vu vos correspondances dans le *V [or] w [är]ts*, et j'ai cru qu'il y avait quelque malentendu, heureusement mercredi dernier j'ai reçu un numéro « Gallus »¹. S'il y a des difficultés avec la rédaction, faites-le-moi savoir, peut-être je pourrais vous être utile.

Si le gouvernement russe dépense de l'argent pour monter le cours de ses fonds, c'est un signe infaillible qu'un nouvel emprunt est dans l'air; les Français sont les seuls qui pourraient y mordre; espérons qu'ils ne le feront pas. Mais, quand le Russe a besoin d'or, il faut bien qu'il tâche d'en avoir!

Loria sera plus content encore quand il lira la préface², il y est traité comme il le mérite, et sans les moindres égards pour « il primo economista dell'Italia ».

Le petit Guillaume se conduit d'une manière admirable. Il se met dans la tête de combattre les « tendances bouleversantes » et il commence par bouleverser son propre gouvernement³. Les ministres tombent comme les soldats de plomb. Le pauvre jeune homme a dû se taire et se tenir coi pendant plus de huit mois; il n'y tient plus, il éclate — et voilà! Au moment où nous conquérons un quart de la Belgique⁴, où en Autriche la réforme électorale est sur le point de conduire les nôtres au Parlement⁵, où en Russie tout est dans l'incertitude sur l'avenir — à ce moment le jeune homme se met dans la tête de surpasser Crispi⁶ et Casimir Périer⁷! L'effet que cela fera en Allemagne, vous le voyez de ce

1. En réalité, le *Vorwärts* avait donné le 6 novembre une correspondance « Gallus » sous le titre : « Le Crédit agricole en France ». La correspondance à laquelle Engels fait allusion, parue dans le *Vorwärts* du 14 novembre (t. Beilage I-II), intitulée : « Le Procès Périer », traite du procès intenté au journaliste blanquiste Gérault-Richard. (N. R.)

2. Il s'agit de la préface au livre III du *Capital* dans laquelle Engels critique la falsification du matérialisme historique par « l'illustre » Loria, « le premier économiste d'Italie ». (N. R.)

3. Par décret du 30 octobre 1894, Guillaume II avait relevé le général Caprivi de ses fonctions de chancelier. Il désignait dans ses discours les sociaux-démocrates comme l'ennemi intérieur et fera déposer peu après un « projet de loi contre les menées subversives ». C'est la fameuse *Umsturzvorlage* dont il sera question dans les lettres suivantes. (N. R.)

4. Le 14 octobre, les élections législatives belges avaient, malgré le scrutin censitaire, été marquées par le triomphe des socialistes qui recueillirent 345.990 voix et emportèrent 28 sièges entre les deux tours.

5. Depuis 1893 se développait en Autriche toute une agitation en faveur de la réforme électorale, conduite par le parti social-démocrate. Il faudra en réalité attendre jusqu'en 1897 pour obtenir une première réforme. (N. R.)

6. En octobre, le premier ministre italien Crispi avait, par décret, dissous les sections du parti des travailleurs italiens et interdit leurs journaux. (N. R.)

7. Allusion au procès de Gérault-Richard. (N. R.)

fait qu'au Congrès de Francfort les délégués, du moins beaucoup d'entre eux, ont demandé une nouvelle loi de répression comme le meilleur moyen de faire gagner du terrain au parti !

En Autriche la situation est intéressante. Depuis la mort de son fils, l'empereur craint la ruine de sa dynastie dans un prochain avenir. Son successeur présomptif est un imbécile, un arrogant de la dernière impopularité ! Les Hongrois ne le supporteront guère, ils demandent l'union personnelle pure et simple d'abord, puis la séparation totale et l'indépendance complète. Pour lier d'avance les mains au successeur, François-Joseph veut renforcer le Parlement et le rendre une représentation plus réelle. C'est pourquoi il s'est accordé avec son ami Taaffe pour une réforme électorale assez étendue¹. Mais le Parlement, assemblée de privilégiés, de vrais États généraux (élus par catégorie : grande propriété foncière, commerce, villes, campagne) s'y refuse, et Taaffe s'en va². L'Empereur alors, en vrai monarque constitutionnel, prend un ministre de la majorité, coalition de libéraux, Polonais, etc., tous archi-réactionnaires. Mais il leur fait promettre que de leur côté ils feront une réforme électorale de leur façon, et dans l'espace d'une année. L'année s'écoule entre toutes sortes de tentatives infructueuses. Alors l'Empereur les met en mesure de tenir parole — voilà pourquoi depuis 3 semaines à Vienne on ne parle plus que de réforme électorale. Mais les coalisés sont impuissants de produire quoi que ce soit ; la première proposition positive les fait se battre entre eux. De sorte que probablement sous peu Taaffe les remplacera, re-proposera sa loi, et si le Parlement la rejette, dissoudra et octroiera la réforme, ce que la Constitution lui permet. Voilà donc le « compagnon » François-Joseph qui pousse d'un côté et Victor Adler de l'autre ! Mais quelle ironie de l'histoire que cet Empereur, créé en décembre 1848 tout exprès pour tuer la Révolution soit appelé à l'inaugurer de nouveau 46 ans plus tard !

Embrassez Laura pour moi. Louise et l'enfant vont bien, elle et Freyberger envoient leurs saluts.

Bien à vous.

F. E.

1. Voir sur ce sujet la lettre n° 538 du 14 octobre 1893. (N. R.)

2. Le 11 novembre 1893, Taaffe était obligé de se retirer après son échec sur la réforme électorale. Il était remplacé par un ministère de coalition, présidé par le prince Windischgrätz, qui restera en fonction jusqu'au 19 juin 1895. (N. R.)

559. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

17. Dec. 94

My dear Löhr,

You say, after finishing the 3rd vol. and before beginning with the 4th, I must long for a little rest. Now I will just tell you what my position is.

I have to follow the movement in five large and a lot of small European countries and the U. S. America. For that purpose I receive 3 German, 2 English, 1 Italian *dailies* and from Jan. 1. the Vienna daily, 7 in all. Of *weeklies* I receive 2 from Germany, 7 Austria, 1 France, 3 America (2 Engl[ish], 1 Germ[an]), 2 Italian, and 1 each in Polish, Bulgarian, Spanish and Bohemian, three of which in languages I am still gradually acquiring. Besides that, calls of the most varied sorts of people (just now, a few minutes ago, Polak from Amsterdam sent me a German sculptor penniless and in want of employment) and an ever increasing crowd of correspondents, more than at the time of the International! many of whom expect long explanations and all of them taking away time. With all this and the 3d vol., I have not, even during the proof-sheet-time, that is the whole of 1894, been able to read *more than one book*.

Now the next thing is the publication of Lassalle's letters to Mohr. Tussy has typed them, they are in my desk, but—thanks to the removal—I have not been able to touch them. That means notes, references to facts long gone by as well as to my own old correspondence with Mohr—and a preface to be written diplomatically.

Then the heaps of arrears of my own. First the complete re-writing of the *Bauernkrieg* which has been out of sale for years, and has been promised as my first work after vol. III. That requires a considerable study; I hoped to do that along with the proofsheets. But impossible. Anyhow I shall have to look myself up how to do it.

Then—not to speak of other *little* jobs hanging over me—I want to write at least the chief chapters out of Mohr's political life: 1842-1852, and the International. The latter is the most important and urgent, I intend to do it first. But that requires freedom from interruption, and when shall I get that?

All these things are wanted from me, and moreover a re-edition of Mohr's and my own earlier smaller writings. For that I have been collecting; but have not succeeded in much—some more bits are in the Parteiarchiv in Berlin. But a good deal is short yet, for instance a copy of the first *Rheinische Zeitung*. If I could

get, say 2/3 of the old 1842-50 articles collected, I should start, as I am sure then that for a 2d edition a lot more would come to light. But we are not so far advanced as yet.

And then Vol. 4. Now of that there is a *very* rough manuscript, of which up to now it is impossible to say how much can be used. I myself cannot again undertake to unravel it and dictate the whole as I did vol. 2 and 3. My eyesight would break down completely before I was half through. I found that out years ago and tried another dodge. I considered it would be useful to have one or two intelligent men of the younger generation broken in to read Mohr's handwriting. I thought of Kautsky and Bernstein. K[autsky] was then still in London (some 6 ou 7 years ago). I asked him and he assented: I said I would pay one hundred pounds for the complete "fair copy" of what there is, and assist him where he could not decipher. He began. Then he left London, took one Hefst with him, and for years I heard no more. He was too busy with the *Neue Zeit*, so I had Ms and copy returned, as far as the latter went—perhaps 1/8 to 1/6 of the whole. Bernstein too is not only very busy, but suffers from overwork, has not yet completely overcome his neurasthenia, and I hardly dare ask him. I shall see whether Tussy will; if he volunteers, all well; if not, I do not intend to run the risk of having it said that I brought on a relapse of his illness by overloading him with work.

That is my position: 74 years, the which I am beginning to feel, and work enough for two men of 40. Yes, if I could divide myself into the F. E. of 40 and the F.E. of 34, which would just be 74, then we should soon be all right. But as it is, all I can do is to work on with what is before me and get through it as far and as well as I can.

Now you know my position; and if you have now and then to wait for a letter from me, you will know the reason why.

Last night Bonnier came from Edinbro' and left today for Oxford. He has cooled down considerably from his first anger over my *Bauernfrage*--vous nous traitez d'imbéciles, he wrote to me. Anyhow he was very pleasant and I think he is convinced that they have made a blunder at Nantes. He really believed that it was not only possible but necessary to gain over the mass of the French peasants to socialism between now and next general elections.

Post time. Must close. I owe you for your share of the Sonnenschein a/c for *Capital* (English) £ 1. 3.1

1/3 share of £ 5. — rec[eive]d from <i>Neue Zeit</i> for the	
2 chapters from vol. III	£ 1.13.4
And allow me to add as a remembrance that	
Christmas is coming	£ 5.
Covered by cheque herewith	£ 7.16.5

Puddings could not be made this year: the little girl of Louise's (which is prosperous and gaining nearly a pound a week in weight) has stopped that. But Paul will have his cakes,

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

17 décembre 94.

Ma chère Löhr,

Tu me dis qu'après avoir terminé le troisième volume¹, et avant de me mettre au quatrième, je dois aspirer à un peu de repos. Je vais te dire un peu ce qu'il en est.

Il faut que je suive le mouvement dans cinq grands pays d'Europe et une quantité de petits, ainsi qu'aux États-Unis d'Amérique. A cette fin, je reçois 3 *quotidiens* allemands, 2 anglais, 1 italien, et, depuis le 1^{er} janvier, le quotidien de Vienne, soit 7 en tout. Quant aux *hebdomadaires*, j'en reçois 2 d'Allemagne, 7 d'Autriche, 1 de France, 3 d'Amérique (2 en anglais, 1 en allemand), 2 en italien et 4 autres respectivement en polonais, en bulgare, en espagnol et en tchèque, 3 d'entre eux dans des langues que je suis encore en train d'assimiler peu à peu. Outre cela, des visites de toutes sortes de gens (il y a juste quelques minutes, Polak d'Amsterdam m'a envoyé un sculpteur allemand sans le sou qui cherche du travail) et une foule sans cesse grandissante de correspondants, davantage qu'à l'époque de l'Internationale ! Beaucoup d'entre eux espèrent recevoir de longues explications et tous me prennent du temps. Entre tout cela et le troisième volume, il m'a été impossible, même pendant la période de correction des épreuves, c'est-à-dire pendant toute l'année 1894, de lire *plus d'un livre*.

Le prochain travail va être maintenant la publication des lettres de Lassalle à Mohr. Tussy les a dactylographiées; elles sont dans mon bureau, mais, par suite du déménagement, je n'ai pu y toucher. Cela veut dire qu'il faudra des notes, des références à des événements très anciens ainsi qu'à ma correspondance d'autrefois avec Mohr, et une préface à rédiger en termes diplomatiques.

Et puis l'énorme arriéré de mon propre travail. Il faut d'abord que je récrive complètement *La Guerre des paysans* qui est épuisée depuis des années : c'est le premier travail que j'ai promis de faire après le troisième volume. Cela demande énormément de soin : j'espérais le faire en même temps que la correction des épreuves. Mais impossible. En tout cas, il va falloir que je trouve moyen de m'y mettre.

1. *Le Capital*, livre III, venait de paraître à Hambourg, chez Meissner. (N. R.)

Et puis (sans parler d'autres *petites* tâches qui m'assaillent) je veux écrire au moins les chapitres principaux d'une vie politique de Mohr : 1842-1852 et l'Internationale. Ce dernier chapitre est le plus important et le plus urgent : j'ai l'intention de commencer par là. Mais il faut pour cela être à l'abri de toute interruption, et quand y parviendrai-je ?

On me demande tout cela, et par-dessus le marché une réédition des travaux plus courts, écrits autrefois par Mohr et par moi. J'ai rassemblé certains textes dans ce but, mais je n'ai pas réussi à en recueillir beaucoup; il y a encore diverses choses dans les archives du parti à Berlin. Mais il nous en manque énormément, par exemple un exemplaire de la première *Rheinische Zeitung*. Si je pouvais rassembler, ne serait-ce que les deux tiers des anciens articles de 1842-50, je m'y mettrais, car je suis sûr alors que, pour une deuxième édition, on en découvrirait bien davantage. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Et puis le quatrième volume. Or il n'en existe qu'un manuscrit très rudimentaire, dont il est pour le moment impossible de dire ce qui en est utilisable. Je ne puis entreprendre à nouveau, pour ma part, de le débrouiller et de dicter le tout comme pour les volumes II et III. Ma vue s'altérerait complètement avant d'arriver à mi-chemin. Il y a des années que je l'ai découvert et j'ai cherché un autre joint. Il m'a semblé qu'il serait utile de rompre un ou deux hommes intelligents de la jeune génération à déchiffrer l'écriture de Mohr. J'ai songé à Kautsky et à Bernstein. K[autsky] était alors encore à Londres (c'était il y a six ou sept ans). Je lui ai posé la question et il a accepté : j'ai dit que je voulais bien payer 100 livres pour la « mise au propre » intégrale de ce que nous possédons et l'aider là où il ne pourrait pas déchiffrer. Il s'y est mis. Puis il a quitté Londres en emportant un cahier, et pendant des années je n'en ai plus entendu parler. Il avait trop à faire avec la *Neue Zeit*. Je me suis donc fait renvoyer le manuscrit et ce qui en avait été recopié, soit peut-être 1/8 ou 1/6 de l'ensemble. Bernstein lui aussi a beaucoup à faire, il souffre même de surmenage; il ne s'est pas encore complètement remis de sa neurasthénie et je n'ose guère le lui demander. Je vais voir si Tussy veut bien. Si Bernstein se propose, c'est parfait; sinon, je ne veux pas encourir l'accusation d'avoir provoqué un retour de sa maladie en le surchargeant de travail.

Voilà donc ce qu'il en est : j'ai 74 ans, je commence à les sentir, et je fais le travail de deux hommes de 40 ans. Oui, si je pouvais me couper en deux, le F. E. de 40 ans et le F. E. de 34 ans, ce qui ferait juste 74, alors nous aurions tôt fait de nous en tirer. Mais, puisqu'il faut prendre les choses comme elles sont, tout ce que je peux faire, c'est de poursuivre ma tâche et d'en faire de mon mieux le plus possible.

Tu sais maintenant ce qu'il en est; et s'il te faut parfois attendre une lettre de moi, tu sauras pourquoi.

Bonnier est arrivé hier soir d'Édimbourg et il est parti aujourd'hui pour Oxford. Sa première colère au sujet de ma *Question paysanne* s'est bien calmée : vous nous traitez d'imbéciles, m'a-t-il écrit. En tout cas il a été très gentil et je pense qu'il est convaincu qu'on a commis une bétise à Nantes. Il croyait vraiment qu'il était non seulement possible, mais nécessaire de rallier au socialisme la masse des paysans français d'ici les prochaines élections générales.

C'est l'heure du courrier. Je dois m'arrêter. Je te dois, en ce qui concerne ta part du décompte de Sonnenschein pour le *Capital* (en anglais)

	£ 1. 3.1
1/3 des 5 livres reçues de la <i>Neue Zeit</i> pour les 2 chapitres du volume III	£ 1.13.4
Et permets-moi d'ajouter en souvenir de l'approche de Noël	£ 5.
Couvert par le chèque ci-joint	£ 7.16.5

On n'a pas pu faire de puddings cette année : la petite fille de Louise (qui est magnifique et qui prend en poids près d'une livre par semaine) a mis un terme à cela. Mais Paul aura ses gâteaux.

Bien à toi.

F. ENGELS.

560. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, 18/12/94*
122 R[egent's] P[ark] R[oad].

Mon cher Lafargue,

Je vous retourne la lettre de Lavroff à Laura. Je lui ai répondu de suite qu'il aura les deux livres dès que j'aurai moi-même des exemplaires]. Meissner m'a servi et me sert encore après avoir servi tous les autres. Je vous envoie aussi l'ex[emplaire] pour *Déville*¹.

* L'original de cette lettre se trouve au Musée de l'Histoire à Montreuil-sous-Bois. (N. R.)

1. Il s'agit ici du livre III du *Capital* qui était sorti à la fin de novembre chez Meissner. (N. R.)

Comme je l'ai dit : le programme lui-même (de Nantes) n'a qu'un seul article qui ne vaille rien : la réduction du taux LÉGAL de l'intérêt¹, c.-à-d. la réhabilitation des anciennes lois contre l'usure, dont l'inutilité absolue a été prouvée depuis 2 000 ans. Vous ne pouvez réduire effectivement le taux de l'intérêt payé par le pay-san hypothéqué qu'en transformant toutes les hypothèques sur biens-fonds en dette envers l'État, et alors vous êtes libre de réduire l'intérêt — sauf à perdre de l'argent vous-même, le cas échéant. Et encore l'article sur la chasse, tel qu'il est rédigé, est contradictoire avec lui-même².

Non seulement que le jeune Guillaume est fou, mais cette fois il pousse les choses à une crise. Le nouveau chancelier est un simple homme de paille³, l'âme du nouveau régime est Köller (der macht es immer döller⁴, disait de lui le *Kladderatsch* il y a des années). On provoque un conflit avec le Reichstag. On va poursuivre Liebk[necht] pour lèse-majesté après la clôture de la session⁵. On pousse à une dissolution qui va mener à Berlin un Reichstag rébarbatif et puis — un petit coup d'État. Nous pourrions en voir de jolies en Allemagne si tout se passe comme ces messieurs l'imaginent.

En Italie aussi la monarchie est aux abois. Le prince royal est dedans avec la Banca Romana⁶ pour 300 000 francs, le roi, sous des noms de divers intermédiaires, pour des sommes bien plus fortes. Tout ça est connu. Crispi est mortellement frappé par le

1. Les adjonctions au programme agricole de Marseille, votées par le Congrès de Nantes, comprenaient l'article suivant : « Réduction du taux légal et conventionnel de l'intérêt de l'argent ». (N. R.)

2. Voici le texte de l'article en question : « Liberté de la chasse et de la pêche, sans autre limite que les mesures nécessitées par la conservation du gibier et du poisson et la préservation des récoltes; — interdiction des chasses réservées et des gardes-chasses ». (N. R.)

3. Le prince de Hohenlohe avait succédé à Caprivi. Son ministre de l'intérieur était von Köller. (N. R.)

4. Il est de plus en plus fou. (N. R.)

5. Lors de l'ouverture de la session du parlement et de l'inauguration du nouveau Reichstag, le président avait terminé son allocution par un vif à l'empereur auquel les députés socialistes avaient refusé de s'associer. Une demande de poursuite contre eux avait été repoussée successivement par la commission chargée de statuer, puis par l'assemblée elle-même, qui estimait les députés couverts par l'immunité parlementaire. On prêtait au gouvernement l'intention de faire poursuivre Liebknecht dans l'intervalle des sessions. (N. R.)

6. Le scandale de la Banca Romana avait éclaté en décembre 1892 (voir lettre 512 du 12 février 1893) et avait fini par amener la chute de Giolitti en novembre 1893. Le 11 décembre 1894, Giolitti, qui détenait un certain nombre de documents de la Banca Romana qu'il avait, à l'époque, soustraits à la justice au nom de la raison d'État, déposait son dossier sur le bureau du président de la Chambre. Une commission était immédiatement désignée pour l'examiner. (N. R.)

coup de théâtre de Giolitti — tout le parlement est compromis ainsi que tous les hauts fonctionnaires, et dans la naïve Italie on est encore catholique, c'est-à-dire *payen* à tel degré que tout cela se fait au grand jour, qu'il n'y a pas moyen de cacher les corruptions, qu'on s'en vante au contraire — jusqu'à la crise.

Et puis la Russie — l'inconnu, où il n'y a qu'une chose de certaine : que le régime actuel ne pourra supporter un changement de tsar, et qu'il y aura crise aussi.

Ce que vous dites de l'effet produit par la petite scène du Reichstag tient bon pour l'Angleterre aussi. Tant d'années de travail, tant de succès électoraux et réels, ne comptent pas ; une petite scène mélodramatique — cela frappe, cela éblouit. Comme les hommes sont petits !

J'écrirai à Adler au sujet de vos correspondances. Mais là, avec le peu de forces de travail qu'ils ont, il me paraît très peu probable qu'une correspondance suivie leur conviendrait, à moins qu'elle soit écrite en allemand et prête pour l'impression. Aussi on devra, de rigueur, s'adresser d'abord à Frankel. Mais nous verrons.

Bien à vous,

F. E.

Laura aura reçu ma lettre d'hier.

561. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

41 Regent's Park Road N. W.
London, 29 Dec. 94.

My dear Löhr,

Thanks for your news of the 23d about the Allemanists and their dissensions—this sets me up again as far as the *personalia* of the Parisian movement are concerned. I hope the whole set of Allemanists will soon be smashed up and whatever is decent among them joining our people who, if they wait patiently, seem to stand the best chance of absorbing gradually all the rest.

May the new dailies flourish and soon bring forth a Parisian daily !

As to the preface for the French *Manifest*, my proposal would be that you work out some sort of preface out of the four German

ones, giving such information about the fates of the work as may interest your readers, then send me the Ms for additions to be proposed by me (I have just rec[eive]d an Armenian translation) to which I might add a few words in my own name. Don't you think that w[oul]d solve the difficulty?

Last Sunday Tussy being in Manchester sent me your letter to her about vol. IV. I am quite willing and shall be glad to assist her if she will undertake the work of writing out the original Ms.

As to what you say about Mohr's papers and their treatment in case of my death, the matter is simple enough. All these things I hold *in trust for you*, that you know; and consequently on my death they revert to you. In the last will I made (when Sam Moore was here last time but one) there is no special provision, but in the instructions to my executors accompanying it, there is a distinct direction to them, to hand over to Tussy, as the administrator of the will, the whole of Mohr's Ms that are in his own handwriting, also all letters addressed to him with the sole exception of my own correspondence with him. And as Tussy seems to have some doubt about the matter, I shall as soon as Sam M[oo]re comes back in Summer ask him to draw up a new will in which this is distinctly and unmistakably declared. If you have any other wish please let me know.

Adler writes about Paul's correspondence for the daily *Arbeiter Zeitung*: "Was Lafargue anlangt so habe ich nichts gegen *französische* Korrespondenzen, ich werde viel übersetzen müssen. Natürlich wird Frankel regelmässig schreiben—Lafargue ist ein Korrespondent wie ich es für den *Vorwärts* bin, selten, aber dann lang. Nun wäre mir ja mit seinen geistsprühenden Artikeln sehr gedient, wenn ich nicht fürchtete dass er mir dieselben schickt wie an *V[or]w[är]ts* und *Echo*—Kannst Du arrangieren dass er mir *etwa zweimal im Monat* oder bei besondern Anlässen schreibt, so wäre es mir ein grosser Gefallen, wir können nur nicht viel zahlen, 20 fr. für den Artikel müsste ihm genügen."

There. Paul might write to Vienna during the odd week when he does not write to Berlin, and on some other general subject.

We have not been able to see anything in the English papers about G. Richard's election. Is he en ballottage? Your figures, 1802 votes, do not look very encouraging.

In Germany we shall have a busy year. We drank the Umsturz-Kaiser's jolly good health on Xmas day, so he will now perhaps be satisfied.

A very happy and pleasant New Year to you and Paul from all of us here!

Ever yours

F. ENGELS.

TRADUCTION

41 Regent's Park Road N. W.
Londres, 29 décembre 94.

Ma chère Löhrr,

Merci pour les nouvelles que tu me donnes dans ta lettre du 23 sur les allemanistes et sur leurs dissensions¹ : cela me remet dans le bain en ce qui concerne la petite histoire du mouvement parisien. J'espère que toute la bande des allemanistes sera bientôt anéantie et que tous les éléments convenables rejoindront nos amis qui, s'ils ont la patience d'attendre, semblent avoir toutes chances d'absorber peu à peu tout le reste.

Puissent les nouveaux quotidiens² prospérer et amener bientôt la naissance d'un quotidien parisien !

Quant à la préface du *Manifeste*³ en français, je te proposerais de tirer toi-même une sorte de préface des quatre préfaces allemandes, en fournissant, au sujet des vicissitudes de l'ouvrage, les informations qui intéressent tes lecteurs. Tu m'enverrais ensuite le manuscrit pour que je suggère des additions (je viens de recevoir une traduction arménienne) et je pourrais ajouter quelques mots en mon nom. Ne penses-tu pas que cela résoudrait la difficulté ?

Dimanche dernier, Tussy, qui est à Manchester, m'a envoyé la lettre que tu lui as adressée au sujet du volume IV. Je ne demande pas mieux et je l'aiderai volontiers si elle veut bien assumer la tâche de recopier le manuscrit original.

Quant à ce que tu me dis des papiers de Mohr et de leur sort, si je viens à mourir, l'affaire est bien simple. Je garde ces choses *en dépôt pour vous*, comme tu le sais ; et elles doivent, par conséquent, vous revenir après ma mort. Dans le dernier testament que j'ai fait (lors de l'avant-dernière visite de Sam Moore) il n'y a pas de disposition spéciale, mais dans les instructions à mes exécuteurs qui l'accompagnent se trouve une clause précise les invitant à remettre à Tussy, en tant qu'administratrice du testament, l'ensemble des manuscrits de Mohr qui sont de son écriture, ainsi que

1. Il semble que la discorde ait régné à l'époque chez les allemanistes au sujet de la conduite à tenir à l'égard de l'Union socialiste, constituée sans eux à la Chambre. Alors que Avez, Dejeante, Faberot, Groussier et Toussaint la dénoncent dans un manifeste, d'autres reprocheront à Avez et Dejeante leur manque de solidarité lors de l'exclusion de Jaurès à la Chambre, le 24 décembre. (N. R.)

2. *Le Peuple* paraissant à Lyon, et *L'Écho du Havre*, tous deux se réclamant du P. O. F., deviennent quotidiens. (N. R.)

3. Il s'agit sans doute de la préface à la brochure qui sera éditée en 1895 par *L'Ère nouvelle*. (N. R.)

toutes les lettres adressées à lui, à la seule exception de ma correspondance avec lui. Et, puisque Tussy semble éprouver quelque incertitude à ce sujet, je demanderai à Sam Moore, dès son retour l'été prochain, de rédiger un nouveau testament dans lequel cette clause se trouvera stipulée de façon nette et sans équivoque. Si tu as un autre vœu à formuler, veuille bien me le faire savoir.

Adler m'écrit au sujet de la correspondance de Paul pour l'*Arbeiter Zeitung* quotidienne : « En ce qui concerne Lafargue, je n'ai rien à redire à des correspondances *françaises*; j'aurai un gros travail de traduction. Naturellement Frankel écrira régulièrement. Lafargue est le même genre de correspondant que moi pour le *Vorwärts*, espacé, mais alors copieux. Ses articles pétillants d'esprit me rendraient grand service si je ne craignais qu'il ne m'envoie les mêmes qu'au *Vorwärts* et à l'*Écho*. Pourrais-tu t'arranger pour qu'il m'écrive *environ deux fois par mois* ou encore dans les circonstances exceptionnelles ? Cela me serait très précieux. Mais nous ne pouvons pas le payer beaucoup : il faudrait qu'il se contente de 20 francs par article. »

Voilà. Paul pourrait écrire pour Vienne la semaine où il n'écrit pas pour Berlin, en traitant un autre sujet général.

Nous n'avons rien pu trouver dans les journaux anglais concernant l'élection de G. Richard. Est-il en ballottage ? Ton chiffre de 1.802 voix n'a pas l'air très encourageant¹.

En Allemagne nous aurons une année très remplie. Nous avons bu à la santé de l'*Umsturzkaiser*² le jour de Noël. Il sera donc peut-être satisfait maintenant.

Tous ici, nous vous souhaitons, à Paul et à toi, une bonne et très heureuse année !

Bien à toi.

F. ENGELS.

1. A la suite de la démission de Hovelacque, dans le XIII^e arrondissement, Gérault-Richard, qui était en prison à la suite de son procès, fut le candidat socialiste aux élections partielles. Au premier tour, le 23 décembre, il arrivait en tête avec 1.802 voix, contre 1.338 au candidat radical. Il sera élu le 6 janvier avec 2.742 voix. (N. R.)

2. Jeu de mots d'Engels. Il faudrait traduire : « l'empereur des menées subversives ». C'est une allusion au projet de loi qu'il avait fait déposer devant le Reichstag. (N. R.)

1895

562. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 13 janvier 95.

Mon cher Lafargue,

Je vois avec plaisir que vous vous êtes déjà arrangé avec Adler et que vous avez enfin trouvé un traducteur qui vous rend justice.

Ça marche ! Si l'année 95 finit comme elle vient de commencer, nous pourrons voir de drôles de choses. En Allemagne, le petit Guillaume est tombé entre les mains des « agraires » (les grands propriétaires nobles des provinces de l'Est, les Junker) qui veulent s'assurer leur domination sur ce jeune étourdi et qui ne le pourront à moins de compromettre Guillaume sans possibilité de retour. Donc, on lui fait entrevoir la dissolution du Reichstag, lequel ressortira des nouvelles élections plus réfractaire que jamais, et puis, la couronne et son honneur étant engagés, il ne reste que le coup d'État pour donner à Guillaume les moyens pour de nouveaux soldats et vaisseaux, et aux Junker de nouveaux droits d'entrée sur les produits agricoles et des primes sur l'exportation du sucre, de l'eau-de-vie, etc. Voilà ce qui paraît le plan de ces messieurs; impossible de dire jusqu'à quel point il se réalisera. En attendant, on joue avec le feu — le ministre de la Guerre invite en plein Reichstag nos amis à descendre dans la rue, en les insultant¹ — on veut absolument une occasion de tirer sur le peuple.

Et chez vous les scandales de la corruption bourgeoise qui débordent et qui poussent à une crise — décidément si le ministère

1. Allusion à l'intervention du général Bronsart von Schellendorf, le 10 janvier, au Reichstag dans la discussion du projet de loi sur les menées subversives. (N. R.)

menace la majorité de la traduire devant les tribunaux à moins qu'elle vote contre Gérault-Richard¹, cela ne pourra plus durer longtemps. Le succès des bourgeois qui ont réussi à faire élire un bourgeois modèle président de la République pourra bien amener la chute du régime bourgeois tout entier; on approche du point culminant où l'on va faire la culbute. Il me paraît que c'est la bourgeoisie elle-même qui se charge, chez vous, de la propagande socialiste parmi les paysans. C'est un travail long et ennuyeux que de faire voir clair aux paysans en matière politique, mais ils ne seront pas assez bêtes pour ne pas voir à l'heure qu'il est qu'ils sont volés. Mais dès qu'ils ont une fois aperçu cela, il ne leur reste que de tourner vers les socialistes, seul parti qui ne soit pas compromis dans les vols; car les radicaux sont bien morts.

Ainsi donc nous pouvons bien crier : Prosit Neujahr² !

A propos du nouvel an : votre crédit de soixante livres est ouvert, si vous désirez avoir un chèque de vingt livres, vous n'avez qu'à me le dire.

J'ai envoyé à Laura quelques journaux ouvriers d'ici, le *Clarion* de Blatchford, alias Nunquam, et le *Labour Leader* de Keir Hardie. Depuis la mort du *Workman's Times*, c'est la seule littérature de l'Independent Labour Party. C'est malheureux mais c'est vrai. Lundi : Aveling nous dit hier que le *Labour Leader* est *in extremis*, le bailleur de fonds principal (on dit Passnevre Edwards, riche libéral unioniste) ne veut plus avancer des fonds.

Il y a quinze jours j'ai reçu une lettre de Vaillant avec quelques-unes de ses propositions de loi. Je lui ai promis de les critiquer dès que j'aurai le temps. En attendant je lui ai dit que Wroblewski, à Nice, s'est adressé à moi pour de l'argent, qu'il a eu des accidents, s'est cassé le bras, a été à l'hôpital, est dans une misère extrême; que je l'ai soutenu autant que possible mais que cela excède mes moyens, et qu'il me semble que les communards et les députés socialistes doivent à leur honneur de ne pas le laisser mourir de faim. Il m'a répondu que l'on a voulu faire une *souscription publique* pour W[roblewski] mais que celui-ci s'y est opposé, et qu'il n'y a rien à faire.

En savez-vous quelque chose ? W[roblewski] en vrai Polonais ne sait manier l'argent, il le dépense à pleines mains quand il l'a; peut-être a-t-il fait de semblables choses vis-à-vis de Vaillant et d'autres qui auront pu le soutenir. Ce qu'il lui faudrait, c'est une petite pension régulière payée une fois par mois en petites sommes. Mais il me paraît qu'il y va de l'honneur du socialisme français qui ne pourra plus mettre à son crédit la Commune de 1871 s'il laisse mourir de faim le dernier général de la Commune. Qu'en

1. Les députés socialistes avaient demandé la libération de Gérault-Richard, élu député. La motion présentée par Millerand fut repoussée par 294 voix contre 205. (N. R.)

2. Bonne année! (N. R.)

pensez-vous et les autres, Guesde, le Conseil National ? N'y aurait-il pas moyen de faire rougir les anciens « Communeux » ?

Embrassez Laura pour moi.

Bien à vous,

F. E.

Lundi : reçu *Le Temps* et les *Petite République*. Merci ! Rouanet après Gérault-Richard¹, c'est gentil ! Quelle chance si cela pousse à une crise, à une dissolution et une situation de plus en plus révolutionnaire chez vous et en Allemagne !

Louise me prie de vous remercier de la belle carte de félicitation que vous et Laura lui avez envoyée.

563. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 16.1.95

Mon cher Engels,

Quel coup de théâtre² ! Les réactionnaires sont aussi désespérés que furieux : Périer était leur grande espérance ; ils le traitent de lâche, de millionnaire préférant sa tranquillité personnelle au salut de la classe capitaliste qui a tant besoin d'être défendue contre « les attaques furieuses d'un parti audacieux, que rien n'effraie ». On a dû parler à l'Élysée de la possibilité d'un coup d'État ; ou du moins d'une dissolution et d'élections avec un ministère Waldeck-Rousseau, qui aurait renouvelé les procédés de Constans. Challemel-Lacour, dans son discours d'ouverture au Sénat, a parfaitement laissé transpirer le plan³ : on sait que C [asimir]-P [érier] a eu avec

1. *La Petite République* du 12 janvier 1895 publiait (p. 1/I-V) un violent éditorial de Rouanet intitulé *L'Immonde* et qui, comme l'article de Gérault-Richard dans *Le Chambard*, fustigeait Casimir-Périer. Quelques jours plus tard, la majorité réactionnaire de la Chambre fera expulser Rouanet. (N. R.)

2. A la suite de la chute du ministère Dupuy, renversé par 263 voix contre 241 à propos de l'affaire Raynal, le président Casimir-Périer démissionne le 15 janvier 1895. (N. R.)

3. Le 11 janvier 1895, Challemel-Lacour était réélu président du Sénat. Il faisait un violent discours d'ouverture, disant du peuple qui

lui un entretien de deux heures, dans lequel on a, sans doute, discuté la question et arrêté le plan d'action.

Mais le vote contre Raynal¹ a tout renversé. C [asimir] P [érier] faisait partie, en qualité de secrétaire d'État, du ministère qui a fait voter ce qu'on appelle « les scélérates conventions ». On le savait, et on savait que ce vote frapperait le P [érier] : cependant la Chambre l'a pris. Le président a compris qu'il ne pouvait compter sur la majorité de la Chambre qui devant les électeurs se serait empressée à le lâcher; il les a devancés en les lâchant.

Qui va-t-on nommer ? Nous le saurons demain. Je souhaite que ce ne soit pas « l'austère Brisson », un jésuite protestant; il passe pour radical, et il faudra beaucoup de temps et de grossières canailleries avant qu'il ne perde son prestige de faux aloi. Il nous faudrait Challemel, mais le vieux coquin refuse; il trouve la situation au-dessus de ses forces, car il serait un président de combat. On parle de Loubet, homme faible et républicain honnête et modéré; il serait un second Carnot. Enfin nous verrons².

Mais la campagne socialiste va continuer plus ardente que jamais : leur victoire grise les députés socialistes, ils comptent englober dans les poursuites à propos des conventions, non seulement Raynal, mais tout le ministère et toute la majorité. On dit que le vote des conventions a coûté aux Compagnies de chemins de fer 30 millions, distribués dans la presse et les Chambres : c'est le Panama qui recommence. La majorité d'accord avec le ministère avait comploté l'expulsion de Jaurès³, on espérait voter les garanties d'intérêt et le budget du ministère des Affaires étrangères pendant son absence, parce qu'on savait qu'il avait deux discours faits, sur la question internationale et sur la garantie d'intérêt, dont il devait demander la suspension, parce que les contrats entre les Compagnies et l'État étaient frauduleux, partant entachés de nullité. Millerand dans son discours contre Raynal a touché ce point sans le développer : maintenant la question va revenir et les socialistes sont absolument maîtres du terrain.

élite des députés socialistes : « Certains choix feraient douter de la raison de la nation. » Il fit également allusion à une démission possible de Casimir-Périer dont on savait qu'il lui avait rendu visite le 7 janvier au Petit-Luxembourg. (N. R.)

1. Un arrêt de Conseil d'État en date du 12 janvier 1895 avait donné raison aux Compagnies de chemin de fer et condamné l'État dans l'affaire des conventions de 1883. L'arrêt comportait des considérants très durs pour le ministre qui avait signé les conventions, Raynal. Le 13 janvier, Barthou remettait sa démission de ministre des Travaux publics. Le 14 janvier, la Chambre décidait de désigner une commission chargée d'examiner s'il y avait lieu de mettre Raynal en accusation. (N. R.)

2. Ce sera Félix Faure qui sera élu président de la République. (N. R.)

3. A la séance du 24 décembre 1894, à la suite d'un incident avec Barthou, la Chambre avait décidé de suspendre Jaurès pour quinze séances. (N. R.)

Si Wroblewski s'oppose à une souscription publique, je ne crois pas que l'on puisse faire grand'chose pour lui, vous ne sauriez vous imaginer comme nous manquons de ressources. Une souscription publique aurait peut-être chance de réussir, parce qu'elle serait dénoncée par les opportunistes et les réactionnaires. — Guesde est malade, au lit, le métier de député ne lui va pas; jamais il n'a aussi peu agi et n'a été aussi souvent malade que depuis qu'il est élu; je lui parlerai de la souscription privée.

La démission de Casimir donnera peut-être à réfléchir à Guillaume et donnera du courage aux mécontents bourgeois d'Allemagne, qui ne sont pas aussi domestiqués que du temps de Bismarck.

Je vous remercie de m'avoir si amicalement rappelé que les £ 60 étaient à ma disposition. Je vous prieraï de m'envoyer £ 20 avant la fin du mois.

Amitiés aux Freyberger et cordialement,

PAUL LAFARGUE.

564. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

41 Regent's Park Road N. W.
London, 19th Jan. 95

My dear Löhr,

Your last letter has indeed startled me. I have tried, not very successfully, to recollect the terms used in my letter to you of Dec. 29th; still, in what I do remember there is not a word which ought to offend you. And indeed, if there is anything in the tone of that letter which you think strange, it is then entirely against my will and intention.

It never could occur, nor has it ever occurred to me for a moment to doubt the right or the propriety, on your part, of inquiring at any time what steps I had taken or intended to take in order to secure the return, at the time of my death, to you, the rightful owners, of those papers of Mohr's which you have entrusted to me. Nor have I ever found anything to object to in the terms in which you spoke of that subject to Tussy. It seems, therefore, so exceedingly strange to me that I should have written to you in a tone that ought to give you reason to complain.

I did indeed feel nettled at the *way* Tussy caused the question to be submitted to me, and, under the circumstances, thought I was bound to speak to her about it. When I did, I told her, *not once but three or four times over*, that I had not one word to say against your letter, neither as to the subject matter, nor as to the terms used. Anyhow, Tussy and I had an explanation, which as far as I know, settled everything connected with that subject, and left us as good friends as before; and I should regret very much if, through any unguarded words of mine or through some other circumstance, that little incident had thrown its shadow as far as Le Perreux.

In the mean time things have come to a crisis in your neighbourhood. I intended to write at some length about that, but Bebel all at once asked me for historical materials as to the various and pretty frequent riots here in England which are settled without ever attempting to encumber the Statute Book with increased penal laws or exceptional legislation. He is in the Committee on the Umsturzvorlage and wants it for them, so I had to leave everything else alone and get it off by this day's post before the usual Sunday delays in postal communication retard it.

Anyhow our 50 French Socialist members are in luck. In less than 18 months they have upset three ministries and one president. That shows what a socialist minority can do in a parliament which, like the French or English, is the really supreme power in the country. A similar power our men in Germany can get by a revolution only; still, the break-up of the centre party would make them the arbiters of the house and give them the balance of power.

What a miserable retreat is that of Casimir's! After the brag with which he came in, to skedaddle at the first serious difficulty! It looks as if our bourgeois heroes had individually degenerated quite as much as their class has done collectively. In Germany it looks as if the same principle was prevailing; Bebel does not seem to think von Köller and Co the men likely to carry through a coup d'état to the end; it seems everywhere the story of Béranger's old fool who courted Babette and found out too late that his courting days were past and gone.

The greatest success, however, seems to me to be this, that the scandalous affairs of the opportunist majority have been again exposed, that Raynal has been nailed down, and that it seems impossible to have the subject burked again. The evidence of the corruption of all other parties must work wonders in favour of ours, especially in France, and ought to secure us immense and unhopèd for successes at the next general election which cannot be very distant now, for who can govern with the present Chamber?

Ça chauffe! and neither Félix Faure nor young William will be able to put out the fire.

I shall write to Paul as soon as ever I get a moment's time.

Thanks for the papers which I have sent on to Tussy after using them.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

41 Regent's Park Road, N. W.
Londres, 19 janvier 95.

Ma chère Löhr,

Ta dernière lettre m'a vraiment saisi. J'ai tenté, sans bien y parvenir, de me rappeler les termes de ma lettre du 29 décembre, et pourtant, autant qu'il me souviennne, il n'y avait pas un mot qui dût t'offenser. Vraiment, si quoi que ce soit dans le ton de cette lettre t'a semblé étrange, c'est alors tout à fait contre mon gré et contre mon intention.

L'idée n'a jamais pu me venir, et elle ne m'est jamais venue un instant, de trouver illégitime ou inconvenant que tu t'enquères à n'importe quel moment des mesures que j'avais prises ou que j'avais l'intention de prendre en vue de vous garantir, à vous, les héritières légitimes, au moment de ma mort, la restitution de ces papiers de Mohr que vous m'avez confiés. Je n'ai jamais non plus trouvé à redire aux termes dans lesquels tu as abordé ce sujet avec Tussy. Il me semble donc extraordinaire que j'aie pu t'écrire sur un ton qui te donne matière à récrimination.

Ce qui m'a en fait irrité, c'est la façon dont Tussy s'y est prise pour que la question me fût posée, et, dans ces conditions, j'ai jugé nécessaire de lui en parler. Je lui ai dit alors, *non pas une fois, mais bien trois ou quatre fois*, que je n'avais rien à redire à ta lettre, ni quant au fond, ni quant aux termes employés. En tout cas, j'ai eu avec Tussy une explication qui, pour autant que je sache, a réglé tout ce qui avait trait à cette question et nous a laissés aussi bons amis qu'avant; et je serais navré que, par suite d'une parole inconsidérée de ma part ou pour toute autre raison, ce petit incident soit allé assombrir Le Perreux.

Pendant ce temps, les événements ont pris une tournure critique dans tes parages. J'avais l'intention de t'écrire longuement à ce sujet, mais Bebel m'a brusquement demandé de lui fournir des matériaux historiques relatifs aux troubles divers et assez fréquents qui se produisent en Angleterre et qui se règlent sans même tenter d'encombrer le répertoire législatif d'un surcroît de lois pénales ou de législation exceptionnelle. Il siège à la commission de l'Umsturzvorlage¹, et c'est pour elle qu'il en a besoin; aussi

1. La proposition de loi contre les menées subversives. (N. R.)

ai-je dû tout laisser de côté pour lui envoyer cela par le courrier d'aujourd'hui, en évitant les habituels retards postaux du dimanche.

En tout cas, nos 50 députés socialistes français ont le vent en poupe. En moins de dix-huit mois, ils ont renversé trois ministères et un président. Cela montre ce que peut faire une minorité socialiste dans un parlement qui, en France comme en Angleterre, est vraiment le pouvoir suprême du pays. Nos amis d'Allemagne ne peuvent acquiescer à un pouvoir semblable que par une révolution ; pourtant, la dislocation du parti du centre ferait d'eux les arbitres de la Chambre et ferait dépendre d'eux l'équilibre des forces.

Quelle retraite lamentable que celle de Casimir ! Après les fanfaronnades de ses débuts, quelle fuite éperdue devant la première difficulté sérieuse ! On dirait que nos héros bourgeois ont dégénéré individuellement tout autant que leur classe a dégénéré collectivement. La même règle semble s'appliquer à l'Allemagne. Bebel n'a pas l'air de juger que von Köller et Cic soient des hommes susceptibles de mener à bien un coup d'État ; c'est partout, semble-t-il, la même histoire, celle que raconte Béranger de ce vieil imbécile qui faisait la cour à Babette et découvrit trop tard que l'âge de courtiser les filles était passé pour lui.

Il me semble pourtant que le résultat le plus positif, c'est que les affaires scandaleuses de la majorité opportuniste ont été à nouveau dénoncées, que Raynal a été mis au pied du mur et qu'il semble impossible d'escamoter à nouveau la question. La corruption patente de tous les autres partis doit prodigieusement favoriser les progrès du nôtre, surtout en France, et doit nous assurer des succès immenses et inespérés aux prochaines élections générales qui ne sauraient être très éloignées maintenant, car qui peut gouverner avec la Chambre actuelle ?

Ça chauffe ! Et ni Félix Faure, ni le jeune Guillaume ne pourront éteindre l'incendie.

J'écrirai à Paul dès que j'aurai un moment. Merci pour les journaux que j'ai fait suivre à Tussy après utilisation.

Bien à toi.

F. ENGELS.

565. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 22 janvier 95

Mon cher Lafargue,

Combien vous avez de la chance, vous autres ! Vous tombez un ministre ; puis tout le cabinet le suit, et par le contre-coup le président de la République est entraîné dans la chute générale. Trois cabinets et un président tués — c'est déjà quelque chose. Le groupe socialiste paraît avoir succédé au rôle de feu Clemenceau — et il le jouera mieux, j'espère. Il est maintenant établi qu'aucun ministère ne pourra vivre sans au moins l'assistance de l'extrême-gauche. Cela devra mener à une dissolution, à laquelle pousse aussi la puanteur croissante de la corruption des opportunistes. Alors vous retournerez plus forts, numériquement et moralement ; cela pourra mener à la formation de la « grande masse réactionnaire » de Lassalle, coalition de tous les partis bourgeois contre le socialisme, masse qui se forme toujours au moment du danger pour ensuite se dissoudre de nouveau dans ses groupes d'intérêts divers et opposés les uns aux autres : grande propriété foncière, grande industrie, haute finance, petite et moyenne bourgeoisie, paysans, etc. Mais, chaque fois qu'elle se forme de nouveau, elle gagne en solidité jusqu'au jour de la crise, où nous aurons une masse compacte vis-à-vis de nous. Ce procès de concentration et de dissolution continuelles, nous l'avons eu en Allemagne depuis que notre parti compte plus de 20 membres au Reichstag ; mais chez vous, ça ira plus vite parce que c'est dans votre Chambre des Députés que réside le pouvoir décisif.

M. Faure fera ce qu'il voudra, il n'arrêtera pas ce procès de groupement en deux camps opposés, ni la confusion qui naît nécessairement de ce jeu de forces opposées, attraction et répulsion, au milieu des partis bourgeois. C'est là précisément le milieu qu'il nous faut, et que crée partout la présence d'un groupe socialiste tant soit peu puissant au Parlement. Vous avancerez maintenant au pas de course ; ce sont les progrès mêmes du parti qui feront s'adoucir d'abord, puis disparaître les querelles intestines et traditionnelles.

L'accession des 30 radicaux vous a porté bonheur, sans eux le groupe n'aurait eu de cohésion. Sans Millerand vous n'auriez su tirer profit des situations politiques comme vous l'avez fait. Et Jaurès paraît en effet plein de bonne volonté — s'il se développe un peu lentement c'est peut-être un avantage pour lui et

pour nous. Mais réellement, en matière économique, il a besoin d'études ultérieures. Ses projets de réformes immédiates dans l'article de *La Petite République*¹ ne sont plus de l'extravagance de son plan de monopole des blés, mais ils demandent aux bourgeois des sacrifices incompatibles avec la marche de l'industrie capitaliste, de sorte qu'autant vaudrait à leurs yeux l'expropriation immédiate; tandis que de l'autre côté il propose une amélioration du sol aux frais de la nation, du sol qui resterait propriété

1. Il s'agit de l'éditorial de Jaurès : « La situation », paru dans *La Petite République* du 20 janvier 1895 (I/I-II).

Après avoir regretté que le candidat soutenu par les socialistes, Brisson, n'ait pas été élu président de la République, Jaurès analyse les possibilités qui auraient été offertes aux socialistes par un président qui, bien qu'éloigné des socialistes, était un « républicain éprouvé ». Il écrit notamment, en ce qui concerne l'économique :

« ... et s'il est dans la nécessité historique que le règne capitaliste ne puisse céder, sans secousse, à l'ordre socialiste, il (le parti républicain) eût du moins singulièrement amorti le choc et adouci le passage. Il eût fallu pour cela associer graduellement les travailleurs à la puissance économique, décider que pour tous les salariés, industriels et agricoles, la retraite était un droit absolu, qu'elle devait être comptée parmi les frais généraux de l'entreprise et mise au compte de l'entrepreneur, du capitaliste, du propriétaire. Il eût fallu décider que ces fonds de prévoyance seraient gérés par les travailleurs eux-mêmes, organisés et associés, sous le contrôle non du capitaliste, mais de la nation.

» Il eût fallu décider que, par la confection des règlements d'atelier, le patron ne serait pas maître absolu, mais qu'il devait y avoir délibération et vote des ouvriers intéressés.

» Il eût fallu associer au moins les travailleurs à la surveillance des usines et des chantiers où leur santé et leur vie sont perpétuellement exposées et prendre parmi eux, à l'élection, des inspecteurs industriels.

» On pouvait encore et on devait considérer que, dans toutes les grandes entreprises capitalistes, les salariés apportent un capital représenté par l'évaluation même que les capitalistes font de leur travail, c'est-à-dire par la somme des salaires distribuée dans l'année. Ainsi les ouvriers auraient été admis de droit, proportionnellement à cet apport, dans les conseils d'administration, et ils auraient été partiellement émancipés de leur servage économique en attendant l'émancipation totale que leur apportera seule la conception nouvelle de la propriété qui est le fond même du socialisme.

» Enfin des mesures décisives auraient pu et dû être prises contre le chômage par de vastes organisations professionnelles recueillant toutes les demandes d'emploi, par la réduction graduelle de la journée de travail, par l'obligation imposée aux détenteurs du capital, soit industriel, soit foncier, de se répartir entre eux les sans-travail que la nation n'aurait pu occuper. Enfin et surtout par de vastes travaux publics appliqués non plus seulement aux voies de communication, mais à l'amélioration du sol et au développement de la production agricole sur tous les points du pays, avec obligation pour les propriétaires de consacrer la plus-value résultant de ces travaux à de nouvelles œuvres d'utilité générale... »

(N. R.)

privée, et sous des conditions qui éterniseraient le petit paysan, et qui créeraient un nouveau Panama pour les grands propriétaires qui se moqueraient de « l'obligation » etc. imposée par le projet. C'est faire abstraction totale du milieu où l'on vit et où ces réformes seraient accomplies. Tant que l'air n'est pas purifié par la déportation de tous les gredins parlementaires et financiers, cette amélioration de la propriété foncière individuelle aux frais de tous finirait par un vol colossal; et quand nous nous serons débarassés de ces messieurs, nous serons de force à faire¹ mieux que cela.

La crise présidentielle aura, de plus, un effet excellent sur la politique européenne. L'alliance franco-russe devient de plus en plus anodine, à mesure que l'espoir des Russes de voir le rétablissement de la monarchie sortir des crises présidentielles succombe aux désillusionnements réitérés. De l'autre côté, la Triple-Alliance n'existe plus que sur le papier; l'Italie banqueroutière lui échappe, l'Autriche n'y est retenue que par la peur d'une guerre avec la Russie, dont elle paierait les frais; ce danger s'évanouit à mesure que la Russie perd la chance de disposer, quand il lui plaira, de l'armée française, le petit Guillaume s'est rendu désagréable à ses amis bien plus qu'à ses ennemis. De sorte qu'avec la révolution totale, depuis 1870, de l'armement, et par conséquent de la tactique, il y a incertitude absolue sur l'issue d'une guerre où tant d'éléments inconnus entreront en action et où tous les calculs faits d'avance sont basés sur des quantités imaginaires. Avec tout cela, la paix nous paraît assurée, et même les chauvins bourgeois les plus exaltés à la Déroulède pourront rester tranquilles : les Prussiens se sont chargés de maintenir et de nourrir en Alsace le patriotisme français.

Ci-joint le chèque de vingt livres, si cela pourra vous suffire jusqu'au commencement d'avril, cela me sera agréable; à cette époque j'aurai des rentrées qui me permettront d'agir plus librement. Mais, s'il le fallait², je pourrais peut-être, après tout, vous envoyer une dizaine de livres en mars — nous verrons.

Amitiés de la part des Freyberger. Embrassez Laura bien cordialement pour moi.

Bien à vous,

F. E.

1. Dans l'original : de. (N. R.)

2. Dans l'original : faudrait. (N. R.)

566. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 28 March 95.
41, Regent's Park Road, N. W.

My dear Löhr,

If you were in danger of being flooded, it was just the reverse with us—four weeks without water, and, at the end of the frost, the canalisation blocked up as the result. A fine mess it was. London was thrown back into barbarism by this month of hard frost, and the *Standard* with truly British conservatism congratulated us on the fact that the non-supply of water was a proof of the high civilisation attained here, while it pitied the uncivilized cities of the continent where the water-pipes had not frozen. Well, thank goodness, it's over.

You grumble at the mythical union and real squabbles of the French Socialists—they are babies at that game, compared to the English. They are especially interesting—the English Socialists I mean—since S[ocial] D[emocratic] F[ederation] and I[ndependent] L[abour] P[arty] fight each other under the cloak of a pretended harmony. This harmony goes exactly as far as their common hatred of John Burns, and allows the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] to invite Keir Hardie to speak at their Commune meeting; at which meeting K[eir] H[ardie] (read his speech in the *Labour Leader*) directs hidden attacks against the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] to which that body replies in *Justice*. The S[ocial] D[emocratic] F[ederation] says the I[ndependent] L[abour] P[arty] has no right to exist, the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] being the only true orthodox church; the I[ndependent] L[abour] P[arty] says the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] ought to allow itself to be absorbed in the I[ndependent] L[abour] P[arty]. Their latest exploit was at the County Council Election where both of these organizations put up candidates, and only against "Progressives"; the result was: 1 300 votes *in all* out of 486.000, and the election of 4 Moderates (Conservatives) for seats held formerly by Progressives, and the cry of triumph in both *Justice* and *Labour Leader* that *they* had beaten the Progressives. Imagine the Paris Socialists voting *with* Clericals, Monarchists and Opportunists *against* the parties claiming municipal autonomy for Paris, and you have the exact counterpart of the Socialist vote in London. But—to support the Progressives would have been to acknowledge that John Burns

had behaved well in the County Council, and to endorse the policy of Sidney Webb and the Fabians who, muffs though they be as *Socialists*, are really doing very good work municipally, and fighting energetically and cleverly for an autonomous London. And so the "Socialists" prefer to support the party which refuses to allow London its self-government and fights hard to keep the County Council powerless. Now the County Council is the next and best and easiest-to-be-conquered piece of governmental machinery—the working class could have it to-morrow if they were united. And what would Parliament be with a Socialist autonomous Council for London!

The Berlin people are republishing Mohr's articles in the *Revue der N[eu]en Rh[einischen] Z[ei]tung* on France 1848/50 and I have written an introduction which will probably first appear in the *N[eu]e Zeit*. It has suffered somewhat from the, as I think, exaggerated desires of our Berlin friends not to say anything which might be used as a means to assist in the passing of the Umsturzvorlage in the Reichstag. Under the circumstances I had to give way. But this Umsturzvorlage and the absolutely uncertain state of things in Germany—splendid though it be for the general progress of our party—upsets a good deal of my calculations. I was, I believe you know, getting ready the Lassalle correspondence; for that I have to compare a lot of old papers, letters etc. But if the new bill passes, neither the letters nor my notes and introduction will be printable in Germany. And a reprint of our old articles of 1843-52 will be equally impossible. So I am compelled to neglect all this until we can see somewhat clearer wie der Hase läuft. In the mean time I am taking up Vol. IV of the *Capital*, reading and correcting the parts already copied out by K[arl] K[autsky] and shall then arrange with Tussy about her continuing the work.

Things in Germany are decidedly becoming critical. The latest escapade of young William—his tiefste Entrüstung at the Reichstag's anti-Bismarck vote—is big with serious eventualities. First as a symptom; it shows that he has now not only "a slate off" but that the whole of his slate roof is getting out of order. Then as a *défi*. I have no doubt, our party will reply to that in the Reichstag, and although the thing may appear to be buried for the moment, *the conflict is there* and will crop up again. There is no doubt, we are facing in Germany a modern Charles I, a man possessed by Cäsarenwahnsinn.

Then look at the confusion the fellow creates in the ranks of the bourgeois parties. The Conservative Junker he in turns cajoles and repels; their clamour for state-secured rents he cannot satisfy; the alliance between landed aristocracy and large manufacturers, founded by Bismarck [in] 1873 by means of his protective tariffs, has gone to pot over conflicting economic interests; the Catholic party, who hold the balance of power in the Reichstag with their

100 members, was on the best way of being bribed into voting for the Umsturzvorlage, when the Bismarck vote and the Entrüstungskaiser throw them at once back into opposition—and that means furthering the splitting up of the Catholic Centre into an aristocratic-bourgeois wing and a democratic, peasant and working men's wing. Everywhere confusion and disunion, pushing William to a coup d'Etat to assert his divine right to absolute power and to get rid of universal suffrage, and on the other side the silent and resistless advance of our party manifesting itself at every election for any post accessible to working men's votes. This does look critical — qui vivra verra !

In a day or two I shall write to Paul about his half of the double-bedded book. He has got a strange bed-fellow !

Ever yours

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 28 mars 95,
41, Regent's Park Road, N. W.

Ma chère Lühr,

Si tu as failli être inondée, cela a été exactement le contraire chez nous : quatre semaines sans eau, et, à la suite du gel, les canalisations bloquées. Cela a été du propre ! Londres a été replongé dans la barbarie par ce mois de gel rigoureux, et le *Standard*, avec un conservatisme vraiment britannique, nous a félicités de ce manque d'eau, preuve du haut degré de civilisation que nous avons atteint, tandis qu'il prenait en pitié les villes non civilisées du continent où les canalisations n'avaient pas gelé. Ma foi, Dieu merci ! c'est fini.

Tu t'irrites de l'union purement mythique et des zizanies trop réelles qui existent entre les socialistes français : ils en sont à l'enfance de cet art en comparaison des Anglais. Ils sont particulièrement intéressants (c'est des socialistes anglais que je veux parler) depuis que la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] et l'I[n]dependent L[abour] P[arty] se combattent sous le masque d'une feinte harmonie. Cette harmonie se limite exactement à leur haine commune de John Burns et permet à la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] d'inviter Keir Hardie à prendre la parole au meeting qu'elle organise pour la commémoration de la Commune ; à ce meeting K[eir] H[ardie] (lis son discours dans le *Labour Leader*¹) lance des pointes discrètes contre la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]

1. *Labour Leader* du 23 mars 1895 (p. 8/I-II) dans l'article : « The Commune Celebration at South Place Institute ». (N. R.)

tion] auxquelles celle-ci réplique dans *Justice*¹. La S. D. F. dit que l'I. L. P. n'a pas le droit d'exister, la S. D. F. étant la seule église orthodoxe véritable; l'I. L. P. dit que la S. D. F. devrait se laisser absorber par l'I. L. P. Leur exploit le plus récent a eu lieu à l'occasion des élections au County Council : ces organisations avaient toutes deux présenté des candidats et seulement contre les « Progressives² »; le résultat, c'est qu'elles ont recueilli en tout 1.300 voix sur 486.000 et que quatre modérés (conservateurs) ont été élus à des sièges détenus précédemment par les *Progressives* : *Justice*³ et *Labour Leader* ont proclamé triomphalement que c'étaient eux qui avaient battu les *Progressives*. Imagine les socialistes parisiens votant avec les cléricaux, les monarchistes et les opportunistes contre les partis qui revendiquent l'autonomie municipale de Paris, et tu auras une réplique exacte de la façon dont ont voté les socialistes de Londres. Mais soutenir les *Progressives*, ç'aurait été reconnaître que John Burns avait eu une bonne attitude au County Council et approuver la politique de Sidney Webb et des Fabiens qui, si ce sont des niais en tant que socialistes, n'en font pas moins d'excellent travail sur le plan municipal et luttent avec énergie et intelligence pour l'autonomie de Londres. Ainsi les « socialistes » préfèrent soutenir le parti qui refuse d'accorder à Londres son autonomie et qui tend de toutes ses forces à maintenir dans l'impuissance le County Council. Or le County Council est le rouage de l'appareil d'État le plus facile à conquérir immédiatement : la classe ouvrière pourrait s'en emparer si elle était unie. Et qu'en serait-il du Parlement s'il y avait à Londres un Conseil, jouissant de l'autonomie, qui serait socialiste !

Les Berlinoises rééditent les articles publiés par Mohr sur la France en 1848-50 dans la revue de la *N[eu]e Rh[einische] Z[eitung]*, et j'ai écrit une introduction qui paraîtra probablement d'abord dans la *N[eu]e Zeit*⁴. Elle a quelque peu souffert du désir excessif,

1. *Justice* du 23 mars 1895 (p. 6/II) sous le titre : « Topical Tattle. » (N. R.)

2. Sur le plan municipal, et notamment à Londres, les conservateurs se présentaient sous l'étiquette de *Moderates*, et les libéraux sous celle de *Progressives*. Pour comprendre l'indignation d'Engels, il y a lieu d'indiquer que les *Progressives* de Londres étaient bien plus avancés que le parti libéral sur le plan national et qu'ils avaient fortement subi l'influence des clubs radicaux animés par Edward et Eleanor Aveling. On comptait parmi eux nombre de socialistes fabiens dont Sidney Webb. Les *Progressives* détinrent la majorité au *London County Council* de 1888 à 1907.

3. Dans le numéro de *Justice* du 9 mars 1895 deux articles sur ce sujet p. 1/III : « A Pitt for Palmer » et p. 4/I-III : « A much needed lesson for Progressives and Social Democrats. » (N. R.)

4. Les *Luttes de classes en France* allaient paraître aux éditions du *Vorwärts*. L'introduction d'Engels paraît dans la *Neue Zeit* nos 27 et 28 (XIII Jg. Bd. 2, p. 5-10, 36-43), mais avec des coupures. Voir à ce sujet la lettre n° 567 du 3 avril 1895. (N. R.)

à mon sens, qu'éprouvent nos amis de Berlin de ne rien dire qui puisse être utilisé comme prétexte pour faire passer au Reichstag l'Umsturzvorlage¹. Étant donné les circonstances, j'ai dû céder. Mais cette Umsturzvorlage et l'incertitude absolue de la situation en Allemagne (bien que ce soit un atout magnifique pour le progrès général de notre parti) renversent bon nombre de mes calculs. J'étais (tu le sais, je crois) en train de préparer la correspondance avec Lassalle; il faut pour cela que je confronte des quantités de vieux journaux, de lettres, etc. Mais si le nouveau projet de loi passe, ni les lettres, ni mes notes, ni l'introduction ne seront publiables en Allemagne. Et une réédition de nos anciens articles de 1843-52 sera également impossible. Je suis donc contraint de négliger tout cela jusqu'à ce que nous voyions un peu mieux d'où vient le vent. En attendant, je me mets au volume IV du *Capital*, je lis et je corrige les parties déjà copiées par K[arl] K[auszky] et je prendrai ensuite toutes dispositions avec Tussy pour qu'elle puisse prendre la suite du travail.

La situation en Allemagne devient nettement critique. La dernière incartade du jeune Guillaume² (sa profonde indignation à la suite du vote du Reichstag contre Bismarck) est lourde de conséquences sérieuses. C'est d'abord un symptôme qui montre que non seulement « il lui manque une case », mais que tout le casier est en train de se déranger. C'est ensuite un *défi*. Je ne doute pas que notre parti y répondra au Reichstag, et, bien que la chose paraisse enterrée pour le moment, *le conflit existe* et il resurgira. Sans aucun doute, nous sommes en Allemagne en présence d'un Charles I^{er} moderne, d'un homme possédé par la folie césarienne.

Vois aussi quelle confusion ce gaillard répand dans les rangs des partis bourgeois. Il flatte et rebute tour à tour les Junkers; il ne peut satisfaire leur bruyante revendication de rentes garanties par l'État; l'alliance entre l'aristocratie foncière et les grands industriels, que Bismarck avait nouée en 1878, grâce à ses tarifs protecteurs, n'a pas résisté aux heurts des intérêts économiques; le parti catholique, qui détermine l'équilibre des forces au Reichstag avec ses 100 députés, était tout prêt à se laisser corrompre et à voter l'Umsturzvorlage, mais voici que le vote contre Bismarck et « l'empereur de l'indignation » les rejettent aussitôt dans l'opposition : cela favorisera en fait la scission du centre catholique en

1. La proposition de loi sur les menées subversives. (N. R.)

2. Le président du Reichstag avait proposé à l'Assemblée d'adresser un message de félicitations à Bismarck à l'occasion de son 80^e anniversaire. Cette proposition fut repoussée le 23 mars par 163 voix contre 147. Dès qu'il apprit la nouvelle, Guillaume II adresse à Bismarck le télégramme suivant : « J'exprime à Votre Altesse Sérénissime ma profonde indignation au sujet de la résolution que le Reichstag vient de voter. Cette résolution est en contradiction absolue avec les sentiments de tous les princes et de tous les peuples allemands. » (N. R.)

une aile aristocratique et bourgeoise et une aile démocratique, paysanne et ouvrière. Partout la confusion et la désunion, qui incitent Guillaume à tenter un coup d'État pour affirmer son droit divin au pouvoir absolu et pour se débarrasser du suffrage universel; et en face les progrès silencieux et irrésistibles de notre parti qui se manifestent lors de chaque élection où la classe ouvrière a le droit d'exprimer ses suffrages. Tout cela sent vraiment la crise : qui vivra verra !

Dans un jour ou deux j'écrirai à Paul au sujet de sa moitié de livre : celui-ci a l'air d'une chambre à deux lits, et Paul a un étrange camarade de chambrée¹ !

Bien à toi,

F. ENGELS.

567. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

41, Regent's Park Road, N. W.
Londres, le 3 avril 95.

Mon cher Lafargue,

Je n'avais pas encore achevé la lecture de votre moitié-livre² quand m'arrivèrent l'*Histoire du socialisme*, vol. I [de] Kautsky, diverses revues italiennes relatives à Loria (de Labriola) et un tas de revues russes ([de] N[ikolaï] D[anielson]) On m'écrase d'envois. Eh bien, j'ai lu jusqu'au bout le vôtre tout de même. Il y a du style brillant, des aperçus historiques très frappants, il y a du vrai et de l'original, et ce qui vaut mieux, ce n'est pas comme dans le livre du professeur allemand où le vrai n'était pas original et l'original n'était pas vrai. La faute principale c'est qu'apparemment vous avez été trop pressé d'en finir ; l'arrangement, surtout des sections sur la propr[riété] féodale et capitaliste pourrait être plus soigné, et surtout pour un public parisien, accoutumé à une lecture facile et adaptée

1. Il s'agit du livre : *Origine et évolution de la propriété* qui venait de paraître chez Delagrave. L'ouvrage, paginé de 301 à 532, constituait la deuxième partie du volume qui commençait avec un travail d'Yves Guyot, réfutant le socialisme. (N. R.)

2. Voir note 1. L'ouvrage porte en dédicace : A Friedrich Engels, son disciple et ami Paul Lafargue. (N. R.)

même pour les lecteurs paresseux; le Parisien, lui aussi, insiste sur son droit à la paresse. Beaucoup de très bons passages perdront peut-être une partie de leur effet, parce qu'ils se trouvent placés comme en parenthèses ou parce que vous avez trop laissé au lecteur la peine de tirer, pour lui-même, les conséquences et les résultats.

Quant à la matière elle-même, le point principal d'objection est dans le chapitre sur le communisme consanguin. Là vous appuyez trop, me paraît-il, sur la forme sous laquelle cette phase s'est maintenue jusqu'à nos jours, *en France*, et sur la forme de sa dissolution dans le même pays. La forme de la parçonnerie sous laquelle la communauté consanguine s'est maintenue en France si longtemps est elle-même déjà une *subdivision* de l'ancienne *grande* communauté familiale, continuée jusqu'à nos jours dans la *Zadruga* des Serbes et Bulgares. Cette forme, à ce qu'il paraît certain, a précédé en Russie et en Allemagne etc. la *commune paysanne*; en se dissolvant, la *Zadruga* slave, la *Hausgenossenschaft* allemande (généalogie de la *lex Alamannorum*) a passé dans la commune de familles séparées (ou bien, très souvent au commencement, et encore aujourd'hui en Russie, de parçonneries) à champs *cultivés séparément*, mais *sujets à la répartition périodique* — c'est-à-dire ce qui en est sorti, a été le *mir* russe, la *Markgenossenschaft* allemande. La communauté plus restreinte de plusieurs familles qui s'est maintenue en France, n'était, à ce qu'il me paraît, qu'une partie intéressante de la *Markgenossenschaft*, du moins dans le Nord (la partie *franque*), dans le Midi (ancienne Aquitaine) peut-être elle a formé une unité possédant ses terres sous la haute propriété du *seigneur* seulement, sans être soumise au contrôle de la *commune* villageoise. C'est cette forme spécialement française qui seule a pu, en se dissolvant, passer d'un seul bond à la propriété individuelle du sol.

C'est là un point où il y a encore bien des choses à étudier. C'est par vous que j'apprends ce caractère spécial du communisme consanguin en France, et comme vous y êtes une fois, corps et âme, vous ne pourriez guère faire mieux que de poursuivre cette étude qui promet beaucoup*.

Petits errata :

p. 338, vous faites *remonter* l'eau dans les aqueducs péruviens¹; comme au Pérou il n'y a guère d'eau naturelle que « dans le cœur

* Faut observer la tripartition de la France : France propre, jusqu'à la Loire, influence germanique forte; partie bourguignonne, à l'est de Saône et Rhône, moins germanique; Aquitaine, entre mer, Loire et Rhône, influence germanique minime. [F. E.]

1. Lafargue avait écrit : « Un aqueduc qui traversait le district de Condesuyn avait une longueur de 6 à 8 kilomètres et apportait l'eau à l'aide de lacs naturels et de réservoirs jusque dans le cœur des montagnes. » (N. R.)

des montagnes », et que vos aqueducs sont faits exprès pour y en apporter, ce devrait donc être de l'eau de mer ?

p. 354, *Terra salica* — Guérard¹ se trompe énormément avec sa dérivation de *Sala* maison. Les Francs saliens étaient donc des Francs habitant des maisons ? Ils s'appelaient saliens, saliques d'après le petit territoire en Hollande, Salland, où le groupe qui conquiert la Belgique et la France entre Ardennes et Loire, s'était formé pour la conquête; ce nom existe encore aujourd'hui. Du temps où la loi salique fut rédigée (vers 400), la *Sala* était encore, comme vous l'avez fait observer vous-même, une *propriété mobilière* chez les Germains.

p. 386. « un autre aime à tendre des collets ou à dresser des *sauterelles* ». Est-ce qu'en 1787 on mangeait des sauterelles au Berry ? — Je cherche dans mon dictionnaire et je trouve : *sauterolle*, attrape pour les oiseaux.

p. 393. Partages noirs² — en russe tchornoï, noir, est usé pour *sale*, et secondairement pour populaire, ordinaire, vulgaire. Tchornoï narod le peuple noir = la masse du peuple, le « bon peuple ». Tchornoï perediël, le partage noir, signifie donc plutôt partage général, universel, où tout le monde a sa part, jusqu'au plus pauvre. Et dans ce sens un journal *narodnik* (ami des paysans) en Suisse portait le titre de : Tchornoï perediël; ce qui devait signifier le partage des *biens nobles* parmi les paysans.

C'est tout ce que j'ai marqué et vous en aurez assez. Quant à Yves Guyot, je m'en lave les mains.

Liebkecht vient de me jouer un joli tour. Il a pris de mon introduction aux articles de Marx sur la France 1848-50³ tout ce qui a pu lui servir pour soutenir la tactique à tout prix paisible et anti-violente qu'il lui plaît de prêcher depuis quelque temps, surtout en ce moment où on prépare des lois coercitives à Berlin. Mais cette tactique, je ne la prêche que pour l'*Allemagne d'aujourd'hui* et encore *sous bonne réserve*. Pour la France, la Belgique, l'Italie, l'Autriche, cette tactique ne saurait être suivie dans son ensemble, et, pour l'Allemagne, elle pourra devenir inapplicable demain⁴. Je vous prie donc d'attendre l'article complet avant de juger — probablement cela paraîtra dans la *N[eu]e Z[eit]*, et d'un jour à l'autre j'attends des exemplaires de la brochure. C'est malheureux que *L[ie]bk[necht]* ne voit que : ou blanc ou noir. Les nuances n'existent pas pour lui.

1. Guérard : *La Terre salique*. Paris, Firmin Didot, s. d. (N. R.)

2. Voici le texte de Lafargue : « Les *moujiks* les appelèrent partages noirs, c'est-à-dire mauvais, pour indiquer combien ils étaient antipathiques aux familles, qui finissaient par se considérer propriétaires des terres distribuées au dernier partage. » (N. R.)

3. Voir note 4 p. 400. (N. R.)

4. Cette partie du paragraphe a été publiée dans *Le Socialiste* du 24 novembre 1900, sans toutefois que Liebkecht soit nommément désigné. (N. R.)

Du reste ça chauffe en Allemagne, ça promet une fameuse fin de siècle. Ce petit Guillaume est impayable avec son « indignation »¹. Les nôtres lui répondront, soyez-en sûr, dans le Reichstag où il n'y a pas de lèse-majesté.

J'ai voulu vous écrire encore sur un tas de choses, mais cela ne me revient pas à la mémoire au moment où l'on en a besoin. Je vieillis peu à peu. Ainsi donc, comme j'ai encore deux lignes à écrire à Laura, avant le départ du courrier — adieu ! Salut de la part des Freyberger (dont la petite va à merveille) et de celle de votre

F. ENGELS.

568. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday evening [6th] April/95

My dear General,

When our thrice-illustrious Loria says that "ciascuno sa che esso (Sganarello) null' altro rappresenta che *il buon senso volgare*", and at the same time affirms, "ch'esso è un personaggio delle commedie di Molière", one is bound to infer that *ciascuno* stands for Loria.

Hosts of people possessing "il buon senso volgare" have read Molière and have failed to find that Molière's Sganarelle is a typical representative of "common sense".

Says Aimé Martin, an annotator: "Deux caractères des comédies de Molière sont restés comme *emplois* au théâtre, les *Sganarelles* et les *Aristes*. Le nom de Sganarelle désigne toujours un homme trompé, ridicule, brusque, jaloux, n'obéissant qu'à ses fantaisies, comme l'exprime son nom."

And indeed, look at l'*École des Maris*, *Le Mariage forcé*, *Le Médecin malgré lui*, *Sganarelle ou le Cocu Imaginaire*, *Arlecchino cornuto per opinione*.

In all of these Sganarelle est berné et battu. In one of Molière's earliest essays, *le Médecin volant*, founded on *Il Medico Volante* — "farce dans le genre italien, qui formait le répertoire de la troupe ambulante de Molière", says Ch. Louandre, Sganarelle est valet et fourbe. In *Le Festin de Pierre*, he is valet poltron gourmand et cupide. But *Le Festin de Pierre* is founded on a Spanish play.

1. Voir note 2, p. 401. (N. R.)

Whether in the Italian *comédie dell'arte*, the *Arlecchino* does or does not, now and again, go by the name of Sganarello, I do not know. Paul can easily find that out at the Bibliothèque nationale. It is closed until the 15th, or he would already have gone there.

Anyhow Sganarello is not a French name. Sgraffite (sgraffito) is the only word in our French dictionary beginning with sg. And *Mascarille*, together with *Scapin*, Molière's valet par excellence, is copied from l'*Emilia*, di Luigi Grolo Cieco di Hadria. "Un esclave intriguant est le véritable modèle de Mascarille: il escroque de l'argent du père pour servir les amours du fils", etc.

I have read your article in the *Neue Zeit* with great pleasure and am looking forward to reading the brochure. In a day or two I will send you the rest of the translation of your "Christianism", and hope you will not have much trouble with it.

Give my love to Louise and thank her for the photo of her baby. The young lady looks very promising and appears to be in excellent health and spirits.

Goodbye, my dear General, from,

Your LÖHR.

TRADUCTION

Samedi soir, Avril 95

Mon cher Général,

Quand notre trois fois illustre Loria dit que « chacun sait qu'il (Sganarello) ne représente autre chose que le *bon sens vulgaire* », et quand en même temps il affirme « que c'est un personnage des comédies de Molière », on est obligé de conclure que *chacun* n'est autre que Loria.

Nombre de gens qui possèdent « le bon sens vulgaire » ont lu Molière et n'ont pas trouvé que le Sganarelle de Molière soit un représentant typique du « bon sens ».

Aimé Martin, annotateur, dit : « Deux caractères des comédies de Molière sont restés comme *emplois* au théâtre, les *Sganarelles* et les *Aristes*. Le nom de Sganarelle désigne toujours un homme trompé, ridicule, brusque, jaloux, n'obéissant qu'à ses fantaisies, comme l'exprime son nom. »

Et, en vérité, voyez *L'École des maris*, *Le Mariage forcé*, *Le Médecin malgré lui*, *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, *Arlecchino cornuto per opinione*.

Dans toutes ces pièces, Sganarelle est berné et battu. Dans l'un des premiers essais de Molière : *Le Médecin volant*, inspiré de *Il Medico Volante*, « farce dans le genre italien, qui formait le répertoire de la troupe ambulante de Molière », dit Ch. Louandre, Sganarelle est *valet* et *fourbe*. Dans *Le Festin de Pierre*, il est *valet*,

poltron, gourmand et cupide. Mais *Le Festin de Pierre* est inspiré d'une pièce espagnole.

J'ignore si, dans les *Commedie dell'arte* italiennes, l'*Arlecchino* prend ou non de temps en temps le nom de Sganarello. Paul peut aisément retrouver cela à la Bibliothèque Nationale. Elle est fermée jusqu'au 15, sinon il y serait déjà allé.

En tout cas, Sganarello n'est pas un nom français. Sgraffite (sgraffito) est le seul mot de notre dictionnaire français qui commence par sg. Et *Mascarille*, ainsi que *Scapin*, le valet de Molière par excellence, est copié d'après l'*Emilia*, de Luigi Grolo Cieco di Hadria. « Un esclave intrigant est le véritable modèle de Mascarille; il escroque de l'argent du père pour servir les amours du fils », etc.

J'ai lu avec grand plaisir votre article de la *Neue Zeit*¹ et suis impatiente de lire la brochure. Dans un jour ou deux, je vous enverrai le reste de la traduction de votre « Christianisme »² et j'espère qu'elle ne vous donnera pas beaucoup de mal.

Transmettez mes amitiés à Louise et remerciez-la de la photo de son bébé. La jeune personne semble pleine d'avenir et paraît être en excellente santé et d'excellente humeur.

Au revoir, mon cher Général.

Votre LÖHR.

569. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[6] Avril 95

Mon cher Engels,

Vous ne sauriez vous imaginer le plaisir que votre lettre m'a procuré : j'avais une peur de tous les diables de votre terrible esprit critique surtout pour la partie qui s'occupe du Moyen âge et de la propriété féodale, où je n'étais pas certain de marcher sur un terrain solide.

Je m'étais accroché à l'étymologie que donne Guérard de *terra salica*, qui correspondait si bien à ce que je désirais : mais d'après vous, d'où proviendrait cette curieuse expression, qui a fait verser tant d'encre aux érudits français ?

1. Il s'agit de l'introduction aux *Luttes de classes en France* de Marx. Voir note 4, p. 400. (N. R.)

2. Voir note 1 de la lettre 569. (N. R.)

Je m'étais imaginé que *partages noirs* voulait dire p[artages] *mauvais*, parce qu'ils étaient désagréables à ceux qui avaient accaparé les terres communales.

Votre première partie du *Christianisme* va paraître dans quelques jours¹, elle présente la question sous un tout autre point de vue que les Français ont l'habitude de la considérer. Ils ne voient jamais la réalité; avec Peregrinus et les prophètes de l'Internationale, vous allez les bouleverser et les amuser : car rien de plus amusant que votre manière de traiter les origines du christianisme dont les érudits avaient fait un micmac inextricable et Renan un roman aussi filandreux et ennuyeux que bien écrit en style de gens de lettres. Peregrinus, auteur du Nouveau Testament, fera bondir tous les fidèles.

Amitiés

PAUL LAFARGUE.

570. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 17 April 95.
41, Regent's Park Road, N. W.

My dear Lühr,

Yesterday I sent you cheque for £ 6.9.9., your share of honorarium for the *Klassenkämpfe*. Today I return *registered*, book post, your translation with thanks and suggestions. In one passage I had to make an alteration, you yourself had marked it as unintelligible, which indeed it was owing to omission of a word in the German text. The alteration is at the back of the page and requires a little frenchifying at your hands. I hope all your trouble will be rewarded by the French reading public!

I have at last succeeded in hunting up the old *Rheinische Zeitung* of 1842. It was all this time in the Berlin Bibliothek, and our friends in Berlin, who might have known that long ago, only

1. Le premier numéro du *Devenir social*, revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie, éditée chez Giard et Brière, paraît daté d'avril 1895 et publie la première partie de la *Contribution à l'histoire du christianisme primitif* (p. 27-40) dans la traduction de Laura Lafargue. La deuxième partie paraîtra dans le n° 2 de mai (p. 138-147). (N. R.)

found it out now. Someone in Berlin had a sharper way of doing things than they, and intended publishing *Mohr's* articles therefrom; we have no right to stop this, as according to German law all anonymous or pseudonymous works become public property after 30 years from date of publication, unless copyright has been previously registered by the author or other *qui de droit*. However this threatened competition roused our friends all at once; Fischer who manages now the publishing department of the *Vorwärts* bookselling firm, has at once, at my suggestion, set some one to copy *Mohr's* chief articles, and will announce that I am going to edit them with introduction etc. This will probably stop competition. Financially we can hardly expect much, if anything, therefrom, but at all events the articles are safe.

For the Lassalle letters and ulterior plans of republication of old affairs, we shall have to await the fate of the Coercion Bill before the Reichstag; if that passes, I do not see how we can safely proceed to work, at least in Berlin. May be Stuttgart may remain more favourable—anyhow *qui vivra verra*.

I hope you send the *Devenir social* also to Madrid—our friends there are almost entirely dependent, for foreign reading, on French literature, and it strikes me they get to see more from other sects' publications than from ours. For if the management of the *Socialiste* is to serve as a pattern, woe be unto us! The *Vorwärts* announces the complete reorganisation of that illustrious paper, published "mit Ausschluss der Oeffentlichkeit", and that Chauvin has remodelled the publishing department—if so, il est tellement chauvin that nobody here has seen a trace of it. But then, the *Vorwärts* seems to know of France only the Boulevard *Bonne Nouvelle*, and if the nouvelles ne sont pas assez bonnes, il les fabrique lui-même.

Many thanks for your news about Sganarelle, they are quite sufficient for the éclairage de ma tête upon the subject. I had in my head only the Sganarelle of the *Médecin volant* and *Don Juan*.

Please tell Paul that if he is in want of a draught composed of L, s, and d, (in which case the British philistine spells it draft) he is quite welcome to one.

Kind regards from Louise.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 17 avril 95
41, Regent's Park Road, N. W.

Ma chère Löhrr,

Je t'ai envoyé hier un chèque de 6 livres, 9 shillings, 9 pence, ta part de droits d'auteur pour *Les Luttes de classes...* Je te renvoie aujourd'hui comme imprimé *recommandé* ta traduction avec mes

remerciements et quelques suggestions. J'ai dû dans un passage faire une correction; tu l'avais toi-même signalé comme inintelligible, et il l'était effectivement par suite de l'omission d'un mot dans le texte allemand. La correction est au verso et il serait bon que tu en améliores un peu le français. J'espère que tes peines trouveront leur récompense auprès du public français!

J'ai enfin réussi à dénicher la vieille *Rheinische Zeitung* de 1842. Elle était pendant tout ce temps à la Bibliothèque de Berlin, et nos amis berlinois, qui auraient pu s'en douter depuis longtemps, viennent à peine de la découvrir. Il y avait à Berlin quelqu'un de plus débrouillard qu'eux qui projetait d'éditer ceux des articles qui sont de Mohr. Nous n'avons pas le droit de nous y opposer, car, selon le droit allemand, toutes les œuvres anonymes ou écrites sous un pseudonyme tombent dans le domaine public trente ans après la date de leur publication, à moins qu'un copyright n'ait été enregistré au préalable par l'auteur ou tout autre qui de droit. Mais cette menace de concurrence a brusquement réveillé nos amis; Fischer qui dirige maintenant les éditions de la librairie du *Vorwärts*, a aussitôt, sur mes conseils, fait prendre copie des principaux articles de Mohr et il va annoncer que je vais les publier avec une introduction, etc. Cela découragera probablement la concurrence. Financièrement cela ne nous rapportera sans doute que peu ou prou, mais en tout cas les articles seront à l'abri.

Pour les lettres de Lassalle et pour les projets ultérieurs de réédition, il nous faut attendre de savoir quel sort le Reichstag réservera au projet de loi de répression¹; s'il passe, je ne vois pas comment nous pourrions nous y prendre sans ennui, tout au moins à Berlin. Peut-être Stuttgart demeurera-t-il plus favorable; en tout cas qui vivra verra.

J'espère que tu envoies aussi *Le Devenir social* à Madrid. Nos amis de là-bas dépendent presque entièrement pour leurs lectures étrangères de la production française, et je constate qu'ils ont davantage l'occasion de lire les publications des autres sectes que les nôtres. Car, si la façon dont est dirigé *Le Socialiste* doit servir de modèle, malheur à nous! *Le Vorwärts* annonce la réorganisation complète de cet illustre journal, publié « mit Ausschluss der Oeffentlichkeit »², et dont Chauvin aurait transformé les services d'édition³: s'il en est ainsi, il est tellement chauvin que personne ici n'en a vu trace. Mais il semble bien que le *Vorwärts* ne connaisse de la France que le Boulevard *Bonne Nouvelle*, et si les nouvelles ne sont pas assez bonnes, il les fabrique lui-même.

1. En fin de compte, après un débat dominé par les discours des députés socialistes, la loi contre les menées subversives sera rejetée par le Reichstag. (N. R.)

2. A huis clos. (N. R.)

3. A partir du 7 avril 1895 *Le Socialiste* paraît le dimanche, sur un format plus grand, et porte l'indication: 6^e année (4^e Série) n^o 1. Le secrétaire de rédaction est A. Zévaès et l'administrateur Chauvin. (N. R.)

Merci beaucoup pour tes renseignements sur Sganarelle : ils sont amplement suffisants pour m'éclairer sur ce sujet. Je ne songeais qu'au Sganarelle du *Médecin volant* et de *Don Juan*.

Veuille dire à Paul que, s'il a besoin d'une potion composée de livres, shillings et pence (en pareil cas, le philistin britannique appelle cela une traite)¹, il n'a pas à se gêner.

Amicales salutations de Louise.

Bien à toi,

F. E.

571. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

May 6th 95.

My dear General,

Paul asks me to thank you for cheque for £ 20, and I thank you for it in my own name as well as his.

We are very sorry to know that you are out of sorts, but if May-tide with you is anything like what it is with us, a stay at the sea-side will, I am sure, in no time set you up again.

I have not seen you for so long that I read with great pleasure the passage in your letter that refers to our coming over to Merrie (?) England. There is nothing to prevent our crossing the Channel and we shall be very happy to do so whenever it will be convenient for you to have us.

If Paul cannot come with me, he will come « tumbling after », like Jack did after Jill. In any case I hope it will not be overlong ere we meet again.

I am obliged to be brief today, but mean to be longer-winded next time.

With love from both of us,

I am your LÖHR.

1. Engels fait ici un jeu de mots : l'anglais *draught* signifie potion et le mot *draft*, qui a la même prononciation, signifie traite. (N. R.)

TRADUCTION

6 mai 95.

Mon cher Général,

Paul me prie de vous remercier du chèque de 20 livres, et je vous en remercie en mon nom comme au sien.

Nous sommes navrés d'apprendre que vous êtes souffrant, mais, si vous avez un mois de mai comme le nôtre, un séjour au bord de la mer aura tôt fait, j'en suis sûre, de vous remettre d'aplomb.

Je ne vous ai pas vu depuis si longtemps que je lis avec grand plaisir le passage de votre lettre qui nous suggère de venir dans la joyeuse (?) Angleterre. Il n'y a rien qui nous empêche de franchir la Manche et nous serons très heureux de le faire lorsque cela ne vous dérangera pas de nous recevoir.

Si Paul ne peut pas m'accompagner, il me suivra, comme Jill suivit Jack dans sa chute¹. En tout cas, j'espère que nous ne tarderons pas à nous revoir.

Je suis obligée d'être brève aujourd'hui, mais j'ai l'intention d'être plus prolixe la prochaine fois.

Nous vous envoyons tous deux nos amitiés.

Votre

LÖHR.

572. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 14 May 95,
41, Regent's Park Road, N. W.

My dear Löhr,

I was extremely glad, and indeed so were Louise and Ludwig, to learn that both you and Paul were ready and willing to come over here for a bit, and I should have written at once in reply, had it not been for those confounded pains which for a week

1. Allusion à une *nursery rhyme* :

*Jack and Jill went up the hill
To fetch a pail of water ;
Jack fell down, and broke his crown,
And Jill came tumbling after.* (N. R.)

nearly drove me mad and even now have not left me, anything but painless, but extremely stupid and unfit for anything. The fact is this. Some time ago I got a swelling on the right side of the neck, which after some time resolved itself into a bunch of deep-seated glands infiltrated by some cause or other. The pains arose from direct pressure of that lump on the nerve and will of course only give way when that pressure disappears. At present a process of resorption is going on very satisfactorily, but a couple of these glands are suppurating and will have to be cut; and as they are so deep-seated and slow in coming to the surface, and we old people being such slow coaches, the time for the operation cannot be exactly fixed, but, it is hoped, will come off this week. That once performed, I am ordered to the sea-side; but the uncertainty is still about the time.

Now as things are situated, would it not be the best thing for you to come over, say in the course of next week, and then as soon as possible you and I could bundle off to Eastbourne and settle down in comfortable quarters and prepare for visitors from London. I say you and I, because I intend to keep you here a good bit, longer than very likely Paul would care to separate himself from his studies and your animals and the garden work; so he perhaps would prefer to do as you say and come tumbling after.

When I shall have cleared out from here, Louise intends giving my two rooms a good cleaning down and after that she might come and join us with her baby for a week or so; after that Tussy and Edward might come, and then Paul who by that time is sure to be tired of his solitude, and then we might bethink ourselves of returning all of us to London and show Paul our new establishment too.

This is such a sort of rough prospectus as a man with neuralgic pains in the head after a series of sleepless nights has been able to excogitate under the present indefinite conditions, and therefore subject to alterations as novel circumstances and novel ideas may command. It is humbly submitted to you for approval or improvement as may be.

The heat is insupportable. 22°C. in the room all day long—no wind, clouds and impending thunder which unfortunately *keeps* impending. And that 2 months after that hard frost!

Kind regards from the Freybergers to both of you. Amitiés à Paul et au revoir.

I enclose cheque £ 10.—for your journey hither and any little additions you may like to make to your outfit.

So please say when we may expect you.

Ever yours

F. ENGELS.

There is another reason to avoid unnecessary delay; to get to E[astbourne] before *Whitsun* week, on account of cheap trippers, etc.

TRADUCTION

Londres, 14 mai 95.
41, Regent's Park Road, N. W.

Ma chère Löhrl,

J'ai été, ainsi que Louise et Ludwig, extrêmement content d'apprendre que Paul et toi vous étiez tout disposés à nous faire une petite visite, et je t'aurais répondu tout de suite sans ces maudites douleurs qui, pendant une semaine, m'ont rendu presque fou et qui, même si maintenant elles n'ont pas absolument cessé de me faire souffrir, m'ont laissé extrêmement hébété et bon à rien. Voici ce qui se passe. Il y a quelque temps, j'ai eu sur le côté droit du cou une grosseur qui, au bout de quelque temps, s'est transformée en une grappe de glandes profondément implantées et alimentées par une infiltration d'origine inconnue. Les douleurs provenaient de la pression directe de cette masse sur le nerf et ne s'atténueront que lorsque cette pression aura disparu. A présent, le processus de résorption se déroule de façon très satisfaisante, mais deux de ces glandes suppurent et devront être coupées; comme elles sont profondément implantées et lentes à venir à la surface, et comme nous autres vieillards nous sommes un peu lents, on ne peut fixer avec précision la date de l'opération, mais on espère qu'elle sera possible cette semaine. Une fois l'opération faite, on m'ordonne d'aller au bord de la mer; mais il est encore difficile de dire à quel moment.

Étant donné cet état de choses, le mieux ne serait-il pas que tu arrives par exemple dans le courant de la semaine prochaine, et alors, dès que ce sera possible, nous pourrions, toi et moi, faire nos valises pour Eastbourne, nous y installer dans un logement confortable et nous préparer à recevoir des visites de Londres. Je dis toi et moi, parce que j'ai l'intention de te garder ici un bon moment, plus longtemps probablement que Paul n'accepterait, pour sa part, de se séparer de ses études, de tes animaux et du jardinage. Il préférerait donc peut-être faire comme tu le dis et te rejoindre par la suite.

Quand j'aurai vidé les lieux, Louise a l'intention de faire le grand nettoyage de mes deux pièces et, après cela, elle pourrait nous rejoindre avec son bébé pendant une semaine environ. Après cela Tussy et Edward pourraient venir, et ensuite Paul qui, à ce moment-là, sera sûrement las de sa solitude. Nous pourrions alors songer à rentrer tous ensemble à Londres pour montrer aussi à Paul notre nouvelle installation.

Tel est en gros le genre de programme qu'on arrive à élaborer quand on souffre de névralgies dans la tête, après toute une série de nuits d'insomnie et dans les conditions actuelles d'incertitude. Ce programme est donc sujet à des modifications dictées par de

nouvelles circonstances et de nouvelles idées. Il t'est humblement soumis pour approbation ou pour amélioration éventuelle.

La chaleur est insupportable : 22° centigrades dans la pièce toute la journée; pas d'air, des nuages et un orage menaçant qui malheureusement *continue* à menacer. Et cela deux mois après un gel rigoureux !

Amicales salutations des Freyberger à vous deux. Amitiés à Paul et au revoir.

Ci-joint un chèque de 10 livres pour ton voyage à Londres et pour t'habiller un peu, si tu en as envie.

Veuille donc dire à quelle date nous pouvons compter sur toi.

Bien à toi,

F. ENGELS.

Il y a une autre raison pour ne pas tarder inutilement : arriver à E[astbourne] *avant la semaine de Pentecôte*, à cause de l'afflux des usagers de billets à prix réduit, etc.

573. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Eastbourne, 23 July 95.

My dear Löhr,

Tomorrow we return to London. There seems to be at last a crisis approaching in my potato field on my neck, so that the swellings may be opened and relief secured. At last ! so there is hope of this long lane coming to a turning. And high time it is for with my deficient appetite, etc., I have been pulled down considerably.

The elections here have come off as I said: a large Tory majority, the Liberals hopelessly beaten and, I hope, in full dissolution. The brag of I[ndependent] L[abour] P[arty] and S[ocial] D[emocratic] F[ederation] face to face with a reality of some 82,000 votes for Labour candidates up to now (hardly any yet to come) and the loss of K. Hardie's seat. Still that was more than they had a right to expect.

Victor Adler is here. Have you or Paul any questions to ask him about Paul's arrangement with the *Arbeiter Zeitung* or can I be of any use in any way to you with him ?

I am not in strength to write long letters, so good bye. Here's your good health in a bumper of lait de poule fortified by a dose of cognac vieux.

Amitiés à Paul.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Eastbourne, 23 juillet 95.

Ma chère Löhr,

Nous rentrons demain à Londres. Une crise semble enfin proche dans le champ de pommes de terre de mon cou, de sorte qu'on pourra ouvrir les grosseurs et me soulager. Enfin ! On peut donc espérer que sur cette longue route il y aura un tournant. Et il est grand temps, car, étant donné mon manque d'appétit, etc., je suis très affaibli.

Les élections se sont passées ici comme je le disais : une grosse majorité tory, les libéraux battus à plate couture et, je l'espère, en pleine décomposition ; après leurs fanfaronnades, l'I[ndependent] L[abour] P[arty] et la S[ocialist] D[emocratic] F[ederation] se retrouvent face à face avec une réalité de quelque 82.000 voix jusqu'à présent pour les candidats travaillistes (il ne faut guère en escompter davantage) et la perte du siège de K[eir] Hardie. Et c'est pourtant plus qu'ils n'étaient en droit d'espérer.

Victor Adler est ici¹. Est-ce que Paul ou toi avez des questions à lui poser sur les dispositions que Paul a prises avec l'*Arbeiter Zeitung* ? Puis-je vous être utile en quoi que ce soit auprès de lui ?

Je n'ai pas la force d'écrire de longues lettres. Au revoir donc. Je bois à ta bonne santé avec une rasade de lait de poule renforcée d'une dose de cognac vieux.

Amitiés à Paul.

Bien à toi,

F. ENGELS.

1. Victor Adler, averti par le Dr Freyberger de la gravité de la maladie d'Engels, avait obtenu une suspension de peine (il était en prison) et était accouru à Eastbourne sous prétexte de consulter le vieux maître au sujet des affaires du parti autrichien. Il restera jusqu'au 3 août auprès d'Engels qui dans les derniers jours avait déjà tout à fait perdu conscience et mourra le 5 août.

(87)

Eastbourne 22 July 93

My dear Lina

Tomorrow we return to London. There seems to be at least a crisis approaching in my political field on my neck, so that the struggle may be opened to a high degree. But best! so there is hope of this long line coming to a turning (and high) point it is for with my political difficulties I have been pulled down considerably.

The elections here have come off, as I said: a large Tory majority, but I should hope weedy labour & I hope in full dissolution. The bag of P. L. O. & S. D. for good to face with a reality of some 80,000 votes for Labour. Can't date up to know hardly any yet to come, but the issue of St. Mark's, such, still that was more than they had a right to expect.

Victor Adler is here. When you ask him any questions to ask him about Paul's arrangements

with the tubercle, or can't be of any use
in any way to you with him?

I am not in the least, & write long
letters, so good bye. Here's your good health
in a bumper of *le vin de France* fortified by
a dose of cognac *viomp*.

Ann's & Paul

Ever yours

J. E. S.

ANNEXES

• INTERVIEW PARUE DANS L'ECLAIR¹.

... M. Engels, ennemi de l'interview, a bien voulu faire une exception en notre faveur et nous donner ses impressions.

— Que pensez-vous, lui avons-nous demandé, des récents attentats commis à Paris par les anarchistes ?

— Je ne puis voir là que l'œuvre d'agents provocateurs payés pour tenter de déshonorer les partis dans lesquels ils jouent un rôle. Le gouvernement a tout intérêt à voir se produire ces explosions qui servent à la fois les intérêts de la bourgeoisie en général et les intrigues de certains groupes politiques en particulier. En effet, ce qu'on veut, c'est affoler la population, organiser la terreur et amener une réaction.

» Le même procédé a été employé en Allemagne récemment au moment des « troubles de Berlin ». Là encore nous ferons bien de chercher la main de la police. Il est certain que le premier jour de ces manifestations prétendues socialistes quelques-uns des nôtres ont pu être mêlés au mouvement, mais nos amis égarés ont vite reconnu le véritable caractère de la manifestation et ils se sont retirés aussitôt.

» La preuve c'est que plusieurs boutiques appartenant à des socialistes connus ont été dévalisées. Le procès des émeutiers arrêtés a démontré que les meneurs étaient des antisémites qui cherchaient à exploiter la faim de quelques pauvres diables pour leur faire crier : « A bas les juifs ! »

» En Italie, même système aussi avec le procès intenté à Cipriani et aux autres anarchistes. Là encore, les agissements des agents provocateurs ont été dévoilés devant la Cour d'assises.

» Mais cela ne réussit pas toujours. A Paris, il s'est trouvé un ou deux misérables pour faire le jeu de la police, mais personne, sauf la police elle-même, ne pourra soutenir qu'ils appartiennent au parti socialiste.

1. *L'Éclair* du 6 avril 1892 publiait (p. 1/III-IV) l'interview d'Engels, sous le titre : « L'Anarchie, Entrevue avec le socialiste allemand Engels. » Nous en donnons ici le texte que la lettre du 4 avril 1892 à Laura permet d'identifier comme étant d'Engels. (N. R.)

LA DIPLOMATIE RUSSE.

— Ne craignez-vous pas que toutes ces secousses intérieures n'amènent les gouvernements à chercher un dérivatif dans une guerre continentale ? Par exemple, votre empereur Guillaume...

— Non. Je souhaite que l'empereur Guillaume vive longtemps pour le plus grand bien des socialistes allemands, dit en riant M. Engels. D'ailleurs, je ne crois pas à une guerre immédiate.

— L'alliance de la Russie avec la France ne vous a suggéré aucune crainte à ce sujet ?

— Aucune. L'année dernière, peut-être, il y a eu en Russie des velléités d'offensive. Les manifestations de Cronstadt, les avances très visibles de la Russie impériale à la France républicaine ont pu paraître suspectes. Les concentrations de troupes sur la frontière paraissaient aussi causer quelques alarmes. Mais aujourd'hui c'est bien différent.

» La Russie, en effet, voudrait faire la guerre qu'elle ne le pourrait pas. Elle a, en ce moment, un ennemi plus redoutable que tous les autres à combattre : c'est la famine.

» Ce fléau n'est pas le résultat d'une disette passagère provenant d'un accident climatique ou autre : c'est le fruit de la nouvelle organisation de la société russe.

» Depuis la guerre de Crimée, pendant laquelle des régiments entiers ont péri dans les neiges, la situation s'est bien modifiée. Cette guerre marque le début d'une grande crise dans l'histoire russe. Quand la défaite fut complète, quand l'impuissance de la Russie fut démontrée à toute l'Europe, l'empereur Nicolas, désespéré en constatant l'état lamentable dans lequel se trouvait son empire, n'a pas hésité à s'empoisonner. Aussi Alexandre II, en montant sur le trône, s'est-il trouvé dans l'obligation de tenter quelque chose pour remédier à l'effroyable situation dans laquelle se trouvait son pays.

LES CAUSES DE LA FAMINE EN RUSSIE.

» C'est alors que le tzar a procédé à l'émancipation des serfs, émancipation qui a servi de prétexte à une nouvelle répartition des terres entre les nobles et les paysans. Aux nobles on a donné les meilleurs terrains, ainsi que les caux et forêts. Aux paysans on n'a livré que des terres de qualité inférieure, et encore cette distribution a-t-elle été faite d'une manière insuffisante et moyennant une somme payable par annuités en 49 ans ! Que s'est-il produit ?

» Les paysans n'ont pu payer la rente à l'État et ils ont été obligés d'emprunter : ils avaient trop pour mourir et pas assez pour vivre. Une bande de koulacs (prêteurs d'argent) se sont abattus sur ces

travailleurs de la terre et peu à peu ceux-ci se sont endettés de manière à perdre tout espoir de se libérer jamais. Quand les usuriers n'ont plus voulu faire d'avances, les paysans ont été obligés de vendre leurs récoltes pour se procurer de l'argent, et ils ont vendu non seulement le blé nécessaire à leur alimentation, mais jusqu'au blé indispensable aux semailles, de sorte que les récoltes futures ont été compromises.

» Dans ces conditions, la première mauvaise récolte devait aboutir à une véritable famine. Cette famine à son tour est venue porter le dernier coup à la production agricole de la Russie. En effet, le paysan, ne pouvant plus nourrir son bétail, a été obligé ou de le tuer ou de le vendre. Or, sans animaux domestiques, on ne peut ni labourer ni fumer les terres. De sorte que la production agricole se trouve suspendue pendant de longues années.

» L'émancipation des paysans n'a été qu'un seul côté de la révolution économique qui s'est produite en Russie; l'autre côté est la création artificielle d'une bourgeoisie industrielle destinée à servir de classe intermédiaire. Pour y arriver plus vite, on a établi un véritable système prohibitif qui a favorisé et développé l'industrie russe d'une façon extraordinaire; mais comme cette industrie ne pouvait exporter, il lui fallait un marché intérieur. Or, le paysan russe n'achète presque rien, habitué qu'il est à fabriquer tout par lui-même : maisons, outils, vêtements, etc.; il produisait même naguère beaucoup d'articles en bois, fer, cuir, qu'il vendait dans les foires. Mais, quand on a retiré le bois au paysan, en donnant les forêts aux seigneurs, l'industrie rurale a périclité. L'industrie des fabriques est venue l'achever et les paysans ont dû recourir à elle. Au moment où cette industrie allait triompher, la famine est arrivée lui porter un coup mortel : les paysans ne peuvent plus rien lui acheter et la ruine des uns amène la ruine des autres.

LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET MILITAIRE.

— Alors, selon vous, la situation économique de la Russie l'empêchera de songer à faire la guerre ?

— Oui. Je n'exagère pas en disant que le portrait que Vauban et Boisguill[le]bert ont fait du paysan français au dix-septième siècle peut s'appliquer au paysan russe, réduit aujourd'hui à manger de l'herbe. Le passage du régime féodal au régime bourgeois, en France, ne s'est pas fait sans secousses; en Russie, il vient de produire une crise qui, dans l'état aigu, menace de devenir chronique. Pour toutes ces raisons, les Russes songent plus en ce moment à manger qu'à se battre.

— Le dernier emprunt russe...

— J'allais vous en parler. C'est un échec colossal. La bourgeoisie française qui aime volontiers à parler revanche n'a pas poussé le patriotisme jusqu'à ouvrir sa bourse. Le gouvernement

du tzar demandait vingt millions de livres sterling ; il n'en a obtenu que douze...

— On a dit que les Rothschild auraient contribué à l'échec de cet emprunt pour venger leurs coreligionnaires persécutés par le gouvernement russe ?

— J'ai assez attaqué les Rothschild pour que je puisse les défendre d'être aussi bêtes. Les Rothschild ne se sont préoccupés que de leurs intérêts en tant que banquiers, intérêts qui étaient de toucher les plus fortes commissions possibles et d'exploiter le plus grand nombre de gogos, voilà tout.

— En résumé, vous ne croyez pas à la puissance de la Russie ?

— La Russie, forte pour la défensive, n'est forte pour l'attaque ni sur mer ni sur terre. Je vous ai montré que sa situation économique ne lui permet pas de se livrer à de dangereuses et coûteuses entreprises. Si nous examinons son organisation militaire, nous verrons que de ce côté non plus elle n'est pas redoutable.

» En cas de guerre elle ne mettrait pas en ligne plus de soldats qu'elle n'en a actuellement sous les armes. Ses réserves n'existent que sur le papier, et, si elle peut avoir des milliers et des milliers d'hommes, elle n'a pas d'officiers de réserve pour les encadrer. Où les prendrait-elle en effet ? Dans quel milieu ?

» En Allemagne, nous avons 50 p. 100 d'officiers de réserve de plus qu'il ne nous en faut. Sous ce rapport, la France ne serait-elle pas aussi en état d'infériorité relative ? nous dit notre interlocuteur.

LA FRANCE FORTE.

— Du tout, répondons-nous. En France, nous n'avons pas trop d'officiers, mais les cadres sont au complet.

— Cela ne me déplaît nullement, nous dit M. Engels. Je ne désire pas voir l'armée allemande de force à conquérir toute l'Europe. Pour atteindre notre but, l'émancipation de la classe ouvrière européenne peut avoir besoin d'une France puissante et maîtresse d'elle-même, tout aussi bien que d'une Allemagne qui jouisse des mêmes avantages. C'est votre grand compatriote Saint-Simon qui, le premier, a proclamé la nécessité d'une alliance de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, comme une première condition du repos de l'Europe. Voilà la vraie « Triple Alliance ».

— Pour terminer, laissez-nous vous dire que vous avez fait un tableau un peu sombre de la situation en Russie.

— Du tout. Tenez : voulez-vous une anecdote ? Vous savez que pour porter secours aux paysans russes affamés, il a été décidé qu'on leur enverrait du blé du Caucase où l'on en avait trop. Des ordres furent donnés en conséquence ; le blé fut réuni en grande quantité et des wagons furent envoyés pour le transporter. Or, il arriva que les wagons expédiés à vide furent groupés en si grand nombre qu'il se produisit un encombrement : le blé était à côté

des wagons et les wagons ne pouvaient partir. Le tzar, en apprenant le fait, entra dans une violente colère et expédia un général sur les lieux; le militaire fit beaucoup de bruit, annonça que tout allait bien et ne parvint à expédier que quelques trains : la plus grande partie du blé pourrit sur place ! Qu'aurait-ce été en cas de mobilisation ? La Russie n'a pas déjà tant de chemins de fer et ses officiers ne savent même pas s'en servir.

LA QUESTION DE L'ALSACE-LORRAINE.

— Encore une question : et l'Alsace-Lorraine, cause de toutes les discordes ? Ne croyez-vous pas à une solution pacifique satisfaisante à la fois pour la France et l'Allemagne ?

— J'espère que le parti socialiste allemand sera au pouvoir dans une dizaine d'années. Son premier soin sera de mettre les Alsaciens-Lorrains en mesure de disposer eux-mêmes de leur avenir politique. Par conséquent, la question sera résolue sans qu'un seul soldat français bouge. Au contraire, une guerre entre l'Allemagne et la France serait le seul moyen d'empêcher l'avènement des socialistes au pouvoir. Et, si la France et la Russie alliées attaquaient l'Allemagne, cette dernière défendrait à outrance son existence nationale à laquelle les socialistes allemands sont encore plus intéressés que les bourgeois. Les socialistes se battraient donc jusqu'au dernier homme et n'hésiteraient pas à recourir aux moyens révolutionnaires employés par la France en 1793.

C'est sur cette déclaration fort nette que nous quittons M. Engels qui, comme on le voit, se montre aussi socialiste que patriote — au point de vue allemand, s'entend...

CONVERSATION AVEC FRÉDÉRIC ENGELS¹

L'Allemagne entre dans une des phases les plus graves de son histoire, mais j'ajoute tout de suite que nous, socialistes, nous n'avons rien à craindre de la situation ; au contraire, nous en tirons de grands avantages. C'est grâce à notre agitation surtout que les crédits militaires ont été repoussés. Il a été impossible aux divers partis du Parlement de nous ignorer, et encore moins au gouvernement qui sait bien que nous sommes son ennemi le plus dangereux. Quand on a connu en Allemagne la résolution du

1. Cette interview, publiée par *Le Figaro*, est reprise dans *Le Socialiste*, n° 140, du 20 mai 1893 (p. 2/I-III).

gouvernement de demander de nouveaux crédits militaires, la population a été indignée, et le vote du centre et des radicaux a certainement été influencé par la pression de l'opinion publique.

Voyez-vous, ajoute Engels, en appuyant à dessein sur sa déclaration, en Allemagne le peuple dit : *Nous avons assez de soldats ; il faut que cela finisse !*

— Et le nouveau Reichstag, Monsieur Engels ?

— *Au moment où je vous parle*, il me paraît que le prochain Reichstag sera encore moins disposé à voter les crédits que le défunt Reichstag. Cependant, je ne me dissimule pas la possibilité de voir les nouveaux élus ayant cinq ans de législation devant eux, traiter avec le gouvernement qui, avec un peu de *douce violence*, ferait voter un compromis. Dans l'éventualité, cependant probable, du refus des crédits par le Reichstag, il faudrait recourir à une deuxième dissolution qui, dans ma conviction, aurait pour résultat l'élection d'un Reichstag encore plus rebelle à accepter les propositions du gouvernement. Alors le conflit existerait à l'état aigu, et il s'agirait de savoir qui aurait le pouvoir, du Parlement ou de l'Empereur. Ce serait la répétition du conflit entre Bismarck et la Chambre prussienne, en 1864, terminé par la guerre d'Autriche.

Par sa réponse même, Frédéric Engels m'amenait à lui faire envisager les deux éventualités déjà discutées dans la presse européenne : celle d'un coup d'État à l'intérieur et celle d'une diversion à l'extérieur.

— Un coup d'État aujourd'hui, me répond vivement mon interlocuteur, n'est plus aussi facile qu'autrefois. En 1864, lors du conflit de Bismarck avec la Chambre prussienne, la Prusse était un État centralisé, tandis qu'aujourd'hui, l'Empire allemand est un État fédératif. Le gouvernement central risquerait trop à tenter un coup d'État. Pour avoir la certitude de pouvoir l'accomplir, il aurait besoin de l'accord *unanime* de ces différents gouvernements confédérés. Si *un* d'entre eux n'acceptait pas le coup d'État, il serait délié des liens d'obligation envers l'Empire, et ce serait la rupture de l'État fédéral. Ce n'est pas tout. La Constitution fédérale est la seule garantie qu'ont les petits États contre la prépondérance de la Prusse ; en la violant eux-mêmes, ils se livreraient, pieds et mains liés, au bon plaisir du pouvoir central. Est-il probable que la Bavière abdiquerait à ce point ? Non, et pour me réserver sur ce point, je vous dirai ceci : pour faire un coup d'État en Allemagne, l'Empereur devrait avoir de son côté ou le peuple — et il ne l'a pas — ou tous les gouvernements confédérés — *et il ne les aura jamais tous.*

La dernière déclaration d'Engels ne m'ayant pas convaincu, j'insiste sur cette éventualité d'un coup d'État à l'intérieur.

— Oh ! réplique-t-il, je ne dis pas que ce que j'appellerai la *révolution d'en haut* ne soit pas une menace pour l'avenir. Bebel et plusieurs de nos amis ont déjà dit qu'ils prévoyaient un attentat contre le suffrage universel.

— Dans ce cas, répondriez-vous à la violence par la violence ?

— Nous ne serions pas assez fous pour donner dans le piège que le gouvernement nous tendrait, car le gouvernement allemand ne désire rien tant qu'une insurrection pour nous écraser. Nous connaissons trop bien l'état actuel de nos forces et de celles du gouvernement pour risquer de gaieté de cœur une pareille partie. D'ailleurs, Guillaume II oserait-il supprimer *complètement* le suffrage universel ? Je ne le crois pas. Peut-être élèverait-il la limite d'âge pour l'électeur et nous doterait-il du suffrage *revu et corrigé* (et, en disant ces mots, Engels se met à rire) dont la Belgique va faire l'expérience.

— Vous ne redoutez pas l'arrestation en masse des députés de l'opposition ?

— Oh ! s'écrie Engels, personne en Allemagne ne regarde une pareille éventualité comme possible. Il y a des gouvernements confédérés, la Bavière, par exemple, qui ne consentiraient jamais à sanctionner une violation aussi flagrante de la Constitution. Ne perdez pas de vue que la Constitution impériale et le Reichstag sont pour les petits États les seules armes pour empêcher leur absorption par le gouvernement prussien.

Nous arrivons à l'hypothèse d'une diversion à l'extérieur. Engels est loin d'être pessimiste.

— Évidemment, me déclare-t-il, une guerre peut survenir. Mais aujourd'hui qui donc oserait prendre la responsabilité de la provoquer, si ce n'est peut-être la Russie, dont le pays, à cause de son étendue énorme, ne peut être conquis ? Et encore !... En ce moment, la Russie se trouve dans une situation telle qu'elle ne pourrait soutenir une guerre quatre semaines, si elle ne recevait pas d'argent de l'étranger.

★

Ici, mon interlocuteur s'arrête un instant, puis avec un accent de colère mal contenue :

— Vraiment, je ne conçois pas le gouvernement français. C'est la Russie qui a besoin de la France et non la France de la Russie. La Russie est ruinée ; son sol est épuisé ; si le gouvernement français comprenait la situation telle qu'elle est réellement, c'est lui qui obtiendrait de la Russie tout ce qu'il voudrait... tout, tout... excepté de l'argent et des secours militaires effectifs. Sans la France, la Russie était isolée, complètement isolée... Et qu'on ne vienne pas me parler de la force militaire des Russes ! Rappelez-vous la guerre de Turquie. Sans les Roumains, les Russes étaient impuissants devant Plewna... Non, plus je réfléchis, moins je crois à la guerre. Ses chances sont aujourd'hui si incertaines ! Les armées sont placées dans des conditions toutes nouvelles et qui défient tous les calculs. Voilà des fusils qui tirent dix coups à la minute, dont la portée s'approche de celle du canon et dont les projectiles sont doués d'une force de percussion inouïe ! voilà les obus à la mélinite,

à la roburite, etc. ! Tous ces formidables engins de destruction n'ont jamais été essayés dans une guerre. Nous ignorons donc absolument l'effet que produira cette révolution de l'armement sur la tactique et sur le moral du soldat.

Si Guillaume II voulait se jeter dans la guerre, il trouverait dans son propre état-major des résistances ; on lui ferait *toucher* les risques énormes d'une guerre. Du temps de Napoléon III, on pouvait avoir des guerres localisées, aujourd'hui la guerre serait générale et *l'Europe serait au pouvoir de l'Angleterre*, car l'Angleterre pourra affamer à son gré l'un ou l'autre des belligérants. Ni l'Allemagne, ni la France ne produisent assez de blé chez elle : il leur faut nécessairement en importer de l'étranger. Elles s'approvisionnent notamment en Russie. L'Allemagne en guerre avec la Russie ne pourrait en obtenir un hectolitre. D'autre part, la France serait coupée des blés russes par l'Europe centrale entrant en campagne contre elle. Il n'y aurait donc plus que la voie de mer ouverte. Or la mer, en temps de guerre, serait plus que jamais au pouvoir des Anglais. Le gouvernement anglais, moyennant une redevance allouée aux compagnies qui font les divers services transocéaniques, a à sa disposition les vaisseaux construits *sous son contrôle* : de sorte que, la guerre déclarée, l'Angleterre posséderait, outre sa flotte puissante, de cinquante à soixante croisières chargées d'empêcher les approvisionnements d'arriver à celui ou à ceux des belligérants contre lesquels elle voudrait se déclarer. Que si elle reste neutre, elle serait encore l'arbitre suprême de la situation. Pendant que les belligérants s'épuiseraient à combattre, elle viendrait, au moment opportun, dicter ses conditions de paix. D'ailleurs, rassurez-vous sur l'éventualité d'une guerre provoquée par Guillaume II. L'empereur allemand a beaucoup perdu de sa première fougue...



Il me restait à interroger M. Engels sur un point important : les chances des socialistes allemands aux prochaines élections.

— Je suis persuadé, répond-il à cette question, que nous gagnerons sur l'élection de 1890 de sept cent mille à un million de voix. Nous réunirons donc en tout deux millions un quart, sinon deux millions et demi de suffrages. Mais les sièges conquis ne correspondront pas à ce chiffre... Si les sièges étaient répartis également, nous aurions eu au dernier Reichstag, après les élections qui nous avaient donné un million et demi de suffrages, quatre-vingts députés au lieu de trente-six. Depuis la fondation de l'Empire, où les circonscriptions électorales furent établies, la distribution de la population a changé à notre désavantage. La règle qui avait présidé à la formation des circonscriptions électorales avait été celle-ci : un député par 100 000 habitants. Or Berlin, qui n'a toujours que six députés, a actuellement une population supérieure à un million et demi d'habitants. Berlin devrait avoir régulièrement aujourd'hui

seize députés. Autre exemple : Cologne qui a maintenant 250 000 habitants, n'a toujours qu'un seul député.

— Le parti socialiste aura-t-il des candidats dans toutes les circonscriptions ?

— Oui, nous aurons des candidats dans les 400 circonscriptions. Il nous importe de faire la revue de nos forces.

— Et votre but final, à vous socialistes allemands ?

M. Engels me regarde quelques instants et me dit :

— Mais nous n'avons pas de but final. Nous sommes des *évolutionnistes*, nous n'avons pas l'intention de dicter à l'humanité des lois définitives. De préjugés à l'endroit de l'organisation en détail de la société de l'avenir ? Vous n'en trouverez pas trace parmi nous. Nous serons déjà satisfaits, lorsque nous aurons mis les moyens de production entre les mains de la communauté, et nous savons bien que c'est chose impossible avec le gouvernement monarchique et fédératif actuel.

Je me permets de faire observer que le temps me paraît encore bien lointain où les socialistes allemands seront à même d'appliquer leurs théories.

— Pas si loin que vous pensez, réplique M. Engels. Pour moi, le temps approche où notre parti sera appelé à prendre le gouvernement en main... Vers la fin du siècle, vous verrez peut-être cet événement s'accomplir.

Prenez en effet le chiffre de nos partisans depuis le début de nos luttes parlementaires. Il y a une progression constante à chaque élection. Je suis, pour ma part, persuadé que, si le dernier Reichstag avait eu sa durée légale, c'est-à-dire si les élections n'avaient eu lieu qu'en 1895, nous aurions réuni trois millions et demi de suffrages. Or il y a en Allemagne dix millions d'électeurs et en moyenne sept millions de votants. Avec trois millions et demi d'électeurs sur sept millions, l'Empire allemand ne peut continuer dans sa forme actuelle. Et... n'oubliez pas ceci — qui est très important — les chiffres de nos électeurs nous donnent le chiffre de nos partisans dans l'armée. Ayant *déjà* un million et demi sur dix millions d'électeurs, c'est environ le septième de la population en notre faveur, et nous pouvons compter que sur six soldats nous en avons un. Quand nous aurons trois millions et demi de suffrages — ce qui n'est pas bien loin — nous aurons la moitié de l'armée.

Comme j'exprime des doutes sur la fidélité des troupes socialistes dans l'armée à leurs principes, en cas de révolution, M. Engels me fait la déclaration textuelle suivante :

— Le jour où nous serons en majorité, ce que l'armée française a fait par instinct en ne tirant pas sur le peuple se renouvellera chez nous de façon consciente. Oui, quoi qu'en disent les bourgeois apeurés, nous pouvons calculer le moment où nous aurons la majorité de la population pour nous, nos idées progressent partout, aussi bien parmi les professeurs, les médecins, les avocats, etc., que parmi les ouvriers. Demain, si nous avons à prendre la direction du

pouvoir, nous aurions besoin d'ingénieurs, de chimistes, d'agronomes. Eh bien ! j'ai la conviction que nous en aurions déjà un bon nombre avec nous. Dans cinq ou dix ans, nous en aurons plus qu'il ne nous en faudra.

Et c'est sur ces paroles extrêmement optimistes que j'ai pris congé de M. Frédéric Engels.

F. ENGELS ET LES ÉLECTIONS ALLEMANDES ¹

INTERVIEW PUBLIÉE PAR LE *Daily Chronicle*.

Frédéric Engels est le doyen du mouvement socialiste allemand. Tout jeune, il vint en Angleterre et écrivit en 1844 son livre sur la condition de la classe ouvrière anglaise, qui est un livre classique.

Après quelques années passées en Belgique et en France, il rentra en Allemagne en 1848 et collabora à la *Neue Rheinische Zeitung*, rédigée par son ami, Karl Marx.

Ce journal fut supprimé par le gouvernement prussien et c'est alors qu'Engels prit part à l'insurrection de l'Allemagne du Sud ; en juin 1849, il dut se réfugier en Suisse avec les débris de l'armée des insurgés.

Membre de l'Internationale dès le début, Engels n'a jamais cessé d'être en relations avec les ouvriers de tous les pays ; il connaît à fond le mouvement socialiste international et tous les courants de la pensée qui intéressent la démocratie européenne.

Au surplus, c'est le plus charmant compagnon et la tête la plus géniale. Les années pour lui ne comptent pas ; et, grâce à sa science mûrie et profonde, la conversation que j'ai eue avec lui comptera parmi les meilleurs souvenirs de ma vie.

J'ai trouvé Engels chez lui, à Regent's Park Road, et, comme de juste, il était dans la jubilation à propos des élections en Allemagne.

— Nous gagnons dix sièges, me dit-il : au premier tour, nous avons remporté 24 sièges, et 20 au scrutin de ballottage. Des six circonscriptions de Berlin, nous en tenons cinq. En 1890, nous avons réuni 1 427 000 votes ; aujourd'hui nous atteignons deux millions. Et notez que ce sont là des votes purement socialistes. Tous les partis se sont coalisés contre nous, à l'exception d'un nombre insignifiant de la Volkspartei.

1. Cette interview, traduite par Laura (voir lettre n° 530, du 20 juillet 1893, p. 299), fut publiée par *Le Socialiste*, n° 148, du 15 juillet 1893 (p. 2/IV-3/5). (N. R.)

Nous avons porté 391 candidats et nous nous sommes refusés à toute compromission. Si nous avions accepté d'en faire, nous eussions gagné de 20 à 30 sièges de plus. Mais c'est précisément cette attitude intransigeante qui a fait notre force. Nos hommes ne se sont engagés qu'à défendre les réformes et le programme de notre parti.

Si nos deux millions de votants n'ont pu élire qu'un petit nombre de représentants, cela est dû à la distribution défectueuse des circonscriptions.

Prenez le cas de Liebknecht à Berlin : il a eu 51 mille voix dans une circonscription qui compte environ 500 000 habitants.

En ce qui concerne les sièges perdus, bien des circonstances ont milité contre nous. A Lübeck, par exemple, nombre d'ouvriers étaient absents, qui nous auraient conservé la ville, si les élections s'étaient faites en hiver. Les affaires vont mal et l'épidémie de choléra de l'année passée a forcé beaucoup d'ouvriers à accepter des secours publics, ce qui leur enlève le suffrage pendant un an.

Mais je suis plus fier de nos défaites que de nos victoires. A Dresde-campagne, le candidat élu n'a obtenu que 100 votes de plus que nous et il avait bénéficié des voix de tous les partis. A Stuttgart, notre homme a eu 13 315 voix, 128 de moins que le candidat élu. A Lübeck, il ne nous manquait que 154 votes pour passer. Et, encore une fois, ce sont des suffrages nettement socialistes, en opposition à une coalition de tous les partis.

Notre programme est un programme socialiste. Nous demandons la socialisation de tous les moyens de production. Néanmoins nous acceptons tout ce que le gouvernement veut bien nous accorder, mais uniquement comme un acompte et sans lui en avoir plus de reconnaissance pour cela. Nous votons toujours contre le budget et contre toute demande d'argent ou d'hommes pour l'armée.

La loi militaire sera votée. Il y a effondrement complet de l'opposition. A vrai dire, c'est nous qui désormais formons la seule vraie et compacte opposition. Les nationaux-libéraux se sont ralliés aux conservateurs. Les progressistes se sont scindés en deux et les élections les ont pour ainsi dire anéantis. Les catholiques et les autres petites fractions n'oseront pas risquer une nouvelle dissolution et céderont plutôt que de l'affronter.

Une fois la loi votée, la France et la Russie agiront sûrement dans le même sens. La France voudra perfectionner son armée, la Russie aura de la difficulté à trouver des officiers. L'Autriche et l'Allemagne naturellement feront cause commune.

Pour ce qui est des hommes au pouvoir, je ne pense pas qu'ils tiennent à la guerre. La précision et la portée des nouvelles armes à tir rapide et la poudre sans fumée impliquent une telle révolution dans la guerre que personne ne saurait dire quelle serait la meilleure tactique pour une bataille livrée dans de telles conditions. Et l'énormité des armées mises en présence ferait paraître comme des jeux d'enfants toutes les guerres précédentes.

Nous autres, démocrates-socialistes, nous voulons la paix. Nous avons toujours protesté contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Nous n'avons jamais cessé de réclamer pour les Alsaciens et les Lorrains la libre disposition d'eux-mêmes, soit pour se joindre à la France ou à la Suisse, soit pour rester allemands, soit pour se déclarer indépendants.

En résumé, notre succès est dû à des causes économiques. Depuis 1860 l'Allemagne a passé par une révolution industrielle aussi importante que celle d'Angleterre de 1760 à 1810. La crise commerciale actuelle affecte notre pays qui est jeune au point de vue industriel, plus que le vôtre. Ce qui fait que les ouvriers en sont plus frappés. J'entends par ouvriers les travailleurs de toutes les classes. Le petit commerçant écrasé par les grands magasins, le commis, l'artisan, l'ouvrier de la ville et de la campagne commencent à se sentir dépossédés par le système capitaliste.

Et nous leur apportons un remède scientifique, et comme ils savent lire et penser ils finissent par venir à nous.

Notre organisation est parfaite et fait l'étonnement et le désespoir de nos adversaires.

— Alors, dis-je à Engels, vous vous attendez à voir sous peu les socialistes au pouvoir ?

— Pourquoi pas ? Si le parti continue à se développer normalement, nous aurons une majorité vers 1900 ou 1910. Et alors, n'en doutez pas, les idées ne nous feront pas plus défaut que les hommes pour les mettre en pratique.

SUPPLÉMENT AUX TOMES I & II

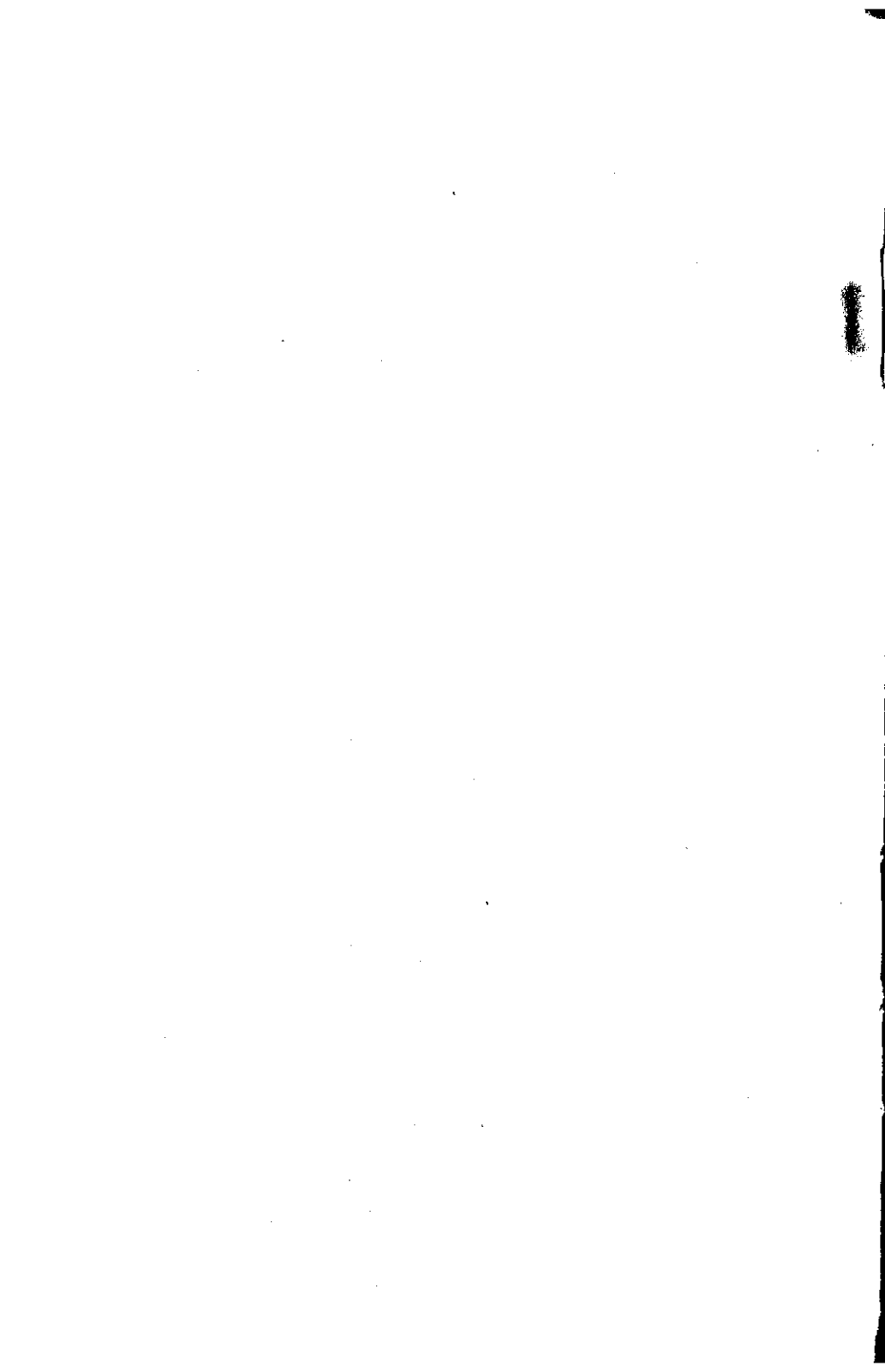
Nous avons écrit dans notre introduction, à propos des lettres Engels-Lafargue: « Celles qui furent adressées à Engels par Lafargue alors que celui-ci était en Espagne, en 1871-1872, se trouvaient dans les archives du parti social-démocrate allemand, où Gustav Mayer put encore les consulter avant 1933. » Le premier volume avait paru et le second allait sortir des presses lorsque l'Institut du Marxisme-Léninisme à Moscou nous transmit la photocopie de ces lettres. Elle avait été exécutée sur les originaux à l'époque où l'Institut était autorisé par la direction du parti social-démocrate à faire photographier ses archives. Les lettres elles-mêmes se trouvent donc actuellement à Amsterdam et nous sommes en mesure de les publier grâce à l'amabilité de l'Institut du Marxisme-Léninisme de Moscou, ce dont nous le remercions.

Le déchiffrement et l'établissement des notes ont pris un certain temps et c'est ce qui explique le retard avec lequel paraît ce dernier volume. Nous donnons donc en supplément tous les textes qui nous ont été communiqués et dont trente concernent le premier volume et trois le second. Afin de faciliter pour le lecteur leur reclassement dans l'ordre de la correspondance, nous les avons affectés d'une numérotation qui les situe chronologiquement par rapport à la dernière lettre publiée qui les précède. Les lettres de l'alphabet complètent cette classification numérique.

Nous nous sommes imposé pour l'établissement des textes les mêmes règles que précédemment et n'avons corrigé tacitement que les fautes usuelles. Pour l'orthographe des noms propres, nous avons dû souvent nous fier à ce que nous lisions. Quand nous l'avons pu, nous avons rétabli la graphie correcte. Il pourra sembler que certaines notes manquent. Malheureusement l'inaccessibilité de la presse ouvrière espagnole nous a souvent obligé à y renoncer.

Nous remercierons en particulier, en terminant, M. Del Bo, de l'Institut G. G. Feltrinelli à Milan, qui a bien voulu mettre à notre disposition les renseignements dont il disposait, ainsi que H. Bert Andreas, dont la connaissance étendue et précise des textes de Marx et d'Engels et la vigilance amicale nous ont été d'un grand secours.

E. BOTTIGELLI.



1871

5 a. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE,
A SAINT-SÉBASTIEN (?)

24 novembre 71.*

Mon cher Toole, je vous remercie de votre lettre dont j'ai fait bon usage au Conseil. Aujourd'hui même part mon ultimatum au Conseil fédéral de Madrid, *en lettre chargée*, je leur dis que, si leur silence continue, debuemos proceder como nos lo dictará el interés de la Intern[ationale] ¹. S'ils ne répondent pas, ou d'une manière inconvenante, nous vous enverrons de suite des pleins pouvoirs pour toute l'Espagne. En attendant vous avez, comme tout autre membre, le droit, de par nos statuts, de former de nouvelles sections. Il est important que, au cas de scission, nous ayons ² toujours un pied-à-terre en Espagne, même si toute l'organisation actuelle désertait avec armes et bagages dans le camp Bakouniste; et c'est sur vous seul que nous pourrions compter alors. Faites donc ce que vous pouvez pour renouer partout les communications avec les hommes qui pourraient nous être utiles en pareil cas. Ces Bakounistes veulent absolument transformer l'Int[ernationale] en une *Société abstentionniste*, mais ils n'y réussiront pas. *La Federació[n]*

* Cette lettre se trouve à la dernière page d'une autre lettre adressée par Marx à Paul et Laura Lafargue et qui est en notre possession. Par contre, nous n'avons pas connaissance de celle de Paul Lafargue à laquelle Engels fait allusion dans sa première phrase. (N. R.)

1. Nous devons agir comme nous le dictera l'intérêt de l'Internationale. (N. R.)

2. Dans l'original : aurons. (N. R.)

de Barcelona y *La Emancipación* de Madrid ¹ ne nous arrivent que très irrégulièrement de sorte que je ne puis savoir si l'intrigue n'a pas déjà commencé à se dévoiler dans ces journaux. Mais ils ont toujours prêché l'abstention qui leur paraît probablement une question bien plus importante que les questions économiques. Voilà où ils en arrivent avec leur abstention de la politique : *eux-mêmes* ils font de la politique le point le plus important !

Dites bien des choses de ma part à Laura et embrassez le petit Schnaps pour moi. Toujours à vous.

F. E.

6 a. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Général,

En même temps que vous More ² recevra une lettre de Laura, lui énumérant les conditions du libraire parisien pour publier *Das Kapital* ³. Ces conditions ne sont ni fantasmagoriques, ni extraordinaires, et encore moins désagréables ; mais Mohr a de si drôles de préjugés, que je crois utile d'en appeler immédiatement à votre sens pratique pour combattre et vaincre les objections. Je ne vous parle pas des conditions, la lettre de Laura vous les dira. Il faut vous dire en passant que c'est grâce à un réfugié de la Commune séduit par Laura que nous sommes parvenus à obtenir cette « rara avis », un éditeur. Mais je dois vous parler d'une des conditions qui me concerne particulièrement. Peut-être à force de pour-parlers l'éditeur, qui semble désireux de publier l'œuvre, aurait consenti à la publier à ses frais complètement ; mais alors il en aurait exigé la possession pleine et entière, ce qui n'aurait jamais

1. *La Federación* de Barcelone et *La Emancipación* de Madrid étaient des journaux de l'Internationale. (N. R.)

2. Il s'agit naturellement de K. Marx. Lafargue orthographie ainsi son surnom dans les lettres de cette époque. Dans la suite, nous avons rétabli l'orthographe correcte. (N. R.)

3. Laura Lafargue a adressé à K. Marx, le 12 décembre 1871, une lettre où elle lui annonce que Lachâtre est prêt à publier l'édition française du *Capital*. Lachâtre se trouvait à l'époque à Saint-Sébastien comme réfugié. Il avait, pendant la Commune, collaboré au *Combat* de Félix Pyat. (N. R.)

convenu à Marx : mais nous avons trouvé un biais ; la première édition coûtera six à sept mille francs ; cependant avec quatre mille francs on peut avoir suffisamment pour commencer et il demande de moi la moitié de cette somme ¹. — Je me suis empressé d'accepter, car ces deux mille francs me rendent associé et me donnent des droits, qui permettront à Mohr de disposer comme il l'entendra de la traduction de son livre. Peut-être que Mohr, qui a conservé dans ses habitudes tant de préjugés bourgeois, ne voudra pas accepter cette condition ; je vous prie de lui faire comprendre que c'est tout simplement une avance de fonds que je fais, avance qui ne court aucun risque, car sûrement la première édition sera vite écoulée grâce à l'arrangement que l'éditeur va prendre avec *Le Radical* ². Ainsi il n'y a aucun risque pour notre argent, au contraire peut-être y aura-t-il du bénéfice. Ainsi Mohr ne doit avoir aucun scrupule à ce sujet : en tout cas, s'il en avait, je compte sur vous pour les combattre.

Nous avons reçu hier votre lettre ³ où vous nous annoncez que tout est terminé du côté de l'Espagne ; mais qu'il vous reste encore l'Italie à terrasser. Si je ne connaissais votre trop grande modestie, le général modeste ! je vous dirais que vous êtes capable d'en venir à bout ; mais comme « vous comprenez à peine » l'italien, cette tâche vous sera bien pénible avec l'ignorance de la langue ; mais j'espère que le général appellera à son secours le polyglotte Engels et tout marchera sur des roulettes.

Ici nous sommes dans un pays assez fabricant, ainsi il y a des fabriques de toile, de calicot, des usines de plomb, de chaux, etc. Nous avons été visiter déjà avec Laura une fabrique de porcelaine et une de toile ; si les internationaux d'ici qui sont « very-green » ⁴ valent quelque chose, je crois parvenir au bout de quelque temps à créer des sections dans tous les villages où se trouvent ces fabriques. Dimanche prochain je dois aller à Tolosa où nous devons nous trouver avec des ouvriers de chemin de fer et d'usines métallurgiques de fer, pour nous entendre avec eux sur les moyens à prendre pour créer des sections à Tolosa et dans les centres ouvriers circonvoisins. En même temps nous parlerons avec ces ouvriers pour arriver à créer un journal hebdomadaire. Je compte sur la rédaction d'Engels pour ce journal ; je vous prie de lui communiquer ce passage de ma lettre. Engels, comme Laura l'a déjà dit

1. Sur une feuille écrite de la main de Lachâtre et portant le titre « Calculs relatifs à la publication du livre de philosophie : *Le Capital*, par M. Karl Marx », nous trouvons l'indication : remboursement à l'auteur de sa participation de 2 000 francs. Ce sont sans doute les 2 000 francs dont il est question ici. (N. R.)

2. La diffusion des livraisons du *Capital* devait se faire par l'intermédiaire du journal *Le Radical*. (N. R.)

3. Voir lettre n° 6, du 9 décembre 1871, tome I, p. 13. (N. R.)

4. Très novices. (N. R.)

dans une lettre à Mohr, pourra faire un historique de la conduite des Allemands pendant la guerre ¹ que je ferai reproduire dans *La Emancipación* par Mesa qui en est le directeur, et qui pourra être traduit et reproduit en Belgique, France, et surtout Suisse. Dans une précédente lettre, je vous ai parlé assez longuement des Espagnols, pour que vous sachiez que la propagande est plus facile ici qu'en aucun autre pays; voyez les réactionnaires les plus féroces, tels que Zorrilla, sont forcés de s'appeler radicaux pour obtenir quelque succès: aussi j'espère que dans très peu de temps nous pourrons annoncer au Conseil général la formation d'un certain nombre de sections dans la provincia de Guipuscoa.

Le petit bonhomme va beaucoup mieux. Laura vous fait ses amitiés. Rappelez-moi au souvenir de Mrs. Engels.

Je vous serre cordialement la main,

P. TOOLE I^{er},

St. Sébastien 12 X-bre 71.

P.-S. — Je vous envoie le compte rendu complet des débats des Cortès espagnoles. Les discours de Margall et Lostau sont très importants ².

A merry Christmas and a happy New Year to you, my dear General. Schnaps sends you many kisses and so do I.

Yours affectionately ³,

LAURA.

P.-S. — Vous devez commencer à songer à la biographie qui doit précéder et servir de préface au *Kapital* ⁴. Je crois qu'il serait

1. Il s'agit de l'attitude de la social-démocratie allemande, qui, après Sedan, lança un manifeste contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine et réclama une paix honorable avec la République française, ce qui valut en 1872 à Bebel et à Liebknecht une condamnation à deux ans de forteresse. (N. R.)

2. Il s'agit, selon toute vraisemblance, de la discussion du problème de l'existence légale de l'Internationale, posé devant les Cortès par Sagasta, alors ministre de l'Intérieur. Le prétexte pris était que l'Internationale était une ennemie de la propriété. Les républicains se prononcèrent contre la motion du gouvernement. Intervinrent notamment Castelar, Salmeron, Pi y Margall et Lostau, qui était lui-même membre de l'Internationale. (N. R.)

3. Je vous souhaite un joyeux Noël et un heureux nouvel an, mon cher Général. Schnaps vous envoie de nombreux baisers et moi aussi. Votre affectionnée. (N. R.)

4. Il s'agit de l'édition française du *Capital* que Lachâtre voulait faire précéder d'une biographie de Karl Marx. Le 14 février 1873, il écrira même à Engels pour lui demander cette biographie qu'il désire maintenant placer en fin de volume pour « couronner l'œuvre ». (N. R.)

bien important de raconter les péripéties du groupe qui était autour de vous, et qui se dispersa après 1849. On citerait les passages les plus révolutionnaires des *Gazettes rhénanes*¹ — Si à Londres on pouvait trouver quelqu'un pour traduire en vers français *La Marseillaise* de Freiligrath², ce serait une bonne chose. — Vous m'enverriez tous ces documents classés et je les traduirai avec l'aide de Laura, car, si cela ne vous contrarie pas, nous tiendrions beaucoup à faire la biographie de préférence qu'à tout autre.

Avez-vous reçu les trois numéros de *La Ilustración española*?

6 b. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

My dear Engels,

Je crois que le moment est venu que le Conseil achève les Jursiens et les Bakounistes. Je viens de voir une circulaire communiquée à profusion dans tous les coins de l'Europe, que vous devez connaître. Car elle est publiée dans *La Révolution sociale* du 14 X-bre³, *La Emancipación de Madrid* va la publier à titre de document en attendant la réponse du Conseil. On convoque un nouveau congrès. Mais je vous prie en attendant de m'envoyer la résolution des trente sections de Genève que Serrailier a publiée dans les journaux français⁴ : c'est un grand tort que vous ne l'ayez pas communiquée officiellement immédiatement ; mais faites vite.

1. Lafargue fait ici allusion à la *Rheinische Zeitung*, publiée à Cologne, dont Marx fut le rédacteur en chef d'octobre 1842 au 17 mars 1843, et à la *Neue Rheinische Zeitung*, qui parut sous la direction de Marx, du 1^{er} juin 1848 au 19 mai 1849. (N. R.)

2. Dans l'original : Freilichat. Il s'agit du poème de Freiligrath : « Réveille (Für die Revolutionsfeier auf dem Gürzenich zu Köln, 19 März. 1849) », publié dans la *Neue Rheinische Zeitung*, n° 251, du 21 mars 1849. Ce poème était écrit, comme le dit l'auteur, « sur l'air de Marseille ». (N. R.)

3. La *Circulaire à toutes les Fédérations de l'Association Internationale des Travailleurs* est publiée dans *La Révolution sociale*, n° 8, du 14 décembre 1871 (p. 3/II-4/I). Elle est datée : Sonvilliers, le 12 novembre 1871, et porte, entre autres, la signature de J. Guesde. (N. R.)

4. Il s'agit de la résolution votée le 2 décembre 1871 par l'assemblée générale des trente sections de Genève, approuvant les résolutions de la Conférence de Londres (17-23 septembre 1871) ; elle fut publiée par *L'Égalité*, n° 23, du 7 décembre 1871. (N. R.)

On m'a fait partir de l'endroit où j'étais logé et je ne sais encore ce que je vais faire. A bientôt.

Je vous serre la main,

TOOLE I^{er}.

Madrid, 23 X-bre 71.

Écrivez à la fédération.

6 c. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Vous devez savoir par quelle série de circonstances je suis arrivé à Madrid, Laura a dû vous le raconter, aussi je n'en parle plus et je vais m'occuper de l'affaire de l'Int[ernationale]. Il faut que d'abord je vous dise que le Conseil de Madrid est dans les meilleures dispositions pour le Conseil général et qu'il est prêt à lui marquer sa partialité quand le moment sera venu. Vous devez savoir que les gouvernements espagnols ont toujours tenu les lois dans le plus grand mépris ; il suffisait qu'une chose fût inscrite dans le code pour qu'elle fût violée ; les internationaux par réaction sont d'un formalisme extraordinaire, c'est pour cela que tout ce que je vais vous écrire est écrit par moi et non par le secrétaire Mora qui croirait manquer à son caractère officiel : vous et les autres membres du Conseil peuvent considérer ce que je vais dire pour l'exacte vérité.

Vous avez dû voir dans le dernier numéro de *La Emancipación*¹ le manifeste de la Fédération jurassienne attaquant ouvertement les membres du Conseil général et le Conseil général en masse ; quand je suis arrivé, il était trop tard pour empêcher la publication de cette pièce, dont la publication avait été décidée en conseil. Il paraît qu'il y avait eu grande opposition à sa publication, mais comme ils avaient reçu de Barcelone 150 circulaires imprimées, ils ont supposé qu'il n'y avait pas moyen de mettre sous le boisseau le beau chef-d'œuvre de maître Bakounine ; et que si par hasard ils voulaient le cacher, les journaux réactionnaires se chargeraient eux-mêmes de le publier ; et comme lorsque Lorenzo est revenu de la Conférence, il ne fit part qu'aux intimes de ces sales intrigues, les

1. Le manifeste de la fédération jurassienne est publié dans *La Emancipación* n° 28 du 25 décembre 1871, p. 4, I-III. (N. R.)

sections de Madrid et d'Espagne furent furieuses contre lui à cause de son silence, quand elles apprirent par les journaux bourgeois la dénonciation de ce conflit intestin : le Conseil fédéral ne voulut pas encourir un nouveau blâme de ce genre. Voyant la situation je crus qu'il valait mieux laisser les choses suivre leur cours ; car si Bakounine voyait que malgré toute la publicité que l'on donnait à son œuvre elle ne parvenait pas à entamer le C[onseil] G[énéral] il changerait de tactique et chercherait un autre terrain de lutte : car il ne faut pas croire que le bougre se lasse de sitôt ; vous savez qu'il a déjà abandonné l'athéisme et l'héritage et il abandonnera avec autant de désinvolture la question politique, mais il persévéra dans son projet ambitieux de s'emparer de l'Int[ernationale] et de la tourner en machine à lui souffler des vapeurs d'encens au nez ; mais le malheureux ne sait pas à quoi il a affaire : heureusement qu'il est gras comme un porc médaillé et que toutes ces déceptions lui feront un peu fondre son gras double. Pour contrebalancer le mauvais effet produit par la circulaire bakouniste, j'aurais voulu publier la résolution des trente sections de Genève, malheureusement je ne l'avais pas sous la main ; je fis glisser la note qui l'annonçait. Le prochain numéro la contiendra, avec quelques réflexions pour la mettre en relief et pour montrer toute son importance. Tout ceci vous prouve que [le] Conseil fédéral de Madrid est dans les meilleures intentions pour vous, et je puis vous assurer que ce n'est pas moi qui l'ai poussé dans cette voie ; car j'ai mieux aimé les laisser agir. Aucune résolution au sujet de ce futur congrès ne sera prise ici sans la consultation du Conseil fédéral, qui est décidé à repousser tout congrès au moins jusqu'après le mois d'avril, époque du Congrès régional ; et d'ici là-bas, ces messieurs auront eu le temps d'épuiser leur ardeur. Barcelone était en Espagne le foyer du Bakounisme, c'est là où il avait, lui et Bastelica, plusieurs amis, qu'ils transformaient en émissaires, mais Barcelone elle-même s'est prononcée contre Bakounine, qu'elle condamne sur tous les points, et de *Barcelone même sont parties des lettres blâmant l'Alliance de la tournure acrimonieuse* qu'elle avait donné au débat : cependant il y a là plusieurs affiliés à l'*Alliance* qui peu à peu s'en détachent. M. M. M. recevait dernièrement une lettre de Barcelone qui félicitait *La Emancipación* de n'avoir pas reproduit la lettre de Bakounine à Mazzini ¹, qui avait été publiée dans *La Federación* de Barcelone ², et il traitait cette lettre avec le dernier mépris, comme étant la lettre d'un sectaire et non d'un international. Un des grands reproches que font les Espagnols [à] la Fédération jurassienne, c'est que dans sa circulaire elle ne parle

1. Il s'agit de l'article de Bakounine : « Réponse d'un International à Mazzini », publié dans *La Liberté* du 18-19 août 1871. (N. R.)

2. « Respuesta de un internacional a Mazzini », dans l'article « Mazzini ante la Internacional », *La Federación*, a. III, n° 106, 27 août 1872, p. 1-2. (N. R.)

que des questions personnelles et des questions de *doctrines* et qu'elle ne dit pas un mot sur les questions d'organisation et de propagande.

Un des grands torts du C[onseil] G[énéral], c'est de rester trop isolé des fédérations nationales. Pourquoi les secrétaires de[s] différentes nations ne communiqueraient pas chaque semaine un compte rendu officiel de la réunion du C[onseil] G[énéral] ? Cette communication pourrait sans inconvénient être faite une semaine en retard et être la traduction du compte rendu du secrétaire général publié dans les journaux anglais. Autrefois dans la section espagnole existait un [...] qui traduisait l'anglais, quoiqu'il partageât son cœur entre l'Int[ernationale] et une « novia »¹ et vous savez de quel côté devait pencher la balance, il leur était très utile ; mais aujourd'hui ce garçon est allé dans une autre ville et tout ce qui est anglais est lettre morte pour le Conseil fédéral de Madrid. Si je reste assez en Espagne (ce que je ne crois pas probable, car je sais que la police me cherche, elle a été déjà me demander chez Garrido, le député socialiste, et à son nouveau journal *La Révolution sociale*), en tout cas si je reste je montrerai l'anglais ici, ne riez pas ; mais je le montrerai pour qu'on sache le lire. Mais jusqu'à ce moment, quand il y aura quelque chose d'important écrivez-le en français que beaucoup comprennent.

Si on me force à quitter l'Espagne, j'irai à Londres. Faites mes amitiés à Mohr à qui j'écrirai bientôt ; à Jenny et à Tussy, dont Lorenzo a conservé le meilleur souvenir ; c'est en riant qu'il parle de la conversation qu'il a eue avec elle en allant à la poste. Il parle souvent de la charmante hospitalité qu'il a eue chez Mohr et chez vous. Souhaitez à Madame un heureux Christmas and happy new year². Je vous serre cordialement la main.

Écrivez-moi chez Mora. Tout à vous,

P. TOOLE I^{er}.

Madrid, 26 X-bre 71.

P.-S. — Hier j'ai été à une course de taureaux ; et j'ai été voir la Cérémonie del Rey Herodes ; cérémonie digne du moyen âge, tout cela dans le cirque épique de coups de cornes. Pauvres chevaux ! et après on dira que Paris est le purgatoire des chevaux ; Madrid est leur salle de supplices. Allons, secrétaire des Espagnes, occupez-vous à réformer ces mœurs ! et tra la, la !

[Ne] croyez-vous pas qu'il serait utile que le Conseil Général répondît à la circulaire de Bakounine. On l'attend ici.

Pour vous donner une idée de ce qui se passe ici — je vous envoie une petite pièce de vers que distribue le cartero de l'*Igualdad* pour avoir sa pièce de jour de l'an.³

1. Fiancée, ou maîtresse. (N. R.)

2. Et un heureux nouvel an. (N. R.)

3. Nous n'avons pas jugé utile de publier ce texte assez insignifiant. (N. R.)

1872

7 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 7 jan. 72.
Bkn 17¹.

Mon cher Général,

Vous aurez reçu avant ma lettre le numéro de *La Emancipación* contenant la réponse romande², et de plus la résolution belge³ précédée d'un en-tête qui a dû vous faire plaisir, mais je dois vous répéter encore que cet en-tête a été rédigé sans mon inspiration, mais est venu du mouvement spontané de Lorenzo et Mesa; Lorenzo est celui qui l'a rédigé. Le Conseil régional qui sait de quelle manière vous agissez sait parfaitement ce que valent les calomnies contenues dans le manifeste Bakouniste. Mais il n'en est pas de même du C[onseil] local madrilène. Il y a ici rivalité de pouvoirs; le Conseil local voudrait bien se mettre aux lieu et place du Conseil régional, dont il ambitionne le prestige; quand

1. Ces deux lignes sont de la main d'Engels. Bkn (bekommen) marque la date de réception. (N. R.)

2. Publié dans *La Emancipación* n° 30 du 7 janvier 1872, p. 2-4 (N. R.)

3. Le congrès des sections belges de l'A. I. T. se tint les 24 et 25 décembre 1871 à Bruxelles. La résolution finale, après avoir réaffirmé l'autonomie des fédérations et prétendu que le Conseil général n'avait jamais été qu'un centre de correspondance et de renseignements, réclame une révision des statuts et charge le Conseil belge d'établir un projet à discuter au prochain congrès de l'A. I. T. Les bakouninistes s'empressèrent de souligner l'identité de cette résolution et de la circulaire de Sonvilliers. L'attitude du Conseil général s'exprime dans *Les Prétendues scissions dans l'Internationale*, Genève, 1872, p. 35. (N. R.)

je dis le Conseil local, je me trompe, je devrais dire un de ses membres, Morago. Homme de beaucoup de talent et de puissance oratoire, Morago fut membre de l'ancien Conseil régional, et dut en compagnie de Mora et de Lorenzo fuir en Portugal, pour échapper aux poursuites. Ces trois hommes qui étaient unis par les liens de la plus étroite amitié, ont travaillé beaucoup en Portugal, on peut dire même que ce sont eux qui y ont fondé l'Internationale. Mais l'amitié qui les unissait s'est dissoute et Mora est devenu la bête noire de Morago. La Conférence de Valence ¹ se célébra sans que Morago pût y aller, ce fut une raison de condamner tout ce que l'on y avait décidé et surtout de ce qu'on s'était permis de nommer un délégué à Londres ² autre que lui, Morago; pour cette raison il a des motifs personnels pour blâmer la Conférence, le Conseil général qui n'avait pas réuni le Congrès en 1870 et avait remplacé le Congrès par une Conférence secrète. (Dans votre réponse occupez-vous de ces deux points.) Morago pour moi est un homme qui est un peu détraqué, mais qui cependant a une intelligence des plus lucides aux moments calmes, et vous allez en juger. Y a-t-il du Bakounine derrière lui? Cela pourrait être, car Morago est membre de l'Alliance.

Aujourd'hui a eu lieu la réunion où devait se discuter la circulaire du Jura. Comme la convocation ne parlait que de la Circulaire du Jura, les membres du Conseil local, quoique ayant reçu la veille la réponse romande, se sont opposés à la lecture de ce document, disant que l'on s'écarterait de l'ordre du jour, et les Espagnols sont si formalistes que, malgré les énergiques protestations de quelques membres, outre Mesa et la Guillermina, qui alla jusqu'à accuser l'assemblée d'injustice, la circulaire ne fut pas lue. Alors furent entendus quelques orateurs qui répétèrent les accusations contre le Conseil général. Mesa interrompit par une proposition tendant à ce que l'on fermât la discussion et que l'on passât au vote de la résolution belge. Morago, quoiqu'il fût l'inspirateur de toute cette opposition, comprit lui-même que l'assemblée en attaquant le C[onseil] G[énéral] commettait des bêtises; alors il se leva et soutint la proposition de Mesa en la modifiant de cette manière, que l'assemblée ne pouvait en aucune manière se décider sur la question du Jura, que ceci devait être affaire d'un Congrès; et que tout ce que l'assemblée pouvait faire, c'était d'intimer au Conseil local de demander à toutes les sections s'il était opportun ou non de réunir un Congrès extraordinaire. Vous le voyez, l'incident Bakounine se réduit. Mais je vais maintenant m'arranger à faire que tous les membres de l'ancien Conseil régional unis à

1. La conférence des délégués des fédérations locales de la région espagnole se tint à Valence du 9 au 17 septembre 1871 et fixa le 2^e Congrès de la région espagnole à Saragosse en avril 1872. (N. R.)

2. Il s'agit de la conférence de Londres (17-23 septembre 1871), dont la légitimité était précisément mise en doute par les bakouninistes. (N. R.)

ceux du nouveau signent leur protestation contre les calomnies du Jura au sujet du pouvoir despotique du C[onseil] G[énéral]. La résolution belge me sera d'une grande utilité.

Dans votre réponse ¹, évitez de donner une tournure personnelle — surtout appuyez-vous à démontrer la nécessité de remettre le pouvoir aux mains du C[onseil] G[énéral] de dissoudre une section dissidente ; et pour cela il faut s'appuyer sur le cas des Positivistes qui, eux, comme vous devez savoir, reconnaissent comme garantie de tout progrès et de toute liberté, la propriété individuelle ; repoussent l'égalité et veulent créer la hiérarchie catholique, etc., et que cette section aurait pu mettre toutes ces idées sous le couvert de l'Internationale ².

Ici, Proudhon fait des ravages considérables, c'est le livre le plus socialiste que l'on connaisse ici ; le contrepoison était sous ma main et je m'en vais l'administrer aux Espagnols. Je me suis entendu avec Mesa pour qu'il traduise la *Misère de la philosophie* ³, qu'il fera publier et qui sûrement aura du succès, et préparera la venue de *Das Kapital*. Mais Mesa pense, et je suis de son avis, qu'il faudrait que vous ou Marx vous écriviez une lettre-préface racontant les circonstances dans lesquelles est née la réfutation, cela aurait une haute valeur historique et donnerait à l'édition espagnole un caractère plus complet. Communiquez à Marx ce passage et qu'il me réponde ou me fasse répondre. On n'aurait pas besoin d'écrire cette préface en allemand ; nous nous contenterions du français, de l'anglais ou de l'espagnol.

Qu'est-ce que Marx a décidé pour *Das Kapital*. A-t-il vu le traité, l'a-t-il signé ? Envoyez toujours les journaux anglais. Je m'en sers. Amitiés à Mme Engels. Je vous serre la main.

TOOLE Ier.

Madrid, 7 janvier 1872.

1. Il s'agit des *Prétendues scissions dans l'Internationale* (cf. note 3, p. 439) (N. R.)

2. La « Société des prolétaires positivistes » de Paris avait demandé, le 4 février 1870, son admission dans l'Internationale. Le Conseil général lui fit remarquer que les principes positivistes, reconnaissant la propriété individuelle comme garantie de tout progrès et de toute liberté, étaient en contradiction flagrante avec les considérants des statuts généraux. (N. R.)

3. Un fragment en fut publié dans *La Emancipación*, en avril 1872. La traduction de Mesa parut en librairie en 1891 à Madrid. (N. R.)

8 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madr., 26 janv. 72.
Toole ¹.

Mon cher Général,

Votre lettre pleine de renseignements nous a plu au suprême degré ².

Vous avez dû apprendre déjà dans quelle situation se trouve l'Int[ernationale] en Espagne ³, obligée de lutter pour son existence, elle ne songe plus aux démêlés suscités par le Jura; tout cela est enfoncé dans l'eau; tellement enfoncé que nous avons jugé imprudent de reproduire l'extrait que vous nous avez envoyé ⁴; nous le gardons précieusement pour nous en servir au besoin quand l'occasion s'en fera sentir.

La circulaire de Sagasta ⁵, et l'attitude réactionnaire que prend le gouvernement d'Amédée ⁶, aura un autre résultat encore plus appréciable. Les partis politiques sont très ardents en Espagne et surtout très affamés; comme en Amérique chaque fois qu'un ministère change, il y a un renouvellement complet de tout le personnel politique et même administratif; pour vous donner une idée de l'importance de ce renouvellement je dois vous dire que tous les employés de la poste, même les simples facteurs, sont renouvelés; un employé de la poste m'a dit que là était la cause de l'imperfection du service postal en Espagne et c'est facile à comprendre. Le parti radical, qui a [à] sa tête Zorrilla, a un nombreux personnel à caser; ils comptaient monter au pouvoir après la dérouté parlementaire de Sagasta, jugez de quelle fureur ils doivent être animés en voyant la proie leur échapper. D'un autre côté, les hommes du parti républicain vivent dans l'entente la plus

1. Ces deux lignes de la main d'Engels. (N. R.)

2. Il s'agit de la lettre n° 8 du 19 janvier 1872 (cf. t. I, p. 19-23). (N. R.)

3. Sagasta avait promulgué, le 17 janvier, un décret portant dissolution de l'Internationale et édictant des peines sévères en cas de reprise de son activité. En fait, la mesure sera appliquée très mollement. (N. R.)

4. Il s'agit de l'extrait de l'article de la *Tagwacht* qu'on trouvera dans la lettre n° 8, au tome I, p. 21-22. (N. R.)

5. Sur la dissolution de l'A. I. T. (N. R.)

6. Après la révolution de 68 et de nombreuses tractations pour trouver un souverain, le duc Amédée d'Aoste avait finalement été élu roi par les Cortès, le 16 novembre 1870. Il faisait figure de démocrate. Mais il finira par abdiquer le 11 février 1873, faisant place à la République. (N. R.)

cordiale avec les Radicaux; et quoique n'ayant pas l'espoir de monter au pouvoir, ils comptaient profiter de l'avènement des Zorrillistas pour faire leurs choux gras. Mata, l'ancien gouverneur de Madrid, son secrétaire et plusieurs autres employés supérieurs avaient appartenu au parti républicain. Les députés ici n'ont pas un sou d'indemnité et ne peuvent accepter aucune place, mais peuvent en obtenir pour d'autres qui leur paient grassement l'obtention d'une place; tout en étant des serviteurs gratuits du peuple, ils emplissent leurs poches; c'est pour cela que la place de député est ardemment recherchée par toutes espèces d'aventuriers; et le parti républicain espagnol en compte plus que la morale bourgeoise n'en autorise. (Une autre fois, je vous parlerai de quelques types de ce parti.) Tous ces hommes sont désappointés, car de Sagasta, ils n'obtiendront pas le moindre petit bout de place à trafiquer; et les voilà obligés à se brosser le ventre. Aussi ont-ils crié au moment de la dissolution: « A las barricadas ¹! »

Les Carlistes ont eu pour tactique jusqu'à aujourd'hui d'empêcher l'établissement de tout gouvernement; quand Zorrilla était au pouvoir, ils votaient avec Sagasta; quand celui-ci est au pouvoir, ils votent avec Zorrilla ². L'armée se divise en trois groupes, les Montpensieristos ³ (les plus nombreux et les mieux dirigés), les Alfonsinos ⁴ et les hommes que Prim avait su grouper autour de lui. Les Alfonsinos font corps avec les Montpensieristos; l'élément de Prim est assez abondant, mais n'a pas de tête. Cette rapide esquisse vous prouve dans quel état précaire se trouve le malheureux Amédée. Une révolution peut être imminente ici. Le mois prochain doivent se réunir à Madrid les délégués du parti républicain, d'un autre côté les Radicaux ont convoqué leurs membres pour étudier la conduite à tenir, que va-t-il résulter de ces deux convocations? En tout cas ces deux partis ont une peur intense de voir l'Int[ernationale] se jeter dans le terrain de la lutte politique. Dans le dernier numéro de *La Emancipación* ⁵, que l'on sait très bien être l'organe du *Conseil fédéral* (tous les membres du Conseil sont ses rédacteurs), on disait que l'*insurrection* était leur

1. Aux barricades! La dissolution dont il s'agit ici est sans doute la dissolution des Cortès. En effet, des élections générales auront lieu dans les premiers jours d'avril. (N. R.)

2. Zorrilla avait succédé comme premier ministre à Serrano, le 24 juillet 1871. Il tombera en octobre pour faire place au ministre Malcampo, auquel succède le 21 décembre 1871 Sagasta. (N. R.)

3. Les Montpensieristes étaient les partisans du duc de Montpensier, prétendant au trône en 1870. Sur le plan politique, ils se rattachent aux unionistes. (N. R.)

4. Les Alfonsistes étaient les partisans du prince Alphonse, fils d'Isabelle II, en faveur duquel elle avait abdicué. Le chef et l'organisateur de son parti était Canovas del Castillo. (N. R.)

5. Il s'agit du n° 33 portant la date du 28 janvier 1872. La déclaration sur l'insurrection y est publiée à la page 1 sous le titre: Declaración. (N. R.)

dernière ressource; et qu'ils n'hésiteraient pas à y recourir si besoin était. Les partis républicains se sont effrayés de cette attitude et ont déposé de l'encre pour prouver aux Int[ernationaux] qu'ils devaient faire corps avec eux pour livrer la bataille, et non aller seuls à la tête du mouvement. C'est ce que, bien entendu, comptent faire les Int[ernationaux]. Mais pour prendre une position bien nette, ils vont dès ce soir rédiger un manifeste qui contiendra les desiderata les plus immédiats de la classe ouvrière espagnole. Ce soir le Conseil fédéral se réunit pour discuter les bases du manifeste. Nous comprenons ici qu'il est fort malheureux que la situation devienne si révolutionnaire, alors qu'il y a si peu d'organisation dans la classe ouvrière; mais nous devons accepter les événements et tâcher de tirer le plus grand profit possible de la situation et de l'organisation que nous possédons. Les hommes les plus actifs du parti républicain et révolutionnaire sont dans nos rangs, ceux qui ne sont pas avec nous nous sont sympathiques; même Pi y Margall qui bien plus que Castelar est le chef du parti républicain, est complètement avec nous; malheureusement, quoique très honnête et très dévoué, il est un peu faible; dans toutes les villes d'Espagne nous avons des groupes plus ou moins organisés; et ces hommes soutenus par le prestige que leur donnera le nom de l'Int[ernationale] peuvent jouer un grand rôle dans leurs villes respectives le lendemain d'une révolution. Comme le prétexte de tout ce mouvement réactionnaire a été l'Int[ernationale], de par l'autorité de Sagasta l'Int[ernationale] est devenue un parti tellement considérable que pour l'écraser il faudrait les forces réunies de toute l'organisation sociale. La situation où il s'est placé en dehors de la Constitution va forcer les libéraux, les radicaux, les républicains, tout en ne combattant que pour leurs propres intérêts, à prendre la défense de l'Int[ernationale] dont ils vont faire pour ainsi dire le porte-drapeau des droits individuels; d'un autre côté la presse réactionnaire, avec sa perspicacité habituelle, va confondre la cause de tous ces braves gens, malgré leurs dénégations répétées, avec celle de l'Int[ernationale]. L'importance de l'Association ne fera qu'augmenter; et les hommes à la tête du mouvement s'habitueront à l'idée qu'ils doivent lui faire une large part dans le gâteau pour le lendemain d'une révolution.

Avez-vous reçu tous les numéros de *La Emancipación*: j'y ai fait intercaler un suelto sur l'affaire de Mohr et de Bradlaugh¹ qui a dû vous plaire, si vous l'avez lu.

1. Ce manifeste, daté du 31 janvier 1872, sera publié dans *La Emancipación*, n° 34 du 4 février 1872. (N. R.)

2. Dans un article du *National Reformer* du 7 janvier, Bradlaugh avait accusé Marx d'être un espion à la solde du gouvernement prussien. Marx, dans une lettre publiée par la *Eastern Post* du 20 janvier, mit Bradlaugh au défi d'apporter la preuve de ses accusations. L'article de Lafargue a paru dans le n° 29 de *La Emancipación* en date du 1^{er} janvier 1872, p. 4.

Dans ma dernière lettre à Mohr, je lui ai demandé à voir s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir une correspondance pour un journal de Londres ou d'Amérique; je vous répète la même demande; les circonstances devenant plus révolutionnaires, mon importance deviendra plus grande.

Par les derniers numéros de *La Emancipación* vous avez dû voir que nous avons fait usage des journaux anglais. Le prochain numéro contiendra in extenso une séance du C[onseil] G[énéral]. Si nous pouvions avoir les journaux américains, ils nous font défaut! Que Liebknecht nous envoie son journal. — Nous aurons plus que jamais besoin des nouvelles étrangères, si nous ne pouvons donner les nouvelles de l'intérieur.

Castelar m'a demandé une notice sur les principaux chefs du parti révolutionnaire allemand — j'ai transmis sa demande à Mohr; songe-t-il à m'envoyer ces notices? ou ne pourriez-vous me les faire, s'il est si occupé. Il s'agit simplement d'énoncer les faits principaux.

Amitiés à votre femme. Tout à vous,

TOOLE.

25 janvier 1872.

26 janvier.

Je rouvre ma lettre pour vous parler.

Aujourd'hui va avoir lieu une conférence entre les principaux radicaux et républicains pour savoir quelle conduite ils vont tenir. Les radicaux se sont déjà prononcés pour l'abstention, si l'alliance s'établit entre ces deux partis, on ne sait ce qui pourra en résulter. La révolution sera possible, mais les radicaux ne la feront que s'ils sont moralement convaincus qu'ils pourront mater le peuple le lendemain et c'est sur les républicains qu'ils comptent pour cela.

Nous avons eu des lettres hier au soir de divers points de la province; l'ardeur est très grande, malheureusement peut-être trop grande, car les Int[ernationaux] pourraient se laisser entraîner, comme cela arrive si souvent en Espagne, à des coups de mains partiels¹. Parmi les lettres se trouvait une qui venait d'une section de la province de Léon — dans laquelle la section manifestait longuement son opinion sur la question du Jura, et disait qu'il leur était impossible de rentrer dans le débat, ne connaissant pas assez la question, mais qu'il était impossible que le C[onseil] G[énéral] qui avait été approuvé par quatre fois différentes, eût cessé de mériter la confiance; et qu'il était inutile de répondre à l'impatience des Jurassiens, puisque au mois de septembre devait se tenir un congrès; que l'accusation de vouloir faire du C[onseil] G[énéral] une coterie autoritaire était démentie par le fait même

1. Lafague veut sans doute dire partiels. (N. R.)

que le C[onseil] G[énéral] admettait dans son sein tant de nouveaux membres, etc... Si cette question du Jura n'était pas enterrée ici, la publication de cette décision aurait été suffisante pour la résoudre en faveur du C[onseil] G[énéral], mais nous croyons plus utile de ne plus nous occuper de cette question, du moins pour le moment. Aussi gardons-nous cette lettre dans nos cartons pour plus tard.

L'idée du Manifeste a été discutée hier au Conseil, Mora est chargé de le rédiger. Il contiendra les points principaux — compte rendu de la situation — des partis politiques qui occupent la scène, de la manière que l'on doit agir avec eux, le tout terminé par un programme contenant les aspirations générales de l'Int[ernationale]. C'est une affirmation du parti ouvrier comme vous le voyez. Samedi nous devons nous réunir pour le discuter.

J'ai reçu hier une lettre sur *Le Capital*, il paraît que K. M. n'a rien dit et écrit à Lachâtre.

8 b. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

My dear general,

I write you in English for many reasons that I believe you will be shrewd enough to find out; if not, may the devil take you. If my blunders make you laugh so much the better, for in that case I should combine the useful and the agreeable as Horace advises, without any effort on my part, I assure you.

About two weeks ago I wrote to you on Spanish affairs, I have not yet received an answer: but I hope you received my letter, because it would have given you a fair idea of the movement here. Since then affairs have grown much worse for the Italian Commercial house and probably the chief will make bankrupt and fly to the shores of his fatherland, if he is not caught on the way, in that case he will probably cut his last grimace. In prevision of the forthcoming events, our friends are courted by all intrigants and men of action; but being very cautious they intend playing the part of the monkey letting the latter take the chestnuts out of the fire. For that purpose two commercial travellers will start tomorrow in order to visit our corresponding houses of the provinces with private instructions on their conduct in case of a bankrupt of the Italian house and at the same time to see the most intelligent and energetic men and learn what confidence we can place in them. Our company having been the object of the furious compe-

tition of the Italian house will acquire a great moral influence on the day of the fall of the said great house; and all the other tradesmen understand very well the good position in which it is placed. By the letters we receive daily of our provincial houses, their hope of success is very great. The late attitude taken by us in our last circular of which we sent you a copy has pleased all our friends and enraged all the other tradesmen; in Madrid and in all the other towns it has been placarded on the walls. It was the first step taken here in the practical way, and I contributed greatly to it being taken. As we advance we shall grow more and more practical, as you will see from our paper. In the next number there will be inserted a furious attack on Mazzini, that will please you and Mohr, and is penned by your servitor. I hope you were clever enough to distinguish my writings, which are conceived in Mohr's ideas: they will have enough influence here to transform the idealistic theories of our friends, who are more practical than they appear at first sight.

Laura has copied you a piece of verse on the fools of the International. Why do you not send us English newspapers? Send them to Mesa's house.

Schnappy is a little better.

My compliments to Mrs. Burns. Yours faithfully,

TOOLE.

Madrid, 11th February 72.

Madrid, 11th Febr. 72.

P. Lafargue.

Bkn 14 Febr., antw. am 12. March¹

¡LEED Y ESTREMECEOS!

Son los internacionales
unos monstruos infernales.
Sus caras, estrafalarias,
atrocés, patibularias.
Por fingirse desgraciados
andan todos remendados.
Y emplean hasta la argucia
de llevar camisa sucia.
Por odio a las gentes finas
suelen fumar tagarninas.
Tienen por Dios verdadero
al sensualismo grosero.
Ganan seis reales al día
y van de orgía en orgía.

Quieren vivir en el ocio
sin respecto al sacerdocio.
Tienen brutales sesiones
en inmundos bodegones.
Nace un internacional?
peligra el orden social.
Predican necias y cómicas
armonías económicas.
Les repugna cuanto brilla
y pagan en calderilla.
Llaman estéril y vana
a la caridad cristiana
Maldicen al capital
que les labra el hospital

1. Ces trois lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

Insultan, cuando están chispos
 los coches de los obispos.
 Con bando tan depravado
 peligra el pontificado.
 Por poner cuatro baldosas
 piden sumas fabulosas.
 Exigen con desparpajo
 hasta el credito al trabajo.
 Minan con absurdos tales
 los fundamentos sociales.
 Producen sus alborotos
 pestas, guerras, terremotos.
 Llevan metido en la faja
 gas Mill, petroleo y navaja.
 Con escándalo ináudito
 llaman hambre a su apetito

Y no quieren, si son hambrientos
 la sopa de los conventos.
 Ruge el bando satánico
 y el orbe sumerge en pánico.
 Rondan de noche y en cueros
 las casas de los banqueros
 Con el proposito; pillos!
 de llenarse los bolsillos.
 De verles, han muerto varios
 timoratos propietarios.
 Quieren abismar el mundo
 en el cavo mas profundo.
 No conocen mas teoría
 que la de José María (un voleur!).
 A la sociedad residida
 piden la bolsa o la vida!

TRADUCTION

Madrid, 11 février 1872.

Mon cher Général,

Je vous écris en anglais pour de multiples raisons que vous serez assez sagace, je crois, pour découvrir; sinon, que le diable vous emporte! Si mes fautes vous font rire, tant mieux, car en pareil cas j'associerais l'utile à l'agréable, comme Horace conseille de le faire, sans aucun effort de ma part, je vous assure.

Il y a environ deux semaines, je vous ai écrit au sujet des affaires d'Espagne; je n'ai pas encore reçu de réponse; mais j'espère que vous avez reçu ma lettre, parce qu'elle pouvait vous donner une idée assez exacte du mouvement tel qu'il existe ici. Depuis la situation s'est nettement aggravée pour la maison de commerce italienne, et le directeur va probablement faire banqueroute et s'enfuir vers les rivages de sa patrie, à moins qu'il ne soit appréhendé en route; en pareil cas il risque fort de faire sa dernière grimace. En prévision des prochains événements, nos amis sont courtisés par tous les intrigants et hommes d'action; mais comme ils sont très prudents, ils se proposent de jouer le rôle du singe et de faire tirer par eux les marrons du feu. Dans ce dessein, deux voyageurs de commerce partiront demain pour rendre visite à nos maisons correspondantes de province, porteurs d'instructions privées concernant la conduite à tenir par elles en cas de banqueroute de la maison italienne, et en même temps pour rencontrer les plus intelligents et les plus énergiques et voir quelle confiance nous pouvons placer en eux. Notre compagnie s'étant heurtée à la concurrence furieuse de la maison italienne acquerra une grande influence morale le jour de la chute de la susdite grande maison; et tous les autres commerçants se rendent fort bien compte qu'elle se trouve en bonne position. D'après les lettres que nous recevons quotidiennement de nos maisons de province, leurs espoirs de succès sont considérables. L'attitude que nous avons récemment

adoptée dans notre dernière circulaire ¹ dont nous vous avons adressé un exemplaire a plu à tous nos amis et provoqué la rage de tous les autres commerçants ; à Madrid et dans toutes les autres villes, cette circulaire a été placardée sur les murs ². C'est la première mesure pratique qu'on ait prise ici et j'ai largement contribué à ce qu'on la prit. A mesure que nous progresserons, nous ferons de plus en plus preuve d'esprit pratique, comme vous le constaterez en lisant notre publication. Dans le prochain numéro figurera une furieuse attaque contre Mazzini ³ qui vous fera plaisir ainsi qu'à Mohr et qui est due à la plume de votre serviteur. J'espère que vous avez été assez perspicace pour reconnaître mes écrits qui sont conçus selon les idées de Mohr : ils auront assez d'influence ici pour corriger les théories idéalistes de nos amis qui ont plus de sens pratique qu'il n'apparaît à première vue.

Laura a recopié pour vous une pièce de vers sur les fous de l'Internationale. Pourquoi ne nous envoyez-vous pas de journaux anglais ? Envoyez-les à l'adresse de Mesa.

Schnappy va un peu mieux.

Mes compliments à Mrs. Burns.

Bien sincèrement à vous,

TOOLE.

Madrid 11 février 72.

P. Lafargue.

Reçu le 14 février. Répondu le 12 mars.

TRADUCTION

LISEZ ET FRÉMISSEZ!

Les internationaux
sont des monstres infernaux.
Ils ont des visages atroces,
extravagants, patibulaires.
Pour passer pour malheureux
ils portent des habits rapiécés.

Et ils ont même l'astuce
de porter des chemises sales.
Par haine des gens distingués
ils ne fument que du tabac grossier.
Ils tiennent pour Dieu véritable
le sensualisme grossier.

1. Il s'agit du manifeste dont il a été question dans la lettre n° 8 a. Un extrait s'en trouve reproduit d'après *La Emancipación* dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne* n° 2, du 7 mars 1872. Il s'agit sans doute de la fin du texte qui rappelle les buts de l'Internationale et se termine en précisant : « Nous subordonnons toute action, tout mouvement politique à ces réformes fondamentales; ce n'est qu'à la condition de les réaliser que nous irons en son temps à la lutte armée puisqu'on nous ferme le champ de l'association... » (N. R.)

2. *La Liberté* (de Bruxelles) du 11 février 1872 annonce que la section de Madrid vient de faire afficher et publier un manifeste pour protester contre les décrets de dissolution et résister au nom de la légitime défense (N. R.)

3. Sous le titre « Mazzini y la Internacional » dans le n° 36 du 18 février 1872, p. 3. (N. R.)

Avec 6 centimes par jour
ils vont d'orgie en orgie.
Ils veulent vivre dans la paresse
sans respect pour le sacerdoce.
Ils tiennent des réunions barbares
dans des bouges immondes.
Un international vient au monde ?
l'ordre social est menacé.
Ils prêchent de sottes et comiques
harmonies économiques.
Tout ce qui brille leur répugne,
ils paient avec des gros sous.
Ils appellent stérile et vaine,
la charité chrétienne.
Ils maudissent le capital
qui leur bâtit l'hôpital.
Quand ils sont ivres, ils insultent
les voitures des évêques.
Une bande si dépravée
met en danger le pontificat.
Ils demandent des sommes fabu-
[ieuses
pour placer trois ou quatre pavés.
Même ils exigent avec effronterie
l'octroi de crédit au travail.
Avec de telles absurdités

ils minent les fondements de la
[société.
Leurs désordres entraînent
pestes, guerres, tremblements de
[terre.
Ils portent à leur ceinture,
du gaz Mill, du pétrole et un
[couteau.
Scandale inouï :
ils appellent faim leur appétit
Et refusent, s'ils ont faim,
la soupe des couvents.
La bande satanique rugit
et sème la panique dans le monde.
Ils rôdent, la nuit, et tout nus,
autour de la maison des banquiers,
dans l'intention, les voyous,
de se remplir les poches.
De nombreux propriétaires peu-
reux
sont morts pour les avoir vus.
Ils veulent enfouir le monde
dans le trou le plus profond
Et ne connaissent d'autre théorie
que celle de José Maria¹. (un voleur!)
À la société établie
ils demandent la bourse ou la vie.

8 c. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Dernièrement mon homme d'affaires à Bordeaux m'a envoyé un billet de mille francs qui a été volé à la poste ; il a profité de cette circonstance pour me dire qu'ayant eu des tracasseries policières à mon sujet il ne voulait plus s'occuper de mes affaires. Voudriez-vous être assez bon pour vous en occuper, tant que je ne serai pas parvenu à trouver une situation stable. Les valeurs que je vous chargerais de conserver sont des actions de chemin de fer, des bons américains et une somme d'argent de 6 à 7 mille francs. Le reste restera entre les mains de mon notaire, car ce sont des

1. Arsène Lupin espagnol. (N. du T.)



hypothèques. Je vous prierai de me répondre le plus vite possible, car mon commerçant de Bordeaux semble impatient; vous me direz de quelle façon doit s'effectuer le transfert.

Dites à Marx que nous avons reçu sa lettre, que nous avons été très fâchés d'apprendre qu'il avait été souffrant. Nous le remercions infiniment du petit mot qu'il m'a donné pour Dana; mais comme il vaudrait mieux avoir deux cordes à son arc je lui prierai de me donner un petit mot pour le *Herald* si cela ne le dérange pas trop¹.

Le terrain politique en Espagne devient de jour en jour plus brûlant. Sagasta a complètement détruit la dynastie savoyenne. — Les Montpensiers veulent saisir le moment pour remplacer l'Italien, qui déjà prépare ses malles, vend ses chevaux, fait changer la livrée de ses laquais : aussi je crois que la lutte ne sera pas entre les Italiens et les partis révolutionnaires, mais entre les Montpensieristes et les partis révolutionnaires; nous pourrons tirer profit de cette lutte.

Nous attendons avec impatience la lettre que vous nous aviez promise.

Amitiés à tous là-bas.

Je vous serre cordialement la main.

TOOLE I^{er}.

Schnaps va un peu mieux. Notre lettre a rendu furieux les républicains. Il y en a qui parlent de nous mitrailler.

Madrid, 6 mars 1872.

10 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[Env. 20-25 mars 1872.]

Mon cher Engels,

Ces diables d'Espagnols veulent coûte que coûte tenir leur prochain congrès de Saragosse. Parmi les questions à l'étude, el

1. Il s'agit de la lettre que Marx adresse à Lafargue le 28 février 1872 et qu'il accompagne d'une recommandation pour Dana, éditeur du *Sun*. Marx lui-même propose, au cas où Dana n'accepterait pas de correspondance d'Espagne, de recommander Lafargue au *New York Herald*. (N. R.)

Consejo federal propone por su parte la siguiente Cuestión :

Que el Congreso haga un proyecto de organización general de los trabajadores, para que sea presentado en el proximo Congreso obrero universal como proposición de la federación regional Española ¹.

Autrement [dit] déterminer les attributions du Conseil général.

Le Conseil fédéral a chargé Lorenzo et moi de faire un rapport sur toutes les questions mises à l'étude, ce rapport sera lu au congrès, s'il a lieu, et comme toujours ce sera lui qui décidera du vote ; le rapport que Lorenzo et moi ferons recevra l'approbation du Conseil fédéral, par conséquent c'est nous qui allons décider la question. Comme cette responsabilité m'effraie, je vous prie à vous et à Marx de rédiger vous-mêmes les statuts qui doivent régler les pouvoirs du Conseil général. Ce travail doit être fait le plus tôt possible, et être envoyé immédiatement, car d'ici au Congrès de Zaragoza il n'y a que 15 jours. — J'attends avec impatience votre réponse. — Inutile de tout rédiger, dites-moi surtout quels sont les points principaux que vous voulez voir figurer dans ces statuts. Je vous en prie ne dites pas un mot de ceci à qui que ce soit, car si les Bakounistes le savaient, quel grabuge !

Merci de votre acceptation, — je vais m'occuper de vous faire envoyer mes titres.

Laura doit vous écrire des révélations bien intéressantes sur les Bakounistes.

Amitiés à tous, je vous serre la main.

P. LAFARGUE.

1. *Traduction* : le Conseil fédéral propose pour sa part la question suivante : que le congrès établisse un projet d'organisation générale des travailleurs pour qu'il soit présenté au prochain congrès ouvrier universel en tant que proposition de la fédération régionale espagnole.

10 b. — ADRESSE
DU CONGRÈS DE SARAGOSSE
AU CONSEIL GÉNÉRAL DE L'A. I. T.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES 1872,
CONGRESO DE ZARAGOZA ¹

Citoyens du Conseil général,

Aujourd'hui 8 avril 1872 le second Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs de la région espagnole s'est ouvert.

Il y avait 45 délégués.

Le Congrès a été dissous par la force. Mais l'effet produit par cet acte a été immense. Quoique ce fût un lundi tous les ateliers de la ville de Saragosse étaient fermés, les ouvriers avaient voulu assister à cette inauguration.

L'autorité s'est conduite avec humilité devant notre attitude calme et énergique. Et nous allons continuer à tenir notre congrès, mais sans lui donner un caractère public.

Remerciant le Conseil, nous lui envoyons un salut fraternel ainsi qu'à tous nos frères de la région inglesa.

F. MORA.

Mon cher Général,

Je suis délégué d'une federación, mais my name is changed ².

I am here to work in the way that you know, because there is many who pertenece ³ at the Alliance, but they will be vanquished ⁴.

Salut et fraternité.

TOOLE I^{er}.

1. Tampon du congrès apposé dans le coin supérieur gauche. (N. R.)
2. Mais j'ai changé de nom. (N. R.)
3. Mot espagnol : appartient.
4. Je suis ici pour travailler dans la direction que vous savez, car il y en a beaucoup qui appartiennent à l'Alliance, mais ils seront battus. (N. R.)

10 c. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Vous avez dû recevoir deux lettres de Zaragoza, une signée Mora, l'autre officielle signée du président de séance et de deux secrétaires, avec le timbre, etc. Je voulais par ces deux communications prouver aux Bakounistes qu'on les avait parfaitement oubliés, mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le président Pino signataire de la résolution à propos de la Commune, est un des membres les plus enragés de l'Alliance; pour le faire tomber dans le panneau, j'ai ajouté après coup l'en-tête : « Al Consejo general »¹ autrement il aurait refusé de signer. Avant d'aller plus loin je dois vous dire que le résultat du Congrès est excellent, non seulement à cause de l'impression qu'il a produite en Espagne, mais encore parce que les Bakounistes ont été vaincus². Je ne rentrerai pas dans le détail de leur défaite, parce que vous le trouverez consigné dans *La Emancipación* pour laquelle j'ai fait une correspondance de Saragosse³. Dans *La Emancipación* j'ai dû garder certaines formes de modération, mais je vais me déboutonner dans une correspondance que je vais envoyer à *La Liberté* de Bruxelles⁴; déjà hier je leur ai envoyé une première complètement anodine, mais in canela venenosa⁵.

Il y a quelque temps que l'on m'a révélé le pot aux roses Bakouniste, je n'ai pas voulu vous faire part de ma découverte pour des raisons de tactique qui m'empêcheront peut-être de rendre public ce que j'ai appris ici. L'Alliance a toujours existé en Espagne et continue d'exister à l'heure actuelle, mais son influence se perd tous les jours. L'Alliance ici était un corps secret, qui devait se

1. Au Conseil général. (N. R.)

2. Les appréciations portées par Lafargue sur le Congrès de Saragosse sont, à tout le moins, optimistes. La lecture des résolutions (publiées notamment dans *La Liberté* du 26 mai 1872) fait apparaître que ce sont les Bakouninistes qui ont en réalité remporté la victoire. Le congrès ne se rallie-t-il pas aux résolutions belges? L'histoire ultérieure de l'Internationale en Espagne montre d'ailleurs que l'influence marxiste connaît dans les années suivantes une véritable éclipse. (N. R.)

3. Dans le numéro 44 du 13 avril 1872.

4. La première correspondance sur le Congrès de Saragosse paraît dans *La Liberté* du 28 avril 1872, p. 2/II-3/III. (N. R.)

5. *In cauda venenum* (dans la queue, le venin). (N. R.)

recruter parmi les meilleurs éléments de l'Internationale et dont la mission était de surveiller l'Int[ernationale], de maintenir purs les principes : athéisme, héritage, etc... c'était un véritable conseil de dix, mais répandu dans toutes les villes d'Espagne. Mora, Lorenzo, Mesa, en faisaient partie ; à Séville, Marselau, Soriano, à Barcelone, Viñas, Farga, Sentinon, etc., étaient membres de l'Alliance. Je ne sais ce qui s'est passé à Barcelone, où la discorde règne ; mais à Madrid la discorde est venue de ce que Mora, Lorenzo, Mesa faisaient partie du Conseil fédéral, car il faut vous dire qu'une des prétentions de l'Alliance était de mettre dans les Conseils des hommes nuls, qu'ils seraient chargés de diriger ; c'est pour cela qu'ils prêchent l'autonomie des sections et la bureaucratie des Conseils centraux. La lutte a été sourde depuis la Conférence de Valence en août 1871¹, mais vous avez vu quelle proportion elle avait prise jusqu'à faire expulser par la fédération de Madrid Lorenzo, Mora, Mesa, Iglesias, Pauly, Pages². Ne pouvant les vaincre, les hommes de l'Alliance ont voulu les inutiliser. Mais le Congrès en renommant Lorenzo et Mora au nouveau Conseil a cassé le jugement de la fédération de Madrid, avant même d'avoir entendu les expulsés ; après avoir entendu leur défense, il a pris une résolution l'invitant à revenir sur ses jugements. Là était la première défaite de l'Alliance. Si Mora avait eu plus d'énergie, l'All[iance] serait morte aujourd'hui en Espagne, car les délégués de Barcelone Albagès, Pamias, étaient venus avec la ferme résolution de la tuer, Mora en temporisateur qu'il est a mieux aimé s'en remettre au temps.

Morago est l'âme de l'Alliance en Espagne, c'est lui qui dirige tout. C'est un homme assez inférieur, mais qui a un grand talent d'orateur, et une fiévreuse activité quand sa personnalité est en jeu. Il s'est rendu bien avant le jour fixé à Zaragoza et a commencé à créer une atmosphère. Moi, j'ai été le dernier délégué arrivé. Ma vue l'a jeté dans la confusion, il ne m'attendait pas. Mais immédiatement il a commencé à travailler : il a été jusqu'à dire que Sagasta me poursuivait pour me faire un nom et pour servir les projets de Marx. C'est fort ! Dans une séance du Congrès il m'a attaqué publiquement en prétendant que je me couvrais du nom autorisé de Farga pour remplir la mission spéciale que j'avais reçue de Londres. Enfin pendant deux jours il était parvenu à semer des préventions contre moi. Mais l'attitude que j'ai prise à propos de l'inauguration du Congrès m'a reconquis toutes les sympathies. Il faut vous dire que les révolutionnaires de l'Alliance ont des cœurs de lièvre,

1. En réalité, septembre 1871. (N. R.)

2. La lettre au congrès républicain dont il a été question plus haut avait invoqué les attaques de leur journal *La Igualdad* contre *La Emancipación*. Les bakouninistes qui dominaient la fédération de Madrid en firent expulser les membres, qui étaient précisément les rédacteurs du journal. (N. R.)

Morago tout le premier ; voyant que le gouverneur refusait l'autorisation pour la réunion, ils voulaient ne pas inaugurer le Congrès, ils commençaient à travailler assez sérieusement le Congrès dans ce sens. J'ai été un de ceux qui ont le plus demandé la célébration publique de ce qui était annoncé à son de trompe par toute l'Europe. Je leur citais Votre lettre ¹, en leur disant que ce qu'ils avaient souffert en Espagne était de l'enfantillage, et que ce serait manquer au titre de l'Int[ernationale] et aux morts de la Commune que d'obéir aux injonctions du gouverneur ; même je fis passer une résolution dans laquelle je demandais à ce que nous n'évacuions la salle que les baïonnettes aux reins ; dans la correspondance que j'envoie à *La Liberté* j'explique pour quelle raison la résolution ne fut pas observée ². A partir de ce moment un autre courant se fit jour dans le Congrès. — Les Catalans remontèrent sur l'eau. Je crois que ce sont eux qui en Espagne sont appelés à jouer le grand rôle dans l'Int[ernationale]. Ils ont le plus profond mépris pour les formules générales, qu'ils ne comprennent pas ; et cependant les hommes qui s'en servent comme Morago exercent sur eux de l'influence un premier moment. D'habitude ils laissent passer les phrases et continuent leur bonhomme de chemin comme si de rien n'était. Parmi les Catalans se trouvait Bragulat, le président de l'Association des ouvriers de las tres clases de vapor ³, qui compte près de 40 000 hommes ; sans contredit c'était un des hommes les plus révolutionnaires et les plus intelligents que possédait le Congrès. Les Bakounistes font rire quand ils parlent contre l'autorité, même acceptée. Avant Bragulat, las tres clases de vapor était conduite par un seul homme, Bové, chef suprême sans responsabilité, qui touchait les cotisations et ne rendait compte qu'à lui-même ; c'est grâce à lui que les ouvriers manufacturiers n'appartiennent pas à l'Int[ernationale] par une raison analogue à celle qui anime les Allan et les autres despotes des *trade-unions* anglaises. Bové fit de telles malversations qu'il finit par être destitué et remplacé par Bragulat, qui s'est empressé à faire élire un comité partageant le pouvoir avec lui. Bragulat est un homme d'action fort engagé dans les partis politiques bourgeois, sur lesquels il exerce une grande influence à cause de l'autorité qu'il a sur les ouvriers de las tres clases. Je voulais le fourrer dans le nouveau conseil fédéral, parce que c'est un des hommes les plus capables de mener à bien l'Int[ernationale] espagnole ; mais il a

1. Il s'agit du message du Conseil général au congrès de Saragosse, daté de Londres, 3 avril 1872, et signé Frédéric Engels (*La Emancipación* du 13 avril 1872, *La Liberté* du 28 avril 1872, p. 3/II). (N. R.)

2. En réalité, il y avait à Saragosse une forte agitation carliste et la police semble avoir utilisé la menace de cette agitation contre les Internationaux. (N. R.)

3. Association des ouvriers manufacturiers, à l'origine des usines de textile. (N. R.)

refusé à cause des nombreuses occupations que lui donne son association, car en ce moment, il est en train de créer une association qui comprendra dans son sein tous les ouvriers manufacturiers d'Espagne, de centraliser toutes les caisses de résistance entre les mains du Conseil de l'union, de normaliser les cotes qu'il veut porter à six sous par semaine, et de faire entrer dans l'Int[ernationale] tous ces ouvriers associés. Les autres Catalans du Congrès sont convaincus qu'il est capable de faire tout ce qu'il dit. Il m'a parlé de plus de créer une association Int[ernationale] des ouvriers manufacturiers, analogue à celle des cigariers. Je lui ai dit que je vous en parlerai pour voir ce qu'il y avait à faire dans ce sens. Lorenzo qui fait partie du nouveau Conseil s'occupera de cette affaire. Quoique hors du Conseil fédéral Bragulat est appelé à exercer une grande influence sur lui et sur la marche de l'association en Espagne. Et je puis vous assurer que maintenant que l'Int[ernationale] est tombée entre telles mains, elle va prendre une marche pratique qui pourra défier toutes les divagations théologiques des Bakounistes ¹.

Je ne sais ce que sont les Bakounistes de Genève; mais ceux d'Espagne sont de drôles de pistolets : des ambitieux qui ne rêvent que d'aller à la députation; Morago, Soriano et le reste; dans quelque temps si le mouvement continue, ils seront complètement compromis. J'ai causé assez avec Morago pour connaître le fond de son sac : pour lui l'Int[ernationale] ne doit être qu'un corps élaborateur d'idées, de théories, mais ne devant jamais descendre à la pratique; à côté de l'Int[ernationale] doit se trouver un parti politique soit socialiste ou ouvrier, qui lui doit être discipliné et chargé de réaliser les idées élaborées par l'Int[ernationale]. C'est toujours l'idée du dualisme, un peu modifiée; est-ce la nouvelle phase dans laquelle est entré le Bakounisme ou tout simplement est-ce que cette manière d'interpréter le rôle de l'Int[ernationale] serait spontanée? J'en doute. Ces hommes ont vu qu'ils ont perdu pied dans le Congrès, je raconte les choses dans *La Emancipación* et probablement ils vont faire scission et essayer de se constituer en parti en dehors de l'Int[ernationale]. Morago est criblé de dettes, il est graveur; mais passe sa vie au café où il reste jusqu'à deux ou trois heures du matin; son état économique le poussera à faire des bêtises; et si l'on parvient à tuer Morago tout est fini ici pour Bakounine.

Le délégué de Cadix Claudio Solanes, m'a prié de demander à

1. Le point de vue que présente la brochure *L'Alliance de la Démocratie socialiste et l'Association internationale des Travailleurs* (Londres, 1873), rédigée notamment par Engels, est en opposition radicale avec l'interprétation de Lafargue. Il est en tout cas plus conforme à l'histoire (voir *L'Alliance...*, p. 36-37). (N. R.)

2. Une seconde correspondance paraîtra dans le n° 47 du 4 mai 1872. (N. R.)

Londres des statuts en anglais pour toute une colonie d'ingénieurs mécaniciens anglais qui ne demandent que des règlements pour entrer dans l'Association. Cette section fondée, vous pourriez la faire fusionner avec la trade-union des engineers, ce qui vous donnerait une certaine influence auprès des trade-unions. Envoyez-moi je vous prie 50 exemplaires des statuts du Conseil fédéral anglais, joignez aussi quelques brochures publiées en anglais par l'Int[ernationale]. Faites vite.

Je vous envoie ci-inclus une demande de la section d'estampados¹ de Barcelone. — Vous feriez bien de vous occuper sérieusement de cette affaire, car il faut à tout prix gagner les Catalans.

Je n'ai pas encore reçu le 18 Brumaire — serait-ce encore un oubli ? Nous attendons encore la réponse à la circulaire du Jura. J'ai fait publier les résolutions du C[onseil] G[énéral] sur la section n° 12 de New York², elles ont produit leur effet. Nous recevons régulièrement le *Volksstaat* et le *Volkswille* ; mais nous ne voyons pas de journaux anglais : le journal anglais intitulé l'*International*³ a-t-il paru ? — Comment va le mouvement en Angleterre ? Ne craignez-vous pas que les Irlandais vous compromettent et donnent un prétexte à Gladstone de vous tomber dessus ? Peut-être que ce serait à désirer. L'enfant est toujours très mal — nous ne savons que faire avec lui.

Nos amitiés à M^{me} Engels. Je vous serre cordialement la main.

P. FARGA.

Madrid 12 avril 1872.

1. Imprimeurs. (N. R.)

2. La section n° 12 de New York avait été fondée par les sœurs Woodhull et Claflin, qui étaient des démocrates petites-bourgeoises. Elles réclamèrent la direction de l'Internationale en Amérique et provoquèrent une scission. Finalement, le 12 mars 1872, le Conseil général de l'A. I. T. décidait de suspendre la section 12 jusqu'au Congrès. (N. R.)

3. Il s'agit sans doute du *International Herald*, organe de la section britannique de l'A. I. T. dont le n° 1 paraît le 2 mars 1872. (N. R.)

10 d. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 27 avril 72.
Paul. Bkn 2/3 Mai¹.

Mon cher Général,

La situation en Espagne, comme vous devez le savoir, est des plus compromises pour l'illustre Amédée; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que les beaux plans que nous avons forgés s'en vont à vau-l'eau et tout cela par la trahison des chefs du parti républicain. Le mouvement carliste a ici toutes les sympathies; et les républicains avec leur sacrée coalition ont contribué à leur donner une terrible influence. Don Carlos est entré résolument en Espagne avec Cathelineau et les zouaves pontificaux². Serrano ce matin est sorti pour aller à sa rencontre; que va-t-il en résulter? Serrano trahira-t-il la nouvelle dynastie comme il a trahi Isabelle et se joindra-t-il aux Carlistes? ou livrera-t-il bataille? Dans ce cas il pourrait être vaincu, car l'armée est incertaine et les troupes carlistes enthousiasmées sont pleines d'ardeur. Si don Carlos est vainqueur, il marche immédiatement sur Madrid et s'empare sans coup férir de la capitale. Si ces damnés républicains n'étaient pas des lâches, ils pourraient, aidant le mouvement carliste, hâter le triomphe de la révolution, et contrebalancer l'influence carliste, et comme les républicains ont les villes, les carlistes qui sont vraiment des bougres à poils, leur livreraient bataille, et pendant que les deux rivaux seraient à se battre, nous arrangerions nos petites affaires. Mais le parti républicain que dirigeant comme *Directorio* Pi, Castelar et Sigueras, est un parti des plus réactionnaires. En Andalousie, Granada, Malaga et en plusieurs autres points le parti voulait se soulever et entrer en campagne, mais le Directoire a donné contre-ordre et tout est rentré dans le calme, de sorte que tout le poids de la lutte pèse sur les Carlistes. Mais en Saragosse, Catalogne, et divers autres points beaucoup de bandes républi-

1. Ces deux lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

2. Le 21 avril, don Carlos avait appelé, de Genève, ses partisans à la révolte aux cris de « A bas l'étranger! Vive l'Espagne! » D'après les documents historiques, il serait rentré en Navarre le 2 mai avec les zouaves pontificaux, qui vont constituer le noyau de son armée. Mais le 5, il était battu à Oroquieta et devait repasser la frontière. Serrano signait le 24 mai la convention d'Amorebieta qui autorisait les officiers à reprendre leur grade et leur place dans l'armée. (N. R.)

caines ont été se ranger sous la conduite des chefs carlistes. Pendant ce temps les républicains ici d'accord avec Zorrilla et les radicaux s'occupent de s'emparer du pouvoir. L'espoir qui nous reste est que si les Carlistes restent vainqueurs, la Catalogne qui se soulèvera et qui sera conduite par des hommes d'action révolutionnaires (B[ragulat] dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre est dans le mouvement), créera un gouvernement opposé à celui de Madrid, et la guerre civile alors sera établie pour quelque temps et alors l'Int[ernationale] pourra jouer son rôle ; car si les provinces du Nord sont Carlistes à cause de l'état parcellaire dans lequel se trouve la propriété du sol, les provinces du Sud et de l'Est sont républicaines et socialistes.

Nous avons été voir les hommes du *Combate* ce matin. Le *Combate* est *La Marseillaise* de Madrid, bien entendu avec des différences immenses. Ils sont furieux contre les hommes du Directoire et ont commencé à les attaquer avec fureur. Ils prétendent que le drapeau du parti doit être *una rueca*¹ et que Castelar doit être le porte-quenouille. Ce qui en résultera c'est la décomposition du parti républicain, ce qu'est décidé à hâter le *Combate* et nous l'avons encouragé de persévérer dans cette œuvre. Maintenant il nous reste à transformer l'Int[ernationale] en parti d'action ; l'heure est propice. Vous avez dû lire l'article de Mesa dans *La Emancipación* ; « Un nuevo partido » : il y attaque de front les hommes de l'Alliance et les bourgeois qui veulent créer hors de l'Int[ernationale] un autre parti nommé républicain-fédéral-socialiste. Pour cela il faut commencer par tuer l'Alliance. Demain soir Mora, Pages, Iglesias, Mesa vont se réunir pour faire une circulaire² déclarant l'Alliance dissoute, et pour cela ils s'appuieront sur une lettre de Bakounine adressée à Morago, dans laquelle il trace tout le plan de l'Alliance³ c'est-à-dire de créer un pouvoir occulte hors de l'Int[ernationale] chargé de diriger le mouvement révolutionnaire. Cette circulaire aura d'autant plus d'influence que ces hommes sont pour ainsi dire les chefs de l'Alliance, quoique cependant depuis mon arrivée il s'est créé ici une contre-Alliance dont Morago est le chef. Cette circulaire sera privée ; mais vous pourrez vous en servir au cas échéant. Il paraît que l'Alliance s'était formée en Portugal, et que les hommes du *Pensamiento Social*⁴, des hommes excellents quoique proudhoniens, ont beaucoup de mal à lutter contre. Je suis en communication avec eux ; dans mes lettres privées j'ai attaqué Bakounine et Proudhon. Que deviennent mes bakounistes d'Italie, nous ne recevons plus un seul journal de là-bas ? Le congrès de

1. Une quenouille. (N. R.)

2. On trouvera plus loin le texte de la circulaire dans la lettre n° 10 h, du 1^{er} juin 1872. (N. R.)

3. Voir à ce sujet *L'Alliance de la Démocratie*, etc., p. 32. (N. R.)

4. Journal des Internationaux portugais qui paraissait à Lisbonne depuis février 1872. (N. R.)

Bologne¹, créant deux centres dans l'Int[ernationale] a été le coup de grâce pour le Jura. — Quand donc paraîtra la Circulaire²? — Nous l'attendons avec impatience; n'oubliez pas d'en envoyer un exemplaire officiellement au Conseil fédéral avec le sceau du Conseil général. Il faudra forcer *La Federación* de Barcelone, dont le rédacteur est Alerini, un Italien bakouniste qui a figuré dans la Commune de Marseille, à publier la circulaire.

Pour faire de l'Int[ernationale] le parti d'action révolutionnaire, nous allons esquisser le mouvement de la classe ouvrière dans les pays européens, et le rôle que le Communisme y a joué et le rôle que l'Int[ernationale] est appelée à y jouer. Nous avons publié déjà dans le dernier numéro un article sur le *Parti socialiste allemand*³. Je ne sais s'il vous plaira. Nous allons publier un autre sur le mouvement en France. Je vous prierai de m'envoyer des notes sur le mouvement chartiste et sur le rôle que Marx et vous vous y avez joué — ainsi que quelques notes sur l'organisation de l'Int[ernationale] en Angleterre, et sur son importance.

Je vous demanderai aussi quelques notes sur le mouvement autrichien et le mouvement ouvrier américain.

Ces articles auront beaucoup d'importance en Espagne, et pour leur donner plus de circulation je les traduirai en français soit pour *L'Internationale* de Bruxelles ou pour n'importe quel autre journal qui aurait vos faveurs.

Nous avons reçu de Paris une lettre de Heddeghard nous demandant notre collaboration pour la publication d'un journal clandestin; je lui ai répondu aujourd'hui, lui promettant mon active collaboration; mais lui conseillant de ne pas suivre son idée parce qu'un journal clandestin n'a pas d'influence. En revanche je lui ai conseillé de fonder l'Int[ernationale] en France sur le plan de l'Int[ernationale] en Espagne, qui sans contredit est le préférable de tous, et le mieux fait pour organiser le parti ouvrier et pour braver la réaction. Je crois que Serrailhier devrait agir en France dans ce sens. En France on pourrait reconstituer l'Int[ernationale] sans que la police y puisse mettre son sale nez. J'ai déjà écrit à Bordeaux dans ce sens, mais je n'ai pas reçu de réponse; peut-être ma lettre a été arrêtée, cette machine de poste a des rapports si adultérins avec MM. les policiers!

Pour le journal je lui ai conseillé d'en faire un semanal purement ouvrier s'occupant des questions de salaire et de travail un peu dans le genre des bulletins des *trade-unions*; on ne s'y occuperait

1. Il s'agit du congrès du Fascio Operaio qui s'était tenu à Bologne les 17, 18 et 19 mars. (N. R.)

2. Il s'agit des *Prétendues scissions dans l'Internationale*, circulaire du Conseil général de l'A. I. T. dénonçant les manœuvres des bakouninistes, datée : Londres, 5 mars 1872, et qui paraîtra en juin. (N. R.)

3. *La Emancipación* n° 46 du 27 avril 1872 donne un article sur Jacoby et son attitude envers le parti socialiste. (N. R.)

que des questions économiques. Je crois que cet organe qui pourrait se créer sans que la police en prenne ¹ ombraige serait de la dernière utilité en France.

Pour que le Conseil général ait vraiment de l'influence, il faudrait qu'il ait un organe ; mais ceci est impossible je le sais, mais il pourrait le remplacer par un bulletin semanal. Ce qui pourrait être fait à très peu de frais. Il y a des presses lithographiques pour 200, 300 francs, qui pourraient être employées à cet usage. On écrit à la main sur un papier spécial, puis on applique le papier sur la pierre préparée et tous les caractères se reproduisent et l'on peut tirer plusieurs centaines d'exemplaires. Chaque semaine le Conseil général ferait un bulletin en anglais, en français et en d'autres langues si cela était jugé utile ; la presse lithographique en tirerait plusieurs centaines d'exemplaires qui seraient envoyés à tous les journaux de l'Association et à toutes les fédérations. Méditez mon projet, je crois qu'il vaut la peine d'un sacrifice.

D'après la lettre de M^{me} Marx, j'ai vu que *La Liberté* n'était pas dans vos bonnes grâces, je regrette d'avoir commencé à lui envoyer mes correspondances. S'il prend la seconde que j'ai mise aujourd'hui même à la poste, il rendra un fier service à Bakounine, parce que je nomme l'Alliance et la dénonce.

Dites à Marx que j'ai reçu une lettre de Lachâtre dans laquelle il m'annonce que Lahure a commencé l'impression du livre.

Comment avez-vous trouvé la traduction de la *théorie de la lutte des classes*, c'est Mesa qui l'a faite ². Ça a plu beaucoup ici. J'ai écrit en Portugal une longue lettre pour appeler leur attention dessus ; j'ai de plus envoyé un article sur la lutte des classes.

Envoyez-moi, je vous prie, sans retard les règlements anglais que je vous ai demandés pour les hommes de Cadix. On en a besoin.

L'enfant va un peu mieux. — Voici une lettre qu'il a écrite à son papa de Londres. Il écrivait hier, sa mère lui dit : « A qui écris-tu ? — Rien qu'au général. » Voyez de quelle façon dédaigneuse il traite le grand homme de guerre.

Ma femme vous fait ses amitiés ainsi qu'à M^{me} Engels.

Je vous serre la main.

TOOLE I^{er}.

Madrid, 27 avril 1872.

Mon Général,

⚡ Sauf le respect que je dois à la hiérarchie, je te dis que tu ne dois pas savoir ce que veut dire *abur* ; depuis la révolution de septembre, les Espagnols pour ne plus trouver sur leurs lèvres le

¹ 1. Dans l'original : prête.

² 2. *La Emancipación* n^o 44 du 13 avril 1872 avait publié p. 3/II-4/I, sous le titre : *Teoría de la lucha de clases*, le dernier chapitre de *Misère de la Philosophie*. (N. R.)

sale nom de Dieu, au lieu de dire Adios, disent *Abur*. Cela s'est généralisé dans toutes les classes même les plus respectables.

Ton soldat est fier, sauf le respect à la hiérarchie, de t'enseigner quelque chose.

Ton soldat qui te répète *abur*,

SCHNAPS.

Je vous envoie un numéro du *Combate* comme spécimen, une circulaire du Conseil local de Madrid et un journal de San Sebastian où se trouve un article basque.

Mon Général,

Ton soldat va mieux, il va manger una chuleta ¹.

Abur,

SCHNAPS.

10 e. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 17 mai 72.

Paul. Bkn 23/5 ².

Mon cher Engels,

Je vous remercie de votre lettre pleine de renseignements.

Vous me demandez quelle est la signification et quelles seront les conséquences du transfert du Conseil général de M[adrid] à Valencia ³? — Le Conseil fédéral a été transféré à Valencia pour éviter toutes les querelles qui sûrement auraient surgi à M[adrid] et à Barcelone si on y avait transporté le Conseil. Je dois vous dire qu'Alerini qui était le directeur de *La Federación* de Barcelone a été obligé de donner sa démission et s'est retiré du journal. Si j'étais à Barcelone, j'apprendrais de jolies choses sur Bak[ounine], mais ce[ll]es que je sais déjà sont suffisantes pour embêter le gros homme.

Vous avez dû lire ma correspondance ⁴, et la réponse de la Fédér-

1. Une côtelette. (N. R.)

2. Ces deux lignes de la main d'Engels. (N. R.)

3. Le congrès de Saragosse avait décidé que le Conseil fédéral de la région espagnole serait transféré à Valencia. L'expression « conseil général » est évidemment un lapsus. (N. R.)

4. Il s'agit de la deuxième correspondance sur le congrès de Saragosse parue dans *La Liberté* (de Bruxelles) du 5 mai 1872 (p. 2/II-3/III). C'est de cet article qu'il a été question dans la lettre 10 d (cf. p. 462). (N. R.)

ration jurassienne ¹, cela prouve que le coup a porté. Ici à Madrid ils ont reçu le journal de Genève avec une lettre, probablement on a dû en faire de même à Séville et B[arcelone]. Morago était furieux, mais n'a pu rien dire; il a tempêté en petit comité, m'a envoyé à tous les diables, mais tout s'est borné là. Ni la *Razón*, ni *La Federación* ne souffleront mot d'après Mesa; ce qui serait me donner complètement raison. — Je vous envoie ci-inclus une lettre que je vous prierai de faire parvenir à *L'Égalité* ² de G[enève]; n'ayant pas l'adresse secrète de là-bas, j'ai peur que la poste ne fourre son nez dans mon enveloppe. Vous prierez à Outine d'en faire tirer un exemplaire et de l'envoyer officiellement et en mon nom au *Bulletin* du Jura. (Dites-lui aussi de nous envoyer le journal que nous ne recevons plus ici depuis des mois; qu'il envoie plusieurs exemplaires de ma lettre.) — J'ai envoyé une autre copie à *La Liberté* dans laquelle je dis ceci :

Citoyen directeur,

Le dernier numéro de *La Liberté* ne contenait pas ma troisième correspondance sur le C[ongrès] de S[aragosse] ³; elle a dû être égarée à la poste; j'aime mieux croire cela que de supposer que vous ne l'avez pas insérée parce que ma seconde avait déplu aux membres de l'Alliance; si cela était, vous me donneriez une piètre idée de la liberté que vous laissez à vos correspondants alors même que, n'émettant pas leur opinion personnelle, ils racontent des faits *indéniables* et dénoncent ouvertement des hommes qui par leurs menées souterraines à Barcelone, à Madrid, et en d'autres villes d'Espagne et même de Portugal ont voulu désorganiser l'Int[ernationale] que vous dites défendre.

En tout cas ayant envoyé à Genève le nom de votre correspondant ⁴ avant de l'en avoir averti et votre correspondant ayant été personnellement attaqué pour sa lettre publiée dans votre journal,

1. Dans son numéro 6 du 10 mai 1872, *Le Bulletin de la Fédération jurassienne* (p. 3/II-4/I) commente les articles de *La Liberté* et dénonce les intrigues en Espagne du gendre de M. Marx. (N. R.)

2. Cette lettre, datée : Madrid, 17 mai 1872, paraît dans *L'Égalité* du 1^{er} juin 1872 (p. 4/II-III), précédée d'une note de la rédaction. Elle sera reprise par *Le Bulletin de la Fédération jurassienne*, n^o 10/11, du 15 juin 1872 (p. 8/9). (N. R.)

3. En effet, le numéro 19 de *La Liberté* du 12 mai 1872 ne comporte pas de correspondance sur le Congrès de Saragosse. Elle paraîtra dans le numéro du 19 mai (p. 4/II-V). Par contre le journal ne publiera pas la lettre de Lafargue. (N. R.)

4. Dans la note précédant la lettre de Lafargue, la rédaction de *L'Égalité* dit en effet : « *Le Bulletin* a jugé loyal de dénoncer le citoyen Lafargue qui a été poursuivi en France et que le gouvernement espagnol ne demande pas mieux que d'extrader. » (N. R.)

vous lui ouvrirez de nouveau vos colonnes pour lui permettre de se défendre. Un journal bourgeois ne me contesterait pas ce droit.

Salut et égalité.

Si ma lettre est publiée par *La Liberté* il y aura du bruit dans Landerneau ; et je pense qu'elle fournira matière à discussion que je pourrai continuer dans *L'Égalité*. Je serais bien content si je pouvais forcer les Bakounistes espagnols à se montrer ici ; je me chargerai de faire ce qu'ils n'ont pas osé faire au congrès, je les démasquerai et je leur ferai perdre toute influence, mais cela arrivera tôt ou tard.

Je n'ai pas reçu de réponse de Paris ; d'où proviendrait ce silence ?

Qu'avez-vous décidé avec Serrailier ? J'ai envoyé à Valencia copie de votre lettre, au sujet des trade-unions de Lancashire.

Envoyez à l'adresse suivante les règlements anglais :

Claudio Solanes,
Plaza del Pueblo No. 17. — Cadix.

La fédération de Cadix est excellente, il y a beaucoup de mouvement là-bas. Vous feriez bien d'écrire un petit mot à Solanes ; il comprend l'anglais et parle très bien le français.

Il faudrait que le prochain Congrès fût en Angleterre, les Bakounistes y seraient coulés avant de paraître. Vous pourriez prendre pour prétexte les persécutions, et la nécessité d'entrer en contact avec les trade-unions pour les faire devenir International. Auparavant vous pourriez passer une note consultative aux fédérations. Manchester serait préférable, les Français y étant moins nombreux.

Comment se sont arrangées vos dissidences avec les branches, semi-branches et ramcaux français ; êtes-vous en paix avec tous les Communeux ¹, Vésinier et Vermersch exceptés !

La machine sur Cochrane ² est magnifique, nous l'avons toute traduite pour *La Emancipación* ³.

1. Ils'agit des organisations créées au nom de l'Internationale par un certain nombre de réfugiés de la Commune qui, souvent, n'avaient rien à voir avec l'A. I. T., notamment la section française de Londres de 1871. Elles eurent un certain nombre de démêlés avec le Conseil général contre lequel elles menèrent des attaques inspirées des mots d'ordre de Bakounine. (N. R.)

2. A la séance des Communes du 12 avril 1872, le député conservateur Cochrane fit un discours injurieux contre l'activité politique de l'Internationale. Il l'accusait notamment d'avoir donné l'ordre d'assassiner l'archevêque de Paris et d'incendier la ville, et demandait qu'on interdît l'activité du Conseil général à Londres. A la séance du 16 avril du Conseil général, Marx lut une résolution de protestation éditée en tract le 17 avril et publiée dans la *Eastern Post* du 20 avril 1872 (p. 5/IV-V) et dans l'*International Herald* du 27 avril 1872 (p. 5). (N. R.)

3. *La Emancipación*, n° 49 du 18 mai 1872, p. 2-3. (N. R.)

Je reviens à mon idée, je crois qu'il serait de la dernière importance, ce bulletin; on donnerait un compte rendu de la séance du Conseil; et un mouvement ouvrier international, et on ne dirait pas un mot de doctrine. Ce bulletin en français et envoyé à toutes les fédérations et à toutes les sections assurerait l'influence du Conseil, sans qu'il ait besoin d'émettre des théories.

Tout va de mal en pis ici; comme Amédée reste sur le trône, est un phénomène d'équilibre instable des plus extraordinaires, mais ça finira mal. Le parti républicain vient de se suicider avec son dernier manifeste. On croit ici qu'il obéit à un mot d'ordre venu de Paris et donné par Gambetta et Thiers: ainsi s'expliquerait le dernier voyage de Castelar.

Le petit va mieux depuis une semaine.

Amitiés à Madame, ma femme fait les amitiés à toute votre famille.

TOOLE.

J'enverrai des correspondances et des articles à *L'Égalité*.

10 f. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 29 mai 1872.

P. Lafargue. Bkn 9 june ¹.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre du 23, deux numéros de *L'Égalité* et du *Daily News*, avec trois comptes rendus du C[onseil] G[énéral] et un extrait de la *G[azzettino] Rosa*. Je publierai la lettre de Liebknecht avec quelques réflexions.

Il serait très utile d'avoir des renseignements détaillés sur l'affaire américaine ². Si vous croyez que nous pourrions les publier, envoyez-les-nous; et nous les porterons à la connaissance

1. Ces deux lignes de la main d'Engels. (N. R.)

2. La section 12 de New-York avait constitué un conseil fédéral dissident avec la section 9. En fin de compte, ce conseil s'effondrera et tombera dans une ridicule candidature de M^{me} Woodhull à la présidence des États-Unis. (N. R.)

des Espagnols, en leur disant que l'Alliance entre les Jurassiens et les dissidents américains est faite. C'est une bonne manière de tuer les Jurassiens ici. Ceci avec votre circulaire que nous traduirons immédiatement, fera beaucoup de mal. *La Federación* ayant été suspendue ¹, *La Emancipación* et *La Razón* sont les deux seuls organes qui restent. Notre influence va encore augmenter. *La Razón* ne circule guère qu'à Séville.

Vous me dites de rassembler les pièces et documents; malheureusement les seules pièces que je pourrais avoir sont : 1^o la Circulaire que Mora, Mesa, Pagès, Iglesias, etc., vont lancer, dissolvant l'Alliance; et 2^o les statuts de l'Alliance que l'on a promis de me procurer; mais je crois ces pièces suffisantes. Tout ce que je sais a été obtenu péniblement arrachant un bout de confiance par-ci, un autre bout par-là : il n'y a pas de personne au monde plus méfiante qu'un Espagnol. Quelques Espagnols, peut-être, s'il le fallait signeraient une pièce convenante qu'ils m'ont dit, mais je ne recourrai à ce moyen qu'en dernier lieu. Ce que je voudrais, c'est voir les Bak[ounistes] nier les faits que j'avance, alors je citerai les faits et les noms; et personne ici n'osera protester contre mes assertions. Aussi si les Jurassiens répondent à ma lettre, ce qu'ils seront obligés de faire, je raconterai les faits que je connais d'ici, et citerai les noms et les circonstances dans lesquels ils se sont produits, et personne ne soufflera mot. De cette façon ma correspondance pourra servir de document.

L'Int[ernationale] a été fondée ici en Espagne par Fanelli, et Garrido, qui étaient en relation avec B[akounine]. — Fanelli a prêché ici la théorie de l'abstention, et il est aujourd'hui député à la Chambre italienne, où il a présenté dernièrement un vote de reconnaissance pour Mazzini ², l'ennemi de l'Int[ernationale]. Cependant il faudrait laisser de côté Fanelli que beaucoup aiment personnellement ici et ces diables d'Espagnols attachent beaucoup de prix aux liaisons personnelles. Dans le premier temps, il y avait ici une section avec un président, nommé Jalvo. De Genève il est parti des cartes d'affiliation, quelques-unes portées par Gomez, secrétaire de l'Alliance à Genève, il ne faudrait pas non plus nommer celui-ci; s'il était à Madrid, par lui je saurais beaucoup de choses. Morago et Cordova y Lopez, rédacteur du *Combate*, ont reçu de ces cartes d'affiliation. Morago, qui est une bête, a cru que c'était un signe extraordinaire de distinction qu'il avait reçu, il la montrait à tout le monde, quoique cependant il eût reçu la recommandation de tenir cet honneur secret. Ceci amena de la jalousie,

1. *La Federación* de Barcelone, qui était influencée par les Bakounistes, avait été suspendue le 19 mai 1872 par décision du gouverneur. Son dernier numéro (145) paraît le 26 mai 1872. Puis paraît *El Trabajo*, et *La Federación* reprend avec le numéro 150, le 30 juin 1872. (N. R.)

2. A l'occasion de la mort de Mazzini, survenue le 10 mars 1872. (N. R.)

Jalvo donna sa démission de président et quitta l'Int[ernationale], disant qu'il ne voulait pas faire partie d'une société au dedans de laquelle se constituait un groupe chargé de la mener. A partir de ce moment, l'Alliance prit un caractère tout à fait secret. Comme B[akounine] est très paresseux, ce qui s'est fait ici en Espagne n'a aucun rapport avec ce qui se faisait à Genève. Mora, Tomas de Palma, Lorenzo, Farga de Barcelone, etc., eurent en constituant une société secrète ici une idée excellente quoique un peu mystique : ils voulaient constituer un corps d'hommes les plus intelligents, les plus énergiques, qui devaient être les propagateurs, les défenseurs de l'Int[ernationale], etc., en cas de dissolution, qui devaient toujours rester unis et la reconstituer. Tomas, un garçon de vingt-deux ans, très énergique et très intelligent, proposait même que chaque membre écrivit une histoire de sa vie, qui serait envoyée aux autres membres, qui devraient en prendre connaissance pour savoir à qui ils avaient affaire. Ce seul fait vous prouve que c'était plutôt une *fraternité* qu'on voulait fonder ici. Mais à partir de la conférence de Londres cela changea. B[akounine] fit circuler partout qu'il avait été calomnié. Le pauvre Lorenzo était abasourdi ; il disait que, « si, c'était vrai ce que l'on avait dit de B[akounine], c'était la plus grande canaille du monde », mais il en doutait et c'est son hésitation ici qui a permis aux Bak[ounistes] d'agir. Je ne sais rien de ce qui s'est passé à Barcelone, aussi je n'en parle pas.

Morago, qui n'avait pas été nommé du C[onseil] féd[éral], était furieux ; il s'empessa de saisir ce prétexte pour attaquer le Con[seil] féd[éral]. — Dans le Cons[eil] féd[éral] nommé à Valence étaient plusieurs membres qui n'appartenaient pas à la société secrète ; entre autres le père Saenz, un commis, bûcheur, silencieux, dévoué, mais de peu d'intelligence. Morago accusa les autres membres du Conseil d'avoir ouvert la société secrète à de telles gens, ce n'était qu'un prétexte, car dans la société secrète se trouvait un certain Oliva, ancien toréador, capable de donner des coups de couteau, mais plus stupide que les taureaux auxquels il y a quelque temps encore il plantait des banderilles. C'est à partir de ce moment que je calcule que Morago a dû entrer en correspondance suivie avec le gros pape de Locarno. C'est alors qu'il émit la théorie que la société secrète devait être très restreinte, qu'il fallait qu'un ou deux de ses membres se trouvassent dans tous les conseils de l'Association, mais sans en révéler l'existence aux autres membres, qu'ils devaient diriger, et ils devaient rendre compte de leur action aux autres membres de la société secrète. Il y eut des disputes et Morago déclara abandonner la société secrète espagnole pour ne faire partie que de l'Alliance de Genève, de laquelle il recevait des *monita secreta* ¹ où était exposée la théorie du dualisme.

1. Instructions secrètes. (N. R.)

Ces lettres étaient écrites tout entières de la main du Pape. Plusieurs témoins, entre autres Mesa, pourront affirmer les avoir lues¹; et c'est ce que je voudrais leur faire avouer publiquement. Le Cons[eil] féd[éral] fit alors une circulaire privée dont je n'ai pas eu connaissance, dans laquelle il dénonçait Morago et ses tendances; en réponse, le Cons[eil] féd[éral] reçut de Portugal des lettres précieuses, car il paraît que la même difficulté ait existé là-bas. Avant de quitter le continent, je passerai par Lisbonne et tâcherai d'avoir des détails circonstanciés. La lutte a été dès lors déclarée. Morago, je crois, a alors constitué véritablement l'Alliance pour faire contrepoids. Il vit dans une équivoque; il parle aux membres de la société secrète au nom de leur société, pendant qu'il organise la véritable Alliance. C'est cette équivoque qui lui a donné de la force ici. Cependant il n'a pu recruter des membres de la nouvelle Alliance qu'à Sevilla, Malaga, qui joints avec les nouveaux et anciens éléments de Barcelone (Alerini, Viñas, etc.) ont formé une sous-société secrète, ayant la prétention de diriger l'Association de l'ancienne société secrète. De tout ceci je n'ai aucune preuve matérielle, je n'ai que des faits connus parfaitement ici, que jamais ils n'oseront nier; c'est pour cela je crois qu'il faut que je dénonce ces faits avant le congrès, pour que mes dénonciations, qu'on n'essaiera peut-être même pas d'attaquer ici, soient considérées comme vérités acquises².

Dans vos lettres avec le Cons[eil] féd[éral] soyez très prudent, il y a, je crois, un ou deux membres de l'Alliance de Genève; et presque tous appartiennent à l'ancienne société secrète; mais Lorenzo, Montano et Tomas sont des garçons intelligents et dévoués à l'Association. Communiquez en français avec Lorenzo, et de votre lettre il en fera après l'usage qu'il jugera convenable.

A propos du *Pensamento Social* de Lisbonne, j'oubliais de vous dire que le premier article du premier³ numéro n'est pas de moi, mais d'un nommé Tedeschi, ou Quintal, un garçon très intelligent et très dévoué. En Portugal ils sont très intelligents malgré leur proudhonisme. Vous avez dû lire le curieux article d'un des numéros précédents, où à propos des impôts qui pèsent sur la propriété foncière⁴ était exposée et expliquée la lutte des classes. Comme vous le dites très bien, il y a ici un grand fanatisme de classe. Il

1. Mesa fera en effet une déclaration dans ce sens au congrès de La Haye (cf. *L'Alliance...*, p. 32). (N. R.)

2. Tout ce récit correspond assez exactement à celui qui est fait dans la brochure *L'Alliance...*, au chapitre « L'Alliance en Espagne » (p. 30/40). (N. R.)

3. Ou du dernier? Ce serait plus cohérent, puisqu'il est ensuite question des « numéros précédents ». *O Pensamento Social* paraissait depuis février. (N. R.)

4. Cet article intitulé : « A propriedade agricola e o imposto », paru dans le numéro 11 de mai 1872 (p. 1), est de Lafargue. (N. R.)

faut entendre les Catalans dire burgues pour avoir une idée de ce fanatisme. C'est ce sentiment qui fait notre force ici, car dans des pays comme l'Aragon, la Manche, où les clans sont à peine délimités, nous ne vivons cependant que par ce sentiment de haine. Ce sentiment les préservera de tout proudhonisme (je traduirai votre article du *Volksstaat* ¹). Vous avez dû lire dans *La Emancipación* le petit article à l'adresse des Jurassiens; et dans le *Pensamento* l'article consacré à l'organisation ².

J'ai oublié de vous dire que le *Condenado* ³, dont je vous ai envoyé quelques exemplaires il y a quelque temps, était dirigé par Morago et approuvé par B[akounine]; il y a une lettre à ce sujet. Dans la rédaction du *Combate* se trouvait Estebanez, rédacteur du *Combate*, candidat nommé aux dernières élections, et membre du directorio républicain; de plus un certain Anher, diputado provincial (conseiller général) est aussi avec Morago, de plus Quiñones, rédacteur du *Combate*, membre du Conseil local de Madrid, est aussi avec Morago; je ne sais s'ils sont régulièrement de l'Alliance, mais je les accuserai d'en faire partie, il y a donc là tout un petit clan d'aventuriers politiques que l'on peut accuser d'avoir voulu faire servir l'Int[ernationale] à leurs fins personnelles. Par les nouvelles que nous avons reçues de Jerez, et de l'Andalousie, nous savons que Lostau du *Combate*, et de l'Int[ernationale] et probablement de l'Alliance a voulu faire là-bas un usage un peu sale de l'Int[ernationale]. En ce moment-ci, le parti républicain est complètement discrédité, les meilleurs éléments passent dans nos rangs. Les aventuriers politiques savent qu'il n'y a pas moyen de s'emparer de l'Int[ernationale] en Espagne grâce à son organisation; ils essaient et essaieront de constituer un nouveau parti socialiste, en s'annonçant comme les hommes d'action du mouvement. Morago doit être dans le plan: en tout cas on peut l'en accuser; ses paroles et ses actions coïncident admirablement à ce plan bourgeois.

Lorenzo vous a-t-il écrit à propos des manufacturiers? Avez-vous envoyé à Cadix les statuts anglais?

Dites à Mohr que j'ai payé l'éditeur. L'enfant va mieux; nous avons beaucoup d'espoir, depuis longtemps son mieux ne s'est pas prolongé aussi longuement.

Avez-vous reçu *El eco de los trabajadores* avec un article basque: « Le Gil Blas », où se trouvait un article de Roberto, l'auteur de ces charmants vers sur l'Int[ernationale].

1. On peut supposer qu'il s'agit de l'article: « Le Congrès de Sonvilliers et l'Internationale » publié dans le *Volksstaat* du 10 janvier 1872. (N. R.)

2. Cet article de Lafargue, intitulé: « Organização », avait paru dans le *Pensamento Social*, n° 3, de mars 1872. (N. R.)

3. *El Condenado* se fonda à Madrid en février 1872 lorsque *La Emancipación* devint ouvertement anti-bakouniniste. (N. R.)

Écrivez-moi vite au sujet du scandale aux États-Unis; si l'on peut les publier, envoyez les détails.

Avez-vous reçu ma correspondance pour *L'Égalité*? Je compte envoyer un travail d'assez longue haleine à *La Liberté* sur les causes du 18 mars. Je connais particulièrement H. Denis.

Nous attendons les résolutions du Congrès belge pour lancer notre plan d'organisation.

Laura vous fait ses amitiés ainsi qu'à Madame.

Tout à vous,

TOOLE.

N'oubliez pas d'envoyer au Conseil féd[éral] officiellement votre réponse aux Jurassiens.

Je viens de lire à l'instant le compte rendu du Congrès belge ¹. Décidément les Belges sont triomphants; supprimer le *Conseil général*! Rien que cela! et le Conseil fédéral belge se transformant en Conseil général pour la France; c'est plus fort que les Juras-siens. Est-ce que De Paepe a pu signer ce projet, qui même en Belgique n'a pu passer? Nous allons l'attaquer.

Vous avez vu l'entrefilet de *La Liberté* ². Comme je m'y attendais, ils n'ont pas eu le courage de m'attaquer ouvertement, mais ils l'ont fait en dessous. Je m'en vais écrire une lettre à *La Liberté*, très modérée pour qu'elle puisse être insérée; mais où je les mettrai au défi de m'attaquer en Espagne.

Ne jugez-vous pas qu'il serait utile que le Conseil général répondît quelque chose à la stupéfiante réforme belge?

1. Le Congrès belge s'était tenu les 19 et 20 mai, mais n'avait pas en réalité réussi à discuter le projet de réforme des statuts de l'Internationale. Un nouveau congrès extraordinaire aura lieu le 14 juillet. Lafargue fait ici allusion au projet de statuts qui avait été publié par le congrès. (N. R.)

2. *La Liberté* du 26 mai avait publié (p. 4/III) une protestation d'un correspondant de Séville au sujet de la partialité des comptes rendus du congrès de Saragosse. La rédaction, prenant une position tout à fait réservée, s'abritait derrière l'impossibilité où elle était de vérifier les faits avancés par Lafargue. (N. R.)

10 g. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, le 1^{er} juin 1872.
P. Lafargue. Bkn 9¹.

Mon cher Engels,

Enfin ils se sont décidés à m'attaquer, il leur a fallu du temps et de la réflexion; mais cela va leur coûter cher. Je découvrirai le pot aux roses. Ci-inclus je vous remets la lettre que j'envoie aujourd'hui même à *La Razón* de Séville. Faites-la passer à Outine pour qu'il la publie dans *L'Égalité*, dans le cas où les Jurassiens publieraient la lettre de Soriano et de Muñoz contre ma correspondance.

Le projet belge est la chose la plus magnifique que vous eussiez pu rêver. Cette suppression du Conseil général est étourdissante. L'idée doit venir de Bakounine, qui ainsi voulait ne laisser en pied que son Conseil fédéral jurassien qui aurait joué le rôle du Conseil général. Nous avons ici beaucoup ri du projet belge, et nous comptons nous en moquer avec tout le respect dû à la majesté belge. *La Emancipación* va faire un plan d'organisation générale, qu'elle va publier sur une feuille détachée et envoyer à toutes les fédérations; ce sera un peu différent du projet belge.

Je crois que le projet belge est la mort de Bakounine.

Il a dû vous étonner de voir le *Bulletin du Jura* publier triomphalement une lettre de Lorenzo³, en voici l'explication, le nouveau Conseil a dû répondre à toutes les fédérations dont il avait reçu des lettres pour le Congrès et comme il avait reçu deux lettres du Jura, il devait répondre au moins à une.

Le travail sur la propriété présenté au Congrès de Saragosse sera publié dans une brochure et peut-être dans *La Emancipación*. Je le traduirai en français.

Est-ce que par hasard dans quelque recoin assombri par les nuages de la métaphysique se trouve en Allemagne un philosophe nommé Krause³, c'est ici le grand homme du moment, on est

1 Ces deux lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

2. Le *Bulletin de la Fédération jurassienne*, n° 7, du 15 mai 1872, publie (p. 1/I) une lettre de Lorenzo accompagnant les résolutions de Saragosse. (N. R.)

3. Il s'agit du philosophe Karl Krause, mort en 1832, qui voyait le but de l'évolution de l'humanité dans une alliance universelle. Exprimés dans une langue obscure, ses idées furent diffusées notamment en Belgique, en Espagne et en Amérique latine par ses disciples. (N. R.)

krausiste ou l'on n'est rien ? Hegel est à peine connu de nous ; je ne dis pas différemment parce que les Espagnols lisent encore moins que les Français, 1^{er} prix d'omniscience. Quelques détails sur Krause.

Quand Mesa a lu le projet belge, il était indigné, il voulait qu'on le traitât d'avorton ridicule dans *La Emancipación*.

10 h. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Je vous envoie la copie de la Circulaire¹ qui sera lancée demain ou après-demain. Sous peu je vous en enverrai sous pli chargé une copie officielle signée par tous les membres.

Compañeros de la seccion de la A... de Lisbonne² ?

La sección de la A... de Madrid ha resuelto disolverse y al propio tiempo os aconseja que hagais vosotros lo mismo, porque en nuestro

1. Cf. lettre 10 f, du 29 mai 1872, p. 467. (N. R.)

2. Traduction :

Camarades de la section de l'A... de Lisbonne,

La section de l'A... de Madrid a décidé de se dissoudre, et en même temps elle vous conseille d'en faire autant parce que, à notre avis, ainsi le demande la cause du prolétariat, que pour notre part nous avons défendu, nous défendons et nous défendrons toujours.

Voici les principales raisons qui nous déterminent à agir ainsi :

1^o L'Alliance s'est écartée du chemin où nous avions cru la voir lors de ses premiers pas dans notre région ; elle a faussé l'idée pour laquelle nous l'avions créée, et au lieu de faire intimement partie de notre grande Association, d'être un élément actif qui impulse les différents organismes de l'Internationale, les aidant et favorisant leur développement, elle s'est au fond séparée du reste de l'Association, pour devenir une organisation à part, pour ainsi dire supérieure, à tendances dominatrices, introduisant ainsi la méfiance, la discorde et la division dans notre sein.

Deux faits, seulement, nous convaincront de la vérité de ce que nous affirmons : l'abandon où on a laissé le précédent Conseil régional dans les circonstances difficiles qu'il a traversées. Et l'attitude que l'A... a adoptée au congrès de Saragosse, n'y apportant ni solution ni idée, mais au contraire faisant obstacle aux importants travaux dont le congrès était chargé.

concepto así conviene a la Causa del proletariado, que por nuestro parte hemos defendido, defendemos y defenderemos siempre.

Las principales razones que para tomar esta determinación hemos tenido son las dos siguientes :

1º La Alianza se ha desviado del Camino en que nosotros habíamos creído verla desde sus primeros pasos en nuestra región; ha falseado el pensamiento que entre nosotros le dió vida y en vez de ser una parte íntima de nuestra gran Association, un elemento activo que impulsase a los diferentes organismos de la Internación ayudándolos, y favoreciendo su desarrollo, se ha separado en el fondo del resto de la Asociación, ha venido a ser una organización a parte casi superior, y con tendencias dominadoras, introduciendo de este modo la desconfianza, la discordia y la división en nuestro seno.

Sin mas que citaros dos hechos ós convenceréis de la verdad de lo que afirmamos : el abandono en que se dejó al Anterior Consejo regional en las difíciles circunstancias por que atravesó y la conducta que la A... observó en el Congreso de Zaragoza, no aportando a el ninguna solución, ninguna idea antes por el contrario sirviendo de remora y obstáculo a los importantes trabajos encomendados al Congreso. La A... ha cometido también una falta grave no practicando la organización acordada en Valencia, en la cual iba envuelto el verdadero pensamiento de la A...

L'A... a commis aussi une faute grave en ne mettant pas en application les principes d'organisation adoptés à Valence, principes qui contenaient l'essence même de l'A...

2º La deuxième raison que nous avons de nous dissoudre est la suivante : à Madrid l'A... a cessé d'être un secret, comme vous le savez par la circulaire que nous vous avons envoyée en février dernier ; nous croyons savoir qu'il en est de même dans d'autres localités. Comme vous le comprendrez, cette raison suffirait pour justifier notre décision.

A tout cela n'a pas peu contribué le manque absolu de caractère chez de nombreux membres qui, au lieu de s'occuper de remplir leurs obligations, se sont laissé entraîner par la passion, les sympathies ou par quelque autre sentiment personnel.

Nous pensons, nous, que nous pourrions réaliser largement, dans notre grande organisation ouvrière, l'idéal qui nous poussa à faire partie de l'Alliance ; c'est pourquoi nous n'avons plus qu'une demande à vous faire : aidons tous le Conseil régional dans les circonstances critiques que nous traversons, et nous pourrions encore corriger beaucoup de fautes commises !

Salut et émancipation sociale.

Ont signé : ANGEL et FRANCISCO MORA, MESA, CALLEJA, SAENZ, PAULY, IGLESIAS, PAGÈS (membres du précédent Conseil régional), CASTILLON (membre de la Fédération de Madrid).

Madrid, le 1^{er} juin 1872.

2º La segunda razón que tenemos para disolvernó es que la A... en Madrid ha dejado de ser un secreto como sabeis por la circular que os dirijimos en el mes de febrero ultimo, y tenemos entendido que en otras localidades ha sucedido lo propio. Como comprendereis esta razón bastaría para justificar nuestra determinación.

A todo esto ha contribuido no poco la falta absoluta de carácter en muchos individuos, que en lugar de atender al cumplimiento de sus deberes, se han dejado arrastrar por la pasión, por las simpatías ó por cualquier otro sentimiento personal.

Nosotros creemos que el pensamiento revolucionario que nos llevo a formar parte de la Alianza podremos realizarlo ampliamente dentro de nuestra gran organización obrera; por lo cual solo nos resta hacerós una petición: que todos ayudemos al Consejo Regional en las críticas circunstancias por que atravesamos y todavía podremos enmendar muchas de las faltas cometidas.

Salud y emancipación social.

Han firmado :

ANGEL y FRANCISCO MORA, MESA, CALLEJA, SAENZ, PAULY, IGLESIAS, PAGÈS (miembros del anterior consejo regional), CASTILLON (miembro de la federacion madrilená).

Madrid, 1º de junio de 1872.

Il faut vous dire que c'est ma correspondance, mon affaire avec *La Razón* qui les ont déterminés à faire une circulaire aussi carrée. Ils ont voulu y jeter les éléments de leur défense, car eux-mêmes ils ont peur d'être accusés par la classe ouvrière espagnole, pour avoir fait partie de cette société secrète. Vous allez voir quelle belle danse il va y avoir en Espagne!

Le *Combate* dans son numéro d'hier commence à nous attaquer, moi spécialement, l'attaque n'est pas franche. Depuis quelque temps le grand crime de *La Emancipación* est d'être communiste, d'être sous l'influence du gendre de K[arl] M[arx]. Le *Combate* attaque le communisme et l'assimile au jésuitisme. Dans notre prochain numéro nous leur lâcherons un chien de notre chienne. Dans ce dernier numéro il y en avait un qui a dû leur mordre les mollets — il portait le titre: *Hablamos claro* et s'attaque spécialement à Lostau, Quiñones, et autres rédacteurs du *Combate* et membres de l'Alliance, de l'Int[ernationale] de la *Commune révolutionnaire de Madrid*. Cela va les enragér et ils vont faire des bêtises.

Il paraît qu'à la *Conférence de Valence* où fut décidé que Lorenzo devait être envoyé à Londres pour assister à la Conférence, Mora s'opposait à l'envoi d'un délégué, parce qu'il manquait des fonds; mais Farga de Barcelone, délégué au Congrès de Bâle, insista pour

qu'on envoyât un délégué pour surveiller les tendances réactionnaires du Conseil général et les dénoncer. Bakounine lui avait fait croire que parce que le Conseil général s'était opposé au vote sur l'héritage il était réactionnaire. Farga est cependant un très bon élément. Vous le voyez, dès Bâle on commence à saper.

Ne publiez pas la circulaire que je vous envoie, mais faites-la lire par qui vous voudrez et envoyez des copies à qui vous voudrez. Je crois qu'Outine devrait en envoyer une au Gros Pape de Locarno, ainsi qu'aux Cardinaux de Sonvilliers, cela les distraira un peu. J'envoie une copie traduite aux rédacteurs de *La Liberté* avec quelques réflexions sur le gros Pape et sur le chef-d'œuvre du Congrès belge. On m'a dit que De Paepe s'était admirablement conduit et avait empêché que l'on votât une telle sottise. Si les Jurassiens pouvaient adopter ce projet belge, ce serait plus que beau.

Quand viendra la brochure ¹? Envoyez-moi cinq ou six exemplaires pour les distribuer.

J'oubliais de vous dire que l'Alliance est devenue un crime en Espagne, c'est pour cette raison que l'on a mis tant de temps à m'attaquer et c'est pour cela que Morago ne m'a pas attaqué dans le sein de la Fédération de Madrid, où il a tant d'influence, parce qu'il a peur que je ne découvre le pot aux roses. Demain il y a assemblée générale, pour approuver ou désapprouver les Statuts de la Conférence de Valence, que la fédération de Madrid sous l'influence de Morago n'avait pas voulu reconnaître : je tâcherai d'y fourrer un peu de piment dans la discussion.

Le mieux de Schnaps s'est arrêté.

Amitiés à tous. T[out] à vous.

Madrid, 2 juin 1872.

W. TOOLE.

Madrid 2 June 1872.

P. Lafargue.

Circular de la Alianza.

Bkn. 9².

1. *Les Prétendues scissions dans l'Internationale.* (N. R.)

2. Ces quatre dernières lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

10 j. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 5 juin 1872.

P. Lafargue.

Bkn 27¹.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre bout de lettre, avec le machin du C[onseil] G[énéral]² qui sera traduit et publié dans la prochaine *Emancipación*. Dans la lettre à M^{me} Mohr où je parlais de ma venue à Londres se trouvait la correspondance à *L'Égalité*. Probablement Tussy l'aura envoyée à Outine, informez-vous-en. Dans un ou deux jours j'écrirai une autre, sur les Congrès des Agriculteurs, ouvriers manufacturiers.

Le feu est mis aux poudres ici, les Alliés ne savent plus où donner de la tête. Ils veulent à tout prix flétrir les membres de l'ancien Conseil fédéral, ils ont demandé à Valence qu'on leur envoyât un relevé des comptes de l'ancien Conseil, ce que s'est empressé de refuser le nouveau Conseil, le Congrès seul ayant le droit de demander des comptes; vous le voyez, ce qui se passe à Londres se répète ici. Mais je suis enchanté de cela, car cela me permettra d'attaquer la vie privée de Morago, qui lui-même n'aime pas à rendre des comptes. Mais flétrir l'ancien Conseil n'est pas suffisant, ils sont en train de faire envoyer un vote de censure au nouveau Conseil par la fédération de Madrid; et savez-vous pourquoi? Parce que le nouveau Conseil a envoyé une communication à la dernière *Emancipación* dans laquelle il dit que ceux qui voudront adhérer à l'Int[ernationale] peuvent envoyer leurs communications à ce journal qui se chargera de les transmettre au Conseil fédéral; les *Alliés* voient là dedans une insulte au Conseil local. — Après le Conseil est venu le tour de *La Emancipación*; il y a une demande d'expulsion de tous les rédacteurs, parce que dans le dernier numéro ils ont proposé que l'on ouvrît une enquête sur la

1. Les deux dernières lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

2. Il s'agit sans doute de la déclaration du Conseil général de l'A. I. T. du 20 mai 1872, relative au Conseil fédéraliste universel avec Vésinier, Landeck, etc., qui sera publiée dans *La Emancipación* n° 52 p. 2-3 du 8 juin 1872. (N. R.)

fortune des hommes politiques ¹, ce qui est faire de la politique, c'est-à-dire être réactionnaire, ennemi du prolétariat, etc... Après est venu mon tour, il y a un jury nommé pour me juger et me condamner. On m'a dit que Morago lui-même en fait partie. Y a-t-il assez de micmac ?

C'est lundi prochain que la bombe va éclater. A la réunion je déclarerai ne pas accepter le jury ; mais je ferai toutes les révélations que je pourrai sur l'Alliance et terminerai par la démission de mon titre de membre de la fédération de Madrid, ne voulant pas rester dans une fédération conduite par l'Alliance. Comme ils ne me laisseront jamais dire tout ce que je voudrai, je publierai une feuille contenant tout ce que je sais sur l'Alliance, là j'attaquerai impitoyablement et personnellement Morago, et me servirai de tous les derniers faits comme preuve de ce qu'il veut détruire l'Int[ernationale]. Pour ma brochure, il me faudrait avoir la vôtre, j'ai besoin de bien connaître les origines de l'Alliance pour bien lier les faits, aussi je vous prierai de m'envoyer une épreuve immédiatement ².

J'ai reçu avec votre lettre une de M^{me} Mohr qui nous donne d'intéressants détails sur ce qui se passe à Londres, dans le clan communcux et en Belgique. Je suis heureux que Achille de Paepe a quitté sa tente, les choses vont un peu changer avec sa réapparition. Nous avons reçu la dernière *Liberté* qui parle, elle aussi, de supprimer les conseils fédéraux ; moi avant d'avoir lu le dernier numéro, je leur avais écrit de conseiller au Conseil belge de supprimer les Conseils fédéraux, de dissoudre les sections, pour laisser les prolétariens dans la plus magnifique autonomie devant l'exploitation capitaliste. Ma lettre a dû leur faire gratter le nez, car j'y traitais assez irrévérencieusement le Gros pape ; à qui Hins a dû envoyer une copie, pour porter au prochain congrès comme pièce à l'appui.

L'enfant va mal.

Tout à vous.

P. Toole.

1. *La Emancipación* du 1^{er} juin demandait une enquête « sur la source de la fortune des ministres, généraux, magistrats, fonctionnaires publics, maires, etc., et de tous les hommes politiques qui, n'ayant pas exercé de fonctions publiques, ont vécu à l'ombre des gouvernements, leur prêtant leur appui dans les Cortès et couvrant leur iniquité sous le masque d'une fausse opposition... et dont les biens devaient être confisqués comme première mesure le lendemain d'une révolution ». Voir *L'Alliance*, etc., p. 36. (N. R.)

2. Il s'agit toujours des *Prétendues scissions dans l'Internationale*. (N. R.)

Nous avons lu hier au soir un article de Mora sur le projet belge ; il paraîtra dans la prochaine *Emancipación*¹. Mora est un des meilleurs éléments de l'Int[ernationale], malheureusement il est trop faible. Ce Morago a exercé sur lui l'effet de la tête de Méduse, cela tient à son tempérament nerveux d'une délicatesse extraordinaire. Un voyage en chemin de fer le rend malade à cause du bruit. Il a de grands talents ; il y a quelque temps de cela il ne savait pas lire, et c'est lui qui avec Farga de Barcelone ont fait toute l'organisation espagnole, et c'est lui, Lorenzo et Mesa qui ont fait vivre ici l'Int[ernationale]. Pour l'Int[ernationale] il s'est sacrifié complètement ; il est cordonnier et cordonnier de luxe, les souliers de femmes sont payés ici 15 à 16 pesetas, ceux qu'il faisait lui étaient payés 25 ou 30 pesetas ; il avait une clientèle aristocratique, il a tout quitté pour remplir la charge de secrétaire général, pour laquelle il ne recevait que 3 p. par jour ; et encore pendant de longs mois il a dû vivre de ce que lui donnaient son frère et sa cousine, qui a un culte pour lui. En voici une preuve. Sa cousine est pieuse, et on lui disait que Mora assurait qu'il n'y avait pas de Dieu — « Ce doit être vrai, puisque Francisco le dit. » Il a un grand talent musical, et suivait les cours du Conservatoire, qu'il a dû quitter pour l'Int[ernationale] et c'est cet homme que Morago accusait d'ambition.

Les articles sur l'*Organización social de los trabajadores* sont de V. Pagès, un très bon élément, il est tout jeune, il n'a que vingt-deux ans. C'était un étudiant en médecine, mais s'étant mis avec une femme, il encourut la colère de son père et plutôt que de la quitter, il s'est fait ouvrier cordonnier ; lui, il est très énergique, très intelligent.

Les articles politiques sont de Mesa, un homme qui a pris part à plusieurs soulèvements du parti républicain et qui pourrait jouer un plus grand rôle dans le parti bourgeois s'il le voulait. Il a beaucoup d'expérience et beaucoup d'intelligence et est très énergique.

1. Cet article, intitulé : « El Proyecto Belgo des estatutos générales » parut dans *La Emancipation*, nos 52 et 53 des 8 et 15 juin 1872. Il est reproduit dans *La Liberté*, n° 28, du 14 juillet 1872 (p. 4/I-III). (N. R.)

10 k. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 13 juin 1872.

P. Lafargue.

(Loc. Antrag wegen Alianza.) Bkn 27¹.

Mon cher Engels,

La réunion de lundi a été plus superbe que je n'aurais pensé : je n'ai pas eu besoin de parler, les membres mêmes de l'Alliance se sont chargés d'en révéler les secrets. L'Alliance a été fondée ici par Sentiñon et un nommé Viñas, déjà Fanelli le député italien en avait jeté les premières bases. Les deux Mora, Lorenzo et une foule d'autres bons éléments, qui croyaient que l'Alliance était une société encore plus révolutionnaire que l'Int[ernationale], voulaient la rendre publique et y admettre tous les bons éléments de la classe ouvrière pour y former un corps d'élite : mais Morago et Viñas, venus tout exprès de Barcelone pour la fonder, s'y opposèrent et prétendirent qu'elle devait être secrète. C'est alors que le vieux Mora fit cette déclaration : Si l'Alliance est une société révolutionnaire, j'en ferai partie, mais du jour où elle nuira à l'Int[ernationale], je m'en séparerai et la dénoncerai. Et c'est lui et Pauly qui ont fait à l'assemblée les dénonciations les plus acablantes.

L'Alliance en Espagne est composée en majorité non d'ouvriers, mais de bourgeois. (Sentiñon est médecin, Viñas étudiant, Sorriano professeur de mathématiques, Morago, petit patron, etc.) [Elle] devait diriger l'Int[ernationale], ainsi le Conseil fédéral d'Espagne avant de prendre une décision devait consulter les membres de l'Alliance de la localité, et en avertir tous ceux de la région ; et selon leur approbation ou désapprobation la chose se faisait ou ne se faisait pas. Dans tous les Conseils de l'Int[ernationale] devaient se trouver un ou deux membres de l'Alliance, pour surveiller et diriger les autres. Dans le cas où une proposition était faite par un membre n'appartenant pas à l'Alliance, ceux-ci se réunissaient pour savoir quelle conduite ils devaient tenir. En un mot, il y avait un pouvoir mystérieux, faisant et défaisant tout, et d'autant plus puissant que tout le monde l'ignorait. Ce furent les membres mêmes de l'Alliance qui commencèrent à se révolter

1. Ces lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

contre ce pouvoir qui devenait par trop tyrannique. Le premier acte d'insubordination fut donné par les membres de l'Alliance appartenant au Conseil fédéral, qui crurent qu'ils devaient initier leurs autres camarades aux mystères, et les admettre membres de l'Alliance; eux croyaient que comme ces membres étaient assez bons pour faire partie du Conseil fédéral, ils étaient assez bons pour faire partie de l'Alliance. Morago protesta contre l'introduction de nouveaux venus prétendant que c'était manquer aux principes de l'Alliance; et il se sépara et il forma alors une autre Alliance, qui entra immédiatement en lutte avec l'ancienne, qui vient de se dissoudre à Madrid: c'est alors qu'il commença à entraver le Conseil fédéral, et alla jusqu'à faire expulser six membres de l'Int[ernationale] par la fédération de Madrid; c'est sous son influence qu'il a fait déclarer traîtres les rédacteurs de *La Emancipación* et les a fait expulser; c'est trop long d'entrer dans les misères supportées par ces pauvres diables. Il a accusé Lorenzo et Mora de manger l'argent de l'Int[ernationale], etc.

La séance a duré jusqu'à trois heures et demie du matin. C'est alors que j'ai fait la proposition suivante :

Je demande¹ à l'assemblée que se nombre una comisión encargada de hacer una información sobre la existencia de una sociedad secreta llamada la *Alianza de la democracia socialista* y que tiene su centro en Suiza de donde salen los títulos de afiliación, las consignas y las instrucciones secretas. Esta sociedad, parte de cuyos

1. Traduction :

Je demande à l'assemblée que soit nommée une commission chargée d'enquêter sur l'existence d'une société secrète appelée Alliance de la Démocratie Socialiste, dont le centre est en Suisse, d'où partent les certificats d'affiliation, les consignes et les instructions secrètes. Cette société, dont certains membres appartiennent à l'Internationale, les autres à la bourgeoisie et aux partis politiques, a la prétention d'imposer ses idées à l'Internationale, de lui dicter ses aspirations et de diriger la classe ouvrière d'une manière ténébreuse et vers un but inconnu.

Je demande aussi à l'Assemblée que les personnes chargées de composer la Commission que je propose déclarent devant elle, solennellement et en donnant leur parole d'honneur, qu'elles n'appartiennent pas à l'Alliance.

Je demande en outre que la commission ait le droit de convoquer et d'interroger n'importe quelle personne appartenant à la Fédération de Madrid.

Je demande que la Commission fasse un résumé des déclarations qu'elle aura entendues et le fasse publier dans tous les journaux internationaux de la région, le faisant parvenir en même temps à toutes les fédérations locales et aux autres fédérations régionales, les invitant à faire une enquête du même genre afin d'en finir avec tous ces agissements occultes qui troublent et divisent l'Internationale et tendent à faire de notre association un corps sans cohésion et sans unité pour pouvoir le diriger et l'exploiter mieux encore selon leurs vues et intérêts.

Madrid, 10 juin 1872.

miembros pertenecen à la Int... los otros a la burguesía y a los partidos políticos, tiene la pretensión de suministrar sus ideas à la Int., de marcarle su aspiración y de dirigir la clase obrera de una manera tenebrosa y hacia un fin desconocido.

Pido tambien a la Assamblea que los individuos que hagan de componer la Comision que propongo declaren ante ella solemnemente y bajo su palabra de hombres honrados que no pertenecen à la Alianza.

Pido además que la Comisión tenga derecho a llamar e interrogar a cualquier individuo de la federación madrileña.

Pido que la comisión haga un resumen de las declaraciones que haya oído y que lo mande publicar en todos los periodicos internacionales de la región, enviandolo al mismo tiempo a todas las federaciones locales y a las demás federaciones regionales, invitandolas a praticar una informacion de igual género afin de acabar con todos esos manejos ocultos que turban y dividen la Int... y tienden a hacer de nuestra asociación un cuerpo sin cohesión y sin unidad, para poder dirigirla y explotarla mejor en arreglo a sus miras y intereses.

P. L.

Madrid, 10 de junio de 1872.

Une dizaine de membres de la fédération de Madrid ont donné leur démission ne voulant pas faire partie d'une société conduite par des hommes inconnus et vont fonder une nouvelle fédération¹.

Je ne sais si cette enquête se fera ; mais qu'elle se fasse ou non ce sont des faits acquis, qu'en assemblée générale à Madrid a été dénoncée l'existence de l'Alliance, ses projets et les noms des personnes qui en faisaient partie. Si vous croyez qu'il soit utile avant le Congrès général de publier dans *L'Égalité* tous ces faits, vous pouvez le faire. Vous pouvez traduire et publier in extenso la circulaire que je vous ai envoyée dans ma précédente lettre, ainsi que ma proposition, avec des commentaires. Mais je vous en supplie, hâtez la publication de votre réponse au Jura ; elle nous sera d'une grande utilité ici ; il est bien dommage qu'elle n'ait pas apparu avant le congrès espagnol, elle aurait frappé un grand coup ici ; mais il vaut mieux tard que jamais. Vous avez dû voir dans *La Razón* l'adhésion à la lettre de Sorriano donnée par trois membres du Conseil fédéral, qui appartiennent à l'Alliance. Peut-être serons-nous même forcés de lutter avec le Conseil fédéral d'ici ; mais ici on s'est décidé à aller jusqu'au bout. J'envoie ma proposition aux fédérations de Séville et de Barcelone pour faire rire les Alliés de là-bas.

1. Ils formeront la Nouvelle Fédération de Madrid, qui fut reconnue par le Conseil général de l'A. I. T. *La Emancipación* deviendra l'organe officiel de la Nouvelle Fédération. (N. R.)

Depuis quelque temps l'enfant va bien mal.
Mes amitiés à tout le monde là-bas.

Tout à vous,

P. TOOLE.

P.-S. Si vous faites publier quelque chose sur l'Alliance d'Espagne, dites que l'on m'envoie une dizaine de numéros comme la dernière fois.

Eh bien le fameux congrès de la fédération du Jura a eu lieu¹ ! Leur ardeur a beaucoup baissé.

J'ai traduit et envoyé l'article de Mora sur les Statuts belges à De Paepe lui disant de le faire publier en Belgique². Quel effet a-t-il produit ? *La Razón* prétend que ce projet prueba una vez más el radicalismo que caracteriza a nuestros hermanos belgas³ : ceci veut dire que l'Alliance adopte le projet après l'avoir inspiré.

10 l. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, 1^{er} juillet 1872.

P. Lafargue, Bkn 18⁴.

Mon cher Engels,

Notre pauvre petit Schnaps, après onze mois de souffrances physiques et morales, se meurt d'épuisement⁵ : là est l'explication de la brièveté de ma lettre.

Mesa et Mora sont d'avis que pour l'Espagne vous conserviez la forme privée, la lettre de Bakounine ci-jointe peut vous faciliter une réponse publique que vous enverrez officiellement au C[onseil] féd[éral] pour qu'il la fasse publier dans tous les journaux. — Une lettre de moi aux Int[ernationaux] espagnols qui est sous presse

1. Le Congrès avait eu lieu au Locle, le 19 mai. (N. R.)

2. Cf. note 1, p. 479. (N. R.)

3. Prouve une fois de plus le radicalisme qui caractérise nos frères belges. (N. R.)

4. Ces deux lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

5. Le fils des Lafargue, le petit Étienne, né à la fin de décembre 1868, était le dernier enfant qui leur restait. (N. R.)

suffira pour tuer l'Alliance ici. Elle paraîtra la semaine prochaine; je vous en enverrai immédiatement une épreuve dès qu'elle sera composée.

Au nom du C[onseil] G[énéral] vous devez écrire officiellement à Valence, leur demandant quelle conduite vous devez tenir vis-à-vis de l'Al[liance], en leur disant que par *La Razón* vous savez que au moins trois membres du C[onseil] fédéral appartiennent à l'Al[liance] ¹. Envoyez une lettre chargée et tâchez de les compromettre vis-à-vis de vous. Dans tous les cas, selon Mesa et Mora, le C[onseil] féd[éral] n'osera rien faire pour l'Al[liance] qui est en train de se dissoudre. La section de Cadix a annoncé sa dissolution; celle de Séville aussi; mais il faut se méfier surtout de celle de Séville où il y a des bourgeois. J'ai entre les mains une pièce officielle avec séance du C[onseil] local de Séville m'annonçant la dissolution de l'Al[liance]; si vous en avez besoin je vous l'enverrai. La Circulaire que je vous ai envoyée sera publiée in extenso dans ma lettre avec signature.

Nous garderons pour nous 50 exemplaires des *Scissions*; nous enverrons les autres à Valence, en votre nom.

Amitié à tous.

P. LAFARGUE.

1^{er} juillet 1872.

Nous avons reçu toutes les brochures — elles ont produit bon effet ici.

Tâchez de relier l'Al[liance] avec le C[onseil] fédéraliste de Londres et M^{me} Woodhull ².

10 m. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid, VII-12 1872.

Mon cher Engels,

Envoyez à *L'Égalité* la lettre suivante; vous recevrez en même temps une dizaine de ma circulaire ³; demain je vous enverrai dix

1. Une partie du texte de cette lettre adressée par le Conseil général de l'A. I. T. au Conseil fédéral espagnol est reproduite pages 38/39 de *l'Alliance...* (N. R.)

2. Il s'agit de l'affaire du Conseil fédéraliste universel et de la section n° 12 de New York. Voir à ce sujet les notes 2, p. 477, et 2, p. 458. (N. R.)

3. Il s'agit de la lettre aux Internationaux espagnols dont il est question dans la lettre précédente.

autres. Si vous en aviez besoin de plus, je garderai pour vous une cinquantaine d'exemplaires. Nous n'avons pas encore reçu la *Circulaire privée*. Est-ce vrai que l'on [a] saisi des ballots de votre circulaire à Paris et que l'on ait arrêté des Int[ernationaux] pour cela ? Par la *Federación*¹ vous avez dû voir quel effet elle avait produit ici. L'Alliance se rénove comme un ver coupé; et malheureusement ses hommes tiennent le haut du pavé et sont les seuls qui parlent en Espagne, ce qui illusionne; mais le C[onseil] fédéral, quoique complètement composé d'Alliés ne soufflera pas un mot en public en faveur de l'Al[liance]; tout ce qu'ils pourront faire est ce que Soriano et Morago ont fait, essayer de prouver qu'en Espagne l'Al[liance] avait donné de bons résultats et servi l'Int[ernationale]. Ma Circulaire amènera probablement une déclaration de la sorte; mais jamais l'Int[ernationale] en Espagne ne passera du côté de Bakounine²; la grande masse des Int[ernationaux] est complètement indifférente à ces querelles, auxquelles elle n'entend rien; mais elle tient beaucoup à l'Int[ernationale] et ne nourrit aucun sentiment contre le C[onseil] G[énéral]; la meilleure preuve est qu'une seule fédération, celle de Palme, s'est prononcée pour les Jurassiens. J'ai fait tirer mille exemplaires de ma circulaire que je vais faire distribuer à tous les Conseils et à tous les Int[ernationaux] qui ont le plus d'influence; nous verrons le résultat qu'elle va donner.

Les Alliés de Madrid à conséquence de la Circulaire que vous avez dans les mains dissolvant l'Al[liance] ont fait expulser de la fédération les signataires³, mais ceux-ci ont immédiatement formé une autre fédération et ont demandé au C[onseil] fédéral de dissoudre l'ancienne, trouvée avoir manqué aux statuts et aux devoirs int[ernationaux]; le C[onseil] fédéral comme de juste a repoussé leur demande, mais probablement ne les empêchera pas de se constituer.

C'est le Congrès général qui réglera tout ceci. Que deviennent les Belges? Croyez-vous que ce soit utile que j'aille au Congrès comme délégué? Répondez vite.

Avez-vous reçu la lettre de Mesa?

Mesa est d'avis que vous envoyiez une communication officielle mais amicale au Conseil local de Barcelone et au Conseil fédéral⁴, protestant contre l'article de *La Federación* où il est parlé de *pangermanisme, d'Anglo-Allemands...*

1. *La Federación*, n° 150, du 30 juin 1872. (N. R.)

2. L'histoire a montré combien cette appréciation de Lafargue était erronée. (N. R.)

3. Cf. note 1, p. 473-474. (N. R.)

4. Engels enverra effectivement une lettre en date du 24 juillet 1872 au Conseil fédéral à Valence, déclarant qu'il a en main les preuves qu'il existe au sein de l'Internationale une société secrète dont au moins trois membres du Conseil fédéral font partie et demandant une liste des membres de l'Alliance. (Reproduite dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne* du 15 août 1^{er} septembre 1872, p. 7/II-8/II). (N. R.)

10 m bis. — PAUL LAFARGUE
 AUX RÉDACTEURS DU « BULLETIN
 DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE »

Citoyens,

Je vous remets un exemplaire d'une *lettre aux Internationaux espagnols* où je donne quelques détails sur l'Alliance, que je vous prierai de compléter pour l'édification des membres du prochain Congrès.

En niant l'existence mystérieuse de l'Alliance, vous croyez rendre invisible tout votre travail d'intrigue ; malheureusement en ce siècle pervers on ajoute plus de foi aux documents qu'aux serments des oints sacrés. Une carte d'affiliation de l'Alliance procédant de Suisse a été remise à Madrid à la commission chargée d'informer sur cette société ; j'ai entre les mains une lettre officielle du Conseil local de l'Internationale de Séville, m'annonçant que dans une de ses réunions on donna connaissance du programme et de l'objet de l'Alliance, par la lecture de ses statuts. Pour épargner du travail à l'imagination de votre Saint Père qui canonise tout seul *, je vous dirai qu'au mois de janvier dernier Morago, l'homme de l'Alliance, fit lire dans un café à Mesa, membre du Conseil fédéral espagnol, une lettre écrite tout entière de la main de Bakounine, dans laquelle on expliquait la conduite à tenir vis-à-vis de l'Internationale.

Votre dernier *Bulletin des injures* est précieux, les bourgeois et les policiers pourront y puiser à pleines mains dès qu'il s'agira de calomnier le Conseil général et de poursuivre les Internationaux. Comme hors-d'œuvre, il contient une anecdote sur mon compte de ce cancanier Malon, bien délicate, mais un peu compromettante pour vous ¹. Si à la fin de 1869, Malon, le poète, ignorait l'existence de Karl Marx, on serait tenté de penser que *Marx et le « Conseil général qu'il mène »* n'avaient pas encore fait sentir leur autoritarisme et vous ne voudriez pas faire croire que les autori-

1. *Le Bulletin de la Fédération jurassienne*, n° 10/11, du 15 juin 1872, rapporte une anecdote de Malon, selon laquelle, en lui présentant sa femme, Lafargue lui aurait dit, s'étonnant de lui voir ignorer qui était K. Marx : « Vous ne savez donc pas que c'est Marx qui mène le Conseil général ! » (N. R.)

taires de cette trempe, que vous avez si bruyamment dénoncés à la bourgeoisie et à la police, aient pu cacher leur jeu pendant un temps si long. Peut-être est-ce votre ami Robin, admis au Conseil général vers la fin de 1869, qui y a transplanté l'esprit d'autoritarisme de l'Alliance ? Malon a le malheureux défaut de parler un peu trop ; à Bordeaux, devant Johannard, Prudhomme et moi, il raconta complaisamment les petites intrigues ¹, mises en jeu par lui et ses amis, pour faire inscrire son nom sur les listes de plusieurs comités électoraux. Grâce à ces manèges, Malon fut élu ; et Blanqui, Varlin, Jaclard, etc., obtinrent à peine une trentaine de mille voix.

Les ennemis de l'Alliance font courir le bruit que vous nourrissez le valeureux projet de répondre à la *Circulaire privée* ² autrement que par des injures. C'est là un piège grossier tendu à votre candeur. Laissez-la passer, comme vous avez laissé passer la *Circulaire du Comité Romand* ³ ; ne vous abaissez pas à des réfutations impossibles et oiseuses ; ne parlez plus de métaphysique, de méthode déductive, absolutive, aboutive ; fuyez toute discussion scientifique, là est le danger ! Souvenez-vous de la bécuvine de Votre Infaisible, qui voulant sacrifier aux vanités mondaines, formula un programme théorique et pour le rendre épouvantablement révolutionnaire, il crut devoir imiter M^{me} Goegg, qui demandait « l'égalité politique, économique et sociale des sexes », et proclamer « l'égalité politique, économique et sociale des classes ⁴ ».

Déjouez les plans de ces hérétiques en ne vous départant pas de votre conduite habituelle : insultez, injuriez, calomniez, fussent vos insultes, vos injures et vos calomnies, ne porter du tort qu'à vous-mêmes ; qu'importe, vous aurez accompli votre devoir et obéi aux fatalités de votre nature et de votre position. L'expérience vous a d'ailleurs prouvé que sur ce champ de la pensée que vous

1. On lit dans *Les Prétendues Scissions*, p. 14 (note) : « Savent-ils l'attitude prise par l'adjoint des Batignolles à la veille des élections de février ? A cette époque, B. Malon, qui ne prévoyait pas encore la Commune et n'avait en vue que le succès de son élection à l'Assemblée, intrigua pour se faire admettre sur la liste des quatre comités comme International. Dans ce but, il nia effrontément l'existence du Conseil fédéral parisien et soumit aux Comités la liste d'une section fondée par lui aux Batignolles comme émanant de l'Association tout entière. » Il s'agit des élections à l'Assemblée du 8 février prévue par la Convention d'armistice signée par Jules Favre le 28 janvier 1872. Malon fut élu, puis, au moment de la Commune, démissionna. (N. R.)

2. *Les Prétendues scissions dans l'Internationale*. (N. R.)

3. Il s'agit de la résolution des trente sections de Genève. Voir note 4, p. 435. (N. R.)

4. Lorsqu'elle se constitua comme section de l'Internationale, l'Alliance avait inscrit dans son programme, qui fut refusé par le Conseil général, l'égalité des classes. (N. R.)

avez enclos et où vous avez mis un écriteau disant « *ceci est à moi* », vous êtes invaincus et invincibles.

Salut et persévérance.

Paul LAFARGUE.

Madrid, 12 juillet 1872.

* « Ce qui faisait dire de lui à Bakounine : « *C'est un saint* », c'était son incroyable pureté de cœur, une pureté d'enfant. » (*Bulletin*, n° 7.)¹

10 n. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Madrid Mitte Juli 1872.
P. Lafargue².

Mon cher Engels,

L'affaire de l'Al[liance] prend ici des proportions considérables, il y a un véritable complot dans lequel est entré le C[onseil] féd[éral] ; Lorenzo qui est très faible s'est retiré et a laissé les autres maîtres du terrain ; hier nous avons eu connaissance d'une circulaire privée du C[onseil] féd[éral] du 7 juillet³, qu'il s'est bien gardé de nous envoyer et probablement à vous aussi. Cette circulaire est pour la nomination de délégués, le Conseil propose une cotisation supplémentaire pour l'envoi des délégués ; suivant la somme reçue, elle avertira les fédérations du nombre des délégués qu'elles auront à nommer par scrutin de liste, vous comprenez que c'est l'Al[liance] qui fera l'élection et enverra des alliés avec l'argent des Int[ernationaux] — dans cette circulaire sont copiés les deux paragraphes de *La Federación*, commençant par ces mots : « *Examinando nosotros el Proyecto belga...* », finissant le premier paragraphe par « *a hombre de los más fervientes revolu-*

1. Dans un article nécrologique sur un des fondateurs de l'Internationale en Suisse, le père Meuron, publié par *Le Bulletin de la Fédération jurassienne* du 15 mai 1872 (p. 3/1-4/1). (N. R.)

2. Ces lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

3. La teneur de cette circulaire est donnée dans *L'Alliance...* à la page 38. (N. R.)

cionarios ». Le deuxième paragraphe : « Estos hechos de todos conocidos... tendencias eminentemente nocivas »¹. Nous n'avons qu'un exemplaire de la circulaire, mais vous pouvez la leur demander comme pièce pour le procès de l'Al[liance].

En présence de leur attitude Mesa croit que le Conseil G[énéral] doit agir énergiquement et même provoquer la scission avant le Congrès; mais auparavant il doit écrire au C[onseil] féd[éral] lui disant qu'il connaît tous ses manèges, et qu'il exige le nom de tous les membres de l'All[iance] en Espagne; et leur demande de provoquer une enquête publique sur l'All[iance] pour apporter ces pièces au Congrès général; qu'ils doivent vous répondre par retour du correo²; et que s'ils ne satisfont pas à vos demandes vous les dénoncerez publiquement en Espagne comme ayant manqué aux statuts et comme appartenant à l'All[iance]³.

Ici on est décidé en présence de la situation d'agir énergiquement. Pour parer le coup de la circulaire privée, on va demander à ce que aucun membre de l'Al[liance] ne soit envoyé au Congrès avec l'argent des Internationaux; et pour cela ils sont décidés à publier les noms de tous les membres qui ont appartenu à l'Al[liance].

Avez-vous reçu réponse du C[onseil] féd[éral] à propos de l'Union des ouvriers manufacturiers. Si le C[onseil] féd[éral] n'avait rien fait en ce sens, ce serait une lourde charge qui pèserait sur lui et que vous feriez bien de dénoncer et les accuser d'oublier les affaires de l'organisation pour ne songer qu'aux affaires de l'Al[liance].

La Emancipación attend avec impatience vos articles.

Je crois qu'il vaut mieux publier ma lettre qui non réfutée deviendra un document : n'ayez pas peur on vous enverra d'autres munitions contre l'Al[liance].

Agissez vite et énergiquement.

Amitiés là-bas. T[out] à v[ous].

P. TOOLE.

J'enverrai un extrait de ma lettre à *La Liberté*.

Nous partirons pour Lisbonne cette semaine; nous prendrons le bateau pour le Nord, j'irai au Congrès.

Le *Condenado* ne répond pas un mot à ma lettre, mais l'appelle une credida dosis de venenosa baba⁴.

1. « Examinant le projet belge... », finissant le premier paragraphe par « homme des plus fervents révolutionnaires ». Le deuxième paragraphe : « Les faits connus de tous... tendances éminemment nocives. » (N. R.)

2. Par retour du courrier. (N. R.)

3. Les indications sont dans les grandes lignes celles de la lettre d'Engels au Conseil fédéral de Valence du 24 juillet 1872. (N. R.)

4. Une dose accrue de have empoisonnée. (N. R.)

100. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Lisboa, 8 Aug. 72.
P. Lafargue¹.

Mon cher Engels,

Il y a huit jours que Laura et moi, nous sommes en Portugal, le voyage a été un peu long, un peu chaud, un peu pénible; trente heures de chemin de fer avec une chaleur capable de faire éclore des poux sur un morceau de verre. Heureusement que nous avions acheté une immense sandia (melon d'eau) pesant 18 livres, qui nous a désaltérés dans le désert de la Mancha, patrie des Donquichottes et des moulins à vent. Une fois à Lisbonne nous nous sommes trouvés très bien; à cause de la mer le climat est très frais; et Lisbonne est la ville la plus pittoresque que nous ayons vue; ses habitants sont d'une douceur et d'une politesse exquise. Les hommes d'ici avec qui nous nous sommes mis en contact sont charmants et très intelligents. Le Portugais se rapprochant beaucoup de l'Espagnol, Laura et moi nous leur parlons espagnol, et ils nous parlent portugais, nous faisons quelquefois des quiproquos, mais nous parvenons à nous entendre; surtout ces derniers jours, notre oreille commence à se faire aux *çao* et aux *ch* qui agrémentent tous les mots portugais, ce qui fait ressembler la langue à un éternel sifflement.

Les hommes d'ici sont on ne peut mieux disposés; ils m'ont accueilli de la manière la plus amicale, et ils sont par contre très mal disposés contre l'Alliance. Les Int[ernationaux] portugais ont débuté par être alliancistes avant d'être intern[ationaux]. Tedeschy me disait qu'ils avaient considéré l'All[iance] comme un pont pour arriver à l'Int[ernationale]. Morago pour pouvoir dominer en Port[ugal] avait constitué ici un groupe des plus mauvais contre ces hommes; de là vient leur haine contre l'All[iance]. Cependant ils avaient vu très clair dans l'intrigue du Jura et se sont refusés à rien publier contre le Conseil général. Il y a ici une lettre du Papa B[akounine] que je n'ai pas lue, dans laquelle on s'occupe à attaquer le C[onseil] G[énéral]. Je ferai mon possible pour qu'elle vous soit envoyée à Londres; Mora a aussi une lettre de B[akounine], mais je ne sais s'il voudra vous la communiquer². Mora est un drôle de pistolet.

1. Ces deux lignes sont de la main d'Engels. (N. R.)

2. Cette lettre fut en fait communiquée par Mora, puisqu'elle est publiée p. 135-137 de la brochure *L'Alliance...* (N. R.)

De Portugal ils ne pourront pas envoyer un délégué; mais je leur ai conseillé d'envoyer une approbation du plan d'organisation publié par *La Emancipación* et d'envoyer en même temps une demande de dissolution de l'Al[liance], d'expulsion de tous ses membres; mais avec la faculté pour tous ses membres de rentrer dans l'Int[ernationale] après avoir fait une protestation publique contre l'Al[liance] et après avoir promis de ne jamais plus faire partie d'une société secrète. C'est la même proposition que *La Emancipación* va faire. Je suis en train de leur souffler une autre idée dans la tête, c'est de vous envoyer les pouvoirs pour les représenter au Congrès, où il vaudrait mieux que vous figuriez comme délégué du Port[ugal] que comme membre du Conseil.

La question politique les embarrasse beaucoup ici. Toute la politique portugaise se borne à être, comme ils disent, une politique *palaciana*¹, où il serait très malheureux de voir la classe ouvrière entraînée. Dans l'Int[ernationale] il y a quelques hommes beaux parleurs qui rêvent la députation et la formation dans le Parlement d'un parti socialiste et ces hommes ne voudraient faire servir l'Int[ernationale] qu'à leurs fins personnelles: à cause de cela les éléments les meilleurs d'ici sont opposés à toute action politique avant la constitution de la classe ouvrière. L'Int[ernationale] ne pouvant être publique, ils se sont occupés à organiser les sociétés de résistance, ce qui a déplu beaucoup aux politiques, pour cela j'ai écrit dans le *Pensamento*, un article intitulé « La Solidarité ouvrière² », qui leur a plu beaucoup; pour les mettre dans le bon chemin j'ai compté sur vous et leur ai offert votre collaboration qu'ils ont acceptée avec enthousiasme. Le Parti *démocrate-socialiste allemand* les tracasse beaucoup ici, et les politiques, pour les combattre, leur citent toujours ce parti; je leur ai dit que je vous demanderai un historique de l'organisation de ce parti, qui pourra leur servir d'exemple pour constituer leur parti politique; je dirai à Mesa de traduire ces articles pour *La Emancipación*, ce qui fait qu'avec eux on pourra donner une marche à l'Int[ernationale] de la Péninsule. Au Congrès nous nous verrons et nous parlerons de ce sujet. Ces articles seront écrits en français qu'ils comprennent bien.

França, un des meilleurs d'ici, m'a dit vous avoir écrit deux fois sans avoir reçu aucune réponse de vous.

Ne me répondez pas, car peut-être avant que ma lettre vous soit parvenue j'aurai quitté Lisbonne.

Faites nos amitiés à toute la famille Marx et à la vôtre. Tout à vous.

P. LAFARGUE.

1. De palais. (N. R.)

2. « A Solidariedade Obreira », *O Pensamento Social*, n° 23, du 10 août 1872, p. 1. (N. R.)

Lisbonne, 8 août 1872.

Comment trouvez-vous *La Emancipación*, elle a porté le trouble dans le camp bakouniste?

10 p. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[1872. 4 Août]

Mon cher Engels,

Vous avez dû savoir par Marx que je suis en Hollande depuis jeudi passé; nous avons couru la ville comme des dératés pour trouver un logement bon marché; les hôtels sont ici hors de prix; pour être très mal nourri, 7 à 9 francs par jour et par personne.

Nous sommes parvenus à la fin à trouver des chambres meublées dans un quartier très loin du centre; et il a fallu les prendre au mois, et encore bien heureux; partout ailleurs il fallait les prendre à l'année.

Nous sommes un peu dépayés ici, après l'Espagne et le Portugal. Heureusement ici on comprend beaucoup le français; quand quelque part je ne puis me faire comprendre, je fais avancer l'arrière-garde, c'est-à-dire Laura, qui sort tout flambant son allemand et le charabia commence; elle parle allemand, on lui répond hollandais, quelquefois ni l'un ni l'autre ne réussissent à se comprendre.

Mais Laura fait des progrès épatants.

J'espère que les organisateurs du Congrès se seront occupés des logements pour les délégués. Si je pouvais être utile, disposez de moi.

Voici ma nouvelle adresse :

Mr. José Mesa y Leompar à l'adresse de
Mr. C. H. van den Pauvert
Fagelstraat N^o 1

Den Haag.

Amitiés à tous là-bas.
Tout à vous,

JOSÉ MESA.

1873

10 q. -- PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Quand votre lettre est arrivée à la maison ce matin à huit heures et demie, j'étais déjà parti de chez moi ; par conséquent je n'en ai eu connaissance que ce soir à l'heure de mon retour ; c'est ce qui vous expliquera pourquoi je ne vous ai pas répondu immédiatement sur la question que vous me posiez.

Je vous ai renvoyé tous les papiers que vous m'aviez remis. Je me souviens très bien, lorsque vous m'avez donné ces lettres, vous avez sorti une lettre dont vous m'avez lu certains passages, et que vous avez mis de côté pour y répondre ; je suis sûr de n'avoir jamais eu en ma possession cette lettre de Lisbonne.

Je souhaite que vous ayez bientôt fini avec cette maudite brochure de l'Alliance ¹, pour aller vous faire caresser par Amphitrite, panachée par les puretés de Londres.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

27th August, 1873.

1. Le Congrès de La Haye avait décidé la publication du dossier sur l'activité de l'Alliance. Ce sera la brochure : *L'Alliance de la Démocratie socialiste et l'Association Internationale des Travailleurs*, publiée à Londres et à Hambourg, qui paraîtra au début de septembre 1873. (N. R.)

10 r. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[1873]

Mon cher Engels,

En sortant de chez vous j'ai vu Moore qui m'a manifesté le désir de vous voir, car il semble comme moi marcher dans la plus complète obscurité¹. Je lui ai dit d'aller vous voir demain soir vendredi, entre sept et huit heures et lui ai promis de vous annoncer sa visite.

Je lui ai déclaré, ce que déjà je vous avais dit, que je me rapportais entièrement à vous pour l'arrangement de cette affaire.

Mes compliments à l'illustre artiste en décorations murales; j'irai contempler ses chefs-d'œuvre.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. Il semble qu'il y ait eu une société commerciale Moore, Le Moussu, Lafargue, dont Lafargue se retire vers la fin d'août. C'est sur la foi de ces renseignements glanés dans la correspondance de Marx et d'Engels que nous datons cette lettre de 1873. (N. R.)

1874

105. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Je vous envoie copie de l'épître aux shillings de M^e Serrailier, elle vous permettra de juger le bonhomme à qui vous avez prêté trop complaisamment vos oreilles. Cette lettre est en réponse à une de moi où je lui disais qu'il n'avait pas à consulter mes livres mais ses propres comptes pour faire la note de ce qu'il prétendait que je lui devais :

Mon cher Lafargue,

En attendant le règlement de compte de la balance des 3^s/ que vous disiez tout d'abord m'avoir payés par semaine et que *je suis loin d'avoir reçu* et de la commission sur les affaires, il y a une balance de 2^s/ par semaine pendant dix mois dont je demande le payement aussitôt que possible.

J'attendrai votre réponse sur ce point jusqu'à demain mercredi.

Je vous salue.

A. SERRAILLIER.

Cette lettre passe commentaires.

Je lui ai répondu celle-ci :

Monsieur,

Je m'étonne fort de ne pas trouver dans la lettre de ce matin les raisons sur lesquelles vous fondez votre réclamation de 2^s/ par semaine et pendant dix mois.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Je crois que Marx est trop souffrant et trop ennuyé de cette affaire pour l'en fatiguer, c'est à vous de voir s'il est utile de lui communiquer la dernière tournure qu'elle prend.

Tout à vous,

LAFARGUE.

9th June 1874.

1883

67 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 6 janvier 1883 ¹.

Mon cher Engels,

Je souhaite que vous ayez passé un Noël et un premier de l'an un peu plus gais que nous ici.

L'état de Jenny² nous a beaucoup attristés; nous l'avons cru désespéré. Vendredi dernier quand Laura et moi nous allâmes à Argenteuil nous fûmes étonnés de la trouver au lit et dans une bien triste position; elle semblait exsangue et dans un état de faiblesse qui rendait difficile tout mouvement, toute parole, même toute pensée; elle était plongée dans une somnolence entrecoupée par des cauchemars et des rêves fantastiques. Depuis son dernier accouchement elle a eu des pertes constantes de sang dont les médecins, à ce que nous a dit Longuet, n'ont pas encore pu parvenir à découvrir d'où elles provenaient; elle voulut à toute force nourrir son enfant, ce qui, joint à une inappétence chronique, a complètement brisé ses forces: elle a dû à la fin renoncer à l'allaitement de sa petite fille, qui heureusement a été confiée à une robuste Auvergnate, qui s'en acquitte admirablement; l'enfant est une boule de graisse et ressemble beaucoup à sa mère.

Jenny au lieu de se soigner a continué à négliger complètement

1. Lafargue date par erreur : 1882. (N. R.)

2. Jenny Longuet avait, le 16 septembre 1882, donné naissance à une petite fille, Jenny. Depuis elle s'était mal remise et elle souffrait d'une affection abdominale, un cancer probablement, à laquelle elle succombera le 11 janvier. (N. R.)

sa santé, et un jour qu'elle alla à Paris avec Longuet, ses pertes de sang la reprirent plus violemment que jamais. Longuet sur ces entrefaites dut aller à Riom, suivre le procès des dynamiteurs de Montceau-les-Mines. De sorte que Jennyn'avait plus personne pour la soigner. Quand Longuet revint il la trouva au lit dans l'état dont j'ai parlé plus haut. — Elle ne pouvait rien manger; les pertes sanguines s'étaient arrêtées, mais des diarrhées persistantes les remplacèrent. Nous ignorions son état désespéré; aussi jugez de notre surprise quand nous la trouvâmes couchée dans son lit et divaguant. Laura lui ordonna et lui fit prendre de l'eau-de-vie; et le lendemain lui apporta des huîtres, dont elle ne put manger que deux; pendant deux jours elle semblait aller plutôt mal que mieux; mais maintenant il y a un certain rétablissement; elle prend du lait et mange parfois un peu de jambon et quelques huîtres. Laura va tous les jours à Argenteuil, malheureusement il y a quatre heures d'omnibus et de chemin de fer pour aller et revenir; et pendant ces jours de fête les omnibus étaient pleins comme des œufs, et Laura était heureuse de trouver une voiture pour aller du boulevard Port-Royal à la gare Saint-Lazare, situés aux deux extrémités de Paris. Elle part le matin à une heure et rentre le soir à dix ou onze heures.

Moi pendant ce temps je me suis mis à écrire deux articles pour la Russie. Ne recevant aucune nouvelle et après avoir pris l'avis de Lavroff, je me suis décidé à envoyer une lettre à Saint-Pétersbourg. Je reçus une réponse assez embarrassée, on m'expliquait que la censure, en supprimant constamment des articles composés, forçait la revue à faire des frais énormes qui obéraient son budget, mais qu'elle continuait à paraître et qu'on m'enverrait mon argent, et qu'on me priait de continuer ma collaboration.

D'un autre côté dans une quinzaine de jours, quand le brouhaha des fêtes du jour de l'an se sera un peu apaisé, je serai présenté à Hachette avec un projet de publication illustrée, analogue à une publication que fait Cassel avec beaucoup de succès à Londres. Comme elle est du genre de celles que fait la maison Hachette, peut-être réussirai-je auprès de lui.

L'Égalité vous a appris elle-même sa mort¹. Le marchand de papier nous a manqué de parole; après s'être engagé, il a trouvé moyen de se désengager tout d'un coup, de sorte que nous avons dû mourir faute de papier. Mais il ne faudra pas trop vous étonner si vous la voyez reparaitre. Sa disparition crée un vide. Deux jours après sa mort on nous a fait des propositions, que nous avons refusées, mais les pourparlers continuent. Nous voulons que la prochaine *Égalité* ait des moyens de viabilité assurés et qu'elle fasse vivre, non pas luxueusement, mais modestement au moins, ses

1. *L'Égalité* avait cessé de paraître le 3 décembre. Voir tome I, note 2, p. 89/90. (N. R.)

collaborateurs. La mort de Gambetta ¹ va entraîner la mort de trois ou quatre journaux parisiens, qui ne vivaient en faisant des pertes que dans l'espoir que leurs bailleurs de fonds pourraient attraper quelques bribes, lors de la venue de Gambetta au pouvoir; aujourd'hui on enterre cet espoir avec le gros ventre de Gambetta. Peut-être que la disparition d'un de ces journaux facilitera la réapparition de *L'Égalité*.

L'enthousiasme qu'excite Gambetta mort prouve que le chauvinisme est encore bien chevillé dans l'âme des bourgeois français; car tout l'enthousiasme est bourgeois. Il montre que la puissance de cet imbécile était plus grande sur les masses que ses ennemis ne le soupçonnaient.

Pouvez-vous m'envoyer dix livres car je suis diantrement à court. — Je vous ai envoyé l'exemplaire de la revue russe avec mon article que je venais de recevoir. Envoyez-le à Marx après lecture.

Mes amitiés à tous. Bien à vous.

P. LAFARGUE.

A l'enterrement de Gambetta il n'y avait que quatre corporations ouvrières représentées par des délégations; et cependant on avait fait fermer tous les ateliers.

68 a. — TÉLÉGRAMME ¹

15.032

Paris 15.1.10 7 h. 20.

From Lafargue to Engels 122 Regents' Park Rd. Ldn.

Partira[i] demain Laura souffrante.

1. Gambetta est mort le 31 décembre 1882. (N. R.)

2. Ce télégramme est adressé le 15 mars 1883, au lendemain de la mort de Marx, par Lafargue à Engels. Il assistera seul aux obsèques, Laura n'ayant pu quitter Paris. (N. R.)

1885

141 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment¹.)

[Début février 1885.]

.....

autres contrées de voleurs doivent avoir une fière peur pour leur cher argent. Le Mahdi² ne s'achète pas comme un Arabi, à ce qu'il paraît, et l'on ne sait où il s'arrêtera. L'affaire égyptienne arrivera à propos pour compliquer la crise économique.

Nous avons reçu l'édition allemande de la *Misère*³ : le volume est très joli. — Oriol qui est un peu imbécile s'est fait rouler par un tas de *sharpers*⁴ : il n'a pas pu tenir ses engagements envers le vieux Lachâtre, le plus grand avare des deux mondes. Lachâtre lui avait cédé sa fille et sa librairie, moyennant le versement d'une somme, plus d'une rente mensuelle de 2 000 francs : comme il n'a pas pu payer, Lachâtre a menacé de lui *reprenre sa fille* (sic) (Oriol n'est pas marié, Lachâtre en libre penseur a voulu une union

1. Ce fragment de lettre n'est pas daté. D'après le contenu, c'est sans doute la lettre à laquelle Laura fait allusion le 11 février 1885 (t. I, p. 267). Elle se placerait donc entre le 5 et le 11 février. (N. R.)

2. Il est fait allusion aux événements du Soudan, où le Mahdi tenait en échec la domination anglaise et où on venait d'envoyer Gordon Pacha, qui sera assassiné dans Khartoum le 26 janvier. Arabi avait été le chef du mouvement national égyptien, mais les Anglais avaient remporté sur lui, en septembre 1882, une victoire facile et mis la main sur l'Égypte. (N. R.)

3. *Misère de la Philosophie* venait de paraître chez Dietz. (N. R.)

4. Escrocs. (N. R.)



libre) et sa boutique. Oriol s'est soumis; il n'est plus que le commis de Lachâtre. Ainsi adieu nos espérances de ce côté¹.

Lavroff a été souffrant, ses yeux vont mal; il se soigne.

Amitiés à Hélène, Pumps, Tussy, etc.

Et bien à vous,

PAUL LAFARGUE.

1. Des pourparlers avec Oriol avaient eu lieu pour la publication de *Misère de la Philosophie* au début de 1884. (Voir notamment lettre n° 96, t. I, p. 171.) (N. R.)

1887

211 bis. — LETTRE
DE FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS ¹

Londres, le 28 janvier 1887.

.....

On dit ici que le coup du *Daily News* était un coup de bourse de Baring. La manœuvre a dû être très désagréable à Bismarck auquel il gêne ses manœuvres électorales; il a été obligé de démentir.

Martignetti ² m'a de nouveau écrit. Il est, paraît-il, aux abois. Il me demande de lui trouver une issue quelconque, me propose des choses impossibles. J'ai écrit pour lui à Hambourg et à Vienne et je lui ai promis de vous écrire aussi, vous aurez sans doute une lettre directe de lui. Ici ou en Amérique il n'y a rien pour lui qui ne sait pas un mot d'anglais. Y aurait-il de la chance pour lui en France comme professeur de langue italienne? C'est la seule chose que je vois qu'il pourrait faire. Ou sauriez-vous quelque chose de mieux? Il va être destitué de sa place. Voyez si à Paris ou en province il y aurait quelque chance pour le pauvre diable.

Pumps va beaucoup mieux, elle n'a plus de séricieux que son

1. Au début du tome II (p. 7/8), nous avons publié cette lettre d'Engels d'après le texte qui avait paru dans *Le Populaire*. L'Institut du marxisme-léninisme à Moscou nous a communiqué le déchiffrement de l'original. Le début varie très peu du texte imprimé. Aussi ne reproduisons-nous que le passage qui se place à l'endroit où nous avons mis une ligne de points.
(N. R.)

2. Martignetti était le traducteur de *L'Origine de la famille* en italien.
(N. R.)

rhumatisme intercostal ; je l'ai vue ce matin, elle était assez gaie.

Ici, parmi les socialistes, rien que des intrigues de clique. D'après Scheu, Champion est dégoûté de Hyndman, et voudrait le renverser, c'est pourquoi il s'est rapproché de Ray ; il a rencontré Aveling l'autre jour et a été on ne peut plus cordial. On verra à quoi tout cela aboutit. En attendant Aveling va déployer devant les ouvriers de l'East End l'exemple que les Américains leur ont donné d'un mouvement ouvrier indépendant des vieux partis, et c'est là un moyen d'agitation qui pourra avoir son effet. Il a déjà parlé la semaine dernière à un meeting à Farringdon street, Tussy de même avant-hier et cela va continuer là et à d'autres places.

1888

270 a. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 30 juin 88.

Mon cher Lafargue,

Le petit Mac Donnell du Conseil général qui est rédacteur d'un journal ouvrier à Paterson, New Jersey, m'a envoyé un jeune homme, R. Block, fils d'un vieux socialiste de New York — le père est rédacteur du journal allemand des boulangers et secrétaire de leur Trade-Union. Comme le jeune homme passera quelques jours à Paris je lui ai donné une carte pour vous — il n'a d'autre introduction à Paris que pour Delahaye — en lui disant que comme vous habitez la campagne vous ne pourriez guère lui être utile excepté peut-être pour quelques renseignements. Il ne s'occupe pas de politique ou de socialisme et ne désire que de voir l'Europe in the most approved fashion¹. Si donc il trouve son chemin jusqu'au Perreux, vous m'obligerez en l'aidant de vos bons conseils tels qu'on les donne à un voyageur qui veut voir le plus possible dans le moins de temps possible. Il sait parfaitement que vous n'êtes point en mesure de lui faire les honneurs de Paris.

Aveling est de nouveau à Londres pour une pièce qui sera jouée ce soir — la cinquième — et une sixième sera jouée probablement la semaine prochaine. Décidément en se vouant au drame « he has struck oil »², comme disent les Yankees.

Bien à vous,

F. E.

1. De la façon la plus traditionnelle. (N. R.)

2. Il a trouvé le filon. (N. R.)

1890

403 a. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, le 28.XI.90.

Mon cher Engels,

Je vous envoie ci-joint la résolution prise hier par le Conseil national, qui a voulu se joindre aux socialistes allemands pour fêter votre anniversaire. Nous sommes ici de cœur et d'esprit avec ceux qui à Londres vous souhaiteront santé, joie et longue vie.

Au revoir, dans dix ans.

P. LAFARGUE.

Laura vous a expédié *M. et Mme Cardinal*, a very improper book ¹, pour vous tenir au courant des mœurs parisiennes nouvelles. Longuet maintient sa candidature au deuxième tour, il est fou ².

Le Conseil national du Parti ouvrier français souhaite au Citoyen Engels, entrant dans sa soixante-dixième année, santé, joie et contentement d'esprit.

Cher Citoyen,

Vous qui êtes avec Marx le théoricien du mouvement socialiste international qui va aboutir; vous qui êtes resté chaud de cœur

1. Un livre très inconvenant. (N. R.)

2. Il s'agit du second tour de l'élection législative complémentaire pour le remplacement de Joffrin qui aura lieu le 30 novembre. (N. R.)

et jeune d'esprit, nous vous souhaitons longue vie pour que, nouveau Moïse, vous puissiez voir le Prolétariat entrer dans la terre promise du Communisme.

Pour le Conseil national et par ordre,

PAUL LAFARGUE,
Secrétaire pour l'étranger.

Paris, 27 novembre 1890.

INDEX DES ŒUVRES, DES PÉRIODIQUES ET DES NOMS CITÉS*

I. LES ŒUVRES

a) PAR AUTEURS.

- BACHOFEN, Johann-Jakob.** — *Das Mutterrecht, eine Untersuchung über die Gynaikokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, Stuttgart, 1861. — III. 17.
- BECKMANN, Johann.** — *A History of Inventions and Discoveries, translated from the German by William Jonston*. 2 vol., 1^{re} édition, Londres, 1797; 4^e édition, Londres, 1846. — II. 47.
- BLOCK, Mauricc.** — *Statistique de la France*. 2 vol., Paris, 1860. — I. 172.
- BULWER LYTTON.** — *Money, a comedy in five acts*, Paris, 1841. — II.
- BUONARROTI, Philippe.** — *Conspiration pour l'Égalité, dite de Babeuf*, suivie du procès auquel elle donna lieu et des pièces justificatives, etc., Bruxelles, 1848. — I. 249.
- GREUZER, Friedrich.** — *Symbolik und Mythologie der alten Völker besonders der Griechen*. 6 vol., Leipzig, 1819-1823. — II. 19.
- DARWIN, Charles.** — *On the Origin of Species, by means of natural selection, or the Preservation of favoured races in the struggle for life*, Londres, 1859. — I. 249.
- ENGELS, Friedrich.** — *Die Lage der arbeitenden Klasse in England* [La situation de la classe laborieuse en Angleterre], Leipzig, 1845. — I. 339.
— Traduction anglaise par M^{me} Wichnewetzki. Édition américaine, 1887. — II. 55, 59, 450.
— Traduction anglaise par M^{me} Wichnewetzki. Édition anglaise, 1892. — III. 189.
Der deutsche Bauernkrieg [La guerre des paysans en Allemagne], paru dans la *Neue Rheinische Zeitung* (revue), novembre 1850. — I. 197, 253; III. 378.
Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft (Anti-Dühring). 2^e édition, 1886. — I. 197; 328, 333, 335.
3^e édition, 1894. — III. 343, 361.
Socialisme utopique et socialisme scientifique, paru dans la *Revue socialiste*, Paris, 1880. — I. 200, 299; II. 83; III. 364.

* Toutes les références de pages des index se rapportent aux textes français, c'est-à-dire à la traduction, quand l'original de la lettre est en langue étrangère.

— Traduction allemande, Zurich, 1883. — I. 90, 141.

— Traduction anglaise, Londres, 1892. — II. 159, 164, 176.

Der Ursprung der Familie, des Privat-Eigentums und des Staats [L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État].

1^{re} édition, Stuttgart, 1884. — I. 203, 239, 269, 273; II. 241.

4^e édition, Stuttgart, 1891. — II. 408; III. 55, 60, 75, 144, 202.

— Traduction italienne par Martignetti, 1885. — I. 299; III. 282.

— Traduction française par H. Ravé, Paris, 1893. — III. 27, 31, 34, 56, 64, 72, 102, 176, 234, 266, 282, 327.

— Extraits dans *L'Ère nouvelle*. — III. 300.

Gewalt und Oekonomie bei der Herstellung des neuen deutschen Reiches [Violence et économie dans la création de l'Empire allemand moderne] (paru dans la *Neue Zeit*, 1895). — II. 101.

Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie [Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande] (paru dans la *Neue Zeit*, 1886). — I. 368.

— Traduction française par Laura Lafargue dans *L'Ère nouvelle*, 1894. — III. 333, 345, 349, 364.

Le Socialisme en Allemagne (paru dans l'*Almanach du Parti ouvrier pour 1892*). — III. 109, 115, 159, 162, 311.

Zur Geschichte des Urchristentums [Contribution à l'histoire du Christianisme primitif], dans la *Neue Zeit*, 1894. Traduction française par L. Lafargue dans *Le Devenir social*, 1895. — III. 408.

Die Bauernfrage in Frankreich und in Deutschland [La question paysanne en France et en Allemagne], dans la *Neue Zeit*, 1894-1895. — III. 373, 380.

ECHEGARAY, José. — *Conflicto entre dos deberes, drama en 3 actos y en verso*. — II. 266.

FIELDING, Henry. — *The History of the adventures of Joseph Andrews and his friend, Mr. Abraham Adams, written in imitation of the « manner » of Cervantes*, Londres, 1842. — I. 82.

FOURIER, Charles. — *La Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Leipzig-Lyon, 1808. — I. 49.

Le Nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées, Paris, 1829-1830. — I. 49.

GIRAUD-TEULON, Alexis. — *Les Origines de la famille. Questions sur les antécédents des sociétés patriarcales*, Genève, 1874. — III. 60.

Les Origines du mariage et de la famille, Genève, 1884. — III. 60.

GOËTHE. — *Faust, der Tragödie. Erster Teil*, 1808. — II. 55.

GROLO CIECO DI HADRIA, Luigi. — *Emilia*. — III. 407.

GUIZOT, François-Pierre-Guillaume. — *Histoire de la civilisation en France depuis la chute de l'Empire romain*. 2^e édition, Paris, 1840. — I. 166.

HALÉVY, Ludovic. — *Monsieur et Madame Cardinal*, roman, Paris, 1873. — III. 505.

HAWTHORNE, Nathaniel. — *The Scarlett Letter* [La lettre rouge]. — II. 129.

JAUÈS, Jean. — *De Primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel*, Toulouse, 1891. (Thèse de Jaurès sur les origines du socialisme allemand, traduite dans la *Revue socialiste*). — III. 268.

- KAUTSKY, Karl. — *Die Vorläufer des neueren Sozialismus. Bd. I. Kommunistische Bewegungen im Mittelalter*, Stuttgart, 1895. — III. 402.
- LAFARGUE, Paul. — *Le Droit à la paresse, réfutation du droit au travail de 1848*, Paris, 1883. — II. 413, 454.
Le Blé en Amérique (ne semble pas avoir paru en librairie). — I. 170.
La Légende de Victor Hugo, Paris, 1885. — I. 303; II. 129.
La Propriété, origine et évolution. Thèse communiste, Paris, 1895. — II. 406, 414; III. 339, 402.
Le Jugement de Pâris (n'a pas paru). — II. 121.
- LASSALLE, Ferdinand. — *Das System der erworbenen Rechte, eine Versöhnung des positiven Rechts und der Rechtsphilosophie*, Leipzig, 1861. — III. 159.
- LAVELEYE, Émile de. — *De la propriété et de ses formes primitives*. 2^e édition, Paris, 1877. — I. 172.
- LEROY-BEAULIEU, Paul. — *Le Collectivisme. Examen critique du nouveau socialisme*, Paris, 1884. — I. 209.
- LORIA, Achille. — *Carlo Darwin e l'economia politica* (brochure). — I. 242.
- MABLY (abbé de). — *Œuvres complètes*, Londres, 1789. — I. 166.
- MALON, Benoît. — *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, 1882-1884. — I. 324.
- MARX, Karl. — *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie (Einleitung)* [Contribution à la Critique de la philosophie du droit de Hegel, introduction], paru dans les *Deutsch-französische Jahrbücher*, Paris, 1844. — III. 337.
- Misère de la philosophie. Réponse à la « Philosophie de la misère » de M. Proudhon*, Paris - Bruxelles, 1847. — I. 19-20, 117, 168, 170, 171, 172, 224; II. 28, 413, 449, 451.
 — Traduction allemande de Bernstein et Kautsky, Stuttgart, 1885. — I. 203, 268; III. 500.
 — Traduction espagnole. Extraits parus dans *La Emancipación*, 1872. — III. 441, 462.
 — Préface de Marx (Lettre sur Proudhon) publiée dans la 2^e édition française en 1898. — I. 175, 178, 180-181, 197.
- Discours sur la question du libre échange prononcé devant l'Association démocratique de Bruxelles, le 9 janvier 1848*. Publié en 1894 dans *L'Ère nouvelle* et *Le Socialiste*. — III. 360.
- Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte* [Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte], paru à New York dans *Die Revolution* en 1852. — I. 12, 317; III. 458.
 — Traduction française parue dans *Le Socialiste*, puis publiée en brochure en 1891. — II. 449; III. 8.
- Zur Kritik der politischen Oekonomie*, Berlin, 1859 [Contribution à la critique de l'économie politique]. — III. 24, 333.
- Das Kapital* [Le Capital]. — Livre I :
 1^{re} édition allemande, Hambourg, 1867;
 2^e édition allemande, Hambourg, 1872. — I. 20, 108, 111, 121, 146, 206, 179.
 3^e édition allemande, Hambourg, 1883. — I. 133, 141, 151, 155, 171.
 4^e édition allemande, Hambourg, 1890. — II. 359, 425, 449.
 — Traduction française par J. Roy, Paris, 1872-1875. — I. 173; III. 432, 434, 441, 446.

- Le Capital de Marx*, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique par G. Deville, Paris, 1883. — I. 162, 168, 171, 199, 333, 335.
- Karl Marx's Oekonomische Lehren*, par Kautsky, Stuttgart, 1886. — I. 380.
- The Capital*, traduction anglaise par S. Moore et E. Aveling, Londres, 1887. — I. 125, 137, 197, 344, 358, 407; II. 8, 21, 23, 26, 173; III. 380.
- Traduction d'extraits par Hyndman dans *To-day*. — I. 195.
- Le Capital*. Extraits faits par M. Paul Lafargue, Paris, 1893. — II. 451; III. 53, 338, 339.
- Livre II : édité par Fr. Engels, Hambourg, 1885. — I. 108, 111, 140, 206, 208, 222, 263, 268, 274, 285, 298, 302; II. 135; III. 24.
- Livre III : édité par Fr. Engels, Hambourg, 1894. — I. 185, 232, 234, 247, 273, 274; II. 179, 215; III. 80, 159, 169, 225, 256, 338-339, 366, 370, 378.
- Livre IV (*Théories sur la plus-value*) : édité par Kautsky à partir de 1905. — I. 175; III. 378, 379, 384, 401.
- MARK, Karl, et ENGELS, Friedrich — *Die Heilige Familie* [La Sainte Famille], Francfort, 1845. — I. 176, 317; II. 367.
- Manifest der Kommunistischen Partei* [Manifeste Communiste], Londres, 1848. — I. 111.
- Traduction française dans *Le Socialiste*, 1885. — I. 310, 312, 315, 317.
- Préface. — II. 176.
- Traduction anglaise de 1888. — II. 98, 101, 107, 110.
- MAUPASSANT, Guy de. — *Bel Ami*, Paris, 1885. — I. 331; II. 19.
- MOLIÈRE. — *L'école des maris*.
Le médecin malgré lui.
- Le mariage forcé*.
Sganarelle ou le cocu imaginaire. — III. 406.
- Le médecin volant*.
Don Juan, ou le festin de Pierre. — III. 406, 411.
- MONTGAILLARD (Abbé de). — *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*, Paris, 1827. — I. 169.
- MORGAN, Lewis-Henry. — *Ancient Society, or Researches in the Lines of Human progress from savagery through barbarism to civilization*, Londres, 1877. — I. 239; III. 61.
- Systems of consanguinity and affinity of the human family*, Washington, 1872. — III. 61.
- PROUDHON, Pierre-Joseph. — *Qu'est-ce que la propriété? ou Recherches sur le principe du droit et du gouvernement*. Premier mémoire. Paris, 1840. — I. 181.
- QUATREFAGES, A. de. — *L'Espèce humaine*. 2^e édition, Paris, 1877. — II. 122.
- SHAKESPEARE. — *King Lear*. — I. 156.
- SOREL, Georges. — *D'Aristote à Marx; L'ancienne et la nouvelle métaphysique*. Publié dans *L'Ère nouvelle* à partir d'avril 1894. Édité en livre en 1935. — III. 360.
- THIERRY, Augustin. — *Essai sur l'histoire de la formation et du progrès du Tiers État*. — I. 249.
- THOMPSON, William. — *Distribution of Wealth*. — I. 405.
- TYLOR, Edward B. — *Researches into the early History of Mankind*. — I. 239.
- URE, Andrew. — *The Philosophy of Manufactures, or an Exposition of the Scientific, Moral and Commercial Economy of the Factory System of*

- Great Britain. 2^e édition, Londres, 1835. — II. 450.
- VICO, G.-B. — *La Scienza nuova*, 1830. — I. 169, 277.
- ZOLA, Émile. — *Germinal*, roman, Paris, 1885. — I. 331.

b) ANONYMES

- Arlechino cornuto per opinione.* — III. 406.
- Beowulf, das älteste deutsche Epos.* Traduit et commenté par K. Simrock, Stuttgart, 1859. — I. 249.

- Deux amis de la Liberté.* — I. 166.
- Dictionnaire d'économie politique.* — I. 169.
- Edda, die ältere und die jüngere, nebst den mythischen Erzählungen der Skalda.* Traduit et commenté par K. Simrock, Stuttgart, 1831. — I. 249.
- Livres bleus.* (Rapports économiques officiels de l'administration et du parlement anglais, utilisés par Marx dans *Le Capital*.) — I. 167, 196.
- Il medico volante.* — III. 406.
- Les Prisons de Paris pendant la Révolution.* — I. 185.

II. LES PÉRIODIQUES

- L'Action politique et sociale.* — Paris, 18 mai 1886-15 décembre 1892. — Quotidien. Republicain socialiste. — Directeur politique : Henri Michelin. — Collaborateurs : Raphaël Paré, Henri Lannes, A. G. Crémieux, E. Massard, Félix Vertau, Eugène Fournière, Jules Guesde. — II. 59.
- Almanach du parti ouvrier pour 1892.* — III. 109, 114, 162.
- Arbejderen.* — Copenhague, avril 1889-mars 1893. — Hebdomadaire. Fondé par Gerson Trier et Nicolaj Petersen. Organe de la tendance se disant marxiste dans le parti social-démocrate danois. Ses rédacteurs furent exclus du parti en novembre 1889 et réintégrés en 1901. A partir de 1891, sous la direction de Niels Kolding, le journal tendit vers l'anarchisme. — II. 241.
- Arbeiter-Zeitung.* — Vienne, 12 juillet 1889, interrompu du 12 février 1934 au 5 août 1945, continue à paraître.

- Bi-mensuel, puis hebdomadaire (1893) et enfin quotidien à partir du 1^{er} janvier 1895. — Fondé par Victor Adler pour remplacer la *Gleichheit*. Tirage en 1895 : 20.000. — Organe des sociaux-démocrates autrichiens. Un des trois grands journaux socialistes de langue allemande. — III. 55, 159, 186, 234, 315, 321, 385, 416.
- Arbeiterinnen-Zeitung.* — Vienne, 1891-1934. — Bi-mensuel. Fondé par Louise Kautsky. — Organe du parti social-démocrate autrichien à l'intention des femmes. Laura Lafargue et Eleanor Marx-Aveling y collaborèrent. Tirage en 1893 : 5.000 exemplaires. — III. 102, 159, 165, 239, 253, 256.
- Athenaeum.* — Londres, 2 janvier 1828-1921. — Revue critique de science, littérature et art. — Fondée par J. S. Buckingham, elle changea souvent de proprié-

taire et était dirigée de 1871 à 1900 par Norman Mac Coll. Collaborateurs : Carlyle, Thomas Hood, Robert Browning, etc. Elle fut absorbée en 1921 par *The Nation*.

— II. 21.

L'Autonomie. — Paris, 29 avril 1888-?. — Hebdomadaire. Républicain, socialiste, autonomiste.

— Directeur : A. de Okecki. Ancien *Paris-Montmartre* (fondé en 1884). Reprend ce titre par la suite.

— II. 394.

La Bataille politique et sociale. —

Paris, 10 mai 1882-15 octobre 1882; 28 mai 1883-25 janvier 1886; 1^{er} janvier 1889-22 décembre 1906.

— Quotidien. Fondé par Lissagaray.

— Rédacteurs : V. Marouck, P. Brousse, Labusquière.

Se retirent le 8 août 1882. Le 15 octobre 1882, fusionne avec *Le Citoyen*. Rentrée de Brousse, Labusquière, Marouck le 12 mai 1885. Le nom de Lissagaray, supprimé, reparait le 14 mai.

— I. 72, 77, 83, 95-96, 107, 256, 286, 287, 288, 292;

— II. 144, 208;

— III. 42.

Berliner Volksblatt. — Berlin, mars 1884-1890.

— Quotidien socialiste fondé par le député F. Tutzauer, dirigé longtemps par W. Blos.

Premier organe social-démocrate à paraître à Berlin après la suppression de la presse ouvrière en 1878 lors de la promulgation de la loi d'exception. Se fonde en octobre 1890 avec le *Vorwaerts*. Tirage en 1889-1890 : 41.500 exemplaires.

— II. 265.

Berliner Volkstribüne. — Berlin, été 1887-1892.

— Hebdomadaire. Fondé par

Max Schippel, alors social-démocrate de gauche.

Critiqua pendant la durée des lois d'exception l'activité de la fraction parlementaire socialiste.

— II. 262.

Breslauer Nachrichten. — (Ne se trouve pas dans les fiches du *Gesamt Katalog der deutschen Presse* de Brême).

— II. 381.

Bulletin de la Fédération jurassienne de P. A. I. T. — Sonvillier, 15 février 1872, puis Locle, 15 mai 1872; La Chaux-de-Fonds, 1^{er} décembre 1876; paraît jusqu'au 25 mars 1878.

— Bi-mensuel, puis hebdomadaire (à partir de juillet 1873).

— Rédacteur en chef : James Guillaume.

— Collaborateurs : Schwitzguébel, Robin, Kropotkine, Malon, Brousse, Farga-Pellicier, etc.

Le plus important des organes bakouninistes, continuation de *La Révolution sociale*.

— III. 464, 472, 486, 488.

La Campana. Organo socialista. — Naples, 7 janvier 1872-17 mars 1872 (10 numéros).

— Hebdomadaire.

— Directeur : Carlo Cafiero.

Un des organes les plus importants de l'Internationale en Italie, bakouniniste.

— I. 28.

Le Citoyen. Organe socialiste quotidien. — Paris, 1^{er} octobre 1881-8 mars 1884.

— Quotidien de grand format à 5 centimes.

— Comité de rédaction : Casimir Bouis, Henri Brissac, Jules Guesde, Émile Massard, Léon Picard.

Le 17 octobre 1882, l'entrepreneur de presse A. Audigé revendiquait la propriété du titre du *Citoyen*, et le journal paraissait avec le double titre :

- Le Citoyen et la Bataille* et un éditorial de Lissagaray. Le 19 octobre le *Citoyen* reparait avec une protestation du Comité de rédaction affirmant sa direction exclusive du journal. Le 20 octobre paraissent simultanément *Le Citoyen* (Lissagaray) et *Le Citoyen des Deux Mondes* (ancien comité de rédaction). Le comité guesdiste publia encore le *Citoyen international*, mais dut s'incliner et créa *L'Égalité* quotidienne. La fusion *Citoyen-Bataille* dura jusqu'au 28 mai 1883. A partir de cette date, *Le Citoyen* est journal du soir et *La Bataille* journal du matin.
- I. 69, 72, 74, 83, 88-89, 107, 167, 286.
 - II. 14, 211, 392.
- The Clarion*. — Londres 1891-1930.
- Hebdomadaire socialiste.
 - Fondé par Robert Blatchford.
 - Tirage : 30.000 exemplaires.
 - III. 387.
- La Cocarde*. — Paris, 17 janvier 1888-15 octobre 1897, 3 mai 1898-juillet 1914.
- Quotidien. Boulangiste.
 - Créé par G. de Labryère.
 - Secrétaire de rédaction : Mermeix.
 - II. 118, 224;
 - III. 213, 288.
- Le Combat*. — Quotidien parisien fondé en 1889 par l'entrepreneur de presse Peragallo, sans politique définie. A dater du 18 mars 1890, le journal fut mis à la disposition d'Antide Boyer, avec comme rédacteur en chef J. Guesde et comme rédacteurs : Ferroul, Vaillant, Chauvière. Cette combinaison dura trois mois. Ensuite revint à une politique conservatrice.
- II. 377, 394.
- El Combate*. — Madrid, 1^{re} série, 1^{er} novembre-25 décembre 1870 (51 numéros). 2^e série, 1^{er} février-
- 27 septembre 1872 (231 numéros).
- Quotidien. Républicain de gauche.
 - Collaborateurs : Estebancz, Lostau, Quiñones, Cordova y Lopez.
 - Sympathisait avec les alliance-cistes.
 - III. 460, 463, 467, 470, 475.
- El Condado*. — Madrid, février 1872.
- Hebdomadaire. Dirigé par Morago.
 - Fondé lorsque *La Emancipación* devint ouvertement antibakouniniste.
 - III. 470, 489.
- The Common Sense*. — Londres, 10 mai 1887-mars 1888.
- Hebdomadaire.
 - Le socialiste Champion y collaborait.
 - II. 69.
- The Commonweal*. Organ of the Socialist League.
- Londres, 2 février 1885-12 mai 1894.
 - Hebdomadaire.
 - Directeur : William Morris.
 - I. 265, 284, 340, 359;
 - II. 33, 108, 241, 271, 272, 274, 364.
- Courrier de Fourmies*. Organe hebdomadaire de la Fédération ouvrière. Journal politique, industriel, commercial et d'annonces. — Fourmies, 1876.
- Directeur : D. Reiblé.
 - Catholique; fait de la propagande syndicaliste et pour un socialisme chrétien.
 - III. 67.
- Le Courrier français*. Journal littéraire et agricole. — Paris, 27 décembre 1857-26 décembre 1860; 20 septembre 1864-8 août 1868.
- Dirigé à partir de 1866 par Vermorel et G. Duchêne.
 - I. 2.

Le Cri du peuple. — Paris, 22 février-23 mai 1871 (83 numéros) ; 23 octobre 1883-10 février 1889. — Quotidien.

— Fondé par J. Vallès avec comme rédacteurs : E. Massard, P. Alexis, Robert Caze, L. Victor Meunier. Repris en 1883. A la mort de Vallès (14 février 1885) passe à Séverine.

— Rédaction : J. Guesde, G. Deville, Duc-Quercy, Goullé, Fournière.

Le 30 janvier 1887, à la suite de l'incident Duval, la rédaction guesdiste s'en va. Remplacée par les possibilistes Labusquière, Marouck, Buquet. Repris le 22 août 1888 par les blanquistes : Vaillant, Granger, Chauvière, Goullé, Henri Place. Cède la place en février 1885 à *L'Égalité* de Roques, journal de concentration socialiste.

— I. 191, 241, 242, 248, 252, 256, 267, 275, 279, 312, 329, 354, 356, 359, 362, 364, 383, 396, 405.

— II. 10, 11, 14, 15, 26, 40, 50, 104, 113, 118, 120, 186, 191, 207, 211, 214, 216, 392.

Critica sociale. — Milan, 15 janvier 1891.

— Revue socialiste, bimensuelle. — Rédacteur en chef : Filippo Turati.

A publié plusieurs textes d'Engels.

— III. 162, 169, 339.

Daily Chronicle. — Londres, 1836-1930.

— Quotidien libéral unioniste.

A l'origine hebdomadaire local : *The Clerkenwell News* devenu quotidien en 1866 sous le titre *The London Daily Chronicle and Clerkenwell News*. Acheté en 1876 par Edward Lloyd. Tirage en 1898 : 145.000 exemplaires. Fusionne avec le *Daily News* en 1930.

— II. 422, 427 ;

— III. 48, 51, 179, 300, 426.

Daily Graphic. — Londres, 4 janvier 1890-1910.

— Quotidien illustré fondé par W. L. Thomas.

Fusionne après 1910 avec le *Daily Sketch*.

— III. 180.

Daily News. — Londres, 1^{er} janvier 1846. →

— Quotidien.

— Fondé par Ch. Dickens qui se retire au bout de trois semaines. Dirigé de 1868 à 1901 par Sir John Robinson. Libéral avancé.

Pendant la guerre de 1870, tirait à 150.000. Son correspondant de guerre était Archibald Forbes. A absorbé le *Morning Star* en 1869, le *Daily Chronicle* en 1930 et paraît maintenant sous le titre *News Chronicle*.

— I. 250, 388.

— II. 26, 89.

— III. 19, 127, 242, 466, 502.

Daily Telegraph. — Londres, 29 juin 1853. →

— Quotidien.

— Lancé par le colonel Sleight avec comme collaborateurs Thornton Hunt, G. A. Sala, E. J. Dillon. Racheté en 1855 par J. M. Levy (tirage près de 27.000). Dirigé par E. L. Lawson qui change la présentation du journal (gros titres). Absorbe en 1858 le *Morning Chronicle*, entreprend de rechercher Livingstone en 1871. Atteint en 1937 un tirage de 200.000 et absorbe le *Morning Post*.

— I. 39.

— II. 28.

La Défense des travailleurs. Organe des groupes ouvriers socialistes de la région du Nord-Est. — Reims, 2 décembre 1883-fin 1885.

— Hebdomadaire paraissant le dimanche. Guesdiste.

— I. 157, 297.

Deutsch-Französische Jahrbücher. — Paris, 1844. (Livraisons 1 et 2.)

- Revue éditée par K. Marx et A. Ruge.
— Collaborateurs : H. Heine, Fr. Engels, G. Herwegh, F. Bernays.
— III. 328, 337.
- Le Devenir social.* Revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie. — Paris, août 1895-décembre 1898.
— Mensuel.
— Collaborateurs : Fortin, Bonnier, Kautsky, Lafargue, G. Deville, etc.
D'inspiration marxiste, a publié des textes d'Engels et de Marx.
— III. 410.
- Les Droits de l'homme.* — Montpellier, 1^{er} juin 1870-4 juillet 1871.
— Quotidien.
— Rédacteur en chef : Jules Guesde.
— Collaborateurs : Ballue, Cluseret, Delescluze, Barbès, Fabreguettes, etc.
Fondé pour lutter contre l'Empire, prendra position en faveur de la Commune ce qui lui vaudra d'être condamné le 22 juin 1871 par la Cour d'Assises et le fera disparaître.
— I. 118.
- The Eastern Post.* — Londres, 18 octobre 1868-29 décembre 1872.
— Hebdomadaire.
Journal ouvrier de l'East End à Londres. Publié à partir du 19 février 1871 les comptes rendus des séances du Conseil Général de l'A. I. T. et d'autres communications, notamment de Beesly, Clinton, Engels, Longuet, Marx.
— I. 17, 25.
- L'Éclair.* — Paris, 15 mars 1889-28 janvier 1926.
— Quotidien.
— Rédacteur en chef : Dénécheau, Duc-Quercy et E. Massard y étaient rédacteurs.
— III. 106, 172, 417.
- El Eco de los trabajadores.* Journal ouvrier espagnol.
— III. 470.
- L'Économiste français.* — Paris, 19 avril 1873-30 juillet 1938.
— Hebdomadaire.
— Rédacteur en chef : P. Leroy-Beaulieu.
— Collaborateurs : A. de Forille, A. de Fontpertuis, Arthur Mangin, etc.
— I. 226, 284.
- L'Égalité.* Journal de l'A. I. T. de la Suisse Romande. — Genève, 23 janvier 1869-18 décembre 1872.
— Hebdomadaire. Bi-mensuel à partir du 2 février 1871.
— Rédacteurs : Ch. Perron, M. Bakounine, P. Robin, P. Wachri, N. Outine.
— Collaborateurs : J. Guillaume, A. Schwitzguébel, C. de Paepe, E. Varlin, B. Malon, A. Combault, A. Richard, J. G. Eccarius, H. Jung, J.-Ph. Becker, C. Gambuzzi, A. Tucci.
D'abord bakouniniste, devient anti-bakouniniste à partir du 8 janvier 1870. Principal organe en français de l'A. I. T.
— I. 16;
— III. 464, 465, 471, 472, 477, 482, 484.
- L'Égalité.* — 1^{re} série : Journal républicain socialiste. — 18 novembre 1877-14 juillet 1878 (33 numéros).
— Hebdomadaire. Paraissant le samedi.
— Rédacteur en chef : Jules Guesde.
— Comité de rédaction : Deville, Gerbier, Massard, Oudin, Bebel, Liebknecht, C. De Paepe, E. Digeon, Gnocchi, Viani, Tito Zanardelli.
- ★
- 2^e série : Organe collectiviste révolutionnaire. — Paris, 21 jan-

vier 1880-25 août 1880 (32 numéros).

— Hebdomadaire. Paraissant le mercredi.

— Collaborateurs : Bougnot, G. Deville, E. Ferroul, J. Guesde, J. Labusquière, P. Lafargue, B. Malon, V. Marouck, E. Massard, Liebknecht, Most, etc.

★

3^e série : Organe du Parti ouvrier. — Paris, 11 décembre 1881-5 novembre 1882.

— Hebdomadaire.

— Rédacteur en Chef : Jules Guesde.

— I. 70, 88.

★

4^e série : Paris, 24 octobre 1882-8 décembre 1882 (46 numéros).

— Quotidien.

— Comité de rédaction : C. Bouis, H. Brissac, G. Deville, J. Guesde, P. Lafargue, E. Massard, L. Picard. Continuation de *Citoyen* avec l'équipe guesdiste.

— I. 89, 91, 94-96, 98 ;

— III. 498-499.

★

L'Égalité hebdomadaire continue un certain temps, probablement jusqu'au 8 décembre 1883, avec l'indication 5^e série.

— I. 250, 257 ;

— II. 14.

L'Égalité. Organe de concentration socialiste (jusqu'au 12 octobre 1889). — Paris, 8 février 1889-octobre 1891.

— Quotidien.

— Comité de rédaction politique : Daumas, Ch. Longuet, Ed. Vaillant, conseillers municipaux, L. Fiaux, Granger, Jules Guesde, P. Lafargue, B. Malon. — Directeur administrateur : Jules Roques.

Le 1^{er} mars 1889, le comité de rédaction politique faisait une déclaration et se retirait. L'indication du comité de rédaction

avait disparu du titre depuis le 26 février.

— II. 207, 211, 214, 215-216, 262, 377-378, 379.

La Emancipación. Periodico socialista. Defensor de la Internacional (à partir du 15 juin 1872). — Madrid, 19 juin 1871-12 avril 1873.

— Hebdomadaire.

— Rédacteurs : J. Mesa, A. Lorenzo, P. Iglésias, H. Pauly, V. Pagès, F. Mora, P. Lafargue.

Organe de la Fédération espagnole de l'A. I. T., bakouniniste, devient anti-bakouniniste à partir de novembre 1871. Organe de la nouvelle fédération madrilène (juillet 1872) et du nouveau Conseil Fédéral (février 1873). Publie de nombreuses informations sur l'A. I. T. et des textes de Marx et d'Engels.

— I. 13, 16, 18, 21, 22, 25, 28 ;

— III. 432, 434, 435, 436, 437, 439, 443, 444, 445, 454, 457, 460, 461, 465, 467, 470, 472, 473, 475, 477, 479, 481, 489, 491, 493.

The Engineer. — Londres, 4 janvier 1856.

— Hebdomadaire paraissant le mercredi. Revue technique.

— I. 30.

L'Ère nouvelle. Revue mensuelle. Paris, 1^{er} juillet 1893-novembre 1894.

— Directeur : George Diamondy.

— Administrateur : Léo Frankel.

— Principaux collaborateurs : A. Hovelacque, P. Lafargue, A. Millerand, députés, J.-B. Clément, Dr Delon, G. Deville, Duc-Quercy, Frédéric Engels, C. Gherea, J. Guesde, V. Jaclard, Kautsky, J. Nadejde, Roubanovitch, Racovistza, A. Tabaraud, etc.

— Revue d'orientation marxiste.

— III. 300, 328, 337, 359.

L'Estafette. — Paris, 1^{er} mai 1876-20 février 1883; janvier 1886-août 1914.

— Quotidien.

— Fondé en 1876 par de Villemessant pour être un *Figaro* du soir. Conservateur.

— Rédacteur en chef : Ernest Daudet. Vendu ensuite à une société dont le directeur est Detroyat. Devient modéré et défend la cause du prince Napoléon.

— Collaborateurs : Paul Houric, A. Silvestre, M. Widor, H. Hustin. Après le 12 mai 1882 repris par M. Albiot, devient républicain radical. A la repartition : conservateur républicain. En 1887, tirage : 50.000

— Collaborateurs : Naquet, Bal-lue, Saint-Martin, F. Sarcey, P. Strauss, etc.

— III. 124.

The European correspondent. — Paris, 16 octobre 1886-1887 (37 numéros).

— Correspondance en anglais destinée aux journaux.

— II. 32.

Evening Standard. — Londres, 1827. →

— Quotidien du soir, conservateur. Réorganisé en 1860. Absorbe en 1905 la *Saint James's Gazette* et en 1923 la *Pall Mall Gazette*. Propriété depuis 1905 de Sir Edward Hulton.

— I. 422;

— III. 141, 145.

L'Exploité. Journal républicain socialiste. Organe du Parti ouvrier.

— Nantes, 17 septembre 1882-13 décembre 1882 (?).

— Hebdomadaire paraissant le dimanche.

Reprend sans signature des articles de *L'Égalité* hebdomadaire ou quotidienne.

— I. 96.

La Federación. Organo del Centro Federal de las Sociedades Obreras.

Organo de la Federación Barcelonesa de la Asociación Internacional de los Trabajadores (à partir du N° 50). — Barcelone, 1^{er} août 1869-15 novembre 1873.

— Hebdomadaire (interruption du 26 mai au 30 juin 1872).

— Rédacteurs : R. Farga-Pellicer, Ch. Alerini, G. Sentiñón, G. Vinas, P. Gasull.

Organe bakouniniste catalan.

— I. 13;

— III. 431, 437, 461, 463, 464, 467, 485, 488.

Le Figaro. — Paris, 20 avril 1854. →

— Quotidien. Fondé par de Villemessant.

— Rédacteur en chef : Jean-Hippolyte Cartier (jusqu'en 1879), P. Custard, Francis Magnard.

— Collaborateurs : Barbeyd'Aurevilly, Th. Banville, Aurélien Scholl, J. Claretie, A. Vacquerie, etc. Tirage en 1883 : 100.000.

— I. 271, 348;

— II. 180, 283, 284, 406, 408, 440;

— III. 77, 80, 227, 233, 247, 252, 256, 287, 363.

Le Forçat. Organe socialiste de la région du Nord, paraissant le samedi.

— Organe de la Fédération socialiste de la région du Nord, paraissant le dimanche (à partir du N° 14).

— Organe de la Fédération socialiste révolutionnaire de la région du Nord (15 juillet 1883). Lille, 14 juillet 1882 - 15 juillet 1883 (?).

— Gérant : Carette.

Suivi par *La Revanche du Forçat* pour Roubaix-Tourcoing et *Le Travailleur* pour Amiens, Denain, Calais.

— I. 96.

Fortnightly Review. — Londres, 1865.

— Bimensuelle, puis mensuelle. Fondée par George Henry Lewis.

- Rédacteur en chef : John Morley (1867-1883), puis Frank Harris (1886-1914).
La « Revue des Deux Mondes » de l'Angleterre.
— I. 2, 8.
- La France.* — Paris, 1869-?.
— Quotidien. Républicain progressiste.
— Directeur politique (1882) : Jenty.
— Collaborateurs : A. Rabou, C. Farcy, L. Simonin, R. Paré, etc...
— I. 372.
- La France socialiste.* — Mensuel publié en 1890 par Brousse.
— Gérant : Aveline.
— Collaborateurs : Brousse, A. Lavy, S. Paulard, A. Gély, Prudent-Devillers, etc. Possibiliste.
— II. 412.
- Le Gaulois.* — Paris, 1867-mars 1929
— Quotidien.
Fondé en 1867 par Ed. Tarlé comme journal d'opposition. Suspendu par Thiers en 1872. Bonapartiste après la guerre de 70, monarchiste en 1880, ensuite conservateur monarchiste. Dirigé d'octobre 1879 à juillet 1882 par Arthur Meyer, avec J.-J. Weiss et Henri de Pène. Absorbe le 1^{er} mai 1882 *Paris-Journal*, ensuite anti-bonapartiste.
— Collaborateurs : Séverine, F. Sarcey, A. Houssaye, P. Bourget, Juliette Adam, F. Coppée, E. Faguet, M. Barrès, Jean Richopin, H. de Régner, etc.
— II. 386;
— III. 8, 124.
- Il Gazzettino Rosa.* Giornale politico-literario del buon genere milanese. Giornale monitor quotidiano (à partir de la 3^e année, N^o 32). Monitor quotidiano (à partir de la 4^e année, N^o 327).
— Milan, 23 janvier 1868-15 novembre 1873.
— Quotidien.
- Directeur : Achille Bizzoni.
— Collaborateurs : V. Pezza, C. Besozzi, I. Polese, C. Cernuschi, L. Cattaneo.
Journal radical, qui s'oriente vers l'Internationale sous l'influence de la Commune. Organe de l'A. I. T. en 1871-1873. Engels y collabora.
— III. 466.
- Gil Blas.* — Paris, 19 novembre 1879-juillet 1914.
— Quotidien.
— Directeur politique : Dumont.
— Collaborateurs : Th. de Banville, Villemot, Maupassant
Lancé comme journal mondain et pornographique. Boulangiste vers 1889. Tonalité générale : républicain conservateur.
— I. 348;
— II. 15, 428, 433, 434, 435, 436;
— III. 8.
- Gleichheit.* Politische Zeitschrift für Jedermann (jusqu'au N^o 11). Sozialpolitische Zeitschrift für das arbeitende Volk (à partir du 15 juin 1873). — Wiener-Neustadt, 1870-1877.
— Bimensuel, puis hebdomadaire à partir du 5 juillet 1873.
Propriété de l'association ouvrière « Gleichheit », affiliée au parti social-démocrate autrichien. En mars 1873, organe de la minorité du parti dirigée par A. Scheu contre la majorité et son chef H. Oberwinder. Continué à partir du 4 octobre 1877 par *Der Sozialist* (Wien, 1877-1879).
— II. 92.
- Gleichheit.* — Vienne, décembre 1886-14 juin 1889.
— Hebdomadaire.
Fondé par Victor Adler, organe du groupe du parti qui lutait pour un parti ouvrier unifié et marxiste. Supprimée par la police après l'unification du parti au congrès de Hainfeld (dé-

- cembre 1888). Tirage en 1889 : 5.000 exemplaires. Continué par la *Arbeiter-Zeitung*.
— II. 211, 241.
- Graphic*. An illustrated weekly newspaper. — Londres, 4 décembre 1869-23 avril 1932.
— Hebdomadaire illustré paraissant le samedi, indépendant. Devenu *The National Graphic* puis absorbé par *The Sphere*.
— I. 45.
- Hamburger Echo*. — Hambourg, 1887 à nos jours (sauf entre 1933 et 1945).
— Quotidien.
Organe du parti social-démocrate allemand, le plus important avec le *Vorwärts*. Fondé par Joh. Wedde. Paul Lafargue (sous le pseudonyme de Gallus) y collabore régulièrement à partir de 1893. Tirage en 1893 : 25.000 à 30.000
— III. 304, 340, 341, 385.
- L'Homme libre*. Journal politique quotidien à 5 centimes. — Paris, 21 juin 1888-29 août 1888 (70 numéros).
— Directeur : Ed. Vaillant.
— Rédacteur en chef : Émile Eudes.
— Quotidien blanquiste qui reprend la devise « Ni dieu, ni maître ». Fusionne le 30 août 1888 avec *Le Cri du peuple*.
— II. 145, 147, 166, 216.
- L'Idée nouvelle*. Revue sociale et littéraire. Mensuelle. — Paris, janvier-juin 1890 (6 numéros).
— Collaborateurs : J. Guesde, Ed. Vaillant, Thivrier, P. Lafargue, Dormoy.
— II. 415.
- La Igualdad*. — Journal républicain espagnol.
— III. 438.
- La Ilustración española*. — III. 435.
- L'Illustration*. Journal universel. — Paris, 4 mars 1843 →
- Hebdomadaire. Fondé par V. Paulin, A. Joanne, E. Char-ton. Dirigé depuis 1860 par A. Marc.
— II. 425.
— III. 280.
- L'Industriel alsacien*. — (Très probablement journal de langue française qui paraissait en Alsace. Ne nous a pas été accessible.)
— III. 163.
- The International Herald*. Official Organ of the British Section of the I. W. A. (du n° 6 au n° 35).
— Londres, 2 mars 1872-18 octobre 1873 (81 numéros).
— Hebdomadaire.
— Collaborateurs : W.-H. Riley, J. Mitchell, Th. Mottershead, J. deMorgan, J.-G. Eccarius, E. Jones, etc.
Donne les comptes rendus du Conseil Général de l'A. I. T. Après la scission de décembre 1872 au sein du British Federal Council, sert d'organe à la minorité ralliée au Conseil Général de New York. Collaboration anonyme de Marx et d'Engels.
— III. 458.
- L'Internationale*. Organe des sections belges de l'A. I. T. — Bruxelles, 17 janvier 1869-28 décembre 1873.
— Hebdomadaire.
— Collaborateurs : D. Brismée, R. Splingard, E. Steens, C. de Paepc, P. Lavrov, K. Marx.
Organe de l'A. I. T. en Belgique après la cessation de la *Tribune du Peuple*. Passe aux Jura-siens après le Congrès de La Haye. Incorporé au *Mirabeau* en janvier 1874.
— III. 461.
- L'Intransigeant*. — Paris, 14 juillet 1860.
— Quotidien.
— Directeur : Rochefort.
— Rédacteurs : C. Bouis, Olivier Pain, Édouard Bazire.

- Collaborateurs : De Grammont, Mario Sermet, M. Talmayer, Vaughan. Tirage : 200.000. Journal de Rochefort, boulangiste.
— II. 39, 54, 104, 112, 119, 120, 125, 129, 135, 137, 144, 147, 158, 283, 350, 448;
— III. 106, 141, 146, 161, 165, 202, 215, 256.
- Journal de l'agriculture pratique.* — Fondé en 1837 par A. Bixio.
— Hebdomadaire.
— Rédacteur en chef : E. Leconteux.
Le plus ancien et le plus important des journaux agricoles par son tirage et la compétence de sa rédaction. Ne traite que les questions d'économie politique.
— I. 318.
- Le Journal des Débats.* — Quotidien fondé en 1789 par Gautier de Biauzat, racheté au lendemain du 18 Brumaire par les frères Bertin, dirigé de 1854 à 1871 par Édouard Bertin. Après 1876, cherche à rallier à la République une partie de la bourgeoisie. Conservateur.
— Collaborateurs : Baudrillart, Fr. Charmes, Michel Chevalier, Saint Marc-Girardin, Prévost-Paradol, Renan, Taine, etc.
— II. 71, 120, 321.
- Journal des économistes.* Revue de la science économique et de la statistique. — Fondée le 15 décembre 1841. Nouvelle série en 1854.
— Mensuel, 4 volumes par an.
— Collaborateurs : Bastiat, Faucher, H. Say, M. Chevalier, de Molinari, etc.
— I. 199, 218, 222, 241, 242, 263, 299, 349.
- Journal officiel de la République française.* — Quotidien, fondé en 1789 sous le titre *Le Moniteur*. Dirigé dans les années 1880-1890 par Henri Aron et Villetard.
- II. 341;
— III. 151.
- Journal de Roubaix.* Politique, industriel et commercial. — Roubaix, 1857 →
— Quotidien à deux éditions, (l'édition du matin sans sous-titre).
— Directeur gérant : Alfred Reboux.
Catholique, organe des industries lainières et cotonnières.
— I. 196.
- Justice.* — Londres, janvier 1884-1925.
— Hebdomadaire socialiste, organe de la Social Democratic Federation. Fondé par Hyndman.
— Rédacteur en chef : Harry Quelch.
— I. 172, 176, 185, 302, 320-321, 344, 359;
— II. 55, 212, 221, 222, 232, 241, 267, 271, 272, 273, 277-278, 289, 344, 432;
— III. 23, 165, 189, 400.
- La Justice.* — Paris, 16 janvier 1880-1927.
— Quotidien.
— Directeur politique : Georges Clemenceau.
— Rédacteur en chef : Camille Pelletan.
— Collaborateurs : Stephen Pichon, Georges Laguerre, Ch. Longuet, A. Millerand, etc. Radical de gauche, anti-boulangiste.
— I. 83, 109, 260;
— II. 8, 12, 26, 73, 319, 439;
— III. 28, 129, 311.
- Kent Times and Tribune.* — (Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur cette publication).
— II. 279.
- Kladderadatsch.* — Berlin, 1848-192?
— Hebdomadaire illustré satirique et politique. De tendance

- démocratique, persécuté pour sa critique du régime de 1850 à 1858, devient un soutien de Bismarck.
— III. 381.
- Kölnische Zeitung.* — Cologne, 1762 à nos jours.
— Quotidien, organe de la grande bourgeoisie rhénane. Exerça une très grande influence.
— I. 83.
- Kreuzzeitung.* — (Voir *Neue Preussische Zeitung.*)
- Labour Elector.* The organ of practical socialism. — Londres, juin 1888-juillet 1894.
— Hebdomadaire. Dirigé par H. Champion, semble avoir eu peu de diffusion.
— II. 239, 241, 249, 252, 259, 271, 296, 321, 331, 338.
- The Labour Leader.* A weekly journal of socialism, trade-unionism and politics. — Londres, octobre 1891-octobre 1922.
Organe de l'Independant Labour Party, continué par *The New Leader.* — III. 387, 399, 400.
- Labour world.* A journal devoted to the interests of all who toil. — Londres, 21 septembre 1890-31 mai 1891 (37 numéros).
Fondé par Michael Davitt et repris par Massingham. Fait suite à *The Democrat* (15 novembre 1884-1^{er} septembre 1890)
— III. 66.
- La Lanterne.* — Paris, 22 avril 1877-mars 1928.
Fondé par H. de Rochefort à son retour de Nouméa (la première *Lanterne* dont il était l'unique rédacteur datait de 1868).
— Directeur : Eugène Mayer.
— Collaborateurs : Henry Maret, Adrien Duvant, Monprofit, G. Puissant. Boulangiste.
— II. 124, 135.
- La Liberté.* Organe socialiste quotidien (à partir du 18 avril 1871). Organe socialiste hebdomadaire (à partir du 12 novembre 1871). Bruxelles, 12 mars 1865-29 juin 1873.
— Hebdomadaire (quotidien en 1871).
— Rédacteurs principaux : E. Picard, X. Olin, E. Robert, P. Janson, F. Splingard, L.-L. Jottrand, V. Arnoud, G. de Greef, E. Hins.
Fondé comme organe démocratique, socialiste. A partir de 1867, organe de l'A. I. T. en Belgique. Bakouniniste après le Congrès de La Haye.
— I. 191;
— III. 454, 456, 462, 464, 465, 471, 746, 478, 489.
- La Ligue.* — Paris, 6 décembre 1884-1^{er} mars 1886.
— Quotidien. (Hebdomadaire à partir du 2 novembre 1885, date de la retraite d'Andrieux.)
— Directeur politique : Andrieux, député.
— Collaborateurs : Frédéric Baille, Albéric Numa, Jacques Berthaut, etc. Républicain, anti-opportuniste.
— I. 260, 275.
- Le Lillois.* — Hebdomadaire satirique illustré, fondé en 1882. Catholique conservateur, fait campagne contre les juifs, les francs-maçons et les socialistes. Essentiellement municipal.
— III. 124.
- Lyon Socialiste.* Organe hebdomadaire des travailleurs de la région de l'Est. — Lyon, 14 septembre 1884-1885.
Collaboration parisienne (Deville). Articles de G. Farjat. Guesdiste. Les 11 premiers numéros sont lithographiés, écrits à la main. Ensuite imprimé.
— I. 247, 258.
- Macmillan's Magazine.* — Cam-

- bridge, Londres, novembre 1859-
octobre 1905.
— Collaborateurs : Tennyson,
Matthew Arnold, Huxley, Mere-
dith, Thomas Hardy, Kipling,
Henry James.
— I. 239.
- Le Matin*. — Paris, 17 juin 1884-
1943.
— Quotidien. Journal d'infor-
mation lancé par Alfred Ed-
wards sur une formule améri-
caine. 4 éditorialistes de partis
différents : Cassagnac, Cornély,
Emmanuel Arène, Jules Vallès.
— I. 271.
- Memoitoriul*. — Revue roumaine
paraissant à Jassy.
— II. 241.
- La Moda*. — Journal espagnol
carliste.
— I. 40.
- Le Moniteur universel*. — Fondé en
1789, réorganisé en 1852 devient
le journal officiel de l'Empire.
S'accommodant de tous les
régimes, durera jusqu'en 1903.
— III. 47.
- Nature*. A weekly illustrated jour-
nal of science. — Londres,
1870 →
— Rédacteur en chef : J.-N.
Lockyer.
— II. 59.
- Neue Preussische Zeitung*. — (Appelée
Kreuzzeitung à cause de la croix
de fer qu'elle portait dans son
titre.)
— Quotidien. Fondé à Berlin en
1848 sous la direction d'Her-
mann Wagener.
Organe du parti conservateur
de 1850 à 1858, devient l'organe
officieux de Bismarck après son
arrivée au pouvoir. Acheté en
1932 par le Stahlhelm qui change
le titre officiel en *Kreuzzeitung*.
— II. 381, 421.
- Neue Rheinische Zeitung*. Organ der
Demokratie. — Cologne, 1^{er} juin
1848-19 mai 1849.
- Quotidien. Fondé par Marx
qui en fut le rédacteur en chef et
l'animateur.
— Collaborateurs : Engels,
H. Bürgers, G. Weerth, W. Wolff,
E. Dronke, F. Freiligrath.
— I. 52;
— II. 420;
— III. 426, 435.
- Neue Rheinische Zeitung*. Politischöko-
nomische Revue. — Londres,
Hambourg, 1850 (6 cahiers).
— Rédacteur en chef : Karl
Marx.
— Collaborateurs : Engels,
W. Wolff, Eccarius.
Fondée par Marx après son
arrivée à Londres pour faire suite
au quotidien de Cologne. Dispa-
raîtra lorsque Marx et Engels
auront conclu à l'impossibilité
d'un renouveau révolutionnaire
proche dans la situation d'après
1848.
— III. 400.
- Neuer Sozial Demokrat*. Organ des
Allgemeinen deutschen Arbeiter-
Vereins, des Arbeiter-Unter-
stützungsverbandes und des
Allgemeinen deutschen Mau-
rervereins. — Organ der sozia-
listischen Arbeiter-partei Deut-
schlands (à partir du 13 juin
1875). — Berlin, 2 juillet 1871-
29 septembre 1876.
— Trihebdomadaire.
— Collaborateurs : W. Hassel-
mann, F.-A. Lange, W. Hasen-
clever... Continuation du *Social-
Demokrat*. Propriété et organe
des lassaliens.
— I. 20-21.
- Neuer Welt Kalender*. — Stuttgart,
1883-1914, Hambourg, 1915-
1933. Almanach publié à partir
de 1883 par l'hebdomadaire
populaire illustré *Die Neue Welt*,
fondé en 1876 par W. Liebknecht.
— II. 403.
- Neues Wiener Tageblatt*. — Vienne,
1867-1937?
— Quotidien libéral.

- Rédacteur en chef : Julien Szepts.
— II. 91.
- Die Neue Zeit.* — Stuttgart, 1883-1917.
— Bimensuelle. Revue théorique de la social-démocratie allemande.
Dirigée par Kautsky de sa fondation à sa mort (1917), elle constitue une source de premier ordre pour l'histoire de la social-démocratie.
— I. 239, 303, 368, 405, 412;
— II. 129, 178, 235, 261, 360, 387, 433;
— III. 16, 18, 29, 64, 76, 96, 162, 169, 348, 370, 379, 380, 400, 404, 407.
- New York Herald.* — Quotidien libéral fondé à New York en 1835 par James Gordon Bennett.
— III. 451.
- New Yorker Volkszeitung.* — New York, 1878-1915.
— Quotidien en langue allemande publié par les socialistes américains.
Prit une orientation plus nettement marxiste quand H. Schlüter en prit la direction vers 1890. Le plus gros tirage des périodiques socialistes en Amérique.
— I. 206;
— II. 164, 241.
- Le Nord.* — Fondé en 1855, réorganisé en 1864 sous la direction de Théophile Franceschi.
— Quotidien. Puisait son inspiration à la chancellerie russe.
— II. 217.
- La Nouvelle Revue.* Politique, scientifique, économique et littéraire.
— Paris, 1^{er} octobre 1879.
— Bimensuel.
— Directrice : M^{me} Juliette Lamber (jusqu'en 1886).
— I. 280, 324, 347, 349, 383;
— II. 113, 115, 134, 177, 347, 360, 387, 426, 437, 451;
— III. 16.

- The Pall Mall Gazette.* — Londres, 7 février 1865-1923.
— Quotidien du soir. Conservateur jusqu'en 1880. Réd. : Frédéric Greenwood. Racheté par Yates Thompson en 1880, devient libéral.
— Rédacteurs en chefs : John Morley, W. T. Stead et E. T. Crodke. (Tirage : 13 000.)
— Racheté en 1892 par W. W. Astor, devient unioniste indépendant. Absorbé en 1923 par l'*Evening Standard*. A publié en 1870-71 les articles d'Engels sur la guerre franco-allemande.
— I. 261, 300;
— II. 84, 90, 107, 111, 133, 361;
— III. 191, 221.
- Le Parti ouvrier.* — Paris, 8 avril 1888-1914.
— Quotidien.
— Secrétaire de rédaction : V. Marouck.
— Collaborateurs : J. Allemane, H. Brissac, P. Buquet, V. Dalle, Joffrin, J. Jouy, Lavy, Paulard, Labusquière, etc.
— Fondé par les possibilistes au moment où ils quittent *Le Cri du Peuple*.
— II. 120, 144, 198, 208, 267, 298, 368;
— III. 31, 125.
- Le Parti socialiste.* — Paris, 9 mars 1890-?
— Hebdomadaire.
— Collaborateurs : E. Vaillant, Chauvière, Baudin, Lachize, Féline, Besset...
— II. 394.
- Le Parti socialiste.* — Organe du Comité révolutionnaire central. Paris, 28 juin 1891-16 mars 1895.
— Hebdomadaire.
— III. 350.
- O Pensamento social.* — Lisbonne, 1^{er} février 1872-5 avril 1873.
— Hebdomadaire.
— Rédacteurs : J. Fontana, Anthero. Reproduit de nombreux

- textes du Conseil général de l'A.I.T.
— III. 460, 469, 470, 491.
- The People's Press.* — Londres.
8 mars 1890-28 février 1891 (52 numéros).
— Hebdomadaire.
— Rédacteur en chef : R. Dell.
— Fait suite à *North London Press*.
— II. 397.
- Le Petit Journal.* — Paris, 2 février 1863-1943.
— Quotidien. Fondé par Polydore Milhaud, tirait sous l'Empire à 83 000. Repris en 1871 par Émile de Girardin. Dirigé de 1881 à 1902 par Marinoni. Tirage 750 000.
— II. 341;
— III. 288, 343.
- Le Petit Lyonnais.* — Fondé en 1871.
— Quotidien. Dirigé par E. Portalis. Républicain radical. Repris par Vaughan depuis la mi-octobre 1888.
— II. 192.
- La Petite République française.* — Quotidien fondé en 1875. A partir de 1892, directeur : Marcel Sembat.
— Comité politique : M. Goblet, Lockroy, Sarrien, Peytral, Millerand. Républicain radical.
— III. 223, 267, 321, 326, 331, 366, 388, 395.
- Le Premier Mai.* — Paris, 1891. Édité par Argyriades. Gérant : Marius Tournade. Ne publie chaque année qu'un seul numéro pour le 1^{er} mai.
— III. 274.
- Przedświt* (L'Aube). — Londres, 1891.
— Hebdomadaire.
— Rédacteur en chef : A. Debsky. Organe social-démocrate. A publié des textes d'Engels.
— III. 169.
- Progress.* A monthly magazine.
— Londres, 1883-1887. Revue mensuelle littéraire et politique.
— Directeur : G. W. Fode.
— Aveling en était en 1884 le rédacteur en chef.
— I. 154, 210.
- Le Prolétaire.* — Paris, 23 novembre 1878-1883.
— Hebdomadaire. Rédaction composée uniquement d'ouvriers : « La vérité scientifique en matière sociale n'appartient à aucune école » (éditorial du n^o 1).
— Collaborateurs : Brousse, Paulard, etc.
— I. 70, 97, 106.
- Le Prolétariat.* Organe officiel des Travailleurs de France. — Paris, 5 avril 1884-31 décembre 1890.
— Hebdomadaire. Possibiliste.
— I. 347, 384;
— II. 101, 138, 241, 267, 269.
- Le Radical.* — Paris, 10 août 1881-1928.
— Quotidien. Fondé par Victor Simond.
— Rédacteur en chef : Henri Maret.
— Collaborateurs : A. Ranc, S. Lacroix, J. Lermina, etc. Radical, anti-boulangiste. Avait existé en 1871, mais fut suspendu à plusieurs reprises.
— I. 97;
— II. 26, 138;
— III. 433.
- La Razón.* — Séville, n^o 61, 18 mai 1872, 2^e année, n^o 87.
— Hebdomadaire. Organe anarchiste, hostile au Conseil général de l'A.I.T.
— Directeur : Nicolas Alonso Marselau.
— III. 464, 467, 472, 475, 482, 483, 484.
- Recht Voor Allen.* — La Haye-Amsterdam, 1879-1900.
— Hebdomadaire jusqu'en 1885, puis bi-hebdomadaire (1885-1887), puis tri-hebdomadaire ; il

était de nouveau hebdomadaire en 1900.

Fondé par Domela Nieuwenhuis, devient en 1882 (date de sa fondation) l'organe du Sociaal-Democratische Bond in Nederland. Après la fondation du parti social-démocrate marxiste (1894), devient l'organe d'une secte. A joué un grand rôle pour la propagation du socialisme en Hollande de 1880 à 1890.

— II. 212, 241.

La République française. — Paris, 7 novembre 1871-12 juillet 1924. — Quotidien.

Fondé par Gambetta, comme organe officiel du groupe parlementaire de l'Union républicaine. Passe sous la direction de Joseph Reinach en 1886, puis sous celle de J. Méline en 1893. — Collaborateurs : Challemeil-Lacour, E. Spüller, Alain Tarjé, Rouvier, Paul Bert, E. Arène, G. Hanotaux, A. Ranc.

— « Le Journal des Débats de la Démocratie » (Manevy).

— I. 49, 213, 279.

— III. 124.

Revista Sociala. — Revue socialiste roumaine fondée au début des années 80 à 90, paraissant à Jassy. — III. 169.

La Révolution sociale. Journal hebdomadaire. Organe de la fédération jurassienne (à partir du 23 novembre 1871). — Genève, 26 octobre 1871-4 janvier 1872 (10 numéros).

— Hebdomadaire.

— Directeur : A. Claris.

— Collaborateurs : A. Léo, A. Arnould, G. Lefrançais, B. Malon, J. Guesde, E. Razuna, L. Marchand.

Fondé par les Communards réfugiés en Suisse, après le congrès de Sonvillier. Anarchiste, bakouniniste. Continué

par le *Bulletin de la Fédération Jurassienne.*

— I. 13;

— III. 435, 438.

La Revue bleue. — Titre exact : Revue politique et littéraire.

— Hebdomadaire. Fondée en 1863.

— Directeur de 1888 à 1890 : Alfred Rambaud.

— II. 406.

La Revue philosophique de France et de l'Étranger. — Mensuel.

— Rédacteur en chef : Th. Ribot.

— I. 278, 280, 349.

Revue scientifique (Revue rose). —

— Hebdomadaire. Fondée en 1863 par Eugène Yung et Ém. Alglave.

— II. 177.

La Revue socialiste. — Revue mensuelle fondée par Benoît Malon

en janvier 1880, paraît à Lyon (13 numéros). Interrompue, reprend à Paris en 1885 jusqu'en juin 1914.

— II. 469;

— III. 268, 364.

Reynolds' Weekly Newspaper. A journal of Democratic Progress and

General Intelligence. — Londres, 5 mai 1850.

— Hebdomadaire paraissant le dimanche. Fondé par George

William Reynolds. Tirage : 50 000. Radical. Lié au début

avec les cercles chartistes.

— II. 266.

Rheinische Zeitung. Für Politik, Handel und Gewerbe. — Cologne,

1^{er} janvier 1842-31 mars 1843. — Quotidien.

Organe de la bourgeoisie libérale rhénane fondé par

Camphausen, D. Oppenheim, Mevissen, Jung, Schramm, Fay.

Dirigé d'abord par Höffken, puis par Rutenberg qui y intro-

duit des membres de la gauche hégélienne et en fait une feuille

d'opposition. Marx y collabore dès le printemps 1842 et en assume la rédaction en chef à partir d'octobre. Il quittera son poste le 17 mars 1843, mais cela n'empêche pas l'interdiction finale du journal, décidée par le gouvernement depuis janvier.
— III. 379, 410, 435.

Rheinische Zeitung. — Cologne, 1888-1893 (de 1888 à 1891, porte le titre *Kölner Arbeiterzeitung*).
— Rédacteur en chef en 1894, Carl Hirsch, social-démocrate.
— III. 335, 359, 362.

Severnyi Vestnik. (La Revue du Nord.) — Saint-Petersbourg, 1885-1897.
— Revue mensuelle. Tendence populiste jusqu'en 1890.
— Collaborateurs : N. Mikhaïlovski, S. Krivenko, S. Goujanov, G. Ouspenski. En 1890, passa sous la direction de L. A. Gourevitch et lutta contre les idées radicales.
— II. 261, 365, 367;
— III. 58.

Le Siècle. — Paris, 23 juin 1836-décembre 1927.
— Quotidien.
Fondé comme organe de l'opposition constitutionnelle, reflétait après 1871 la pensée de la bourgeoisie voltairienne et de la franc-maçonnerie. Dirigé successivement par Havin, J. Simon, Magnin, Jourde. — Collaborateurs : Eugène Pelletan, Léon Plée, A. de la Forge, Hippolyte Lucas.
— III. 65, 249.

Der Sozial-Demokrat. Organ des Allgemeinen Deutschen Arbeiter-Vereins. — Berlin. Novembre 1865-mars 1871.
— Quotidien. Fondé par J. B. von Schweitzer et J. B. von Hofstetten.
Organe des lassalliens, mais non

propriété du parti. Disparaît après les élections au Reichstag pour faire place au *Neuer Sozialdemokrat*.
— I. 175.

Socialdemokraten. — Copenhague. N° 1, 10 mai 1874.
— Quotidien, publié d'abord par les syndicats (1874-75), puis par les associations social-démocrates (1875-1879), de nouveau par les syndicats (1879-1885), enfin, depuis le 1^{er} avril 1885, par le parti social-démocrate danois. Continuant le *Socialisten* (1871-1874). Il fut de tendance lassallienne jusqu'en 1876, puis marxiste.
— Rédacteur en chef de 1881 à 1911 : E. Wijnblad. Tirage en 1893 : 25 000.
— II. 241.

El Socialista. — Madrid, mars 1885.
— Quotidien édité par Pablo Iglésias. Organe du Parti socialiste ouvrier d'Espagne. Après des fortunes diverses, le journal existait encore en 1911 comme hebdomadaire.
— II. 35, 331.

Le Socialiste. — Journal hebdomadaire de l'Union Républicaine de langue français. Organe des sociétés révolutionnaires et internationales. Organe des sections françaises aux États-Unis de l'A.I.T. (à partir du 2 décembre 1871). Organe des sections françaises de l'Internationale aux États-Unis (à partir du 1^{er} septembre 1872.) — New-York, 7 octobre 1871-11 mai 1873.
— Hebdomadaire.
— Collaborateurs : C. Christenert, Debuchy, S. Dercure, Cl. Pelletier, etc. Après le congrès de La Haye, ne se considéra plus comme lié à aucun groupe de l'A.I.T.
— I. 25.

Le Socialiste. — Paris, 1^{re} année, n^o 1, 29 août 1885-n^o 82, 26 mars 1887.

— Hebdomadaire, petit format. — Comité de rédaction : G. Deville, R. Fréjac, J. Guesde, P. Lafargue, A. Letailleur. Les articles ne sont pas signés.

— I. 299, 308, 312, 317, 318, 331, 354, 362;
— II. 32.

★

— Paris, 3^e année, 2^e série, n^o 83, 11 juin 1887-n^o 118, 4 février 1888.

— Hebdomadaire. Le format est plus grand, les articles sont signés.

— II. 59, 68, 93, 100, 101, 104, 113, 194, 200, 226.

★

— Paris, 5^e année, 3^e série, n^o 1, 21 septembre 1890-13 janvier 1895.

— Hebdomadaire.

— Organe du parti guesdiste.

— II. 435, 436, 449;

— III. 8, 18, 31, 33, 36, 56, 106, 110, 122, 144, 151, 181, 183, 188, 201, 221, 222, 224, 257, 304, 314, 325, 369, 410.

Le Soleil. — Paris, 28 février 1873-21 août 1914.

— Quotidien politique à un sou. Fondé par Édouard Hervé.

— Collaborateurs : Amédée de Césena, Charles Canivet, Saint-Marc Girardin fils... Anti-boulangiste. Tirage : plus de 35 000.

— III. 124, 183.

Der Sozialdemokrat. Internationales Organ der Sozialdemokratie deutscher Zunge. — Zurich, octobre 1879-septembre 1888. Londres, 1^{er} octobre 1888-27 septembre 1890.

— Hebdomadaire. Fondé avec l'appui financier du Dr Höchberg.

— Rédacteur en chef : Vollmar, puis (1881) Ed. Bernstein.

— Organe officiel du parti par décision du congrès de Wyden (1880),

paraîtra à Zurich jusqu'au moment où, à la suite des intrigues policières du gouvernement prussien, les rédacteurs seront expulsés de Suisse et iront s'installer à Londres (avril 1888), où ils transféreront l'édition du journal (1^{er} octobre 1888).

— I. 70, 83, 90, 91, 108, 127, 168, 192, 247, 248, 250, 274, 287, 351;

— II. 123, 156, 184, 212, 222, 239, 241, 252, 265, 331, 338, 406, 420, 422, 425.

Der Sozialdemokrat. — Berlin, février 1894-1895.

— Hebdomadaire. Dirigé par Max Schippel.

La création en avait été décidée par le congrès du parti social-démocrate à Cologne en 1893. Il était si ennuyeux que le congrès de Breslau (1895) décida sa suppression.

— III. 373.

Der Sozialist. — New York, 3 janvier 1885-19 novembre 1892.

— Hebdomadaire. Organe central du parti socialiste ouvrier (allemand) de l'Amérique du Nord. De tendance marxiste.

— Rédacteur en chef : J. Dietzgen (mort en 1888), puis H. Schfüter.

— Collaborateurs : Eleanor Marx, Ad. Hepner, P. Lafargue, F. A. Sorge. Sera continué par le *Vorwärts* de New-York (1892-1894). Tirage en 1885 : 3 800.

— I. 268, 284, 362;

— II. 241.

Standard. — Londres, 1827-1917.

— Quotidien du soir, puis, depuis 1857, journal du matin. Conservateur. Fait concurrence au *Times* par l'abondance de ses correspondances. Racheté en 1904 par sir Arthur Scarsen.

— I. 77, 92, 163, 202;

— II. 218;

— III. 89, 399.

The Star. — Londres, 17 janvier 1888.

- Quotidien du soir. Radical. Fondé par T. P. O'Connor avec un tirage de 142 000.
— Rédacteur en chef : M. W. Massingham.
— Collaborateurs : E. Parke, Wilson Pope, sir Robert Donald, Th. Marlowe, W. J. Evans, sir George Sutton, G. B. Shaw, etc.
— II. 250, 251, 252, 253, 256, 258, 259, 260, 262, 265, 267, 269, 271, 274, 278, 422;
— III. 66, 69, 70, 80.
- The Sun.* — Londres, 1888-1890.
— Hebdomadaire radical.
— II. 267.
- Die Tagwacht.* Organ der sozialdemokratischen Partei. Organ der sozial-demokratischen Partei und der internationalen Gewerkschaften in der Schweiz (à partir du 2 avril 1870). Sozialdemokratische Zeitung. Organ des Schweizerischen Arbeiterbundes (à partir du 2 juillet 1873). Organ der sozialdemokratischen Partei in der Schweiz und des Schweizerischen Arbeiterbundes (à partir du 2 janvier 1878). — Zurich, 5 janvier 1870-25 décembre 1880.
— Bimensuel - Hebdomadaire (2 avril 1870). Bihebdomadaire (2 juillet 1873)
— Collaborateurs : H. Greulich, K. Bürkli, R. Seidel, J. Ph. Becker.
— I. 21, 25.
- Le Temps.* — Paris, 15 octobre 1829-17 juin 1842; 25 avril 1861-1940.
— Quotidien.
— Directeur : Adrien Hébrard.
— Collaborateurs : Scherer, L. Ulbach, F. Sarcey, etc.
« La Revue des Deux Mondes quotidienne. »
— I. 188, 199, 253, 262, 278, 357;
— II. 191, 284;
— III. 34, 40, 43, 50, 53, 56, 73, 98, 116, 124, 249, 283, 304, 356, 388.
- Time.* — A Monthly Miscellany of interesting amusing literature.
— Londres, 24 avril 1875 à 1891.
— Rédacteurs en chef successifs : Edmund Yates, E. M. A. Williams, E. B. Bax (1890-1891).
— Absorbé par le *Munsey's Magazine*.
— II. 29, 387, 406, 414.
- The Times.* — Londres, 1^{er} janvier 1788. →
— Quotidien. Conservateur. Fondé par John Walter et resté entre les mains de la famille Walter. Premier journal anglais à introduire le système des correspondances à l'étranger.
— I. 12;
— II. 217.
- To-Day.* The monthly magazine of scientific socialism. — Londres, mai-décembre 1883. Nouvelle série : janvier 1884-juin 1889.
— Revue mensuelle socialiste. Engels, Eleanor Marx Aveling, Bax y collaboreront en 1884-1885. En 1886, la revue passe sous l'influence des Fabians.
— I. 170, 185, 199, 202, 210, 236, 344;
— II. 33, 55.
- The Trade Unionist.* — Londres, 4 avril-22 août 1891.
— Hebdomadaire syndical. Influencé par Tom Mann, à l'esprit néo-tradé-unioniste. Se transforme en *Trade Unionist and Trades Council Record* (octobre 1891-mars 1892), à son tour absorbé par le *Workman's Times*.
— III. 66.
- Le Travailleur.* Organe du parti ouvrier de la région du Nord.
— Fondé en 1886 à Lille.
— Hebdomadaire. Quotidien du 20 au 24 octobre 1891.
— I. 157, 166;
— III. 111, 117, 274.
- La Voie du Peuple.* Quotidien socialiste. — Paris, 2 février 1887-

- 8 février 1887; 18 février-17 mars 1887 (35 numéros).
 — Comité de rédaction : G. Deville, Duc-Quercy, E. Fournière, A. Goullé, J. Guesde, E. Massard.
 Créé par les guesdistes qui ont quitté *Le Cri du Peuple* après l'affaire Duval.
 — II. 11, 12, 14, 17, 19, 26.
- La Voix*. — Paris, 20 octobre 1889-9 novembre 1889.
 — Quotidien.
 — Rédacteur en chef : A. Millebrand. Républicain radical et démocratique.
 — II. 332.
- Der Volksstaat*. Organ der sozial-demokratischen Arbeiterpartei und der Gewerksgenossenschaften. Organ der sozial-demokratischen Arbeiterpartei und der internationalen Gewerksgenossenschaften (à partir du 2 juillet 1870). Organ der sozialistischen Arbeiterpartei Deutschlands (à partir du 11 juin 1875). — Leipzig, 2 octobre 1869-29 septembre 1876. — Bi-hebdomadaire, puis tri-hebdomadaire (à partir du 2 juillet 1873).
 Rédacteurs : W. Liebknecht, K. Hirsch, A. Hepner, A. Bebel...
 Continuation du *Demokratisches Wochenblatt*. Continué par le *Vorwärts* (1876-1878).
 — I. 21, 22, 25, 192.
 — III. 222, 458, 470.
- Der Volkswille*. — Vienne. 30 janvier 1870-27 juin 1874.
 — Hebdomadaire. Bi-hebdomadaire à partir du 2 octobre 1872.
 — Collaborateurs : A. Scheu, H. Oberwinder, J. Ph. Becker...
 Continuation de la *Volkstimme*. Organe des sociaux-démocrates d'Autriche.
 — II. 91.
 — III. 458.
- Vooruit*. — Gand, 31 août 1884-193? — Quotidien fondé par les or-
- ganisateurs du parti ouvrier belge à Gand.
 — Rédacteur en chef : E. Anseele. Tirage en 1884 : 2 500.
 — II. 241.
- Vorwärts*. — Berlin, 1890-1933 (reparaît depuis 1946).
 — Quotidien dont la fondation fut décidée par le congrès de Halle (12-18 octobre 1890). Le *Berliner Volksblatt* prit le sous-titre : Zentralorgan der sozial-demokratischen Partei, puis, à partir du 1^{er} janvier 1891, s'intitula : *Vorwärts-Berliner Volksblatt*.
 — Rédacteur en chef : W. Liebknecht (jusqu'à sa mort en 1900).
 — Collaborateurs : Engels, Bebel, V. Adler, Kautsky, Auer, Singer, A. Labriola, Fr. Mehring, P. Lafargue, H. Branting.
 — III. 12, 29, 66, 163, 195, 209, 210, 246, 324, 325, 330, 333, 335, 338, 340, 341, 344, 349, 351, 361, 366, 373, 374, 385, 410.
- Weekly Dispatch*. — Londres, 1801-1900.
 — Hebdomadaire paraissant le dimanche.
 Acheté par A. W. Dilke en 1875, qui lui donne une orientation radicale. Passé après 1900 sous le contrôle de Lord Rothermere et devient le *Sunday Dispatch*.
 — II. 26, 115, 118, 119, 120, 169, 215.
- The Worker's Cry*. — Londres, 2 mai-12 septembre 1891. Journal de Frank Smith. Fusionne avec *The Liberal Home ruler*.
 — III. 66.
- Workman's Times*. — Huddersfield, puis Londres. 29 avril 1890-17 mars 1894.
 — Hebdomadaire ouvrier. Rédacteur en chef : Joseph Burgess. Absorbe successivement le *Birmingham Workman's Times*, puis le *Trade Unionist*.
 — III. 61, 66, 221, 387.

III. LES NOMS*

A

ADAM, Jean-Victor-Vincent (1801-1867). — Peintre français, élève de Meynier et Regnault. Après 1840 surtout peintre de batailles. — I. 162.

ADAM (Mme Edmond) (1836-1936). — Femme de lettres française connue sous le nom de Juliette Lamber, veuve d'Edmond Adam, préfet de police en 1870, amie de Gambetta. Son salon où se regroupaient les républicains joua un rôle politique considérable. En 1879, elle fonda *La Nouvelle Revue* qu'elle dirigea jusqu'en 1886. — I. 280, 324, 347, 348; II. 83, 113, 134, 146, 360, 387, 404, 406, 451; III. 16.

ADLER, Victor (1852-1918). — Fondateur du parti social-démocrate autrichien, médecin. Entré en contact avec le mouvement socialiste en 1884, il fonde en 1887 la *Gleichheit* et, en 1889, la *Arbeiter-Zeitung*. Il fut un des chefs de la II^e Internationale. — II. 270, 411; III. 11, 90, 103, 160, 184, 186, 321, 328, 375, 382, 385, 386, 416.

AIMEL, Henri (dit *Aime la figue*) (né en 1844). — Publiciste français, rallié au boulangisme, élu député de Bordeaux en 1889. Rattaché au groupe socialiste après les élections de 1893. — III. 268.

ALBAJÈS. — International espagnol, délégué de Barcelone au Congrès de Saragosse. — III. 455.

ALERINI. — Bakouniniste italien qui a pris part à la Commune de Marseille et propageait les idées de l'Alliance dans l'Internationale en Espagne. — III. 461, 463, 469.

ALEXANDRE I^{er} (prince de Battenberg) (1857-1893). — Fils du prince de Hesse, prit part à la guerre russo-turque (1877-1878). Lorsque la Bulgarie fut, en vertu du traité de Berlin, érigée en principauté, il fut élu prince de Bulgarie (1879). Il annexa à ce pays la Roumélie orientale, ce qui lui valut un conflit avec la Serbie, arrêté après des combats victorieux par l'intervention des grandes puissances. Se heurtant à l'hostilité du tsar, il abdiqua en septembre 1886. — I. 397, 398, 425, 426, 428; II. 27.

ALEXANDRE II (1818-1881). — Empereur de Russie après la mort de son père Nicolas I^{er} (1855). Son règne fut marqué par la fin de la guerre de Crimée (1856), l'écrasement de l'insurrection polonaise, la guerre russo-turque. Il introduisit aussi l'abolition du serfage. Mourut assassiné. — III. 418.

ALEXANDRE III (1845-1894). — Empereur de Russie, fils d'Alexandre II auquel il succède en 1881, marié à la princesse Dagmar de Danemark. Son règne fut très autoritaire et marqué par la guerre avec la Bulgarie et l'alliance franco-russe. — I. 261, 397, 425; III. 16, 88, 89, 96, 116, 117, 128, 229, 293, 294, 339.

* Les noms de firmes et de maisons de commerce n'ont pas été retenus.

- ALLAN, William (1813-1874). — Syndicaliste anglais. Secrétaire de l'Amalgamated Society of Engineers depuis 1851, membre du Conseil de Londres des Trades Unions depuis 1866. S'était opposé à l'adhésion de son syndicat à l'Internationale, prétendant que la meilleure organisation possible pour les travailleurs était les trades unions. — III. 456.
- ALLEMANE, Jean (1843-1935). — Ouvrier typographe qui participa aux combats de la Commune et fut déporté en Nouvelle-Calédonie. Revenu en France après l'amnistie de 1880, il adhère au parti ouvrier, suit les possibilistes après le congrès de Saint-Étienne (1882) et rompt avec Brousse au congrès de Châtellerault (1890). Il fonde alors le parti ouvrier socialiste révolutionnaire et dirige son organe : *le Parti ouvrier*. Député de Paris de 1901 à 1911, il approuve en 1914 la participation à la défense nationale, mais suivra la majorité communiste au congrès de Tours. — II. 305, 412, 414, 434; III. 9, 30, 60, 82, 89, 94, 270, 311.
- AMÉDÉE (duc d'Aoste) (1845-1890) — Second fils de Victor-Emmanuel II, se vit offrir la couronne d'Espagne par les Cortès en 1870. Arrivé à Madrid en janvier 1871, il ne parvint pas à mettre fin aux discordes des partis monarchistes, tenta de gouverner avec les libéraux et finalement démissionna le 11 février 1873. Quelques jours après, les Cortès proclamaient la République. — III. 442, 443, 459, 466.
- ANDRIEUX, Louis (1840-1931). — Avocat et homme politique français. Député de 1876 à 1889, il fut préfet de police de 1879 à 1881. Adversaire déclaré de l'opportunisme, il se rallia aux thèses du boulangisme, mais ne fut pas réélu en 1889. Il n'hésita pas à utiliser ses souvenirs de préfet de police pour dénoncer les scandales de la politique des opportunistes. Joua un rôle actif lors de l'instruction des affaires du Panama. — I. 260, 276; II. 274.
- ANDLAU, Gaston-Hardouin-Joseph (comte d') (né en 1824). — Officier français et sénateur, admis au cadre de réserve avec le grade de général de brigade. Se livra, pressé par les besoins d'argent, à un trafic de décorations découvert en 1887. Échappa à la condamnation (cinq ans de prison) en s'enfuyant à l'étranger. — II. 81.
- ANGUS. — Manager de la Maison Schoolbred. — I. 38.
- ANHER. — Homme politique espagnol, conseiller général, apparemment bakouniniste. — III. 470.
- ANELEVSKI, L. — Militant ouvrier polonais. — II. 275.
- ANNIE. — Domestique d'Engels. — II. 141, 449; III. 19, 28.
- ANSELE, Édouard (1856-1938). — Socialiste belge, fondateur du parti ouvrier en 1885 et du journal ouvrier de Gand : *Vooruit*. Élu député en 1894, il fut ministre des chemins de fer en 1926. Il avait tourné à l'opportunisme et était un des champions du mouvement coopératif. — I. 191; II. 206, 231, 237, 241, 270; III. 212.
- ARENBERG, Auguste-Louis-Albéric (prince d') (1837 - 1924). — Grand propriétaire terrien, député légitimiste du Cher de 1877 à 1881, puis, après le rétablissement du scrutin d'arron-

dissement, à partir de 1889 et jusqu'en 1902. Président de la Compagnie de Suez depuis 1896. — II. 329.

ARÈNE, Emmanuel (1856-1908). — Journaliste et homme politique français. Collabore au *XIX^e siècle*, au *Paris* et au *Matin*. Élu député de la Corse depuis 1881, il est un des défenseurs de la politique opportuniste. Élu sénateur en 1904. — III. 124, 147.

ARGYRIADES, Panajionis (1849-1901). — Avocat et publiciste français, originaire de Macédoine, blanquiste; éditeur de l'*Almanach de la Question sociale* (1891-1901). Participe au congrès de Zurich (1893). — I. 141; III. 178, 180, 181, 273, 274, 275, 324.

ARMAGNAC, Abraham. — Grand-père de Paul Lafargue. — II. 169.

ARNDT, Paul. — Jeune journaliste allemand qui fréquentait les milieux socialistes; assista au congrès de Zurich et fit l'apologie de Brousse dans le *Vorwaerts*. — III. 216, 220, 324, 330.

ATCHINOV. — Aventurier russe qui, à la tête d'une centaine de cosaques, avait débarqué sur la côte française des Somalis, dans le dessein de réunir les Abyssins coptes à l'église orthodoxe russe. — II. 217.

AVELING, Edward (1851-1898). — Médecin et auteur dramatique anglais, socialiste, Darwinien et athée, il se rapproche, sous l'influence d'Engels, du marxisme, milite à la Social Democratic Federation et fonde la Socialist League en 1884, qu'il quittera lorsque celle-ci tourne à l'anarchisme pour rentrer à la S. D. F. Épouse Eleanor Marx

en 1884. — I. 162, 166, 186, 189, 192, 194, 195, 196, 198, 205, 217, 218, 243, 247, 251, 274, 312, 317, 325, 335, 339, 340, 344, 359, 377, 380, 388, 389, 392, 395, 412, 417; II. 19, 27, 28, 29, 36, 37, 42, 43, 46, 48, 52, 78, 117, 129, 143, 149, 151, 152, 156, 160, 162, 164, 173, 175, 178, 198, 250, 258, 262, 265, 301, 302, 303, 304, 307, 309, 315, 316, 354, 355, 372, 375, 387, 388, 397, 398, 411, 415, 417, 422, 424, 425, 434; III. 13, 17, 18, 19, 21, 23, 46, 47, 48, 49, 51, 55, 60, 80, 103, 130, 158, 159, 162, 164, 169, 176, 179, 181, 190, 208, 209, 221, 280, 414, 503, 504.

AVELING (Mrs.). — Voir MARX-AVELING, Eleanor.

AVRIAL, Augustin (1840-1904). — Ouvrier mécanicien, ami de Varlin, membre de la 1^{re} Internationale. Membre de la Commune, il participe aux combats. Condamné à mort par contumace, il se réfugie en Alsace. — I. 20.

AXELROD, Pavel Borisovitch (1850-1928). — Révolutionnaire russe, populiste vers 1870, puis fondateur avec Plékhanov du groupe « Libération du travail » en 1883. A contribué au rayonnement des idées marxistes. S'est rallié ensuite au menchévisme et à l'intervention armée contre la révolution d'Octobre. — II. 276, 280, 281.

B

BACHOFEN, Johann Jakob (1815-1887). — Historien suisse du droit, professeur à Bâle. Un des pionniers du droit comparé. — III. 64-65.

BACK. — Ressortissant des provinces baltes qui publiait une

- revue baltique en allemand à Genève vers 1880. — II. 388.
- BAIHAUT, Charles** (1843-1905). — Homme politique français, opportuniste. Élu député aux élections d'octobre 1877. Il fut secrétaire d'État aux travaux publics d'avril 1882 à mars 1885, puis ministre des Travaux publics dans le Cabinet Freycinet, de janvier à octobre 1886, date de sa démission. Compromis dans le scandale de Panama, il est condamné par la Cour d'assises à cinq ans de prison. — III. 247.
- BAROUMINE, Michel** (1814-1876). — Révolutionnaire russe qui prit part à l'insurrection de Dresde en 1849. Un des théoriciens de l'anarchisme. Semble avoir eu pour objectif essentiel de lutter contre Marx et de ruiner l'Internationale de l'intérieur. Il en fut exclu au congrès de La Haye. — I. 11, 12, 14, 16, 17, 19, 25, 28, 201; III. 437, 438, 440, 462, 463, 468, 472, 476, 483, 485, 486, 488, 490.
- BALFOUR, John-Blair** (1837-1905). — Homme politique britannique qui fut procureur général du royaume dans le gouvernement Gladstone en 1886, puis de nouveau de 1891 à 1895. Député, il se retire de la vie politique en 1899. — II. 107.
- BALFOUR Jabez - Spencer**. — Homme politique anglais, compromis dans les affaires commerciales. — III. 243, 362.
- BALLERICH (les frères)**. — Membres de la police qui perpétrèrent la provocation du 7 janvier 1885 contre *le Cri du Peuple* et tirèrent sur Duc-Quercy. — I. 259.
- BALZAC, Honoré de** (1799-1850). — I. 154.
- BARING (Lord)**. — Propriétaire de la grande banque anglaise: Baring Brothers and Co. — II. 441, 449.
- BARRAU DE MURATEL, Caroline de** (1828-1883). — Éducatrice et sociologue française, auteur de mémoires sur la condition des femmes. — II. 33.
- BASLY, Émile** (1854-1928). — Mineur du Nord, militant syndicaliste qui organisa les grèves de 1880 et 1884. Élu député sur une liste républicaine en 1885, il fut un ardent défenseur des mineurs de Deczeville. Battu en 1889, il fut réélu en 1891, comme socialiste cette fois. Président du Syndicat des mineurs, maire de Lens depuis 1910. — I. 345, 346, 347, 348, 349, 364, 375; II. 35, 143, 183, 332, 334; III. 223, 234.
- BASTELICA, André** (1845-1884). — Typographe, membre de la 1^{re} Internationale et de la 1^{re} Commune marseillaise (31 octobre-4 novembre 1870). Adhère à l'organisation bakouniniste et lutte contre le marxisme. Exilé en Suisse après la Commune. — III. 437.
- BASTIAT, Frédéric** (1801-1850). — Économiste français, champion du libéralisme économique, qui combattit vigoureusement en 1848 les théories de Proudhon sur l'intérêt et la banque. Auteur des *Harmonies économiques*. — I. 242.
- BATEMAN, George**. — Typographe anglais, membre de la Social Democratic Federation. — II. 276.
- BATISSE, G.** — Ouvrier bonnetier à Troyes, conseiller prudhomme. Signataire de l'appel pour le congrès international de Paris, 1889. Candidat aux élections municipales en 1900. — II. 255.

- BAUDIN, Eugène (1853-1918).** — Ouvrier porcelainier, fit très jeune de la propagande socialiste, membre de l'Internationale. Combattant de la Commune, condamné à mort par contumace, il réussit à passer en Angleterre où il restera jusqu'à l'amnistie. Condamné plusieurs fois pour son action politique, il sera élu député de Bourges en 1889, puis réélu. Se retira de la politique en 1898. — II. 332, 334, 335, 338, 350, 353, 402; III. 267, 268.
- BAX, Ernest-Belfort (1854-1926).** — Écrivain et économiste anglais, converti au socialisme. Membre de la Socialist League, il collabore avec W. Morris dans l'édition du *Commonweal* et publie avec lui en 1894 un ouvrage sur le socialisme. Par la suite se solidarisa à nouveau avec Hyndman et partagea ses points de vue nationalistes. — I. 172, 176, 186, 189, 192, 194, 196, 317, 340, 349, 350, 382; II. 33, 60, 69, 212, 215, 250, 271, 387, 388; III. 177, 189.
- BAZIN, Gustave.** — Ouvrier joaillier, co-fondateur de la Chambre du Travail à Bruxelles, combattant de la Commune, émigré en Suisse et en Belgique. Après l'amnistie, membre du parti ouvrier. Inculpé en 1882 dans l'affaire des conférences de Montluçon avec Guesde et Lafargue. — I. 101, 156; II. 282.
- BEBEL, August (1840-1913).** — Maître tourneur à Leipzig, se lance dès 1862 dans l'action ouvrière. Député de Saxe en 1867 au parlement de l'Allemagne du Nord, il fonde avec Liebknecht le parti ouvrier marxiste d'Eisenach en 1869. Pendant la guerre de 1870-1871, il est condamné pour avoir refusé de voter les crédits militaires et blâmé l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Il fut le grand organisateur du parti social-démocrate allemand et rejeta le révisionnisme. — I. 83, 190, 297, 345; II. 48, 69, 83, 102, 107, 123, 199, 203, 204, 206, 211, 215, 217, 219, 222, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 237, 239, 240, 241, 242, 252, 259, 261, 267, 270, 272, 277, 289, 291, 295, 296, 299, 302, 303, 305, 331, 335, 355, 405, 408, 415, 418, 420, 428, 433, 434, 435, 436, 442, 443; III. 9, 10, 15, 64, 90, 103, 108, 144, 145, 162, 163, 169, 173, 178, 184, 185, 186, 188, 189, 191, 204, 207, 208, 209, 210, 219, 220, 234, 235, 236, 249, 257, 258, 261, 270, 274, 285, 289, 295, 296, 297, 302, 308, 310, 311, 312, 314, 315, 320, 321, 334, 338, 341, 344, 347, 349, 364, 371, 373, 392, 393, 422.
- BECKER, Johann-Philipp (1809-1886).** — Communiste allemand qui prit part à la révolution de 1848 et à l'insurrection du Bade en mai 1849. Émigré à Genève, il y organise la section de la 1^{re} Internationale et édite un journal *Der Vorbote* qui défend les principes marxistes. Il était lié d'amitié avec Marx et Engels. — I. 85, 377, 385, 389, 390, 393, 395, 421, 422; II. 267, 388.
- BECKMANN, Johann (1739-1811).** — Professeur allemand, fondateur de la technologic. — II. 47.
- BEESELY, Edward-Spencer (1831-1915).** — Professeur d'histoire ancienne à l'Université de Londres. Positiviste, participa au mouvement pour la réforme électorale (1867). Présida la réunion de fondation de la 1^{re} Internationale à St Martin's Hall (18 septembre 1864). — I. 8.

- BÉHANZIN** (1844-1906). — Dernier roi du Dahomey. La France lança contre lui l'expédition du colonel Dodds. Puis, en janvier 1894, il fut déporté à Madagascar et ensuite à Alger. — III. 288.
- BÉRANGER**, Pierre-Jean de (1780-1857). — Chansonnier français, protégé d'abord par Lucien Bonaparte, dont après 1820 les œuvres sont d'inspiration libérale et patriotique. Il connut une grande popularité, mais mourut dans l'oubli. — II. 351; III. 393.
- BERNHARDT**, Rosine (dite Sarah) (1844-1923). — Une des plus grandes tragédiennes françaises, aimée du public jusqu'à l'idolâtrie, qui se distingua autant par son génie dramatique que par ses défauts. — I. 291.
- BÈRE**. — Candidat modéré à l'élection partielle de Lille d'octobre 1891. Se désista au second tour pour Depasse. — III. 113.
- BERNSTEIN**, Édouard (1850-1932). — Employé de banque, rejoint la social-démocratie en 1872, fut, pendant la période de la loi d'exception contre les socialistes, le rédacteur en chef du *Sozial demokrat*, à Zurich d'abord, puis à Londres. Ami d'Engels et un de ses exécuteurs testamentaires, il fut dès 1898 le promoteur du révisionnisme. — I. 84, 91, 97, 172, 175, 178, 186, 202, 241, 243, 248, 250, 287, 335, 339, 351; II. 69, 123, 126, 129, 135, 145, 156, 172, 173, 184, 185, 203, 212, 215, 217, 219, 221, 228, 229, 231, 232, 233, 236, 238, 240, 242, 252, 258, 262, 265, 267, 271, 273, 301, 325, 355, 381, 420, 422; III. 15, 28, 49, 55, 83, 159, 180, 181, 185, 312, 379.
- BERNSTEIN**, Régina. — Femme d'Édouard Bernstein. — II. 160.
- BERTRAND**. — Membre du comité électoral de Paul Lafargue aux élections de 1889 à Saint-Amand (Cher). — II. 327.
- BESANT**, Annie (1847-1933). — Théosophe anglaise, mariée au Rev. Frank Besant dont elle se sépara en 1873. Collabore étroitement de 1874 à 1888 avec Charles Bradlaugh et flirte avec le socialisme. Convertie à la théosophie en 1889, elle s'installe aux Indes et devient un des chefs du mouvement politique hindou. — I. 166; II. 46, 48, 69, 267, 310.
- BEUST**, Friedrich von (1817-1899). — Officier de l'armée prussienne qui participa au soulèvement révolutionnaire du Bade en 1849. Il épousa une cousine d'Engels et était directeur-propriétaire d'une école privée à Zurich. — I. 55, 58; II. 51, 59, 69, 129; III. 204, 312.
- BEUST**, Anna. — III. 308.
- BIENVENU**, Charles-Léon (1835-1911). — Journaliste et littérateur français qui a collaboré à une foule de journaux littéraires et satiriques. Surtout connu pour sa participation au *Tintamarre* dont il fut le rédacteur en chef et où il signait ses articles : « Touchatout ». Adversaire du Second Empire. — II. 10.
- BISMARCK**, Otto von (1815-1898). — Célèbre homme d'État allemand, venu de la petite noblesse terrienne, qui dirigea (dans un sens réactionnaire) la politique de son pays de 1861 à 1890. — I. 197, 209, 248, 276, 298, 351, 381, 382, 383, 396, 399, 400, 401, 402, 403, 412, 423, 424, 427, 428, 429, 430; II. 7, 8, 37, 50, 77, 92, 99, 100, 101, 102, 108, 112, 113, 114, 115, 116, 120, 121, 123, 130,

- 134, 141, 143, 144, 152, 158, 212, 226, 229, 288, 300, 305, 384, 385, 386, 387, 391, 404, 405; III. 18, 32, 108, 128, 137, 158, 294, 390, 401, 422, 502.
- BLANC.** — Membre parisien du parti ouvrier. — II. 74.
- BLANC (Mme).** — Épouse du précédent. — II. 74.
- BLANC, Louis (1811-1882).** — Républicain et démocrate français, membre du gouvernement provisoire en 1848 qui laissa, avec les Ateliers nationaux, réaliser une caricature de ses idées sur les communautés ouvrières. Réfugié en Belgique, puis en Angleterre après les événements du 15 mai 1848, il fut élu député de la Seine en 1871 et blâma la Commune. A écrit l'histoire de la révolution sous le titre : *Histoire de dix ans.* — I. 92, 154, 340.
- BLANQUI, Auguste (1805-1881).** — Révolutionnaire français, fondateur de sociétés secrètes qui provoquèrent des insurrections sous la monarchie de juillet. Condamné, il passa la plus grande partie de sa vie en prison. Il était partisan de la prise du pouvoir par une minorité agissante. Il eut de nombreux adeptes. — I. 209; III. 487.
- BLATCHFORD, Robert (dit Nunquam) (1851-1943).** — Un des journalistes les plus populaires de son époque. Collabore au *Daily Chronicle* jusqu'en 1891. Gagné aux idées socialistes en 1889, il fonde le *Clarion*, hebdomadaire socialiste. — III. 387.
- BLIND, Ferdinand.** — Beau-fils du démocrate badois Karl Blind. Commit le 7 mars 1866, à Berlin, un attentat contre Bismarck. Se suicida en prison. — I. 351.
- BLOCK, Maurice (1816-1901).** — Économiste français, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, auteur de nombreuses études sur l'administration française. — I. 172, 241, 242, 247.
- BLOCK, R.** — Fils du secrétaire du syndicat new-yorkais des boulangers. — III. 504.
- BLOWITZ, Henri-Georges-Opper de (1825-1903).** — Journaliste né en Allemagne, naturalisé français en 1870. Correspondant du *Times* à Paris depuis 1871, il inaugura le système des interviews avec les grands personnages politiques d'Europe. — I. 349.
- BÖCKER (Mlle).** — Sœur de la deuxième femme du Dr Gumpert. — I. 303.
- BŒUF.** — Militant boulangiste. — II. 307.
- BOISGUILLEBERT, Pierre Le Pesant de (vers 1646-1714).** — Économiste français dont les ouvrages (*Le Détail de la France*) sont hostiles à Colbert et lui valurent d'être exilé en Auvergne. Précurseur des physiocrates. — III. 24, 419.
- BONNEMAIS, Marguerite de (née Rouget) (morte en 1891).** — Femme divorcée, maîtresse du général Boulanger. — III. 102.
- BONNIER, Charles (né en 1863).** — Socialiste français, écrivain qui a séjourné assez longtemps en Angleterre, notamment à Oxford. A collaboré à la presse socialiste et publié en 1897 : *La Question de la femme.* — II. 220, 221, 229, 231, 233, 240, 245, 249, 258, 259, 262, 273, 278, 355, 367, 376, 410, 411, 413; III. 10, 85, 90, 179, 181, 197, 235, 236, 242, 274, 291, 292, 300, 311, 335, 341, 347, 380.

BORKHEIM, Sigismund - Ludwig (1826-1886). — Commerçant allemand, membre de la Ligue des Communistes qui participa à l'insurrection du Bade en mai 1849. Réfugié à Londres, il devient journaliste. Ami personnel de Marx. — I. 35.

BORQUE. — Candidat du P. O. F. dans la Marne aux élections de 1889. — II. 341.

BOUCHER. — Ouvrier teinturier. Organisateur des grèves d'Amiens en avril 1893. — III. 276, 277.

BOUIS, Casimir (1843 ?-1916). — Publiciste français, membre de la Commune, socialiste. Il renoncera à l'action politique vers 1890. — I. 99.

BOULÉ. — Blanquiste. Écrit dans *Ni Dieu ni maître*. Joua un grand rôle dans la grève des terrassiers (1888). Candidat en janvier 1885 contre Boulanger à Paris. Membre du Comité d'organisation du 1^{er} Congrès socialiste international (salle Pétrelle, juillet 1888). — II. 200, 201, 205, 207, 251, 256, 258, 260, 269, 271, 274, 282, 350, 355.

BOURGOIS, Léon-Victor-Auguste (1851-1925). — Administrateur et homme d'État français. Député de la Marne à partir de 1888. Ministre de l'Intérieur dans le Cabinet Tirard (mars 1890), puis ministre de l'Instruction publique dans le Cabinet Freycinet (18 mars 1890-18 février 1892), président du Conseil de novembre 1895 à avril 1896. Auteur d'un ouvrage qui exprime sa pensée philosophique : *La Solidarité*. — III. 105, 245.

BOULANGER, Georges-Ernest-Jean-Marie (1837-1891). — Général français, élève de Saint-Cyr. Prit part comme colonel à la

lutte contre la Commune et fut décoré et félicité à ce titre par Mac-Mahon. Promu général sur la recommandation du duc d'Aumale, il entre, avec l'appui de Clemenceau, comme ministre de la guerre dans le Cabinet Freycinet (janvier 1886). Il le restera jusqu'en mai 1887. Utilisant son extrême popularité, il prend la tête d'un mouvement qui demande la révision de la constitution et qui s'appuie à la fois sur le mécontentement des couches populaires et la réaction monarchique. Alors que l'élection de Paris du 27 janvier 1889 était pour lui un triomphe, il ne se décida pas à frapper le grand coup que ses partisans attendaient. Les républicains se ressaisirent, le traduisirent en Haute-Cour. Il s'enfuit en Belgique et se suicida en fin de compte le 30 septembre 1891 sur la tombe de Mme de Bonnemains. — I. 373, 383, 402, 429; II. 12, 49, 50, 52, 56, 60, 82, 114, 116-121, 123-125, 133, 134, 137, 138, 140-143, 146, 152, 158, 174, 180, 181-183, 185-186, 191-192, 202-203, 211, 212, 214, 217, 224, 225, 230, 234-235, 236, 237, 250, 261, 263, 306, 309, 310, 314, 319, 329, 330, 338, 341, 348, 349-350, 354-355, 377-378, 392, 404, 406, 408, 440; III. 32, 41, 59, 102, 104-105, 113, 128-129, 171, 177, 239, 245, 288.

BOULET V. — II. 74.

BOVÉ. — Secrétaire du syndicat des ouvriers manufacturiers espagnols, exclu pour malversations. — III. 456.

BOVIO, Giovanni (1841-1903). — Philosophe et écrivain italien, professeur de philosophie du droit à l'Université de Naples, républicain franc-maçon. — III. 169.

- BOYER, Antide (1850-1918).** — Député de Marseille, d'abord sur la liste républicaine en 1885, puis avec une étiquette socialiste en 1889. Il le restera jusqu'en 1910. Il avait participé à la Commune de Marseille et lança le mouvement socialiste dans les Bouches-du-Rhône. — I. 347, 364; II. 332, 394; III. 331.
- BRADLAUGH, Charles (1833-1891).** — Libre penseur anglais, bourgeois radical. Directeur du *New Reformer* depuis 1860. Il est connu pour ses démêlés après son élection à la Chambre des Communes qui finit par le valider en 1886. Après la Commune, s'est livré à une campagne de calomnies contre Marx. Il était député de Northampton. — I. 166; III. 13, 21, 444.
- BRADSHAW.** — Homme d'affaires anglais. — I. 57.
- BRAGULAT.** — Membre espagnol de l'Internationale, secrétaire des ouvriers manufacturiers. — III. 456, 457, 460.
- BRANDT.** — Vice-président de la société suisse du Grütli en 1889. — II. 256.
- BRANTING, Hjalmar (1860-1925).** — Homme d'État suédois, socialiste, député depuis 1896, président du Conseil de 1920 à sa mort. — II. 280.
- BRAUN, Heinrich (né en 1854).** — Publiciste socialiste allemand, co-fondateur de la *Neue Zeit*. Édita de 1888 à 1903 l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*. Élu au Reichstag en 1913. — II. 178, 184, 235, 360.
- BRÉBANT.** — Nom d'un restaurateur célèbre. — I. 368.
- BRENTANO, Lujo (1844-1931).** — Économiste allemand libéral, socialiste de la chaire, professeur d'université après 1871. A accusé Marx de plagiat, ce qui lui a attiré une cinglante réponse d'Engels. — II. 449; III. 24.
- BRIGHT, John (1811-1889).** — Homme politique anglais libéral, célèbre par l'agitation qu'il a faite contre les lois sur les blés dans les années 40 et pour le Reform Bill avec R. Cobden. — I. 4.
- BRIOLON.** — Homme politique, député en 1886. — I. 347.
- BRISSAC, Henri (1823-1906).** — Journaliste français qui participe au mouvement républicain en 1848. Combattant de la Commune, déporté en Nouvelle-Calédonie. Après l'amnistie, militant socialiste. — I. 99.
- BRISSON, Eugène - Henri (1835-1912).** — Homme politique français, député depuis 1871, président de la Chambre depuis 1881. Président du Conseil en 1885 et en 1898. Son action a été surtout marquée par l'anticléricisme. — I. 293; II. 82; III. 364, 389.
- BROADHURST, Henry (1840-1911).** — Ouvrier du bâtiment, militant syndicaliste, membre de la Reform League. Membre du comité parlementaire des trades-unions à partir de 1872. Élu député (libéral) en 1880. Représentant typique de l'esprit vieux trade-unionisme dont l'importance décline après 1889. — I. 172.
- BROUSSE, Paul-Louis-Marie (1844-1912).** — Docteur en médecine. Après la chute de la Commune émigre en Espagne, puis en Suisse, où il publie le journal bakouniniste *L'Avant-Garde*, à Berne (1877). Un des fondateurs du parti ouvrier français en 1880, il provoque la scission au congrès de Saint-Étienne

- (1882) et devient un des chefs des possibilistes. Conseiller municipal de Paris (1887) et député en 1885 et en 1906. — I. 72, 77, 97, 107, 142, 173, 179, 186, 201, 209, 242, 248, 286, 287, 288, 317, 345, 347, 384; II. 32, 42, 50, 60, 113, 144, 184, 185, 229, 231, 233, 242, 251, 252, 260, 277, 288, 300, 305, 404, 412, 414, 415, 416, 424, 432, 434; III. 9, 15, 28, 29, 30, 36, 40, 41, 82, 89, 154, 162, 170, 257, 270.
- BROWN-SÉQUARD, Charles - Édouard** (1817-1894). — Médecin et physiologiste français, spécialiste des maladies du système nerveux. Il succéda en 1878 à Claude Bernard au Collège de France. Attira l'attention en 1889 par la prétendue découverte d'un sérum de rajeunissement. — II. 440.
- BRUNELLIÈRE, Charles** (né en 1847). — Armateur de Nantes, un des créateurs du parti socialiste dans la région en 1888. Franc-maçon. — III. 322, 331.
- BRUNNER.** — Patron lithographe à Nuremberg. — II. 284.
- BUCHER, Lothar** (1817-1892). — Publiciste allemand qui fit partie de l'Assemblée de Francfort en 1848. Émigré à Londres pendant dix ans. Rentré en Allemagne à la faveur de l'amnistie, il devint l'homme de confiance de Bismarck avec lequel il avait mis en rapport Lassalle. — III. 348.
- BUEB.** — Social-démocrate allemand élu député de Mulhouse au Reichstag aux élections de 1893. — III. 285.
- BUONARROTI, Filippo - Michele** (1761-1837). — Révolutionnaire italien venu en France sous la Convention, orateur écouté des clubs jacobins. Arrêté après le 9 thermidor, il fait la connaissance de Babeuf. Condamné à la déportation, il écrira en 1828 la *Conspiration pour l'Égalité dite de Babeuf*. — I. 249.
- BURNLEY.** — Tisserand anglais, trade-unioniste. — III. 211.
- BURNS, John** (1858 - 1943). — Homme politique anglais à tendance socialiste. Militant syndical (grève des dockers de 1889), il entre au Parlement en 1892 et participera à un Cabinet libéral en 1905. N'a jamais adhéré au Labour Party. — II. 43, 84, 271, 273, 276, 283, 310, 314, 315, 344, 376, 443; III. 49, 196, 227, 399, 400.
- BURNS, Lizzy** (décédée en 1878). — Compagne de Friedrich Engels. — I. 5, 12, 26, 31, 37, 39, 41, 42, 43, 48, 50, 118; II. 61; III. 434, 438, 441, 449, 458, 462, 466, 471.
- BURNS Robert** (1759-1796). — Poète écossais célèbre, qui accueillit avec enthousiasme la révolution française. — I. 421.
- BURROWS, Herbert** (1845-1923). — Théosophe anglais, membre de la Social Democratic Federation. — III. 69-70, 80.
- BYRON, George (lord)** (1788-1824). — Célèbre poète anglais. — I. 267, 395; II. 372.

C

- CABET, Étienne** (1788-1856). — Socialiste utopiste français. Élu député de la Côte-d'Or en 1830, lutte contre la politique de Thiers et Guizot et doit, du fait de la violence de ses attaques contre le roi, se réfugier en Angleterre où il connaît R. Owen. Il publie à son retour son *Voyage en Icarie* (1840) et rejoindra en juin 1848

- les communautés icariennes créées en Amérique, dont il se retirera d'ailleurs quelques années avant sa mort. — I. 180.
- CAFFAREL**, Louis-Charles (1829-1907). — Général français, officier d'ordonnance de Napoléon III qui coopéra à la répression de la Commune de Lyon. Sous-chef d'état-major général au ministère de la Guerre, il fut impliqué en 1887 dans une affaire de trafic de décorations. Révoqué. Condamné en correctionnelle avec ses complices, les dames Limouzin et Boissy. — II. 68, 73, 81, 217.
- CAFIERO**, Carlo (1846-1892). — Un des pionniers du mouvement ouvrier italien, membre de l'Internationale. Tombe sous l'influence de Bakounine après 1871. Condamné en 1877 pour avoir préparé l'insurrection du Bénévent. — I. 26, 28.
- CALLEJA**. — Membre de l'Internationale en Espagne. — III. 475.
- CAMÉLINAT**, Zéphirin (1840-1932). — Monteur en bronze, membre de l'Internationale, délégué à la Monnaie sous la Commune. Élu sur la liste républicaine aux élections législatives de 1885, il participa à la défense des grévistes de Decazeville. Trésorier du parti socialiste S. F. I. O. avant la scission de Tours, remit au parti communiste le lot d'actions de *l'Humanité* qu'il détenait. — I. 345, 347, 349, 375.
- CAMESCASSE**, Jean - Louis - Ernest (1838-1897). — Administrateur et homme politique français. Préfet de police de la Seine de juillet 1881 (démission d'Andrieux) à la chute du Cabinet J. Ferry (avril 1885). Député de 1881 à 1885, sénateur de 1891 à sa mort. Président de la Compagnie des Omnibus de Paris. — I. 268.
- CAMPBELL**, Colin (Lord) (1853-1895). — Membre de la Chambre des Communes, libéral, dont le procès de divorce fut particulièrement retentissant et scandaleux. — I. 421.
- CAMPBELL**, Georges (Sir) (1824-1892). — Administrateur des Indes, auteur d'ouvrages sur les réformes nécessaires aux Indes comme : *Modern India*, *India as it may be*. — I. 231.
- CAPEFIGUE**, Jean-Baptiste-Honoré-Raymond (1802-1872). — Historien français dont l'érudition manquait d'esprit critique et les idées étaient plus vivantes que profondes. — I. 154.
- CAPOUL**, Joseph - Amédée - Victor (1839-1924). — Chanteur français qui eut son heure de célébrité vers 1875-1880. — I. 286, 287.
- CARETTE**, Henri (1846-1911). — Tisseur, fondateur du parti ouvrier à Roubaix. Entré au Conseil Municipal de cette ville en 1880, maire et conseiller général en 1892. Condamné en 1882 comme gérant du *Forçat*. — III. 216.
- CARLOS** (*don*), Carlos Miguel Raphael de Bourbon (duc de Madrid) (1848-1909). — Prétendant au trône d'Espagne qui essaya, après l'abdication d'Isabelle II, de faire valoir ses droits, notamment en déclenchant dans les provinces du Nord, de 1872 à 1876, une véritable guerre de partisans. Étant un Bourbon, il affirmait aussi ses prétentions au trône de France. — I. 40; III. 459.
- CARLYLE**, Thomas (1795-1881). — Essayiste et philosophe anglais, une des grandes figures de

- l'époque victorienne. Imprégné de romantisme allemand, il se penche vers 1840 sur la question sociale (*Past and Present*, 1843), mais prônera par la suite une philosophie de l'action qui fera de lui une des sources du nietzschéisme. — II. 176, 213.
- CARNAUD, Maximilien - Albert** (né en 1863). — Instituteur marseillais, socialiste, candidat aux élections de 1893 contre Peytral. Révoqué à la suite de la campagne électorale. Élu à une élection partielle en 1894 contre le candidat de Peytral, Chanot. Réélu en 1902 et 1906, il appuie la politique anticléricale du Cabinet Combes. Abandonne la S. F. I. O. en 1906. — III. 356.
- CARNOT, Marie - François - Sadi** (1837-1894). — Petit-fils du conventionnel Lazare Carnot, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, député de la Côte-d'Or depuis 1876. Élu Président de la République en décembre 1887 après la démission de Jules Grévy. Assassiné à Lyon le 24 juin 1894 par l'anarchiste Caserio. — II. 87, 88, 119, 152, 185, 261, 282. — III. 68, 105, 247, 363, 364, 366, 389.
- CARO.** — Membre du comité électoral de Lafargue à Saint-Amand en 1889. — II. 327.
- CARON.** — Éditeur parisien qui voulait en 1890 éditer *Misère de la philosophie*. — II. 413, 415.
- CARPENTER, Edward** (1844-1929). — Commerçant anglais converti au socialisme dans les années 1880, délégué au congrès international de Paris en 1889. — II. 297.
- CARRÉ.** — Éditeur parisien qui deviendra vers 1900 l'éditeur attitré des ouvrages socialistes. — III. 65, 253, 282, 304, 339, 359.
- CASSAGNAC, Paul-Adolphe-Marie-Prospér-Granier de** (1843-1904). — Publiciste et homme politique français, bonapartiste, célèbre par ses duels et ses polémiques. Rédacteur en chef du *Pays*. Fonde *l'Autorité* en 1886. Boulangiste. Député de 1876 à 1902. — II. 56, 57, 60, 181; III. 317.
- CASSEL.** — Éditeur à Londres. — III. 498.
- CASTELAR, Emilio** (1832-1899). — Écrivain et homme politique espagnol qui prit part à la révolution de juin 1866 et dut se réfugier en France. Revenu après la révolution de 1868, il s'opposa à la proclamation d'Amédée. Président du gouvernement sous la République, il resta fidèle à ses convictions après le rétablissement de la monarchie. — I. 12; II. 367, 388; III. 444, 445, 459, 460, 466.
- CASTILLON.** — Membre de l'Internationale en Espagne. — III. 475.
- CATHELINÉAU, Henri de** (1813-1891). — Royaliste, qui obtint en 1870 de la délégation de Tours l'autorisation de former un corps de volontaires vendéens avec lequel il prit part à l'évacuation d'Orléans par les Bavares. Nommé général de brigade, regroupa ses volontaires à Rambouillet pour combattre la Commune, mais n'eut pas l'occasion d'intervenir. — III. 459.
- CAVAIGNAC, Jacques - Godefroy** (né en 1853). — Fils du général Cavaignac, maître de requêtes au Conseil d'État. Député de la Sarthe depuis 1881. Républicain. — II. 114; III. 253.
- CHABERT, Charles-Edme** (1818-1890). — Graveur sur métaux, membre de l'Internationale. Pré-

- side le 1^{er} congrès ouvrier de Paris en 1876. Possibiliste. Membre du Conseil municipal de Paris en 1884 et 1887. Un des fondateurs du *Proletariat*. — I. 201, 202; II. 191, 201, 404, 434.
- CHALLEMEL-LACOUR**, Paul-Armand (1827-1896). — Homme politique français, exilé par le Second Empire, rentré en 1859, ami de Gambetta. Préfet du Rhône de septembre 1870 à février 1871. Élu député en 1873, puis sénateur en 1876. Ambassadeur en Russie et en Angleterre. Ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet Jules Ferry. Président du Sénat depuis 1893. — III. 388, 389.
- CHAMBARD**. — Médecin aliéniste à La Ville-Hérvard. — I. 368.
- CHAMBORD**, Henri - Charles d'Artois (comte de) (1820-1883). — Fils du duc de Berry, prétendant au trône de France. Exilé en 1830, devint après la mort de Charles X (1836) le chef du parti légitimiste. — I. 309.
- CHAMPION**, Henry-Hyde (1857-1928). — Socialiste anglais, éditeur du *Labour Elector*, membre de la Social Democratic Federation d'où il fut exclu pour avoir reçu de l'argent des tories. Émigra en 1894 en Australie où il aide à la création du parti socialiste australien. — I. 338; II. 84, 276, 279, 310, 344; III. 19, 69, 70, 503.
- CHANTEMILLE**, Joseph (né en 1827). — Riche négociant, maire de Montluçon de 1878 à 1888. Député de l'Allier de 1877 à 1885, puis sénateur de 1885 à 1903. — I. 142.
- CHARLES I^{er}** (1600-1649). — Roi d'Angleterre, de la maison des Stuart. Décapité en 1649. — III. 401.
- CHARPENTIER**, Edmond-Louis-Alfred (né en 1858). — Avocat socialiste exerçant à Lyon. Conseiller municipal de 1888 à 1892. Élu député au 2^e tour en 1893. — III. 331.
- CHAUVIÈRE**, Emmanuel (1850-1910). — Homme politique français qui participa à la Commune. Rentré en France après l'amnésie, collabora à divers journaux, socialistes et blanquistes. Conseiller municipal du quartier de Javel en 1888, député de 1893 à sa mort. — II. 350, 377, 379; III. 154, 324.
- CHAUVIN**, René (né en 1860). — Membre du parti guesdiste. Créateur de la Chambre syndicale des ouvriers coiffeurs. Élu député de Saint-Denis en 1893. Fit partie du Conseil national du parti unifié avec lequel il rompit après 1914 pour revenir à la lutte des classes. — III. 317, 323, 350, 410.
- CHRISTENSEN**, P. (né en 1874). — Militant social-démocrate danois, président des syndicats du Danemark de 1906 à 1919. Plus tard maire d'Elseneur. — II. 241.
- CIPRIANI**, Amilcare (1845-1918). — Révolutionnaire italien qui participa à la Commune de Paris et fut envoyé à Nouméa. Rentré à Paris après l'amnésie, collabore au *Citoyen*. Condamné par le gouvernement italien, il fut élu député à Ravenne et à Forlì, et finalement gracié. — III. 417.
- CLARENCE**, Albert-Victor (duc de) (1864-1892). — Fils aîné du prince de Galles (le futur Edouard VII). — III. 162.
- CLEMENCEAU**, Georges (1841-1929). — Maire du 18^e arrondissement après le 4 septembre 1870 et au

- début de la Commune, concilia-
 teur. Député radical depuis 1876,
 siégeant à l'extrême-gauche,
 directeur du journal *La Justice*.
 Combattit la politique coloniale
 de J. Ferry, soutint le Cabinet
 Freycinet de 1886 où il fit nom-
 mer le général Boulanger. Se
 sépara ensuite du boulangisme.
 Marque la fin de la coalition
 entre radicaux et opportunistes
 à l'occasion du débat sur le
 maintien en prison de Paul La-
 fargue (1891). Président du
 Conseil de 1906 à 1909, il ré-
 prime les grèves dans les mines
 et l'agitation vinicole dans le
 Midi. Il reprend la présidence
 du gouvernement en 1917 et
 termine la guerre de 1918. Se
 retire de la politique en 1920. —
 I. 92, 209, 249, 260, 293, 302,
 310, 311, 313, 314, 318, 341,
 347, 355, 356; II. 43, 70, 73,
 87, 88, 114, 117, 119, 123, 124,
 137, 141, 143, 144, 146, 174,
 175, 181, 182, 184, 191, 314,
 341, 414, 439; III. 52, 55, 67,
 124, 129, 287, 288, 296, 317,
 394.
- CLÉMENT, Jean - Baptiste (1836-
 1903). — Chansonnier et homme
 de lettres plusieurs fois emprisonné
 sous l'Empire. Membre
 de la Commune. Se réfugie à
 Londres, puis à Bruxelles. Se
 consacre après 1880 à la propa-
 gande socialiste, disciple de
 Brousse, puis, après 1890, d'Alle-
 mane. Créateur du mouvement
 socialiste dans les Ardennes. —
 II. 341.
- CLUSERET, Gustave-Paul (1823-
 1900). — Officier français qui
 démissionna de l'armée pour
 faire avec Garibaldi la cam-
 pagne de l'indépendance ita-
 lienne, puis participa à la guerre
 de sécession américaine où il
 fut nommé général. Revenu en
 France en 1868, il publie des
 articles dans *Le Courrier français*.
- Se lie avec des membres de
 l'Internationale. Après le 4 sep-
 tembre, participe aux mouve-
 ments de Lyon et de Marseille.
 Nommé délégué à la guerre de
 la Commune, il est révoqué et
 arrêté après l'abandon du fort
 d'Ivry. Condamné à mort par
 contumace par les Versaillais,
 il revient en France après l'am-
 nistie, sera élu député du Var
 en 1888 comme socialiste-révo-
 lutionnaire et sera réélu jusqu'à
 sa mort. — II. 195, 303, 304,
 308, 309, 310, 332, 334, 338,
 350, 361, 378; III. 249, 343-344.
- COCHRANE, Alexandre (baron de
 Lamington) (1816-1890). — Dé-
 puté conservateur anglais, dé-
 fenseur de l'absolutisme. — III.
 465.
- COLLIN. — Candidat opportu-
 niste aux élections municipales
 de 1887 dans le quartier du Jar-
 din des Plantes. — II. 39.
- CONNOR. — Syndicaliste anglais. —
 III. 211.
- CONSTANS, Jean - Antoine - Ernest
 (1833-1913). — Homme poli-
 tique français, opportuniste. Dé-
 puté depuis 1876. Ministre de
 l'Intérieur en 1880-1881. Mi-
 nistre plénipotentiaire en Chine
 et gouverneur général de l'Indo-
 chine de 1886 à 1888. Ministre
 de l'Intérieur de 1889 à 1892, il
 mènera la lutte contre le bou-
 langisme et contre les socialistes.
 Ambassadeur en Turquie de
 1898 à 1907. — II. 306, 341,
 377, 378, 394, 395, 404, 451;
 III. 11, 12, 15, 36, 37, 40, 52,
 55, 58, 68, 75, 82, 84, 93, 100,
 105, 106, 107, 108, 111, 114,
 117, 128, 129, 130, 131, 135,
 147, 151, 288, 297, 388.
- CORDOVA Y LOPEZ. — Publiciste
 espagnol, rédacteur au *Combat*
 dans les années 1870. — III.
 467.

- COTTU.** — Co-inculpé de Lesseps dans le procès de 1893. — III. 252.
- COULON.** — Très probablement aventurier politique qui essayait de faire fortune à Londres. — II. 403.
- COURCELLE-SENEUIL, Jean-Gustave** (1813 - 1892). — Économiste français, d'opinion conservatrice, directeur des domaines en 1848, chargé de mission en Angleterre par le Second Empire, nommé conseiller d'État en 1879 par la République, membre de l'Institut. — I. 199.
- COURNET, Frédéric - Étienne** (1838-1885). — Employé de commerce, puis journaliste. Élu aux élections du 6 février 1871 à l'Assemblée nationale, il démissionne le 30 mars. Membre de la Commune, majoritaire. Réfugié en Angleterre, délégué blanquiste au congrès de La Haye. — I. 293.
- COURTIGNON, Vincent.** — Membre du P. O. F. dans la région de Montluçon. — I. 142.
- COUTURIER, Valentin** (né en 1829). — Participe en 1849 au mouvement insurrectionnel de Lyon. Après l'amnistie, travaille aux ateliers P. L. M. de Lyon jusqu'en 1870, fait partie du Comité de Salut public de Lyon en 1870. Après sa révocation, marchand de vin à la Croix-Rousse. Conseiller municipal de la Croix-Rousse en 1888. Député en 1889, réélu en 1893. Membre du groupe socialiste. — III. 268, 331.
- CRAWFORD, Donald.** — Membre du parlement anglais, dont le procès de divorce en 1886 eut un retentissement politique et obligea Dilke à se retirer de la politique. — I. 373.
- CRAWFORD, Émilía** (née en 1841). — Journaliste anglaise, correspondante du *Daily News* à Paris. — I. 388; II. 133, 134, 169, 339, 358; III. 98, 129, 242, 257.
- CREMER, William Randal** (Sir) (1838-1908). — Ouvrier charpentier anglais, secrétaire de la section anglaise de la 1^{re} Internationale, s'en retire en 1867 après le congrès de Genève. Pacifiste, il crée pendant la guerre de 1870-1871 un comité réclamant la neutralité qui se transformera en association ouvrière pour la paix. Député aux Communes de 1885 à 1895 et de 1900 à 1908. Prix Nobel de la Paix en 1903. — I. 321; II. 42; III. 208.
- CRÉPIN.** — II. 74.
- CREUZER, Friedrich** (1771-1858). — Archéologue allemand, professeur à Heidelberg. — II. 19.
- CRITÉ.** — Publiciste français, collaborateur de *La Bataille* de Lissagaray. Boulangiste. — II. 322.
- CRISPI, Francesco** (1819-1901). — Homme d'État italien, radical à ses débuts, qui prit part à l'expédition des mille. Après avoir soutenu l'irrédentisme, il devint après son arrivée au pouvoir (1887) partisan de l'alliance avec les empires centraux et lutta contre les organisations socialistes. Démissionnaire en 1891, il revint au pouvoir en 1893 et poursuivit l'expansion en Abyssinie jusqu'au désastre d'Adoua (1896). — III. 374, 381.
- CULINE** (né en 1849). — Servant comme zouave en Algérie, refuse de tirer sur les Algériens. Condamné en 1872 à dix ans de détention pour désertion « en présence de rebelles armés ». Amnistié en 1880, revient à

- Sedan. S'installe à Fourmies comme voyageur de commerce en 1888 et devient l'animateur du parti ouvrier. Traduit devant la Cour d'assises après le massacre du 1^{er} mai 1891, condamné à six ans de réclusion. Élu cinq fois conseiller d'arrondissement à Roubaix et invalidé chaque fois. Semble par la suite avoir oublié le parti. — III. 41, 73, 76, 77, 82, 84, 99, 154.
- CULINE (Mme). — Épouse du précédent. — III. 154.
- CUNNINGHAME GRAHAM, Robert-Bontine (1852-1936). — Écrivain écossais, ayant beaucoup voyagé dans sa jeunesse en Amérique du Sud et en Espagne. Député de 1886 à 1892, collabore étroitement avec John Burns et Keir Hardie. Deviendra en 1918 un des chefs du mouvement national écossais. — II. 84, 107, 111, 200, 273, 274, 278, 443; III. 43, 48, 49, 50, 55, 196.
- CUNNINGHAME GRAHAM (Mrs.). — Épouse du précédent. — III. 180.
- CUNO, Théodor Friedrich (1847-1934). — Ingénieur allemand, social-démocrate. Expulsé d'Allemagne après 1870, vécut en Italie où il participa à l'organisation de la section milanaise de l'Internationale. Prit part au congrès de La Haye. Émigra en 1878 en Amérique où il collabora à la *New Yorker Volkszeitung*. — II. 164.
- CYON (de). — Directeur de *La Nouvelle Revue*, chaud partisan de l'alliance franco-russe. — II. 8, 113, 451.
- Fourier. Directeur du *New York Tribune* (1847-1862) et coéditeur de la *New American Encyclopedia* (1857-1863). Marx et Engels collaborèrent à ces deux publications. Rédacteur en chef du *New York Sun* de 1868 à sa mort. — III. 451.
- DANIELSON, Axel. — Un des fondateurs du parti social-démocrate suédois. Créa en 1887 à Malmö le journal *Arbetet* (Le Travail). — II. 280.
- DANIELSON, Nicolai Franzevitch (1844 - 1918). — Économiste russe, narodnik, traducteur du *Capital* en russe. — I. 71, 167, 196, 241, 243, 262, 263, 265, 268, 275; II. 261, 263, 276, 365, 367; III. 58, 402.
- DARD. — Délégué anglais au congrès de Paris de 1889. — II. 297.
- DARWIN, Charles-Robert (1809-1882). — Célèbre naturaliste anglais qui découvrit l'évolution des espèces. — I. 249.
- DAUMAS, Augustin-Honoré (né en 1826). — Ouvrier mécanicien, condamné sous l'Empire, élu à l'Assemblée nationale de 1871, siégeait à l'extrême-gauche. Un des 363 qui refusèrent la confiance à de Broglie. Conseiller municipal de Paris. Député du Var jusqu'en 1888, puis sénateur jusqu'en 1891. — II. 269, 271, 282, 305, 306, 350, 360, 364, 377, 378, 379, 440.
- DAVITT, Michael (1846-1906). — Ouvrier d'usine, révolutionnaire irlandais. Condamné en 1870 à quinze ans de prison, il est libéré en 1877. Part pour l'Amérique où il est en contact avec Henry George. Continuera son agitation pour l'indépendance de l'Irlande tantôt avec, tantôt contre Parnell. Fonde en 1890

- le *Labour World*. Député en 1893, membre du Labour Party. — I. 185, 262; II. 29; III. 66.
- DECHAUD.** — Candidat socialiste dans l'Allier aux élections de 1889. Passe au blanquisme avec Thivrier en 1892. — II. 341.
- DELCLUZE, Alfred.** — Fondateur du P. O. F. à Calais après le congrès de Roanne (1882). Colabore au *Forçat*. Emprisonné pour la grève des tullistes, élu conseiller municipal pendant sa détention. Élu conseiller général en 1898. Devient socialiste indépendant au moment de l'Unité. Élu député en 1910. — II. 328, 403, 404. — III. 41, 94, 111, 117, 211, 304, 314, 317, 331.
- DELAGANA.** — Homme d'affaires anglais. — I. 47, 48.
- DELAHAYE, Pierre-Louis.** — Ouvrier mécanicien, membre de la 1^{re} Internationale, membre du Conseil fédéral parisien, inculpé dans le procès de 1868. Participe à la Commune. Émigré à Londres. Membre du Conseil général de l'A. T. T. — III. 504.
- DELORY, Gustave** (1857 - après 1923). — Ouvrier de fabrique, militant guesdiste. Gérant de l'imprimerie ouvrière de Lille. Maire de cette ville de 1896 à 1904. Député socialiste depuis 1902. — III. 104, 114, 117, 134, 135.
- DEMUTH, Hélène** (Nim, Nimmy) (1823-1890). — Au service de la famille Marx depuis 1837, elle faisait vraiment partie de la famille. Après la mort de Marx, elle demeura chez Engels. Elle est enterrée dans le caveau de la famille Marx. — I. 41, 49, 75, 77, 99, 102, 106, 108, 114, 115, 116, 117, 121, 122, 124, 135, 137, 138, 140, 145, 147, 148, 151, 152, 156, 161, 163, 166, 170, 175, 178, 179, 181, 182, 185, 189, 198, 202, 203, 206, 208, 210, 211, 214, 215, 217, 218, 220, 221, 229, 230, 238, 240, 241, 243, 249, 251, 253, 257, 260, 265, 268, 270, 274, 275, 278, 280, 283, 284, 285, 289, 291, 296, 303, 306, 319, 325, 330, 344, 363, 368, 373, 375, 380, 381, 391, 404, 406, 413, 417, 418, 419, 422; II. 8, 12, 21, 25, 27, 37, 43, 47, 49, 52, 55, 61, 62, 63, 64, 69, 74, 78, 87, 90, 91, 93, 98, 99, 103, 111, 114, 117, 119, 122, 125, 128, 130, 133, 140, 141, 148, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 160, 161, 162, 165, 170, 172, 173, 177, 180, 186, 188, 195, 198, 200, 205, 206, 208, 213, 215, 236, 240, 250, 290, 294, 296, 300, 304, 313, 319, 322, 326, 333, 340, 343, 344, 349, 354, 358-359, 362, 364, 365, 366, 367, 370, 371, 372, 385, 388, 393, 394, 398, 400, 402, 403, 405, 406, 408, 410, 415, 417, 420, 422, 424, 431, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 445; III. 13, 19, 81, 169, 190, 501.
- DE PÆFE, César** (1842-1890). — Typographe devenu par la suite médecin. En relation avec Marx depuis 1865, membre de l'Internationale, rêvait de concilier marxistes et bakouninistes. Un des fondateurs du parti ouvrier belge. — II. 351; III. 471, 476, 478, 483.
- DEPASSE, Hector** (1843-1911). — Publiciste et homme politique, conseiller municipal de Paris de 1881 à 1887. Plusieurs fois candidat aux élections législatives dans le Nord. — III. 106, 111, 113, 127, 130.
- DEREURE, Simon** (1838-1900). — Ouvrier cordonnier, fonda la première chambre syndicale de sa corporation. Délégué au congrès de l'Internationale à Bâle (1865). Membre de la Commune. Se réfugie en Suisse, puis

- aux États-Unis. Revenu en France après l'amnistie, adhère au parti ouvrier. — I. 169.
- DÉROULÈDE, Paul (1846-1914). — Littérateur et homme politique français qui incarna après la guerre de 1870 l'idée de la revanche. Participe à la lutte contre la Commune. Fonde en 1882 la Ligue des Patriotes. Fait campagne pour Boulanger. Élu député en 1889, doit démissionner en 1892. Réélu en 1898, il est traduit en Haute-Cour pour complot contre la sûreté de l'État et condamné à dix ans de bannissement. Amnistié en 1905. — II. 217, 322, 341; III. 99, 287, 396.
- DERVILLERS, Prudent (né en 1849). — Maître tailleur, possibiliste. Conseiller municipal de Paris en 1889, élu député en 1893. — III. 94, 180.
- DESLINIÈRE, Michel-Albert-Lucien (né en 1857). — Publiciste républicain qui se rallia en 1892 au socialisme et a rédigé plusieurs ouvrages de propagande. Anti-réformiste. — I. 142.
- DEVILLE, Gabriel (né en 1854). — Publiciste et écrivain, un des premiers à se rallier au collectivisme. A collaboré à de nombreuses publications socialistes. Vers 1900 abandonne le socialisme et entre dans la diplomatie. — I. 74, 92, 96, 113, 135, 137, 140, 143, 145, 146, 150, 151, 152, 159, 162, 168, 170, 171, 173, 199, 203, 206, 214, 221, 235, 239, 240, 268, 291, 298, 299, 302, 305, 306; 316, 329, 330, 331, 333, 334, 335, 339, 373, 388; II. 11, 14, 26, 69, 104, 124, 135, 166, 170, 194, 198, 207, 252, 260, 282, 308, 309, 349, 350, 376, 410, 415; III. 155, 380.
- DIAMANDY, George. — Roumain venu à Paris sous le prétexte de faire des études supérieures. Fréquente les milieux socialistes et fonde en 1893 *L'Ère nouvelle*. Devint par la suite l'un des lecteurs de la reine de Roumanie. — III. 300, 337, 340.
- DIETZ, Johann-Heinrich-Wilhelm (1843-1922). — Social-démocrate allemand, député au Reichstag depuis 1881. Éditeur de la *Neue Zeit* à partir de 1883. Fondateur de la grande maison d'édition social-démocrate. — II. 381, 443; III. 190, 361, 372.
- DILKE, Sir Charles-Wentworth (1843-1911). — Homme politique anglais, républicain. Député à la Chambre des Communes de 1868 à 1886, date où il fut poursuivi dans un procès de divorce retentissant. Il avait été membre du Cabinet Gladstone et combattit par la suite le cabinet Salisbury, notamment la transformation du condominium sur l'Égypte en 1891. — I. 20, 373.
- DILLON, Arthur - Marie (comte) (1834-1922). — Ancien officier, conservateur par ses origines et ses relations de famille. Ami intime de Boulanger, négocia l'entente de celui-ci avec les monarchistes. Condamné à la déportation après la fuite à Bruxelles, amnistié en 1895. — II. 135.
- DISRAELI, Benjamin (Lord Beaconsfield) (1804 - 1881). — Homme d'État anglais, tory, protectionniste. Au pouvoir, il échoua sur la question de l'Église d'Irlande (1868). Il élargit le droit électoral, fit quelques réformes sociales et engagea une politique de prestige qui mena à la cession de Chypre par les Turcs (1878). Le triomphe des libéraux en 1880 mit fin à sa carrière politique. — I. 4, 12, 396, 424.

- DODDS, Alfred - Amédée** (1842-1922). — Général français qui prit part à plusieurs expéditions coloniales, notamment en Cochinchine en 1878 et au Tonkin en 1883. Chef des deux corps expéditionnaires envoyés au Dahomey en 1892 et en 1893. — III. 288.
- DOMBROWSKI, Jaroslaw** (1836-1871). — Officier polonais patriote, condamné pour avoir participé à la préparation de l'insurrection de 1863. Évadé, il se réfugie en France et participe aux combats de la Commune. Sa nomination tardive comme commandant des forces de la rive droite ne lui permet pas de redresser la situation. Mortellement blessé sur la barricade de la rue Myrha le 23 mai 1871. — I. 12.
- DONKIN.** — Médecin qui soignait Marx et sa famille. — I. 84, 106.
- DORMOY, Jean** (1851-1898). — Métallurgiste, combattit l'Empire, puis se rallia au guesdisme. Renvoyé de son usine, condamné avec Lafargue et Guesde en 1883. Conseiller municipal en 1888, conseiller général en 1889, maire de Montluçon. — I. 112, 113, 127, 135, 143, 159; II. 138, 170, 192, 203, 224, 328, 334, 341.
- DRON, Gustave-Jean-Baptiste** (né en 1856). — Médecin, député opportuniste de Tourcoing de 1889 à 1893. — III. 316.
- DRUELLE.** — Anarchiste actif dans les manifestations de sans-travail en 1884, inscrit à la brigade des recherches de la préfecture de police sous le nom de Sabin. — I. 251, 253.
- DUBARRY.** — Fondateur. — I. 12.
- DUC-QUERCY, Albert** (né en 1854). — Un des fondateurs du P. O. F., rédacteur au *Cri du Peuple*. Mêlé aux grandes grèves d'Anzin et de Decazeville. Secrétaire général de *l'Humanité* jusqu'en 1914. — I. 259, 352, 388, 406; II. 15, 366, 368, 425; III. 77, 79, 80, 82, 106, 118.
- DUC-QUERCY (Mme).** — Épouse du précédent. — II. 366, 451, 454, 455; III. 7, 77, 82.
- DUFAURE, Armand-Jules-Stanislas** (1798-1881). — Avocat et homme politique. Député et ministre sous la monarchie de juillet, puis sous la Deuxième République, dirigea la répression contre les organisations républicaines. Appuya Thiers dans la répression contre la Commune. Deux fois président du Conseil sous Mac-Mahon. — I. 372.
- DUHRING, Eugène** (1833-1921). — Philosophe et économiste allemand qui exerça un certain temps de l'influence sur le mouvement socialiste. Ce qui provoqua la célèbre riposte d'Engels, exposé classique du marxisme. — III. 359.
- DUMAS fils, Alexandre** (1825-1895). — Écrivain français connu, auteur de *La Dame aux camélias*. — I. 300.
- DUMAY, Jean-Baptiste** (né en 1841). — Ouvrier mécanicien, organisateur de la grève du Creusot de 1870, maire de cette ville après le 4 septembre. Se disposait à marcher au secours de la Commune quand, décrété d'arrestation, il dut s'enfuir en Suisse. Il ne revint qu'après l'amnistie. Élu conseiller municipal de Paris en 1887, député en 1889, il appartenait à la fraction possibiliste. — II. 332, 348; III. 30, 60, 150.

DUPONT. — Capitaine de la marine marchande, délégué de Bordeaux au congrès de Paris. — II. 426.

DUPONT, Anthime-Eugène (1831-1882). — Ouvrier luthier qui participa aux combats de juin 1848. Émigré à Londres, membre du Conseil général de l'Internationale (1864-1872), correspondant pour la France. Membre de la Commune, se réfugie en Angleterre. S'était installé à Manchester en juillet 1870. Émigra aux États-Unis en 1873. — I. 20.

DUPUY, Charles-Alexandre (1851-1923). — Homme politique français, député opportuniste de 1885 à 1900, puis sénateur. Participe aux ministères Rouvier et Tirard. Anti - boulangiste. Trois fois président du Conseil (1893, 1894-1895, 1898-1899). — III. 349, 364.

DUVAL. — Anarchiste condamné à mort en 1887, puis gracié. Son cas provoqua le départ des guesdistes du *Cri du Peuple*. — II. 11.

DWORZAK, Adelheid. — Ouvrière de fabrique de Vienne, puis rédactrice de la *Arbeiterinnenzeitung*. Mariée par la suite avec Julius Popp. — III. 311.

E

ECCARIUS, Johann-Georg (1818-1889). — Tailleur allemand, membre de la Ligue des communistes, émigré à Londres. Secrétaire du Conseil général de l'Internationale. Rompit avec Marx après 1871. Participe par la suite au mouvement syndical anglais. — II. 185.

ELSA. — I. 166.

ENGELS (Mme). — Voir BURNS Lizzy.

ERMEN. — Co-proprétaire de la filature de coton Ermen et Engels. — I. 6.

ESTEBANEZ. — Espagnol républicain, rédacteur au *Combate*. — III. 470.

ECHEGARAY, Don José (1833-1916). — Mathématicien et auteur dramatique espagnol qui débuta dans le théâtre en 1876, alors qu'il était déjà membre de l'Académie des sciences. Prix Nobel en 1904. — II. 266.

EDES, Émile (1843-1888). — Blanquiste qui participe au soulèvement de La Villette le 30 avril 1870 et à la journée du 30 octobre. Membre de la Commune, il est nommé, le 23 avril, général de la région Sud. Se réfugie en Suisse, puis en Angleterre. Après l'amnistic, revient en France et lutte dans les rangs des blanquistes. — II. 137, 165, 166.

EVREINOFF, Anna-Mikhailovna. — Éditrice du *Severnyi Vestnik* (Revue du Nord) de 1885 à 1890. — II. 367; III. 58.

EYLAU. — Financier juif allemand, en relations avec Marx pendant la Commune. Lui aurait servi de messager à l'époque. Aida des communards à quitter la France. — I. 257; III. 197, 201.

F

FAILLET. — Possibiliste, élu conseiller municipal à une élection partielle en 1886, réélu par la suite. Se rallie à Allemane au congrès de Châtellerault (1890). — II. 143; III. 30.

FANELLI (1826-1877). — Homme politique italien, garibaldien,

- organisateur du putsch de 1857. Organisateur de l'Internationale en Espagne, partisan de Bakounine. Après 1870, député en Italie. — III. 467, 480.
- FANTY (Mme). — Parente de Paul Lafargue. — II. 436.
- FARGA-PELLICER R. — Internationaliste espagnol de Barcelone. Délégué au congrès de Bâle (1867). Membre de l'Alliance. — I. 16; III. 455, 468, 475, 476, 479.
- FARJAT, Gabriel. — Guesdiste lyonnais, ouvrier du textile, un des fondateurs du parti ouvrier. En 1886, secrétaire de la Fédération nationale des syndicats. Candidat aux élections à Lyon en 1893. — I. 88; II. 178, 272, 275, 277, 298; III. 331.
- FAURE, François-Félix (1841-1899). — Armateur du Havre, député depuis 1881, sous-secrétaire au Commerce et aux Colonies dans le Cabinet Tirard (nov. 1881-janv. 1882), puis dans le Cabinet J. Ferry (1882-1885). Vice-président de la Chambre (1893). Devint Président de la République à la démission de Casimir Périer. — III. 393, 394.
- FERGUS. — Pseudonyme occasionnel de P. Lafargue dans la *Nouvelle Revue*. — II. 120.
- FERGUSON, Sir James (1832-1907). — Homme politique anglais. Prend part à la guerre de Crimée, puis entre au parlement, mais perd son siège en 1857. Gouverneur de l'Australie du Sud en 1869, puis de Nouvelle Zélande (1873), et de Bombay (1880-1885). Réélu au parlement de 1888 à 1906. Intéressé dans de nombreuses sociétés capitalistes. — III. 362.
- FERROUL, Joseph-Antoine-Ernest (né en 1853). — Médecin de Narbonne qui fit de la propagande socialiste dans le Sud-Est. Élu député sous l'étiquette radical-socialiste à l'élection partielle du 8 avril 1888 contre Boulanger, fait partie du groupe socialiste. Réélu en 1889. Semble avoir combattu le boulangisme avec tiédeur. — II. 334, 338, 350, 402, 437; III. 41, 56, 58, 165, 268, 274, 312, 331.
- FERRY, Jules - François - Camille (1832-1893). — Homme politique français. Avocat. Élu député de Paris en 1869, fait partie du gouvernement dit de défense nationale en 1870. Élu député en février 1871, il démissionne du gouvernement, mais sera passagèrement préfet de la Seine après le 24 mai. Député, puis sénateur, il participera à plusieurs ministères opportunistes pour devenir à plusieurs reprises lui-même chef de gouvernement. On lui doit la réforme de l'enseignement et sa laïcisation (1882), mais aussi les expéditions coloniales en Tunisie et au Tonkin. Après sa chute en 1885, il gardera le surnom de « Tonkinois ». — I. 238, 250, 260, 279, 281, 293, 310, 311; II. 60, 68, 70, 82, 86, 87, 88, 112, 121, 123, 126, 184, 260, 263, 277, 279, 281, 293, 310, 311, 314, 339, 347; III. 105, 301.
- FEUERBACH, Ludwig (1804-1872). — Philosophe allemand dont l'œuvre a converti le jeune Marx au matérialisme. — I. 368; III. 333, 345, 349, 364.
- FIAUX. — Homme politique français, radical, très proche des socialistes. — I. 406; II. 207.
- FIELD. — Membre de la Social Democratic Federation, semble avoir été journaliste. — II. 279, 289; III. 69, 70, 80.



- FISCHER, Richard (1855-1926). — Social-démocrate allemand, publiciste, rédacteur à la *Berliner Freie Presse*, en 1877-1878. Quitte l'Allemagne en 1878, membre de la direction du parti de 1890 à 1893. Député au Reichstag de de 1893 à 1918. — II. 325, 420, 432, 433; III. 10, 13, 15, 410.
- FLOQUET, Charles - Thomas (1828-1896). — Avocat et homme politique français, maire adjoint de Paris le 5 septembre 1870, poste dont il dut démissionner après les événements du 31 octobre. Conciliateur au début de la Commune, dut se retirer en province où le gouvernement le fit interner à Pau jusqu'en juin 1871. Élu député en 1876, refusa la confiance au ministère de Broglie. Il présidera le gouvernement soutenu par les radicaux qui engagera la lutte contre Boulanger et démissionnera après avoir fait voter le rétablissement du scrutin uninominal (février 1889). Compromis dans le Panama. Sénateur en 1893. — I. 309, 348; II. 82, 119, 121, 124, 126, 142, 152, 158, 166, 174, 175, 181, 182, 183, 184, 192, 200, 202, 208, 212, 307, 334, 414; III. 68, 147, 150, 287, 317.
- FONDEVILLE. — I. 29.
- FONTANE. — Co-accusé de Lesseps dans le procès de 1893. — III. 252.
- FORTIN Édouard. — Socialiste français, traducteur de Marx et notamment du *18 Brumaire*. Élu conseiller municipal de Beauvais en 1888. — I. 150, 317; II. 25, 32, 138, 449, 451; III. 327, 328, 333, 335, 337, 340, 343.
- FOSTER. — Militant syndicaliste anglais, mineur de Durham. — III. 210.
- FOURCADE, Michel. — Maire de Cérét. — I. 238.
- FOURIER, François-Marie-Charles (1772-1835). — Socialiste utopiste français qui s'est livré dans ses ouvrages à une remarquable critique des effets du capitalisme. — II. 83.
- FOUROUX. — Homme politique radical, maire de Toulon, obligé de démissionner à la suite de sa complicité dans une affaire scandaleuse. — II. 439.
- FRANÇA. — Membre de l'Internationale. Portugais. — III. 491.
- FRANÇOIS-JOSEPH 1^{er} (1830-1916). — Empereur d'Autriche depuis 1848. — III. 375.
- FRANCOURT (Mme). — Sœur de Charles Longuet. — III. 16.
- FRANKEL, Léo (1844-1896). — Socialiste hongrois, membre de l'Internationale, Commissaire au Travail sous la Commune. Réfugié à Londres, entre au Conseil Général de l'A. I. T. comme secrétaire correspondant pour l'Autriche-Hongrie. Revenu en Hongrie en 1876, il jette les bases du parti social-démocrate. Revient à Paris en 1889, participe aux divers congrès de la 2^e Internationale. Enterré au Père-Lachaise. — I. 317; II. 284, 443; III. 42, 301, 330, 341, 382, 385.
- FRANKLIN, Benjamin (1706-1790). — Homme politique et économiste américain, le plus important représentant du rationalisme aux États-Unis. — III. 24.
- FRÉDÉRIC II, dit le Grand (1712-1786). Roi de Prusse depuis 1740. — I. 58; II. 386.
- FRÉDÉRIC III (1831-1888). — Empereur d'Allemagne pendant cent jours. — II. 77, 101, 102, 113, 115, 134, 141, 144.

FREDDY. — Fils d'Hélène Demuth.
— II. 12.

FREILIGRATH, Ferdinand (1810-1876). — Poète allemand influencé par V. Hugo dont il a traduit les *Odes* et les *Orientales*. En 1848, collabore avec Marx à la rédaction de la *Neue Rheinische Zeitung* et y publie des poèmes révolutionnaires. Exilé volontaire à Londres, il se ralliera à la Prusse et à Bismarck après 1870. — III. 435.

FRÉJAC. — Militant guesdiste de Commeny. — II. 74, 272.

FREPPÉL, Charles-Émile (1827-1891). — Évêque d'Angers, député de 1880 à sa mort. Se sépara de la droite pour approuver toutes les expéditions coloniales. II. 87.

FREYBERGER, Ludwig. — Médecin viennois, mari de Louise Kautsky. — III. 308, 355, 360, 363, 364, 370, 375, 390, 396, 405, 414, 415.

FREYCHINET, Charles - Louis de Saulces de (1828 - 1923). — Homme politique français, ingénieur, établit pour Gambetta les plans de la défense nationale en province. Élu sénateur avec l'étiquette gambettiste en 1876, ministre des Travaux publics dans le cabinet Dufaure, puis dans le cabinet Waddington. Chef du gouvernement de février à juillet 1882, puis de nouveau après la chute du cabinet Brisson sur la guerre du Tonkin (janv.-déc. 1886). Il fut encore ministre de la Guerre et de nouveau président du Conseil (mars 1890-fév. 1892). Il incarne la politique des opportunistes. — I. 279, 316, 346, 348; II. 81, 182; III. 68, 105, 214.

FRIED. — Social-démocrate danois. Rédacteur à *l'Arbejderen*. — II. 289.

FROHME, Karl-Franz-Egon (né en 1850). — Social-démocrate allemand, venu du parti lassallien, membre du Reichstag depuis 1884. A tourné vers l'opportunisme. — III. 258.

FUCHS. — III. 304.

G

GALEZOWSKY, Xavier (né en 1833). — Médecin oculiste polonais, naturalisé français après le siège de Paris, qui jouissait d'une grande réputation. — II. 56, 63.

GALIANI, Ferdinando (1728-1787). — Abbé et diplomate italien, économiste de l'école mercantiliste, hostile aux physiocrates. Ses *Dialogues sur le commerce des blés* (1770) lui valurent une renommée européenne. — III. 24.

GALLIFET, Gaston-Alexandre-Auguste (Marquis de) (1830-1909). — Général français fait prisonnier à Sedan et libéré par les Prussiens pour lutter contre la Commune. S'illustra par les fusillades sommaires. Commande en Algérie. Gouverneur de Paris en 1880. Ministre de la Guerre pendant onze mois en 1899. — II. 114.

GAMBETTA, Léon-Michel (1838-1882). — Célèbre avocat et homme politique français. Élu au Corps législatif en 1869 comme candidat de « l'opposition irrécyclable ». Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de la Défense nationale, il rejoint le 7 octobre 1870 la délégation de Tours et organise la défense en province. Après la capitulation de Paris, il est hostile aux décisions du gouvernement et donne sa démission. Dans l'assemblée des « Ruraux », après

- s'être tenu longtemps à l'écart, il apporte son soutien au gouvernement Thiers. Après 1876, il est le chef incontesté de la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Il est le père de l'opportunisme. Le « Grand Ministère » qu'il constituera finalement en novembre 1881 sera torpillé par la Haute Finance. — I. 260, 265, 269, 292, 317, 341, 347, 348; II. 114; III. 466, 499.
- GARIBALDI, Giuseppe (1807-1884).** — Célèbre général italien qui incarne la lutte pour l'indépendance de son peuple. Prit part avec ses hommes à la défense de la France après Sedan. Élu député à l'Assemblée nationale (février 1871), il démissionna devant l'accueil que lui fit la majorité réactionnaire. — II. 123; III. 137.
- GARRIDO.** — Internationaliste espagnol, député aux Cortès. — III. 438, 467.
- GAULIER.** — Radical, élu député à l'élection complémentaire de Paris en 1886 où les socialistes avaient porté la candidature de E. Roche, journaliste condamné pour son action pendant la grève de Decazeville. — I. 355, 356.
- GÉGOUT.** — Anarchiste, collaborateur de *l'Attaque*. — III. 160.
- GEISER, Bruno (1846-1898).** — Social-démocrate allemand, journaliste, gendre de W. Liebknecht, rédacteur de la *Neue Welt* (1876-1887), député au Reichstag de 1882 à 1887. Appartenait à l'aile droite du parti. — II. 69.
- GÉLY, André.** — Possibiliste, élu conseiller municipal de Paris. — II. 223.
- GENDRE, Barbe,** épouse Nikitine (1842-1884). — Russe, fille d'émigrés français, qui vécut à Paris depuis 1878, fréquenta Lavroff, lut Marx. Auteure d'*Études sociales*, collaboratrice de divers journaux et revues. — I. 111.
- GEORGE Henry (1839-1897).** — Publiciste américain, fixé à New-York depuis 1880, auteur d'un ouvrage d'économie : *Progress and Poverty*, critiqué par Marx. Candidat ouvrier à l'élection du maire de New York en 1886. — I. 410.
- GEORGES I^{er}, Frédéric-Auguste de Saxe (1832-1904).** — Commandant en chef de l'armée saxonne puis, après 1902, roi de Saxe. — III. 163.
- GEORGES.** — Voisin des Lafargue au Perreux. — III. 41.
- GÉRAULT-RICHARD, Alfred-Léon (1860 - 1911).** — Journaliste, d'abord chansonnier, collabore avec Lissagaray, et fonde en 1893 *Le Chambard* dans lequel il attaque Casimir Périer. Condamné au maximum de la peine, il est présenté par le parti socialiste révolutionnaire comme candidat à la succession d'Hovelacque et est élu. Gracié en 1895. Battu aux élections de 1898, il sera élu en 1902 et en 1906 et fera partie du groupe socialiste. — III. 385, 387, 388.
- GERHARD.** — Social-démocrate allemand. — II. 325.
- GHESQUIÈRE, Henri-Jules (né en 1863).** — Adhérent de la première heure au P. O. dans le Nord. Adjoint au maire de Lille de 1896 à 1904. Élu député du Nord en 1906 et en 1910. — III. 316, 331.
- GIARD, Alfred (1846-1908).** — Naturaliste français qui introduisit à l'Université les théories évolutionnistes. Professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie,

- député du Nord de 1882 à 1885. — III. 67.
- GIERS.** — Homme d'État russe qui succède en 1882 au prince Gortchakoff au poste de ministre des Affaires étrangères. Fit une politique de rapprochement avec Bismarck. — I. 399, 400, 427.
- GIFFEN, Sir Robert (1837-1910).** — Publiciste anglais, économiste, collaborateur de divers journaux dont le *Daily News* et le *Times*. Chef du département de la statistique au Board of Trade de 1876 à 1897. — I. 239.
- GIFFIN.** — Membre du parlement anglais en 1884. — I. 111.
- GILLES, Ferdinand.** — Journaliste allemand de Londres, membre de l'Association communiste d'éducation ouvrière. Démasqué en 1892 par Engels comme mouchard et exclu. — III. 103, 170.
- GILLY, Numa (né en 1834).** — Tonnelier du Gard, élu député en 1885, siégeant à l'extrême gauche, maire de Nîmes. S'est signalé en 1888 par des accusations de corruption portées contre les commissions de la Chambre des Députés qui lui valurent de retentissants procès en diffamation et l'obligèrent à renoncer à ses fonctions de maire. — II. 181, 183.
- GINGERBREAD.** — Parente de Paul Lafargue. — II. 133.
- GIOLITTI, Giovanni (1842-1928).** — Homme d'État italien, député depuis 1882, chef du gouvernement en 1892. Obligé de se retirer à la suite du scandale de la Banca Romana, revint au pouvoir après 1902. — III. 382.
- GIRAUD.** — Ami de Paul Lafargue. — I. 324, 325, 367.
- GIRARDIN, Émile de (1802-1881).** — Le « Napoléon de la Presse ». Créateur de la presse à bon marché. Député conservateur sous la Restauration, sentit venir la Révolution de 48 et prit position dans son journal *La Presse*. Ne se convertira au républicanisme qu'en 1877. — II. 68, 76, 77; III. 213, 230, 239.
- GIRAUD-TEULON, Marc-Antoine-Louis-Félix (1816 - 1887).** — Médecin français qui fut quelque temps préfet. S'est occupé d'ethnographie. — III. 60, 61, 65.
- GITTENS.** — Transporteur de Londres. — I. 74, 178, 179, 184.
- GLADSTONE, William-Ewart (1809-1898).** — Homme d'État anglais qui évolua du conservatisme au libéralisme et fut l'adversaire principal de Disraeli. Premier ministre (1868-1874), il accorde la liberté religieuse à l'Irlande. Revenu au pouvoir (1880-1885 et 1892), il essaiera de régler la question d'Irlande, mais échouera finalement. — I. 4, 249, 276, 285, 288, 393, 397, 425; II. 69, 387; III. 88, 458.
- GOBIET René (1828-1905).** — Homme politique français, député depuis 1877, puis sénateur, plusieurs fois ministre. Chef du gouvernement de décembre 1886 à mai 1887. Joua un grand rôle dans la lutte contre les congrégations et dans l'organisation de l'enseignement primaire laïc. — II. 182; III. 259, 326, 331.
- GODARD.** — Agent politique du radical Maret. — I. 97.
- GODDE (Mme).** — Connaissance de Paul Lafargue. — I. 324, 325.
- GODWIN, William (1756-1836).** — Économiste et romancier anglais qui a réfuté les théories de Malthus dans son *Inquiry concerning the*

- power of increase in the numbers of mankind* (1820). — I. 405.
- GÆGG, Marie. — Fondatrice et présidente de la Ligue internationale des Femmes (juin 1862). Femme d'Amand Gøgg, ancien membre du directoire révolutionnaire du Bade (1849) et dirigeant de la Ligue de la paix et de la liberté. — III. 487.
- GOMEZ. — Secrétaire de l'Alliance à Genève. — III. 467.
- GORST, Sir John-Eldon (1835-1916). — Homme politique anglais, conservateur qui fit d'abord carrière en Nouvelle-Zélande et fut élu, après son retour en Angleterre en 1866, député aux Communes. — III. 362.
- GOULLÉ. — Journaliste socialiste qui collabora au *Cri du peuple* et à *La Voie du peuple*. — I. 364, 388; II. 14, 26.
- GRAGNON, Félix-Alexandre (né en 1843). — Administrateur français, secrétaire général de la Préfecture de police en 1883, puis Préfet de police. Révoqué en 1887 à la suite du scandale des décorations, il fut remplacé par Léon Bourgeois, Directeur de la sûreté sous le cabinet Floquet. — II. 12.
- GRANGER, Ernest-Henri (né en 1844). — Blanquiste, participe au congrès international des étudiants à Liège (1865), ce qui lui vaut l'exclusion de la faculté. Participe à l'attaque contre la caserne de La Villette (14 août 1870), aux événements du 31 octobre à l'Hôtel de Ville. Chef de bataillon sous la Commune, se réfugie à Londres. Rentré après l'amnistie, collabore au journal de Blanqui : *Ni Dieu ni Maître*, à *L'Homme libre* et au *Cri du peuple*. Rallié au boulangisme, il est élu député en 1889. Ne se représente pas en 1893. — II. 207, 348, 434; III. 38, 40, 58, 114, 170, 177, 323.
- GRANT. — Homme d'affaires anglais. — I. 56, 57, 58, 61, 62.
- GREENWOOD. — Secrétaire du syndicat anglais des verriers en 1891. — III. 144.
- GREULICH, Hermann. — Ancien membre de la 1^{re} Internationale, rédacteur de la *Tagwacht*. Président du comité organisateur du congrès de Zurich en 1893. — III. 204, 310.
- GRÉVY, Jules (1807-1891). — Président de la République qui succéda à Mac Mahon (1877). Réélu en 1885, il dut démissionner en 1887 à la suite du scandale des décorations dans lequel était impliqué son gendre, Wilson. — I. 330; II. 49, 68, 76, 82, 84, 87, 119, 181, 217; III. 245.
- GRILLENBERGER, Karl (1848-1897). — Social-démocrate allemand. Serrurier, organisateur du parti social-démocrate en Bavière, membre du groupe d'Eisenach, député au Reichstag depuis 1881. Faisait partie en 1884 de l'aile opportuniste de la fraction parlementaire. — II. 381.
- GRIMAUX, Édouard (1835-1900). — Chimiste français, professeur à l'École Polytechnique, spécialisé dans la reproduction par synthèse de certains composés chimiques naturels. — I. 288.
- GRIMM, Melchior (Baron) (1723-1807). — Publiciste allemand, établi à Paris par son protecteur, le duc Ernest de Saxe-Cobourg Gotha, auquel il envoya de 1753 à 1792 toute une série de lettres (*Correspondance littéraire, philosophique et critique*) qui circulaient sous le manteau dans toutes les cours d'Europe centrale. Ami de Diderot et de d'Alembert,

- il collabora à l'*Encyclopédie*. — I. 169.
- GRIMPE. — Militant guesdiste. — I. 291; II. 277.
- GROLO CIECO DI HADRIA, Luigi. — Auteur dramatique italien. — III. 407.
- GUEBHARD. — Professeur de chimie, propriétaire du *Cri du peuple*, époux de Séverine. — I. 329, 405. — II. 12, 15.
- GUERARD, Benjamin-Edme-Charles (1797-1854). — Historien et érudit français, auteur d'ouvrages sur la Gaule franche et éditeur du Polyptique de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés. — III. 404, 407.
- GUESDE, Jules (Mathieu Basile dit) (1845-1922). — Créateur avec P. Lafargue du Parti Ouvrier Français. Déjà emprisonné sous l'Empire, il défend dans son journal *Les Droits de l'Homme*, paraissant à Montpellier, la Commune et doit se réfugier en Suisse. Il y fréquente les milieux bakouninistes, mais se ralliera aux thèses de Marx. Il fonde en 1878 *L'Égalité* et propose au congrès du Havre le programme qu'il a mis au point avec Marx en mai 1880. Il est le représentant de la tendance collectiviste intransigeante dans le P. O. F. Élu député de Roubaix en 1893, puis en 1906, il maintiendra après l'unité le collectivisme en face de la tendance Jaurès. Mais il acceptera d'entrer dans le cabinet Viviani en 1914. — I. 74, 86, 87, 94, 96, 101, 103, 106, 112, 114, 117, 118, 120, 126, 127, 135, 143, 156, 159, 169, 182, 191, 201, 210, 248, 262, 265, 268, 284, 291, 298, 305, 312, 347, 364, 372-373, 388, 395; II. 10, 11, 14, 15, 32, 59, 82, 87, 100, 138, 169, 175, 182, 185, 186, 194, 198, 207, 236, 252, 260-261, 273, 277, 282, 291, 308, 309, 310, 330, 331-332, 334-335, 338, 341, 348, 350, 353, 360, 366, 368, 376, 377-378, 379, 394, 395, 397, 402, 410, 413, 415, 416-417, 425, 434, 437; III. 12, 16, 28, 30, 35, 56, 60, 68, 76, 77, 82, 85, 94, 100, 105, 107, 111, 113, 116, 117, 119, 125, 154, 177, 178, 185, 198, 201, 202, 212, 248, 267, 268, 274, 275, 276, 278, 287, 288, 289, 296, 297, 301, 304, 310, 314, 323, 325, 330, 331, 341, 344, 348, 349, 353, 354, 388, 390.
- GUILLAUME, James. — Bakouniniste, membre de la fédération du Jura. A publié une histoire de l'Internationale. — I. 16.
- GUILLAUME I^{er} (1797-1888). — Premier empereur d'Allemagne, couronné à Versailles le 18 janvier 1871. — I. 197, 297, 298, 382, 383, 402, 430. — II. 26, 77, 101, 115, 116, 386. — III. 294, 295.
- GUILLAUME II (1859-1941). — Empereur d'Allemagne, fils de Frédéric III, auquel il succède en 1888. Mort en exil à Doorn, en Hollande. — II. 101, 104, 116, 144, 158, 158, 183, 212, 333, 384, 386, 387, 402, 405, 445; III. 21, 22, 100, 163, 169, 184, 374, 381, 386, 390, 391, 393, 396, 401, 402, 405, 418, 423, 424.
- GUILLAUMIN. — Fils de Guillaumin Gilbert-Nohain (1801-1864), éditeur spécialisé qui fit paraître à partir de 1842 *Le Journal des Économistes*. — I. 224; II. 451; III. 53, 333, 339.
- GUIZOT, François-Pierre-Guillaume (1787-1874). — Historien et homme politique français, plusieurs fois ministre de Louis-Philippe. Conservateur, hostile à toute réforme sous la monarchie de juillet. — I. 166; II. 77, 339.

GUMPERT (mort en 1898). — Médecin allemand de Manchester, ami de Marx et d'Engels. — I. 150; II. 90, 355; III. 27, 32, 185, 190, 195, 260, 287.

GUMPERT (Mme). — Épouse du précédent. — III. 287.

GUYOT, Yves (1843-1928). — Publiciste français, élu député en 1885, ministre des Travaux publics de février 1889 à février 1892 dans les ministères Tirard et Freycinet. Se ralliera après 1889 à la politique la plus opportuniste et publiera une série d'ouvrages haineux contre le socialisme. — III. 404.

H

HACHETTE, Jean-Georges (né en 1838). — Fils de Louis Hachette, fondateur de la célèbre maison d'édition. — III. 498.

HALL. — Candidat de la Social-Democratic Federation à Salford aux élections anglaises de 1892. — III. 196.

HALL. — Économiste qui aurait, selon le professeur Menger, découvert la plus-value avant Marx. — I. 405.

HARDIE, James-Keir (1856-1915). — Militant socialiste anglais, secrétaire de l'union des mineurs d'Ayrshire. Libéral à l'origine, il crée, en 1893, l'Independent Labour Party. Élu député en 1892. Fut en 1906 le premier leader du groupe travailliste aux Communes. — II. 262, 278, 310; III. 21, 196, 387, 399, 416.

HARDWICK. — Éditeur. — I. 30.

HARKNESS, Margaret (Maggie). — Fille d'un pasteur de Londres, membre de la Social-Democratic Federation. Sous le pseudonyme de John Law, rédigea entre 1887 et 1891 une série de romans dont le cadre est celui

des milieux prolétariens et qui étaient appréciés par Engels. — II. 294, 296, 359.

HARNEY, George-Julian (1817-1897). — Chef de l'aile gauche du mouvement chartiste, éditeur du *Northern Star*, membre de la Ligue des communistes et de la 1^{re} Internationale. Émigra aux États-Unis en 1860 et y occupa un poste administratif important. Il revint en Angleterre en 1888 et y mourut. — I. 285, 289, 339, 418, 422; II. 375; III. 55, 61, 70, 71, 159, 171, 260.

HARRISON. — Ébéniste. — I. 38.

HARTMANN, Lev-Nikolaievitch (1850-1913). — Révolutionnaire russe qui prit part à l'attentat du 1^{er} décembre 1879. Poursuivi par les polices, il trouva un refuge en Angleterre où il se lia avec Marx et Engels. Émigré en Amérique en 1883, ce fut la fin de sa carrière politique. — I. 261.

HASSELMANN, Wilhelm (né en 1844). — Membre connu du mouvement lassallien qui rapporta sur le problème de l'unification au Congrès de Gotha (1875). Membre du Reichstag de 1874 à 1876 et de 1878 à 1880. Prit des attitudes de plus en plus anarchistes et fut exclu du parti avec Most en 1880. Émigra aux États-Unis. — II. 432.

HAULIER. — Candidat radical-socialiste aux élections municipales de 1887 dans le quartier du Jardin des Plantes. — II. 40.

HAUPT, Christian. — Policier à la solde de Bismarck, chargé d'espionner les organisations social-démocrates allemandes en Suisse. — II. 92.

HAUSSONVILLE, Bernard de Cléron (comte d') (1843-1924). — Publiciste français, député monarchiste de 1771 à 1776.

- Nommé en 1891 représentant attiré des intérêts de la famille d'Orléans et président des Comités royalistes par le comte de Paris. — III. 247.
- HAWTHORNE, Nathaniel (1804-1864). — Romancier américain qui a une prédilection pour les sujets tragiques et les analyses psychologiques douloureuses. Fut consul à Liverpool en 1853. — II. 129, 143.
- HAXTHAUSEN, August, Freiherr von (1792-1866). — Publiciste connu pour ses études sur les communautés agraires russes et allemandes. — I. 232.
- HEATH, Christopher (1835-1905). — Éminent médecin anglais. — II. 438.
- HEDDEGHARD. — III. 461.
- HEGEL, G.-W. Friedrich (1770-1831). — Philosophe allemand, idéaliste dont la pensée domine la vie intellectuelle de 1820 à 1840. Il a introduit dans la philosophie la dialectique rationnelle et créé ainsi les fondements de la méthode marxiste. C'est des luttes idéologiques qui accompagnèrent la dissolution de l'école hégélienne que se dégagèrent la pensée de Marx et d'Engels. — II. 226, 313; III. 473.
- HEINE, Heinrich (1797-1856). — Célèbre poète allemand émigré à Paris après 1830. Ami de Marx sous l'influence duquel sa poésie se radicalise. Marx et Engels ont toujours eu une profonde admiration pour son génie poétique. — I. 124, 162, 217, 309; II. 92, 362, 407; III. 236, 348.
- HERMANN. — Socialiste français, sans doute membre du Parti ouvrier. — I. 346.
- HINS, Eugène (1839-1923). — Socialiste belge, journaliste qui prit une part active au mouvement ouvrier belge dans les années 60. Membre de l'Internationale, il suivra Bakounine. Édite *La Liberté* à Bruxelles. — III. 478.
- HIRSCH, Karl (1841-1900). — Journaliste social-démocrate allemand, ancien lassallien. Rédacteur au *Demokratisches Wochenblatt* en 1868 avec Liebknecht, puis au *Volksstaat* en 1871. Émigre en 1874 à Paris. Expulsé, édite à Bruxelles *die Laterne* (1878-1879). De nouveau à Paris après 1880. Rédacteur en chef de la *Rheinische Zeitung* à partir de 1894. — I. 75, 83; III. 359, 362.
- HIRSCH (Mme). — Épouse de Karl Hirsch. — I. 75.
- HODGSKIN, Thomas (1787-1869). — Économiste anglais éminent, représentant l'opposition prolétarienne à l'économie classique. — I. 405.
- HOLMES. — Militant syndicaliste anglais, tisserand. — III. 211.
- HORACE (65-66 avant notre ère). — Poète latin célèbre. — III. 448.
- HOVLACQUE, Alexandre-Abel (1843-1896). — Publiciste et linguiste français, conseiller municipal de Paris depuis 1876. Membre du groupe de l'autonomie communale. Député en 1889 et en 1893. — II. 201, 207, 211; III. 117.
- HOWELL, George (1833-1910). — Ouvrier du bâtiment anglais, chartiste, puis militant syndicaliste, membre du Comité parlementaire des Trades Unions (1871-1875). Membre de l'Internationale, s'en retire

- au moment de la Commune. Député de 1885 à 1895. — I. 321; II. 42; III. 208.
- HUDE**, Antoine-Auguste (1851-1888). — Négociant en vins, élu député radical en 1885. — II. 199, 200.
- HUGO**, Victor-Marie (1802-1885). — Grand poète français dont l'œuvre domine le XIX^e siècle. Certains aspects de sa personnalité ont conduit P. Lafargue et, sous son influence, Engels, à porter sur lui des jugements qui nous apparaissent aujourd'hui comme profondément erronés. — I. 291, 292, 293, 295, 296, 297, 303, 373; II. 15; III. 236.
- HUGUES**, Clovis (1851-1907). — Publiciste et poète français, prit part à la Commune de Marseille, élu député en 1881, membre de l'extrême-gauche. Rallié au boulangisme, membre de la Ligue des Patriotes, se retire de la politique en 1889. — I. 72, 347.
- HUMBERT**, Alphonse (né en 1844). — Publiciste et homme politique français, condamné pour sa participation à la Commune et déporté en Nouvelle-Calédonie. Amnistié en 1879, élu membre du Conseil municipal de Paris comme candidat de l'amnistie plénière, son élection fut invalidée. Conseiller municipal depuis 1886, député en 1893. — II. 112, 113, 350.
- HURET**, Jules (1864-1915). — Journaliste français, spécialiste des enquêtes. Collabora à *L'Écho de Paris* et au *Figaro* pour lequel il fit en 1892 une enquête sur la question sociale en Europe. — III. 227.
- HUTTEN**, Ulrich von (1488-1523). — Humaniste allemand qui joua un très grand rôle dans les débuts de la Réforme et lutta par la plume et par les armes pour le triomphe des idées nouvelles. — III. 169.
- HUXLEY**, Thomas-Henry (1825-1895). — Biologiste et philosophe anglais qui admit avec quelques réserves les principes de Darwin. — II. 387.
- HYNDMAN**, Henry-Mayers (1842-1921). — Un des fondateurs du socialisme en Angleterre. Brouillé avec Marx pour avoir plagié sa pensée, il n'en a pas moins beaucoup fait pour la diffusion du marxisme dans les années 1880-1890. Il garda son indépendance à l'égard du Labour Party, mais se convertit en 1914 au nationalisme, puis à l'anti-bolchevisme. — I. 176, 186, 189, 194, 196, 200, 210, 274, 312, 320-321, 338, 344, 345, 349-350, 382, 405, 407, 412; II. 42, 43, 69, 84, 89, 107-108, 212, 215, 219, 222, 232, 233, 234, 236, 241, 249, 250, 259, 267, 271, 273, 276, 283-284, 288, 289, 292, 310, 314-315, 331, 355, 397, 432; III. 18-19, 21, 23, 28, 31, 32, 48, 69, 81, 82, 89, 103, 165, 170, 270, 367-368, 503.
- I
- IBSEN**, Henryk (1828-1906). — Dramaturge norvégien, dont l'œuvre à partir de 1889 est surtout consacrée au problème de l'individu en conflit avec son temps et son milieu social. — II. 265.
- IGLESIAS**, Pablo (1850-1925). — Socialiste espagnol, fonda en 1868 la section espagnole de l'Internationale, et en 1879, le parti socialiste ouvrier. Rédacteur du *Socialista*. Député aux Cortès à partir de 1915. — III. 8, 455, 460, 467, 475.
- J
- JACLARD**, Charles-Victor (1843-1903). — Blanquiste, membre

- de l'Internationale jusqu'en 1868. Participe aux combats de la Commune et se réfugie en Suisse, puis en Russie. Il rentre en France après l'amnistie, mais reste un socialiste tiède. — I. 12, 104; II. 137, 300, 303, 332; III. 311, 487.
- JAKINS.** — Gérant de l'immeuble où habitait Engels. — II. 21.
- JALVO.** — International espagnol, président de la section à sa fondation. — III. 467, 468.
- JANKOVSKA, Marie (1850-1909).** — Militante socialiste polonaise, femme de Stanislaw Mendelson. — II. 354.
- JACQUES, Édouard-Louis-Auguste (né en 1828).** — Instituteur à Lille, puis distillateur à Paris. Conseiller municipal (groupe de l'autonomie), président du Conseil général en 1887, candidat contre Boulanger à l'élection du 27 janvier 1889. Élu député la même année. — II. 208, 282.
- JARLETON.** — Délégué anglais au Congrès international de 1889. — II. 297.
- JAURÈS, Jean (1859-1914).** — Homme politique français. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de philosophie, il est élu en 1885 député (opportuniste) du Tarn. Mais il évolue vers le socialisme et son élection à Carmaux (1893) sera un véritable test. Il entreprend une vigoureuse campagne en faveur de Dreyfus dans son journal *La Petite République*, fonde l'*Humanité* en 1904 et réalise la fusion socialiste avec Guesde (1905). Il sera assassiné à la veille de la guerre, qu'il aura combattue de toutes ses forces. — III. 253, 255, 267-268, 271, 287, 289, 291, 315, 330, 349, 353-354, 356, 359-360, 361, 366, 389, 394.
- JOFFRIN, Jules (1846-1890).** — Ouvrier mécanicien, un des fondateurs de la chambre syndicale des mécaniciens. Participe à la Commune et passe en Angleterre. Après l'amnistie se consacre à la propagande du parti ouvrier. Sa candidature dans le 18^e arrondissement en 1882 est un manifeste du possibilisme. Élu député contre Boulanger en 1889. — I. 202, 203, 209, 309, 317, 347; II. 124, 137, 191, 201, 242, 332, 348, 366, 404, 412, 414, 425, 434.
- JOHANNARD, Jules (1843-1888).** — Placier en fleurs, militant de l'Internationale, membre du Conseil général en 1868-1869 (secrétaire correspondant pour l'Italie) puis en 1871-1872. Inculpé dans le troisième procès de l'Internationale (1870), combattant de la Commune, puis émigré à Londres. — III. 487.
- JOHNSON, Andrew (1808-1875).** — Dix-septième Président des États-Unis, qui succéda à Lincoln en 1865 et se retira en 1869. Favorable à l'esclavagisme. — I. 4.
- JOHNSTON.** — Commerçant anglais. — I. 44.
- JONES, Ernest-Charles (1819-1869).** — Chartiste anglais, collaborateur au *Northern Star*. Arrêté en 1848 et condamné à deux ans de prison. Lance en 1852 le *People's Paper* et se rallie aux théories de Marx. Après la défaite des Chartistes, se rallia à l'aile gauche du radicalisme. — I. 339.
- JONQUET.** — Membre du P.O.F., ami de Malon, délégué des groupes du Nord au congrès de Saint-Étienne en 1886. — I. 96.

- JOOS. — Rédacteur au *Sozialdemokrat* de Londres. — II. 212.
- JORRIS. — Anglais qui devait s'associer à Lafargue dans une affaire d'édition. — I. 56, 57, 61-62.
- JOURDE, Antoine (né en 1848). — Soldat en 1870, se distingue par ses qualités militaires et ne quittera l'armée qu'en 1874. Rallié au socialisme. Se présente aux élections de 1881 à Bordeaux sous l'étiquette boulangiste. — II. 341, 348, 350; III. 268, 312, 317, 323, 330.
- JOYNES. — Membre de la Democratic Federation. Délégué au congrès du P.O.F. à Roubaix en 1884. — I. 176, 192, 196.
- JULIETTE. — Bonne de Laura Lafargue. — II. 366, 371.
- JUNG, Hermann (1830-1901). — Horloger allemand. A pris part à la Révolution de 1848, émigre à Londres. Membre du Conseil général de l'Internationale, partisan de Marx jusqu'en 1871. — I. 17; II. 300.
- JUTA, Jan-Carel. — Libraire au Cap, beau-frère de Karl Marx. — I. 154, 198, 199, 221.
- JUTA, Louise (née en 1824). — Sœur de Karl Marx, mariée à un libraire du Cap. — I. 202.
- JUTA, Caroline. — Fille de la précédente. — I. 43.

K

- KALNOKY, Gustave (comte de) (1832-1898). — Diplomate autrichien, devient ministre des Affaires étrangères en 1881. A contribué à renforcer l'alliance des Empires centraux. Démissionne en 1895. — I. 400, 428.
- KANITZ, Hans (Graf von) (1841-1913). — Membre conservateur du Reichstag depuis 1889. Surtout connu pour sa proposition

de nationalisation des blés, dirigée contre la politique économique de Caprivi. — III. 359-360.

KANT, Emmanuel (1724-1804). — Célèbre philosophe allemand, fondateur du criticisme. — I. 186.

KAUFFMAN. — Soldat allemand qui, à Raon-l'Étape, tira sur des civils français chassant de l'autre côté de la frontière (1887). — II. 68.

KAULBARS, Nicolaï Vassilievitch (1842-1905). — Général russe qui prit part à la guerre de Turquie (1877-78). Envoyé à Sofia en 1886 pour mettre de l'ordre en Bulgarie, il n'eut pas de succès. — I. 400, 428.

KAUTSKY, Karl (1854-1938). — Socialiste d'origine autrichienne, installé à Londres de 1885 à 1890, éditeur de la *Neue Zeit*. Ami d'Engels. Lutta contre le révisionnisme de Bernstein, pour le respect du marxisme, mais après la révolution d'Octobre sera hostile au bolchévisme. Sur la fin de sa vie se retira de la politique. — I. 162, 168, 274, 295, 310, 331, 334, 335, 338, 345, 380, 405, 407, 412, 418; II. 46, 48, 83, 91, 117, 145, 172, 173, 174, 178, 235, 349, 354, 359, 360, 368, 388; III. 22, 24, 49, 64, 301, 363, 368, 379, 401, 402.

KAUTSKY, Luise (née Strasser). — Première femme de Karl Kautsky, d'avec laquelle il divorça en 1888-89. Elle avait fait ses études de sage-femme. A la mort d'Hélène Demuth, elle s'installa chez Engels dont elle fut la gouvernante-secrétaire jusqu'à sa mort. — II. 48, 172, 173, 441, 443, 448, 449, 450, 454, 455; III. 8, 10, 12, 13, 17, 21, 23, 28, 29, 33, 37, 38, 43, 46, 49, 51, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 62, 66, 69, 76, 77, 80, 81, 84, 100, 102, 103, 105, 107, 108, 110,

- 111, 114, 115, 118, 119, 122, 130, 131, 135, 143, 150, 152, 155, 159, 160, 162, 163, 165, 171, 173, 178, 179, 180, 181, 183, 185, 188, 191, 192, 197, 198, 202, 204, 207, 219, 221, 223, 224, 226, 228, 229, 231, 234, 239, 240, 243, 246, 249, 253, 256, 258, 260, 264, 266, 268, 270, 271, 273, 274, 276, 278, 280, 282, 285, 287, 289, 295, 297, 301, 302, 304, 308, 311, 312, 315, 320, 321, 326, 329, 331, 333, 335, 338, 340, 341, 345, 349, 350, 352, 355, 360, 363, 366, 375, 380, 388, 407, 411, 414.
- KEGAN, PAUL ET C^{ie}**, éditeurs. — I. 125, 196, 205, 339, 344, 358, 359.
- KELLEY-WISCHNEWETZKY**, Florence (1860-1932). — Socialiste américaine, plus tard réformiste bourgeoise. Traductrice en anglais de la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*. — I. 377.
- KITZ**. — Délégué anglais au congrès de 1889. — II. 297.
- KNUDSEN, P.** (1848-1910). — Fondateur en 1873-74 et président du parti socialiste danois. Rédacteur au *Social-Demokraten* de 1882 à 1909. Maire de Copenhague après 1900. — II. 304.
- KOCH, Robert** (1843-1910). — Célèbre médecin allemand qui découvrit en 1882 le bacille de la tuberculose. — I. 213; II. 449; III. 20.
- KOCK, Paul-Henri de** (1819-1892) — Littérateur français, auteur de nombreux romans populaires dont la grande vogue se situe autour des années 1870. — III. 65.
- KÖLLER, Matthias von** (1841-1918) — Homme politique allemand, député conservateur au Reichstag depuis 1881, sous-secrétaire d'État en Alsace-Lorraine (1899) ministre de l'Intérieur de Prusse (1894-1895); Président du Schleswig-Holstein (1897-1901), secrétaire d'État pour l'Alsace-Lorraine (1901-1908). — III. 381, 393.
- KOTZEBUE**. — Diplomate russe, chargé d'affaires à l'ambassade de Paris en 1891. — III. 7.
- KOULICHOV, Anna**. — Socialiste russe, épouse de Turati. — III. 311.
- KOVALEVSKY, Maxime-Maximovitch** (1851-1916). — Historien russe, spécialiste du droit, professeur de droit public à Moscou de 1877 à 1887. Publie notamment en 1890 un tableau des origines de la famille et de la propriété. Appartenait au parti progressiste. — II. 110, 406, 408, 409; III. 19.
- KOVALEVSKY, Sonja** (1853-1891). — Mathématicienne russe qui fit ses études à Heidelberg et à Berlin. Veuve du professeur Kovalevsky depuis 1883, occupa la chaire d'analyse supérieure à l'université de Stockholm. — III. 29, 43.
- KRAUSE, Karl-Christian-Friedrich** (1781-1832). — Philosophe idéaliste allemand qui réalisa une sorte de synthèse de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. — III. 472, 473.
- KROPOTKINE, Pierre-Alexeïévitch** (prince) (1842-1921). — Anarchiste russe, affilié en 1872 à la fédération du Jura. Arrêté en Russie, il réussit à s'enfuir en Angleterre, puis en Suisse. Impliqué dans l'affaire de la place Bellecour (1883) il fut condamné. Évadé en 1886, il vécut en Angleterre. Rentré en Russie après la Révolution de 1917. — I. 349; II. 28, 59.
- KRÜGER**. — Sans doute fonctionnaire de la police. — II. 92.

KUNERT. — Social-démocrate allemand. — II. 381.

L

LABRIOLA, Antonio (1843-1904). — Publiciste italien qui se rallia au marxisme dans les années 1870-1880. Entretint une correspondance avec Engels et diffusa la pensée marxiste en Italie. — III. 8, 223, 311, 402.

LABRUYÈRE, Georges de. — Journaliste français, collabora au *Cri du Peuple*, puis fonda en 1888 *La Cocarde*, journal boulangiste. Joua un rôle louche dans l'évasion de Padlewski, le meurtrier du policier russe Seliverstoff. — I. 330; II. 10-12, 15, 26, 118, 134, 448, 451, 454, 455; III. 7, 8.

LABUSQUIÈRE, Jean (né en 1852). — Journaliste français, socialiste, membre de la première Internationale, fit partie de l'équipe rédactionnelle broussiste de *La Bataille*. Plus tard socialiste indépendant. Conseiller municipal de Paris en 1896. — I. 77; II. 15.

LACHATRE, Maurice (1814-1900). — Propriétaire d'une maison d'édition, émigré en Espagne après la Commune. Éditeur du *Capital* en français. Se retira par la suite des affaires d'édition et fit du commerce de vins dans le Bordelais. — I. 20, 269, 306; III. 446, 462, 500-501.

LACHIZE, Jean-Benoît (dit *Félix*) (né en 1859). — Ouvrier tisseur, socialiste blanquiste, élu député de Villefranche en 1889, battu en 1893. — II. 335, 338, 350, 353; III. 268, 321.

LACROIX, Julien-Adolphe-Sigismond *Krzyzanowski*, dit (1845-1907). — Fils d'un réfugié polonais, naturalisé après 1871. Secrétaire d'Accolas en 1867. Conseiller municipal de Paris, partisan de l'autonomie commu-

nale. Député de 1883 à 1889. Combattit le boulangisme. Rédacteur au *Radical* et à *l'Aurore*. — II. 124.

LAFARGUE (M^{me}) (née en 1803) — Mère de Paul Lafargue, vécut à la fin de sa vie à Bordeaux. — I. 110, 116, 145, 267.

LAFARGUE, Étienne (familièrement *Schnaps*) (1868-1872). — Fils de Laura et de Paul Lafargue. — I. 12, 29, 148; III. 432, 434, 449, 451, 458, 462, 463, 470, 476, 483.

LA FONTAINE, Jean de (1621-1695). — II. 255.

LA FORGE, Anatole de (1820-1892). — Publiciste et homme politique français qui en 1870 organisa la défense de Saint-Quentin avec l'aide de la population. Député de 1881 à 1889, vota avec l'extrême-gauche. — II. 125.

LAGRANGE. — Militant du parti ouvrier français à Lille. — III. 134.

LAGUERRE, Georges (1858-1912). — Avocat qui plaida beaucoup de causes ouvrières (Montceaux-Mines, Louise Michel). Élu député du Vaucluse en 1883. Il siégea à l'extrême-gauche. Militant du boulangisme, membre de la Ligue des patriotes, il renia son appartenance en 1891. Battu aux élections de 1893, il fut réélu en 1910. — II. 114, 118, 134, 291, 307.

LA GUILLERMINA. — International espagnol. — III. 440.

LAHURE, Auguste-Charles (1809-1887). — Imprimeur français qui a notamment imprimé la première édition française du *Capital*. — III. 462.

LAINÉ. — Délégué français au congrès de Bruxelles. — III. 94.

LAISANT, Charles-Ange (1841-1920). — Homme politique français,

- député de 1876 à 1893, opportuniste, puis rallié au boulangisme. Directeur du *Petit Parisien* pendant un certain temps. C'était un excellent mathématicien. — II. 114, 341.
- LANDRIN, Émile (1841-1914). — Ciseleur sur bronze, membre de l'Internationale, combattant de la Commune, réfugié à Londres. Revenu en France après l'amnistie, membre du Comité révolutionnaire central (blanquiste). Ami d'Édouard Vaillant. Conseiller municipal du Père-Lachaise de 1894 à sa mort. — III. 36.
- LANGRAND. — Militant guesdiste de Saint-Quentin. — II. 429.
- LANSDALL, Rcv. — I. 117.
- LASSALLE, Ferdinand (1825-1864). — Socialiste allemand qui créa en 1862 l'Association générale des ouvriers allemands. Lié à Marx, mais plagiant ses idées, il avait pris contact avec Bismarck. Son influence a été grande sur la classe ouvrière et a entravé dans une certaine mesure la pénétration du marxisme dans la social-démocratie allemande. — I. 52, 209, 223, 229, 243, 248, 383; II. 92; III. 66, 159, 184, 378, 394, 401, 410.
- LAUR, Francis (né en 1844). — Député français depuis 1885, opportuniste. Rallié au boulangisme dont il sera un des derniers défenseurs. Connu pour ses interpellations retentissantes. — II. 57, 60, 441..
- LAVELEYE, Émile-Louis-Victor (baron de) (1822-1892). — Économiste belge, auteur de nombreux ouvrages historiques et politiques. Dans son principal ouvrage : *La propriété du sol et ses formes primitives*, il se montra favorable au retour à la propriété collective. — I. 172.
- LAVIGERIE, de. — Personnage obscur, traité par Lafargue de faussaire, qui se répandait à Londres avec de prétendues recommandations de guesdistes. — II. 402, 403, 415, 417.
- LAVIGNE. — Sans doute membre du P.O.F. dans la région parisienne. Semble s'être mêlé de traduire Marx sans en être capable. — I. 317; II. 270.
- LAVROFF, Pierre-Lavrovitch (1823-1900). — Socialiste russe, philosophe, professeur de mathématiques. Déporté en 1869, réussit à s'évader en 1870 et fonda à Genève le *Vperiod* (1873). A partir de 1877, vient à Paris comme publiciste. — I. 159, 163, 167, 178, 181, 239, 241, 253, 273, 284, 291, 295, 362, 411; II. 15, 56, 110, 208, 261, 276, 278, 284; III. 23, 29, 60, 380, 498, 501.
- LAVY, Aimé (né en 1850). — Socialiste possibiliste, ancien directeur d'école. Conseiller municipal du quartier de la Goutte-d'Or depuis 1887. Élu député en remplacement de Joffrin en 1890, le restera jusqu'en 1898. — II. 201, 242, 260, 269, 281, 291, 295, 412, 424, 450.
- LEBON. — Soldat qui, lors de la fusillade de Fourmies, refusa de tirer sur la population. — III. 57.
- LEBOUCHER. — Militant anarchiste. — I. 254.
- LECLÈRE, Henri-Alfred-Albert (*Adhémarr*) (1853-1917). — Ouvrier typographe, socialiste nébuleux, cofondateur du *Prolétaire* (1878). Collabore à *La Revanche* de F. Pyat (1882-1883) et à *La Justice* (1883-1886). Nommé résident de France au Cambodge (1886), étudia les langues et institutions de l'Orient et publia une série d'ouvrages sur ce thème — I. 167, 206.

- LEIGH ou LEITCH. — Photographeur de Londres. — I. 45, 46, 47.
- LENGLÉ. — Candidat boulangiste aux élections générales de 1889 dans le 5^e arrondissement. — II. 308.
- LENOEL. — Avocat. — I. 207.
- LÉPINE, Jules. — II. 74.
- LEROY-BEAULIEU, Pierre-Paul (1843-1916). — Économiste français, membre de la rédaction du *Journal des Débats*. Fondateur de l'*Économiste français*, membre de l'Institut. Adversaire déclaré du collectivisme. — I. 209, 210, 222, 223, 226-227, 228-229, 230-231, 233, 235, 236, 239, 242, 247.
- LESSEPS, Ferdinand-Marie (Vicomte de) (1805-1894). — Créateur du canal de Suez inauguré en 1869. A voulu réaliser le canal de Panama, mais ne put mener à bien les travaux. Condamné avec son fils à la suite du scandale (1893). Depuis 1889, atteint de sénilité, vivait retiré du monde et à demi ruiné. — III. 245, 252, 257.
- LESSNER, Friedrich (1825-1910). — Tailleur allemand, membre de la Ligue des communistes. Condamné à trois ans de prison au procès de Cologne. Établi à Londres en 1856, ami de Marx et Engels, participe à la fondation de l'Internationale et siège au Conseil général. — II. 48, 185.
- LETAILLEUR. — Militant socialiste de la région du Nord. — I. 169.
- LÉTOURNEAU, Charles (1831-1902). — Anthropologiste français, auteur d'études sur l'évolution de la morale et de la famille, de la propriété, des institutions, etc. — II. 177; III. 60, 65.
- LEVRAUT. — Conseiller municipal de Paris en 1890, président de la commission de l'Instruction. — II. 449, 450.
- LEVY, Raphaël-Georges (1853-1933). — Économiste français, spécialisé dans l'étude des questions financières et monétaires. Élu à l'Académie en 1913, sénateur en 1920. — I. 239.
- LIEBIG, Justus (Freiherr von) (1803-1873). — Célèbre chimiste allemand qui par le nombre et l'importance de ses découvertes fut un des plus féconds de son temps. — I. 179.
- LIEBKNECHT, Wilhelm (1826-1900). — Socialiste allemand, fondateur avec Bebel du parti social-démocrate. Prend part à l'insurrection du Bade (1849), se réfugie en Suisse, puis à Londres où il se lie avec Marx et Engels. Rentré en Allemagne en 1862, publie à partir de 1869, le *Volksstaat*, puis le *Vorwärts*. Député au Reichstag de 1879 à 1892, plusieurs fois condamné par les tribunaux impériaux. Resta fidèle, comme Bebel, à la pensée de Marx, malgré son attitude conciliatrice en de nombreuses occasions. — I. 21, 111, 116, 127, 169, 186, 190, 206, 208, 209, 296, 297, 334, 377, 380, 381, 395, 417, 421; II. 18, 42, 48, 126, 158, 184, 186, 191, 198, 199, 203-204, 206, 215, 217, 219, 230, 231, 233, 234, 236, 237, 238-241, 242-243, 248-249, 252, 255, 261, 265, 267, 272, 275, 279, 284, 289, 291, 295-296, 300, 301-302, 303, 305, 325-326, 348, 349, 355, 405, 408, 420, 432, 434, 442-443; III. 9, 12, 18, 28, 29, 31, 66, 98, 186, 209, 210, 212-213, 216, 219-221, 223-224, 229, 234-236, 246, 258, 270, 274, 285, 289, 294, 320-321, 324-325, 330, 334, 338, 340-341, 344, 347, 366, 381, 404, 427, 445, 466.
- LIEBKNECHT, Nathalie (1835-1909). — Fille du juriste libéral hessois

- Reh, épouse de Wilhelm Liebknecht (1868). — I. 417.
- LIEBKNECHT, Gertrud (née en 1864) — Fille d'un premier mariage de W. Liebknecht. — III. 360.
- LIMOUZIN (M^{me}, née Scharnet). — Maîtresse du général Thibaudin, condamnée dans le scandale des décorations (1887). — II. 73, 77.
- LISSAGARAY, Prosper-Olivier (1838-1901). — Journaliste, s'était déjà illustré sous l'Empire par son duel avec Cassagnac. Participe à la Commune et se réfugie en Angleterre. Après l'amnistie, il fonde *La Bataille* où il accueille les possibilistes. Anti-boulangiste. Auteur d'une *Histoire de la Commune* devenu classique. — I. 286, 287, 288, 292; II. 378.
- LIZZIE. — Voir BURNS, Lizzy.
- LOCKROY, Édouard-Étienne-Antoine Simon, dit (1840-1913). — Journaliste et homme politique français qui fut secrétaire de Renan. Conciliateur sous la Commune. Siège avec l'extrême-gauche. Participe après 1886 à de nombreux gouvernements. — II. 18, 307.
- LONGUET (M^{me}) (morte en 1891). — Mère de Charles Longuet. — II. 192; III. 16,
- LONGUET, Charles (1840-1903). — Étudiant, il fonde *Rive Gauche*, organe de l'opposition, et doit fuir en Belgique. Adhère à l'Internationale et participe à divers congrès. Après le 4 septembre, il commande un bataillon de la garde nationale. Rédacteur en chef du *Journal Officiel* sous la Commune. Réfugié en Angleterre, il épouse la fille aînée de Karl Marx, Jenny. Après son retour devient un des principaux collaborateurs de *La Justice*, de Clemenceau. Élu conseiller municipal de Paris à diverses reprises. — I. 28-29, 67, 83, 146, 178, 188, 270, 296, 306, 314, 345, 346, 362, 421; II. 8, 12, 15, 23, 62, 63, 73, 108, 111, 117, 119, 133, 151, 156, 169, 175, 184, 208, 214, 222, 252, 271, 282, 300, 307, 335, 340, 344, 347, 350, 377, 391, 404, 410, 414, 417, 439, 440; III. 16, 66, 70, 159, 497, 498, 505.
- LONGUET, Edgar (dit *Wolf*) (1879-1950). — Second fils de Charles Longuet, appelé Wolf à cause de sa voracité quand il était petit. Deviendra médecin. — I. 178, 362; II. 62, 126, 145, 169, 173, 188.
- LONGUET, Jean (*Johny*) (1876-1938) — Fils aîné de Charles Longuet et de Jenny Marx. Sera un des dirigeants du parti socialiste S. F. I. O. — I. 188, 335; II. 62, 98, 126, 145, 167, 169, 73, 188.
- LONGUET, Jenny (dite *Mémé*) (1882-1952). — Dernière enfant de Charles Longuet et de Jenny Marx. — II. 62, 145, 173, 184, 188, 192, 195, 206, 235, 400, 402, 406, 408, 410, 417, 435, 441, 444, 447, 449, 453, 454; III. 8, 66.
- LONGUET, Marcel (1881-1949). — Troisième enfant de Charles Longuet. — II. 55, 62, 126, 145, 169, 173, 188, 326, 327, 347.
- LOPATINE, Hermann-Alexandrovitich (1845-1918). — Révolutionnaire russe qui organisa l'évasion de Lavroff. Fréquenta Marx à Londres. Membre du Conseil général de l'Internationale, puis du groupe Narodnaia Volia. Arrêté et emprisonné en Russie en 1884. — I. 140-141, 196, 278, 411; II. 110, 261.
- LORENZO, Anselmo (1841-1915). — Ouvrier typographe, membre de l'Internationale en Espagne. Délégué à la conférence de Londres (1871). Tourne ensuite au bakounisme. — I. 9, 10, 17; III. 436, 438, 439, 440, 452, 455-

- 457, 468-470, 472, 475, 479, 480-481, 488.
- LORIA**, Achille (1857-1945). — Économiste et sociologue italien, professeur à l'université de Sienne (1891), de Padoue (1891) et de Turin (1902). Surtout connu pour son interprétation particulière du marxisme. — I. 242, 248, 249; III. 374, 402, 406.
- LORIS-MELIKOFF**. — Arménien, parent du général russe Loris-Melikoff (1826-1888). — II. 56.
- LORMIER** (M^{me}). — Amie de la famille Marx à Londres. — I. 129.
- LOSTAU**. — Membre de l'Internationale espagnole, député républicain aux Cortès. — III. 434, 470, 475.
- LOUANDRE**, Charles (1812-1882). — Littérateur français connu par les éditions qu'il a données des classiques : La Fontaine, Molière, Racine, etc. — III. 406.
- LOUBET**, Émile (1838-1929). — Homme politique français, élu député en 1876, un des 363. Sénateur en 1885, participe au gouvernement Tirard (1887-1888) et forme un ministère en 1892. Succédant à Félix Faure (1899) à la présidence de la République, il sera l'homme du rapprochement avec la Russie. — III. 213, 214, 222, 224, 389.
- LOUIS-PHILIPPE** (1773-1850). — Roi des Français, de la révolution de juillet 1830 à la révolution de 1848. Représentant de la bourgeoisie d'affaires. Se réfugia en Angleterre où il mourut. — I. 311, 313; II. 77, 339, 340; III. 65, 239.
- LOUSTALLOT**, Élisée (1761-1790). — Avocat et publiciste, éditeur du journal *Les Révolutions de Paris*. — I. 166, 185.
- LOWREY**. — Associé de l'éditeur anglais Sonnenschein. — II. 29.
- LOYER**, Ernest-Henri (né en 1844). — Filateur du Nord, conseiller d'arrondissement, élu député sous l'étiquette républicaine, à Lille contre P. Lafargue aux élections de 1893. — III. 316, 331.
- LUCE**. — Homme d'affaires français avec lequel Lafargue fut en rapport pour créer un quotidien socialiste. — III. 201, 202, 207.
- LUGEL** (M^{me}). — Propriétaire d'une maison au Perreux. — II. 322.
- LURIET**. — I. 95.

M

- MABLY**, Gabriel-Bonnot de (dit l'Abbé) (1709-1785). — Historien qui professa une morale politique égalitaire et communautaire et dont les idées inspirèrent les orateurs de la Révolution. — I. 166.
- MAC DONNEL**, J. P. — Socialiste irlandais, membre du Conseil général de l'Internationale, ensuite émigré en Amérique. — III. 504.
- MACKAI**. — Propriétaire de mines d'argent au Nevada. — II. 135.
- MAC LENNAN**, John Ferguson (1827-1881). — Historien et sociologue irlandais, auteur d'ouvrages critiqués par Engels sur la société primitive. — I. 299; III. 60-61.
- MAC-MAHON**, Marie-Edme-Patrice Maurice de (1808-1893). — Maréchal de France qui s'illustra pendant la guerre de Crimée, mais fut le grand vaincu de la guerre de 1870. Revenu de captivité en mars 1871 pour prendre le commandement de l'armée versaillaise contre la Commune. Porté à la présidence en remplacement de Thiers (mai 1873), il inaugure la politique de l'ordre

- moral. Cependant la campagne pour la République l'obligea à se soumettre en appelant Dufaure au pouvoir (nov. 1877) puis à se démettre (janvier 1879). — I. 348; II. 114, 185, 253, 392.
- MAGNARD, Francis (1837-1894). — Journaliste français, rédacteur en chef du *Figaro* depuis 1876. — III. 233.
- MAINE, Henri-James-Sumner (1822-1888). — Historien du droit et sociologue anglais. — I. 170, 172, 231, 236.
- MALON, Benoît (1841-1893). — Socialiste français qui fut membre de l'Internationale et membre de la Commune. Réfugié en Suisse, puis en Italie, il se rapprocha des bakouninistes. Après l'amnistie rentra en France et adhéra au parti ouvrier, fit un passage dans le broussisme et s'intitula finalement socialiste indépendant. Il fonda la *Revue Socialiste*. — I. 52, 87, 90, 91, 95, 96, 97, 107, 109, 167, 172, 173, 323, 324, 347, 348, 349; II. 55, 207, 241, 434, 440, 451; III. 94, 110, 268, 271, 364, 486, 487.
- MALTHUS, Thomas Robert (1766-1834). — Clergyman anglais et économiste, bien connu pour sa « loi de population ». — I. 166.
- MANN, Tom (1856-1941). — Mécanicien, militant syndicaliste, un des fondateurs du néo-trade-unionisme. Secrétaire de l'Independent Labour Party en 1896-1898. Emigré en Australie, il continue à militer comme syndicaliste. Rallié au communisme après la première guerre mondiale. — II. 271, 273, 276, 315; III. 66.
- MANNING, Henry-Edward (cardinal) (1808-1892). — Ecclésiastique anglais, nommé archevêque en 1865, cardinal en 1878.
- S'est intéressé aux œuvres sociales. — II. 325.
- MARCHAND. — Membre de l'Internationale à Bordeaux, bakouniniste et dénoncé comme mouchard de la police. — I. 21.
- MARET, Henri (1838-1917). — Publiciste et homme politique français, rédacteur en chef du *Radical* depuis 1881. Élu député en 1881. Impliqué dans l'affaire de Panama. — I. 97, 354.
- MARINONI, Hippolyte (1823-1904). — Constructeur français qui a mis au point plusieurs machines d'imprimerie, dont les rotatives à grand tirage. — III. 288.
- MARIOTTE. — Bonapartiste, gérant du *Pilori*, jugé en 1886 avec Guesde, Lafargue, Susini et Louise Michel, le gouvernement ayant joint deux affaires qui n'avaient rien de commun. — I. 372.
- MARLIOT. — Candidat du Parti ouvrier à Cambrai aux élections législatives de 1893. — III. 316.
- MAROUCK. — Journaliste socialiste qui se joignit aux possibilistes dans l'équipe rédactionnelle de *La Bataille*. — I. 77. II. 15.
- MARSELAU. — International espagnol, membre de l'Alliance. — III. 455.
- MARTIGNETTI, Pasquale. — Socialiste italien, traducteur de *l'Origine de la Famille* et de *Socialisme utopique, socialisme scientifique*. — I. 280, 297, 299; II. 42; III. 59, 339, 502.
- MARTIN, Louis-Aimé (1786-1842). — Littérateur français, auteur d'éditions qui ont fait autorité, notamment de Racine, Molière, La Fontaine, Boileau. — III. 406.

MARX, Jenny, née von Westphalen (1814-1881). — Épouse de Karl Marx. — I. 23, 42, 49; III. 81, 462, 477, 478.

MARX, Jenny, épouse LONGUET (1844-1883). — Fille aînée de Marx. — I. 5, 15, 18, 20, 28, 71, 83-84, 93, 99, 103, 104, 133, 249, 296; III. 16, 372, 438, 497-498.

MARX, Karl (1818-1883). — I. 1, 4, 7, 8, 14-15, 18, 20, 26, 35, 39, 42, 49, 66, 67, 69, 70, 71, 74, 77, 79, 82, 84, 86, 89, 91, 93, 102, 106, 107, 108, 117, 121, 122, 124, 127, 132, 133, 140, 141, 146, 148, 159, 162, 163, 166, 168, 169, 170, 171-173, 175, 176, 178, 180, 181, 185, 189, 191, 192, 195, 196, 199, 200, 208, 209, 210, 211, 212, 222, 223, 229, 232, 233, 234, 235, 247, 249, 257, 268, 269, 270, 271, 275, 302, 317, 318, 334, 351, 381, 392, 405; II. 27, 55, 69, 124, 128, 170, 177, 179, 181, 185, 226, 235, 351, 364, 367, 381, 382, 406, 407, 413, 415, 428, 431, 433, 434, 445, 449; III. 12, 16, 18, 20, 22, 24, 31, 53, 67, 81, 154, 170, 190, 219, 271, 301, 309, 328, 333, 335, 338, 339, 343, 360, 363, 364, 371, 372, 378, 379, 384, 392, 400, 404, 410, 426, 432, 433, 434, 438, 441, 444, 445, 446, 449, 451, 452, 455, 461, 462, 470, 475, 486, 492, 494, 496, 505.

MARX-AVELING Elcanor (dite Tussy) (1858-1898). — Fille cadette de Marx, épouse du Dr Aveling. Militante socialiste qui donna une grande impulsion au mouvement ouvrier anglais, notamment en organisant les ouvriers du gaz et en renouvelant les trades-unions. Elle se suicida en 1898. — I. 7, 20, 29, 83, 84, 106, 108, 111, 117, 124, 125, 127, 133, 141, 143, 144, 146, 151, 152, 154, 155, 156, 162, 166, 196, 202, 207, 210, 214, 217, 218, 229, 240, 241, 247, 260, 265, 270, 274, 283, 296, 306, 312, 325, 335, 377, 380, 385, 388, 389, 393, 395, 411, 415, 417, 418; II. 15, 21, 27, 28, 37,

43, 45, 46, 48, 52, 62, 78, 111, 114, 117, 129, 149, 152, 156, 157, 160, 162, 164, 173, 188, 198, 215, 232, 234, 236, 250, 251, 252, 255, 256, 259, 260, 262, 266, 267, 271, 283, 289, 295, 296, 297, 301, 302, 303, 305, 307, 310, 316, 318, 325, 340, 343, 344, 354, 359, 376, 381, 382, 387, 397, 398, 403, 411, 429, 432, 433, 436, 443; III. 13, 14, 19, 24, 46, 48, 55, 58, 60, 70, 80, 81, 82, 83, 84, 90, 103, 105, 118, 144, 145, 158, 159, 164, 169, 181, 190, 197, 204, 211, 280, 301, 363, 364, 365, 371, 372, 378, 379, 384, 385, 392, 393, 401, 414, 438, 477, 501, 503.

MARY (princesse de Teck) (née en 1867). — Fiancée in extremis au duc de Clarence en 1892, épouse son frère le futur George V en 1893 et sera la reine Mary. — III. 162.

MASON. — Homme d'affaires anglais. — I. 61-62.

MASSARD, Émile. — Socialiste français, journaliste membre de la rédaction du *Citoyen*, quitta ensuite le Parti ouvrier et collabora à divers journaux dont *La Patrie*. — I. 362, 388; II. 322; III. 172.

MASSINGHAM, Henry-William (1860-1924). — Journaliste, rédacteur en chef du *Star* en 1890, du *Labour World* en 1891, puis du *Daily Chronicle* en 1895. D'opinion libérale avancée. — II. 250, 251, 255, 256, 259, 260, 262, 265; III. 66.

MASSON, Albert (né en 1855). — Médecin ophtalmologiste, conseiller municipal de Lyon, élu député socialiste de cette ville aux élections de 1893. — III. 331.

MATA. — Gouverneur de Madrid avant 1872. — III. 443.

MATTHEWS, Henry (1826-1913). — Homme politique anglais conser-

- vateur, ministre de l'Intérieur de Lord Salisbury (1886-1892). — II. 78.
- MATHIEU.** — Docteur qui prétendait avoir découvert un remède contre la tuberculose. — II. 440.
- MAUJAN, Adolphe-Eugène** (né en 1853). — Ancien officier, fondateur du journal *La France libre*. Élu député radical en 1889. Anti-boulangiste notoire. Ayant pris position contre les socialistes, ne fut pas réélu en 1893. — III. 317.
- MAUPASSANT, Guy de** (1850-1893). — Célèbre écrivain français, ami de Flaubert et disciple de Zola qui collabora à de nombreux journaux. — I. 331; II. 15.
- MAURER, Georg-Ludwig** (1790-1872). — Jurisconsulte et homme d'État allemand. Auteur d'intéressants travaux sur la structure rurale primitive de l'Allemagne. — I. 231, 232.
- MAXIMILIEN, Ferdinand-Joseph** d'Autriche (1832-1867). — Frère de l'empereur François-Joseph. Accepte en 1863 la couronne du Mexique que lui offre Napoléon III. Sera finalement fait prisonnier et fusillé par les troupes de Juárez. — II. 368.
- MAXON.** — Homme d'affaires anglais. — I. 31.
- MAY, Élie.** — Militant boulangiste, candidat aux élections législatives de 1889 dans le XII^e arrondissement. — II. 322.
- MAZZINI, Giuseppe** (1805-1872). — Patriote italien, ancien carbonari qui prit part aux luttes pour l'unité de son pays et collabora avec Garibaldi. Vécut la plus grande partie de sa vie à l'étranger où il forma un comité d'émigrés avec Kossuth et Ledru-Rollin. Foncièrement petit-bourgeois, il blâma la Commune et combattit à la fin de sa vie l'Internationale. — I. 14, 23; III. 449, 467.
- MEHRING, Franz** (1846-1919). — Historien et homme de lettres allemand. Après avoir attaqué la social-démocratie, se rallia au marxisme vers 1885. Auteur d'une histoire de la social-démocratie allemande et de nombreux travaux de critique littéraire. Adhéra au mouvement Spartacus en 1918. — I. 83.
- MEISSNER, Otto-Karl** (1819-1902). — Éditeur de Hambourg qui édita le *Capital* de Marx. — I. 146, 162, 168, 185, 333, 385, 391; II. 173, 325, 422; III. 227, 361, 372, 380.
- MÉMÉ.** — Voir **LONGUET Jenny**.
- MENDELSON, Stanislaw** (1858-1913) — Socialiste polonais, journaliste qui émigra en 1878 et fonda à Genève le premier journal socialiste polonais *Równosć* puis en 1881 *Przedświt*. Vient ensuite à Paris et à Londres. — II. 275, 354, 412, 454; III. 180-181, 240, 314.
- MENGER, Anton** (1841-1906). Juriste autrichien, professeur à l'université de Vienne. — I. 405, 407, 412.
- MERLATTI.** — Attira l'attention du public en 1886 en se livrant à un jeûne prolongé. — I. 415.
- MERMEIX, Dieudonné-Gabriel-Jean Terrail**, dit (né en 1859). — Journaliste français, boulangiste, élu député en 1889. Dévoila ensuite dans des articles du *Figaro* "les Couloises du Boulangisme". Avait publié en 1886 un volume : *La France socialiste*, qui contient une traduction du *Manifeste*. — II. 134, 307, 322.
- MESA, José** (1840-1904). — Socialiste espagnol, typographe, membre de la première Interna-

- tionale, l'un des fondateurs du parti ouvrier espagnol. Traduisit *Misère de la philosophie*. Ami intime des Lafargue. — I. 13-14, 20, 40, 69, 74-75, 94, 103, 118, 329; II. 35, 93; III. 434, 437, 439, 440, 441, 449, 455, 460, 462, 464, 467, 469, 473, 475, 479, 483, 484, 485, 486, 489, 491, 492.
- MESA (M^{me}). — Épouse du précédent. — I. 74.
- MESSAGER. — Éditeur a qui Lafargue voulait proposer l'édition de *Misère de la philosophie*. — I. 170.
- MEYER, Rudolf-Hermann (1839-1899). — Publiciste allemand, disciple de Rodbertus, qui dut quitter l'Allemagne après un procès qui le condamna à la prison pour avoir attaqué Bismarck et la grande bourgeoisie dans un de ses livres. Vécut dans l'émigration, notamment à Paris et à Vienne. — I. 108, 117, 163, 240, 269, 278, 381. III. 319.
- MEYERBEER, Giacomo (1791-1864). — Compositeur allemand, auteur d'opéras célèbres. — II. 316.
- MICHEL, Louise (1830-1905). — Institutrice et poète, une des grandes figures révolutionnaires du XIX^e siècle. Combattante des barricades de la Commune, déportée, elle est condamnée à plusieurs reprises pour agitation révolutionnaire anarchiste. — I. 330, 339.
- MICHELET, Jules (1798-1874). — Célèbre historien français qui, à partir de 1843, se fait le défenseur de la libre pensée et se tourne vers les questions sociales. Destitué de sa chaire au Collège de France par Napoléon III (1852). — I. 169.
- MIÉGEVILLE. — Directeur général de société financière. — I. 78-79.
- MILLERAND, Alexandre (1859-1943). — Avocat et homme politique français, radical-socialiste, puis rallié au parti ouvrier. Collaborera en 1899 au ministère Waldeck-Rousseau, ce qui provoquera une crise chez les socialistes. Ministre et président du Conseil à plusieurs reprises par la suite. Président de la République de 1920 à 1924. — II. 224, 314, 319; III. 67, 68, 75, 77, 82, 107, 110, 111, 113, 117, 124, 125, 128, 165, 197, 198, 249, 253, 259, 261, 267, 268, 277, 287, 289, 290, 297, 315, 326, 331, 349, 356, 361, 366, 389, 394.
- MILLEVOYE, Lucien (1850-1918). — Homme politique français, boulangiste, élu député en 1889. Il dut démissionner en 1893. Réélu en 1898 et en 1902. Rédacteur en chef de *La Patrie*. — III. 222, 223, 224, 225, 229, 276, 278, 287.
- MINK, Paule (1840-1901). — Journaliste et oratrice, fille d'un émigré polonais. Lutta contre l'Empire, collabora sous la Commune au journal de Vésinier. Réfugiée en Suisse, subit l'influence de Bakounine. Rentrée après l'amnistic, elle fit à travers toute la France de nombreuses conférences socialistes. — I. 168, 191.
- MOCHÉ. — Candidat guesdiste aux élections législatives de 1893 à Douai. — III. 316.
- MOHRENHEIM, Arthur-Pavlovitch (baron de) (1824-1906). — Diplomate russe, ambassadeur à Paris de 1884 à 1897. Membre du Conseil d'Empire après cette date. — II. 451.
- MOLIÈRE, Jean-Baptiste Poquelin dit (1622-1673). — II. 82; III. 406.
- MOLINARI, Gustave de (1819-1911). — Économiste belge, collaborateur de nombreuses publications

- françaises. Rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. — I. 222, 223, 226, 227, 237, 239, 242, 247, 299.
- MOLTKE, Hellmut (Graf von) (1800-1891). — Maréchal prussien, chef de l'armée allemande en 1870. Député au Reichstag en 1867, membre de la Chambre des seigneurs de Prusse en 1872. Conservateur. — II. 384.
- MONEY, I. W. G. — Ethnologue anglais qui a étudié les problèmes de la propriété en commun du sol à Java. — I. 232.
- MONTANO. — International espagnol. — III. 469.
- MONTGAILLARD, Guillaume-Honoré *Roques* (dit *l'Abbé de*) (1772-1825). — Auteur de divers ouvrages sur l'histoire de la Révolution. — I. 169.
- MOORE, Sam (1830-env. 1912). — Juriste anglais, membre de la première Internationale. Ami intime d'Engels, traducteur du *Manifeste* et du *Capital* en anglais. — I. 5, 55, 120, 125, 137, 140, 145, 157, 163, 167, 185, 194, 196, 205, 269, 302, 344, 413; II. 46-47, 99, 173, 198, 256, 287, 288, 290, 296, 340, 344, 391; III. 27, 32-33, 43, 46-48, 51, 53, 58, 66, 83, 105, 145, 230, 258, 372, 384-385.
- MONTSAULIN, Charles (comte de) (né en 1837). — Grand propriétaire foncier du Cher, député de Saint-Amand de 1889 à 1893. — II. 329.
- MORA, Angel. — Internationaliste espagnol, frère de Francisco Mora. — III. 475.
- MORA, Francisco. — Cordonnier, secrétaire général du Conseil fédéral de l'Internationale espagnole, adversaire de Bakounine. — I. 13, 16, 19; III. 436, 438, 440, 446, 454-455, 460, 467-468, 475, 479, 480-481, 483, 484, 490.
- MORAGO. — Bakouniniste espagnol qui introduisit la propagande et les méthodes de l'Alliance dans l'Internationale. Membre du conseil fédéral espagnol. — III. 440, 455-457, 460, 464, 467-470, 476, 477-479, 480-481, 485, 486, 490.
- MOREAU, Émile-André (né en 1837). — Homme politique, radical anti-boulangiste, conseiller municipal de Roubaix. Élu député aux élections générales de 1889. — III. 117, 124.
- MORÈS, Antonio-Amadeo-Marca (marquis de) (1858-1896). — Homme politique à la vie aventureuse. Revenu en France en 1888, fit de l'agitation boulangiste et anti-sémite. Fut un des premiers collaborateurs de *La Libre Parole*. Mourut assassiné par les Touareg. — III. 243, 259.
- MORGAN, Lewis-Henry (1818-1881). — Célèbre sociologue et ethnologue américain dont les études sont à l'origine du livre d'Engels sur l'origine de la famille. — I. 239; II. 406, 409; III. 60, 61, 65.
- MORNY. — II. 114.
- MORRIER, Pierre. — Responsable de syndicat à Lyon. — III. 145.
- MORRIS, William (1834-1896). — Poète et écrivain anglais qui avait débuté dans la peinture et la décoration. Ayant adhéré en 1883 à la Democratic Federation, il fonde, fin 1884, après avoir fait scission avec Hyndman, la Socialist League. Éditeur du *Commonweal* jusqu'en 1890 où les anarchistes prirent le dessus à la Socialist League. Il a donné, dans *News from Nowhere*, à partir des données du marxisme, une anticipation d'une Angleterre communiste au XXI^e siècle. —

- I. 176, 247, 317, 349, 382; II. 33, 36, 43, 45, 108, 234, 248, 265, 271, 274, 279, 297, 364.
- MORTEMART** (comte ou marquis de). — Candidat aux élections législatives de Saint-Amand en 1889. — II. 328, 329.
- MOTTELER, Julius** (1838-1908). — Social-démocrate allemand. Un des fondateurs du parti d'Eisenach. Dirigea de 1873 à 1878 l'imprimerie coopérative de Leipzig qui imprimait le *Volksstaat*. Organisa à Zurich le transport illégal du *Sozial-demokrat* en Allemagne. Député au Reichstag de 1874 à 1878 et de 1906 à 1908. — II. 420; III. 169, 189.
- MOTTELER (M^{me})**. — Femme du précédent. — II. 157, 420, 425.
- MUDIE**. — Libraire londonien. — I. 239.
- MÜLLER**. — Social-démocrate allemand, candidat à Darmstadt aux élections de 1884, probablement le même qui fut condamné en 1886 pour avoir assisté au congrès clandestin du parti à Copenhague en 1883. — I. 248.
- MÜLLER, Max** (1823-1900). — Orientaliste spécialiste des questions linguistiques et religieuses, édite le *Rig-Veda*. — II. 122.
- MUN, Adrien - Albert - Marie** (comte de) (1841-1914). — Homme politique français, arrière-petit-fils d'Helvétius. Ultramontain et fondateur de cercles catholiques d'ouvriers. Élu député monarchiste en 1876, rallié au boulangisme, il se consacre à partir de 1892 à la politique sociale et religieuse. — III. 67, 151, 259, 317.
- MUNDELLA, Anthony John** (1825-1897). — Homme politique libéral et financier anglais. Président du Board of Trade en 1892, doit démissionner en 1894, la société qu'il dirigeait faisant l'objet d'une enquête publique. — III. 222, 362.
- MUÑOZ**. — Anarchiste espagnol qui, dans les années 1890, se révéla comme agent provocateur. — III. 352, 472.
- MURRAY, Alma**. — Acteur anglais. — II. 151.
- N
- NADAUD, Gustave** (1820-1893). — Musicien et chansonnier français, à l'inspiration bucolique ou d'une satire sans méchanceté. — III. 304.
- NADEJDE, Johann** (né en 1854). — Social-démocrate roumain, professeur à l'Université de Jassy. Rédacteur en chef de la *Revista Sociala*. Traducteur de *L'origine de la famille* en roumain. — II. 130.
- NAPOLÉON BONAPARTE** (1769-1821). — I. 209, 359, 368, 392, 401, 426, 428; II. 102, 116, 142, 211, 333, 392; III. 293.
- NAPOLÉON III** (1808-1873). — I. 309, 398, 425, 426; II. 118, 226, 333, 347, 349, 391, 392; III. 80, 128, 239, 424.
- NAQUET, Alfred - Joseph** (1834-1916). — Chimiste et homme politique français, condamné par l'Empire. Participe, après le 4 septembre, à la délégation de Bordeaux. Élu député en 1871, il siège à l'extrême-gauche. Un des 363. Anti-clérical, il lutta pour le droit au divorce. Rallié au boulangisme, poursuivi dans l'affaire du Panama. — II. 134, 307, 308.
- NICHOLLS (Mrs.)**. — Mère de Sarah. — I. 54.
- NICHOLLS, Sarah**. — Domestique d'Engels. — I. 77, 80.

- NICOLAS II (1868-1918). — Empereur de Russie qui succède à son père Alexandre III en 1894. — III. 55, 418.
- NIEUWENHUIS, Ferdinand Domela (1846-1919). — Un des fondateurs du parti socialiste hollandais, membre du parlement de 1888 à 1891. Défendait un ultragauchisme aux congrès de la II^e Internationale et passa finalement à l'anarchisme. — II. 206, 241, 243, 256, 270, 274, 278, 281, 295, 300, 301, 303, 304, 315, 322, 325, 411; III. 95, 208, 296.
- NIM, NIMMY, voir DEMUTH, Hélène.
- NONNE, Heinrich. — Social-démocrate allemand avant la loi d'exception, qui se vendit à la police et fit le mouchard à Paris. Exclu fin 1884. — I. 167, 168, 169, 189, 241; II. 92.
- NOTHNAGEL, Hermann (1841-1905). — Médecin allemand, chef de clinique à Vienne depuis 1882, connu par ses travaux sur la pathologie nerveuse et la thérapeutique. — III. 225.
- NOVIKOFF, Olga (née en 1840). — Écrivain russe, propagandiste du patriotisme slave, dont les livres et articles eurent un grand retentissement en Europe dans les années 1880-1890. — I. 261, 288.
- O
- OBERWINDER (1846-1914). — Ancien lassalien qui participa activement à la fondation du mouvement ouvrier autrichien. Rédacteur du *Volkswille*. Après la scission du mouvement autrichien, modéré, adversaire de Scheu. Émigra et fut correspondant de journaux allemands et autrichiens. Dénoncé en 1887 comme étant à la solde de Bismarck. — II. 91, 92.
- O'BRIEN, William (1852-1928). — Journaliste et homme politique irlandais, député aux Communes de 1883 à 1918. Anti-parnelliste pendant un temps, joua un grand rôle lors de la réunification du mouvement irlandais en 1898. — II. 107.
- OKECKI. — Homme politique proche des socialistes, directeur du journal *L'Autonomie*, trésorier du Comité électoral de Boulé. — II. 269, 271, 274, 394.
- OLIVA. — Ancien toréador, membre de l'Alliance en Espagne. — III. 468.
- OMAR (Le Khalife) (né vers 581, mort en 644). — Un des premiers disciples de Mahomet qui occupa la Perse (635), la Syrie (636) et l'Égypte (642). — III. 367.
- ORIOI. — Éditeur parisien, gendre de Lachâtre, qui lui avait cédé sa maison d'édition. — I. 152, 170, 171, 173, 175, 224, 226, 269, 306; III. 500, 501.
- OSWALD, Eugen (1826-1912). — Officier, participa au mouvement insurrectionnel du Bade en 1849. Émigré à Londres, républicain et démocrate, rédigea en 1870 un appel au peuple allemand et au peuple français que signèrent aussi Marx et Engels. Fréquentait la maison de Marx. — II. 443.
- OUTINE, Nicolas (1845-1883). — Révolutionnaire russe, membre actif de « Zemlia i Volia » en 1869, émigré à Genève, organise la section de l'Internationale. Adversaire de Bakounine. — III. 464, 472, 476, 477.
- P
- PADLEWSKI, Stanislaw (1857-1891). — Socialiste polonais qui tua en 1890 à Paris le général russe de la police Seliverstoff. Passa à Londres, puis en Amérique, où il se suicida. — II. 448, 451, 453, 455; III. 7.

- PAGÈS, V. (né en 1850). — Membre espagnol de l'Internationale en 1872. Anti-bakouniniste. — III. 455, 460, 467, 475, 479.
- PAJOT. — Député de Saint-Amand, réélu en 1889. — II. 328, 329.
- PALM, August (1849-1922). — Tailleur suédois, membre des organisations social-démocrates à Hambourg, d'où il fut expulsé en 1877. Cofondateur du parti socialiste suédois et premier rédacteur en chef du *Socialdemokraten* (1885). — II. 280.
- PAMIAS. — International espagnol, délégué de Barcelone au congrès de Saragosse (1872). — III. 455.
- PAQUET. — Auteur d'un ouvrage sur les Institutions provinciales et communales de la France. — I. 249.
- PARETO, Vilfredo (1848-1923). — Économiste bourgeois italien, professeur à l'Université de Lausanne, chef de l'école mathématique. — III. 339.
- PARNELL, W. — Militant syndicaliste, secrétaire de la *Labour Electoral Association*. II. 271, 273, 276, 289, 292.
- PARNELL, Charles Stewart (1846-1891). — Nationaliste irlandais qui, à partir de son entrée au Parlement (1875), pratiqua une politique d'obstruction pour attirer l'attention sur la question irlandaise. Chef du parti du Home Rule, il réalisa l'unité d'action avec les Fenians et les organisations secrètes. Il fut le symbole de la lutte de l'Irlande pour un statut indépendant. — II. 217, 296.
- PASSARD. — Médecin anglais. — II. 439.
- PASSEVRE, Edward. — Riche libéral unioniste. — III. 387.
- PAULARD, S. — Socialiste français, possibiliste, rédacteur au *Proletaire*. Élu conseiller municipal de Paris en 1887. — II. 424.
- PAULY. — International espagnol, anti-bakouniniste. — III. 455, 475.
- PAUL Y ANGULO. — Capitaliste sud-américain. — II. 379.
- PÉDRON, Étienne (né en 1849). — Militant guesdiste de l'Aube, ancien horloger. A plusieurs reprises, candidat socialiste aux élections législatives. A composé des chansons socialistes, réunies en recueil. — II. 341; III. 42, 331.
- PELLETAN, Charles-Camille (1846-1915). — Homme politique français, radical, député depuis 1881. Rédacteur en chef de *La Justice*. Ministre de la Marine dans le cabinet Combes. — II. 310; III. 224.
- PEMJEAN, Lucien. — Militant anarchiste. — III. 245.
- PEREGRINUS, Proteus (105-165). — Philosophe cynique, né en Hellespont, qui s'était d'abord converti au christianisme et fut, selon Lucien, excommunié. Sa vie fut très aventureuse. — III. 408.
- PÉRIER, Jean-Casimir (1847-1907). — Homme d'État français issu d'une famille de riches industriels. Député depuis 1876, il est appelé au pouvoir (décembre 1893-mai 1894) pour réprimer les menées anarchistes et défendre l'ordre républicain et conservateur. Élu président de la République en 1894, il veut restaurer l'autorité présidentielle, mais doit démissionner en janvier 1895. — III. 349, 364, 374, 388, 389, 390, 393.

- PÉRINET.** — Entrepreneur de presse qui éditait plusieurs journaux, dont *La Bataille*. — I. 286, 287, 288.
- PÉROLINE.** — Domestique de Laura Lafargue. — III. 124, 125, 150.
- PETERSON, Nicolai.** — Socialiste danois, marxiste, fondateur de l'*Arbejderen*. — II. 241, 280, 289, 325.
- PETTY, Sir William (1623-1687).** — Économiste anglais, fondateur de l'économie politique moderne. — III. 24.
- PEYTRAL, Paul-Louis (1842-1919).** — Homme politique français, député républicain de Marseille de 1881 à 1894, puis sénateur. Ministre des Finances dans le cabinet Floquet (1888-1889) puis à nouveau en 1893, en 1898 et en 1899. — III. 356.
- PHILIPPE VII.** — Titre qu'aurait porté en 1884 le roi de France si la monarchie avait été restaurée. — I. 401, 429.
- PICARD, Léon.** — Journaliste français, membre de la rédaction du *Citoyen*. — I. 90.
- PICHON, Stephen-Jean-Marie (1857-1933).** — Homme politique français radical-socialiste, rédacteur à la *Justice* de Clemenceau. Député de Paris de 1885 à 1893, puis diplomate. Élu sénateur, il fut ministre des Affaires étrangères de 1906 à 1911. — I. 354.
- PIERRAD.** — Homme politique espagnol. — I. 11.
- PIETRI, Joseph-Marie (1820-1902).** — Administrateur et homme politique français. Préfet de police de Napoléon III, il réprima sauvagement les manifestations républicaines (sur la tombe de Baudin en 1867, à l'enterrement de Victor Noir, 1870). Fut après son retour en France (1873) le conseiller des bonapartistes. — II. 114.
- PIGOTT, Richard (1828-1889).** — Publiciste irlandais, directeur de l'*Irishman* qui appuya le mouvement fenian. Vendit en 1879 ses journaux à Parnell et commença une campagne de diffamation contre ses anciens alliés. Convaincu de mensonge après l'affaire du *Times*, il s'enfuit en Espagne, où il se suicida. — II. 217.
- PION.** — Député réactionnaire battu aux élections de 1893. — III. 317.
- PIQUAND.** — Juge d'instruction à Montluçon en 1882. — I. 99, 102.
- PI Y MARGALL, François (1820-1901).** — Homme politique espagnol, républicain, adepte d'Auguste Comte et traducteur de Proudhon. Un des chefs de l'opposition républicaine aux Cortès, chef du gouvernement dans une des périodes les plus difficiles de la République espagnole en 1873. — I. 11; III. 434, 444, 459.
- PLACE.** — Socialiste français, blanquiste. — II. 207.
- PLANTEAU, Édouard (né en 1838).** — Homme politique français, républicain radical. Élu député en 1885, il siégeait à l'extrême-gauche. Il se rallia au boulangisme et fut battu aux élections de 1889 par A. Hovelacque. — I. 347.
- PLÉKHANOV, Georgii Valentino-vitch (1856-1918).** — Un des fondateurs du marxisme en Russie. D'abord populiste, se convertit au marxisme et fonda en 1883 le groupe « Libération du travail ». Fit beaucoup pour diffuser le marxisme, puis rallia le

- menchévisme. — I. 273; II. 276; III. 96, 280, 301.
- POLAK, Henri** (1868-1940). — Social-démocrate hollandais de droite. Fonda en 1894 le syndicat des diamantaires, et en 1905, l'Union des syndicats néerlandais (N. V. V.), dont il fut le président jusqu'en 1909. — III. 378.
- POPOV.** — Bulgare impliqué dans un procès intenté par Stamboulov et qui avoua avoir prémédité en 1890 l'assassinat du roi de Bulgarie, Ferdinand de Saxe-Cobourg. Très probablement agent russe. — III. 8.
- PORTALIS, Albert-Édouard** (1841-1918). — Journaliste français, rédacteur en chef de *La Vérité*, qui subsista sous la Commune, puis du *Corsaire*. Dirigea à Lyon *Le Petit Lyonnais* de 1883 à 1886 et acquit *Le XIX^e siècle*. Il y soutint Boulanger, mais rompit avec lui en 1888 pour s'allier à la droite. Poursuivi en 1894 pour chantage et condamné à 5 ans de prison. — I. 354; II. 76.
- POTTER, George** (1832-1893). — Fondateur et rédacteur en chef (1861) du *Bee-Hive*, membre du Conseil de Londres des Trades Unions. Fondateur et président (1866) de l'organisation libérale des travailleurs. — I. 12.
- POTTIER Eugène** (1816-1887). — Chansonnier, auteur des paroles de *L'Internationale*. Combattant de la Commune, il se réfugia en Angleterre et en Amérique. Rentra en France après l'amnistie. — II. 363, 364.
- POUYER-QUERTIER, Augustin-Thomas** (1820-1891). — Gros manufacturier normand, protectionniste acharné qui, élu député en 1857, protesta contre la politique économique du Second Empire. Ministre des Finances à partir de février 1871, négocia avec J. Favre le traité avec l'Allemagne. Père de l'impôt sur le tabac et les allumettes. Contrainit de démissionner pour avoir mis en cause, lors d'un procès, ses collègues du gouvernement. Il finit dans les rangs des monarchistes. — I. 191.
- PRIM Y PRATS, Juan** (comte de Reus) (1814-1870). — Général et homme politique espagnol qui s'est illustré au Maroc et au Mexique. Son retour en Espagne en 1868 marqua le début de la révolution. Ministre de la Guerre dans le gouvernement provisoire, écrasa les soulèvements républicains. Partisan de la monarchie constitutionnelle. Mourut assassiné. — I. 10; III. 443.
- PRINET.** — Président d'une commission chargée d'enquêter sur l'affaire de Panama. — III. 257.
- PROTOT, Eugène** (1839-1921). — Avocat, blanquiste, élu membre de la Commune, blessé dans la lutte contre les Versaillais, condamné à mort par contumace. Candidat aux élections de 1889 à Marseille contre Guesde, qu'il traita d'agent salarié de l'Allemagne, ce qui lui vaudra une condamnation en correctionnelle II. 341.
- PROUDHON, Pierre-Joseph** (1809-1865). — Publiciste français dont le mémoire : *Qu'est-ce que la propriété?* (1840) fera grand bruit. Auteur d'une théorie socialiste très répandue, mais orientée vers le retour à l'artisanat et la coopération. Marx, tout en rendant hommage à ses mérites, a fait une critique sévère de ses doctrines économiques. — I. 172, 176, 180, 181, 212, 223, 320, 324, 340; II. 134; III. 441.
- PRUDHOMME.** — Membre français de l'Internationale à Bordeaux. — I. 12; III. 487.

- PUMPS. — Voir ROSHER, Mary Hellen.
- PUTTKAMER, Robert von (1828-1900). — Homme d'État prussien, réactionnaire, ministre de l'Intérieur de 1881 à 1888. S'illustra dans l'organisation des poursuites contre les social-démocrates allemands. — II. 107, 108, 381.
- PYAT, Félix (1810-1889). — Journaliste républicain sous la Restauration, réactionnaire en 1848, obligé de se réfugier en Suisse après le 13 juin 1849. Rentre en France en 1869, fonde le *Combat*, puis le *Vengeur*. Élu membre de la Commune, il disparaît le 22 mai. Revenu en France après l'amnistie, il mourra député des Bouches-du-Rhône. — II. 15.
- Q
- QUARCK, Max (1860-1930). — Social-démocrate allemand, réformiste, collaborateur de la *Neue Zeit* en 1884-1885. — I. 333-334, 339.
- QUATREFAGES, J.-L.-Armand de (1810-1892). — Naturaliste français, médecin à l'origine, qui succéda en 1855 à Flourens dans la chaire d'anthropologie. — II. 122.
- QUINONES. — Membre de l'Internationale en Espagne, bakouniniste, rédacteur au *Combat*. — III. 470, 475.
- R
- RANC, Arthur (1831-1908). — Homme politique français, blanquiste sous l'Empire, directeur de la Sûreté générale du territoire avec Gambetta à Bordeaux, membre de la Commune, réfugié en Belgique. A fait une carrière politique opportuniste et radicale à son retour en France. — I. 260, 265, 279, 310, 341, 354; II. 137, 143; III. 128, 131, 140, 144, 146, 148.
- RAVÉ, Henri. — Journaliste, traducteur de plusieurs ouvrages d'Engels en français. D'origine alsacienne. — III. 27, 31, 34, 53, 56, 64, 65-66; 72, 75-76, 102, 176, 186, 187, 234, 253, 279, 282, 285, 304, 327, 332, 335.
- RAY. — Socialiste anglais. — III. 503.
- RAYNAL, David (1840-1903). — Négociant en vins de Bordeaux, élu député en 1879. Opportuniste. Sénateur depuis 1897. Ministre des Travaux publics dans le cabinet Jules Ferry (1883-1885), il fit voter les conventions avec les compagnies de chemins de fer. — III. 389, 393.
- READ (docteur). — Médecin anglais. — II. 438, 439.
- REEVES (docteur). — Médecin anglais, ami d'aveling. — II. 164.
- REGNAUD, Paul (1838-1910). — Orientaliste français, professeur de sanscrit à la faculté des lettres de Lyon depuis 1887. — II. 122.
- REICHEL, Alexander (1853-1921). — Avocat à Berne, social-démocrate. — II. 241, 255.
- REILLE, René - Charles - François (baron de) (1835-1895). — Monarchiste notoire qui abandonna l'armée pour être élu député du Tarn en 1876. Président du conseil d'administration des mines de Carmaux. — III. 222.
- REINACH (baron Jacques de) (mort en 1892). — Financier français, compromis dans le scandale de Panama. Mort subitement. — III. 231.
- REINACH, Joseph (1856-1921). — Homme politique et publiciste français. Ami de Gambetta,

- directeur de la *République française*, fit campagne contre Boulanger. Député de Digne de 1885 à 1898 puis à partir de 1906. Joua un rôle important dans l'affaire Dreyfus, ce qui lui valut des procès et des duels. — I. 265.
- REINHARDT**. — Connaissance de Lavroff et de Paul Lafargue. — I. 159.
- RENAN**, Ernest (1823-1892). — Philosophe et critique français qui a publié des ouvrages retentissants sur les origines du christianisme et la vie de Jésus ; un des représentants éminents de la pensée laïque. — I. 278 ; III. 408.
- RENARD**. — Militant guesdiste de Saint-Quentin. — III. 41, 50, 76-77, 80, 82.
- REUSS**, Karl Theodor. — Journaliste allemand de Londres, dénoncé en 1888 par le *Sozial demokrat* comme espion à la solde de Bismarck. — II. 108.
- RÉVILLON**, Antoine (dit *Tony*) (1832-1898). — Journaliste et homme politique français, radical après la chute de l'Empire. Élu député en 1881, il s'inscrivit à l'extrême-gauche. — I. 213.
- RIBOT**, Alexandre - Félix - Joseph (1842-1923). — Homme politique français, protégé de Du faure. Député depuis 1878, appartient à la gauche modérée. Anti-boulangiste, ministre des Affaires étrangères de 1890 à 1893, président du Conseil en 1893. Artisan de l'alliance franco-russe. A lutté contre le ministère Combes et contre la séparation de l'Église et de l'État. Ministre des Finances de 1914 à 1917. Puis président du conseil avant l'arrivée au pouvoir de Clemenceau. — II. 121.
- RICARDO**, David (1772-1823). — Économiste anglais, qui peut être considéré comme le fondateur de l'école classique d'économie politique. — I. 233, 249 ; III. 24.
- ROBELET**. — I. 168.
- ROBERTO**. — Membre de l'Internationale en Espagne, semble avoir été marxiste. — III. 470.
- ROBIN**, Paul (né en 1837). — Instituteur français, membre de l'Internationale. Expulsé de Belgique en 1869, réfugié à Genève, secrétaire de la section locale de l'Alliance et collaborateur de *l'Égalité*. Entre au Conseil général de l'Internationale en octobre 1870. Exclu de l'association en octobre 1871. — I. 16, 17 ; III. 487.
- ROCHE**, Ernest (né en 1850). — Ouvrier graveur à Bordeaux, contribua à l'élection de Blanqui en 1880. Journaliste à *L'Intransigeant*, se fit remarquer par sa défense des grévistes de Decazeville et d'Anzin. Blanquiste rallié à Boulanger, élu député en 1889 et réélu par la suite. — I. 355, 375 ; III. 58, 104, 106, 128.
- ROCHE**, Eugène. — Radical, adversaire de Lafargue à l'élection de Lille de 1891, se désiste pour lui au second tour. — III. 113, 117.
- ROCHFORT**, Victor-Henri (marquis de Rochefort-Luçay) (1830-1913). — Polémiste célèbre, fondateur sous l'Empire de *La Lanterne*, puis de *La Marseillaise*. Membre du gouvernement de la Défense nationale, démissionne après le 31 octobre. Journaliste sous la Commune, combat les Versaillais ; condamné à la déportation, évadé. Fonde après l'amnistie *L'Intransigeant*. Soutient les socialistes, puis suit Boulanger,

- ce qui lui vaut un nouvel exil. Après l'affaire Dreyfus, tombera dans le chauvinisme. — I. 87, 182, 260, 355; II. 32, 59, 86, 104, 114, 116, 117, 119, 121, 133, 134, 138, 144, 147, 181, 182, 225, 234, 261, 267, 329, 425; III. 99, 102, 104, 106, 161, 162, 178.
- ROCHEREAU (M^e).** — Homme de loi qui s'occupait des affaires de Lafargue. — I. 31-32.
- ROBERTUS-JAGETZOW, Johann Karl (1805-1875).** — Économiste bourgeois allemand, théoricien du socialisme d'État. — I. 334, 405, 407.
- ROQUES, Jules.** — Directeur du journal *L'Égalité*, quotidien dont le comité de rédaction fut guesdiste au début de 1889. — II. 215-216, 219, 377-378, 379.
- ROSCOE (sir Henry Enfield) (1833-1915).** — Chimiste anglais, professeur au Owen's College à Manchester, puis, après 1898, vice-chancelier de l'université de Londres. A écrit des livres en collaboration avec Schorlemmer. — III. 195.
- ROSHER.** — Père de Percy. — II. 349; III. 19, 27.
- ROSHER, Charley.** — II. 60, 160, 359, 375.
- ROSHER, Frank.** — Un des frères de Percy Rosher. — II. 392, 406; III. 59.
- ROSHER, Howard.** — Frère de Percy Rosher. — III. 19.
- ROSHER, Liliane.** — Fille de Pumps et de Percy. — I. 84, 229; III. 102.
- ROSHER, Mary-Hellen.** — Nièce de Lizzie Burns, mariée à Percy Rosher (familièrement : *Pumps*). — I. 39, 48, 49, 54, 68, 70, 75, 77, 80, 89, 108, 109, 111, 114, 116, 117, 125, 129, 137, 140, 152, 155, 156, 166, 170, 202, 205, 207, 208, 210, 214, 225, 228, 230, 238, 240, 241, 253, 260, 265, 270, 274, 278, 280, 306, 325, 335, 344, 373; II. 15, 27, 37, 46, 48, 49, 59, 61, 64, 78, 93, 98, 111, 114, 134, 149, 151, 154, 155, 156, 157, 161, 162, 165, 177, 178, 180, 195, 198, 304, 322, 343, 350, 359, 361, 375, 408, 410, 443, 448, 454, 455; III. 8, 10, 17, 23, 27, 55, 58, 69, 70, 71, 90, 100, 103, 105, 108, 110, 111, 114, 118, 149, 160, 169, 173, 181, 190, 202, 204, 227, 230, 243, 246, 501, 502.
- ROSHER, Percy.** — Négociant anglais, marié avec Mary Hellen Burns. — I. 68, 70, 80, 82, 89, 101, 109, 111, 114, 116, 117, 137, 140, 152, 154, 155, 156, 157, 161, 205, 208, 210, 225, 228, 230, 260, 265, 274, 278, 325, 344, 373, 418; II. 48, 59, 61, 78, 98, 147, 151, 154, 160, 177, 178, 195, 198, 304, 315, 349, 350, 359, 360, 375, 449, III. 19, 27, 28, 49, 55, 58, 70, 71, 102, 162, 164, 169, 173, 181, 202, 204.
- ROTHSCHILD.** — Famille de banquiers israélites qui joua un grand rôle dans les affaires financières du XIX^e siècle. Alphonse de Rothschild (1827-1905) fut régent de la Banque de France. — I. 95, 213, 364, 372; II. 224, 440, 449; III. 116, 339, 420.
- ROUANET, Gustave-Armand (né en 1855).** — Ancien secrétaire de Malon, collaborateur de la *Revue socialiste*, du *Cri du Peuple*, etc. Possibiliste. Conseiller municipal de Clignancourt en 1890, député de 1893 à sa mort. Collabora à *l'Humanité* lors de sa fondation. — II. 55, 241; III. 388.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1712-1778).** — II. 387.
- ROUSSEL, F.** — Socialiste français, secrétaire de la Bourse du Travail en 1890. — II. 303; III. 180, 181, 316.

ROUVIER, Maurice (1842-1911). — Homme politique, élu député en 1871, un des 363. Président du Conseil en 1887, éloigna Boulanger du ministère. Impliqué dans l'affaire de Panama. Puis ministre des Finances dans le ministère Combes et président du Conseil en 1905-1906. — II. 68, 73, 341, 404, 441; III. 12, 105, 253.

ROY, Joseph. — Traducteur du premier livre du *Capital* en français. Avait aussi traduit *l'Essence du Christianisme* de Feuerbach. — I. 268, 269; III. 186, 301.

RUGE, Arnold (1802-1880). — Journaliste allemand, hégélien de gauche, qui publia avec Marx en 1844 les *Annales franco-allemandes*. Député à l'assemblée de Francfort en 1848, puis émigré en Angleterre. Partisan de la politique bismarckienne après 1866. — III. 208.

S

SABOR. — Élu député au Reichstag à Francfort aux élections d'octobre 1884, réélu en 1887. — I. 248.

SAENZ. — Membre du Conseil fédéral de l'Internationale en Espagne. Antibakouniniste. — III. 468-475.

SAGASTA, Praxedes-Mateo (1827-1903). — Homme politique espagnol, radical, prit part à l'insurrection de 1866 et dut se réfugier en France. Débarqué en Espagne en 1868, ministre dans le cabinet Serrano, il commença à poursuivre les républicains. Chef de gouvernement sous Amédée, se livra à des malversations. Se déclara alfonsiste après le rétablissement de la royauté (1875) et revint au pouvoir jusqu'en 1883. Il fut une dernière fois président du Conseil en 1897-1898. — III. 442, 443, 451, 455.

SAINTE-SIMON, Claude-Henri de Rouvroy (comte de) (1760-1825). — Utopiste français, aristocrate de naissance qui spécula sur les biens nationaux et s'enrichit, mais qui se ruina vers 1800. Il élabore alors son système socialiste, qui prend forme peu à peu depuis *La lettre d'un habitant de Genève* (1802) jusqu'au *Catéchisme des Industriels* (1823-24). — II. 83, 444; III. 420.

SALEMBIER. — Socialiste du Pas-de-Calais, devenu en 1898 socialiste indépendant. Ralliera la S.F.I.O. après 1905. Maire de Calais un certain temps. — III. 304.

SALIS, Jacques-Michel (né en 1848). — Avocat à Sète et maire de la ville. Élu député depuis 1881 sur la liste d'extrême gauche, puis en 1885 comme radical et en 1893 comme radical-socialiste. — III. 323-331.

SALVOCHEA. — Espagnol, ami de Lafargue et de Méas. — I. 69.

SARAH. — Voir NICHOLLS, Sarah.

SARDOU, Victorien (1831-1908). — Auteur dramatique français, une des gloires du Second Empire. — II. 82.

SAUSSIER, Félix-Gustave (1828-1905). — Général français qui prit part aux campagnes de Crimée, d'Afrique et du Mexique. Député de 1873 à 1876. Gouverneur de Paris de 1884 à 1888. — II. 82; III. 247.

SAUVANET, Charles-Pierre (né en 1817). — Marchand de grains. Maire d'Huriel (Allier), conseiller d'arrondissement, un des fondateurs de *La Voix du Peuple*, journal radical de Montluçon. Élu aux élections de 1893 comme candidat de l'Union républicaine socialiste, réélu en 1898, ne se représente pas en 1902. — III. 317, 323, 330.

- SAX, Emmanuel (D^r). — Sociologue allemand, auteur d'un travail sur l'industrie domestique en Thuringe. — I. 162.
- SAY, Jean-Baptiste (1767-1832). — Économiste français qui fit connaître en France les doctrines d'Adam Smith. — I. 237; III. 24.
- SAY, Léon (1826-1896). — Petit-fils de J.-B. Say. Homme politique conservateur qui défendit le libre échangeisme et combattit le socialisme. — II. 34; III. 353.
- SCHACK (M^{me} Guillaume, née comtesse Schack). — Féministe allemande qui fit de l'agitation en Allemagne, fonda en 1882 *Die Staatsbürgerin*. Interdit par la police en 1886. Réfugiée à Londres, introduite chez Engels par Kautsky, elle se brouille avec lui à propos d'aveling. — I. 377; II. 45, 48, 55, 297, 359.
- SCHLEFFLE, Albert Eberhard Friedrich (1831-1903). — Sociologue bourgeois et homme d'État autrichien. Professeur à l'université de Tubingen et de Vienne. Économiste vulgaire, adversaire du marxisme. — I. 223, 231.
- SCHIARNHORST, Gerhard-Johann-David von (1755-1813). — Général prussien, directeur du département de la guerre après la paix de Tilsit. Un des artisans du renouveau de la Prusse dans les années 1806-1813, réorganisateur de l'armée. — III. 198.
- SCHERKER, Heinrich (1847-1919). — Avocat suisse de Saint-Gall, président pendant de longues années de la société suisse du Grütli et de l'Union ouvrière. — II. 241.
- SCHUL, Andreas (1844-1925). — Un des premiers dirigeants du mouvement socialiste autrichien (1868-1874), rédacteur de la *Gleichheit*, membre de l'Internationale. Émigré en Angleterre, il fut un des fondateurs de la Social Democratic Federation. — I. 418; II. 48, 91-92; III. 503.
- SCHILLER, Johann Christoph Friedrich von (1759-1805). — Célèbre poète allemand. — II. 388.
- SCHLÜTER, Hermann (mort en 1919). — Social-démocrate allemand, expulsé de Dresde en 1883. Administrateur du *Sozialdemokrat* à Zurich et expulsé de Suisse en 1888. Se rendit à Londres. Émigra en 1889 en Amérique, où il participa au mouvement socialiste. A écrit une série d'ouvrages sur l'histoire du mouvement ouvrier. II. 157, 198.
- SCHLÜTER (M^{me}). — Épouse du précédent. II. 157, 160, 198.
- SCHMIDT, Conrad (D^r) (1865-1932). — Social-démocrate allemand qui s'occupa de questions économiques, ce qui lui valut les louanges d'Engels. Par la suite, réformiste et fondateur des *Sozialistische Monatshefte*. — II. 51.
- SCHNAPS. — Voir LAFARGUE, Étienne.
- SCHNEBELÉ. — Commissaire spécial de la gare de Pagny-sur-Moselle, arrêté le 21 avril 1887 par les Allemands, ce qui donna lieu à un gros incident diplomatique. — II. 37.
- SCHOOLBRED. — Négociant anglais. — I. 38.
- SCHORLEMMER, Carl (1834-1892). — Chimiste allemand, communiste, ami intime d'Engels, qui vivait depuis 1859 à Manchester, où il était professeur. Souvent appelé *Jollymeier* ou *Chloromajor*. — I. 37, 77, 80, 108, 111, 116, 137-138, 140, 148, 150, 151, 155, 157, 163, 196, 212, 217, 218, 220-221, 225, 228, 239, 280, 288-289,

- 303, 305, 356, 368, 369, 377, 380, 385, 389-395; II. 23, 28-29, 46, 49, 52, 59, 90-91, 93, 108, 128, 148, 149, 151, 154, 156, 157, 160, 162, 164, 169, 173, 195, 198, 200, 296, 319, 372, 403, 415, 420, 422, 424, 425; III. 27, 33, 66, 80, 83, 84, 85, 87, 90, 94, 105, 149, 185, 190, 195.
- SCHULZE - DELITSCH, Hermann** (1808-1883). — Économiste allemand qui consacra ses efforts à la création de sociétés populaires dont le but était essentiellement de détourner la classe ouvrière de la lutte de classes. — I. 243.
- SCHWEITZER, Johann-Baptist von** (1833-1875). — Avocat de Francfort, rallié vers 1862 au lassalisme dont il devient le chef de 1865 à 1871. Fonda en 1865 le journal *Social-Demokrat*. Écarté de la présidence de l'Association générale des Travailleurs allemands en 1871, se retira de la politique. — I. 20.
- SCHWITZGUÉBEL, Adhémar** (1844-1895). — Disciple suisse de Bakounine, membre de l'Alliance, un des chefs de la fédération jurassienne. Mena la lutte dans l'Internationale contre le marxisme. — I. 16.
- SCRIBE, Augustin-Eugène** (1791-1861). — Auteur dramatique français auquel on doit plus de 400 pièces, oubliées pour la plupart. — II. 82.
- SEIDEL, Robert** (1850-1933). — Tisserand, émigré en Suisse où il exerçait la profession d'instituteur. Collabora à la *Tagwacht*, à l'*Arbeiterstimme* et au *Grütlikalender*. Appartenait à l'aile droite du parti. Secrétaire du comité d'organisation du congrès de Zurich en 1893. — III. 204, 270, 298.
- SELIVERSTOFF, Nicolai Dmitrievitch** (1831-1890). — Général russe, chef de la gendarmerie. Assassiné à Paris le 18 novembre 1890. — II. 448, 451.
- SENEGAS**. — Élu député de Sète aux élections de 1889. S'était présenté comme socialiste. — II. 353, 358.
- SENTIÑON, G.** — Docteur en médecine de Barcelone, ami personnel de Bakounine, un des fondateurs de l'Alliance en Espagne. Mis en prison pour délit de presse, renia l'Internationale. — I. 16; III. 455, 480.
- SERRAILLER, Auguste** (né en 1840). — Ouvrier formier enchaussures, membre de l'Internationale. Membre de la Commune, condamné à mort par contumace, réfugié en Angleterre. Membre du Conseil général de l'Internationale, secrétaire pour la France en 1872. — I. 14, 21; III. 435, 461, 465, 495.
- SERRANO Y DOMINGUEZ, Francisco** (duc de la Torre) (1810-1885). — Maréchal et homme d'État espagnol. Nommé régent du royaume en 1869, remit les pouvoirs à Amédée. Commanda l'armée du Nord dans la lutte contre l'insurrection carliste (1872). Chef du pouvoir exécutif en 1874, se retira en France à l'avènement d'Alphonse XII, mais le reconnut en 1881. — III. 459.
- SÉVERINE, Caroline-Rémy** (dame Guebhard) (1855 - 1929). — Journaliste française, disciple de J. Vallès, directrice du *Cri du Peuple* de 1886 à 1888. Boulangiste, puis dreyfusarde, luttant contre l'anti-sémitisme. Se consacra à la défense des opprimés. Adhéra en 1918 au parti socialiste, puis en 1920 au parti communiste. Collabora à l'*Humanité*. Se retira de la vie politique en 1922. — I. 324, 329, 330; II. 10-11, 14-15, 118, 134, 453, 454; III. 8.

- SHACRE. — II. 55.
- SHAKESPEARE, William (1564-1616). — I. 221; II. 122.
- SHIPTON, George. — Secrétaire des Trades-Unions, représentant typique de l'esprit ancien du syndicalisme anglais. — III. 47, 51, 179, 208.
- SIEBOLD. — Chimiste allemand, exécuteur testamentaire de Schorlemmer. — III. 195.
- SIGUERAS. — Un des chefs du parti républicain en Espagne en 1872. — III. 459.
- SIMON, Jules-François-Simon Suisse (dit Jules) (1814-1896). — Philosophe et homme politique, opposant libéral à l'Empire. Membre du gouvernement de la Défense nationale, s'enfuit le 18 mars à Versailles. Chassé de son ministère par les cléricaux en 1873. Président du Conseil en 1876, chassé par Mac-Mahon. Combattit le boulangisme. — II. 112; III. 98.
- SIMON, Ludwig (1810-1872). — Avocat à Trèves, membre de l'Assemblée de Francfort, émigré en Suisse, puis, de 1855 à 1870, à Paris. Il continuait à signer Simon von Trier. — II. 388.
- SIMROCK, Karl (1802-1876). — Germaniste et poète allemand, professeur à l'université de Bonn. Traduisit en allemand moderne le *Nibelungenlied*, l'*Edda*, etc. — I. 249.
- SINGER, Paul (1844-1911). — Social-démocrate allemand, membre du parti depuis 1878, membre de la direction dès 1879, député au Reichstag à partir de 1884. Défendait les idées de Marx-Engels contre les tendances anarchistes et lutta contre le révisionnisme. — II. 18, 48, 69, 102, 107, 123, 325, 433, 442, 443; III. 185, 186, 189, 191.
- SMITH, Adam (1723-1790). — Fondateur de l'école d'économie libérale, auteur de *La Richesse des Nations*, lié aux encyclopédistes et aux physiocrates. — I. 166, 405; III. 24.
- SMITH, Adolphe. — Syndicaliste anglais en liaison avec les possibilistes. — II. 215, 251, 355; III. 179, 180.
- SMITH, Frank. — Directeur du *Worker's Cry*, membre de l'Independent Labour Party. — III. 66.
- SMITH-HEADINGLEY. — Socialiste anglais de tendances libérales, membre de la Social Democratic Federation. Avait déjà lutté contre le Conseil Général de l'Internationale. — II. 249, 250, 259, 269.
- SOLANES, Claudio. — International espagnol de Cadix. — III. 457, 465.
- SONNENSCHNEIN. — Éditeur anglais qui a publié entre autres la première traduction anglaise du livre Ier du *Capital*. — I. 358-359, 382, 385, 407, 413; II. 8, 28-29, 69, 113, 173, 358, 361, 406, 424; III. 164, 173, 176, 177, 285, 339, 372, 380.
- SOREL, Georges (1847-1922). — Publiciste français, ancien polytechnicien qui collabora à des revues marxistes. Connus pour son *Apologie de la violence*. Saluera l'avènement des bolchéviks. — III. 360.
- SORGE, Friedrich Albert (1828-1906). — Communiste allemand qui prit part au soulèvement de Bade (1849). Émigré aux États-Unis, où il joua un grand rôle dans le mouvement ouvrier. Secrétaire général de l'Internationale après le transfert de son siège à New York. Correspondant régulier de Marx et d'Engels. — II. 164, 424; III. 18, 122, 144.

SORIANO. — Professeur, membre de l'Internationale espagnole. Il se retira quand elle fut persécutée par Sagasta. Accepta un poste officiel par la suite. — III. 455-457, 472, 480, 485.

SOUBRIÉ. — Ouvrier mineur de Decazeville, condamné pour faits de grève, dont la candidature fut présentée par les possibilistes à l'élection complémentaire de mai 1886 en opposition à celle de Roche, soutenu par l'ensemble des groupes socialistes. — I. 355.

SPENCER, Herbert (1820-1902). — Philosophe anglais que Darwin considérait comme un de ses précurseurs dans le cadre de la philosophie et de la morale évolutionniste. — I. 199.

SPLINGLARD, Roche. — Bakouniste belge. — I. 191.

STAEL, Anna - Louise - Germaine Necker (baronne de) (1766-1817). — Femme de lettres française dont le salon, groupant les adversaires de la Révolution, joua un grand rôle. A passé la plus grande partie de sa vie en exil, notamment en Suisse, à Coppet. — II. 97.

STAMBOULOFF, Stéphane (1853-1895). — Homme politique bulgare qui se signala par sa politique anti-russe. Après la démission du prince Alexandre de Battenberg, il installa sur le trône de Bulgarie Ferdinand de Saxe-Cobourg (1887) et devint son premier ministre. Son gouvernement est marqué par des répressions sanglantes et une action constante pour assurer l'indépendance de la Bulgarie. Il meurt assassiné. — III. 32.

STANTON. — Américain, éditeur à Paris de l'*European Correspondent*. — II. 32, 36, 63, 73, 195.

STEAD, William Thomas (1849-1912). — Journaliste anglais, rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette* (1883-1889). Fondateur de la *Review of Reviews* (1890). Il introduisit l'interview dans le journalisme et mena des campagnes de moralité restées célèbres. Mort dans le naufrage du *Titania*. — II. 90, 93, 129.

STEPNIAK, pseudonyme de Sergueï Mikhaïlovitch *Kravtchinsky* (1852-1895). — Révolutionnaire russe, populiste, partisan du terrorisme. Assassina en 1878 le chef de la police Mezentzev. Émigré à Londres en 1884, où il organisa la société des Amis de la liberté russe. — I. 261; II. 278, 280, 289, 292.

STEUART (Stewart), James (1713-1780). — Économiste anglais, mercantiliste. — III. 24.

SUCCI. — S'est illustré en faisant une grève de la faim spectaculaire de propos délibéré en 1886. — I. 415.

SUSINI, Étienne (né en 1839). — Médecin des hôpitaux de Marseille, blanquiste, révoqué en 1870 pour avoir écrit une brochure : *Plus de Dieu, plus de maître*. Médecin des Fédérés sous la Commune. Revient s'installer à Marseille, où Blanqui demeure chez lui. Semble s'être fixé à Paris par la suite. — I. 372, 388.

SZEPS. — Rédacteur au *Neues Wiener Tageblatt*. — II. 91.

T

TAAFFE, Édouard (comte de) (1833-1895). — Homme d'État autrichien, président du Conseil de 1868 à 1870, puis ministre de l'Intérieur de 1879 à 1893. Voulait réconcilier les nationalités et procéder à une réforme électorale. L'échec de ses plans amena sa démission. — III. 328, 375.

- TAILFER.** — Candidat opportuniste aux élections municipales de 1887 dans le quartier du Jardin des Plantes. — II. 40.
- TALLEYRAND-PÉRIGORD** (duc de). — Membre de la famille illustre, ami de Rochefort, qui aurait financé la campagne électorale du parti radical en 1885. — I. 260.
- TAUSCHER, Leo.** — Typographe, compositeur du *Sozialdemokrat* à Zurich et à Londres. Rentré en Allemagne en 1890, travaillait chez l'éditeur Dietz. — II. 198, 420.
- TCHERNYCHEVSKI, Nicolaï Gavrilovitch** (1828-1889). — Romancier et critique russe dont le roman *Que faire?* (1863), écrit en prison, fut longtemps la bible de la jeunesse révolutionnaire. Déporté en Sibérie pour ses idées libérales, puis mis en résidence forcée. — II. 351.
- TEDESCHI (ou Quintal).** — Portugais membre de l'Internationale. — III. 469, 490.
- TESTE, Jean-Baptiste** (1780-1852). — Homme politique français convaincu d'avoir trafiqué d'une concession de sel gemme et condamné de ce fait à trois ans de prison. — II. 76.
- THACKERAY, William Makepiece** (1811-1863). — Nouvelliste anglais célèbre, qui collabora au *Punch*. Son ouvrage *Vanity fair* (La foire aux vanités) est universellement connu. — I. 328.
- THEISZ, Albert Frédéric Félix** (1839-1881). — Ciseleur en bronze, membre de l'Internationale, inculpé dans le troisième procès. Membre de la Commune, condamné à mort et réfugié à Londres. Revenu après l'amnistie, fait partie de l'Alliance démocratique républicaine avec Longuet. — I. 20.
- THÉVENIN** (mort en 1885). — Commissaire de police qui avait déposé dans l'affaire Guesde-Lafargue à Moulins en 1883. Lié à l'affaire de Montceau-les-Mines, il fut interné à l'asile d'aliénés de Bourg et y mourut dans des circonstances mystérieuses. — I. 275.
- THIBAUDIN, Jean** (1822-1905). — Général et homme politique français, ministre de la Guerre en 1883. Compromis dans le scandale des décorations, mis à la retraite en 1888. — II. 78.
- THIÉBAUD, Eugène-Georges Cial** (dit) (né en 1850). — Publiciste qui collabora à divers journaux, notamment au *Figaro* (1885). Boulangiste notoire qui organisa l'entrevue de Prangins entre Boulanger et le prince Napoléon. Rallié ensuite au parti nationaliste et déferé en Haute Cour en 1899, il fut mis hors de cause. — III. 245.
- THIERRY, Augustin** (1795-1856). — Historien français, disciple de Saint-Simon dans sa jeunesse. Auteur d'une *Histoire de la Conquête par les Normands* (1825) et surtout d'un *Essai sur l'histoire de la formation et du progrès du Tiers État* (1853). — I. 249.
- THIERS, Adolphe** (1797-1877). — Homme d'État français qui a laissé un triste souvenir comme boucher de la Commune. Défenseur typique de la bourgeoisie, rentrant dans l'ombre à l'heure des révolutions, mais rentrant en grâce auprès de tous les régimes. — I. 180, 348; II. 143, 339; III. 314, 466.
- THIKHOMIROV.** — Révolutionnaire russe. — I. 273.
- THILLOV, A.** — Jeune Russe qui connaissait Engels. — I. 200.

- THIVRIER, Christophe** (1841-1895). — Ouvrier mineur, puis marchand de vin. Conseiller municipal puis maire de Commentry. Élu député socialiste en 1889. — II. 332, 334, 335, 338, 350, 353, 358; III. 268, 317, 321, 331.
- THOMPSON, William** (1783-1833). — Propriétaire irlandais, disciple de Bentham et de Godwin à l'origine, se rallia à Owen. Fit une critique de l'économie politique du point de vue du socialisme utopique. — I. 405.
- THORNE, William-James** (1857-1946). — Membre du syndicat des gaziers qui joua un grand rôle en 1889 dans la lutte pour l'obtention des huit heures dans cette corporation. Membre de la Social Democratic Federation. Député de West Ham de 1906 à 1915. Chauvin pendant la première guerre mondiale. — II. 402, 443; III. 208.
- TIRARD, Pierre-Emmanuel** (1837-1893). — Homme politique français, modéré. Maire du 2^e arrondissement après le 4 septembre, élu membre de la Commune, conciliateur, finit par rejoindre Versailles. Plusieurs fois ministre, Président du Conseil en 1887 et 1889. Ministre des Finances du cabinet Ribot (1893). — I. 93.
- TITARD.** — Secrétaire de Maret, rédacteur au *Radical*. — I. 97.
- TOCHATI (Mme).** — Déléguée anglaise au Congrès international de 1889. — II. 297.
- TOLAIN, Henri-Louis** (1828-1897). — Ouvrier ciseleur, membre de l'Internationale dès l'origine, participe aux divers congrès. Élu député aux élections du 8 février 1871, prit position à l'Assemblée contre la Commune. Élu sénateur en 1876, en 1882 et en 1891. Finist dans les rangs des modérés. — II. 195.
- TOMAS.** — International espagnol de Palma de Majorque. — III. 468, 469.
- TRIER, Gerson.** — Social-démocrate danois, marxiste. A traduit *L'Origine de la Famille* d'Engels. — II. 280, 289, 325.
- TURPIN, Eugène** (1848-1927). — Chimiste français qui inventa, en 1885, la mélinite. Le ministre de la Guerre lui acheta son secret pour 250 000 francs. Turpin fit un procès qu'il perdit et fut accusé d'avoir vendu le procédé de fabrication et le détonateur à des puissances étrangères. Il fut absous, mais eut, en 1890, un autre procès assez obscur où il fut condamné à cinq ans de prison. — III. 362.
- TUSSY.** — Voir **MARX-AVELING Eleanor**.
- TYLOR, Edward Burnett** (1832-1917). — Anthropologiste anglais, auteur de remarquables travaux sur l'origine de l'homme. — I. 239.

U

- URE, Andrew** (1778-1857). — Chimiste anglais, apologiste du système manufacturier. — II. 450.

V

- VACHERAT.** — I. 142.
- VAILLANT, Auguste** (1862-1894). — Anarchiste qui jeta une bombe dans la Chambre des Députés le 9 décembre 1893. Condamné à mort. — III. 349.
- VAILLANT, Édouard** (1840-1915). — Ingénieur, docteur en sciences, médecin. Rejoignit les rangs des blanquistes peu avant la guerre de 1870. Membre de l'Internationale, participe à la Commune

- et est condamné à mort. Réfugié en Angleterre où il se rapproche de Marx et d'Engels, mais rompt avec l'Internationale après le congrès de La Haye. Rentré après l'amnistie, fonde le Comité révolutionnaire central. Conseiller municipal de Paris en 1884, puis député à partir de 1893. Se rapproche des guesdistes au moment de l'entrée de Millerand au gouvernement Waldeck Rousseau (1899). Subit fortement par la suite l'influence de Jaurès, mais tomba dans le chauvinisme en 1914. — I. 200, 201, 202, 203, 208, 209, 241, 254, 255, 284, 291, 305, 309, 347, 383, 393, 395, 421; II. 39, 55, 138, 144, 145, 158, 166, 182, 183, 191, 199, 201, 207, 214, 222, 242, 251, 252, 255, 256, 258, 260, 271, 300, 303, 310, 314, 322, 323, 326, 328, 329, 334, 348, 350, 363, 377, 378, 379, 403, 404, 414, 445, 450; III. 9, 30, 38, 50, 60, 94, 114, 154, 160, 171, 176, 177, 190, 248, 317, 321, 323, 324, 325, 349, 350, 351, 352, 387.
- VAILLANT (Mme).** — Mère d'Édouard Vaillant. — I. 268, 305, 307; II. 323, 445.
- VALLÈS, Jules-Louis-Joseph (1832-1885).** — Écrivain et journaliste souvent condamné sous l'Empire pour ses articles ou son agitation. Fonde *La Rue* en 1867, le *Cri du Peuple* en février 1871. Membre de la Commune, condamné à mort, réfugié à Londres. Revenu en France après l'amnistie, fait reparaitre le *Cri du Peuple* à partir de 1883. Ses funérailles sont une grande manifestation socialiste. — I. 182, 269, 276, 278; II. 15.
- VAN DER PAUVERT.** — Hollandais chez qui logeait Lafargue à La Haye en septembre 1872. — III. 492.
- VARLIN, Eugène (1839-1871).** — Ouvrier relieur, proudhonien de gauche. Un des organisateurs de la section française de l'Internationale, réalisant en 1869 l'union des organisations syndicales et mettant sur pied la solidarité ouvrière. Membre du Comité Central de la Garde Nationale, il est élu membre de la Commune et y montre de brillantes qualités d'organisateur. Délégué à la Guerre après la mort de Delescluze, il est pris et fusillé par les Versaillais. — I. 12; III. 487.
- VAUBAN, Sébastien Le Prestre de (1633-1707).** — Célèbre ingénieur militaire français qui s'est distingué par des travaux de fortification qui subsistent encore aujourd'hui. — III. 419.
- VAUGHAN.** — Administrateur de *l'Intransigeant*, puis propriétaire du *Petit Lyonnais*. — I. 159; II. 39, 54, 104, 147, 207, 216.
- VAULABELLE, Achille Tenaille de (1799-1879).** — Historien et homme politique français qui, sous la Restauration, collabora au *National*. Député à l'Assemblée Constituante (1848). Auteur d'une *Histoire des deux Restaurations*. — I. 154.
- VAUX, Pierre-Armand (né en 1848).** — Fils d'un instituteur condamné aux travaux forcés comme incendiaire, passe son enfance à la Guyane. Établi cafetier en Côte-d'Or, fut élu comme député socialiste en 1893. Déclaré déchu de son mandat en 1894 par le Comité ouvrier de Dijon, garda son mandat de député. — III. 317, 323, 330.
- VEBER, Adrien (né en 1861).** — Répétiteur révoqué pour avoir créé la première association des maîtres répétiteurs. Ensuite instituteur de la ville de Paris, puis avocat. Secrétaire de Benoît Malon. Collabora à *l'Action*. Conseiller municipal de 1894 à 1903. Député de Saint-Denis de 1902 à 1914. — III. 110.

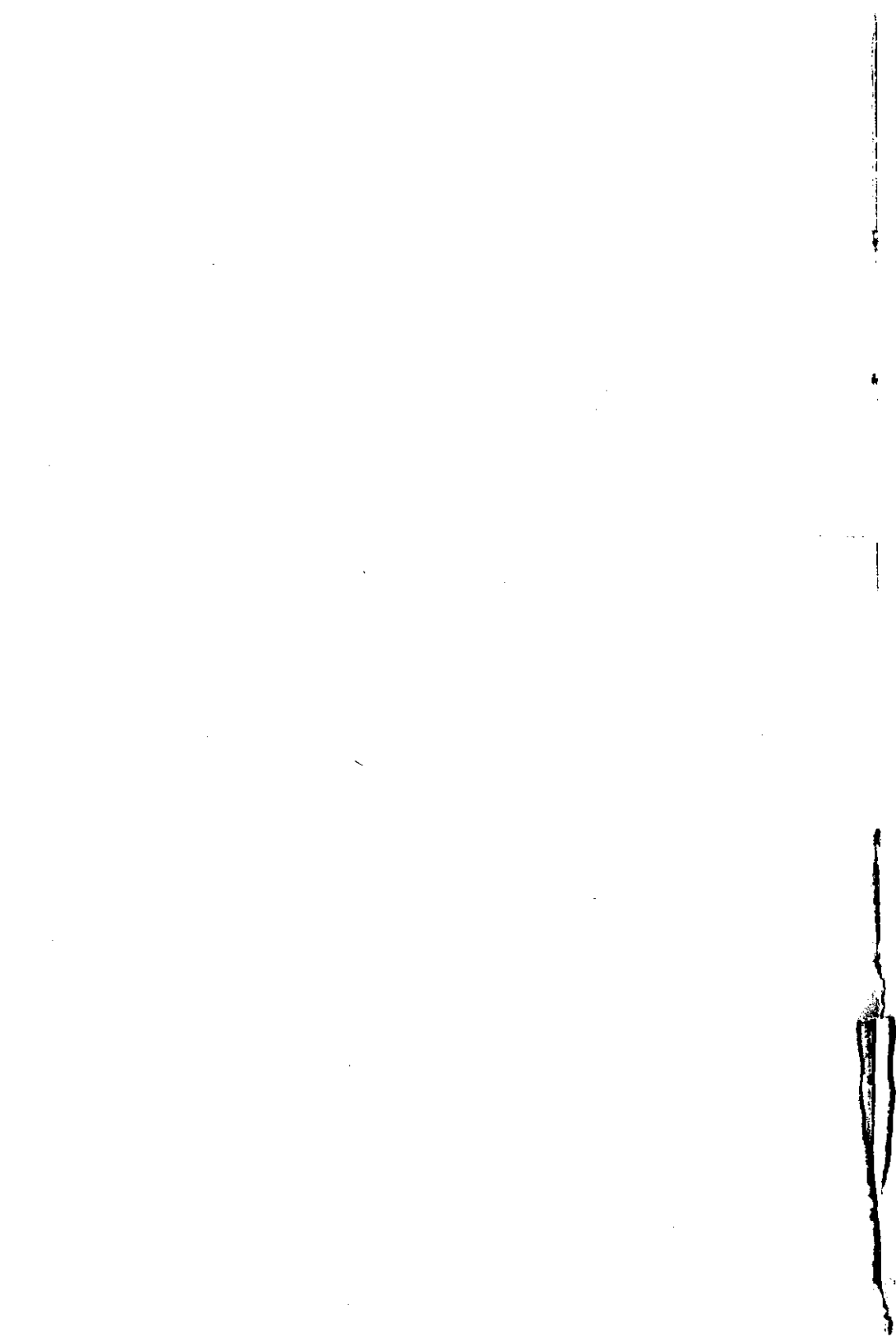
- VERGOIN, Jean-Marie-Maurice** (1850-1892). — Ancien magistrat qui démissionna en 1884 et fut élu en 1885 député radical de Seine-et-Oise. L'un des rares radicaux à s'être ralliés au boulangisme. Fut battu aux élections de 1889 par Tony Révillon. — II. 322.
- VERMERSCH, Eugène** (1845-1878). — Journaliste, rédacteur au *Figaro* sous l'Empire, fonde sous la Commune *Le Père Duchêne*. Réfugié à Londres, il attaquera les Communards et l'Internationale, et sombrera dans la folie. — I. 20; III. 465.
- VERNET (Mme)**. — Personne qui accompagnait Domela Nieuwenhuis pendant son séjour à Paris à l'occasion du Congrès de 1889. — II. 301, 303, 322.
- VESINIER, Pierre** (1823-1902). — Journaliste, proscrit du 2 décembre, secrétaire d'Eugène Sue en exil. Adhère à Londres à l'Internationale. Après le 4 septembre, rédacteur au *Courrier français*. Membre de la Commune, condamné à mort, réfugié à Londres. Il s'y brouilla avec la majorité des Communards et, après son retour en France, continua ses attaques calomnieuses contre eux. — I. 20; III. 465.
- VIARD**. — Blanquiste qui participa à la Commune. Réfugié à Londres après 1871, membre du Comité révolutionnaire central après son retour en France. — II. 281.
- Vico, Jean-Baptiste** (1668-1744). — Savant italien, l'un des fondateurs de la philosophie de l'histoire. Initiateur de la méthode comparative. Son livre *Scienza nuova* date de 1725. — I. 169, 277, 300.
- VICTORIA, Adélaïde - Marie - Louise** (1840-1901). — Femme de Frédéric III, impératrice d'Allemagne et reine de Prusse, fille de la reine Victoria d'Angleterre. — III. 23.
- VIERECK, Louis** (1851-1921). — Social-démocrate allemand, rédacteur en 1880 de la *Süddeutsche Post* à Munich, interdite en 1884. Député au Reichstag de 1884 à 1886. Opportuniste, passa en Amérique vers 1890 et s'éloigna du mouvement socialiste. — II. 60, 69.
- VIETTE, François** (1843-1894). — Homme politique, un des fondateurs de *La Démocratie franco-comtoise*. Élu député en 1876 comme gambettiste. Ministre de l'Agriculture dans les cabinets Tirard et Floquet (1887-1889) et ministre des Travaux publics dans le cabinet Dupuy. C'est lui qui répondit à l'interpellation de P. Lafargue sur la grève de Carmaux en 1892. — III. 214.
- VIGNAUD**. — Guesdiste, qui fut prévu comme administrateur du *Socialiste*. — III. 201, 202, 207.
- VIÑAS, G.** — Étudiant en médecine, membre de l'Internationale espagnole, bakouniniste. — III. 455, 469, 480.
- VIROLEIL**. — Socialiste, candidat aux élections législatives dans la Drôme en 1889. — II. 341.
- VOGELSANGER, Jakob** (1849-1923). — Social-démocrate suisse, premier conseiller national (1850). Rédacteur du *Grütli* (1878-1892). Élu en 1892 conseiller de la ville de Zurich et directeur de la police. Appartint à l'aile gauche du parti jusqu'en 1895, puis tourna au révisionnisme. — III. 354.
- VOGT, Karl** (1817-1895). — Naturaliste allemand, matérialiste vulgaire, membre de l'Assemblée de Francfort. Émigra en Suisse. Fut démasqué par Marx avant que l'on révélât qu'il était un

- agent à la solde de Napoléon III. — I. 412.
- VOLDERS, Jean (1855-1906).** — Homme politique belge qui fut à partir de 1884 rédacteur en chef du *National belge*, auquel il donna une tournure socialiste. Un des fondateurs du parti ouvrier belge (1885), rédacteur en chef du *Peuple*. Sous son impulsion, le mouvement ouvrier belge obtint en 1893 la revision de la constitution et la réforme électorale. Délégué au Congrès de Zurich (1893). — II. 217; III. 84.
- VOLLMAR, Georg Heinrich von (1850-1922).** — Social-démocrate allemand, ancien officier qui rallia le parti peu avant 1880, député au Reichstag de 1881 à 1886 et de 1890 à 1903. A partir de 1890, chef de l'aile réformiste. Proposa en 1894 (congrès de Francfort) l'alliance avec les gros paysans et le vote du budget de l'État bourgeois. — I. 90; II. 381, 437; III. 80, 84.
- W**
- WAGENER, Hermann (1815-1889).** — Homme politique allemand, champion du conservatisme, rédacteur en chef de la *Kreuzzeitung*. — III. 359.
- WAGNER, Cosima (1837-1930).** — Fille de Mme d'Agout et de Franz Liszt qui épousa Wagner en secondes noces en 1870. — III. 100.
- WALDECK-ROUSSEAU, Pierre-Marie (1846-1904).** — Homme politique et avocat. Député de 1879 à 1889, opportuniste, ministre de l'Intérieur dans les cabinets Gambetta et Jules Ferry. Sénateur en 1894, président du Conseil en 1899. Fit voter la loi de 1901 sur les congrégations. — I. 264, 268; II. 174; III. 388.
- WALTHER von DER VOGELWEIDE (env. 1170-1230).** — Poète lyrique allemand, premier troubadour à introduire dans ses poèmes une note politique et à lutter contre la papauté. — II. 366, 375.
- WATRIN.** — Ingénieur des mines de Decazeville, défenestré par les mineurs au moment de la grève de 1886. — II. 15.
- WEBB, Sidney-James (1859-1947).** — Homme politique anglais, théoricien de l'école fabienne qui eut une grande influence sur le Labour party. Fit partie de plusieurs gouvernements travaillistes. Retiré de la politique en 1931. — III. 400.
- WEILL, Abraham (dit Alexandre) (1811-1899).** — Publiciste allemand qui vécut à Paris depuis 1837, ami de Heine et de Meyerbeer. Collaborateur de la *Frankfurter Zeitung*. — II. 381.
- WEINSCHENK.** — Capitaliste avec lequel Lafargue fut en pourparlers pour l'édition d'un quotidien. — III. 197, 198, 201, 202.
- WERNER.** — Typographe allemand, social-démocrate, délégué de Berlin-Teltow au Congrès de Halle en 1890, où il fut le porte-parole de l'opposition. — II. 437.
- WERQUIN (mort en 1891).** — Député radical de la 1^{re} circonscription de Lille, dont la mort laissera vacant le siège auquel sera élu Paul Lafargue. — III. 99.
- WILLIAMS (Mrs.).** — Habitante de Ramsgate chez qui Engels logeait parfois quand il était au bord de la mer. — I. 41, 43, 48.
- WILLIAMS, Jessie.** — Fille de la précédente. — I. 41.
- WILLICH, August von (1810-1878).** — Ex-officier prussien qui commanda un corps de volontaires dans le soulèvement de Bade (1849). Membre de la Ligue des Communistes, rompit avec elle et émigra aux États-Unis. Combat-

- tit pendant la guerre de Sécession et devint brigadier général. Reçut de hautes fonctions civiles à Cincinnati. — I. 82.
- WILLIS. — Gérant de l'immeuble que Marx habitait à la fin de sa vie à Londres. — I. 184.
- WILSON, Daniel (1840-1919). — Député d'Indre-et-Loire, gendre de Jules Grévy, compromis dans le scandale des décorations. Son nom est le symbole de la corruption parlementaire. Après 5 ans d'interruption, il fut tout de même réélu en 1893. — I. 311; II. 68, 73, 74, 76, 81, 82, 181, 191, 217; III. 68, 231, 233, 245.
- WILSON, J.-M. (né en 1858). — Secrétaire du syndicat des marins, élu député aux Communes en 1892. — III. 196.
- WOLF. — Voir LONGUET, Edgar.
- WOLFF, Ferdinand (dit *der Rote*) (1812-1894?). — Compagnon de Marx et membre de la Ligue des communistes, rédacteur à la *Neue Rheinische Zeitung* en 1848-1849. Émigré à Londres, où il se brouilla avec Marx. Vécut à Oxford. — II. 49; III. 348.
- WOODHULL, Victoria Claflin (1838-1927). — Féministe américaine qui adhéra à l'Internationale. Créa un journal : *Woodhull and Claflin's Weekly*, fut candidate à la Présidence des États-Unis en 1872. — III. 484.
- WOODS, Sam. — Mineur syndicaliste, membre du comité parlementaire des Trades Unions. Député de Walthamstow. — III. 210.
- WROBLEWSKI, Walery (1836-1908). Émigré polonais à la suite de l'insurrection de 1863. Vit à Paris dans des conditions difficiles. Nommé par la Commune commandant du secteur Sud. Condamné à mort, il se réfugia à Londres et entra au Conseil général de l'Internationale. Après l'amnistie, se fixa à Nice, où il vit misérablement. — III. 162, 387, 390.
- WRIGHT (Mrs.). — Membre de la Social Democratic Federation. — I. 247.

Z

- ZASSOULITCH, Véra-Ivanovna (1851-1919). — Révolutionnaire russe, membre du groupe Libération du travail. Rédactrice à l'*Iskra*. Traduisit des œuvres de Marx en russe. Après la scission rejoignit les mencheviks. — I. 172, 273; II. 146, 276, 280, 284, 301; III. 311.
- ZETKIN, Ossip (1852-1889). — Social-démocrate d'origine russe, collabora à de nombreux organes social-démocrates. Épousa en 1882 Clara Zetkin. — II. 208.
- ZETKIN, Clara (1857-1933). — Social-démocrate allemande qui vint au parti vers la fin des années 70, collabora à la *Neue Zeit* et dirigea en 1890 *Die Gleichheit*, organe des ouvriers. Lutta contre le révisionnisme, membre du Comité central du parti communiste allemand. — II. 262, 354; III. 311, 348.
- ZOLA, Émile (1840-1902). — Grand écrivain français, fondateur de l'école naturaliste. A pris violemment parti pour Dreyfus dans sa lettre *J'accuse* (13 janvier 1898), qui lui valut d'être condamné. — I. 331; II. 15, 51.
- ZORRILLA, Don Manuel Ruiz (1834-1894). — Homme politique espagnol, député aux Cortès depuis 1856 qui entra dans le gouvernement provisoire de 1868, fit appeler Amédée et fut son dernier président du Conseil. Rallié ensuite au parti républicain, dut s'exiler après l'avènement d'Alphonse XII. — III. 434, 442, 443, 460.



ERRATA AU TOME II

	Au lieu de	Lire
P. 15, l. 20 :	changé de sujet	détourné la conversation
P. 19, l. 26 :	Kreutzer (Creuzer)	Creuzer
P. 33, l. 2 :	occupantes	pensionnaires
P. 47, l. 13 :	Kautskys	Kautskys'
P. 49, n. 1 :	A remplacer par	Cette rengaine qui était chantée par les boulangistes sur l'air à la mode : <i>C'est la poire</i> , fut parodiée par le chansonnier socialiste Jules Jouy.
P. 55, l. 14 :	« la guerre de sexes »	« la guerre des sexes »
P. 58, l. 32 :	in the mids	in the midst
P. 62, l. 24 :	Et les yeux	Les yeux
P. 68, l. 14 :	ceux qui	ceux que
P. 71, l. 3 :	but what	but that
P. 75, l. 29 :	Gardelieutenant	Gardelcutnant
P. 79, l. 22 :	wh lly	wholly
P. 85, dern. ligne :	good-for-nothing	good-for-nothing
P. 101, n. 3 :	que fin 1895	que début 1896
P. 123, n. 2 :	les rédacteurs du journal, mettant ainsi provisoirement fin à sa publication	les rédacteurs du journal, qui parut cependant sans interruption
P. 126, l. 25 :	[New] York	N[ew] York
P. 128, l. 28-29 :	Le temps est beau ce samedi, anniversaire de Mohr. Nim et moi	Le temps est beau ; samedi, jour anniversaire de Mohr, Nim et moi
P. 130, l. 33 :	have n't	haven't
P. 141, l. 18 :	a cette prétention	avec cette prétention
P. 156, l. 36 :	affaires	activités
P. 165, l. 22 :	tu étais très belle et	tu avais très bonne mine et que tu étais
P. 169, l. 23 :	vous n'aurez pas la moindre liberté	vous ne serez pas un homme libre
P. 169, l. 30 :	samère	sa mère
P. 171, l. 25 :	willbe	will be
P. 172, l. 11 :	vraiment ici formait	ici formait vraiment
P. 180, l. 5 :	dix	six

P. 196, l. 9 :	by and bye	by and by
P. 212, n. 1 :	en Bourgeois-Republick	en de Bourgeois-Repub- blick
P. 212, n. 3 :	Prias	Paris
P. 253, l. 23 :	ardor	ardous
P. 265, l. 31 :	la pièce Aveling	la pièce d'Aveling
P. 289, l. 29 :	Fried	Trier
P. 292, l. 25 :	unlest here is	unless there is
P. 293, l. 24 :	to at	to a t
P. 294, l. 30 :	lois	loi
P. 295, l. 41 :	L[ieb]knecht	Liebk[necht]
P. 348, l. 38 :	fonctionne	marche
P. 369, l. 6 :	altogteher	altogether
P. 380, l. 16 :	glad te give	glad to give
P. 383, l. 30 :	fightb efore	fight before
P. 386, l. 26 :	des laboureurs	les laboureurs
P. 443, l. 41 :	Thorpe	Thorne

TABLE DES MATIÈRES

CORRESPONDANCE ENGELS-LAFARGUE

TOME III ET DERNIER

1891	7
1892	156
1893	244
1894	350
1895	386

ANNEXE :

<i>Interview parue dans L'Éclair (6 avril 1892)</i>	417
<i>Conversation avec Frédéric Engels (20 mai 1893)</i>	421
<i>F. Engels et les élections allemandes (15 juillet 1893)</i>	426
Supplément aux tomes I et II	429

INDEX DES ŒUVRES, DES PÉRIODIQUES ET DES NOMS CITÉS :

I. Les œuvres	507
II. Les périodiques	511
III. Les noms	530
Errata du tome II	593

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TOME I :

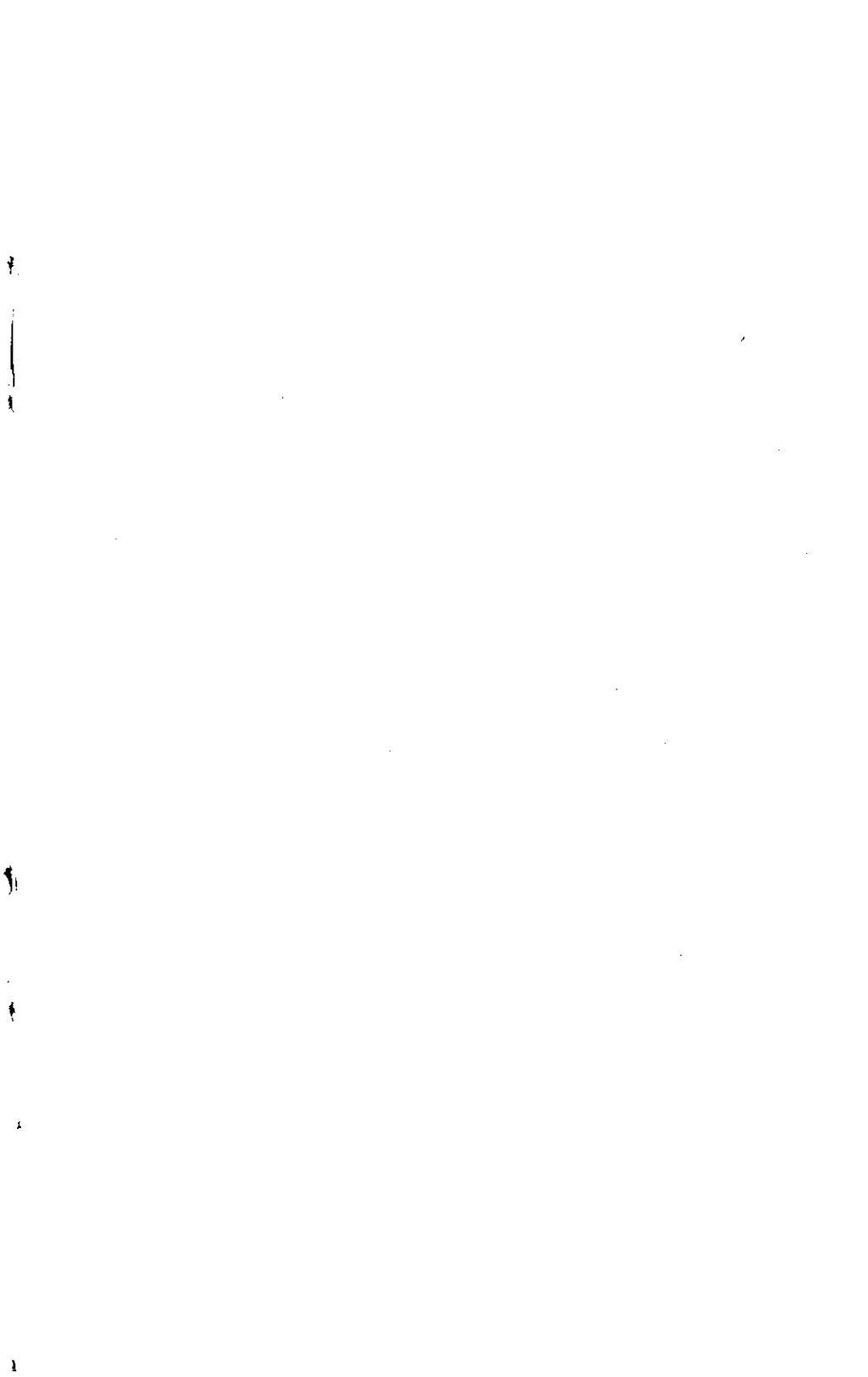
Laura Lafargue	129
Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 87 (4 octobre 1883) de Laura Lafargue à Friedrich Engels (recto et verso)	144
Paul Lafargue	288
Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 164 (11 octobre 1885) de Paul Lafargue à Friedrich Engels (recto et verso)	304
Friedrich Engels (portrait publié dans <i>Le Socialiste</i> du 14 novembre 1885, mentionné dans la lettre n° 172)	321
Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 204 (25 octobre 1886) de Friedrich Engels à Paul Lafargue (recto et verso)	396

TOME II :

Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 319 (12 mai 1889) de Laura Lafargue à Friedrich Engels (recto et verso)	256
Fac-similé du début de la lettre n° 360 (29 octobre 1889) de Fried- rich Engels à Laura Lafargue	352
Fac-similé de la fin de la lettre n° 359 (17 octobre 1889) de Friedrich Engels à Laura Lafargue	353
Fac-similé du début de la lettre n° 385 (27 août 1890) de Friedrich Engels à Paul Lafargue	400
Fac-similé de la fin de la lettre n° 377 (7 mars 1890) de Friedrich Engels à Paul Lafargue	401

TOME III :

Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 470 (3 décembre 1891) de Friedrich Engels à Paul Lafargue (recto et verso)	144
Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 508 (2 janvier 1893) de Laura Lafargue à Friedrich Engels (recto et verso)	240
Fac-similé du début et de la fin de la lettre n° 513 (23 février 1893) de Paul Lafargue à Friedrich Engels (recto et verso)	256
Fac-similé de la lettre n° 573 (23 juillet 1895) de Friedrich Engels — c'est sa dernière lettre — à Laura Lafargue (recto et verso) ...	416



ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ,
LE 25 JUIN 1959
PARIS, CORBEIL-ESSONNES.

Dépôt légal : 3^e trim. 1959.
9315-6-1959.

FRIEDRICH ENGELS PAUL ET LAURA LAFARGUE CORRESPONDANCE

(1868-1895)
en 3 volumes in-8° carré

Tome I (1868-1886)

Les répercussions de la Commune. L'activité de Lafargue en Espagne. Les luttes au sein de la Première Internationale.

La reconstitution en 1880 du mouvement prolétarien en France et la naissance du Parti ouvrier.

Le congrès de Roanne (1882). Les premiers procès intentés à Lafargue. L'agitation anarchiste. Les grandes grèves. Les premiers députés ouvriers (1883-1886).

Tome II (1887-1890)

Élections municipales à Paris. Succès électoraux du parti social-démocrate en Allemagne. Remous à la Socialist League.

L'affaire des décorations. La démission de Jules Grévy et l'élection de Sadi Carnot. Boulanger. L'agitation boulangiste.

Les élections municipales de 1888 et le succès des socialistes. L'enterrement d'Eudes. Voyage d'Engels en Amérique. Le congrès de Troyes du Parti ouvrier français.

L'élection du 27 janvier 1889 et la ruine du boulangisme. Le congrès international de 1889. La grève des dockers à Londres. Les élections législatives de 1889.

Les élections au Reichstag de février 1890. Le 1^{er} mai. Mort d'Hélène Demuth. Le soixante-dixième anniversaire d'Engels.

Tome III (1891-1895)

Publication de la « Critique du programme de Gotha ». Le 1^{er} mai à Londres. Le massacre de Fourmies. La 4^e édition de « L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État ». Lafargue condamné par la Cour d'assises de Douai. Le congrès international de Bruxelles. Le congrès d'Erfurt du Parti social-démocrate allemand. L'élection de Lafargue à Lille.

L'agitation pour les huit heures en Angleterre. Les élections municipales de 1892 et la conquête des municipalités par les socialistes. Le congrès de Marseille du Parti ouvrier français. La grève de Carmaux.

Le scandale du Panama. Le manifeste du Parti ouvrier français sur le patriotisme. Le congrès international de Zurich. Les élections législatives de 1893.

Les socialistes à la Chambre. Fin du livre III du « Capital ». Le congrès de Nantes et la critique du programme agraire. Les nouvelles formes du gouvernement de la bourgeoisie en France. A propos du communisme primitif.



ÉDITIONS SOCIALES

PRIX : 1.950 fr.